QUAND LA CHINE S'EVEILLERA...

LE MONDE TREMBLERA

ALAIN PEYREFITTE

QUAND LA CHINE S'ÉVEILLERA...

Attribuée à Napoléon, la prophétie d'où est tiré le titre de ce livre ne figure dans aucun de ses écrits. L'Empereur l'aurait prononcée en 1816, après avoir lu la relation, dont il sera souvent question dans ces pages, du *Voyage en Chine et en Tartarie* de Lord Macartney, premier ambassadeur du roi d'Angleterre en Chine; à moins que ce fût à l'occasion de la visite de Lord Amherst — successeur malchanceux de Lord Macartney —, qui, au retour de Pékin, avait fait escale à Sainte-Hélène. Lénine a repris ce pronostic à son compte dans son dernier texte, dicté le 2 mars 1923, *Moins nombreux mais meilleurs*.

Alain PEYREFITTE

QUAND LA CHINE S'ÉVEILLERA...

... le monde tremblera

NAPOLÉON Ier

REGARDS SUR LA VOIE CHINOISE

FRANCE LOISIRS
30, rue de l'Université — Paris

Édition du Club France Loisirs, Paris,
avec l'autorisation de la Librairie Arthème Fayard.

Photographies de Marc Riboud.
© Librairie Arthème Fayard, 1973.

A la mémoire de Paul CORMIER,
tragiquement disparu,

A Vincent ANSQUER, Marcel BÉRAUD,
Georges CARPENTIER, Albert CATALIFAUD,
Fernand ICART, Albert MARCENET,
Maurice PAPON, Christian PONCELET,
Hubert ROCHET, Louis SALLÉ,

mes collègues, mes amis,
sans qui ce livre n'eût pas été entrepris.

A ma femme
sans laquelle il n'eût pas été achevé.

Remerciements

Je voudrais aussi exprimer ma reconnaissance :

aux autorités chinoises, qui ont accordé à notre mission d'études les facilités souhaitables et nous ont réservé le meilleur accueil; à commencer par L.L.E.E. le Premier ministre Chou En-lai, le président Kuo Mo-jo, le ministre des Affaires étrangères Chi Peng-fei et l'ambassadeur Huang Chen,

aux citoyens chinois — ouvriers, paysans, militaires, intellectuels, cadres, responsables de comités révolutionnaires, étudiants, écoliers, gardes rouges —, dont la conversation nous a été précieuse,

à l'ambassadeur de France à Pékin, Étienne Manac'h, et à ses collaborateurs Robert Sanson, conseiller commercial, Jean-Paul Réau et Jacques Costilhes, secrétaires d'ambassade et sinisants confirmés, qu'il avait détachés pour nous accompagner,

au consul général de France à Hong Kong, Gérard de la Villèsbrunne, qui m'a ménagé d'utiles contacts,

aux administrateurs qui nous accompagnaient, Françoise Monet et Paul Cahouat, qui ont eu la patience de prendre note des entretiens et de tenir heure par heure notre journal de voyage,

aux journalistes dont la curiosité d'esprit a grandement contribué à enrichir notre moisson : Jean Carlier, Maurice Delarue, Jean-François Kahn, Georges Menant, André Pavolini, Jean-Claude Turjmann, Bernard Volker; et, tout particulièrement, Robert Guillain — dont c'était le sixième séjour depuis 1937 —, Max Olivier-Lacamp et Marc Riboud, qui établissaient des comparaisons significatives avec des voyages qu'ils avaient accomplis en Chine à différentes époques.

aux sinologues qui ont bien voulu m'éclairer de leur science, nommément Lucien Bianco, professeur d'histoire de la Chine à l'École Pratique des Hautes Études, Jacques Guillermaz, directeur d'études et directeur du Centre de Documentation sur la Chine contemporaine aux Hautes Études, et mon vieux camarade Robert Ruhlmann, professeur de chinois à l'Institut national des Langues et Civilisations Orientales,

aux quelques amis fidèles qui m'ont aidé de leurs conseils,

sans oublier les directeurs du *Figaro*, du *Monde*, de *La Croix*, d'*Entreprise*, de *France-Soir*, des *Nouvelles Littéraires*, du *Parisien Libéré*, de la *Revue des Deux Mondes*, de *Démocrates*, des *Annales* de la Société de Géographie, qui m'ont autorisé à reproduire tout ou partie des articles qu'ils m'avaient demandés.

N.B. : Parmi les trois transcriptions du chinois qui sont en usage en Occident — la transcription anglo-saxonne (Wade), la transcription officielle chinoise (pinyin) et la transcription de l'École française d'Extrême-Orient — nous avons choisi la première, la plus répandue de beaucoup. Le lecteur trouvera, à l'*Index des noms*, en fin de volume, un tableau de concordance des trois transcriptions.

PLAN DE L'OUVRAGE

Introduction : Modèle, mode, méthode.

Première partie : Quelques secrets de la Voie chinoise

I. Le culte du sage, du héros, du saint
II. La pensée-maotsetung : une « bombe atomique spirituelle »
III. Chou En-lai
IV. Médecine du pauvre, ou médecine de pointe?

Deuxième partie : Changer l'homme

V. Le remodelage des esprits
VI. Éducation ou mise en condition de l'enfance
VII. Des universités « prolétarisées »
VIII. « Révolutionnons la recherche scientifique et technologique »
IX. Information et communication
X. Le concassage de la société
XI. « Sur des pensers nouveaux... » *ou* un art révolutionnaire conservateur
XII. Les figures exemplaires du répertoire

Troisième Partie : Les succès de la Voie chinoise

XIII. La multitude maîtrisée
XIV. La féodalité extirpée
XV. L'Empire-du-milieu restauré
XVI. La misère vaincue
XVII. Une agriculture nourricière
XVIII. Industrie industrielle et industrie industrieuse
XIX. Entre l'économie de subsistance et l'économie d'échanges
XX. Le décollage

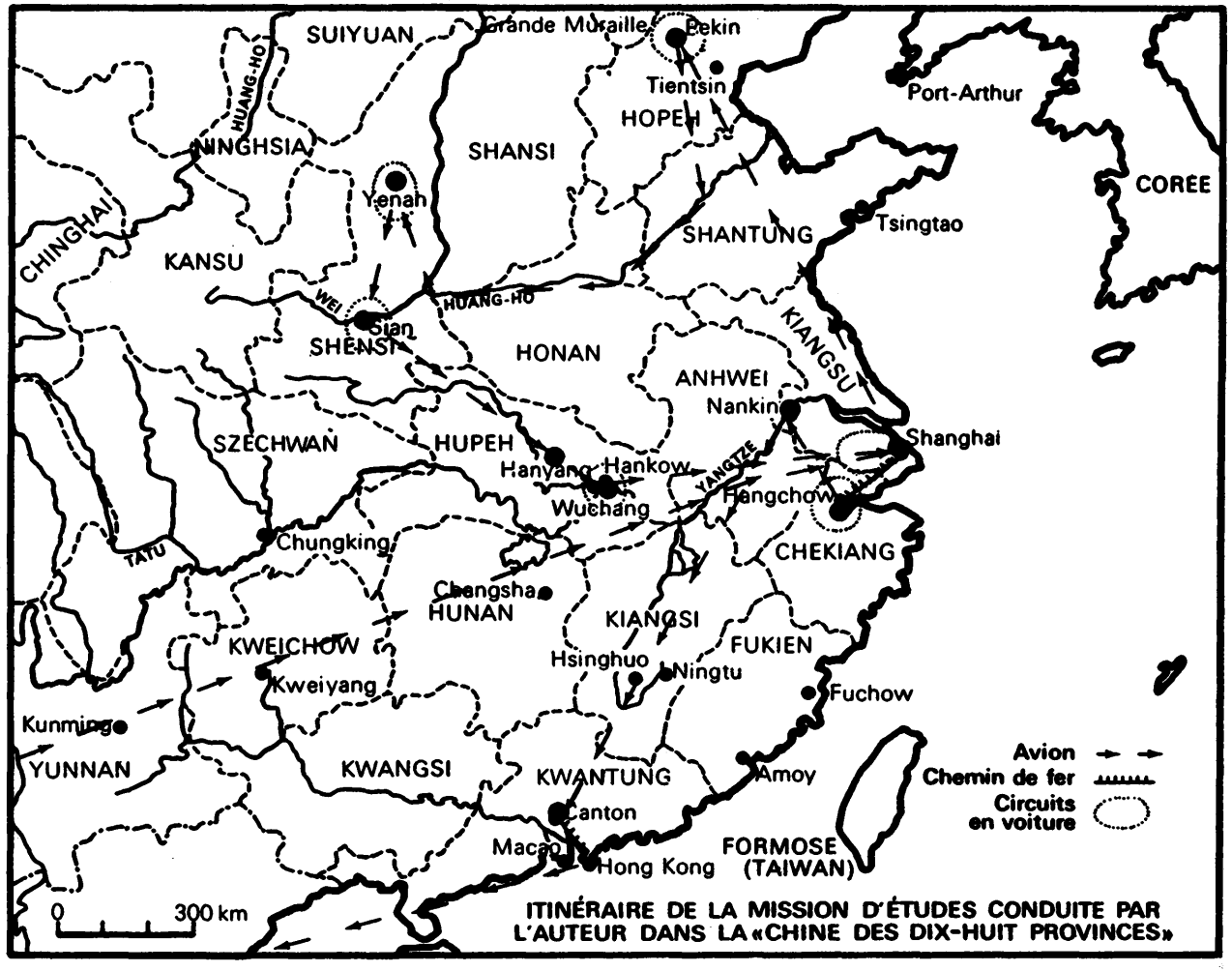
Quatrième partie : Le coût de la réussite

XXI. Le prix du sang
XXII. Le sacrifice des libertés
XXIII. Des esprits courbés
XXIV. Les fugitifs de Hong Kong et de Macao
XXV. La fragilité du régime
XXVI. La révolution perpétuelle

Conclusion : L'éveil de la Chine : un « modèle » ou un « miracle » ?

Annexes :

1. Chronologie de la République et de la Révolution chinoises (1911-1965). 2. Chronologie de la Révolution culturelle et de sa « réaction thermidorienne » (1966-1973). 3. Quel est le Produit national brut de la Chine populaire? 4. Notes documentaires et références. 5. Bibliographie. 6. Index des noms chinois. 7. Table des illustrations.
Table des matières analytique . . . . . p. 491



Itinéraire de la mission d'études conduite par l'auteur dans la « Chine des dix-huit Provinces »

Introduction

MODÈLE, MODE, MÉTHODE

Quelques jours avant mon départ pour la Chine populaire, le président des étudiants de l'université polytechnique de Berlin-Ouest m'affirmait avec fougue : « Mes camarades et moi, nous ne sommes pas ici pour faire des études, mais pour faire la révolution. Nous ne nous séparerons pas avant d'avoir fondé la société socialiste. — Qu'est-ce qu'une société socialiste? — Une société vraiment égalitaire, où les classes ont disparu, où les hommes ne vivent pas pour eux-mêmes mais pour les autres, pas pour le profit mais pour la justice. » Mon ami Fritz Stern demanda : « Une pareille société a-t-elle jamais existé? Peut-elle exister? — Nous sommes bien placés pour savoir que le modèle soviétique a échoué. Mais la société que nous voulons, elle existe... en Chine. Nous acclimaterons en Allemagne le modèle chinois. »

« Chinesisches Modell » : à Brême, à Hambourg, à Stuttgart, la même expression revenait, et des affirmations semblables, dans la bouche de responsables étudiants, d'assistants, voire de professeurs titulaires. Nous les avions entendues en France; nous les entendions en Allemagne. Le « modèle » *n'était-il pas plutôt une* mode?

La mode de la Chine est fille de l'énigme. Trop de mystère décourageait la curiosité : un peu moins l'aiguillonne. Pendant la Révolution culturelle, on n'en apprenait pas assez sur ce pays en délire pour s'intéresser à lui; ou l'on niait ce qui venait de lui. Après cinq années de repliement, les quelques visas accordés, la reprise du dialogue avec l'Occident ont provoqué en faveur de la Chine le même engouement que, naguère, la Russie d'après la mort de Staline. Sur le chemin du retour, je fis une brève étape touristique à Jérusalem; tandis que j'escaladais les grottes de Qûmran, je fus rejoint par des journalistes israéliens : mon arrêt ne signifiait-il pas que je venais négocier en secret l'établissement de relations diplomatiques entre Pékin et Tel-Aviv? A Orly, une cohue m'attendait : n'étais-je pas porteur d'un message du président Mao au président Pompidou?

Déjà, dans le spécimen le plus fameux de la littérature de voyage, Le devisement du monde, *Marco Polo porte témoignage d'un spectacle*

sans précédent : celui de deux civilisations qui s'entremêlent, l'une d'un extrême raffinement et l'autre d'une brutalité sauvage, l'une sentant le jasmin et l'autre le crottin des chevaux tatars. Dès que son récit frise l'incroyable, il le frappe de son sceau : quand cela arriva, Messire Polo se trouvait là; *il assure qu'il se contente de relater une petite part de ce qu'il pourrait dire. Sommé d'avouer qu'il a menti, il n'abjure point, jusque sur son lit de mort. On refusait de croire qu'il y eût, de l'autre côté de la terre, un peuple si différent. L'admettons-nous mieux aujourd'hui?*

*Dans les siècles qui suivirent, l'Occident trouva une autre défense contre sa peur : on ligotait le dragon en buvant du thé, en important des paravents de laque, en imitant des porcelaines *, en peignant aux murs des chapeaux pointus, des mandarins à longue robe et des palanquins.*

Pour se rassurer, l'homme n'a pas trouvé de meilleur moyen que de se familiariser avec des attributs anodins de l'objet de son angoisse, avec des parodies ou des caricatures. Réduire le « péril jaune » aux foucades de la mode, ce n'est ni plus ni moins qu'un rite propitiatoire. Sous la Révolution, des enfants d'aristocrates s'amusaient, dans les jardins du Jeu de Paume, à regarder des marionnettes mettre le cou sur l'échafaud. Un pays plus grand que l'Europe et peuplé deux fois comme elle, assez arriéré pour qu'une grande partie de sa population se contente d'un bol de riz par jour, mais assez avancé pour avoir fait exploser des engins thermonucléaires avant la France, suscite toujours la même fascination anxieuse. L'engouement pour les chinoiseries, fussent-elles aujourd'hui politiques, continue d'apprivoiser le monstre. Objet de mode, le modèle chinois devient modèle réduit, *réduit à l'étroite mesure de notre intelligence et de notre imagination — une miniature exotique, mais qui peut prendre place dans notre décor.*

***

Quand on applique à la Chine le terme de « modèle », on joue sur les deux sens du mot : un schéma d'analyse, et un exemple à suivre. En elle, ces deux acceptions se rejoignent.

Elle est, elle se veut, un système. Si un modèle, au sens scientifique, est bien « la représentation simplifiée mais complète des principales caractéristiques d'une société [2] », jamais société n'aura plus obstinément cherché à se conformer à la représentation qu'elle se fait d'elle-même. Le modèle devient vision. Il n'est pas une explication a posteriori, *mais un principe d'action* a priori. *Le régime maoïste tend à construire*

---

* Le *modèle chinois* de Sèvres, le *Chinesisches Muster* de Meissen.

une mécanique de précision, où toutes les pièces se servent mutuellement de clef et sont mues par une commune énergie : le projet révolutionnaire.

Tendue vers la réalisation du modèle qu'elle s'est donné, la Chine devient tout naturellement modèle au sens courant — prototype offert à l'imitation. Les hommes ont toujours été attirés par les fortes individualités qui prennent leur destin entre leurs mains : attirance décuplée quand cette affirmation d'autonomie devient celle d'un peuple entier.

A travers une expérience et une réflexion, le présent livre s'efforcera d'analyser ce modèle modelant toute une société, de le démonter comme une horloge et de déceler l'idée organisatrice par rapport à laquelle chaque détail se définit. Il voudrait aider à comprendre comment la civilisation la plus vieille du monde, à travers un présent effervescent, s'efforce de devenir la plus neuve.

La Révolution russe demeure la conséquence essentielle de la première guerre mondiale; la Révolution chinoise, de la seconde. L'incarnation de ces deux projets de sociétés aura assurément donné lieu aux deux plus grands phénomènes historiques du XXe *siècle. La première Révolution chinoise, celle qui culmine en 1949, et la seconde, la Révolution culturelle, sont-elles des secousses dues aux réactions inadaptées de forces traditionnelles, ou une épopée annonciatrice de la révolution mondiale? Une espérance pour tous les peuples opprimés et offensés, ou d'aberrantes convulsions? Un creuset dans lequel le tiers-monde viendra se régénérer, ou l'incarnation d'un chauvinisme de grande puissance? Quelles sont les chances de ce modèle, par rapport au modèle russe, déjà vieilli mais toujours imposant?*

***

Une mission d'études accomplie un été ne me donne aucunement la qualité de pékinologue, encore moins de sinologue. Pourquoi cette outrecuidance d'écrire sur un pays que l'on connaît si peu? Il n'arrive pas fréquemment qu'on puisse dire : « Si je n'avais pas vu cela, je ne l'aurais pas cru. » Cette impression, on l'éprouve en Chine; elle incite à témoigner. Il faut se rendre sur place pour mesurer à quel point le public occidental est affligé d'une myopie faite de préjugés, de passions idéologiques et surtout d'ignorance : il oscille entre la peur et l'enthousiasme, sans guère réussir à équilibrer son jugement. Parmi les livres consacrés à la Chine depuis 1949, beaucoup se bornent à des conclusions sommaires, celles de l'admirateur délirant ou du touriste hargneux; même les meilleurs, qu'on emporte dans sa valise, laissent une marge pour l'étonnement.

Ici, se cache une embûche où il importe de ne pas tomber. Certains retrouvent en Chine les idées qu'ils ont emportées avec eux. D'autres,

à défaut d'avoir pu incarner chez eux leurs chimères, cherchent à reporter un rêve sur un pays irréel. Ainsi, depuis Leibniz et Voltaire, cette « chinoiserie de l'esprit » transforme la Chine en auberge espagnole. Il faut beaucoup de rigueur pour échapper aux fantasmes et serrer de près le réel.

*« Une grenouille, au fond d'un puits, disait que le ciel n'est pas plus grand que la margelle. Il faut voir le tout aussi bien que la partie [3]. » Rien ne remplace l'expérience immédiate. « Si l'on veut percevoir le goût d'une poire, dit encore Mao *, il faut la transformer : en la goûtant [4]. »* Comme le fruit se fond en connaissance, comme en savoir il change son absence, *aurait dit Valéry.*

L'expérience transforme le sujet en même temps que l'objet. Dans les rues de Hong Kong écrasées par le soleil d'août, quand je déambulais en Occidental *de retour sur sa planète, je n'arrivais pas à dissiper une impression d'étrangeté. Hong Kong avait* changé : *plus qu'autrefois m'offusquait le contraste entre le luxe de ses vitrines et la main insistante de ses gamins mi-mendiants mi-chapardeurs, entre le jaillissement de ses gratte-ciel et la misère de ses familles entassées dans des sampans ou des bidonvilles, entre ses couvents et ses prostituées. La Chine aussi avait* changé *pour moi : elle avait cessé d'être l'idée abstraite que je m'en faisais d'après ses détracteurs et ses thuriféraires; toujours plus mystérieuse, elle m'était pourtant devenue familière. N'avais-je pas* changé *moi-même? Il n'est peut-être pas de voyage aussi dépaysant que celui-là. « Vivement, disait à Teilhard de Chardin un ami shanghaïen [5], écrivez sur la Chine tant que vous n'y avez pas trop longtemps séjourné. Plus tard, vous casseriez votre plume, devenu incapable de comprendre des gens aussi fuyants et énigmatiques, dont les valeurs ne sont pas les nôtres **. »*

***

Quelle est l'étendue, quelles sont les limites de ce témoignage? Nous avons fait un long et beau voyage; nous avons été reçus avec magnificence — et je ne me dissimule pas l'effet euphorisant de cet accueil. Parcourir six mille kilomètres en avion spécial, en wagons-salons, en vedette pour hôtes de marque, en limousines, certes, c'est presque trop et ce n'est pas assez.

---

* Les Chinois disent respectueusement « le président Mao Tse-tung », ou parfois, pour les membres du Parti, « le camarade Mao Tse-tung ». Par commodité, on emploiera le nom simple, le plus couramment usité en France.

** De fait, les voyageurs qui ont laissé depuis 1949 les récits les plus vivants, Simone de Beauvoir ou Vercors, Claude Roy ou Nikos Kazantzakis, Edgar Faure ou Alberto Moravia, K. S. Karol ou Robert Guillain, Tibor Mende, Étiemble ou Maria-Antonietta Macchiocchi, ont effectué des séjours d'une durée comparable : quelques semaines, parfois moins.

Dans la Chine des dix-huit provinces, nous en avons visité six; des trois villes autonomes, Pékin, Shanghai et Tientsin, nous avons séjourné dans les deux premières, renonçant de nous-mêmes, au profit de Yenan, à la troisième où l'on s'apprêtait à nous conduire; à quoi s'ajoutèrent cinq autres villes de plus d'un million d'habitants : Sian, qui fut longtemps capitale des empereurs; Wuhan, gros centre d'industrie lourde; Hangchow, ville d'industries fines et de soieries, environnée de lacs, de verdure et de pagodes; Nankin, où la construction du grand pont sur le Yang-tzu Chiang a pris la dimension épique d'un défi lancé à la Russie, aux étrangers et au destin; Canton, qu'illustrent sa cuisine et son thé au jasmin, sa foire internationale bisannuelle et les souvenirs de la Révolution — depuis le soulèvement de 1911, jusqu'à la rupture qui donna le signal de la guerre civile, en 1927.

*D'innombrables entretiens, parfois d'un haut intérêt. Le Premier ministre Chou En-lai m'honora de trois conversations; plusieurs aussi avec l'écrivain Kuo Mo-jo, président de l'Académie des sciences et vice-président du Comité permanent de l'Assemblée populaire; d'autres encore avec le ministre des Affaires étrangères Chi Peng-fei * et avec le vice-ministre du Commerce extérieur Li Chiang, proche collaborateur du Premier ministre et tout spécialement chargé des relations commerciales franco-chinoises. Un assez grand nombre de hauts fonctionnaires rencontrés, d'enseignants — du professeur d'université à l'instituteur de village —, de chercheurs, astronomes, archéologues, physiciens, chimistes, biologistes, médecins, chirurgiens, de journalistes, ingénieurs, techniciens, agronomes, acteurs, danseurs, artistes. Des syndicalistes. Des chefs de communes populaires. Des séances de travail et des repas par petites tables avec les dirigeants des comités révolutionnaires des villes et des provinces. Interrogés par nous sans ménagement, presque tous se sont prêtés au jeu de bonne grâce.*

*On objectera que la présence des interprètes ôte toute spontanéité à notre expérience de la Chine. En fait, ce ne sont pas eux qui s'imposent à nous : nous avons besoin d'eux **. Nous entendons par leurs oreilles, nous parlons par leur bouche; sans eux, nous serions sourds et muets; mais nous voyons par nos yeux, nous contrôlons par notre flair. Ils n'entravent pas notre liberté de mouvement ***. Nous nous prome-*

---

* A l'époque où nous l'avons vu, il portait le titre de « ministre des Affaires étrangères par intérim », bien qu'il en exerçât effectivement les fonctions depuis un an. Il remplaçait le maréchal Chen Yi, gravement malade, qui restait théoriquement titulaire du poste. Il a été confirmé dès la mort de Chen Yi.

** Nous aurions pu amener nos truchements; mais les Français capables d'assurer une traduction simultanée se comptent sur les doigts de la main. Malheureusement, les études de chinois — comme quelques autres — sont encore en France inadaptées aux temps nouveaux, qu'il s'agisse d'interprétariat ou de recherche fondamentale.

*** Loin de là : contrairement à une idée répandue, ils l'accroissent. Les Occidentaux sinisants ou accompagnés de leurs propres interprètes sont toujours soumis, dans leurs déplacements, à une surveillance beaucoup plus étroite.

nons seuls dès que le programme comporte un répit; non sans faire inscrire sur un bristol, en caractères mandarins, le nom et le numéro de téléphone de notre hôtel. Peut-on dire que nos accompagnateurs chinois entourent notre délégation d'un rideau de bambous mobile? Ils multiplient les prévenances. Concédons que le résultat n'est guère différent : leur capacité d'influer sur notre vision est à la mesure de leur finesse; ils n'en manquent pas.

Une énorme part de ce qui se passe et se pense en Chine reste cachée. Notre groupe a parcouru non pas vraiment trois communes populaires, mais trois « brigades », en fait trois villages, appartenant à des communes populaires elles-mêmes aussi grandes que la moitié d'un arrondissement français. L'ensemble des Occidentaux qui vivent à Pékin, ou qui ont voyagé en Chine au cours de ces dernières années, ont seulement visité, à eux tous, quelques dizaines de brigades différentes — car ce sont souvent les mêmes qu'on montre aux étrangers. Mais il existe en Chine 750 000 brigades.

Les extrapolations sont-elles légitimes? Elles exigent en tout cas de grandes précautions. Si quelque journaliste japonais assure qu'en Chine on n'arrive pas à obtenir de forts rendements de riz, ou que l'élevage des vaches et des cochons y a disparu, nous pouvons affirmer que c'est faux. Mais s'il avance qu'on a déporté des millions de Chinois dans des camps de concentration, comment le contredire? Si minuscule demeure la face visible de la Chine, par rapport à la face invisible...

Quelle est la situation au Szechwan, au Yunnan, au Sinkiang, au Tibet, où aucun étranger n'a pénétré depuis longtemps? Pourquoi, en 1968 et 1970, des centaines de cadavres de Chinois sont-ils venus s'échouer sur les plages de Kowloon? On ne peut qu'émettre des hypothèses. Le mouvement des choses nous échappe.

C'est dire que nul n'est plus conscient que moi des insuffisances de cet ouvrage. Les renseignements que nous avons amassés sont à la fois trop abondants et trop morcelés. Trop abondants : les notes prises sur les entretiens et séances de travail représentent la valeur d'un millier de feuillets; une petite part seulement sera exploitée ici, à la fois par prudence et par nécessité de se borner; les relations internationales de la Chine ou la lutte pour le pouvoir, qui ont déjà fait l'objet de maintes études, ne seront qu'effleurées. Trop morcelés : toute synthèse est téméraire; on ne saurait en hasarder une qu'avec beaucoup de modestie. Contentons-nous de proposer celle-ci, à côté d'autres possibles : c'est l'entrecroisement de points de vue différents, si partiels soient-ils, qui, dans un domaine aussi mal connu, peut faire progresser la connaissance.

***

Dans le déroulement des journées, deux temps forts, où la spontanéité bouscule les rigoureuses minuties des organisateurs : la réunion de travail; le tête à tête. Certaines occasions se présentent de transformer les conversations en vrais échanges. En tout cas, plusieurs fois par jour, les repas, les bavardages autour d'une tasse de thé, ou en voiture, en train, en bateau, en avion, offrent des sources d'information. Quand nous arrivons dans une entreprise ou dans un banquet, les dirigeants locaux, alignés, nous serrent cérémonieusement la main; peu à peu, ce formalisme cède à la spontanéité. Au cours des tables rondes, ou pendant les longs trajets, ou de libation en libation, la glace se rompt. Un Occidental, pour peu que sa curiosité reste en éveil, peut apprendre beaucoup d'un dirigeant, d'un intellectuel, d'un ouvrier ou d'un paysan : sur son passé, son expérience de l'ancien régime, sa contribution à la révolution, son opinion sur les gauchistes, sa situation de famille. Quand on a partagé avec un Chinois le riz et le thé, un lien s'est établi, qui n'est pas près de disparaître.

Si tenace que s'avère la manie chinoise — et communiste — du mystère, elle ne prévaut pas, à la longue, contre l'irrécusable expérience des sens — et du groupe. Le mot de Lincoln sur le mensonge s'applique au secret : on peut tout dissimuler à quelqu'un; on peut dissimuler certaines choses à tout le monde; on ne peut dissimuler tout à tout le monde. Nul besoin de griser ses guides pour percevoir des évidences. Il existe une réalité de l'apparence.

Potemkine, promenant Catherine II dans toutes les Russies, déplaçait, le long du trajet, des villageois endimanchés qui dansaient devant un décor de théâtre. La tsarine s'émerveillait du bonheur de ses peuples. Elle n'était pas très curieuse; elle ne descendait guère de son carrosse; d'une étape à l'autre, elle devait dormir. Les Chinois, comme les Russes, sont sans doute tentés de reprendre la méthode de Potemkine en la modernisant. Mais peut-on abuser indéfiniment vingt observateurs en éveil? Comment truquer sur six mille kilomètres les villages, les campagnes, la rue? Pas un instant, on n'a cherché à nous camoufler les spectacles que faisait naître sous nos yeux le hasard — le meilleur des auxiliaires pour l'investigation. On ne nous a pas empêchés d'entrer dans des maisons à l'improviste. On ne nous a pas écartés des quartiers populeux et pauvres. Surtout, on n'a aucunement contrarié le travail constant de recoupement qui est le propre d'une mission d'études.

Comme pour toute équipe de recherches, deux douzaines d'observateurs font nécessairement une moisson plus abondante qu'un individu isolé. Les informations recueillies par bribes, et bientôt rassemblées, remettent à une plus juste place les proclamations lues sur les panneaux, les récitations entendues. Si jamais la pluralité des points de vue

dispensa des bienfaits, c'est dans un État où une seule vérité officielle estompe toute pluralité.

*Certains d'entre nous avaient pratiqué le pays depuis longtemps, ou même y avaient vécu sous l'ancien régime; plusieurs y avaient assisté à la Révolution culturelle. Parmi ceux qui foulaient pour la première fois la terre chinoise, l'un découvrait en même temps l'Asie et le monde communiste; un second, qui connaissait déjà des pays communistes, ignorait l'Asie; un troisième, qui connaissait l'Asie, ignorait le monde communiste. Quel champ d'application pour la méthode des variations concomitantes! Des réactions divergentes relançaient une constante dialectique. Non seulement parce que la délégation mettait ses observations en commun; mais parce que nous étions différents, que nos expériences se complétaient, que nos convictions s'opposaient *. A propos du moindre détail, la mise au point des impressions d'un groupe est une garantie sérieuse de rigueur intellectuelle. « Vous avez remarqué qu'il n'y a pas de chiens, interrogeait l'un de nous? On les a sûrement mangés pendant une famine. » Après enquête, il apparaissait que les chiens avaient été systématiquement supprimés par raison d'hygiène. Première lueur sur une page d'histoire...*

***

Dans la recherche d'un jugement bien tempéré, le retour vers le passé ne sert pas moins que la dynamique de groupe.

A Wuhan, à Nankin, à Canton, des dizaines de milliers d'hommes et de femmes, de jeunes et de vieux, s'agglomeraient pour dormir dans la rue. Ils bouchaient les trottoirs et débordaient sur la chaussée, ne laissant qu'un étroit passage entre les lits alignés à l'infini, dans une gigantesque chambrée en plein air. A Calcutta, devant un spectacle analogue, on sait à quoi s'en tenir : ce sont des « sans-abri ». En Chine, chacun a son domicile attitré, même si c'est une habitation collective, dortoir de garçons ou de filles pour les célibataires, ou, pour les ménages, un local exigu, avec sanitaires et cuisine communs à plusieurs familles. Alors, pourquoi descendent-ils leur lit? Les hypothèses fusent parmi nous. Parce que leur maison est inconfortable? Parce que, citadins récents, ils retrouvent des habitudes campagnardes de nuit à la belle étoile? Parce qu'ils veulent se rassurer par le sentiment de leur propre multitude? Parce que le Parti les encourage à rechercher ainsi une fraternité? Parce que c'est un mot d'ordre de Mao?

Au retour, je relus le récit du voyage accompli en Chine en 1793

---

* Est-il besoin de dire que mes impressions et opinions, purement personnelles, n'engagent que moi? Le rapport officiel de mission, qui a été établi selon une procédure collégiale, est seul en mesure de refléter le sentiment de la délégation que je conduisais.

par la délégation que dirigeait Lord Macartney * *. Selon le narrateur, les habitants des villes comme des villages, pendant les nuits d'été, déroulaient des nattes sur le sol pour dormir à la fraîche tout en « se serrant les uns contre les autres comme des bestiaux ». La révolution n'était donc pour rien dans cette pratique, mais la température estivale, inchangeable d'âge en âge, pour beaucoup...*

Comment démêler la part de la continuité et la part du changement dans le comportement des Chinois, sinon par une constante référence à l'histoire? Comment apprécier les succès ou les échecs, sinon en comparant les résultats actuels à la situation antérieure? Comment poser des regards objectifs, sans regarder en même temps par l'œil d'autres témoins, surtout s'il est éteint? Les lectures préalables à un voyage d'études — et faute desquelles il ne serait qu'une excursion — stimulent la curiosité; inversement, les observations amassées viennent, au retour, fertiliser une recherche plus approfondie et le dialogue avec les spécialistes. Dans ce va-et-vient, une fécondation silencieuse s'opère.

***

Les remarques qui précèdent éclairent quelques partis pris du présent ouvrage.

Le premier est celui de la relativité historique. *La Chine d'aujourd'hui ne prend son sens que si on la met en perspective avec la Chine d'hier. Le voyageur constate-t-il que l'alimentation et les textiles sont sévèrement rationnés? Qu'il compare cette situation avec nos sociétés de consommation, il sera tenté de conclure que ce n'est pas la peine d'imposer une dictature à un peuple depuis si longtemps, pour aboutir à un si piètre résultat. Que sa comparaison porte sur la Chine d'avant 1949, il constatera qu'une forte proportion de la population est passée d'une malnutrition loqueteuse à la décence du minimum vital. Des impressions de voyage doivent se soumettre à une confrontation avec les enseignements de l'histoire et avec ceux de l'idéologie marxiste; faute de quoi, elles seraient aussi peu parlantes pour le lecteur que des photographies privées de légende. La narration directe et le retour en arrière se combineront sans cesse dans ces pages.*

---

* Cette relation, malheureusement introuvable, est rarement citée dans les livres consacrés à la Chine d'hier ou d'aujourd'hui. Elle comprend douze tomes : cinq dus à Sir George Staunton, qui était le ministre-conseiller, et sept à John Barrow, secrétaire particulier de l'ambassadeur. Le hasard me la fit découvrir voici vingt ans chez un bouquiniste de Cracovie. Plus je la pratique, plus je me persuade qu'elle est aussi utile à la connaissance de la Chine d'aujourd'hui que *De la démocratie en Amérique*, qui décrit les États-Unis de 1831, l'est à la connaissance des États-Unis d'aujourd'hui, ou que *la Russie en 1839* l'est à celle de l'Union soviétique. Si l'on en croit le *Mémorial* de Las Cases, Napoléon l'avait lue à Sainte-Hélène avec un intérêt passionné et en dissertait devant ses compagnons.

De ce constant contrepoint de l'observation immédiate et de la réflexion historique, découle un second parti pris : celui de la relativité ethnologique. *La lecture, certes, de Marco Polo et du Père du Halde*, mais surtout du Père Huc et encore plus de Macartney, fait apparaître, tout comme celle de Tocqueville pour les États-Unis ou de Custine pour la Russie, les constantes de la Chine, l'essence de sa civilisation, son impérissable moule culturel. On s'aperçoit qu'on imputait aux régimes de Pékin, de Washington et de Moscou, ce qui est le fait du peuple chinois, du peuple américain, du peuple russe. Beaucoup d'analyses politiques, économiques ou sociologiques de la Chine contemporaine ont tendance à privilégier les facteurs idéologiques et à minimiser les déterminismes ethniques. Tout en reconnaissant la part que les écrits marxistes-léninistes ont prise dans la formation intellectuelle des dirigeants chinois, il est souhaitable de rendre à Marx ce qui est à lui, et à la Chine de toujours ce qui est à elle. Le modèle chinois cache bien ses racines, parce qu'elles sont profondes.*

De là, un troisième parti pris : celui de la relativité dans le jugement. *Comme les étrangers ont tort de vouloir à tout prix expliquer et estimer selon leurs normes ce qui les surprend! Et s'il fallait, pour connaître les Chinois, renoncer à réduire l'inconnu au connu, et se mettre à la place de l'Autre, tel qu'il est? Gardons-nous de l'européocentrisme — dans la mesure où il est possible, pour quiconque n'est pas Chinois, de voir la Chine avec les yeux d'un Chinois. Les meilleurs connaisseurs de la Chine ont éprouvé le même vertige devant ce peuple, qui semble plus hermétique à mesure qu'on avance dans son exploration. En tout cas, ne jugeons pas le régime maoïste comme s'il s'appliquait à une société industrialisée.*

Mais ne nous abstenons pas de tout jugement. La Chine populaire est largement majeure. La page de la Libération et celle de la Révolution culturelle sont bien tournées. Il est temps de dresser un bilan, si fragmentaire que demeure notre information. Tout bilan comporte un aspect positif et un aspect négatif. Certains, envoûtés par la réussite du régime, en oublient le coût. D'autres, obnubilés par ce coût, nient la réussite. Tâchons d'éviter les pièges que tend l'esprit de système. La première partie de ce livre dévoile certains aspects peu connus de la voie chinoise vers le socialisme. La seconde campe « l'Homme nouveau » que la révolution entend faire naître. La troisième décrit les succès remportés. La quatrième évalue le prix humain dont ils ont été et continuent d'être payés. La conclusion essaie de répondre à la question : le réveil de la Chine fournit-il un modèle que d'autres

---

* Marco Polo peint moins le monde chinois que l'occupant mongol, qu'il sert et célèbre; le Père du Halde connaissait la Chine à travers les relations de missionnaires, qu'il n'hésitait pas, semble-t-il, à truquer *ad majorem Dei gloriam*.

pays peuvent suivre? Qu'on ne s'étonne pas que les rayons abondent dans les trois premières parties — surtout la troisième —, les ombres dans la quatrième (et les points d'interrogation dans la conclusion). Le lecteur aura peut-être l'impression de passer d'un extrême à l'autre. Qu'il songe seulement que, comme le disait le général de Gaulle, « en Chine, les choses en étaient au point que tout était exclu, sauf l'extrême ».

***

L'indépendance nécessaire à l'observateur qui cherche à sauvegarder son esprit critique et son sens de la relativité est-elle compatible avec l'amabilité due à des hôtes qui l'ont si bien reçu? Certes, nous étions les invités du gouvernement chinois; nous n'aurions pas accepté cette invitation si nous avions nourri à l'avance des sentiments hostiles à l'égard de la Chine. Mais nous ne passions aucun accord pour taire ou altérer notre jugement. Nos hôtes prenaient leurs risques. La seule obligation morale que nous contractions envers eux était de rester de bonne foi.

Chemin faisant, une nouvelle obligation nous est née. Si monolithique qu'apparaisse à un étranger l'appareil du régime, il n'est pas possible de passer des semaines avec des Chinois de toutes professions sans deviner par moments le défaut de cette cuirasse dont les habille l'idéologie officielle; sans intercepter un sourire, une réponse réticente, une contradiction, un silence; sans recueillir quelques confidences. C'est là que commence à la fois le plus précieux de notre enquête et le plus exigeant de nos devoirs.

Les Chinois, même ceux qui exercent des fonctions dans l'administration, l'armée, le Parti ou les comités révolutionnaires, ne sont pas aussi durs qu'on l'imagine. Ils recèlent de vraies ressources de modestie, de bonté, d'honnêteté intellectuelle, de sympathie. La moindre prudence exige de ne pas les compromettre. Après son voyage en Amérique, Tocqueville avertissait : « Ici, il faut nécessairement que le lecteur me croie sur parole. L'étranger apprend souvent auprès de ses hôtes d'importantes vérités; on se soulage avec lui d'un silence obligé; on ne craint pas son indiscrétion, parce qu'il passe. Chacune de ces confidences était enregistrée par moi aussitôt que reçue, mais elles ne sortiront jamais de mon portefeuille; j'aime mieux nuire au succès de mes récits, que d'ajouter mon nom à la liste de ces voyageurs qui renvoient des chagrins et des embarras en retour de la généreuse hospitalité qu'ils ont reçue[6]*. » Et il s'agissait d'un pays dont l'essence est le libéralisme...*

***

Comme le Premier ministre Chou En-lai me raccompagnait sur le perron du Palais du Peuple, je lui demandai si je devais tenir ses propos pour confidentiels. Il sourit : « Les choses vont vite... Le caractère confidentiel d'un entretien dure rarement plus de quelques mois. » Ce délai largement écoulé, je ne me crois pas encore autorisé à placer dans sa bouche la totalité de ses propos. A plus forte raison, je ne préciserai pas l'identité d'interlocuteurs moins illustres, quand, fût-ce pour un instant, ils se sont ouverts, ou découverts.

« Les choses vont vite... » Ou plus exactement, si les réalités profondes d'un peuple n'évoluent qu'à long terme, les événements, figures et tendances de sa vie politique changent rapidement. Surtout pour un pays qui s'éveille d'un sommeil millénaire. Les Chinois, depuis toujours immobilisés dans l'éternel présent, l'ont brusquement appris le devenir. *Les ressources de la dialectique et le projet révolutionnaire leur ont enseigné à s'installer dans le mouvement perpétuel, pour transformer l'homme et la société. Ils sont entrés en révolution permanente. Comme il importe de demeurer circonspect dans les appréciations et les pronostics! Tout regard sur la Chine doit être chargé de questions. De questions sur elle, sur le monde, sur nous. On écrit moins sur la Chine, au fond, que sur soi-même face à la Chine : elle est révélatrice encore plus que révélée.*

Notre idée des Chinois changera avec eux. En tout cas, la réflexion de l'Occident ne doit plus cesser de les accompagner. Ce livre ne se pique pas d'être mieux qu'un moment de cette réflexion; et une incitation à s'interroger, pour ceux que passionne toute grande aventure des hommes.

PREMIÈRE PARTIE

Quelques secrets de la Voie chinoise

La Voie chinoise est la Voie de l'homme. Aussi longtemps que l'humanité existera, la Voie chinoise demeurera.

Wang Tao [1] — (1870)

Nouveau venu dans ce pays, j'ai sous les yeux le spectacle d'une Chine en pleine évolution... vers une autre forme de civilisation, à la recherche sociale d'institutions propres à la Chine... La pensée de Karl Marx et d'Engels exerce déjà son attraction secrète sur toute la jeunesse intellectuelle chinoise, et rien n'arrêtera, à plus ou moins longue échéance, à travers maintes subversions et maintes expériences de transition, avant même peut-être la réalisation de l'unité chinoise, la marche finale de la communauté chinoise vers un collectivisme... Le peuple chinois est bien celui qui porte en lui, par nature, le plus vieux sens de la mutualité.

Saint-John Perse [1 bis] (1917)

La civilisation de l'Europe et de l'Amérique est toute matérielle. Rien de plus grossier, de plus brutal, de plus malfaisant. Nous, Chinois, appelons cela barbarie. Notre infériorité comme puissance vient de ce que nous avons toujours méprisé et négligé ce genre. La Voie chinoise est celle de l'humanité et de la morale. Nos anciens livres appellent ce système la Voie royale.

Sun Yat-sen [2] — (1925)

La Chine contemporaine est le produit de tout le développement antérieur de la Chine... Nous ne pouvons pas nous séparer de notre histoire. Nous devons faire le bilan de tout notre passé, de Confucius à Sun Yat-sen. Nous devons nous assimiler toutes ces richesses. Nous y trouverons un puissant soutien pour diriger le grand mouvement actuel... Nous ne pourrons appliquer le marxisme dans la vie qu'en l'adaptant aux particularités concrètes de notre pays et sous une forme nationale.

Mao Tse-tung [3] — (1938)

Nous devons dire au peuple et à nos camarades que notre itinéraire sera sinueux. Il y a encore beaucoup d'obstacles et de difficultés sur le chemin de la révolution. Nous devons être prêts à suivre une voie tortueuse.

Mao Tse-tung [4] — (1945)

Chapitre I

Le culte du sage, du héros, du saint

1. — L'absent omniprésent

Le verrions-nous? En attendant, on ne voyait que lui.

Il était entré dans une de ces retraites qui marquent périodiquement sa vie *. Plusieurs mois de suite, il plonge dans l'obscurité. Il n'a jamais, dit-on, séjourné plus de quatre mois par an à Pékin. Échappe-t-il au monde pour se livrer à la méditation? Comme les vieux sages taoïstes qui trouvent encore refuge dans des cavernes, a-t-il besoin de se régénérer dans quelque cachette, dans quelque image de la terre-mère? Ou simplement, effectue-t-il dans les provinces des voyages d'inspection et d'enquêtes? En tout cas, il s'agit d'un art de vivre et de gouverner.

Ces éclipses semblent naturelles aux Chinois que l'on interroge. Ils les croient fécondes : Mao en ressortira avec une vigueur rajeunie, pour donner au peuple une nouvelle impulsion. L'un d'eux m'a même assuré que le bon fonctionnement du régime en dépend.

Un dirigeant du comité révolutionnaire de la province du Kiangsu m'a conté, à ce propos, l'antique légende du donneur de pluie. Les habitants d'une région éprouvée par la sécheresse étaient venus supplier un ermite de provoquer la pluie. Il s'enferma trois jours dans un temple « pour mettre de l'ordre en lui-même ». Au bout de trois jours, la pluie tomba. Mao doit d'abord créer en lui l'harmonie : celle de son peuple en découlera.

C'est pourquoi le silence lui est si nécessaire. Il y atteint ces états que la traditionnelle sagesse chinoise prise par-dessus tout et

---

* Pendant l'année 1970, Mao avait fait plusieurs apparitions publiques et s'était entretenu fréquemment avec des délégations étrangères. En 1971, il ne s'est montré en public que le 1er mai, aux côtés du Prince Sihanouk, mais on ne l'a pas vu le 1er octobre. Après avoir reçu Maurice Couve de Murville en octobre 1970 et Edgar Snow en décembre, il n'a accordé que trois audiences dans toute l'année 1971, à des chefs de nation : le président de la République roumaine, le Premier ministre birman, l'empereur d'Éthiopie. On ne l'a revu qu'en janvier 1972, pour les funérailles du maréchal Chen Yi, et en février, pour un bref entretien avec le président Nixon; puis, après une nouvelle disparition, pour de rares audiences : au Premier ministre de Ceylan (juin), à Maurice Schumann (juillet), aux Premiers ministres du Japon (septembre), du Népal (novembre), aux dirigeants du Vietnam en lutte (décembre), au président du Zaïre (janvier 1973).

qui ont donné leurs noms aux portes de la Cité Interdite : la Tranquillité terrestre, la Pureté céleste, la Paix majestueuse, l'Harmonie suprême. Croyance de type magique? Plutôt, intuition de cette grâce hors du commun que détient un conducteur de peuple : le chef est le médiateur entre les masses et leur avenir; il assure un équilibre à une société qui serait incapable d'y parvenir par elle-même. Mao se tient à l'écart du monde, pour être mieux à l'écoute de son peuple, et à l'affût de l'événement.

Les observateurs occidentaux n'en prennent pas leur parti. Il leur faut une explication rationnelle : c'est la crise politique, ou la maladie, ou la mort. Ces absences périodiques suscitent chaque fois les mêmes rumeurs incontrôlables. Peu après notre retour en France, la décision d'annuler le défilé du 1er octobre mit en émoi les chancelleries et la presse mondiale. En pleine nuit, le directeur d'un grand quotidien parisien me demanda de dicter sur l'heure au téléphone cent lignes de commentaires sur la mort de Mao, que venait de lancer une dépêche d'agence. Depuis 1930, elle a été annoncée fréquemment, de source sûre.

Cependant, les fins limiers relèvent toutes sortes d'indices. Des cardiologues américains se trouvent à Pékin (mais croit-on que des dirigeants chinois feraient appel à des médecins « capitalistes », pour soigner Mao s'il était à la dernière extrémité?). Les liaisons aériennes ont été suspendues pendant trois jours (mais le fait se produit de temps à autre pour des raisons inconnues et ces liaisons sont si peu nombreuses que leur suppression n'entraîne aucune paralysie). Des portraits de Mao auraient été décrochés dans certaines rues de Pékin (mais on en a décroché beaucoup depuis la fin de la Révolution culturelle). Les soldats chinois auraient été invités à rejoindre d'urgence leurs unités (mais de pareilles dispositions sont prises fréquemment). Neuf personnalités chinoises venues au même moment en délégation en France, sous la direction du ministre Pai Hsiang-kuo, ne portaient pas l'insigne de Mao sur leur veste (mais les membres de l'ambassade de Chine à Paris gardaient le leur *).

Quand Staline et Khrouchtchev moururent, fait-on remarquer, il s'écoula du temps avant que le peuple russe le sût. Tradition chinoise avant d'être russe. Le fondateur de la dynastie des Chin, au IIIe siècle avant Jésus-Christ, Shih Huang-ti, mourut au cours d'une inspection en province aussi secrètement qu'il avait vécu : il avait dirigé les affaires de l'État en restant le plus souvent invisible. On ramena sa dépouille au palais impérial comme s'il rentrait de voyage;

* On a su depuis que certains de ces indices étaient en relation avec la disparition non de Mao, mais de Lin Piao.

pour que l'odeur ne décelât pas le cadavre, on avait encadré le char impérial de chariots de poissons. On ne publia la nouvelle qu'après avoir pris toutes dispositions pour la succession. Quinze siècles plus tard, Gengis Khan, fondateur de la dynastie des Yuan, s'éteignit en guerroyant dans la province du Kansu, proche de Yenan. Mort, il continua de la pacifier : devant sa yourte blanche, sa lance restait plantée et les officiers supérieurs, seuls autorisés à entrer dans la tente, semblaient aller aux ordres; son décès ne fut connu qu'avec la victoire.

La tradition reprendrait-elle le dessus? Ne va-t-on pas jusqu'à s'imaginer que depuis longtemps Mao n'est plus, et qu'un sosie le remplace pour ses rares audiences? A moins qu'il ne soit politiquement défunt... A moins qu'il ne se passe rien. Le plus vraisemblable est que ces suppositions rocambolesques ont une source commune : l'absence d'information. Toutes ces fausses morts de Mao font une ronde futile autour de sa vraie vie — mal connue parce qu'à moitié érémitique.

Pendant que nous étions en Chine, Mao n'était pas encore entré dans la phase du décès journalistique; il n'en était qu'à celle de la maladie. Parmi les milieux occidentaux de Pékin et les « China watchers » de Hong Kong, on expliquait son absence par la nécessité de suivre un régime sévère. Il se reposerait à la campagne, peut-être dans sa résidence de Hangchow. Il serait entouré de médecins et d'infirmières; il ne pourrait consommer que des légumes; il ferait une cure de jus extraits d'une plante qui ne pousse qu'en Corée du Nord, etc. D'autres fois, on le disait « tuberculeux », « parkinsonien », victime d'un « mal incurable ». Cependant, le 16 juillet 1966, il avait descendu le Yang-tzu à la nage sur quinze kilomètres *.

Si souvent qu'on ait annoncé sa fin, récente ou prochaine, depuis près d'un demi-siècle que sa tête avait été mise à prix par Chiang Kai-shek, il est resté de roc. Ses nombreux trépas ne l'ont pas empêché de garder — ou de reprendre — la maîtrise d'une révolution qui ne s'est pas arrêtée **. Bien qu'il ait pris part à de nombreux combats et qu'il ait même été fait prisonnier, il n'a jamais été ni blessé, ni sérieusement malade : sa famille a été durement touchée; il est passé à travers les périls. On le dirait protégé par un charme.

---

* La plupart des observateurs admettent la réalité de sa performance sportive, même s'il s'est laissé porter par les courants. Certains pourtant la contestent, tel son ancien garde du corps.

** Mao a reconnu avoir été partiellement évincé du pouvoir au cours des années précédant la Révolution culturelle. Il a également laissé entendre que la Révolution culturelle lui avait par moments échappé (dernier entretien avec Edgar Snow, cf. *infra*, p. 9).

La multiplication des portraits

Pourquoi aurait-il besoin de se montrer, puisqu'il est partout présent? Les poitrines arborent son médaillon. Aux carrefours, sur les murs, au long des routes, dans les demeures où nous jetons un coup d'œil, son portrait s'étale, peint à l'huile en couleurs vives par quelque David attardé, ou en bandeaux tissés avec des fils de soie noirs et blancs — dont on nous a montré la fabrique à Hang-chow —, ou en tapisserie, ou en grandes statues de plâtre blanc. En pied ou en buste; en longue robe grise d'enseignant, pareil à un séminariste, face à la foule des Cantonais suspendus à ses lèvres; ou en Président, manteau au vent; auréolé de nuages, ou couronné d'éclairs; toujours reconnaissable, malgré les progrès de l'âge, à la verrue du menton et au regard inspiré *.

Avant la Révolution culturelle, on le montrait fréquemment entouré des six grands Chinois qui faisaient partie avec lui du comité permanent du bureau politique du Parti. Depuis, il figure seul **.

Jadis, l'iconographie officielle répandait dans tout le pays le culte de l'empereur. Sculptures et tapisseries emplissaient les édifices publics, sinon de son visage, qu'il était interdit de montrer, du moins de son symbole, le dragon entouré de nuées. De temps à autre, mais rarement, des audiences publiques ou des réceptions d'étrangers démontraient que l'empereur était bien vivant, en dépit des rumeurs qui couraient sur sa disparition.

Ces rites endormis dans la légende n'étaient plus que formes sans force. Mao a su les transfigurer en leur donnant d'un coup trois dimensions : la dimension réaliste, celle du sage; la dimension épique, celle du héros; la dimension mystique, celle du saint.

2. — Le sage paysan

Un recueil de sagesse paysanne : telles sont, avant tout, les *Œuvres complètes* de Mao ***. Pour mesurer à quel point Mao a imposé son réalisme terrien à la révolution chinoise, il faut retourner aux deux sources de sa morale et de son action : Canton et Yenan, à deux extrémités de la Chine.

---

* Pour nous qui arrivions d'Occident, cette multiplication de portraits paraissait obsédante. Aux yeux des témoins résidant en Chine, elle était au contraire en forte régression; cette évolution s'est confirmée depuis lors.

** Les portraits de Chou En-lai, quand on en voit, sont toujours séparés de lui. Lin Piao, de 1969 à 1971, figurait quelquefois à ses côtés, légèrement en retrait; ces portraits ont complètement disparu à la fin de septembre 1971. On sait la suite.

*** Ajoutons : une transposition, selon l'optique chinoise, de l'œuvre de Marx et de Lénine, et des considérations militaires.

L'Institut du Mouvement des Paysans, à Canton, est installé dans un ancien temple de Confucius, disposé comme les galeries d'un cloître, autour d'un jardin à la végétation exotique. Construits sous les Ming, détruits pendant la guerre civile, ces bâtiments ont été reconstitués dans leur état antérieur : le régime se devait bien de les restaurer, s'il leur doit d'avoir été instauré.

De 1925 à 1927, cet Institut, qui avait été fondé en 1923 par le IIIe Congrès du Parti communiste et soutenu par Sun Yat-sen, fut dirigé par Mao, qui y forma, en 1926, au cours d'une session d'études, 327 cadres issus de la campagne et destinés à y retourner : un premier levain dans la pâte paysanne. Ces activités ne survécurent pourtant pas à la rupture de 1927 entre le Kuomintang et les communistes. Phase passagère de la révolution, mais que nos guides présentent comme capitale *.

La chambre de Mao : un lit sans sommier ni matelas, formé d'une natte posée sur des planches; une chaise et un bureau, en bois blanc teinté au brou de noix. Une salle de cours : la table et la chaise juchées sur un podium, les pupitres des élèves sagement alignés en dessous. Une chambrée : des châlits entassés les uns au-dessus des autres. On dirait un bivouac abandonné la veille, où l'on aurait pris soin de cadenasser les fusils dans les rateliers, de plier les uniformes, d'aligner les sandales et de pendre les sacoches. Tous les matins, on faisait l'exercice à la baïonnette dans le jardin. Puis on écoutait le jeune maître. Une grande peinture à l'huile montre ses disciples buvant sa parole **.

C'est dans cette atmosphère de qui-vive, d'entraînement physique et d'avidité doctrinale, que Mao approfondit son analyse des classes de la société chinoise. Il en fait l'idée directrice de son enseignement d'alors et de toujours : « Les paysans forment 80 à 90 pour 100 de la population. Le problème paysan est donc le premier problème de la révolution chinoise. Les forces paysannes constituent la principale force révolutionnaire. »

Dans les deux galeries, ouvertes sur des frondaisons, sont exposés des souvenirs dramatiques. Un bas-relief esquisse l'échine ployée du paysan chinois. Une carte symbolise, par des caricatures griffues de propriétaires fonciers et par des vautours, le dépècement de la population rurale. La conservatrice qui me fait les honneurs de

---

* Certains historiens occidentaux considèrent que Mao n'a joué qu'un rôle mineur à Canton, encore que la muséographie chinoise suggère le contraire. Quoi qu'il en soit, les années de Canton ont, semble-t-il, joué un rôle important dans la formation de la doctrine de Mao. L'accent mis par le régime sur l'Institut du Mouvement des Paysans est donc bien légitime.

** L'influence effective de Mao paraît avoir été alors plus modeste que cette reconstitution ne l'indique.

l'Institut, reprise par son émotion ou désireuse de faire naître la mienne, s'arrête longtemps devant des photographies saisissantes : un « paysan pauvre » puni par un propriétaire foncier, les doigts coupés, les yeux crevés, loque sanglante ; une paysanne qui retrouve dans le jardin son mari étendu, tenant sa tête coupée entre les mains.

Ce haut-lieu transformé en musée ne cherche pas seulement à faire comprendre aux visiteurs les misères d'autrefois et les commencements de la révolution ; mais à recréer, pour les enfants des écoles, les ouvriers des usines, les paysans des communes populaires, amenés ici en rangs serrés sous la conduite d'un guide, un passé reconstitué comme la projection du présent. Le mouvement paysan, qui en connaissait l'existence à l'époque ? L'enseignement de Mao, qui en avait entendu parler ? En revanche, les deux disciples préférés de Sun Yat-sen, Chiang Kai-shek et Wang Ching-wei, qui tenaient alors le devant de la scène et qui devaient devenir l'un le principal adversaire de Mao, l'autre le Laval chinois aux mains des Japonais, n'ont, à en croire les reliques de l'Institut de Canton, jamais existé. On ne voit pas plus Borodine auprès de Sun Yat-sen, que Trotski auprès de Lénine. Seul Chou En-lai, commissaire politique de l'École des cadets de Whampoa, figure dans des photographies d'émeutes — encore qu'en fait, il n'ait pas plus participé à la Commune de Canton que Mao lui-même. A cette époque, où la plupart des révolutionnaires, communistes ou non, proclamaient que la révolution ne pourrait venir que du prolétariat urbain, on dirait que seul a existé Mao *, pour qui elle ne pouvait venir que des paysans.

De l'enfant de la terre au chef paysan

A quelle profondeur de l'existence collective ou personnelle faut-il plonger, pour retrouver la source d'une conviction aussi élémentaire ? Mao est issu du terroir. Les légendes, la morale, le folklore de son Hunan natal l'ont nourri. L'âme paysanne revit en lui.

Dix ans après le Sud-Est, le Nord-Ouest : Yenan. Dans la montagne de loess jaune percée de trous, des habitations de troglodytes. Mao a occupé, de décembre 1936 à 1947, quatre logis dont trois grottes ; chacun d'eux ressemble à la cellule, voûtée et blanchie à la chaux, d'un monastère cistercien. Les voici toujours, avec leur simple mobilier paysan, pareil à celui qu'il utilisait à Canton : abris creusés au plus profond de la terre féconde, berceaux maternels, protection

---

* Il ne détenait pas le monopole de cette idée de bon sens. L'histoire paraît avoir été légèrement retouchée pour les besoins de la cause. Les premiers mouvements communistes paysans, ceux de la « Rivière de l'Est » (dans le Kwangtung), dirigés par Peng Pai, sont antérieurs à Mao.

grâce à laquelle, derrière des vitres grisâtres en papier d'emballage, il échappe aux regards, non sans qu'une lucarne, au-dessus de son écritoire, s'entrouvre pour lui permettre de voir sans être vu; ici, déjà, échappant au destin, et guettant le destin.

En contrebas, le champ qu'il cultivait tous les jours comme un chartreux son jardin, pour s'y retremper dans la discipline de la tâche qui ne s'escamote pas, dans la vérité toujours sûre du travail des mains, arrosant le soja et sarclant les mauvaises herbes; image en réduction du sol chinois, où il ferait un jour fleurir cent fleurs avant d'en arracher les fleurs vénéneuses *.

Il a raconté lui-même avec humour que sa famille lui avait donné l'image de la lutte des classes **. Son père, ancien soldat redevenu « paysan pauvre », avait amassé un magot sou à sou, devenant « paysan moyen », ensuite « paysan moyen-riche », puis « petit propriétaire foncier » possédant un hectare; prêteur à gages de surcroît. Il achetait les céréales à vil prix au moment de la moisson et les revendait très cher quand approchait la disette. Bref, il récapitulait dans sa personne les divers aspects d'une tyrannie oppressive, qui cherche à spolier, à spéculer, à s'assurer l'obéissance aveugle. En face du despotisme paternel, le jeune Mao, sa mère, son frère et leur ouvrier agricole « formaient l'opposition ». Illettrée, pieuse et compatissante, sa mère distribuait en cachette du riz aux « paysans pauvres », atteints par la disette.

Mao poussa loin la révolte contre le père, confondant avec cette image haïe tout ce qu'il devait haïr par la suite : la classe des

---

* On assure que Mao continue à faire pousser ses légumes dans le petit jardin de la villa qu'il habite, au centre de la Cité interdite.

** Des historiographes chinois d'aujourd'hui contestent ce récit, pourtant attesté par Edgar Snow en 1936. L'écrivain américain narre par le menu, dans *Red Star over China*, comment il obtint que Mao, au bout de la Longue Marche, lui fît pendant des nuits et des nuits, dans sa petite cellule de Paoan, le récit de son enfance, de sa jeunesse, de ses débuts révolutionnaires; comment il prenait des notes à la lumière d'une bougie; comment il en fit la synthèse, qu'il soumit ensuite à Mao, lequel la lui rendit avec des corrections : en dix pages pudiques et tendres, la seule autobiographie de Mao qu'on connaisse.

Est-il vraisemblable que ce récit soit apocryphe, alors que Mao n'a cessé, de 1936 à 1972, de manifester à Edgar Snow une amicale fidélité, à un degré dont aucun étranger et presque aucun Chinois ne peut se targuer? Si Snow s'était rendu coupable d'une supercherie littéraire, dans un pays et dans un domaine où l'on se montre tellement sourcilleux sur l'exactitude des citations, Mao l'aurait-il reçu à chacun de ses voyages en Chine? Lui aurait-il chaque fois réservé des confidences qu'il ne faisait à nul autre? L'aurait-il pris à sa droite sur la tribune de la place Tien An Men, lors du défilé du 1er octobre 1970? Se serait-il excusé auprès de lui, en décembre de la même année, qu'aucun visa ne lui eût été délivré pendant la Révolution culturelle — « c'étaient des méchants qui voulaient vous empêcher de venir » —? Lui aurait-il, à la dernière extrémité, envoyé symboliquement en Suisse ses médecins personnels? Par ces égards sans exemple, Mao, nous semble-t-il, a, dans la manière chinoise, *signé* son autobiographie. Nous la considérerons comme authentifiée et commenterons chacun de ses épisodes, qui sont d'une étonnante richesse psychologique.

« propriétaires fonciers » et celle des « paysans riches », les bénéfices frauduleux, le goût même du lucre, le mépris des pauvres, la trahison des origines.

Il a treize ans quand son père, un jour, l'accuse devant témoins d'être un inutile. Mao l'injurie, s'enfuit en criant qu'il va se tuer, court vers la rive du lac, fait mine de s'y jeter. Sa mère le poursuit, suppliante. Son père le rejoint et exige le *kowtow* * : qu'il frappe trois fois le sol de son front en signe de soumission. Il négocie au bord du gouffre ; il n'accepte de se prosterner qu'une fois, et promesse faite que son père ne le battra pas. De cette « guerre civile », il retient une leçon : quand les faibles se soumettent, les forts les frappent davantage ; quand ils défendent publiquement leurs droits, en bravant tout, même la mort, les forts fléchissent — tigres de papier...

La psychanalyse inciterait à apercevoir dans cet épisode la préfiguration du comportement ambivalent de Mao devenu chef de nation, à la fois révolutionnaire et traditionaliste : il rompt violemment avec le passé symbolisé par son père — l'exploitation de la misère, de la faiblesse et de l'ignorance —, mais pour s'identifier au passé symbolisé par sa mère — la fidélité au terroir, qu'il cherche à restaurer. Dans ce conflit familial, l'adolescent alimente sa haine du système féodal et patriarcal et de tout ce qui contribue à sa perpétuation ; sa passion de donner des chances égales aux « paysans pauvres » et aux femmes, et de défendre les intérêts des humbles contre les puissants.

Quand il quitte son village, la pauvreté l'accompagne. Devenu aide-bibliothécaire à Pékin, logeant dans une petite chambre en compagnie de sept autres camarades, il pouvait à peine respirer la nuit, obligé de prévenir ses voisins de droite et de gauche quand il voulait se retourner. A eux tous, en plein hiver, ils ne possédaient qu'un manteau, qu'ils endossaient à tour de rôle pour sortir. Plus tard, il n'oubliera ni ses origines paysannes et pauvres, ni le serment qu'il s'était fait de leur rester fidèle. Les images de son enfance et de sa jeunesse dominent sa vie.

« Est-ce ainsi que parle un marxiste? »

A compter de 1921, son histoire personnelle se mêle à celle du Parti, au milieu duquel il trouve une liberté chèrement acquise, une égalité sourcilleuse, la chaleur d'une fraternité.

Chef paysan : c'est ce qu'il devient presque d'emblée, c'est ce qu'il restera. Des nombreux écrits de Mao, le plus important sans doute est ce « rapport sur une enquête relative au mouvement

* Prosternation répétée trois fois.

paysan au Hunan », qu'il écrit en février 1927 et qui propose au Bureau politique un changement de stratégie. On ne pourrait faire la révolution qu'avec les ouvriers? Si ce dogme était juste, démontre-t-il, la Chine devrait renoncer à la révolution.

Il essaie de convaincre le secrétaire du parti communiste d'alors, Chen Tu-hsiu. Il vient de faire un voyage de trente-deux jours dans le Hunan de son enfance. Il a senti les paysans prêts à se lever « comme une tornade d'une force telle que nulle puissance, aussi grande fût-elle, ne serait capable de l'étouffer ». Il montre que « les paysans pauvres représentent 70 pour 100 de la population rurale; les paysans moyens 20 pour 100, les paysans riches et les propriétaires fonciers 10 pour 100 »; et que, « étant les plus révolutionnaires, les paysans pauvres doivent prendre la direction. Sans paysans pauvres, il ne saurait y avoir de révolution. Leur sens de la révolution n'a jamais été en défaut. »

S'il ne réussit pas à persuader Chen Tu-hsiu, il se confirme en tout cas dans une certitude qui ne doit plus le quitter. Il incarnera une révolution agraire, dont les paysans pauvres constitueront le fer de lance. Totale hérésie aux yeux des marxistes orthodoxes, Marx comme Engels, Lénine comme Trotski *, Staline comme Khrouchtchev, pour qui seul le prolétariat industriel pouvait former l'avant-garde d'une révolution.

Bien sûr, Mao admettra la nécessité de collaborer avec le prolétariat ouvrier. Il ne négligera pas l'aide que pouvait lui apporter par exemple un Liu Shao-chi, qui contrôlait les organisations ouvrières de la Chine urbaine; et quand il s'opposera à Liu dans les années soixante, loin de lui reprocher d'avoir trop soutenu les ouvriers, il l'accusera d'avoir trahi leurs véritables intérêts. Mais pour lui, l'essentiel demeurera toujours la paysannerie; c'est en elle qu'il placera sa confiance.

A ses yeux, ni Staline, ni Borodine, son envoyé à Canton, ne comprenaient rien aux paysans. Mao refusait l'assimilation que faisaient les Soviétiques entre les petits propriétaires chinois, attachés à leur glèbe, et les koulaks russes. Il pensait qu'en poussant les communistes chinois à la conquête des villes pour faire triompher l'insurrection ouvrière, Moscou les conduisait à un fiasco. En novembre 1927, Mao, considéré comme hérétique, est exclu du Bureau politique; en juin 1930, ses vues sont à nouveau condamnées par le

* Lénine croyait bien à la possibilité d'une révolte de paysans, mais il estimait qu'elle aurait le caractère d'une révolution « nationale-révolutionnaire », et non d'une révolution vraiment « socialiste » et « internationaliste ». Trotski, comme Mao, constatait que la Chine n'avait pas d'autre solution que de s'appuyer sur les paysans; mais il considérait comme Lénine que des paysans, à cause de leur esprit « petit-bourgeois », ne pourraient jamais être de vrais révolutionnaires.

Comité central. Le communisme chinois reste l'instrument docile du Komintern, qui lui impose, avec une stratégie résolument urbaine, de sanglantes défaites. Quand on s'interroge sur les difficultés sino-soviétiques, comment oublier ces détails?

Mao n'en a pas moins lancé une expérience provisoire de radicalisme agraire, qui lui a permis, après force recherches et explorations, de trouver la voie chinoise de la révolution, c'est-à-dire la voie rurale. Même si sa « République du Kiangsi * » est bientôt anéantie, elle aura donné à l'Armée rouge l'élan de la Longue Marche.

Il n'a développé son emprise sur le peuple chinois qu'en tournant le dos aux directives de Staline et de ses émissaires, aux résolutions du Komintern, à la ligne d'un Parti Communiste Chinois obstiné à suivre le Kremlin. Minoritaire de 1927 à 1935, il refuse de renoncer à ses convictions, malgré la prise en mains de la direction du Parti par un groupe de jeunes marxistes, formés à Moscou, qu'il baptise ironiquement « les vingt-huit Bolcheviques ». Il ne doute pas d'avoir raison contre la majorité. Il se tait. Il attend son heure. Ainsi fera-t-il de nouveau entre 1959 et 1965, préparant en secret la Révolution culturelle pour écraser la majorité des dirigeants du Parti, qui ne le suivent plus.

Aujourd'hui, dans les musées révolutionnaires de Chine, on escamote pudiquement cette première mise à l'écart. On souligne qu'il fut élu au Comité central au VIe Congrès (été 1928) et président du gouvernement provisoire de la République soviétique chinoise à partir de sa création (novembre 1931). On passe sous silence son élimination pendant huit ans des instances supérieures du Parti. On ne mentionne pas le retournement qui se produisit en pleine Longue Marche à Tsunyi, en janvier 1935, quand une réunion élargie du Bureau politique donna la majorité à Mao, après avoir constaté l'échec sanglant de la précédente majorité. Veut-on faire penser aux masses que le Parti n'a jamais faibli dans son soutien à Mao? Que le Soleil Rouge n'a pas connu d'éclipse? Sans doute. Mais cette discrétion reflète aussi la répugnance constante de Mao à engager personnellement une polémique avec d'autres communistes, de Chine ou d'ailleurs. Jamais il n'a défié Staline. Il s'est gardé de contester ouvertement le dogme marxiste-léniniste, que tous les partis communistes du monde continuaient, malgré l'écrasement des insurrections des villes chinoises, à affirmer imperturbablement. Il pratique l'ancien art chinois de « paraître se mouvoir en ligne droite,

* Quelle que fût l'opposition de Mao aux vues de Moscou, ou peut-être pour compenser cette opposition, sa première république « paysanne », dont la base du Kiangsi constituait l'élément principal, est baptisée par lui « soviétique ». La République du Kiangsi a vécu trois ans (1931-1934); avant sa fondation, Mao avait tenu près de quatre ans dans les monts Ching-kang, où le Kiangsi jouxte le Hunan.

tandis qu'on suit une courbe »; cet art qui faisait dire à Henri Michaux, non sans exagération : « Tout ce qui est droit met le Chinois mal à l'aise et lui donne l'impression pénible du faux [1]. »

A la barbe des Staliniens, le parti chinois se peuplait presque uniquement de paysans pauvres. Khrouchtchev ne s'est pas trompé sur la réalité de cette déviation. Même après le triomphe de Mao, il la condamne sans ambages : « Quand l'armée révolutionnaire de Mao, dans sa marche victorieuse, arriva aux portes de Shanghai *, il la fit arrêter et refusa de prendre la ville. — *Pourquoi n'avez-vous pas pris Shanghai*, lui demanda Staline? — *Il y a six millions d'habitants à Shanghai*, répondit Mao. *Si nous prenions la ville, nous devrions nourrir tous ces gens; où trouverions-nous de quoi le faire?* Est-ce ainsi que parle un marxiste? Mao Tse-tung s'est toujours appuyé sur les paysans et non sur le prolétariat. C'est à juste titre que Staline reprochait à Mao son déviationnisme. Certes, Mao en s'appuyant sur les paysans et en ignorant le prolétariat remporta la victoire. Mais elle marquait une nouvelle déformation de la philosophie marxiste, puisqu'elle avait été obtenue sans le prolétariat [bis]. »

Tout à fait stalinien à cet égard, Khrouchtchev est catégorique : Mao n'a pas joué le jeu. Le prolétariat, ce sont les ouvriers. Périsse la révolution chinoise, plutôt qu'un principe!

Le vieux de la montagne

Parmi les paraboles en lesquelles Mao excelle à traduire la sagesse paysanne, la plus souvent citée par les Chinois est celle du *vieux de la montagne*, qu'il a énoncée ** à Yenan, devant l'École du parti. Yu Kung ***, excédé de l'obstacle que la montagne dresse devant son logis, se met, aidé par ses enfants, à l'attaquer avec pelle et pioche. Les voisins ricanent. « La montagne ne grandira pas, réplique le vieillard, tandis que moi, mes enfants, les enfants de mes enfants, nous ne nous lasserons pas de l'abaisser. »

Pour Mao, cette fable s'applique au peuple chinois, qui pourra, à force d'acharnement, se débarrasser des fléaux qui l'accablent. Pour les Chinois qui la citent, la parabole évoque avant tout Mao lui-même : le sage qui prend du recul par rapport aux tâches routinières, mais poursuit obstinément le même objectif lointain.

Il s'est donné cette figure. Il ne se consacre pas au quotidien, même s'il se tient au courant de tout. Il ne prend pas, au moins en apparence, les décisions qu'appelle la gestion d'un immense pays.

---

* En 1949.

** Mao ne l'a pas inventée : c'est une vieille légende qu'il emprunte au philosophe ancien Lie-tzu, l'un des pères du taoïsme. Mais la plupart des Chinois semblent persuadés que Mao en a la paternité.

*** « Le sot vieillard ».

Sa perspective est celle de l'Histoire. En cinquante ans de combats, puis de pouvoir, il n'a jamais cessé de poursuivre la transformation révolutionnaire de la Chine, dans la ligne qu'il s'était fixée. Il sait que le secret des secrets, un secret de paysan, c'est de durer — de durer assez pour retourner les situations, ou pour attendre les lentes maturations qui justifient ceux qui avaient eu le tort d'avoir raison trop tôt. Il a dû méditer le proverbe chinois : « Avec de la patience, les feuilles de mûrier deviennent robe de satin. »

Par lui, le marxisme-léninisme ne change pas seulement de ton, mais de nature. Il récrit les Écritures marxistes d'une plume confucéenne, dans le langage d'un petit cultivateur du Hunan.

Si son style fait, à un Occidental, tantôt l'effet d'une utopie romantique, tantôt celui d'un moralisme primaire, c'est à force de rester au contact de la terre chinoise. Ses idées, formulées avec la simplicité du bon sens, n'évoquent un écho si puissant dans l'âme collective que parce que les masses y retrouvent leurs propres idées. Mao rassemble et exprime les obscures aspirations des paysans, dans lesquelles il avait pressenti la dynamique qui allait régénérer la Chine.

Au fin fond du Shensi, en pleine montagne, au-dessous de la pagode du Trésor, depuis mille ans posée comme un pain de sucre sur un piton, et presque aussi célèbre en Chine que la Porte de la Paix Céleste, une gigantesque calligraphie de Mao en lettres d'or sur fond rouge donne le ton : « Déployer l'esprit de la tradition révolutionnaire, afin d'obtenir des succès encore plus grands. » Pour avoir prêté, pendant une dizaine d'années, ses grottes et ses pauvres terres à une poignée de hors-la-loi, Yenan est devenu dépositaire de cette tradition.

De Canton à Yenan, de 1925 à 1947, les annales de Mao, ce sont les annales du communisme chinois, mais aussi les annales de la Chine de toujours, comme si elle n'avait vécu que pour s'accomplir dans un communisme indigène. Non pas une théorie importée de l'étranger et imposée autoritairement d'en haut : le produit authentique d'un sol, d'une culture et d'un peuple, minutieusement mis au point en un quart de siècle de tâtonnements.

Mais entre Canton et Yenan, il y eut la Longue Marche.

3. — Le héros de la Longue Marche

A Yenan, au cœur du massif montagneux où les rescapés se regroupèrent, les vestiges de la Longue Marche prennent leur poids de chair et de sang.

Dès la rupture entre le Kuomintang et le Parti communiste, en 1927, Mao s'est affirmé comme chef de jacquerie. Non qu'il ait

suscité la jacquerie : elle existait à l'état larvé. Il se contentait de l'organiser en guérilla. Sa stratégie, exposée dans son article « Problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire en Chine », peut se résumer en une formule : gagner au Parti la campagne, pour encercler les villes.

Une armée aux pieds nus

Chiang Kai-shek croyait aux villes, à l'armement moderne, à l'aide américaine. Mao croyait aux manants armés de piques et ne comptant que sur eux-mêmes. Paysan, il ne doute pas un instant que la prise du pouvoir par une armée paysanne soit possible. Dans cette foi de roc, réside le secret de sa victoire *.

Parti d'une base rurale qui n'englobait, au lendemain de l'écrasement du Parti en 1927, que quelques centaines de paysans, il fera basculer toute la campagne de son côté en vingt-deux ans; les villes tomberont alors comme poires blettes... La Longue Marche, l'un des plus cruels revers à court terme et des plus grands triomphes à long terme de l'histoire, devait frapper au sceau de l'héroïsme la sagesse paysanne de Mao.

La première « révolte de vilains » dirigée par Mao avait commencé par réussir, dans la province du Kiangsi. En sept années de lutte, il met au point, d'escarmouche en déroute, la tactique qui devait, pour finir, lui permettre de l'emporter : concentrer les forces dans l'attaque, puis les disperser aussitôt dans l'esquive; détruire l'ennemi par surprise et ne jamais se laisser surprendre. « Quand l'ennemi avance, nous nous retirons. Quand l'ennemi s'arrête et campe, nous le harcelons. Quand l'ennemi s'efforce d'éviter le combat, nous attaquons. Quand l'ennemi se retire, nous le poursuivons. » Il résiste ainsi à des forces dix fois supérieures aux siennes. Pendant ce temps, il organise le *pouvoir paysan* en distribuant les terres des propriétaires fonciers qui ont fui à son approche.

Cependant, au début des années 1930, Chiang Kai-shek déclenche la guerre d'extermination contre l'Armée Rouge du Kiangsi. Sur les instances de ses conseillers allemands, dirigés par les généraux Von Seeckt et Falkenhausen, le généralissime change de méthode. Il évite de tomber dans des pièges, construit une couronne de forteresses, déporte les populations infectées par la guérilla. En 1934, l'Armée Rouge se voit au moment d'être prise dans les mâchoires d'une tenaille.

---

* Bien sûr, beaucoup d'autres facteurs sont intervenus : la seconde guerre mondiale, la défaite du Japon, l'occupation de la Mandchourie par les Russes, etc. Mais ils n'ont joué en faveur de Mao que parce qu'il s'était préparé en attendant son heure.

Il faut alors prendre la décision dramatique de renoncer à défendre la « République soviétique du Kiangsi », que Mao avait eu tant de mal à établir, et où les populations le croyaient solidement implanté. Le 16 octobre 1934, l'Armée Rouge du 1er front entame la grande retraite qui va la conduire en douze mois au Shensi, où elle sera rejointe, un an plus tard, par les débris des autres armées.

Le château fort du Shensi

Le Shensi : quinze cents kilomètres à vol d'oiseau au Nord-Ouest du Kiangsi; pour l'Armée Rouge, un itinéraire sinueux de douze mille kilomètres dont la courbe longe le Tibet, s'enfonce dans les neiges éternelles, serpente dans les monts du Sikang. Une anabase à l'échelle de la Chine.

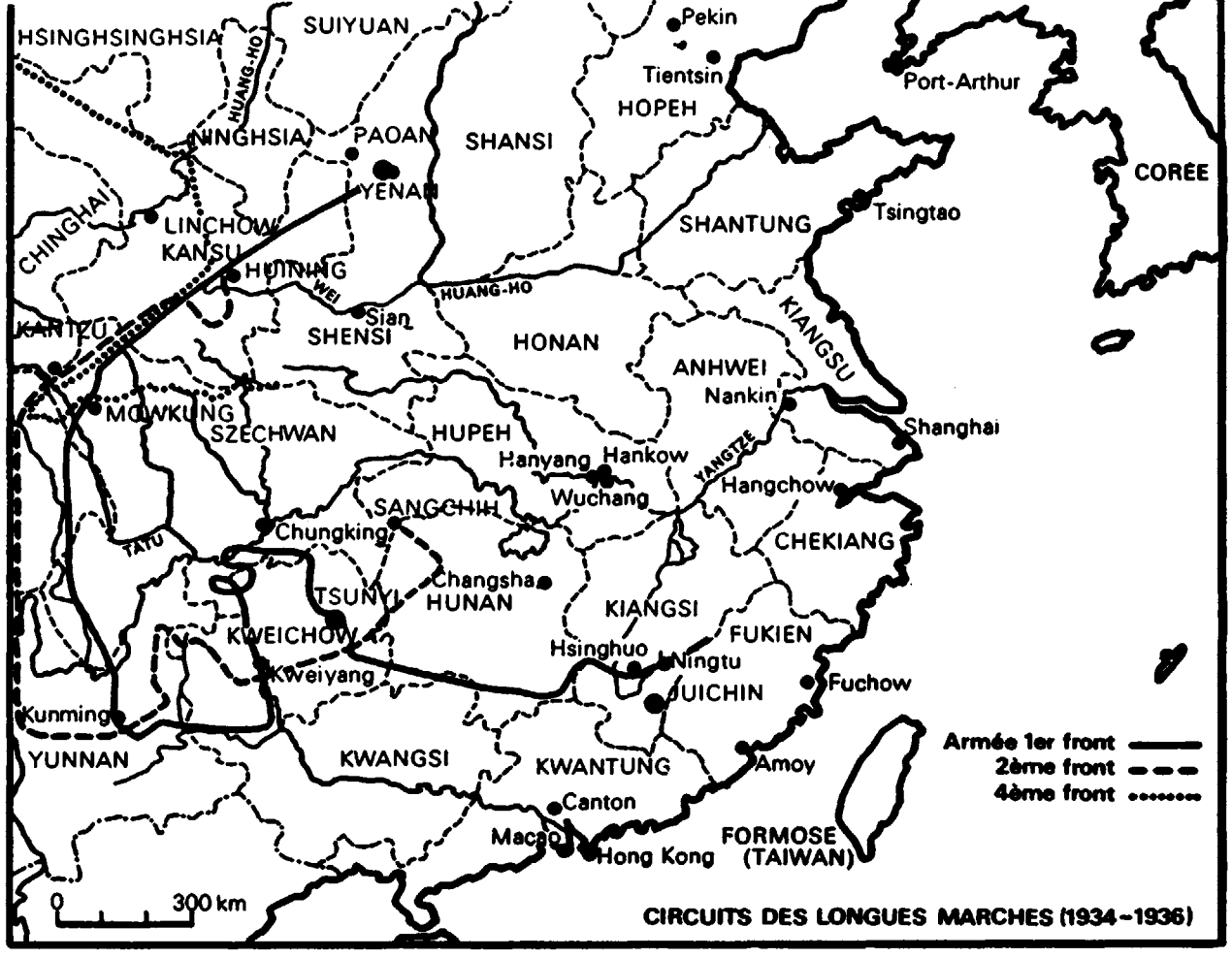
Si Mao choisit de chercher refuge dans le Shensi, c'est que ce massif inaccessible était pour lui un terrain sûr. Entrée dans l'histoire dès le premier millénaire av. J.-C., en servant de berceau et de capitale au pouvoir impérial, puis, au début du XVIIe siècle, sous les Ming, par une révolte de serfs, cette province avait renoué avec la tradition révolutionnaire en se soulevant en 1911. Au cœur de la vieille Chine — loin des villes, loin de la côte, loin des Occidentaux, loin des Japonais, loin des zones industrielles, loin du commerce international, loin de tous les secteurs de la société sur lesquels Chiang Kai-shek pouvait chercher appui —, ses populations étaient mûres pour la révolution *. Mao n'aurait su trouver un meilleur réduit où échapper à la destruction, une meilleure base d'où conquérir le territoire national. Il suffisait de rejoindre ce château fort. Ce n'était pas simple.

En octobre 1934, l'Armée du 1er front, accompagnée de paysans, de femmes, d'enfants — quelque cent mille âmes en tout — s'ébranle à pied; des mulets se chargent des gros bagages. « Un sauve-qui-peut », dira Mao, qui accusera les « vingt-huit Bolcheviks » d'avoir « manqué d'initiative et de mobilité », et d'être passés « de l'aventurisme au conservatisme militaire ». Avant de devenir une geste, la Longue Marche commence par une fuite désordonnée **. Par les sentiers

---

* Tandis que Mao, dès 1927, avait organisé dans le Hunan le « Mouvement de la moisson d'automne », Liu Chih-tan et Kao Kang — futur suicidé de 1954 — avaient fortement organisé le mouvement paysan au Shensi.

** C'est après la prise de Tsunyi, en janvier 1935, et la mystérieuse réunion en ce lieu du Bureau politique que, Mao devenu majoritaire dans le Parti après avoir été rejeté huit ans dans la minorité, la Longue Marche change de caractère. De débâcle, elle se transforme en une suite de combats acharnés. L'Armée Rouge, animée par la volonté de rebâtir au Shensi la République paysanne soviétique du Kiangsi, a repris l'initiative. Il est vrai que le plus difficile est fait : le blocus est franchi; les soldats qui ne se souciaient pas de quitter leur région d'origine ont déserté; seuls restent les plus ardents.


Itinéraire des Longues Marches
HSINGHSINGHSIA
SUIYUAN
HUANG-HO
Pekin
Tientsin
HOPEH
Port-Arthur
COREE
NINGHSIA
PAOAN
SHANSI
YENAN
CHINGHAI
LINCHOW
KANSU
SHANTUNG
Tsingtao
HUIHANG
WEI
HUANG-HO
Sian
SHENSI
HONAN
KIANGSU
KANTZU
ANHWEI
Nankin
MOUKUNG
SZECHWAN
HUPEH
Hanyang
Hankow
YANGTZE
Shanghai
Wuchang
Hangchow
SANGCHIH
Chungking
TATU
CHEKIANG
Changsha
TSUNYI
HUNAN
KIANGSI
KWEICHOW
Hsinghuo
FUKIEN
Ningtu
Kweiyang
JUICHIN
Fuchow
Kunming
YUNNAN
KWANGSI
KWANTUNG
Amoy
Canton
Macao
Hong Kong
FORMOSE
(TAIWAN)
Armée 1er front
2ème front
4ème front
0
300 km
CIRCUITS DES LONGUES MARCHES (1934-1936)

de montagne, les fourrés et les cols, dans les détours sans fin imposés par le harcèlement des combats ou le passage des fleuves, traversant des territoires dont la population a été endoctrinée contre eux, mais dépendant de cette population pour leur survie, les soldats rouges marchent et livrent bataille de jour et de nuit, manœuvrent, discutent, convainquent, ne sachant jamais où ils pourront manger et dormir.

La Longue Marche proprement dite prend fin au bout d'un an, le 20 octobre 1935, lorsque sept mille hommes de la Première Armée, moins d'un sur dix, font leur jonction avec les résistants du Shensi, sous la Grande Muraille; les restes de l'Armée du 2e front et de l'Armée du 4e front ne termineront leurs Longues Marches qu'en octobre 1936. Les débris de toutes les armées se réduisent à vingt-cinq mille hommes. Encore la majorité est-elle formée de recrues qui se sont jointes à la troupe en cours de route. Les autres? Tués au combat, morts de faim, d'épidémie ou de froid, ou tombés de fatigue, à moins qu'ils n'aient déserté, ou qu'ils n'aient été capturés. « Ils ont fondu dans une absence épaisse. » Un poème de Mao scande cette marche épique :

« Haut est le ciel, pâles les nuages,
Les oies sauvages disparaissent vers le Sud,
Si nous n'atteignons pas la Grande Muraille,
Nous ne sommes pas des hommes...
L'Armée Rouge ne craint pas les rigueurs d'une marche forcée,
Pour elle, mille montagnes et dix mille rivières ne sont qu'une promenade...
Forcé l'ultime défilé,
L'armée sourit. »

Un vétéran rescapé

A Canton, nous avons rencontré un vétéran de la Longue Marche, aujourd'hui dirigeant du Comité révolutionnaire de la province du Kwangtung. Il restait discret sur cette période héroïque — tout comme l'ambassadeur de Chine à Paris, le général Huang Chen, lui aussi un des rares survivants. Quand je le poussais dans ses retranchements, il répondait par monosyllabes, l'air buté. Oui, douze mille kilomètres à pied, c'est fatigant. Oui, ils avaient eu souvent faim. Oui, dans les bonnes périodes, ils recevaient une ration journalière de millet, suffisante pour tenir; mais elle a souvent manqué. Oui, ils mangeaient alors les feuilles des arbres, ou encore, après les avoir fait bouillir, les semelles de leurs souliers, leurs baudriers de cuir, la bretelle de leur fusil. Oui, ils avaient tellement soif, qu'il leur arrivait de boire leur urine. Oui, beaucoup de rescapés, depuis lors, ont traîné leur vie d'hôpital en sanatorium. Oui, ils comptaient

parmi eux des enfants et des adolescents; l'un d'eux portait sur ses épaules le coffret de fer qui renfermait ce qui restait encore des archives du gouvernement de la « République soviétique du peuple chinois ». Oui, des femmes formaient un détachement qui se montra au moins aussi résistant que les hommes.

Jusque-là, c'était surtout moi qui parlais, posant mes questions d'après les récits que j'avais lus, n'obtenant que des commentaires réticents, comme si je violais un domaine réservé. Il se contentait de répéter mes formules, en les assortissant d'une confirmation ou d'une dénégation bougonne. Prenant prétexte des mets exquis dont il emplissait mon assiette avec ses baguettes, il essayait de détourner la conversation sur les recettes de la cuisine cantonaise. Craignait-il de manquer à la règle du secret, qui figure en tête des devoirs de tout membre du Parti et spécialement de tout responsable? Ou avait-il peur que son collègue du comité révolutionnaire ou l'interprète, assis à nos côtés, l'accusent de l'avoir enfreinte? Ou simplement sa modestie était-elle à l'épreuve? Mao n'a-t-il pas dit à ses compagnons de combat : « Vous avez rendu des services éminents, mais gardez-vous de toute présomption; si vous devenez orgueilleux, alors vous cesserez d'être des héros [2]. »

J'allais renoncer à poursuivre mon enquête, quand il marcha sans préavis vers un podium pour lire un discours, qui ressemblait comme un frère à ceux que nous avions entendus chaque jour depuis notre arrivée. Puis il me céda le micro. Quand je rejoignis ma place, il se leva, m'étreignit, me déclara avec élan : « à présent, mille montagnes et dix mille rivières ne peuvent plus nous séparer », et me porta un *kan-pei* ému *. Avait-il été touché par tel ou tel de mes propos? Ou était-il simplement soulagé de n'avoir plus d'effort oratoire à accomplir? En tout cas, pendant le reste de la soirée, il se mit à parler sans que j'eusse besoin d'intervenir, si ce n'est pour le relancer : « Souvent, nous détruisions les ponts derrière nous à coups de pioche avec l'aide des paysans : nous avions si peu d'explosif, il fallait l'économiser... A mesure de la marche, nous devions fabriquer des allumettes, des vêtements, du papier, des armes ou des munitions de fortune. Nous avons battu monnaie avec une planche à billets... Quelquefois même, comme nous manquions d'armes, nous avons muni les soldats de fusils factices, pour tromper l'adversaire... Dans des contrées sauvages, des tribus guerrières, comme les Lolos, nous tendaient des embuscades. Elles étaient prévenues contre nous. Elles ignoraient la politique d'égalité que le Parti avait adoptée pour les minorités nationales. »

---

* *Kan-pei* : libation (exactement : « cul sec ») faite le plus souvent avec du *mao-tai* (alcool de sorgho très fort).

Il y aurait beaucoup à dire sur cette déclaration. Les Lolos ont été en dissidence depuis des siècles contre les Chinois de Chine, les Hans. Il n'était nul besoin de la propagande du Kuomintang pour les dresser contre l'Armée Rouge. Quant à la politique du Parti à l'égard des minorités...

« Quels ont été les moments les plus meurtriers?

— Beaucoup de nos camarades se sont enlisés dans des steppes marécageuses, ou ont succombé au froid dans les montagnes de plus de six mille mètres. Une partie d'entre nous s'est sacrifiée pour retarder les armées de Chiang Kai-shek lancées à notre poursuite, ou pour s'emparer du dernier pont, sur la rivière Tatu. »

Il se tait. Puis lentement, comme regardant une image intérieure, il reprend :

« Nos rangs s'éclaircissaient chaque jour. Les hommes se couchaient sur le talus pour mourir... Mais les vivants prenaient la place des morts... Les garçons des provinces traversées venaient à nous. La famine des régions pauvres était le meilleur pourvoyeur de l'Armée Rouge; famine pour famine, autant valait la connaître ensemble, en luttant pour une cause. Après chaque heurt avec les unités régulières, nous faisions des prisonniers. Nous les gardions quelques jours. Puis nous leur proposions de leur rendre la liberté; beaucoup préféraient s'enrôler. »

Le « lavage de cerveau » n'avait pas été long; ils comprenaient soudain pour quoi se battre *... Tandis qu'il parlait, submergé par l'émotion contre laquelle il s'était d'abord défendu, je revoyais les pièces du musée de Yenan. Un bol de millet. Des sandales de paille. Des ceinturons à moitié grignotés. Des armes : certaines prises au Kuomintang ou aux Japonais, que notre guide paraît confondre dans la même réprobation, comme si les deux ennemis n'avaient cessé d'être complices; d'autres, rudimentaires, fabriquées avec les moyens du bord : fusils rustiques, grenades faites à la main, armes factices. C'était le peuple en armes, le peuple au combat. La victoire était « au bout du fusil », même s'il avait un canon de bois, parce qu'on avait le courage d'aller à marches forcées, à peu près aussi mal chaussé que les va-nu-pieds superbes de l'an II.

Les survivants, au bout d'un an, ont pu dresser le bilan de cet exode. Sur 368 jours de route, 235 en marches de jour, 18 en marches de nuit. Sur la centaine de jours de halte, plus de la moitié dépensés en escarmouches, seulement 44 jours de repos. Des étapes de 40 kilomètres par jour en moyenne — chiffre à peine croyable sur les par-

* Ce processus, qui semble avoir été relativement rare pendant la Longue Marche malgré les déclarations de mon commensal, devint fréquent dans la dernière période de la guerre civile (1947-1949).

cours les plus escarpés du monde —; et même, pour une escouade héroïque, 120 kilomètres en vingt-quatre heures, pendant l'épisode de la Tatu; 18 chaînes de montagnes et 24 cours d'eau franchis.

La Longue Marche commence par être une lourde défaite. Défaite stratégique au Kiangsi, où l'Armée Rouge n'échappe que de justesse à l'écrasement. Défaite de la tactique que Mao avait d'abord crue invincible. Défaite d'une retraite, où pour cent hommes partis, à peine sept arrivent, dont peut-être cinq ont été recrutés en route. Défaite politique, puisque le soutien des masses n'a pas compensé l'infériorité technique de l'Armée Rouge; peut-être même, si on en croit certains historiens, le mécontentement d'une partie de la population, à la suite des mesures agraires trop radicales prises par le Soviet de Mao, n'a-t-il pas été étranger à la perte du Kiangsi.

Mais Mao a tenu assez longtemps pour transformer cette défaite en victoire : victoire militaire, puisqu'elle permet à l'Armée Rouge de garder son noyau, son moral, sa volonté de vaincre; stratégique, puisque l'occupation de cette région donne aux communistes, dans la guerre contre le Japon, une position clé, flanquant l'armée nippone dans son avance vers le sud; politique, parce que Yenan, au plus profond de la Chine chinoise, permet à Mao de reprendre l'initiative, d'approfondir sa doctrine et de l'appliquer en vraie grandeur assez longtemps pour faire la preuve qu'elle pouvait réussir.

Bien sûr, il faut faire la part du mythe, qui transfigure le souvenir de la Longue Marche. Elle eut sans doute des côtés plus lamentables qu'épiques, notamment dans les premiers mois. Il faut être Mao pour se permettre d'avouer qu'elle a commencé par une débandade. L'épisode du pont du fleuve Tatu, magnifié par la chorégraphie et l'iconographie révolutionnaires, ne fut qu'un petit engagement à l'échelle du bataillon ou de la compagnie. Par-dessus tout, il est singulier que l'on ne fasse état que de la Longue Marche de l'Armée du 1er front, à laquelle participait Mao, et non des autres Longues Marches qui ont précédé ou suivi celle-là et n'ont pas dû donner lieu à moins d'épisodes héroïques. La tendance à l'hagiographie est sensible à un Occidental formé aux règles de l'esprit critique. On a, par instants, l'impression d'assister à la fabrication en trente ans d'un poème épique qui, pour Charlemagne et Roland, comme pour Achille et Ulysse, a demandé quelque trois siècles.

Il reste que nul ne peut contester la réalité historique des Longues Marches — même si l'une d'entre elles est présentée, peut-être un peu abusivement, comme la seule. A quelle aventure humaine, mieux qu'à celle-là, pourrait s'appliquer le mot de Guillaumet dans *Terre des Hommes :* « Ce que j'ai fait, je te le jure, aucune bête ne l'aurait fait »? A quoi comparer cette migration armée, sinon à quelques

prouesses légendaires ou historiques? A Moïse dans le désert, entraînant son peuple vers la Terre Promise? Mais ce fut une longue errance de nomades. Ou à la marche des Dix-Mille, que Xénophon avait conduite à travers le plateau d'Anatolie jusqu'à la mer Noire? Mais il s'agissait d'effectifs beaucoup plus faibles, de distances et d'altitudes beaucoup plus modestes : cette prouesse, disait Napoléon, doit sa célébrité à la plume de son auteur. Ou à la retraite de Russie? Mais une retraite qui aurait lancé la Grande Armée à la reconquête de l'Europe.

La Longue Marche a ouvert la Voie chinoise

Comment ces débris d'armées, arrivés exténués, gelés, affamés et dans une situation désespérée, toujours pourchassés par Chiang Kai-shek dont la puissance était inentamée, ont-ils pu, en douze ans, renverser la situation?

A partir de décembre 1936, à la faveur du mystérieux « incident de Sian * », le mouvement révolutionnaire se forge, en vue des futures batailles, dans l'austère grandeur de Yenan.

La bourgade abritait plus de vingt écoles de cadres. Les fusils et les instruments aratoires sont mis en faisceaux : *ense et aratro*. Des manuels pour soldats, corrigés de la main même de Mao. Un cadran solaire de fortune, car ils n'avaient plus de montre. Manquant de papier et d'encre, ils écrivaient sur le sable. Sur des photographies jaunies, près de la première demeure de Mao, les visages, les événements : les troupes rassemblées en 1936 dans la cour même du bâtiment, aujourd'hui transformé en musée; Mao et Chou En-lai **; Mao et Lin Piao. Des sessions plénières du Parti Communiste Chinois; Mao distribuant les terres; Mao brûlant les baux, témoignages de l'ancienne oppression; Mao organisant la production agricole et artisanale suivant le système coopératif.

Une armée de libération se refait ici pendant onze ans ***. Elle forge sa doctrine, sa technique, son armement. Elle élabore un style de vie héroïque. Devant les 230 000 hommes de Chiang Kai-shek, les 30 000 de l'Armée Rouge seront contraints, en 1947, d'abandonner Yenan. Mao a réuni ses seconds dans une salle, qu'on nous montre en baissant la voix. « Il faut, a-t-il dit — vous voyez, il était près de

---

* Voir le chapitre XV.

** Ils ne figurent ensemble que parce qu'il s'agit de photographies authentiques. Dans les peintures officielles, ils sont toujours séparés; seul Lin Piao — et encore pendant peu de temps — a eu le privilège de figurer aux côtés de Mao.

*** De la fin de 1935 à la fin de 1936, les débris de la 1re Armée s'étaient regroupés à Paoan, à faible distance de Yenan. Le transfert à Yenan coïncide avec « l'incident de Sian ».

cette fenêtre au moment où il le disait — il faut traîner l'ennemi ici et là pour le fatiguer. Dans un an, nous reviendrons. *Perdre Yenan, c'est sauver Yenan.* » Comme Mao l'avait annoncé, une année suffira pour libérer de nouveau la région. Le soir de la retraite, alors que les troupes du Kuomintang se trouvent à quelques kilomètres, Mao convie tranquillement à dîner ses principaux collaborateurs. A la fin du repas, il leur demande de rentrer chez eux, d'y faire de l'ordre, d'en faire faire à leurs hommes. « Que tout soit parfaitement propre, pour que l'ennemi comprenne ce que c'est que le communisme. » Les troupes de Chiang Kai-shek entrèrent dans la nuit, mais c'était pour elles le commencement de la fin. En douze ans, Mao avait su sauvegarder le succès au creux de l'échec.

Il est capital que le maoïsme soit né dans une longue et rude guerre, qu'il se soit imposé à travers tant de souffrances. Mao et son peuple ont ensemble conquis leur autonomie. Parce que le communisme est leur conquête, il est aussi *leur* communisme. Ils n'ont de comptes à rendre qu'à eux-mêmes, et qu'à leurs morts. Mao est trop sûr de la dure vérité du sang, pour que la rupture avec ses alliés lui fasse peur.

Comme Tito, comme Ho Chi Minh, il est le héros d'une résistance. Les responsables d'un parti communiste soutenu, imposé, téléguidé par Moscou, ont-ils d'autres solutions que d'appliquer docilement le modèle soviétique? L'éventualité d'un schisme ou l'accusation d'hérésie suffisent à les effrayer : Gomulka en 1956, Dubcek en 1968, ne pouvaient que reculer devant ces perspectives. Un chef de guérilla qui a conscience de n'avoir pas dû la victoire à l'aide extérieure, mais aux partisans jaillis du terroir à son appel, ne craint pas de se montrer indocile aux injonctions du dehors. Il a la capacité, il a l'obligation, d'ouvrir une voie nationale, conforme au génie de son peuple. Il n'a que faire d'une voie étrangère.

4. — Le saint de Yenan *

Partout où Mao a vécu, parlé, enseigné, on a l'impression de visiter des lieux saints. Le guide prend le ton du sacristain qui montre son église. D'un bout à l'autre de la Chine, c'est une lente procession à travers l'histoire de Mao, en même temps qu'à travers celle du mouvement révolutionnaire.

---

* Nous ne voulons pas dire, naturellement, que Mao est un saint, mais qu'il est honoré comme un saint : si l'on ne tient pas compte de ce phénomène, la révolution chinoise reste incompréhensible.

Les salles de congrès où se réunissait le Parti à l'époque de la clandestinité sont conservées comme des sanctuaires. A Yenan, le local du plenum du Comité central baigne dans une atmosphère religieuse : clair-obscur, nef de bois voûtée, rangées de bancs séparées par une allée centrale, qui conduit à une tribune pareille à un autel; des fidèles immobiles et fervents, tels des orants primitifs, psalmodient en chœur des versets du Petit Livre Rouge.

Un de nos compagnons se demande si ce décor n'a pas été bâti pour les missions catholiques. Tout n'est — ou du moins ne semble être — que dépouillement et méditation; souci des humiliés et des offensés; volonté de leur donner accès, par l'étude en commun, à l'univers secret jusqu'alors réservé au maître; longue préparation à la Croisade.

Le pèlerinage en terre sainte

Les pèlerins cheminent à travers les habitations successives de Mao avec autant de recueillement que dans un chemin de croix.

Première station : la grotte où Mao vécut de janvier 1937 à novembre 1938. Concentré dans la composition d'un article, les pieds sur son brasero, il a laissé brûler ses chaussures sans même y prêter attention. Nouveau Saint-Martin, il a partagé sa couverture avec un de ses gardes. La moitié de couverture est là, sous vitrine, restée intacte.

Deuxième station : la grotte que Mao a habitée de novembre 1938 au début de 1943. On peut toucher les reliques; la raquette de ping-pong dont il jouait pour se détendre; la table de pierre où, interviewé par Anna Louise Strong, il prononça la formule célèbre : « Tous les réactionnaires sont des tigres en papier », qu'on a depuis lors appliquée aux États-Unis mais qui ne les visait point.

Troisième station : la grotte dissimulée dans les touffes de jujubiers. (Comme pour *les oliviers*, on dit tantôt *jardin*, tantôt *mont*.) De 1943 à 1945, il a écrit plus d'articles dans ce logis que dans aucun autre. On conserve la barre de fer qui lui servait à se refroidir la main pour faire passer la crampe de l'écrivain.

Quatrième station : la maison de troglodytes où il a vécu de janvier 1946 à 1947, et où il a décidé d'abandonner Yenan, en prophétisant : « Nous reviendrons l'an prochain. »

Des Occidentaux s'attendent qu'on leur conte la naissance du socialisme et l'histoire de la résistance. Ils sont surpris d'entendre un chapitre de la vie des Saints.

On va nous chercher Yang Chen-fou, le vieux chef d'arrondissement au visage tavelé, aux yeux rougis par la poussière de loess. Membre du Parti depuis 1941, il a connu Mao en 1943 au *mont des*

jujubiers. Il nous récite son évangile : « Quand Mao vivait aux jujubiers, il se souciait beaucoup de la vie du peuple. Pendant ses heures de liberté, il parcourait les campagnes pour recueillir l'avis des masses.

« Pour la nouvelle année de 1943, comme les chefs d'arrondissements étaient venus, avec des pains de maïs et de millet, lui présenter leurs vœux, il nous a serré la main, nous a fait asseoir, nous a servi de l'eau et nous a demandé si nous pouvions faire en trois ans la nourriture pour quatre ans. Tous les chefs de village ont répondu : — *Nous pourrons même cultiver en deux ans la nourriture de trois ans. Nous augmenterons les engrais, nous labourerons la terre plusieurs fois et nous y arriverons.* Alors Mao a dit : — *C'est bon, mais ce n'est pas assez, il faut que les populations s'organisent en groupes d'entraide.*

« Pendant la fête de printemps de 1945, le président Mao a réuni les chefs de famille et leur a demandé s'ils avaient passé une bonne année. Ils ont répondu : — *Cette année, nos 24 foyers ont tué 18 porcs pour célébrer la fête du printemps.* Alors Mao a dit : — *Cela ne suffit pas, l'année prochaine vous en tuerez 24.*

« A l'occasion de toutes nos fêtes, les soldats aidaient les masses. Ils transportaient de l'eau, ils participaient aux travaux de nettoyage, ceux d'entre eux qui savaient écrire l'enseignaient aux autres... »

Pas la moindre marchande de souvenirs dans les environs, comme un Occidental s'y attendrait; nul ne fait fortune en vendant les sièges où s'est assis le grand homme, les pinceaux à encre avec lesquels il a calligraphié ses articles, les cheveux que son coiffeur aurait subrepticement gardés. On se contente de contempler bouche bée, avec un humble regard, ces grottes empreintes de religiosité, ce mobilier dépouillé, ces objets qu'a jadis touchés le Président.

Des groupes de travailleurs ou de jeunes affluent à Yenan. Les premiers, ouvriers ou paysans, arrivent de leur usine ou de leur commune populaire en camions ou en autocars. Les derniers, par escouades d'une vingtaine ou d'une trentaine — collégiens encadrés par leurs maîtres, gardes rouges reconnaissables à leur brassard rouge, ou troupe de soldats en exercice —, sont venus à pied, après avoir fait souvent plusieurs centaines de kilomètres, campant dans les fermes ou dormant à la belle étoile au bord du chemin. L'organisation systématique de ces petites « Longues Marches » répond — m'a assuré un haut responsable du Parti — à une volonté expresse du Président de perpétuer le souvenir de la Longue Marche. Entraîner les jeunes à des exercices martiaux, qui feront d'eux de bons miliciens et miliciennes, des âmes saines dans des corps sains. Susciter en eux, selon les techniques éprouvées des pèlerinages collectifs comme ceux de Saint-Jacques-de-Compostelle ou de Chartres, la force d'endurer la

fatigue et de la transmuer en don de soi, la lente montée de la ferveur, l'enthousiasme de l'arrivée, le goût de la vie communautaire. Tels semblent être les objectifs poursuivis : on peut supposer qu'ils sont largement atteints; à en juger du moins par l'attitude apparente de ces garçons et de ces filles; qu'ils visitent les vestiges avec un air de vénération; ou qu'ils marchent au pas, en chantant d'une seule voix des hymnes révolutionnaires, derrière leur drapeau et le portrait de Mao Tse-tung portés par les plus méritants d'entre eux, à la manière dont les fidèles, en Pologne, portent en procession la bannière de la Fête-Dieu et le portrait de la Vierge de Czestochowa.

L'ermite de Yenan a été soulevé par la piété populaire à une altitude où toute parole prononcée, tout geste accompli par lui, sont entourés des signes de la dévotion.

Un panier de mangues

Aucun de nos accompagnateurs chinois n'a oublié l'histoire des mangues. Ils la racontent avec sérénité; un seul d'entre eux m'a donné l'impression d'en ressentir une certaine gêne.

Le 5 août 1968, Mao fit remettre au « groupe de propagande de la pensée-maotsetung », composé d'ouvriers et de paysans, de l'université Tsinghua de Pékin, un panier de mangues * offert par une délégation pakistanaise. Ce don, aussitôt interprété comme le témoignage tangible d'une bénédiction présidentielle, souleva une intense émotion, qu'un journal de Pékin décrivit quelques jours plus tard : « Quand cette heureuse nouvelle fut connue, ce ne fut dans toute l'université Tsinghua qu'un seul cri : *Longue vie au président Mao!* L'air retentissait de hurlements de joie. On se rassembla aussitôt autour du cadeau. On poussa des clameurs d'allégresse et l'on chanta. Les yeux pleins de larmes, on cria sans fin et du plus profond du cœur : *Longue, longue vie à notre grand chef bien-aimé, au vénéré président Mao!* Le soir, des réjouissances de toutes sortes furent organisées. Malgré la pluie, on se rendit au centre d'accueil situé près du Comité central du Parti Communiste Chinois, pour exprimer sa fidélité à notre grand chef [3]. »

La « bonne nouvelle » est aussitôt transmise par téléphone à toutes les usines auxquelles appartenait l'équipe de propagande. « Jeunes combattants révolutionnaires des gardes rouges, enseignants, étudiants, ouvriers et artisans de l'université Tsinghua étaient transportés d'admiration devant cet heureux événement. Nombre de

* Ce geste revêt, dans le déroulement de la Révolution culturelle, une signification politique.

jeunes combattants des gardes rouges déclarèrent enthousiasmés : *Nous aimons ce qu'aime le président Mao, nous soutiendrons ce qu'il soutient. Nous nous unissons en rangs serrés sous sa direction clairvoyante* [3]. »

A leur tour, les travailleurs des unités auxquelles appartenaient les membres de l'équipe de propagande manifestèrent le désir d'obtenir au moins un de ces fruits précieux. Une partie des mangues contenues dans le panier fut donc redistribuée dans diverses usines, communes rurales, et jusqu'à l'équipage d'un bateau. Dans une imprimerie de Pékin, selon un autre journal [4], une réunion fut organisée en l'honneur de la mangue qui avait été attribuée à cette entreprise. Vers onze heures du soir, les ouvriers estimèrent à l'unanimité que l'on ne pouvait accepter que ce fruit précieux pourrît. Il fallait trouver un moyen de le conserver coûte que coûte. Alors, il pourrait être transmis aux « générations futures » de manière qu'elles « restent éternellement fidèles au président Mao ». Dans la journée suivante, on chercha fiévreusement quel procédé chimique permettrait de traiter les mangues. L'Institut agronomique de Pékin et le Muséum d'Histoire naturelle, mis à contribution, s'avouèrent incapables de proposer d'autre procédé qu'un bocal de formol. Aussitôt, les menuisiers de l'imprimerie, « oubliant même de manger », se mirent à fabriquer un coffret « destiné à recevoir le bocal où serait placé la mangue ». La photographie du bocal contenant la mangue et du coffret qui allait recevoir le bocal fut répandue dans tout le pays [5]. Les ouvriers rayonnants entouraient le fruit porteur de la bénédiction de Mao, et déclaraient fièrement : « La conservation de ces mangues est d'une grande importance. Il nous faut les conserver pour imprimer à jamais dans nos cerveaux la ligne révolutionnaire du président Mao [6]. »

On ne s'arrêta pas en si bon chemin. Des réunions d'enseignants et d'étudiants se tenaient autour d'une mangue : « Transportés d'admiration, les combattants révolutionnaires du groupe s'écrièrent : *Nous exécuterons toutes les dernières instructions du président Mao dans tous les domaines, et nous ferons des universités de grandes écoles rouges de la pensée-maotsetung.* » Un zèle ardent enflamma tout le pays. Une paysanne de la province du Hopeh décida de défier le rude climat de la Chine du Nord pour planter un manguier « afin que les petits et moyens paysans pensent, chaque fois qu'ils verront des mangues, à notre cher président Mao et que ces mangues restent dans le cœur des petits et moyens paysans pour les générations futures [3]. » *Et in sæcula sæculorum...*

Sans doute Durkheim et Freud auraient-ils accueilli avec un intérêt aussi vif l'un que l'autre ces péripéties lourdes de sens. Peut-être auraient-ils été tentés de faire un chapitre supplémentaire

des *Formes élémentaires de la vie religieuse* ou de *Totem et tabou*, à partir de cette histoire de mangues totémisées, de ce refus de la consommation, de ce souci d'immortaliser l'objet sacré, signe tangible de la bienveillance d'en haut. Mais ils auraient sûrement résisté à la tentation d'une ironie facile. Rien n'est plus respectable que la psychologie d'un peuple.

Le culte de l'Empereur Rouge

Les théories marxistes offrent peut-être un moindre secours, pour comprendre le régime chinois, ses procédés et ses prouesses, que les recherches modernes sur la mentalité prélogique. L'observation de l'empire que Mao exerce sur les masses déconcerte d'abord, mais éclaire bientôt. Serre-t-il une main? On se précipite pour la toucher, pour se passer de l'un à l'autre la vertu de ce contact; trente années plus tard, « l'homme-qui-a-serré-la-main-de-Mao » est montré en récompense aux pèlerins. Parle-t-il devant une foule? Ses propos, à la fois simples et ambigus, inspirent l'exégèse et fournissent autant de mots d'ordre. La sacralisation va bon train.

Vers ces cimes où il est en quelque sorte divinisé comme jadis l'Empereur, Mao n'a pas cheminé dans l'appareil de la magnificence, mais dans celui de la pauvreté. Déjà, du temps de la Longue Marche, il allait le plus souvent à pied, comme ses hommes, sauf pendant une brève maladie où il dut monter à cheval *. Des Chinois nous ont raconté, comme un fait historiquement établi, qu'il avait marché pieds nus quand ses soldats manquaient de chaussures et que, dans la traversée d'une montagne aux neiges éternelles, il avait donné sa vareuse à un blessé. Bien qu'il fût président de la « République soviétique de Chine », il ne différait en rien, nous dit-on, de ses hommes. Au col de l'austère vareuse, mise à la mode par Sun Yat-sen, il ne portait que les deux galons rouges qui sont le signe distinctif du soldat rouge. A Yenan, son installation, y compris la moustiquaire, se confondait avec celle de n'importe lequel de ses officiers. Lui qui avait commandé des régions entières depuis dix ans et confisqué tant de biens aux propriétaires fonciers, il ne possédait en propre que ses couvertures et deux uniformes de coton, l'un sur lui, l'autre sur une chaise. Chacun, à Yenan, savait qu'il aurait pu à tout instant, en acceptant de se rallier au Kuomintang, recevoir de

* Sans doute se passerait-on du cheval naturalisé, blanc comme celui d'Henri IV, que Mao est censé avoir monté. Comme un écriteau précise un peu plus loin qu'il marchait presque toujours à pied parmi ses hommes, cet animal empaillé n'ajoute rien aux précieux vestiges de Yenan. Du moins aux yeux d'un Occidental. Mais reconnaissons que ce cheval s'était acquis encore plus de titres qu'un panier de mangues à transmettre la vertu de l'illustre contact.

hautes fonctions et être comblé de richesses. Le parti pris d'austérité qui l'animait surprenait d'autant plus, que, traditionnellement, de la part d'un dirigeant, on s'attendait à tout sauf à cela. Cette recherche d'abnégation, il la communiquait à ses proches.

« L'esprit de Yenan » auquel Mao veut qu'on revienne sans cesse, c'est cet esprit de pauvreté et d'égalité. C'est celui de soldats qui forment une étrange Armée du Salut. Celui de chefs qui exigent plus d'eux-mêmes que de leurs hommes et donnent sans cesse l'exemple du désintéressement. Celui d'humbles paysans luttant pour trouver leur place au soleil dans une Chine solidaire. Un patriotisme exigeant, qui s'impose la modération des besoins, restaure et maintient la cohésion nationale, transforme l'avenir à force de s'acharner contre les abus du passé, tout en évitant de casser d'irremplaçables ressorts : les traditions populaires. L'ardeur révolutionnaire, le dévouement et le désintéressement à l'état pur.

Mao avait compris que la théorie ne suffit pas. Aux raisons du dogme, il ajoutait la passion d'une fraternité vécue. Il établissait, entre ses hommes et lui, une relation de simplicité, qui prenait la force d'un sentiment religieux. Peut-on croire ceux qui, promettant aux autres une vie meilleure, commencent par se l'assurer à eux-mêmes? En revanche, peut-on douter de ceux qui se la refusent, avant de l'avoir assurée aux autres? La révolution chinoise ne s'est pas inscrite dans la sphère du rationnel, mais dans celle de la foi.

Deux anges emportent des montagnes

La fin de la parabole du *vieux de la montagne*, c'est l'intervention divine : « Yu Kung, le vieux de la montagne, inébranlable, continua de piocher, jour après jour. Il finit par émouvoir le Ciel, qui envoya sur terre deux anges emporter ces montagnes sur leur dos. » L'intervention miraculeuse est nécessaire pour que l'absurde devienne raisonnable; mais elle ne saurait faire défaut. Mao prononce ici l'acte de foi qui justifie son œuvre : « Aujourd'hui, il y a également deux grosses montagnes qui pèsent lourdement sur le peuple chinois : l'une est l'impérialisme, l'autre le féodalisme. Le Parti communiste chinois a décidé depuis longtemps de les enlever. Nous devons persévérer dans notre tâche et y travailler sans relâche; nous aussi, nous arriverons à émouvoir le Ciel. Notre Ciel à nous n'est autre que la masse du peuple chinois. Si elle se lève tout entière pour enlever avec nous ces deux montagnes, comment pourrions-nous ne pas les aplanir? »

Ainsi, le peuple est Dieu et Mao est son prophète. Le marxisme chinois est une religion du peuple. Mao, le Moïse de la Longue Marche, est l'interprète inspiré, le prêtre, c'est-à-dire à la fois le

servant et le conducteur : conducteur du peuple-dieu, servant du dieu-peuple, il joue le rôle de médiateur.

Avant 1911, l'Empereur, qu'on appelait Fils du Ciel, était déjà l'intermédiaire entre Terre et Ciel. On priait l'Empereur d'intercéder auprès de Dieu pour qu'Il épargnât les épreuves, les fléaux, les catastrophes climatiques. La dernière Impératrice, Tzu-hsi, avait formulé des prières publiques pour mettre fin à une sécheresse. « La pluie est venue », lui dit son Premier ministre, « Votre Majesté est grande. Voyez comme le Ciel répond à Ses prières. C'est presque comme si Elle était le Ciel elle-même [8]. » Aux yeux de son peuple, n'est-il pas clair que Mao a su intercéder pour la Chine, et que le Ciel a répondu à ses prières?

L'Empereur des Tai-ping, Hong, avait exprimé cette tradition chinoise en langage biblique. Dans une note portée en marge d'une traduction chinoise de la Première Épître de Jean, il se présentait lui-même comme la troisième personne de la Trinité : « Il n'y a qu'un Dieu suprême. Le Christ est le premier fils de Dieu. Hong est lui aussi le fils de Dieu, comme son Grand Frère aîné le Christ, et né de la même mère [9]. » L'Empereur des Tai-ping avait imaginé une transposition chinoise de la Bible. Mao a trouvé une transposition chinoise du marxisme. Celle-ci a mieux supporté que celle-là l'épreuve du temps.

Parmi les idées reçues à propos de la Chine, une des plus tenaces est celle de l'irréligion chinoise. Certains sinologues — surtout ceux qui n'ont pu se rendre en Chine populaire — refusent l'idée selon laquelle l'ardeur révolutionnaire chinoise serait de nature religieuse, puisque, c'est bien connu, les Chinois sont a-religieux.

Les Romains du Bas-Empire étaient assurément irréligieux : selon un raisonnement analogue, on devrait affirmer qu'une religion nouvelle ne pouvait pas se développer parmi eux. Les Chinois de la première moitié du XXe siècle, dont la société était en pleine décomposition, ne croyaient plus à grand-chose sinon au culte des ancêtres : cela signifie-t-il qu'ils ne pouvaient plus croire à rien? Mao a pour ainsi dire collectivisé le culte des ancêtres, seule religion des masses : le peuple chinois, c'est l'ensemble de tous les ancêtres morts ou vivants. Aujourd'hui, le Fils du Ciel a été remplacé par le Fils du Peuple. Mao, objet et sujet du culte rendu au peuple, est devenu le symbole du lien national. En lui, le peuple s'adore lui-même.

Hymne au Grand Timonier

« Grâce au président Mao » : toute phrase prononcée en Chine à propos de ce qu'il y a de bon sur cette terre commence par ces mots. Même si, à l'origine, cette formule ne traduisait pas toujours

le sentiment de ceux qui l'employaient, ne finirait-elle pas, à force d'être révérencieusement répétée par des centaines de millions de bouches, par imposer une vérité? Une large proportion du peuple chinois donne l'impression d'estimer que tout événement favorable à la Chine est dû à Mao; et qu'au contraire, toute avanie est imputable à ceux qui ont trahi sa pensée. Que les « Cent Fleurs » aient tourné court, que le « Grand Bond en avant » n'ait pas tenu ses promesses, que la Révolution culturelle ait échappé aux intentions de son promoteur, ce n'est jamais le fait de Mao, c'est la faute des autres : les « renégats », les « déviationnistes », les « méchants », les « gauchistes ».

Toute représentation théâtrale, cinématographique, folklorique, acrobatique, commence et finit — en tout cas commence ou finit — par un hymne au « Grand Timonier », au « Grand Enseignant », au « Soleil Rouge ». Aux Occidentaux, ces manifestations peuvent sembler irrationnelles ou puériles. Ils oublient que sans un certain culte de Mao, le système maoïste n'aurait jamais pu l'emporter et n'aurait probablement pu tenir dans les moments difficiles de la phase de construction. L'abnégation demandée à tous est trop pénible pour être consentie sans un élan du cœur. « L'Orient Rouge », le « Vent de l'Est » et autres chants révolutionnaires ont la force mobilisatrice des cantiques.

Religieux le dogme, religieuse l'ascèse des élus, religieuse l'ascension de ce personnage d'exception, religieuse la foi populaire. Il serait naïf de croire ce culte adventice. Pour que le régime fonctionne, les masses ont besoin d'une foi : foi dans ce dieu qu'est le peuple chinois, foi dans cet homme qui a fait de la religion du peuple le tout de sa vie.

Un des derniers visiteurs occidentaux de Mao fut accueilli, à son retour à l'hôtel de Pékin, par une employée qui le guettait. Sachant d'où il venait, elle sortit de l'habituelle réserve du personnel hôtelier. « Alors, vous l'avez vu? lui demanda-t-elle fiévreusement. Allait-il bien? » Quand il répondit, elle lui serra la main avec transport, les yeux humides.

Ce système tout pétri de contraintes est transfiguré par la foi. Le ridicule ou le sublime ne tuent qu'aux yeux des sceptiques. Tout est possible à celui qui croit. Le modèle chinois est d'essence religieuse.

5. — Les dessous du culte de la personnalité

« Que pense le président Mao du culte qui l'entoure? » Chaque fois que nous avons posé cette question à un Chinois, il nous a répondu avec la régularité d'un disque : « Le président Mao est un

homme modeste, qui a toujours vécu simplement. Il souhaiterait qu'on parle de lui le moins possible. Il ne cesse de donner des directives dans ce sens. Mais il est impossible de modérer l'enthousiasme des masses, qui savent combien elles lui doivent. »

Est-ce croyable? A la longue, on en vient à se demander si cette explication ne contient pas une part de vérité *.

La tradition de l'infaillibilité du Chef

Hissé aux sommets où trônait jadis l'Empereur Fils du Ciel, Mao, comme lui, est infaillible. Une jeune Chinoise à qui je demandais s'il ne pouvait pas lui arriver de se tromper, me répondit dans un sourire, en secouant la tête : « Impossible. Il ne nous a jamais induits en erreur. » Elle ajouta, ou peut-être l'interprète ajouta pour elle : « Il n'a jamais commis d'erreur. » Sans le savoir, cette jeune femme reprenait le traditionnel acte de foi du catéchisme catholique : « Je crois fermement toutes les vérités que votre Église enseigne, parce que c'est vous qui les lui avez révélées et que vous ne pouvez ni vous tromper, ni nous tromper. »

Que les mérites et la vertu du Chef soient nécessaires à la bonne marche de la nation, c'est un des fondements de la philosophie confucéenne. « Le Maître dit : si le prince est lui-même vertueux, le peuple remplira ses devoirs, sans qu'on le lui commande; si le prince n'est pas lui-même vertueux, il aura beau donner des ordres, le peuple ne les suivra pas [10]. » L'imagerie qui assimile Mao à l'Étoile Rouge, au Soleil Rouge, à l'Orient Rouge, à la Lumière Rouge sur laquelle tous se guident, est dans le droit fil de l'enseignement confucéen. « Le Maître dit : Celui qui gouverne un peuple en lui donnant de bons exemples est comme l'étoile polaire qui demeure immobile, pendant que toutes les autres étoiles se meuvent autour d'elle [11]. »

Mao s'est presque toujours situé au-dessus de la mêlée, comme l'étoile polaire au-dessus de l'horizon. Si furieuse que fût la tempête, et même s'il l'avait déclenchée, il est resté pratiquement inattaqué en public, depuis l'époque de la clandestinité, parce qu'il a su se présenter aux yeux des masses comme personnellement inattaquable; y compris aux pires moments des « Cent Fleurs » et de la Révolution culturelle.

On sait pourtant aujourd'hui qu'à maintes reprises, mais dans des instances secrètes, il a été durement critiqué. Non seulement

---

* Les manifestations de ce culte se sont beaucoup atténuées à partir de 1970; ce qui accrédite la thèse selon laquelle l'enthousiasme des masses devait être encouragé quand la révolution faisait rage et que le régime était en danger.

pendant la période de 1927 à janvier 1935, où il avait été mis sur la touche. Mais par exemple à Paoan, en décembre 1935, à la fin de la Longue Marche : des membres du Bureau politique lui ont âprement reproché de chercher à présenter comme un succès ce qui était, en vérité, défaite. A Yenan, en 1938, à l'occasion de son divorce et de son remariage avec une jeune actrice, Chiang Ching, les vieux dirigeants communistes, bouleversés de le voir répudier une femme qui avait partagé avec eux les souffrances de la Longue Marche, ont alors tout fait pour le dissuader d'un projet propre à porter atteinte à l'image de lui qu'il devait continuer à donner. Ou encore, dans les instances supérieures du Parti, en 1958 et 1959, après l'interruption en catastrophe des « Cent Fleurs » et les premières difficultés du « Grand Bond en avant » : notamment, le maréchal Peng Teh-huai l'a ouvertement mis en cause pour le démarrage brutal des communes populaires, avant de payer sa franchise de sa disgrâce.

C'est probablement sous l'effet conjugué de ces revers et de ces critiques que Mao fut amené à renoncer à la présidence de la République et se sentit, pour la deuxième fois, entre 1959 et 1965, mis en minorité dans le Parti. Mais il en resta le chef nominal : pour les masses, son statut restait inchangé. Les critiques n'ont guère dépassé le petit monde des responsables politiques et des intellectuels *. Aujourd'hui, elles ont été emportées ou recouvertes par la vague puissante de maolâtrie soulevée par la Révolution culturelle **.

Tout se passe comme si un *consensus* s'était établi entre les membres du Parti, qu'ils fussent ou non des fidèles de Mao, pour qu'on ne touchât point devant les masses à un symbole sans lequel elles seraient devenues, ou redevenues, ingouvernables. Le mythe de l'infaillibilité de Mao, encore qu'il ait été remis en cause à bien des reprises, et que Mao lui-même le contestât, s'est de plus en plus imposé comme une nécessité objective du gouvernement.

Une nation en lutte incarnée par un homme

Dans les pays à parti unique, il est de règle que les chefs du moment soient présentés comme infaillibles; et que le responsable suprême — généralement, le premier secrétaire du Parti —, donne

---

* De terribles allégories ont été à diverses époques dirigées contre Mao : comme *La Destitution de Hai Jui*, de l'écrivain Wu Han, allusion transparente à la destitution du maréchal Peng Teh-huai après les critiques qu'il s'était permis de proférer contre Mao; des attaques violentes ont été ensuite lancées contre cette pièce; elles ont même donné le signal de la Révolution culturelle.

** Mao a expliqué lui-même (entretien avec Lucien Paye; dernière conversation avec Edgar Snow), qu'il avait dû favoriser l'intensification du culte de la personnalité pour inciter les masses à démanteler l'appareil bureaucratique hostile à sa doctrine.

lieu à une abondante iconographie : dans les aérogares de Leipzig ou de Sofia, de Conakry ou d'Hanoï, le regard n'y peut échapper. Mais nulle part le culte de la personnalité n'a atteint un niveau pareil à celui qu'il a connu en Chine sous l'impulsion de la Révolution culturelle, si ce n'est, à la rigueur, en Union soviétique à la fin du règne de Staline ; Lénine même n'avait fait l'objet d'un culte qu'après sa mort.

Cette démesure, des raisons objectives peuvent l'expliquer. Quel chef, à l'époque contemporaine, a fait pour son pays autant que Mao pour le sien — si ce n'est précisément Staline, qui a pétri entre ses rudes mains une société menacée de décomposition, et immensément étendu un empire que Lénine, dans sa croyance naïve en la proximité de la révolution mondiale, avait délibérément sacrifié? Mais Staline n'a été qu'un grand chef d'État, un digne successeur des tsars. Nul ne l'a pris pour un *starets*. Son génie littéraire n'a existé que dans l'esprit de quelques zélateurs.

Mao apparaît comme un homme complet. Il a fondé une nouvelle religion, tout en ayant l'habileté de se faire passer pour le simple continuateur de Marx et de Lénine, que les révisionnistes de Moscou auraient trahis. Son apport à l'idéologie, ses thèses radicales sur la révolution permanente, sur l'antibureaucratisme, sur la force créatrice des masses, ses réalisations effectives, le magistère suprême si longtemps exercé, tout cela ne supporte aucune comparaison dans aucun autre pays. Le cas de la Chine est peut-être le seul où un homme unique ait incarné à ce point les aspirations populaires, la révolte des masses opprimées, la quintessence de la culture, la doctrine de gouvernement, la nation en lutte.

Un mystérieux fluide

Mais si hors du commun que soient les titres de Mao à la reconnaissance de son peuple, ils ne rendent pas compte de tout. Le culte de la personnalité est un phénomène aussi vieux que le monde. Tous les meneurs d'hommes ont bénéficié peu ou prou de ce que Max Weber appelle « le pouvoir charismatique » : ce mystérieux fluide qui passe entre un chef et une population décidée à lui faire confiance pour satisfaire ses aspirations conscientes ou inconscientes, parce qu'il a su les deviner et les incarner. César et Napoléon, Roosevelt et Churchill, Nasser et Kennedy, Gandhi et de Gaulle ont su, à des degrés et selon des méthodes divers, entrer ainsi en secrète résonance avec la nation dont ils assumaient le destin.

La foi populaire, en régime démocratique presque autant qu'en régime despotique, présente une bien précieuse propriété : elle rend plus supportables, ou moins insupportables, les renoncements que

les dirigeants sont amenés à exiger d'un peuple pour son salut; elle permet de surmonter les obstacles devant lesquels les seules raisons de la raison seraient venues buter.

L'Occidental qui visite la Chine a du mal à se défendre contre une sensation physique de suffocation. Il est effrayé par l'ampleur des sacrifices demandés aux Chinois. Il admet que pour secouer la formidable inertie d'immenses populations illettrées et superstitieuses, pour les réveiller, les mobiliser, les faire bondir en quelques décennies du XVIe siècle au XXIe, seule pouvait aboutir la méthode sévère. Mais les Chinois ne se tendraient pas dans un effort aussi gigantesque et n'accepteraient pas tant de souffrances, s'ils n'étaient insensibilisés par leur foi en un homme infaillible et invincible.

« Seigneur, dit saint Augustin, c'est quand j'obéis davantage à ta volonté que je me sens plus libre. » Un Occidental peut penser sincèrement que les Chinois sont réduits en esclavage : à leur place, il sentirait peser sur lui des chaînes intolérables. Les communistes chinois ne semblent pas sentir leurs chaînes, parce qu'ils croient au communisme : ils ne deviendraient esclaves que s'il cessaient d'y croire. Leur foi se nourrit d'elle-même. Une si grande contrainte devrait finir, selon toute apparence, par provoquer révolte et haine. Mais ces sentiments se trouvent interdits d'expression par l'individu, qui connaît le danger qu'il encourrait s'il se laissait aller à les extérioriser. Or, les diverses approches de la psychologie collective montrent qu'à ce ressentiment refoulé, se substitue régulièrement une intense identification à l'idole redoutée. L'oppression que fait subir cette idole divinisée est éprouvée comme une volupté. Lui obéir devient une joie; mieux : une distinction, qui fait pénétrer de plain-pied dans l'histoire. L'individu est trop faible pour s'opposer à ce mirage vécu par tout un peuple.

La force du pouvoir charismatique, c'est d'élever le seuil de perception de la douleur collective.

Mao face à la maolâtrie

« Mais si, je vous assure, notre Grand Dirigeant n'est pour rien dans la prolifération des images qui le représentent. Il demande fréquemment que l'on enlève ses portraits. C'est un de ses principaux soucis : il lutte contre le culte de la personnalité.

— Alors, il n'arrive pas à se faire obéir?

— A la longue, il a obtenu partiellement satisfaction, puisqu'on voit beaucoup moins de portraits de lui qu'au cours des dernières années... »

Ces propos étaient accueillis par notre groupe avec quelque scepticisme. Comment le culte de la personnalité pourrait-il s'orga-

niser contre le gré de celui qui en est l'objet? Ou alors, faudrait-il croire que Mao n'est qu'un jouet aux mains de son entourage? Ne sait-il pas très bien lui-même que son prestige constitue le plus puissant ciment de la Chine? Pourquoi prendrait-il le risque, en provoquant une régression de la maolâtrie, de laisser se diviser un pays qui tire d'elle sa cohésion, se diluer un pouvoir qui tient d'elle sa force? En nous posant ces questions, nous sentions bien qu'elles venaient frapper à la porte du mystère politique chinois.

Bien des témoignages, certes, tendent à prouver que Mao s'est lui-même défié des vertiges de la puissance. En septembre 1948, alors que nul ne doutait plus dans son entourage que l'autorité dût bientôt lui échoir, il demanda au Comité central du Parti de voter une résolution sans équivoque : « Le système des comités doit garantir une direction collective et empêcher que le pouvoir ne soit exercé par un seul. Toute question importante devra être largement débattue par les membres présents [13]. » On dirait qu'il voulait s'abriter de la tentation à laquelle avait succombé Lénine : celui-ci, après avoir proclamé, jusqu'en 1917, que l'autorité devait être exercée par les comités, s'était hâté de les écarter pour concentrer le pouvoir dans ses seules mains.

En mars 1949, toujours « sur la suggestion du camarade Mao Tse-tung », le Comité central décidait d'interdire « que soient célébrés les anniversaires des dirigeants du Parti et que leurs noms soient donnés à des places, rues et entreprises [13] ».

Edgar Snow fit allusion à cette décision au cours de sa dernière entrevue avec Mao Tse-tung, en décembre 1970 : « Elle a été respectée », lui répondit Mao, « mais d'autres formes de culte sont apparues. Il y a eu tant de slogans, de portraits et de statues de plâtre... » Mao regretta alors les débordements de ce culte et fit remarquer que ceux qui applaudissaient le plus fort Mao et brandissaient le plus haut sa bannière se rangeaient en trois catégories : « les gens sincères; les opportunistes, qui suivaient la marée et criaient *Vive Mao* parce que tout le monde en faisait autant; les hypocrites. Il ne faut donc pas prendre toutes ces démonstrations pour argent comptant [14]. »

Mao ne semble être tombé ni dans la mégalomanie, ni dans la croyance en sa propre infaillibilité. « Il n'y a pas au monde, aime-t-il à dire, un homme qui échappe complètement à l'erreur. »

Pourtant, l'homme que l'on a vu assister, en saluant du bras, à des défilés où se succédaient pendant des heures sous les formes les plus variées des centaines, des milliers de représentations de sa propre effigie, peut-on croire qu'il ne *fût pas consentant*? N'est-il pas évident qu'il ne s'est jamais appliqué à lui-même le système des comités qu'il préconisait en 1948, et que le culte des images et de la perso

nalité est resté son monopole? Que, depuis le dramatique colloque de Tsunyi, en janvier 1935, il n'a cessé, avec quelques formes, de forcer la main du Parti, la collégialité demeurant un mythe? Que, s'il ne l'avait pas voulu, il n'aurait pas laissé Lin Piao, dans la préface du Petit Livre Rouge, le qualifier de « penseur marxiste-léniniste le plus génial de ce temps » et laisser entendre que la conduite du mouvement communiste international lui revenait de droit?

Après tout, nul n'était plus humble, dans les formules employées, que l'Empereur de Chine. Chiang Kai-shek, bien des fois, s'est déclaré « au-dessous de sa tâche » et a effectué de fausses sorties. Ce sont là conventions rituelles en Chine. D'ailleurs, on trouve dans les textes de Staline des dénonciations du culte de la personnalité exprimées dans des termes presque identiques. Mao ne s'est-il pas contenté de condamner du bout des lèvres la glorification de l'individu? Mais quand P'eng Teh-huai proposa en 1959, au VIIIe congrès, d'éliminer de la Constitution du Parti toute référence à la pensée-maotsetung, Mao ne lui pardonna pas.

Si réel que soit le parti pris de modestie de Mao, qui peut deviner les pensées secrètes d'un homme qui, depuis au moins quarante ans, a acquis la conviction qu'il devait assumer le destin de la Chine? Avec l'âge, l'homme et le pouvoir ne finissent-ils pas par s'identifier? Comment haïr certains attributs du pouvoir sans se haïr soi-même? Mao s'en est cordialement expliqué à Edgar Snow, en lui montrant que ce culte était la chose du monde la plus répandue : « Après tout, les Américains n'ont-ils pas leur propre tendance à l'idolâtrie? Comment le gouverneur de chaque État, chaque président, chaque ministre pourrait-il jouer son rôle si personne ne l'acclamait? Le désir de recevoir un culte et le désir de rendre un culte ont toujours existé. Seriez-vous heureux si personne ne lisait vos livres et vos articles? Pareille tendance confine au culte de la personnalité. Cette observation peut aussi s'appliquer à moi [15]. »

Il est des circonstances où le salut du pays l'emporte aux yeux d'un homme d'État sur sa modestie naturelle, même si elle a fait l'objet de résolutions prises en public. Bien des fois, Mao s'est servi du culte dont il est l'objet pour imposer sa volonté tantôt à l'intérieur du Parti, tantôt aux masses en s'appuyant sur le Parti, tantôt au Parti en s'appuyant sur les masses. Il a utilisé la maolâtrie comme un puissant moyen de gouverner : à la fois conséquence et instrument du succès.

Mais la complexité de l'âme humaine ne permet pas de s'en tenir à cette explication. La résignation, apparente ou réelle, peut aller de pair avec une intime délectation. Mao offre aux Chinois une image idéalisée d'eux-mêmes, qui leur fait renoncer à leur

propre moi : pourquoi ne savourerait-il pas lui-même cette coïncidence entre son moi individuel et l'idéal du moi collectif? Si les masses qui l'idolâtrent se sont senties, parce qu'elles ont en commun un idéal, devenir unes jusqu'à se confondre avec lui, peut-il échapper à la fascination de son propre moi, absorbé par des centaines de millions d'hommes qui lui en renvoient une image idéalisée? Les Chinois connaissent la jouissance narcissique de s'aimer en lui · qu'il s'aime en eux est dans la nature des choses.

Le lâcher d'enfants

La « Grande Révolution Culturelle Prolétarienne » représente un tour de force, sans doute le plus extraordinaire qui ait été réussi dans l'histoire des révolutions. Une révolution est lancée non pas contre un régime par des opposants, mais par le fondateur d'un régime, chef du Parti au pouvoir, contre les cadres de ce Parti et contre la déviation dans laquelle ce régime était en train de verser. Il a suffi à Mao de procéder à un lâcher d'enfants, pour s'attaquer à son vieux compagnon, le président de la République Liu Shao-chi, à l'appareil du Parti, aux intellectuels, à la classe politique, à la bureaucratie, à l'esprit bourgeois, à l'amour de l'argent. Il a fait appel à la base contre la hiérarchie. Mais la hiérarchie n'a pas osé s'attaquer à lui. A son endroit, son adversaire Liu Shao-chi n'a pas émis en public une seule réserve. Bien que Mao eût contre lui la majorité du Parti et des syndicats, nul ne doutait qu'il gagnerait devant le tribunal du peuple. Les arrière-pensées des cadres ne pouvaient pas tenir longtemps, en face de la foi du charbonnier qui anime les masses.

Mao a confirmé cette interprétation en quelques phrases qui sonnent vrai : « Pendant la Révolution culturelle », il s'était « rendu compte qu'un culte croissant de la personnalité était indispensable pour inciter les masses à démanteler la bureaucratie du Parti, composée d'anti-maoïstes. Il est difficile pour un peuple d'effacer les habitudes créées par des traditions tri-millénaires de culte impérial. » Il ajouta drôlement : « Les gardes rouges ont proclamé que si vous n'étiez pas bardé d'insignes et de slogans de Mao, c'est que vous étiez anti-maoïste. Pendant ces quelques années, le culte de la personnalité était une nécessité [16]. »

De fait, d'innombrables témoignages abondent sur l'énergie révolutionnaire que développait au cœur des masses l'accusation d'anti-maoïsme. La plus sûre façon de se débarrasser de quelqu'un était de le soupçonner en public de tiédeur à l'égard du Grand Timonier. La réaction ne se faisait pas attendre. « Le public se mit

à hurler : *Celui qui s'opposera au président Mao, nous lui casserons sa tête de chien* [17]. »

En somme, l'attitude de Mao à l'égard de son propre culte est difficile à apprécier. Selon une première thèse que des officiels chinois ont soutenue, ses partisans, sentant qu'ils ne pourraient se passer d'invoquer son infaillibilité, auraient exalté sa personnalité contrairement à ses propres directives. Ainsi, l'idolâtrie qui l'entoure ne marquerait pas, comme dans le cas de Staline, la démesure de son pouvoir, mais au contraire son incapacité à faire appliquer pratiquement ses directives, soit par des dirigeants qui ont besoin de le glorifier pour maintenir leur emprise sur les masses, soit par des masses qui tiennent absolument à assouvir leur passion maoïste.

Sous cette forme, cette thèse est difficile à admettre. Mais on peut la présenter autrement : si Mao a laissé se développer son propre culte, c'est parce que, sans ce culte, il n'aurait réussi ni à gouverner la Chine, ni, encore moins, à reprendre le pouvoir après en avoir été pratiquement éliminé. Cette interprétation peut paraître, en Occident, paradoxale au point d'être plaisante. L'un de nous, en l'entendant formuler, murmura le mot d'Orgon sur Tartuffe : « le pauvre homme! » C'est pourtant l'hypothèse qui paraît en définitive la plus plausible. Mao aurait été obligé de s'incliner devant la nécessité de répondre à l'attente du peuple chinois. Il aurait éprouvé, aux moments les plus difficiles, son impuissance à gouverner s'il ne se conformait pas à une image : celle que ses compatriotes se font d'un homme en qui, inconsciemment, ils voient non seulement le chef de la révolution, mais le successeur des empereurs et le garant de l'unité chinoise. L'exercice du pouvoir comporte de ces contraintes — et de ces jouissances.

Chapitre II

La pensée-maotsetung : une « bombe atomique spirituelle »

Une révolution dans la révolution

« Avant... après... la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne »...

On nous servait ces formules sans arrêt; beaucoup plus souvent que « avant la Libération », « après la Libération »; comme si la seconde révolution chinoise, celle qui s'est déroulée de 1966 à 1970, éclipsait la première, celle qui a triomphé en 1949. A tous les horizons de la pensée, dans tous les secteurs de l'activité économique, elle apparaissait comme la grande coupure. C'est par rapport à elle que le peuple chinois se situait.

Continuera-t-il longtemps de le faire, à la manière dont les peuples musulmans situent leur histoire par rapport à l'Hégire? Ou bien un reflux, dont les signes déjà se multiplient, fera-t-il bientôt naître un sourire sur les lèvres des Chinois citant la Révolution culturelle, comme il nous a semblé plus d'une fois en deviner un sur les lèvres de nos interlocuteurs? Cette expression ne sera-t-elle plus invoquée que comme une référence vide de sens, une de ces phrases apprises par cœur et que l'on répète par convention?

On ne doit exclure aucune hypothèse. Et il faudra sans doute longtemps pour que notre information autorise, sur ce mouvement encore obscur, un jugement éclairé. Les camps hostiles s'y sont affrontés dans une bataille de géants. Ce n'est pas pour rien qu'on qualifie officiellement cette révolution de *grande* et de *prolétarienne* *.

Mais elle est, aussi et peut-être avant tout, ce que l'Occident a retenu par abréviation : *culturelle*. A condition que l'on donne à ce qualificatif toute sa portée, que précisément le langage courant, en Occident, lui refuse.

---

* Une chronologie, annexée à ce livre, relate par le menu les étapes de la Révolution culturelle.

De là que la Révolution culturelle ait provoqué, pendant quatre ans, un pareil bouleversement : la manière de se conduire à l'égard des autres et de soi-même, les motivations conscientes ou inconscientes auxquelles on obéit, les idées reçues, les valeurs admises, l'organisation de la société, tout cela est « culturel * ». On ne comprendrait rien à cette révolution si l'on s'imaginait qu'elle avait eu seulement pour objet de rajuster certains aspects de la vie de l'esprit. Elle remettait tout en cause. L'activité *culturelle* chinoise, au sens restreint du mot, est souverainement dominée, jusqu'en ses moindres détails, par les impératifs *culturels* au sens large, c'est-à-dire par la volonté de construire une nouvelle civilisation, composée d'hommes nouveaux, pétris dans une pâte nouvelle.

Inversement, la vie culturelle au sens étroit — la vie intellectuelle — a été au centre de la Révolution culturelle, qui s'est déroulée comme une lutte d'idées, une « bataille d'Hernani » qui aurait duré plusieurs années et aurait dégénéré en bataille rangée. « Querelle des Anciens et des Modernes », la Révolution culturelle le fut assurément, même si elle fut aussi une révolution de palais.

Les barrages volent en éclats

« Comment définiriez-vous la Révolution culturelle, demandai-je à l'écrivain Kuo Mo-jo?

— C'est le mouvement par lequel la pensée-maotsetung, cette bombe atomique spirituelle d'une puissance illimitée, a fait voler en éclats les barrages qui arrêtaient le cours de la révolution : ceux que la Libération avait laissés subsister et ceux que le révisionnisme essayait de reconstruire. »

Des militaires aux savants, le vocabulaire ne varie guère. Le maréchal Lin Piao déclarait dans une proclamation à l'armée, en 1965, à la veille du déclenchement de la Révolution culturelle : « L'arme la meilleure n'est pas l'avion, l'artillerie lourde, les chars ou la bombe atomique, c'est la pensée-maotsetung; la force combattante la plus grande, c'est l'homme armé de la pensée-maotsetung. » Il ne faudrait pas pousser beaucoup Kuo Mo-jo pour lui faire dire que Mao n'a pas reculé devant un Hiroshima culturel.

N'est-il pas pourtant singulier qu'il ait fallu un tel cataclysme pour venir à bout de résistances que dix-sept ans de régime révolu-

---

* « Culturel » est ambigu. L'Occident emploie le plus souvent ce mot en son acception particulière de « manifestation de la vie intellectuelle » : éducation, arts et lettres (« relations culturelles », « affaires culturelles »); en ce sens, le contraire de la culture est *l'inculture*. Les Chinois utilisent cette notion dans la signification globale qu'elle revêt en anthropologie : culture s'oppose à *nature*. C'est l'ensemble des comportements appris, des us et coutumes, des croyances transmises, le legs des mentalités individuelles et collectives, façonnées au cours du processus de socialisation.

tionnaire n'avaient pu vaincre? La propre femme de Mao, l'actrice Chiang Ching, dressait en novembre 1967, de cette longue période de régime communiste, un bilan sévère : « Ces dix-sept années sont à condamner absolument [1]. » Quand Madame Mao — comme les divers mouvements de gauche que la Révolution culturelle a placés sur le devant de la scène — stigmatise les « capitalistes », les « bureaucrates », les « féodaux », le « mécanisme d'État bourgeois », la « justice de classe », la « police à la solde de la bureaucratie », on croirait qu'elle veut parler de la Chine d'avant 1949. Il n'en est rien : elle parle de la situation chinoise vers le début de la Révolution culturelle, après les « dix-sept années condamnables ».

Ce sont les obstacles à la révolution, maintenus ou recréés par le régime communiste, que la bombe dont me parlait Kuo Mo-jo avait enfin fait sauter.

Dès le premier jour, nous avions été accueillis par Kuo Mo-jo. Poète, épigraphe, érudit, philosophe, historien, romancier, auteur dramatique, il est la gloire culturelle du régime : on l'honore comme la plus haute personnalité chinoise dans le monde des sciences, des lettres et des arts. Longtemps vice-premier ministre et ministre de la Culture, il continue, dans la minutieuse étiquette du protocole, à garder le pas sur tous les ministres, sauf le Premier.

Aux débuts de la Révolution culturelle, il avait été, dit-on, mis à rude épreuve. Sans attendre que les gardes rouges le couvrent de lazzi et le coiffent d'un bonnet d'âne, il avait prononcé une autocritique spontanée, reconnaissant en lui-même le prototype du « lettré » dans la tradition mandarinale. Il se serait accusé alors d'être « plus bas que terre », « plus fétide que le fumier ». Il est ressorti de l'épreuve aussi respecté que jamais; il est de ces illustres figures qu'un régime révolutionnaire aime à mettre en avant, même et surtout si elles ne présentent guère l'apparence révolutionnaire. Il est une caution. Il rassure. L'intelligence, la culture, la science sont avec le régime maoïste, puisque Kuo Mo-jo en est un des principaux dignitaires.

Presque à chacune des journées passées à Pékin, nous avons retrouvé Kuo Mo-jo dans ses réincarnations successives. Cet octogénaire est président de l'Académie des sciences et premier vice-président du Comité permanent de l'Assemblée nationale populaire *. Archéologue en pleine activité, il venait de diriger des fouilles à la suite de la découverte inattendue d'une nécropole impériale de la dynastie des Han, datant du IIe siècle avant Jésus-Christ; il avait traduit un texte dont personne d'autre que lui n'avait trouvé la

* Dont le président est le maréchal Chu Teh, héros de la Longue Marche, chef de l'Armée Rouge pendant vingt ans.

clef; à l'exception d'un signe qu'il n'avait su déchiffrer et qu'il avait entouré d'un carré noir. Quatre soirs, tout en m'aidant patiemment à surmonter ma maladresse dans l'usage des baguettes, il m'a fait bénéficier d'une conversation coruscante d'images et de formules, mais non exempte de franchise : il a trop vécu pour avoir rien à craindre ni du régime, ni des étrangers.

Il n'y a pas de maoïsme

« Pourquoi compare-t-on toujours le maoïsme à une étoile, à un soleil, lui demandai-je?

— Il n'y a pas de maoïsme, me répondit-il doucement, il y a la pensée-maotsetung... Le soleil ne brille que le jour, l'étoile ne brille que la nuit; la pensée-maotsetung brille la nuit comme le jour. »

Que des slogans mettent les idées du président Mao à la portée des travailleurs de base et des enfants des écoles, pensai-je, c'est de bonne guerre. Mais qu'un vieillard comblé de gloire, un intellectuel aussi raffiné, reprît ces slogans à son compte, cela n'avait-il pas de quoi surprendre?

« L'essentiel est de *bien penser*. Pour bien cultiver le riz, pour bien couler l'acier, pour bien soigner les malades, il faut d'abord bien penser. Avant la Révolution culturelle, dans les écoles, les universités, les théâtres, les journaux, on pensait mal. Cela valait bien la peine de les fermer, pour les mettre en mesure, ensuite, d'enseigner à penser bien.

— En somme, « au commencement était le verbe »? Pensons bien et *tout le reste nous sera donné par surcroît*...

— Si vous voulez. De tout temps, des doctrines ont fleuri, chez nous, qui cherchaient la meilleure voie pour les hommes et pour la société. La doctrine qui l'emportait était celle de Confucius — toutes les autres s'ordonnaient autour d'elle. La Chine en a vécu deux mille cinq cents ans. Aujourd'hui, c'est la pensée-maotsetung qui énonce les principes de base du raisonnement et de la vie. »

Un incendie de forêt

« Ce que vous appelez la pensée-maotsetung, demandai-je, ce sont les pensées de Mao Tse-tung? »

Kuo Mo-jo fit répéter ma question.

« La Pensée, répondit-il, ne se réduit pas aux pensées, pas plus qu'une rivière ne se réduit aux gouttes d'eau qui en jaillissent et scintillent au soleil. Les gouttes d'eau isolées, quand elles retombent, ne forment qu'une flaque qui croupit. La rivière n'est pas seulement un agglomérat de gouttes, elle est mouvement, elle est énergie.

— Si toutes les philosophies qui ont vu le jour en Chine depuis vingt-cinq siècles sont de simples variantes de la pensée de Confucius, n'est-ce pas aussi le cas de la pensée-maotsetung?

— Certainement non. La pensée de Confucius avait fini par se dessécher, comme, lorsque le courant baisse, le limon du Fleuve Jaune se durcit et forme des digues. »

Depuis la fin du siècle dernier, la plupart des intellectuels chinois s'efforçaient de faire une brèche dans ces digues. Ils attaquaient les traditions confucéennes et recherchaient de nouvelles voies doctrinales. Ils ont tous échoué. Mao a réussi.

« La pensée-maotsetung transforme l'homme, la nature, la société. C'est vraiment une pensée révolutionnaire. »

Mao donne pourtant l'impression d'avoir conservé et consolidé autant qu'il a détruit — fût-ce au prix d'une transmutation. Sans doute, selon le point de vue où l'on se place, peut-on constater qu'il bâtit avec les matériaux traditionnels qu'il a sous la main, ou observer qu'il a commencé par faire exploser l'édifice dont les décombres lui fournissent aujourd'hui des pierres de récupération.

« Ce qui me frappait plutôt, fis-je, c'est que Mao ne détruit jamais d'un seul coup. »

Ne procède-t-il pas par étapes? Avant de lutter contre le Kuomintang, il a fait front commun avec lui, à deux reprises. Avant d'éliminer les « capitalistes nationaux », il leur a proposé son alliance. Il a fait aux intellectuels le somptueux présent des « Cent Fleurs », avant de les disperser dans les camps de travail. Puis il a lancé le « Grand Bond en avant », puis la Révolution culturelle : chaque fois, un pas de plus; ou plutôt, « deux pas en avant, un pas en arrière ». La Révolution soviétique s'est effectuée en une fois, par un grand bouleversement, puis s'est arrêtée. La Révolution chinoise s'établit par degrés, sans que jamais se produise une complète rupture.

« Notre révolution est ininterrompue, reprit-il. Elle ressemble à un incendie de forêt. Tantôt, elle a l'air de ne pas avancer, on dirait qu'elle a perdu sa force, c'est qu'elle prend son élan; et tout à coup elle jaillit, comme si elle explosait. Cette fois, d'un seul coup, le feu a embrasé toute la forêt. Le révisionnisme est réduit à l'état de branches calcinées.

— Ce que vous appelez « révisionnisme », c'est le retour en arrière, le compromis?

— Le révisionnisme, c'est l'incendie quand il s'éteint. Ce sont les eaux du fleuve quand il se retire. »

Dans les usines, les écoles, les communes rurales, quand nous avons demandé ce que la Révolution culturelle avait changé, on nous a toujours fait la même réponse : « le niveau de conscience politique des travailleurs s'est beaucoup élevé. » Et on nous expliquait que ce

niveau, de lui-même, s'abaisse si on ne l'élève pas. Le révisionnisme, c'est cette tendance à la baisse. C'est la pesanteur du passé. Un manque de confiance dans la révolution. Une sorte de défaitisme. Pour le triomphe de la révolution, ce qui compte le plus, ce n'est pas que les masses produisent davantage, c'est que leur niveau de conscience politique s'élève sans cesse. Si l'on se contente de vouloir le stabiliser, on rejette la révolution dans le passé; on perd la capacité de chasser les « idées révisionnistes »; bientôt, ce sera le sauve-qui-peut.

Mao a retourné la Chine comme un gant

« Si la pensée-maotsetung est à ce point révolutionnaire, comment expliquer, repris-je, que nous autres étrangers ayons l'impression d'un système typiquement *chinois;* comme si, entre la Chine ancienne et la Chine populaire, il y avait permanence d'un caractère national, immuable dans l'espace et dans le temps?

— Le président Mao a retourné la Chine comme un gant, répondit Kuo Mo-jo. Mais c'est toujours le même gant, sur la même main.

— Quelles sont les valeurs de base que vous avez conservées?

— Les antiques vertus confucéennes. Nous continuons à les honorer; plus exactement, nous recommençons. »

Confucius avait fait un portrait de l'homme vertueux, le *Sheng jen*, entraîné à vivre en harmonie avec les autres : courtoisie, justice, intégrité, maîtrise de soi, fidélité aux engagements, loyauté, juste milieu. C'est encore l'idéal d'aujourd'hui. Ou plutôt, c'est de nouveau l'idéal, car, entre-temps, il s'était perdu.

La *courtoisie?* Les rites confucéens ont disparu, mais ni Kuo Mo-jo, ni Chou En-lai, ni Chi Peng-fei, en dépit de l'accablante chaleur, ne retirent leur vareuse boutonnée jusqu'au col. Le formalisme d'antan a été allégé, mais la bienséance raffinée demeure : on évite d'ennuyer les interlocuteurs par le récit de ses ennuis; on leur fait des compliments pour qu'ils se sentent à l'aise.

La *justice?* Il semble bien qu'il y en ait plus, en Chine populaire, qu'il n'y en avait depuis longtemps dans la Chine classique.

L'*intégrité?* Ce que la population a apprécié davantage dans les nouveaux dirigeants, c'est justement leur honnêteté rigoureuse, qui contrastait avec la corruption des cadres de l'ancien régime. La *maîtrise de soi?* On dirait que chaque Chinois s'exerce à rester impassible et souriant. Les qualités humaines et les sentiments qu'il éprouve valent par eux-mêmes, sans qu'il ait besoin de les afficher. Un Chinois m'a assuré que ses compatriotes « avaient compris le peu de cas qu'il fallait faire de Khrouchtchev, quand il avait martelé la tribune de l'O.N.U. avec sa chaussure ».

La *fidélité* à la parole donnée? Quand les Chinois prennent un engagement, ils le tiennent. Un accord commercial, ils en exécutent les dispositions rubis sur l'ongle.

La *loyauté à l'égard des amis?* Avant que fût rendue publique l'invitation chinoise au président Nixon, Pékin avait averti le gouvernement nord-coréen et le gouvernement nord-vietnamien; Chou En-lai était venu lui-même rendre visite, en pleine nuit, au prince Norodom Sihanouk. Lequel me fit remarquer que le chef de la Maison Blanche n'en avait pas fait autant avec ses alliés, notamment japonais; et que ce serait mal connaître la Chine, que de la croire prête à abandonner Hanoï pour se rapprocher de Washington.

Le *juste milieu?* Quoique les développements de la révolution chinoise donnent souvent l'impression d'excès, c'est une voie médiane qui finit par triompher, après que ces excès se sont d'eux-mêmes discrédités : à mi-chemin entre le gauchisme anarchiste et le droitisme conservateur, entre l'utopie et la routine, entre le défi jeté au monde et le renoncement aux ambitions mondiales. Ce juste milieu concilie « l'intransigeance dans les principes et la souplesse dans l'application » : le combat opiniâtre de Mao contre Chiang Kai-shek et le voyage de Mao à Chungking; la fermeté dans la lutte contre les États-Unis et l'invitation à Nixon.

« Ainsi, repris-je, un siècle avant Socrate, tandis qu'Héraclite et Pythagore jetaient les premiers fondements de la philosophie grecque, vivait en Chine un philosophe dont on peut dire que l'idéal est resté le vôtre?

— Il l'est resté... ou il l'est redevenu. Le président Mao nous invite à conserver ce qui est bon dans la tradition et à écarter le mauvais. Il faut donc tout découdre dans les vêtements anciens, séparer le bon du mauvais, et recoudre avec ce qui est bon. »

L'homme nouveau que la révolution chinoise cherche à faire naître serait donc une restauration de l'homme ancien, donné en modèle par Confucius. Mao, comme Confucius, a élaboré une philosophie qui aboutit à des règles de vie personnelle et de gouvernement de la société; mais c'est la vie, c'est la société d'aujourd'hui. Il a traduit l'idéal communiste dans le langage confucéen : « Le communisme, ce sera la Grande Harmonie [1]. »

Les tribulations de Marx en Chine

Aucun théoricien marxiste n'a jamais été placé en Chine au-dessus ni même à l'égal de Mao. Les pères fondateurs, Marx, Engels, Lénine, Staline, on les respecte comme ancêtres; mais on sent bien qu'à eux quatre, ils n'ont pas apporté à la Chine autant que Mao

à lui seul. Quel peuple, au reste, n'aurait l'instinct de minimiser l'importance de l'emprunt fait aux étrangers et de majorer celle de l'emprunt fait à la pensée indigène? Lin Piao écrivait sans façons : « Il y a, dans la pensée qui nous anime, 90 pour 100 de Mao Tse-tung et 10 pour 100 de Marx et de Lénine. » En l'espèce, cette déclaration n'est pas seulement le fait de l'exagération ou de la flagornerie. Les statuts du Parti communiste chinois * affirment carrément dans leur chapitre premier : « Pendant un demi-siècle, au cours des grandes luttes qu'il a dirigées, le camarade Mao Tse-tung a uni la vérité universelle du marxisme-léninisme à la pratique concrète de la révolution; il a continué, sauvegardé et développé le marxisme-léninisme, et il l'a fait accéder à une étape supérieure, toute nouvelle. » Partout où se voit le portrait des deux Allemands et des deux Soviétiques, celui de Mao leur fait face, seul et plus grand.

La rupture sino-soviétique a dû avoir un effet direct sur le déferlement de la pensée-maotsetung : la Chine était désormais libre de mettre l'accent sur l'originalité de l'apport chinois, et d'opposer la pureté de la pensée-maotsetung aux troubles tentations du « révisionnisme soviétique ». La nouvelle constitution pérennise ce résultat inattendu de la divergence des voies soviétique et chinoise : « La République populaire de Chine est conduite par Mao Tse-tung. La pensée-maotsetung est le principe directeur de tout notre travail. » Proclamation officielle et irrévocable.

En même temps, si les idées marxistes sont doctrine d'État dans une quinzaine de pays, en est-il un seul où elles aient plongé des racines plus profondes qu'en Chine? A quoi tient qu'ici le terrain leur ait été si favorable?

« La pensée-maotsetung, m'explique Kuo Mo-jo, procède à l'égard de l'héritage marxiste suivant une constante tradition chinoise : décortiquer les doctrines, en briser la coquille dogmatique, en extraire le noyau, celui qui contient le germe. »

De tous temps, la Chine a emprunté à l'étranger ses doctrines. Elle les a adaptées à son mode de pensée. Ainsi du bouddhisme, à ce point incorporé à la culture chinoise, que les bouddhistes indiens s'adressent aujourd'hui à la Chine pour retrouver des textes authentiques, que les lettrés chinois avaient traduits après se les être procurés en Inde même.

« Un jour, repris-je, les dirigeants russes viendront vous demander comment vous avez fait pour conserver l'esprit du marxisme-léninisme tout en le sinisant...

---

* Adoptés le 14 avril 1969 par le IXe Congrès. Peut-être sont-ils caducs, puisque le vice-président du Parti, Lin Piao, et plusieurs membres du Bureau politique (Chen Po-ta, Huang Yung-sheng, Wu Fa-hsien, etc.) ont été depuis « purgés ».

— La pensée-maotsetung, me répondit Kuo Mo-jo, met le marxisme-léninisme en forme chinoise, sans le déformer. Si nous copiions servilement le modèle soviétique, sans tenir compte de notre histoire et de notre société, nous serions des continuateurs infidèles, nous trahirions Marx et Lénine. »

Il poursuivit : « Quel est le noyau de la pensée de Marx? Parvenir au communisme par la dialectique. Le communisme existait dans la Chine ancienne. Notre peuple a toujours été disposé au communisme. Le plus haut idéal de toute notre tradition nous demande de renoncer à l'égoïsme pour nous fondre dans la communauté; la plus grande joie des Chinois, c'est d'être ensemble. Quant à la dialectique, des recherches montreront peut-être que Marx l'a empruntée à la Chine. Il la tenait directement de Hegel qui, avec Fichte et Schelling, semble l'avoir puisée dans la pensée asiatique.

— Mais à l'époque de Confucius, Héraclite et Empédocle disaient déjà que tout s'écoule, que le conflit est père de toutes choses, qu'une harmonie divine règle le jeu des contraires... »

Kuo Mo-jo me jette un long regard souriant; il est à son affaire.

« Sans doute. Mais ce ne sont pas ces philosophes ioniens qui ont marqué la pensée occidentale. Ce sont Aristote et votre Descartes. La pensée chinoise, elle, n'a jamais cessé de tourner autour du Yin et du Yang. »

A la base de tout : le Yin et le Yang

« Un coup de Yin, un coup de Yang, voilà le Tao ! » proclamaient les livres anciens [8]. Les contraires complémentaires, ce sont le Yin et le Yang. L'harmonie des contraires, c'est le Tao qui l'assure; le Tao, c'est-à-dire la Voie : une voie onduleuse, qui déroule sans fin ses sinuosités. Le Yin, c'est le versant ombreux de la vallée. Le Yang, le versant ensoleillé. Le Yin, c'est l'humidité, le froid, l'hiver, l'attente obscure, les énergies latentes, le négatif, la passivité, la féminité. Le Yang, c'est la sécheresse, le chaud, l'été, le désir qui se dresse, l'énergie qui conquiert, le positif, l'activité, la virilité.

La complémentarité des contraires s'applique à tous les domaines : le nord et le sud, le bas et le haut, la terre et le ciel, la gauche et la droite et jusqu'à l'opposition des éléments de la cuisine chinoise, le *Yin*-fondant et le *Yang*-craquant, le *Yin*-sucré et le *Yang*-salé. Ces couples de rubriques antithétiques sont la source de toute fécondité, de toute production, de toute reproduction. Car le Tao n'est pas la somme d'un Yin et d'un Yang, qui ne seraient que ses deux moitiés. Il est le principe de l'alternance créatrice d'un Yin et d'un Yang qui restent deux entités indépendantes.

A la pensée binaire de l'Occident, qui coupe entre le oui et le non, le licite et l'illicite, le vrai et le faux, les Chinois substituent une pensée ternaire : thèse, antithèse, et cet effet de leur opposition qui n'est pas vraiment leur synthèse, mais le produit de leur attraction et de leur répulsion.

L'enfant tient de son père et de sa mère, mais il ne rassemble pas toutes leurs caractéristiques, comme ferait un hermaphrodite. Il sera lui-même l'élément d'un nouveau couple dissymétrique, dont l'opposition produira un nouvel élément indépendant des deux précédents.

« *Un se divise en deux* »

Pour Mao, comme pour la pensée chinoise classique, il n'y a pas de oui et de non, de vrai et de faux, comme le voudrait le rationalisme occidental. Ou plutôt; le oui et le non n'ont pas de signification absolue : le oui devient non, et le non devient oui, dans la pulsation incessante du temps. Mao invite à « marcher sur deux jambes, l'agriculture qui est la base et l'industrie qui est le facteur dominant ». La Révolution culturelle a lancé les gauchistes contre les révisionnistes de droite, pour que le centre droit, reconstitué contre les excès de la gauche, élimine cette gauche devenue déviationniste, avant d'être éliminé à son tour. Les intellectuels doivent se régénérer dans le travail manuel, mais le travail manuel se perfectionnera par le contact avec les intellectuels. La campagne équilibrera la ville, qui fécondera la campagne. Etc...

« Un se divise en deux », nous répète-t-on en mainte occasion, ce qui veut dire : dans l'unité apparente, il y a deux éléments dissymétriques qui se sont rencontrés. L'analyse les distingue. Une synthèse artificielle les réunit, mais elle ne doit pas dissimuler qu'il s'agit d'éléments opposés, dont la lutte se terminera par le triomphe de l'un et l'élimination de l'autre.

« Pensez-vous, demandai-je, que le révisionnisme de Liu Shao-chi signifiait qu'il n'adhérait pas à la théorie de la complémentarité des contraires?

— En effet, Liu Shao-chi estimait que « deux s'unissent en un » est plus fondamental que « un se divise en deux ». Il croyait à la conciliation possible des contraires. Il ne croyait pas qu'il y a entre le prolétariat et la bourgeoisie un antagonisme qui ne peut se terminer que par la victoire de l'un sur l'autre; c'est-à-dire, ou bien le révisionnisme, autrement dit l'embourgeoisement du socialisme, ou bien la victoire du prolétariat, c'est-à-dire la poursuite de la révolution. Il prétendait réaliser des compromis définitifs.

— La défaite de Liu Shao-chi signifie-t-elle que les bourgeois doivent disparaître?

— Elle signifie qu'ils doivent se réformer pour s'inspirer de l'esprit prolétarien. Mao dit : *une mauvaise chose peut se transformer en une bonne.* Il ne faut pas détruire les hommes, mais changer l'homme. »

Logique occidentale ou logique chinoise

A un philosophe français qui me demandait mes impressions, je déclarai que les Chinois n'avaient pas *la même* logique que nous. Il sursauta : « Il n'y a pas une logique chinoise et une logique occidentale ! Il y a *la* logique ! Les Occidentaux l'ont assimilée; vous voulez dire sans doute que les Chinois n'en sont pas encore là? »

Non, ce n'est sûrement pas cela que je dirais. Il y a une logique de Mao Tse-tung qui n'est pas celle de Descartes. La pensée occidentale repose sur quelques principes que la pensée chinoise ne reconnaît pas. Le principe de *causalité?* La pensée chinoise, ainsi que la pensée-mao, décèle, non pas des rapports abstraits de cause à effet, mais des solidarités concrètes de contrastes harmonisés, comme l'endroit et l'envers, les rayons et les ombres; elle n'enregistre pas des successions de phénomènes, dont l'un serait la cause unique et directe de l'autre, mais des alternances d'aspects liés par leur opposition. Le principe de *contradiction* et du *tiers exclu?* Une chose ne peut être à la fois elle-même et son contraire? De deux propositions contradictoires, il est nécessaire qu'une soit vraie et l'autre fausse, une troisième étant exclue? Mao, fidèle à la tradition chinoise, récuse ces lois fondamentales. La contradiction est au sein de toutes choses vivantes, c'est cela même qui les tient en vie. A la logique du tiers exclu, il substitue une logique du tiers inclus, qui résulte de l'antagonisme fécond des deux premiers termes.

De là que les retournements soient si fréquents dans l'action de Mao; la rupture procède de l'alliance, le succès de l'échec, comme le jour de la nuit. « Dans la guerre, dit-il, l'offensive et la défensive, l'avance et le recul, la victoire et la défaite sont des phénomènes mutuellement contradictoires. Un aspect ne peut exister sans l'autre. Leur lutte et leur liaison mutuelle décident de l'issue de la guerre [4]. »
La pensée créatrice est une pensée contrastée. Une société vivante va de contradiction en contradiction, ainsi que l'affirme un texte fondamental — et fondamentalement taoïste — de la Révolution culturelle : « Il est faux d'affirmer qu'il n'existe pas de contradictions dans la société socialiste. Comment pourrait-il ne pas y avoir de contradictions? Il y en aura toujours, dans mille, dix mille ans. La terre serait-elle détruite et le soleil se serait-il éteint, qu'il en existerait encore dans l'univers. Chaque chose est en contradiction, lutte et changement. » Ce texte s'intitule : « Une grande révolution qui touche l'homme dans ce qu'il a de plus profond [5]. »

Oui, la pensée-mao et la Révolution culturelle touchent l'homme dans ce qu'il a de plus profond. Mais cette profondeur là, l'Occidental peut-il l'atteindre? Comment des hommes formés dès le berceau à la loi dichotomique de la pensée gréco-latine, se plieraient-ils aux rythmes trichotomiques de la pensée chinoise?

Génie ou niaiserie?

Si jamais exista une doctrine globale donnant réponse à tout, fournissant une solution aux problèmes petits ou grands de la vie publique et de la morale personnelle, c'est la pensée-maotsetung. Elle prolonge assez les modes de penser traditionnels, pour être aisément assimilée par les Chinois ; mais elle est animée d'une énergie assez puissante, pour assurer l'indépendance et la construction de la nation. A chaque esprit, elle apporte une sécurité : celle d'être pris en charge par une vérité qui a fait ses preuves. Aux masses, elle donne une espérance : celle d'un changement d'état, d'un irrésistible progrès.

Parce qu'elle fournit à la fois l'échappée vers un idéal et les règles pratiques nécessaires pour qu'il s'incarne, la pensée-mâotsetung a un caractère total — et même totalitaire. Dans la Chine classique, le Chinois était nécessairement confucéen : une autre philosophie n'aurait pu que détruire la société dont il faisait partie. Aucun candidat aux examens n'était admis à développer d'autres idées que les idées confucéennes. Les mandarins, c'est-à-dire les bureaucrates lettrés, assuraient l'application de ces principes, après avoir fourni la preuve qu'ils les avaient irréprochablement assimilés. En se substituant au confucianisme, la pensée-maotsetung impose à son tour une orthodoxie dont il convient de ne pas s'écarter d'un iota. Une pensée correcte est une pensée unanime.

D'où la diversité des jugements que l'on porte sur Mao. Pour les uns, il est un des plus grands génies de l'humanité, un empereur-philosophe, un César qui eût été Platon. Pour d'autres, son Petit Livre Rouge recense les solennelles niaiseries d'un Joseph Prudhomme provincial, d'un Pécuchet de village.

Ce sont deux approches différentes de la même réalité. A la fois méthodologie et anthropologie, métaphysique et psychologie, sociologie et philosophie de l'histoire, et par-dessus tout pédagogie, la pensée-mao irrite, par son ambition démesurée, des intellectuels enclins à considérer comme seule recherche sérieuse celle qui résulte d'une spécialisation. Mao n'est un produit ni de l'Université, ni de l'enseignement des mandarins : il s'est formé en lisant la nuit, à la chandelle ; il parle un langage destiné à être entendu des plus frustes, avec un accent de paysan du Hunan, qui fait sourire les intellectuels

de Pékin ou de Shanghai. Il a commencé comme instituteur dans une petite école de Changsha. Il se veut lui-même un éternel instituteur. Autodidacte, il séduit les autodidactes : esprit primaire peut-être; esprit supérieur dans le même temps.

Une pensée unificatrice

Tant de conducteurs de peuples ont été, sont et seront des inadaptés, des fanatiques, des frénétiques. La révolution chinoise s'est déroulée sous l'égide d'un philosophe, doué d'une intuition et d'une puissance d'assimilation peu communes, méditant sans arrêt, lecteur infatigable, écrivain clair, poète sensible, élégant calligraphe, animé jusqu'en ses moindres propos par le sens de l'équilibre et de l'humain.

C'est toujours du côté des masses qu'il s'est tourné au cours de ses « traversées du désert », encore obscures, de 1927 à 1935 et de 1959 à 1965. Là aussi, il s'insère dans la tradition : quand un souverain perdait le respect de ses sujets, c'est que le « mandat du ciel » était revenu à la volonté populaire, qui le conférait ensuite à un nouveau souverain, au terme d'une révolte. Les masses ont « retiré le mandat » à Chiang Kai-shek, après l'avoir retiré au trône impérial — pour le confier à un homme qui les reflète. C'est le propre d'un chef porté au pouvoir par la révolte populaire que d'être en communion avec le peuple. Qui le dénierait à Mao?

Mais il ne croit pas que, pour être profonde, une pensée doive être insaisissable. Car, pour être vraie, elle doit être concrète. Il ne faudrait pas se représenter les débats d'idées de la Révolution culturelle comme de complaisantes ratiocinations d'idéologues. Ce sont les affrontements d'hommes qui savent que le sort du combat décidera de la vie quotidienne du peuple et de leur propre survie. Pas plus que le confucianisme, pas plus que le Tao, la pensée-maotsè-tung n'est une théorie. Elle est essentiellement une pratique. Elle ne peut pas être prouvée, mais vécue; ni enseignée, mais éveillée en chacun. Comme l'art, comme la poésie, elle est témoignage.

Au-delà des institutions, du Parti ou de l'État, la pensée-maotsetung impose au pays tout entier une forme supérieure d'organisation. La Chine peut décentraliser audacieusement l'action au niveau des communes populaires ou des usines, car elle a centralisé la pensée par une totale uniformisation : c'est le triomphe intellectuel de Mao. Il se légitime par sa propre pensée, devenue source de toute légitimité.

Chapitre III

Chou En-lai

Talleyrand dans le rôle de Richelieu

Verrions-nous, l'un des deux grands? Sur cette question, point de lumières, ni avant notre départ de France, ni à notre arrivée en Chine; le mystère fait partie de la règle du jeu. Mao? Peu d'espoir en cette période, nous avait-on d'avance annoncé : à Pékin, on nous confirma qu'il n'était pas présent dans la capitale, mais « quelque part en province*. »

Chou En-lai, Premier ministre inamovible depuis 1949? Ce petit-fils de mandarin impérial, devenu le pivot du communisme chinois? Ce charmeur, qui racontait à Nasser, dans un sourire, comment la Chine cultivait son meilleur pavot pour en empoisonner les G.I.'s du Vietnam, en souvenir des guerres de l'opium? Ce félin discret qui survient à tous les tournants importants de l'histoire chinoise depuis cinquante ans? En 1913, à quinze ans, interne à l'école secondaire de Nankai, il ne songe déjà qu'aux moyens de réveiller la Chine. A dix-neuf ans, il va chercher à Tokyo la réponse à cette question. Il en revient pour participer à la révolte étudiante de 1919; il est arrêté et emprisonné. Il figure, en 1920, dans la petite troupe d'étudiants progressistes que Mao regarde d'un œil envieux prendre à Shanghai le paquebot pour aller découvrir en Occident les secrets des révolutions. Il est, avec Chen Yi, l'animateur de la section française du Parti communiste chinois, dont les survivants, un demi-siècle plus tard, forment toujours, autour de lui, le noyau le plus influent et le plus discipliné de la haute administration chinoise. A son retour, il devient en 1925 commissaire politique de l'Académie militaire de Whampoa, aux côtés de Chiang Kai-shek. Il essaye d'éviter la rupture entre le Parti et le Kuomintang. Quand elle est consommée, en 1927, il se lance dans l'insurrection, d'abord à Shanghai avec trois cents ouvriers, puis à Nanchang, à la tête du Parti dont il est devenu Secrétaire général. Les deux fois, il se fait écraser. Il rejoint dans le Kiangsi Mao et son armée de paysans. On le retrouve à Paoan, en 1935, parmi les rescapés de la Longue

* Quant à Lin Piao, le « dauphin » désigné, la vedette de la Révolution culturelle, nous relevons bientôt qu'il ne paraît pas opportun de parler de lui; on le dit gravement malade (cf. chap. XXV).

Marche. Il est dépêché de Paoan à Sian, en décembre 1936, où il obtient de Chiang Kai-shek — fait prisonnier par ses propres lieutenants —, contre la vie sauve, les années de répit qui permettront au communisme de prendre, face aux Japonais, sa stature nationale. Le voilà à Chungking, où il représente Mao auprès de la Chine nationaliste pendant près de dix ans.

Dès la Libération, il prend la tête à la fois du gouvernement et de la diplomatie de la Chine populaire. Il tient la vedette des conférences de Genève en 1954 — celle qui met fin à la première guerre d'Indochine — et de Bandung en 1955 — celle qui enfante le tiers monde. Il est à la tribune de la « Conférence des sept mille », en janvier 1962, pour défendre, seul avec Lin Piao, Mao attaqué de toutes parts après l'échec du Grand Bond en avant, amenant ainsi Liu Shao-chi à laisser au moins l'apparence du pouvoir à Mao, une apparence qui, quatre ans plus tard, se remplira à nouveau de réalité, au souffle de la Révolution culturelle. Quand celle-ci hésite et s'embrouille, par exemple à Wuhan en juillet 1967, il est là, qui vient donner aux gardes rouges déchaînés et décimés l'illusion d'une dernière victoire, aux militaires de style classique des engagements pour la suite, tout en sauvant la face de Mao dont les premiers émissaires avaient été envoyés en prison par le commandant de la place, le général Chen Tsai-tao... Il sera là, en février 1972, pour parler à Nixon : c'est lui, en définitive, que le Président américain viendra voir; lui, à qui le Premier japonais, Tanaka, viendra proposer la réconciliation; lui qui, après l'éviction de Lin Piao, restera seul avec Mao.

Rencontrerons-nous le diplomate, capable de remporter les batailles sans les livrer, en gagnant le temps qu'il faut pour que le vent tourne, en déplaçant le pion qui change la partie? Cet homme qui a su, sans jamais représenter autre chose que lui-même, tracer son chemin au milieu des clans, entre les « rebelles-révolutionnaires » et les cadres administratifs, entre le parti et l'armée; et non point seulement tracer son chemin, mais y faire passer la révolution chinoise, comme s'il était le point d'équilibre des forces qui d'abord la déchirent, puis, grâce à son jeu subtil, la composent?

Un 14 Juillet à l'ambassade

Ainsi qu'il était de coutume, dans la Chine ancienne, pour l'accès des étrangers à l'empereur, on nous tint dans l'ignorance jusqu'au dernier moment. Nous nous trouvions à Pékin le 14 Juillet : notre ambassade s'ouvrait pour la réception traditionnelle. L'année précédente, la première délégation gouvernementale française auprès de la Chine populaire, conduite par André Bettencourt, était ici

pour cette même fête, et Chou En-lai était venu. Reviendrait-il? La réception commençait à six heures et demie. C'est l'instant où un coup de téléphone prévint notre ambassadeur, Étienne Manac'h, déjà affairé à serrer des mains, que le Premier ministre allait arriver. A sept heures précises, il était là. De sa démarche à pas glissés, comme s'il était monté sur patins, il avança au milieu de la foule des diplomates de toutes nationalités et des officiels chinois. En cet instant, ceux qui parlaient s'interrompirent au milieu de leur phrase; ceux qui étaient assis se levèrent; ceux qui buvaient posèrent leur verre. Un grand silence s'établit. Louis XIV, entrant dans la Galerie des Glaces, précédé par les hallebardes ponctuant « Messieurs, le Roi! », n'aurait pas produit plus d'effet dans la foule des courtisans.

Après les présentations, on nous installa tous deux sur un canapé, au bord d'une terrasse légèrement surélevée au-dessus du gazon, sur lequel les invités, debout, verre en main, formaient un demi-cercle attentif — non aux propos, dont ils ne pouvaient même pas percevoir des bribes, mais aux expressions de visage, tout en finesse, du Premier ministre que mitraillaient des photographes. Un interprète, assis derrière sur un tabouret, se penchait à mon oreille; nous y devisâmes une heure durant, pendant que l'ambassadeur tenait compagnie à ses invités, notamment au ministre des Affaires étrangères en fonction, Chi Peng-fei.

De cette conversation, comme des deux qui suivirent, on trouvera l'essentiel épars dans ce livre. A travers elles se dessinaient quelques aspects de la personnalité de celui qui, sous l'inspiration lointaine de Mao, était le vrai patron de la Chine.

Échanges de courtoisie. « Cette mission, dit-il, devrait marquer un nouveau progrès dans les relations amicales qui se sont instaurées entre nous depuis 1964. — C'est exactement, dis-je, ce qu'en attend le président Pompidou; quoique nous ne soyons pas une mission gouvernementale, il a tenu à me recevoir à la veille de notre départ, et doit me revoir à notre retour. »

Cette précision éveille l'intérêt du Premier ministre. Dans les régimes autoritaires, on ne s'intéresse que relativement peu aux hommes politiques à l'écart des affaires, fussent-ils plus proches idéologiquement. Seuls comptent les gouvernements — et la majorité qui les soutient.

Il répond aussitôt : « Il faudra que je vous revoie avant la fin de votre séjour à Pékin. Quand partez-vous? Nous allons arranger cela. »

S'agissait-il d'une formule de politesse ou d'un rendez-vous ferme? Le soir, j'interrogeai notre ambassadeur : « Devrions-nous saisir la balle au bond et solliciter une audience en bonne et due

forme? — Gardez-vous-en bien! Si le Premier ministre tient à vous recevoir, il fera signe sans que vous le lui demandiez. S'il ne tient pas à vous recevoir, il ne le fera pas, même si vous le lui demandez. »

Dans la suite de l'entretien, Chou En-lai me parle en chuchotant derrière son éventail, sur un ton de confidence.

« La Chine populaire a eu plaisir à constater que la France demeure attachée à la politique d'indépendance des États qui a été inaugurée par le général de Gaulle, avec tout ce qu'elle entraîne : refus des deux hégémonies, non-ingérence dans les affaires intérieures des autres pays, coopération avec les divers pays sans tenir compte de leurs différences de systèmes politiques et sociaux.

— C'est dans cet esprit que nous souhaitons développer les relations amicales entre la France et la Chine : elles sont une conséquence et une des conditions de notre politique d'indépendance. En particulier, notre Président serait heureux que la mission de haut rang, dont Votre Excellence avait déjà annoncé l'envoi en France voici juste un an à M. Bettencourt, vienne sans trop tarder. Sinon, n'y aurait-il pas déséquilibre entre le nombre des missions françaises de portée politique qui vont en Chine, et le nombre des missions chinoises en France? »

Le Premier ministre en convient : « Nous avons été retardés dans nos projets par la mise en place des nouvelles structures, à la suite de la Grande Révolution culturelle prolétarienne. C'est seulement après la convocation de la quatrième législature de l'Assemblée populaire que nous avons prévu d'envoyer cette mission en France. »

Il me précise que l'Assemblée serait réunie « avant la fin de l'année ou dans le courant de l'hiver ». C'était beaucoup d'optimisme : depuis lors, on a sans cesse remis cette convocation. Sans doute Chou En-lai pensait-il liquider le problème Lin Piao et achever la reconstruction du Parti plus aisément que ce ne fut possible.

En tout cas, cette liaison, curieuse dans une optique française, entre l'envoi d'une délégation ministérielle et la date d'une session parlementaire, m'incite à informer le Premier ministre que notre Assemblée nationale souhaite de son côté accueillir une délégation de l'Assemblée populaire chinoise.

« Nous examinerons cette invitation dans un esprit d'amitié.

— Il ne faudrait pas que l'envoi de votre délégation parlementaire se substitue à celui de votre délégation gouvernementale. Il paraît évident que la mission parlementaire ne pourra avoir lieu qu'après la convocation de votre nouvelle Assemblée. Au gouvernement chinois d'apprécier s'il est nécessaire que la délégation gouvernementale chinoise attende elle aussi cette date. »

Chou En-lai comprend à demi-mot : « Il n'est peut-être pas indispensable, en effet, d'attendre, pour envoyer la délégation ministérielle, la convocation de la quatrième législature. Nous allons y réfléchir. »

Collégial ou royal, ce « nous »? En tout cas, comme le « nous verrons » de Louis XIV, l'expression n'est pas dilatoire : la décision me sera annoncée quatre jours plus tard. J'aborde les affaires culturelles :

« La différence des langues forme une barrière malaisée à franchir. Nous ne nous faisons naturellement pas d'illusions sur la possibilité pour 750 millions de Chinois de parler français ni pour 50 millions de Français de parler chinois. Mais peut-être y a-t-il d'autres moyens d'échange, qui permettraient à la Chine et la France de se mieux comprendre l'une l'autre et d'entretenir leur amitié? Par exemple, André Malraux, lors de son voyage en Chine de 1965, avait proposé au gouvernement chinois l'envoi à Paris d'une exposition, qui aurait pu comporter des trésors de l'art chinois, et ensuite se transporter à Londres, Bruxelles, Rome, etc. Cette idée ne pourrait-elle pas être reprise? »

Il me semble que la figure de Chou En-lai se ferme. Chaque fois que nous prononçons le nom d'André Malraux, nous avons aussi peu de succès. Ce comportement bizarre se confirmera de jour en jour. Dans les comités révolutionnaires de province, les écoles, hôpitaux, usines, où l'on nous reçoit, on célèbre immanquablement trois messagers de l'amitié franco-chinoise « depuis la décision historique du général de Gaulle et du président Mao d'échanger des ambassadeurs » : François Bénard, que nous avions un peu oublié, et qu'on appelle parfois Bernard *, André Bettencourt et Maurice Couve de Murville. Jamais le nom d'André Malraux n'est prononcé; on se dérobe quand nous essayons de savoir pourquoi. Il nous faudra attendre trois semaines pour avoir la clé, ou une clé, de l'énigme : un de nos accompagnateurs finira par nous glisser à l'oreille qu'on reproche à André Malraux d'avoir, dans ses *Antimémoires*, prêté à Mao des propos « qui s'éloignent sensiblement de ceux qu'il avait prononcés », au cours de l'audience effectivement accordée le 4 août 1965.

Pourtant, le grand écrivain n'a jamais caché qu'il ne prétendait pas présenter une sténographie des conversations qu'il relatait : comme il l'explique en préface des *Chênes qu'on abat*, il « a rêvé d'un Goya » sans « chercher à faire une photographie ». Mais des adeptes

* François Bénard, alors député des Hautes-Alpes, conduisait un groupe d'amitié de l'Assemblée nationale en voyage en Asie du Sud-Est, en janvier 1964, lequel s'était trouvé par hasard à Pékin au moment de l'annonce de la reconnaissance de la Chine populaire par la France.

du réalisme socialiste peuvent-ils admettre la définition surréaliste de l'art : « plus réel que la réalité »?

Je reprends :

« A défaut d'exposition, la Chine pourrait envoyer en France des spectacles. L'Opéra de Pékin avait recueilli un grand succès à Paris vers 1955. Il s'est maintenant reconverti vers des thèmes révolutionnaires contemporains. Pourquoi n'en ferait-il pas bénéficier le public français et européen? Ou alors vos acrobates?

— En effet. Eh bien, nous allons y réfléchir. »

Là non plus, la réponse ne tardera pas.

Quant au domaine des échanges commerciaux, je dis au Premier ministre notre souci de voir les relations économiques entre la Chine et la France portées au même niveau que les relations politiques. Le Japon devance de beaucoup la France : même la Grande-Bretagne et l'Italie ont progressé plus vite qu'elle. « N'est-il pas un peu décevant que la France, tout en étant celle des nations occidentales qui a le plus d'affinités politiques avec la Chine, ne fournisse que 4 pour 100 environ du commerce chinois, importations comme exportations? * »

— Vous avez raison. Il y a là un problème que l'on devrait pouvoir faire avancer. Vous aurez des conversations plus détaillées sur ce sujet avec nos camarades responsables du Commerce et nous en reparlerons. Les missions que nous vous avons envoyées pour votre Salon aéronautique du Bourget et pour votre Exposition océanographique de Bordeaux ont été très satisfaites de ce qu'elles ont vu. »

Le Premier Ministre n'entre pas dans le détail; l'on ne connaîtra que plus tard le résultat le plus spectaculaire de cette visite « très satisfaisante » au Bourget : l'achat par la Chine de trois Concorde.

« Mais, reprend-il malicieusement, vos industriels font-ils le nécessaire? Viennent-ils à la Foire de Canton? »

Certes non, ils n'y viennent pas assez, et surtout n'y restent pas assez longtemps pour emporter les contrats à force de patience. En avançant dans le sujet, nous arrivons sur les problèmes d'équilibre des échanges et de préférence : ne suffit-il pas à la Chine d'équilibrer globalement ses échanges sans les équilibrer pays par pays? Et à condition d'offres égales, la Chine ne pourrait-elle retenir les produits français? « Il faudra en reparler. »

Avec ce goût national pour les énumérations, Chou En-lai résume en comptant sur ses doigts les décisions qu'il s'est promises :

---

* A Shanghai, au cours d'une randonnée en vedette sur le Yang-tzu et le Huang Pu, nous serons mortifiés de ne repérer aucun bateau français parmi les nombreux cargos battant pavillon occidental : on n'a pas vu nos couleurs à Shanghai, nous précise-t-on, depuis plusieurs années.

« Il y a quatre points : possibilité d'avancer la date de la mission ministérielle chinoise en France ; envoi d'une exposition d'art chinois ; représentation de ballets ; traitement privilégié accordé à la France pour amplifier les échanges commerciaux ; il faudra que nous reparlions de ces quatre points. »

La Chine gaullienne

Comme si la conversation prenait maintenant un tour plus intime, Chou En-lai, parlant à mi-voix dans le brouhaha de la réception, me dit son respect pour la figure et l'action du général de Gaulle. Le propos n'est pas sollicité. Et la mort lui a enlevé tout caractère d'opportunité.

Chou insiste : « Nous éprouvons une profonde admiration pour la politique d'indépendance que le général de Gaulle a affirmée avec tant d'éclat et de courage. Nous sommes heureux que le Président Pompidou reste fidèle à cette ligne. »

L'indépendance, tout est là. Parce que de Gaulle en a été le champion, les Chinois passent sur les oppositions idéologiques pour l'honorer comme un maître. Chou En-lai admire celui qui a pu mobiliser la résistance contre l'envahisseur ; celui qui a su, sans se départir de sa sérénité, prendre ses distances avec un ami très puissant ; celui qui a dénoncé la politique des blocs ; celui qui a payé d'exemple en dégageant son pays de la domination coloniale, pour ne pas refuser aux autres l'indépendance qu'il revendiquait pour lui-même.

Bien entendu, la comparaison avec l'attitude américaine au Vietnam s'impose. Là encore, de Gaulle est respecté pour avoir « osé dire la vérité à ses propres alliés », dans le « discours prophétique » de Phnom-Penh, auquel Chou En-lai se rapporte pour définir « les principes sans lesquels la paix ne reviendra pas dans la péninsule ».

« Le général de Gaulle a disparu soudainement, dis-je, sans avoir pu mener à bien le projet qu'il avait formé de venir en Chine — au cours du printemps qui a suivi sa mort. »

L'ambassadeur, qui s'était joint un moment à la conversation, précise : « Bien entendu, si le gouvernement chinois avait été d'accord pour ce projet.

— Naturellement, nous aurions été d'accord ! »

Le gouvernement chinois aurait été d'autant plus « d'accord » que — désireux d'éviter la voie officielle qui aurait rendu un refus humiliant — il avait demandé à Han Suyin de transmettre au Général l'invitation officieuse de la Chine : le message allait lui parvenir, par l'intermédiaire de Jacques Rueff, au moment où la mort le surprit. Il était tout disposé à répondre à cette invite, dont il n'attendait plus que la confirmation.

Déjà, en septembre 1970, deux mois avant sa fin, il exposait son projet à sa nièce, Marie-Thérèse de Corbie, conseiller d'ambassade, qui était venue le voir à Colombey avant de rejoindre son poste à Pékin, où nous la retrouvâmes.

« Nous lui aurions réservé un accueil extrêmement chaleureux, continue Chou En-lai. Puisque le destin en a décidé autrement, nous sommes prêts, naturellement, à recevoir son successeur. »

Sondage? Préliminaire d'une invitation en bonne et due forme? Répondre à cette phrase serait précipiter peut-être un peu les choses. Je ne me sens pas autorisé à saisir la balle au bond.

Pourtant, il est clair que dans l'esprit de mon interlocuteur, ne fût-ce qu'à cause de la place de cette incidente dans la conversation, il s'agit de faire signe au successeur et continuateur du Général, comme on faisait signe au Général lui-même. Tant que ce geste n'aura pas eu lieu, l'histoire des deux peuples aura quelque chose d'inachevé.

Après un temps, Chou reprend : « Le peuple chinois n'oubliera pas ce que le général de Gaulle a fait pour l'amitié entre les deux pays et pour le monde. J'ai regretté que ses funérailles aient eu lieu si vite; aucun avion ne me permettait de me rendre à Paris en temps utile. » Il reste un instant songeur. On n'entend plus que le brouhaha des conversations dans le jardin. « Oui, répète-t-il, pourquoi ses funérailles ont-elles eu lieu si vite?... Sa mort a été un deuil pour toute la Chine. Le président Mao l'a exprimé dans un télégramme tout à fait exceptionnel qu'il a adressé à Mme de Gaulle. »

Ce télégramme — le seul où Mao eût jamais fait l'éloge funèbre d'un homme d'État occidental —, les deux couronnes dans le cimetière de Colombey, aux noms de Mao et de Chou, les drapeaux en berne à Pékin, les grands du régime venant signer le registre ouvert à notre ambassade, tout cela témoigne d'une révérence sans calcul. Peut-être la manifestation la plus touchante en aura-t-elle été ce toast — le premier que j'aie entendu proposer pour un mort — que le président Kuo Mo-jo portera quelques jours plus tard, lors d'un dîner offert par notre ambassadeur :

« Le général de Gaulle n'est plus. Mais son corps seul est mort. Son esprit est toujours vivant. Car les idées qu'il a défendues et incarnées ne peuvent pas mourir. Je lève mon verre à l'immortalité de l'esprit du général de Gaulle! »

Hommage inattendu, sous un régime de matérialisme dialectique, de la part d'un écrivain marxiste-léniniste, soudain redevenu confucéen.

C'est encore le souci de l'indépendance qui anime Chou quand il m'interroge sur le Marché commun. Il conclut : « Nous sommes très satisfaits de voir que les négociations pour élargir le Marché commun à la Grande-Bretagne et à d'autres pays ont pu aboutir.

Il est bon que la puissance de l'Europe se renforce. Cela fait partie de la lutte contre l'hégémonie des deux superpuissances. »

Cette réaction du Premier ministre chinois est significative. Dix ans plus tôt, la Chine voyait dans l'organisation européenne un subterfuge de l'hégémonie américaine. L'image de l'Europe a changé : c'est largement à l'action persévérante de Paris qu'on le doit. A tel point que les dirigeants chinois sont, reconnaissons-le, nettement en avance sur le climat politique de l'Europe. Ce qui est frappant aussi, c'est que leur jugement est diplomatique plus qu'idéologique : la Communauté économique ne leur paraît pas condamnable ou négligeable, comme un arrangement entre pays capitalistes, mais intéressante et louable, comme un fait nouveau sur l'échiquier géopolitique. *Mutadis mutandis*, le renforcement de l'autonomie des pays d'Europe occidentale par rapport aux Américains* va, à leurs yeux, dans le même sens que le renforcement de l'indépendance des Yougoslaves, des Albanais ou des Roumains par rapport aux Russes. Les journalistes à qui je rapporterai ce propos de Chou En-lai, à la fin de l'entretien, ne se tromperont pas sur l'importance de cette nouvelle attitude : ils titreront leurs articles sur ce point.

La politique des petits pas

« Les relations internationales évoluent, enchaînai-je ; vous-mêmes, vous vous trouvez devant une situation nouvelle dans vos rapports avec les États-Unis. Vous devez être satisfait de voir les Américains développer avec vous la politique du ping-pong et des petits pas. »

Ignorant que Henry Kissinger était passé à Pékin la semaine précédente et que, deux jours plus tard, éclaterait l'annonce du voyage du Président Nixon, je ne me doutais pas que je touchais aussi juste. La réponse fut presque brusque :

« Les petits pas ne suffisent plus. Le moment va venir où les Américains devront faire un grand pas. »

Quatre jours plus tard, Chou En-lai me fera comprendre que, dans son esprit, les grands déplacements ne sont encore que de petits pas.

La conversation s'achève. Non sans que Chou En-lai m'ait donné deux jolis exemples de l'humilité traditionnelle des Chinois — collective et personnelle. Les performances thermonucléaires et spatiales de la Chine ? « Il ne s'agit que de quelques expériences atomiques et de quelques lancements de fusée. Nous en sommes encore au stade du tâtonnement... Oui, nous sommes un pays arriéré. Il nous faudra

---

* Depuis lors, les Chinois ont introduit une nuance dans leur doctrine : ils préconisent que l'Amérique maintienne son dispositif militaire en Europe, comme au Japon, pour les protéger contre les entreprises soviétiques.

au moins cent ans pour rattraper notre retard. » Sa réputation de travailleur infatigable? « Je ne sais pas si je travaille dix-huit heures par jour, mais il est exact que le peuple chinois travaille beaucoup. » Relancé, il avoue cependant : « J'arrête rarement mon travail avant cinq heures du matin; je le reprends vers onze heures. »

Ce travail nocturne, dans le silence de la Cité interdite et endormie, cela semble une habitude des dirigeants chinois. Khrouchtchev le disait de Mao : « Il travaille toute la nuit, c'est un hibou [1]. » Il en était de même à Moscou du temps de Staline.

A ce moment, l'ambassadeur demande le silence et célèbre, en quelques mots bien sentis, l'amitié franco-chinoise. Avant que Chi Peng-fei ne réponde, Chou En-lai a disparu.

Concélébration de l'amitié franco-chinoise

Le dimanche suivant, tandis que nous visitions la Grande Muraille, on nous murmura à l'oreille que nous serions reçus à notre retour à Pékin. Par qui? On ne savait pas. A notre retour, on nous consigna, soit à l'hôtel, soit à l'ambassade; prière de ne pas s'égarer dans les rues de Pékin; il fallait qu'on pût nous atteindre à tout instant par un coup de fil. Les desseins d'en haut sont impénétrables : il faut se tenir prêt à tout instant, « car tu ne sais ni le jour ni l'heure ». Enfin, après un après-midi ponctué d'appels téléphoniques, à vingt heures, la cohorte doit s'ébranler en toute hâte : « on » nous attend au palais du Peuple. C'est seulement en montant les marches que nous avons confirmation qu'il s'agit bien de Chou En-lai.

Ce palais est l'endroit où les grands du régime ont coutume de recevoir. Non seulement aux délégations comme la nôtre, mais aussi bien aux diplomates, ils ne donnent pas audience dans l'intimité de leur bureau, encore moins de leurs appartements. Les dirigeants chinois aiment les lieux banals : c'est à l'aéroport même qu'ils reçurent un jour Kossyguine... On aperçoit les hauts murs prune de la Cité interdite, couronnés de tuiles jaunes; dans cette enceinte vivent, au voisinage de Mao et de Chou, les membres du Bureau politique.

Dans une grande salle, trois cercles concentriques de fauteuils d'osier, où prennent place des rangées de témoins muets : des personnalités chinoises et les trois sortes de Français qui sont là, députés, journalistes, membres de l'ambassade.

Le protocole veut que la conversation soit circonscrite au Premier ministre et au chef de la délégation. Il est matérialisé par un micro placé entre nous, et qui ne permet qu'à nous deux de nous faire entendre dans ce vaste salon. Chacun suit religieusement cette concélébration de l'amitié franco-chinoise.

Quelques paroles aimables; le Premier ministre chinois félicite Étienne Manac'h d'« être ici l'ambassadeur le plus actif ». Kuo Mo-jo, silencieux maintenant parmi les figurants attentifs, l'avait l'autre jour comparé devant nous, pour son rôle de rapprochement, au Grand Pont de Nankin.

Chou entame un éloge de la France, dont l'introduction nous surprend avant qu'il ne nous en livre l'explication :

« Les Français sont très hospitaliers. Surtout le peuple français. Il n'y a pas de différences de races chez vous. En France, les races vivent entre elles sur le pied d'égalité. C'est chez vous que j'ai appris cela. Lorsque j'étais à Paris, j'ai eu l'impression d'y voir comme une exposition de toutes les races. Et les gens de toutes races peuvent se marier entre eux *. »

Chou En-lai est tout à ses souvenirs des années 20 : le Quartier latin; le bistrot de la Bastille où il donnait ses rendez-vous clandestins; les ateliers de Renault où il allait gagner un peu d'argent et entretenir la flamme révolutionnaire de ses camarades ouvriers; et peut-être aussi les filles qu'il aimait.

« A propos de la France, poursuit-il, il y a deux points. D'un côté, le peuple français adopte cette attitude non discriminatoire vis-à-vis de tous les peuples du monde. Mais de l'autre, je dois souligner que, dans votre pays, les classes existent. Vous n'êtes peut-être pas d'accord, mais je l'ai appris en vivant en France, parce que c'est en France que j'ai commencé à adhérer à une organisation communiste. »

Il le redira à la délégation conduite par Jean de Broglie qui nous succédera quelques mois plus tard, mais en précisant ironiquement à l'intention du député communiste Louis Odru, qu'il se fera désigner : « Ce n'est pas au Parti communiste français que j'ai adhéré, c'est au Parti communiste chinois, qui avait une section en France. » Pas de compromission, même rétrospective, avec un parti « révisionniste »!

« Vous devez être fiers des deux traditions qui existent chez vous, ajoute-t-il en accentuant son permanent sourire : d'un côté, la Grande Révolution française, *La Marseillaise*; de l'autre, la Commune de Paris et *L'Internationale*, ce chant très aimé! »

Faut-il laisser le Premier ministre sous l'impression que la France de 1920 qu'il a connue, et qui était encore la France de Marcel Proust, avec ses oppositions de classes tranchées et ses préjugés sociaux, s'est perpétuée cinquante ans plus tard?

---

* Cette admiration pour les mariages interraciaux, que Chou a exprimée à nouveau depuis cet entretien, se heurte pour le moment à la pratique officielle, qui fait tout pour les décourager en Chine.

« Si Votre Excellence, lui dis-je, nous faisait l'honneur de revenir en France, elle pourrait mesurer le chemin parcouru. Je ne veux citer qu'un exemple, celui de la démocratisation de l'enseignement. Il y a actuellement soixante fois plus de fils d'ouvriers à l'Université qu'il n'y en avait à la veille de la deuxième guerre mondiale. Ce n'est pas encore suffisant, certes, et nous avons beaucoup de chemin à faire encore; mais les progrès sont rapides. Et les Français sont profondément attachés à l'idéal d'égalité des droits et des chances, même s'il n'est pas encore atteint. »

J'aurais bien envie d'inverser le jugement de Chou En-lai. Les Français ne sont pas racistes? Quand ils n'ont pas l'occasion de l'être. Dès que la proportion des autres races atteint la cote d'alerte, que ce soit naguère en Algérie ou aujourd'hui à Aubervilliers, il se produit parmi eux à peu près les mêmes phénomènes de rejet qu'à Londres, Los Angeles ou Johannesburg. Les Français sont enfermés dans leurs classes sociales? Comment le dire, alors que, dans les amphithéâtres des universités, on ne peut guère reconnaître, avec leurs *blue-jeans* délavés, le fils de garde-barrière du fils de P.-D.G.? Du reste, mon interlocuteur m'abandonne le terrain. Conviction ébranlée ou courtoisie supérieure?

« Ce que je vous ai dit à propos des deux choses que j'avais pu apprendre en France pendant ma jeunesse, c'était seulement pour vous dire l'influence que la France avait exercée sur moi dans le passé. Naturellement, ce que Votre Excellence vient de dire concerne le présent. »

Le diplomate l'emporte exquisément sur l'idéologue.

Les préliminaires sont achevés : après avoir publiquement rappelé le rôle du général de Gaulle dans l'établissement de l'amitié franco-chinoise, et exprimé son regret de ne pas avoir eu « l'honneur de le recevoir en Chine », le Premier ministre va répondre aux quatre questions que je lui avais posées le 14 juillet à l'ambassade.

« D'abord, je viens justement de parler de ces fouilles à propos desquelles vous avez montré votre intérêt. Nous devons faire des préparatifs sérieux. Nous voulons vous faire voir des pièces authentiques et non pas des copies. Et si nous faisons une exposition de ces fouilles chez vous, il est probable que d'autres pays voudront aussi l'accueillir. C'est une affaire à mettre au point avec soin, mais nous y sommes décidés. »

De fait, on venait de nous présenter, pour la première fois à des étrangers, l'exposition installée dans la Cité interdite et encore fermée au public chinois, des objets récemment découverts dans des tombeaux Han du IIe siècle avant Jésus-Christ — sarcophages en jade et or, trésors de vases et de bijoux. J'avais suggéré au directeur des Antiquités chinoises, qui nous accompagnait, d'organiser à Paris

et en Europe une exposition de ces découvertes. Ce directeur m'avait dit qu'il examinerait la question. Il était là, muet dans le cercle des notables; mais il avait visiblement rendu compte de notre conversation. Comment fait Chou En-lai, qui doit s'occuper de tout ce qui se passe chaque jour en Chine et dans le monde, pour se tenir au courant de détails aussi menus, et se mettre en mesure de répondre avec précision aux questions que je lui ai posées quatre jours plus tôt, ou que j'ai soulevées dans l'intervalle devant des hauts fonctionnaires? Étonnant exemple d'ubiquité intellectuelle, mais aussi de bonne circulation de l'information dans les hautes sphères chinoises.

« D'autre part, reprend-il, nous avions déjà promis d'envoyer en France une délégation dirigée par un ministre de haut prestige. Je pensais l'envoyer après la convocation de la 4e Assemblée nationale populaire. Cependant, l'Assemblée n'a pas encore été réunie. Nous devons envisager la chose d'une autre manière. Nous enverrons cette délégation de manière qu'elle se trouve à Paris le 1er octobre. »

Pourquoi le 1er octobre? C'est le jour de la fête nationale chinoise, l'anniversaire de la proclamation de la République populaire par Mao sur la place Tien An Men, le 1er octobre 1949. Les Chinois avaient remarqué que deux années de suite, nous avions envoyé une délégation à Pékin pour le 14 Juillet : ils nous rendaient la politesse *.

Le troisième point était précisément celui des échanges commerciaux. De la façon la plus claire, Chou En-lai indiqua qu'après le Japon, favorisé par la proximité et aussi pour des raisons politiques (« Nous maintenons des relations cordiales avec les firmes japonaises amies afin de promouvoir l'établissement de relations diplomatiques entre nos deux pays »), il souhaitait favoriser la France :

« Bien sûr, la France devrait être plus avantagée en tenant compte de l'aspect diplomatique. Dans le cadre de notre commerce avec les pays d'Europe, Grande-Bretagne, Italie, Hollande, Autriche, lorsqu'il s'agit de produits identiques, nous pourrions donner la priorité à la France. Je parle de produits de même nature et de même qualité.

« Pourquoi est-ce que je parle de tout cela devant les journalistes? ajouta-t-il soudain. C'est pour démontrer quel prix nous attachons aux relations particulières entre la Chine et la France. »

Et de se lancer, par contraste, dans l'historique de la difficile progression des relations diplomatiques entre la Grande-Bretagne et la Chine : simple reconnaissance *de facto* en 1950, chargés d'affaires échangés en 1954. « Nous cherchons maintenant à voir comment les

---

* Les deux promesses ont été tenues. Une délégation chinoise, conduite par le ministre du Commerce Pai Hsiang-kuo, est venue effectivement en France à la date prévue. L'exposition des trésors découverts dans les tombeaux — avec l'un des deux *linceuls de jade* cousus d'or — a été organisée en mai 1973 au Petit Palais.

élever au niveau des ambassadeurs; il existe encore certaines difficultés*. » C'est pour faire « mieux ressortir combien les choses sont allées vite et bien avec la France, grâce à la volonté du général de Gaulle ».

Pour finir, Chou En-lai nous annonce l'envoi en France de l'Opéra de Pékin, qui y donnerait *Le Détachement féminin rouge* et *La Fille aux cheveux blancs* : « Le ballet tire en effet sa source de la France. C'est une tradition de chez vous. Mais on peut prouver qu'il est possible de rénover des techniques traditionnelles par une inspiration nouvelle. »

Chou pousse la courtoisie jusqu'à attribuer à la France une paternité qui revient de droit à l'Italie**. En tout cas, des quatre points qu'il avait récapitulés lors de notre première conversation, pas un qu'il ait négligé : ils auront tous trouvé une réponse positive***.

Avant de lever la séance, Chou En-lai me lance à la cantonade : « Je prie Votre Excellence de ne pas oublier de transmettre au président Pompidou, à votre retour, le message que je vous ai confié pour lui l'autre jour. »

De quoi pourrait-il s'agir, sinon de l'invitation à venir faire en Chine le voyage dont la mort avait privé le Général? Mais pourquoi a-t-il tenu à faire allusion à une avance murmurée en confidence et recueillie plus confidentiellement encore, devant des journalistes qui, à la sortie, vont se précipiter sur moi pour percer le secret? Ce qui va m'obliger à mentir par omission pour protéger un message dont non seulement la primeur, mais jusqu'à nouvel ordre l'exclusivité, sont évidemment dues à son destinataire.

La Chine et le monde

Troisième conversation : entourée de chuchotements, elle a lieu dans un petit salon du même palais du Peuple. Elle est réservée au président et aux trois vice-présidents**** de la mission. Un seul demi-cercle cette fois. Chou En-lai est au centre : les Français à sa droite; à sa gauche, la batterie de vieillards frêles et sourds. Le nombre

---

* Depuis lors, les difficultés ont été surmontées.

** Chou En-lai pèche-t-il par ignorance? Ou, au contraire, son érudition est-elle sans limites? On peut soutenir, en effet, que, si le ballet comme l'opéra tirent leur origine de la Renaissance italienne, en revanche l'opéra dansé et le ballet chanté, auquel se rattache directement l'actuel opéra-ballet des Chinois, s'est affirmé en France, sous la forme du *ballet de cour*, à l'instigation d'Henri IV et de Louis XIII.

*** Les échanges commerciaux franco-chinois ont connu une nette croissance. L'opéra de Pékin a été envoyé en Albanie, d'où il se proposait de gagner la France; mais il a dû repartir en Chine, aucune salle assez grande n'étant alors libre à Paris. En revanche, une troupe d'acrobates est venue.

**** Vincent Ansquer, Christian Poncelet, Louis Sallé.

de fauteuils en osier, des tasses de thé, des crachoirs, la place de chacun — invités français, témoins chinois —, tout a été minutieusement calculé par des fonctionnaires du protocole.

Ce que nous brûlons de connaître, bien entendu, c'est le sentiment de Chou En-lai sur la grande nouvelle dont tout Pékin bruit depuis deux jours : la prochaine visite de Nixon. Mais avant de répondre à ma question sur Nixon, Chou En-lai revient une fois de plus sur les relations franco-chinoises : « Le général de Gaulle en a fait son œuvre. Cela revient dans notre mémoire, surtout depuis qu'il n'est plus parmi nous. »

Je ne lui répète pas ce que j'entends encore le Général me dire, après un Conseil des ministres : « Si nous laissons la Chine mijoter derrière sa Grande Muraille, elle finira par exploser. Les Chinois deviendront enragés, s'ils ne le sont pas déjà. Il faut les aider à ouvrir des fenêtres. »

Parce que la France a été le seul des pays occidentaux à agir de la sorte, avec une sérénité aussi scandaleuse, les Chinois lui en gardent une vraie reconnaissance. Chou En-lai pourrait donner lui-même, à la question que je posai alors au Général : « Pourquoi la France a-t-elle attendu si longtemps pour reconnaître les faits? » la réponse que celui-ci me fit : « Parce qu'elle n'était pas indépendante. »

Dans cet échange diplomatique, c'est d'une reconnaissance au sens fort du mot qu'il s'est agi : la France et la Chine se sont mutellement reconnues, comme deux nations qui n'admettaient pas que d'autres fussent les ordonnateurs de leur destin.

Pourtant, à un moment, l'idéologie parut la plus forte, alors même que les relations franco-chinoises prenaient leur essor. A peine avait-on échangé les premiers professeurs, les premiers étudiants, les premiers chercheurs, que la Révolution culturelle vint tout arrêter. Quand de Gaulle parle à Phnom-Penh, en septembre 1966, les dirigeants chinois sont aux prises avec le chaos de leurs propres factions et les affrontements des gardes rouges : son discours est passé sous silence*.

Des gardes rouges accusaient publiquement le président de la république, Liu Shao-chi, et le ministre des Affaires étrangères, le maréchal Chen Yi, de « se prosterner devant les portraits du général de Gaulle ». Les événements de mai 1968 rencontrèrent à Pékin un brûlant écho. Un demi-million de Chinois, manifestant le 21 mai sur la place Tien An Men, confondirent dans leur enthousiasme la commémoration de la Commune de 1871 et la célébration de la « nouvelle Commune ».

* Chou En-lai a exprimé le regret de n'avoir pas pensé à inviter le Général à Pékin pendant l'été 1966, à l'occasion de sa visite au Cambodge : mais l'effervescence d'un peuple en folie l'aurait-elle alors permis?

Les principaux dirigeants chinois paraissent bien avoir cru un instant au succès de cette « révolution ». C'est seulement avec le recul du temps qu'ils s'aperçurent que le mouvement de mai n'en était pas une vraie. La retraite du général de Gaulle, la crainte que les Chinois ont pu concevoir, quelque temps, que la France renonçât au « refus des deux hégémonies », la satisfaction de la voir poursuivre la même politique, l'achèvement de la Révolution culturelle sur une note apaisée, ont fait mesurer à la Chine l'intérêt que présentait la politique de Paris. Aujourd'hui, Chou n'a pas de mots assez durs pour les « maoïstes » français : « Il y a chez vous des hommes qui se parent du nom de maoïstes et déshonorent ainsi le nom du président Mao et le renom de la Chine populaire. »

« *Ce n'est pas moi qui ai invité Nixon* »

Je répète au Premier ministre ma question sur l'invitation faite à Nixon.

« Oh ! me dit-il, en levant ses deux mains dans un geste de suave dénégation, ce n'est pas moi qui l'ai invité ! »

Après l'entretien, je demanderai à l'interprète si le Premier ministre avait voulu marquer que cette initiative ne venait pas de lui, mais d'un autre, par exemple du président Mao, qui la lui aurait imposée ; ou que c'était Nixon qui s'était invité lui-même. L'interprète se récria. La première hypothèse ne pouvait s'envisager un seul instant : comment imaginer que le Premier ministre pourrait prendre ainsi ses distances par rapport au Président ? C'était une supposition absurde. En revanche, il était évident que les Américains avaient tant insisté pour que Nixon pût venir à Pékin, qu'à la longue, les Chinois n'avaient pu faire autrement que d'acquiescer à ce vœu*. Chou reprend :

« Cela vous surprend, mais rappelons-nous l'évolution de cette affaire. Trois ans à peu près ont passé depuis l'époque de la venue au pouvoir du président Nixon. Il a manifesté, à plusieurs reprises, le désir de venir en Chine pour apporter un changement à cet état d'antagonisme qui existe entre nos deux pays depuis la Libération. »

Chou En-lai a raison de ne pas faire remonter plus haut l'antagonisme sino-américain. A l'inverse des puissances européennes, les États-Unis n'ont pas cherché à s'implanter au XIXe siècle sur des concessions territoriales. La part d'indemnité qui leur fut versée à la suite de la révolte des Boxers, ils s'en servirent pour construire ou financer des établissements d'enseignement en Chine, dont l'université Peita, que nous venons de visiter. Les Chinois ne le recon-

* On peut pourtant se demander si la première hypothèse n'était pas la bonne.

naissent pas volontiers, mais enfin, si le contentieux est lourd, il est récent.

« Nous avons voulu voir. Le souhait des Américains nous est parvenu de divers côtés. Le général de Gaulle nous en avait informés. »

En effet : en février 1969, le général de Gaulle avait incité le président Nixon, lors de son passage à Paris, à annoncer unilatéralement le dégagement des troupes américaines du Vietnam, seule façon, selon lui, de sortir du bourbier. En mars, à l'occasion des obsèques d'Eisenhower à Washington, le président Nixon fit part au général de Gaulle de son intention de procéder au retrait progressif des effectifs américains engagés au Vietnam. Au mois d'avril, quelques jours avant de quitter le pouvoir, le général de Gaulle avait donné instruction à Étienne Manac'h, en partance pour Pékin, d'effectuer une démarche auprès de Chou En-lai pour établir la communication avec Washington. C'était le début de la politique des « petits pas ».

« Cette histoire de ping-pong, c'est un peu comme un hasard. Au début, quatre pays devaient participer. En faisant venir les Américains, nous avons pensé que les contacts entre les deux peuples pouvaient commencer. Nous avons voulu adopter une attitude d'observation. »

Un silence, et puis cette phrase où résonne l'humiliation ressentie par ces révolutionnaires au moment de leur victoire : « Il faut se souvenir que la grande guerre civile a eu lieu en Chine après la deuxième guerre mondiale. Le peuple chinois a remporté sa victoire. Nous avons établi la République populaire de Chine sur le territoire national. Le destin du pays est alors revenu entre les mains du peuple. Mais nous avons été un objet de mépris de la part des États-Unis. D'où vient cette discrimination? Comment guérir ces blessures? Telle est la question. »

Mais il y a aussi ce qui concrétise l'humiliation, « notre Alsace-Lorraine » : Taiwan *. Chou En-lai nous énumère alors huit points que les États-Unis devront accepter, s'ils veulent sincèrement réunir les conditions d'un rapprochement. Il compte sur les doigts ces variations sur un même thème :

« 1. Le gouvernement de la République populaire de Chine est le seul gouvernement légal qui représente le peuple chinois.

« 2. Taiwan est une province chinoise. Sa libération est un problème intérieur chinois. Aucune intervention étrangère ne peut être admise. (Du reste, cette libération pourra être pacifique. Pendant la guerre civile, plusieurs provinces se sont ralliées sans coup férir.)

* Les Chinois disent Taiwan, refusant d'utiliser le mot portugais de « Formose » — l'île de Beauté.

« 3. Dire que le statut de Taiwan n'est pas réglé est tout à fait absurde et erroné, puisque cette province a, dès la fin de la guerre avec le Japon, en 1945, été rendue à sa patrie. Le statut a été réglé alors une fois pour toutes.

« 4. Nous sommes fermement opposés à la « politique des deux Chines », une Chine continentale, une Chine de Taiwan, ou toute manœuvre similaire.

« 5. Nous sommes contre le *mouvement pour l'indépendance de Taiwan*, fabriqué de l'extérieur et manipulé par l'étranger.

« 6. Les Américains doivent retirer de Taiwan et du détroit de Taiwan toutes leurs forces armées et leurs installations militaires.

« 7. Le traité de défense entre les États-Unis d'une part et Taiwan et les Pescadores de l'autre, passé en 1954 par Dulles et Chiang Kai-shek après la conférence de Genève, est illégal et non avenu.

« La France n'est pas directement concernée par ces sept points, et c'est pourquoi nous pouvons en parler avec elle en toute liberté.

« 8. Toutefois, le huitième point vous concerne sans doute. Il s'agit de l'O.N.U. La Chine n'ira pas à l'O.N.U. tant que l'on soulèvera cette question des deux Chines ou toute autre formule — et nous savons que les Américains en ont beaucoup en réserve. Nous serons très fermes. Je prie Votre Excellence de transmettre ceci au président Pompidou. »

Quelques jours plus tard, Chou En-lai répétera ces huit points — dans des termes d'ailleurs assez différents — à une délégation d'universitaires américains, transformant, selon l'expression des journalistes qui nous accompagnaient, notre « discrétion » en « ratage ». Du coup, apparaîtra en pleine lumière tout ce que le voyage de Nixon représentera, tôt ou tard, de concessions de la part des États-Unis.

« Nous nous félicitons, reprend Chou, que la France ait su d'emblée reconnaître l'appartenance de Taiwan à la Chine... Cette position a fait scandale à ce moment-là. Si, au lieu de se scandaliser, les Américains avaient adopté la même attitude, cela aurait peut-être évité bien des souffrances... Mais il n'était pas possible à Johnson d'être d'accord avec le général de Gaulle sur ce point. Pas plus que sur le discours de Phnom-Penh. De Gaulle a voulu y proposer en exemple ses propres expériences. En retirant les troupes françaises de l'Algérie, et en recueillant plus d'un million de rapatriés sur le territoire de la France, il avait réalisé une chose qui n'était pas facile. C'est pourquoi je tiens à exprimer mon admiration pour tant de lucidité et de courage. Mais, en prenant cette décision, la France, loin de perdre la face, a obtenu la gloire. Elle s'est acquis l'estime de l'univers. Le général de Gaulle y a encore gagné en prestige. Certains

parlent maintenant de gloire et d'honneur avec mépris. C'est être myope. Ces notions valent toujours pour notre temps. Si les idées de la France avaient été suivies en 1966, cela aurait été un bien pour le monde entier. »

Ces propos nous amènent à l'Indochine, qui est bien pour les Chinois un problème distinct de ceux que pose et que peut régler la venue de Nixon : les Chinois ne décideront pas pour les Vietnamiens.

Manifestement, Chou En-lai a gardé un mauvais souvenir des accords de Genève de 1954 et du revirement américain :

« Nous avons notre point de vue sur Genève. Les accords ont été complètement violés par les États-Unis. Le président Mao a eu plusieurs entretiens avec Ho Chi Minh avant la mort de celui-ci. Il lui avait parlé de ce problème. A l'époque de Genève, nous étions au début de notre activité internationale. Nous avions très peu d'expérience. Comment avons-nous pu laisser les États-Unis étendre leurs mains partout, et ne pas signer les accords, nous contentant d'une déclaration verbale ! Ils ont promis de les respecter, mais ils se préparaient déjà à les torpiller ! »

Mais ce n'est pas parce que les Américains ont violé ces accords, que Chou souhaite y revenir. Comme le général de Gaulle, il fait une nette distinction entre les principes qui ont inspiré la conférence de Genève, et les structures qu'elle a tenté de mettre en place.

Les principes se ramènent à deux, que Chou retrouve d'ailleurs dans le discours de Phnom-Penh :

« 1. Toutes les troupes étrangères doivent quitter les trois pays et n'y jamais revenir,

« 2. On doit garantir que les trois peuples de l'Indochine puissent régler leurs affaires sans intervention étrangère. »

Chou En-lai n'évoque pas les problèmes de la réunification. C'est une question intérieure qui ne le regarde pas; mais sa manière de parler *du* Vietnam et des *trois* pays — Vietnam, Cambodge, Laos — montre à l'évidence qu'il s'accommoderait mal d'une partition prolongée.

Quant aux structures, elles sont dépassées. Elles accordent une place importante à des pays européens (U.R.S.S., Grande-Bretagne, Pologne) ou atlantique comme le Canada.

« Le seul pays asiatique est l'Inde... (Le ton du Premier ministre se fait plus incisif.) Asiatique, certes. Mais tout le monde sait bien que l'Inde ne jouit plus aujourd'hui d'un grand prestige.

— Elle était neutre au moment des accords de Genève.

— Oui, les choses ont changé. Encerclement de la Chine et collusion des superpuissances. »

L'Inde neutre semble désormais s'appuyer sur l'Union sovié-

tique, qui complète ainsi son encerclement de la Chine : c'est au moins l'impression que retire Chou En-lai. Un million de soldats sur la frontière nord (« Comment pourrait-on faire croire que c'est pour défendre la Sibérie contre nous? »). La Mongolie vassale est farcie de troupes. L'Inde cliente. Le Vietnam, truffé de « conseillers militaires » soviétiques, et gorgé par la Russie de fournitures militaires. Un encerclement où les vides sont remplis par les États-Unis et ses « fantoches » : Thaïlande, Saigon, Formose.

« Il y a deux superpuissances, me dit Chou tout uniment. D'abord les États-Unis, puis l'Union soviétique*. »

Normaliser les relations avec le monde, tout particulièrement avec l'Amérique, ce serait briser le cercle. Mais les Chinois ne sont pas si pressés d'arriver à une détente, qu'ils ne posent des conditions très exigeantes. Il n'y aura pas de normalisation des rapports avec les Américains, tant que les États-Unis ne se seront pas engagés irrévocablement à retirer toutes leurs troupes d'Extrême-Orient, en commençant par l'Indochine et Formose**.

En attendant, la Chine est très sensible à la collusion des superpuissances, en particulier pour ce qui fonde leur puissance : les armements atomiques. Chou cite en riant une formule d'Étienne Manac'h : « Plus on parle de désarmement, plus il y a d'armements. » (« Le président Mao a beaucoup apprécié cette formule. ») En réalité, aux yeux du Premier ministre, États-Unis et U.R.S.S. ne s'entendent que pour limiter la croissance de leurs armements, non pour désarmer.

« Huit années ont déjà passé et les discussions n'aboutissent à rien. Les armements entraînent des frais gigantesques. Aussi est-il bon que votre pays et le nôtre n'aient pas signé cet accord. »

Et le projet de conférence à cinq sur le désarmement? Sur ce point, la Chine et la France ont une position tactique différente. Le général de Gaulle avait suggéré, sans succès, une rencontre des cinq puissances nucléaires, Chine et France comprises. Les Soviétiques viennent de reprendre l'idée. Du coup, les Chinois la repoussent.

« Nous ne sommes pas favorables à une conférence à cinq sur le problème du désarmement. Nous n'y participerons pas. Nous connaissons la position de la France. Mais nous n'irons pas. Les deux superpuissances veulent nous faire tomber dans un piège. »

Chou pense, en réalité, qu'il n'y a pas lieu de limiter le nombre des puissances nucléaires. Il croit sans réserve à la vertu dissuasive

---

* Depuis la visite de Nixon, l'ordre est inversé : l'U.R.S.S. est considérée comme plus dangereuse « parce qu'elle est hypocrite ».

** Les rapports se normalisent, les Américains ayant acquiescé aux deux conditions : des « bureaux de liaisons » dirigés par des ambassadeurs sont ouverts à Pékin et Washington.

de l'atome : « Les Américains prétendaient, il y a vingt-cinq ans, que pour préserver la paix, il fallait qu'ils restent seuls possesseurs de la bombe. Puis, quand les Soviétiques l'ont également fabriquée, ils entendaient en partager le monopole avec l'Amérique. Mais il est clair, aujourd'hui, que la bombe atomique est le seul rempart qui fait obstacle à une troisième guerre mondiale. » A réserver aux « très grands » l'effet de la dissuasion nucléaire, on laisse la guerre courir sur toute la surface du globe : « Plus nombreux sont les pays qui possèdent la bombe atomique, plus le danger de guerre s'éloigne. La bombe atomique, c'est la paix. »

Rarement avais-je entendu pousser aussi loin la démonstration des vertus pacifiques de l'armement nucléaire.

« Nous croyons plutôt, reprend-il, qu'il faudrait faire participer tous les États qui le voudraient aux négociations sur le désarmement.

— Il nous est difficile, dis-je, de rejeter une proposition faite par nous-mêmes, d'autant que nous nous en tenons aux positions définies dans ce domaine par le général de Gaulle. Mais nous nous sommes gardés de dire que nous participerions à une conférence sans la Chine. Et les États-Unis, compte tenu de la conjoncture actuelle, seraient-ils disposés à participer si la Chine ne participe pas elle-même?

— Si nous n'allons pas à cette conférence, tranche Chou En-lai, elle ne pourra avoir lieu. »

Le cheval et le lasso

Soudain, par un de ces coq-à-l'âne qui font zigzaguer sa conversation autour d'un même axe, Chou cesse de se poser en victime de l'encerclement soviétique. A travers une image, il traduit sa joie d'entraîner dans le sillage de la politique d'indépendance un certain nombre de pays :

« Connaissez-vous la Mongolie? me demande-t-il. Non? Si vous y étiez passé, vous auriez pu constater qu'il y avait beaucoup de visiteurs sur place... »

Il éclate de rire, puis reprend son sérieux :

« C'est un pays voué au cheval. A travers les plaines, galopent de nombreux troupeaux de chevaux. Dans chaque troupeau, il y a un cheval de tête. Quand il s'emballe, les autres le suivent. On perd alors le contrôle de tout le troupeau, sauf si le cavalier qui les surveille réussit à attraper au lasso ce cheval. C'est cela que l'U.R.S.S. veut faire avec la Chine. »

Il ne dit pas que quelques-uns de ces chevaux, l'albanais, et peut-être le roumain, font à l'Union soviétique l'effet d'avoir été

volés dans son propre centre de dressage... Et les Russes ne se cachent pas de voir d'un mauvais œil telle ou telle avance faite vers l'Allemagne de l'Est, alors qu'eux-mêmes cherchent un arrangement avec l'Allemagne de l'Ouest; ou vers la Corée du Nord, jusqu'ici restée sagement dans l'allégeance soviétique.

Justement, Chou nous parle de la Corée : il faut régler cette question pendante depuis dix-huit ans. Il me rappelle ses souvenirs de Genève : « Lors de la dernière réunion, la Chine a proposé que l'on dise dans le communiqué que la question serait réglée par une prochaine conférence, afin de laisser un espoir. Eden penchait plutôt dans ce sens. Mais Bedell-Smith a fait alors un signe négatif de la main et Eden a fléchi. C'est ainsi que l'on s'est quitté sans résultat. L'état de guerre existe encore en Corée. »

Il prend acte de l'amélioration progressive de nos relations avec la Corée du Nord et nous encourage à poursuivre sur cette voie.

La Corée est proche du Japon, sujet d'inquiétude grandissant. Si Formose est l'Alsace-Lorraine de Chou, le Japon est son Allemagne :

« En Orient, il y a le Japon. Actuellement, l'expansionnisme japonais réapparaît. La Chine en fait l'expérience. La restauration du militarisme nippon est en cours. Nixon a dit naguère que le centre du Marché commun était l'Allemagne de l'Ouest. Le danger est clair pour vous, en ce qui concerne ce pays. Vous avez une expérience historique du militarisme allemand et vous comprenez pourquoi il est nécessaire de ne pas laisser renaître le revanchisme.

— Croyez-vous, demandé-je, que le Japon soit bien menaçant? Pense-t-il à autre chose qu'à développer son économie?

— Justement, l'économie du Japon se développe de façon tout à fait anormale. Le président Nixon a dit que le Japon avait atteint une production d'acier de 100 millions de tonnes, et que, l'an prochain, il pourrait dépasser les États-Unis. Le Japon est entièrement tributaire de l'étranger. Il est obligé d'investir un peu partout dans le monde. Il est condamné à se livrer à une fuite en avant. Les États-Unis l'encouragent dans cette voie dangereuse. Mais ce développement anormal risque de conduire, un jour ou l'autre, à l'impérialisme. C'est une très grande menace pour l'Asie. Voyez comme le Japon tend les mains vers la Corée du Sud et vers Taiwan. Nous n'aurons rien à dire au Japon tant qu'il n'aura pas une attitude claire et nette sur Taiwan. »

La position de Chou En-lai est rigoureusement marxiste : l'expansion commerciale conduit tout droit à l'expansion militaire.

J'enchaîne en comparant Japon et Allemagne, pour montrer que les liens économiques et politiques que nous avons noués avec l'Allemagne sont une manière d'écarter le péril du militarisme allemand :

n'en peut-il aller de même entre la Chine et le Japon? La manière dont Chou nous avait dit, lors de la précédente conversation, qu'il entretenait des relations étroites avec des industriels nippons pour établir ensuite des relations diplomatiques, fournit la réponse : « Il n'y a pas de traité entre la Chine et le Japon! » me précise-t-il. Après un temps, il rectifie : « Enfin, pas encore... » Comme s'il pensait bien, à part lui, qu'il ne s'écoulerait pas beaucoup de temps sans qu'il y en ait un*.

Pour l'heure, cependant, la crainte dominait. Il ne se passait pas de semaine sans que la presse chinoise dénonçât en rengaine « la renaissance du militarisme nippon ». A la façon de l'Allemagne de l'Ouest, le Japon, selon le mot de Joseph Strauss, est « un nain militaire et un géant économique ». Cette situation est-elle durable? Les Américains ne seront-ils pas tentés, avant de se retirer, de faire en sorte que le nain devienne géant pour pouvoir prendre leur relève en Extrême-Orient? Le traité de non-prolifération était destiné à permettre aux États-Unis et à la Russie de repousser la porte du club atomique devant les Japonais comme devant les Allemands. Mais ne serait-il pas demain dans l'intérêt des États-Unis de favoriser l'armement nucléaire du Japon pour ne pas le laisser désarmé en face de la Chine et de l'Union soviétique, autant que de favoriser celui de l'Allemagne de l'Ouest pour ne pas la laisser désarmée devant l'Union soviétique?

« Les problèmes méditerranéens, les problèmes asiatiques sont tous très compliqués. Là aussi, le jeu des superpuissances vient tout brouiller. Nous nous refusons à ce jeu. Pas un soldat chinois ne stationne en dehors des frontières de la Chine, même pas en Corée du Nord, où nous en avons envoyé des millions pendant la guerre, même pas au Vietnam, alors que tant de soldats étrangers ont leurs quartiers dans des pays où ils n'ont rien à faire : y compris des territoires qui doivent revenir à la Chine. »

Le paysan et le mandarin

Sous cette ombre de la Russie, l'entretien va s'achever. Nous nous levons et un petit cortège se forme, que Chou En-lai conduit majestueusement, toujours glissant sur le sol, à travers les interminables couloirs d'un Palais du Peuple complètement vide. Il est près de onze heures du soir. J'ai l'impression de revivre une scène de

---

* Chou n'attendait probablement qu'un prétexte — la venue de M. Tanaka au pouvoir — pour modifier son attitude. Les relations diplomatiques étant renouées depuis septembre 1972, il n'est plus question désormais de « croissance anormale » ni de « renaissance du militarisme ».

L'Année dernière à Marienbad. Chou marche à côté de moi; l'interprète, qui lui emboîte lentement le pas, me traduit son chuchotement.

L'entretien est plus décousu : nous évoquons quelques aspects de la politique intérieure de la Chine : sa démographie, sa production. On retrouvera dans d'autres chapitres des traces de ces propos. Mais il est clair que les affaires du monde restent le sujet favori de Chou En-lai.

Russie, États-Unis, Japon : ces trois figures principales occupent sans cesse son imagination, il les voit graviter autour de la Chine et cherche inlassablement à écarter leur conjonction, qui serait fatale.

Conjonction réalisée quand l'engagement américain, au Vietnam et à Formose, s'associe le Japon, et solidarise les uns et les autres dans une attitude antichinoise, cependant que le voisin soviétique pèse sur le Nord. Il faut desserrer ce jeu, et que, sur le tapis vert, les boules recommencent à rouler librement; Dieu sait quel nouveau motif elles composeront; mais tout vaut mieux pour la Chine que le jeu dans lequel elle s'est trouvée enfermée depuis le début des années 60.

Chou En-lai fera beaucoup pour prouver aux Américains qu'il n'a pas d'autre plan stratégique que de bâtir patiemment son économie, et que leur dégagement militaire ne créera pas un vide qu'il souhaiterait occuper — une fois Formose revenue dans le giron.

Mais si les Américains se libèrent, ils libèrent le jeu japonais : d'où les mises en garde que Chou multiplie auprès de ses divers visiteurs, tout en essayant de montrer aux Japonais que d'autres voies existent. Très ouvertement, Chou En-lai me dit que, parce que « la France a montré que l'on pouvait mener une politique indépendante à l'égard des États-Unis sans briser l'amitié », sa voix « pouvait être entendue à Tokyo » : « Dites-le leur; votre influence ne peut qu'aller dans le bon sens, vous êtes un bon exemple pour le Japon. »

Contre les Soviétiques, Chou En-lai fait feu de tout bois. Son ironie ne cesse de les attaquer. « Après un demi-siècle de socialisme, ils vont quémander des crédits et des conseils aux Japonais et à l'Allemagne de l'Ouest ! » Il les accuse de ne pas avoir empêché l'élection à Berlin-Ouest du président de la République fédérale : la Russie flanche sur la question des voies d'accès à Berlin. Si Chou formule ce reproche, c'est à coup sûr en pensant aux réactions de l'Allemagne de l'Est. Il est prêt à appuyer les communistes les plus durs, si cela peut les détacher de la Russie, qu'il taxe de « mollesse » et de « révisionnisme ». Ainsi, pour ce qui touche les intérêts de la paix, son action contre les « superpuissances » n'est pas dépourvue d'ambiguïté.

Car rien ne passe avant l'intérêt chinois. Il est vrai que, pour l'instant au moins, l'intérêt chinois ne paraît pas menacer la paix. La Chine, comme la France, fait entendre sa voix, discordante souvent, pour dire hautement que la paix, c'est d'abord de laisser les peuples trouver tranquillement leur équilibre interne.

Chou En-lai nous conduit jusqu'au perron du Palais du Peuple. Il nous serre longuement la main, puis attend que nos voitures s'éloignent. Il reste encore, nous faisant signe de la main, jusqu'à ce que la nuit nous ait absorbés. Il ne bouge pas, seul au sommet de ces marches, détaché devant les vieillards qui lui ont fait escorte et demeurent sur une ligne respectueuse, à deux pas en arrière. Il est là, fragile et inébranlable à la fois — un homme qui aura détourné le cours de quelques grands fleuves de l'Histoire; ce qu'on ne pourra pas dire de beaucoup d'autres en ce siècle.

Il m'est donc apparu à trois reprises, amical mais calculant ses confidences, avec une parfaite maîtrise du langage, réaliste et analyste jusqu'au point où perce la passion.

Chou En-lai, c'est Talleyrand dans le rôle de Richelieu : un produit raffiné de l'ancien régime, au service du nouveau; un homme qui tisse patiemment la toile diplomatique, mais qui tient aussi tous les fils dans son propre pays; un esprit éclairé, patient et secret, qui, appelé à jouer son jeu national dans un monde déchiré par les idéologies, sait toujours les distinguer des intérêts qu'elles masquent; un patriote attaché à construire l'unité et la force de son pays, et qui le fait en louvoyant entre les intrigues et les haines, entre les clans et les factions, sans autre appui que son génie personnel et la confiance de Mao.

Dans les vagues successives et tourmentées de la révolution chinoise, Mao et Chou, ce couple antinomique et indissociable, souvent cachés par le creux de la vague, ont toujours réapparu au sommet : le paysan prophétique et le mandarin subtil, l'incantatoire et l'opérationnel. Dans ce système dont la description appelle si naturellement le vocabulaire religieux, Mao, Esprit Saint de la révolution, se contente, hors quelques manifestations foudroyantes, d'agir à travers le pontificat très romain de Chou En-lai.

Chapitre IV

Médecine du pauvre ou médecine de pointe ?

1. — « Une grande victoire de la pensée-maotsetung »

Les récentes performances de la médecine chinoise n'offrent pas seulement l'expérience la plus surprenante que l'on puisse observer dans la République populaire : aucun aspect de la vie sociale n'est plus révélateur de la voie chinoise. Elles se situent au cœur de la personnalité collective de ce peuple.

Le jour de notre arrivée en Chine, nous avions dû attendre de longues heures à l'aérogare de Shanghai une problématique correspondance : un orage était annoncé sur Pékin; l'avion à hélice ne prendrait pas de risques. Parmi les personnalités en pantalon bleu et chemisette blanche venues nous saluer, un membre du comité révolutionnaire de la municipalité de Shanghai, sous le vrombissement d'un ventilateur, répondait sans mauvaise grâce à mes questions.

« Est-il exact qu'un chirurgien de votre ville greffe des bras et jambes complètement arrachés?

— Naturellement. Il y a une dizaine d'années qu'il procède à ces opérations. C'est de la routine. Ce qui est nouveau, c'est que pour ces opérations, comme pour d'autres, les chirurgiens ont renoncé à l'anesthésie classique et l'ont remplacée par l'acupuncture. »

Ces greffes, dont j'avais entendu dire par des chirurgiens français qu'elles n'avaient pas leur équivalent en Occident, on les considérait ici comme trop banales pour retenir l'attention?

« L'insensibilisation par l'acupuncture, poursuivit-il, a permis à la médecine d'effectuer un grand bond en avant. Après plusieurs années de tâtonnements, l'équipe chirurgicale de la ville autonome de Shanghai a systématiquement substitué cette méthode à l'anesthésie de type occidental. C'est surtout après la Révolution culturelle que cette pratique a fait des progrès décisifs. Ces jours derniers,

nous avons pu, par exemple, sous acupuncture, procéder à l'ablation d'un cancer de l'œsophage; opérer un cœur d'un rétrécissement mitral; ôter d'un cerveau une tumeur méningée grosse comme un bol de riz. Nous pratiquons des ablations de poumons, de pancréas, de thyroïdes, sans parler des interventions banales sur les membres, ou sur les dents. A Shanghai, nous avons déjà procédé à plus de cinquante mille opérations de ce type. L'acupuncture permet aussi, en dehors de la chirurgie, de soigner des paralytiques. Une équipe de l'Armée populaire a traité, depuis 1968, plus de seize cents sourds-muets, avec 90 pour 100 de guérisons.

— Comment expliquez-vous tous ces résultats?

— C'est une victoire de la pensée-maotsetung. »

Je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil inquiet à l'un de mes compagnons, qui participait à la conversation. Il me souffla gaiement : « Ils sont fous ces Chinois ! »

J'éprouvais un vague malaise, comme une vingtaine d'années plus tôt, lorsque je lisais les récits des expériences génétiques de Lyssenko. Ce « savant », issu du « peuple », mettait en cause comme « bourgeoises » les théories mendéliennes de l'hérédité, et prétendait démontrer que le stalinisme modifiait les caractères héréditaires. On apprenait ainsi qu'en Union soviétique, les pis des vaches devenaient si volumineux, qu'ils cessaient d'être verticaux pour former un angle droit; d'où la production stakhanoviste de lait par les vaches soviétiques. Après la mort de Staline, Lyssenko a été expulsé de l'Académie des Sciences et on a renoncé à maintenir la diffusion de ses théories, désormais qualifiées de fantaisistes.

La « révolutionnarisation » de la médecine

Le lendemain, dans l'avion qui avait enfin pu décoller, je questionnai un diplomate chinois venu nous convoyer. Il confirma, comme une vérité révélée : « C'est une victoire de la pensée-maotsetung. »

Le dimanche suivant, nos voitures quittèrent Pékin de bon matin, pour la classique promenade à la Grande Muraille et aux tombeaux des Ming. Un membre du comité révolutionnaire de la ville autonome de Pékin monta dans ma voiture, le Dr Li Feng-chen. Que pensait ce médecin de l'insensibilisation par acupuncture?

« C'est une grande victoire de la pensée-maotsetung », fit-il gravement.

L'acupuncture serait-elle sortie de la pensée-mao, comme Athéna toute armée du cerveau de Zeus? Nous allions passer quatre heures côte à côte sur cette banquette : pourrais-je faire éclairer par mon compagnon cette bizarre assertion, que j'avais tant de mal à croire?

« Vous allez saisir tout de suite, m'assura-t-il.

— Je ne suis pas médecin.

— Justement. Un médecin est bardé de préjugés. Un non-médecin a l'esprit ouvert. J'ai eu beaucoup de peine à me débarrasser des idées toutes faites que m'avait apportées ma formation scientifique...

— *Ces choses sont visibles aux enfants et sont cachées aux sages*, murmurai-je à part moi, de plus en plus interloqué.

— Le nouveau bond en avant de notre médecine n'aurait jamais été possible si la Révolution culturelle n'avait pas fait triompher dans tous les domaines la pensée-maotsetung. Notre Grand Dirigeant nous a invités à triompher du révisionnisme médical.

— Comment le « révisionnisme » atteignait-il la médecine?

— En médecine comme partout ailleurs, deux lignes se sont affrontées. La ligne Liu Shao-chi tendait à mettre au rancart les pratiques ancestrales. Elle se plaçait dans le sillage de la médecine occidentale. Elle refusait l'expérimentation selon la voie chinoise. Elle se bornait à traiter les malades selon une conception matérialiste et scientiste. Elle limitait les interventions médicales aux citadins; et encore, seulement à des privilégiés. Elle ne se souciait pas des masses. Elle s'inclinait devant la citadelle des patrons médicaux. »

Sans doute suffisait-il de renverser les formules pour définir la ligne du président Mao : faire revivre l'héritage médical chinois, multiplier les expériences, se rappeler que le seul élément qui compte est l'homme, développer l'action sanitaire en milieu rural, détruire la caste médicale.

« Les deux lignes, reprit-il, se sont âprement combattues pendant quatre ans, jusqu'au triomphe de la ligne révolutionnaire. La médecine a été mise au service des masses et a combiné les vieilles pratiques avec les techniques modernes. Les médecins en renom, presque toujours issus des milieux bourgeois et intellectuels, manquaient de conscience politique; ils ont été mis hors d'état de nuire. Après un séjour à la campagne, la plupart d'entre eux ont pris conscience de leur erreur : ils étaient dépourvus d'éthique prolétarienne; ils répugnaient à s'éloigner des villes et à recourir aux procédés traditionnels, parce qu'ils recherchaient surtout les avantages matériels et la célébrité. Ils ont enfin reconnu la sagesse des directives du président Mao.

— Quand et comment le président Mao en est-il venu à formuler ces directives?

— Il avait posé les principes à Yenan. Il a précisé ses idées sur la *révolutionnarisation* de la médecine dans une instruction du 26 juin 1965. Mais beaucoup de médecins murmuraient entre eux que Mao n'était pas un des leurs, et que seuls des médecins pouvaient

décider de ce qui est bon pour la médecine. Il a fallu les critiques des masses pour qu'ils commencent à prendre cette instruction au sérieux. »

Le patrimoine de la médecine chinoise

A travers une forêt qui ressemblait à une châtaigneraie, la limousine noire filait avec de grands coups de klaxon, sur une route en asphalte qui montait en lacets. Une chaude pluie fine s'était mise à tomber.

Le Dr Li Feng-chen se pencha vers moi sur un ton de confidence :

« J'ai étudié à l'Institut médical de Pékin et aux États-Unis. Pendant quarante ans, j'ai accumulé les matériaux scientifiques, j'ai écrit des articles, je n'ai cherché qu'à accroître ma notoriété. On m'a durement critiqué. Je me suis rendu compte que je ne m'étais pas soucié de suivre la ligne prolétarienne. »

Une ombre passa sur son visage. Mieux valait ne pas forcer la confidence. Il reprit au bout d'un moment :

« Notre Grand Enseignant nous a éclairés, en 1958, d'une brillante lumière, en nous donnant la consigne : *Compter sur ses propres forces*. Il a appliqué particulièrement cette ligne générale aux problèmes médicaux : *La médecine chinoise est un inépuisable trésor; il faut s'efforcer de recueillir ce riche patrimoine, de l'explorer et de le porter à un niveau supérieur.* »

Le *Nei-ching*, traité qui date de 2 200 ans, contient des prescriptions très précises pour maîtriser par l'acupuncture les migraines, les rages de dents, les douleurs de la gorge, des reins, des articulations, des oreilles. Armés de la pensée du président Mao, les cliniciens de formation occidentale se sont mis à étudier la tradition chinoise.

« Quelle influence avait exercée sur la médecine chinoise l'introduction de la thérapeutique occidentale?

— Ces deux médecines étaient restées rigoureusement séparées. La médecine occidentale demeurait inconnue de la quasi-totalité des paysans; dans les villes, elle faisait reculer lentement la médecine chinoise. Aucun homme de l'art n'était capable d'associer les deux méthodes. Deux académies se tournaient le dos : celle des sciences médicales occidentales, celle de la médecine chinoise. Les pharmacies traditionnelles offraient des poudres, des herbes, des racines de *ginseng*, des aiguilles et figurines d'acupuncture. Les pharmacies modernes vendaient des antibiotiques, des sulfamides, des spécialités. Mi-guérisseurs, mi-herboristes, les praticiens traditionnels ne possédaient pas la moindre notion de sciences biologiques; ceux qui étaient formés dans l'Université ou à l'étranger ignoraient tout de l'acupuncture et des herbes. »

La figure du Dr Li Feng-chen se crispa, comme s'il devait lutter contre un ennemi tout proche, peut-être tapi au fond de lui-même :

« Le traître Liu Shao-chi combattait les pratiques anciennes comme dénuées de caractère scientifique. Déjà, les réactionnaires du Kuomintang avaient fait tomber l'acupuncture en désuétude. Le renégat ne croyait qu'à la médecine venue de l'étranger. Ses adeptes dans le corps médical avaient stoppé brutalement les premiers essais d'anesthésie par acupuncture, effectués en 1959. »

L'escalade de la Grande Muraille interrompit les confidences. A l'abri de ce rempart, que de traditions, sans pareilles dans le monde, s'étaient formées et protégées! Quand nous remontâmes dans la voiture, le Dr Li Feng-chen reprit :

« Aujourd'hui, la médecine chinoise a été réhabilitée. On enseigne l'acupuncture à l'Université. Les professeurs partent dans la montagne chercher des herbes avec leurs étudiants. Les guérisseurs de la campagne ont appris l'essentiel de la médecine d'urgence. La fusion entre les deux médecines est maintenant chose faite, selon les idées invincibles du président Mao : *que l'ancien serve l'actuel, que l'étranger serve le national, qu'en développant ce qui est révolu, on crée le nouveau.* »

Cette formule aux applications multiples, nous l'avons retrouvée sur maints panneaux : par exemple à l'entrée du musée archéologique de Sian, où elle règle définitivement le problème de l'héritage culturel et de la création artistique...

Ainsi, la médecine occidentale, au lieu de nier la chinoise, s'est intégrée à elle; sans la dominer, ni la remplacer. Les diplômés des villes et les guérisseurs des campagnes ont cessé d'appartenir à deux races différentes. Cette fusion est un des acquis importants de la pensée-mao et de la Révolution culturelle.

2. — A l'annexe n° 2 de l'Institut de médecine de Wuhan *

« Demain matin, à l'hôpital de Wuhan, trois opérations chirurgicales auront lieu en votre présence, me dit Tang Hai-kuang. Vous assisterez à l'ablation de polypes du nez, d'un kyste de l'ovaire et d'une tumeur de l'encéphale; toutes trois, sans anesthésique, avec seulement l'aide des aiguilles d'acupuncture. »

Le discret Tang Hai-kuang m'informe au jour le jour du détail du programme qui nous attend. Ce soir, il a l'air mystérieux et joyeux d'un hôte qui vous prépare une bonne surprise.

---

* Grande agglomération industrielle, regroupant trois villes : Hankow, Hanyang et Wuchang, dont la première avait été une concession (Hankéou).

La danse des aiguilles

Nous allons être, nous dit-on, les premiers Occidentaux à assister à pareil spectacle. La mise au point de cette méthode d'avant-garde a été faite, au cours des dernières années, dans le plus grand secret; depuis dix-huit mois qu'elle se pratique quotidiennement à l'hôpital de Wuhan, et un an qu'elle se répand dans l'ensemble du pays, on ne lui avait encore donné aucune publicité. Pour la première fois, l'avant-veille, dans *Le Quotidien du Peuple* qui relatait aussi notre réception par le Premier ministre Chou En-lai, un long article, emplissant le reste de la première page, annonçait au public — coïncidence? — cette conquête révolutionnaire de la médecine chinoise.

Révolutionnaire à tous les sens du mot. Au contraire, les autres réalisations chinoises que nous avons observées ne sont révolutionnaires que parce qu'elles ont été engendrées par la révolution : aucun procédé qui innove vraiment par rapport à l'Ouest. La médecine offre le seul exemple de techniques radicalement différentes des nôtres.

A 8 h 15, nous nous installons sur des bancs circulaires, autour de deux coupoles de verre, au plus haut étage de l'hôpital *. A travers les vitres, à deux mètres au-dessous de nous, nous observons trois patients étendus sur des tables d'opération, entourés d'équipes chirurgicales en blouse blanche. Rien ne distingue ces deux salles d'opérations de celles d'un hôpital européen, sauf que le matériel y est très vétuste, et qu'on n'y semble pas montrer un souci exagéré de l'asepsie : certains des assistants ne portent ni masque sur le visage, ni gants; par les fenêtres ouvertes, l'air et le soleil entrent à flots, avec le chant des cigales.

Nous pouvons aller d'une verrière à l'autre et suivre à notre guise le déroulement de trois interventions, qui ont lieu simultanément.

Un visage rieur

Dans la première salle, deux femmes. Une jeune fille de dix-sept ans, Chia Fen-lan, à demi étendue. A deux centimètres des ailes du nez, on lui a enfoncé dans chaque joue — vingt minutes plus tôt, nous dit-on — une fine aiguille d'acier, surmontée d'un petit manchon

---

* Nous étions trop nombreux pour être admis dans la salle elle-même; depuis notre passage, des étrangers isolés ont pu assister aux opérations en revêtant blouse et masque blancs, aux côtés de l'équipe chirurgicale.

en fil de cuivre, grâce auquel un acupuncteur la roule délicatement entre ses doigts sans jamais s'arrêter. Chia Fen-lan nous regarde en riant.

Le chirurgien, Lin Kuan-cheng, fait pénétrer profondément des serre-nœuds dans la narine de la jeune fille sans qu'elle paraisse rien sentir. Tout en lui parlant sans arrêt, il lui retire ses polypes, qu'il lui montre aussitôt dans une petite cuvette, comme pour lui faire comprendre de quel mal elle a été soulagée. On stoppe l'hémorragie et on aseptise la plaie par des tampons d'ouate imbibée. L'instant d'après, Mlle Chia se lève d'elle-même, plus détendue que jamais, nous fait un signe amical de la main et s'en va avec une sorte d'allégresse orgueilleuse, comme si elle avait conscience d'avoir fait progresser la révolution.

Certes, la méthode soviétique de l'accouchement dit sans douleur était décrite, elle aussi, comme une conquête politique. On y attache une grande importance à la connaissance, par la parturiente, des phénomènes qui président à l'accouchement. Lorsque la méthode a été introduite en France, les premiers exemples filmés, par exemple à la *clinique des métallurgistes*, montraient des jeunes femmes « fières de faire la preuve de l'efficacité du grand parti frère d'Union soviétique »...

Un kyste de quatre kilos

Allongée sur une table d'opération, à un mètre de là, Mme Lei Ting-mei, 41 ans, ne va pas s'en tirer à si bon compte. A la différence de la fille rieuse qui vient de nous quitter, elle donne des signes d'anxiété, et, les yeux au plafond, nous regarde à travers la vitre sans pouvoir réprimer une grimace. Deux acupuncteurs lui ont planté chacun deux aiguilles dans une jambe, à la hauteur du mollet et de la cheville, et les vissent consciencieusement entre pouce et index. Le chirurgien Lo Hsien-ying lui parle d'un air amical, comme pour la raisonner : il exerce, de toute évidence, une psychothérapie apaisante. Il incise alors l'abdomen de Mme Lei comme pour une césarienne, sans qu'elle bronche. L'air anxieux a disparu : elle a maintenant le visage placide d'une paysanne chinoise, résignée à son sort depuis des millénaires. On écarte avec des pinces la plaie verticale entre estomac et pubis, tout en conversant avec la patiente. « Pourquoi, demandé-je au médecin qui nous commente les interventions à mesure qu'elles se déroulent, n'apparaît-il que si peu de sang?

— On vient d'appliquer des plantes médicinales connues depuis longtemps, mais qui ne sont utilisées en chirurgie que depuis peu. Ces plantes ont un effet hémostatique immédiat. » Il se dérobe quand

nous lui demandons des détails. « C'est un mélange d'herbes chinoises » — dont nous ne saurons rien, sinon qu'elles suppriment la béance des vaisseaux.

Le chirurgien extrait du ventre de Mme Lei une énorme masse oblongue* de couleur argentée, d'une trentaine de centimètres de longueur sur une quinzaine d'épaisseur, qui dépasse 4 kilos — plus grosse qu'un bébé. On dépose le kyste dans une cuvette et on le montre à la patiente qui, après un instant de frayeur, sourit enfin franchement. On lui relève la tête pour lui permettre de manger. Est-ce pour nous prouver qu'aucune nausée n'accompagne l'insensibilisation et qu'aucune fonction n'est perturbée? Elle avale des tranches d'ananas et de mandarines. Le chirurgien, tout en continuant à dialoguer avec Mme Lei, reconstitue minutieusement les plans profonds, puis procède à la suture finale avec la rapidité d'une petite main. Les acupuncteurs ne cessent pas un instant de rouler les aiguilles entre leurs doigts.

Une heure et demie après le début de l'intervention, on remonte le pyjama grisâtre que Mme Lei n'avait pas quitté. Elle repart sur ses deux jambes; elle est entourée de deux infirmières, mais ne prend pas vraiment appui sur elles. Son chirurgien lui murmure un mot à l'oreille : elle se retourne pour nous saluer amicalement de la main; il est visible qu'elle n'y aurait pas songé d'elle-même. Elle y met moins de conviction que la gracieuse Mlle Chia.

Le crâne béant, il ingurgite de l'ananas

Cependant, sous la verrière contiguë, que nous rejoignons de temps à autre en une enjambée, on procède à une troisième opération. Il s'agit d'un homme de 47 ans, Chen Peng. Deux acupuncteurs vrillent, chacun avec deux aiguilles, l'un la cheville gauche, l'autre la main et le bras droit. Même cérémonial, même décor, avec deux suppléments : des radiographies du crâne que l'on va ouvrir sont exposées; le chirurgien Lei Ling se concentre un long moment dans la lecture du Petit Livre Rouge de Mao, comme s'il allait y trouver le secret de cette difficile intervention.

On pose sur la tête de M. Chen un champ opératoire de drap grisâtre, qui ne laisse apparaître qu'une moitié de crâne rasée. Dans le cuir chevelu, le scalpel découpe et soulève une calotte, sous laquelle l'os apparaît. Le chirurgien perce dans le crâne, au vilebrequin, après avoir donné chaque fois un coup de maillet, quelques

* Au moment précis où le chirurgien détache le kyste, la patiente fait à nouveau une grimace, pour reprendre vite un air résigné.

trous en couronne; il glisse ensuite entre deux trous une scie souple en forme de ruban, et répète la manœuvre jusqu'à ce que la calotte crânienne se détache et pivote sur une charnière, comme un couvercle de boîte.

Chen Peng ne donne pas le moindre signe d'anomalie de la sensibilité, mais s'entretient posément avec le chirurgien Lei Ling. Dans le cerveau mis à nu, les pinces fouillent, sectionnent, extirpent; on éponge, on gratte; puis on brandit, pour notre édification, la tumeur sanguinolente, grosse comme une noix.

« Il ne souffre vraiment pas? demandé-je au médecin commentateur.

— Pas du tout. Vous voyez qu'il mange de bon appétit, parle tranquillement, joue avec ses orteils. »

On dira que le cerveau, centre de la sensibilité, est lui-même insensible. Mais il n'en va pas de même avec le découpage du cuir chevelu, l'ouverture du crâne à coups de maillet, l'incision des méninges.

Pendant qu'on lui presse les lobes, Chen Peng commence à s'alimenter. C'est l'infirmier qui lui présente des tranches d'ananas. Mais on tient à nous expliquer que, si le trépané ne se sert pas lui-même, c'est uniquement parce que sa main est percée par l'acupuncteur.

Quand nous nous retirons, cette troisième opération, qui dure depuis deux heures, n'est pas tout à fait terminée. Le chirurgien rectifie avec une pince la calotte crânienne avant de la remettre en place; il s'apprête à la suture au moment où nous quittons les lieux. Déjà, nous sommes en retard sur notre horaire : on nous conduit vers la salle de conférences. Nous ne saurons pas si Chen Peng est reparti d'un pied léger. N'empêche ! Plus d'un d'entre nous secoue la tête, incrédule : « J'ai pourtant bien vu, de mes yeux vu... »

3. — Les avantages de l'insensibilisation par acupuncture

Autour de notre table, pour nous aider à supporter la chaleur torride qui entre par les fenêtres ouvertes, des jeunes filles à nattes passent du thé vert et des serviettes chaudes où éponger notre sueur. De part et d'autre du militaire en uniforme vert, casquette sur la tête, qui préside le comité révolutionnaire de l'hôpital, des médecins et des chirurgiens nous répondent en souriant, sans réticence comme sans forfanterie.

On nous récapitule les avantages de l'analgésie sous acupuncture par rapport à l'anesthésie conventionnelle. Ils sont au nombre

de sept, nous explique-t-on, avec ce goût des chiffres qui fournit aux Chinois une satisfaction intellectuelle en même temps qu'un moyen mnémotechnique.

1) *Contre l'abus des médicaments*

Les réactions défavorables sont évitées, alors qu'elles ne sont pas rares avec un anesthésique : ni collapsus cardiaque, ni allergie, ni même vomissement. On nous cite le cas d'un malade qui devait être débarrassé d'un goitre et dont on avait tenté l'opération plusieurs fois. En vain : son cœur faiblissait. Depuis, grâce à l'acupuncture, l'opération différée a pu être effectuée en un tournemain.

Seuls, quelque 10 pour 100 des malades seraient réfractaires à l'insensibilisation par aiguilles. Mais, même dans ces cas, il n'existerait pas de contre-indication : on s'aperçoit vite, nous dit-on, que l'acupuncture n'agit pas et, faute de mieux, on se rabat alors sur des anesthésiques classiques, que l'on administre localement (infiltrations cutanées de novocaïne).

« Avez-vous eu recours à des infiltrations de novocaïne pour les trois opérations auxquelles nous avons assisté, demandai-je?

— Non, mais nous nous tenions prêts à le faire pour le cas où l'acupuncture n'aurait pas agi suffisamment.

— Quand l'opérée de l'ovaire faisait des grimaces, n'avez-vous pas estimé qu'il était temps de recourir à un anesthésique?

— Oh non! le seuil de la véritable souffrance était loin d'être atteint. On voit bien quand une douleur est supportable ou non. On ne peut pas s'y tromper. »

Les acupuncteurs n'ont pas la prétention de supprimer complètement la douleur, comme par l'anesthésie générale, mais de l'atténuer assez pour que le patient la domine, comme pour l'accouchement sans douleur *.

Sur 400 000 ** cas recensés, aucun véritable accident ne se serait produit. Aucun phénomène secondaire, aucune complication

---

* Parmi les nombreuses interventions sous analgésie par acupuncture auxquelles avaient assisté des Occidentaux au printemps 1973, deux échecs manifestes ont été enregistrés. Une délégation médicale suisse a constaté que, sur trois opérations qui se sont déroulées sous ses yeux — une césarienne, une thyroïdectomie et une lobectomie —, la troisième s'était mal passée : l'opéré a gémi à plusieurs reprises (*Médecine et Hygiène*, 17 janvier 1973). La délégation médicale française, conduite par le Professeur Jean Bernard en avril 1973, a noté que, sur les six interventions dont elle a été témoin (deux tumeurs cérébrales, deux adénomes du corps thyroïde, un tendon extenseur d'un doigt, une opération à cœur ouvert), la dernière a été dramatique : le malade a visiblement supporté avec héroïsme de cruelles douleurs, que d'abondantes injections de xylocaïne n'ont pas réussi à supprimer.

** Dans l'été 1973, les autorités chinoises annonçaient qu'au total 900 000 opérations sous acupuncture auraient été réalisées, toujours avec la même proportion de succès : le rythme s'accélère.

post-opératoire ne serait à craindre. C'est que l'acupuncture n'introduit aucun produit chimique dans l'organisme, à la différence de l'anesthésie classique, qui provoque une agression et contribue gravement à la *pollution pharmaceutique* (surtout l'anesthésie générale) *.

Ces statistiques laissent pourtant un peu rêveur... Les vieux Chinois, me racontait un jour un médecin qui m'était proche, disaient : « Le médecin qui guérit cinq fois sur dix n'est pas un médecin, la nature en fait autant. Un bon médecin doit guérir sept ou huit fois sur dix. Pour guérir dix fois sur dix, il faudrait être un génie. Nous ne connaissons pas de génie. » Il est vrai que c'était avant la pensée-maotsetung.

2) *Le cerveau participe à l'opération*

« L'acupuncture régularise les fonctions physiologiques. Pendant l'opération, le cerveau garde toute son activité. Il compense le traumatisme opératoire par des réactions appropriées. Au contraire, l'anesthésie classique le réduit à l'impuissance au moment où le corps aurait le plus besoin de lui; comme si le quartier général d'une armée était paralysé au plus fort d'un combat. Par l'acupuncture, le quartier général est stimulé. Une tension trop basse remonte. Une tension trop élevée s'abaisse. Dès la fin de l'intervention, le malade se trouve dans son état normal et récupère sans perdre un instant. »

3) *Le malade aide le médecin*

« Dans l'anesthésie classique, le patient se confie à la drogue, qui exorcisera la douleur en supprimant la conscience. Mais l'opéré, du même coup, prive l'équipe chirurgicale d'une aide précieuse. Dans l'insensibilisation par acupuncture, le chirurgien peut se régler au fur et à mesure sur les réactions du patient. Par exemple, pour les opérations des yeux, — particulièrement pour la correction d'un strabisme —, le patient guide le chirurgien plus aisément que s'il a subi une anesthésie même locale; pour une laryngotomie, l'opéré est invité à émettre des sons de temps à autre, de manière à éviter que ses cordes vocales ne soient endommagées. »

---

* Selon le « Club Européen de la Santé », un cas pathologique sur trois en Occident est maintenant dû à l'excès de médicaments. Les risques d'empoisonnement de l'organisme ne cessent de croître : 90 pour 100 des produits pharmaceutiques n'existaient pas il y a dix ans. Les progrès en Chine de l'acupuncture et des herbes médicamenteuses auraient le même effet de lutte contre ce type de pollution, par retour à la nature, que le retour à la terre prescrit par Mao, contre la pollution due à l'urbanisme.

4) *Un procédé simple et peu coûteux*

« On peut pratiquer l'acupuncture n'importe où, dans n'importe quelles conditions. » Il suffit d'une trousse de trois ou quatre aiguilles, au lieu de l'appareil compliqué qu'exige l'anesthésie classique. L'acupuncture ne coûte rien * et dispense d'importations et de fabrications onéreuses. Elle n'est subordonnée à aucun examen préalable — ni sanguin, ni cardiaque. L'insensibilité vient au bout de vingt minutes à une demi-heure, quelle que soit la partie du corps qu'il s'agit d'insensibiliser, et dure au moins une demi-journée — jusqu'à douze heures. La durée d'hospitalisation moyenne est réduite, grâce à la diminution de « choc opératoire » — qui provient surtout, dans l'anesthésie classique, du « choc anesthésique ».

« Les conséquences de cette découverte sont immenses pour l'armée. Un soldat reçoit-il une balle dans le ventre? Autrefois, il fallait le transporter à l'hôpital, au risque de le voir mourir en route, et l'immobiliser pour plusieurs semaines. Maintenant, un seul médecin militaire peut l'opérer en rase campagne, aidé par deux soldats, qui insensibilisent leur camarade avec deux aiguilles chacun. On prévient toute hémorragie par l'application des herbes hémostatiques; on retire la balle et le blessé est de nouveau valide. — C'est tout juste s'il ne court pas aussitôt reprendre sa place au combat », ajoute l'un de nous, comme pour se protéger par un peu de gouaille contre son propre étonnement.

5) *La facilité d'apprentissage*

« Méridiens » et « points cardinaux » sont familiers, dans un pays où le premier traité d'acupuncture était composé du vivant d'Alexandre le Grand. Les enfants en apprennent le maniement dès l'école primaire : aux murs des classes, des planches d'histoire naturelle leur montrent, à côté des réseaux nerveux et sanguins, un troisième réseau mystérieux, bien distinct des deux précédents. Sur ces planches, auxquelles les médecins chinois n'ont même pas besoin de se référer car ils les connaissent par cœur, le corps et les membres apparaissent constellés de points d'insensibilisation : des localisations ont été établies par les Chinois, aussi précises que les localisations cérébrales mises au point par Broca. De même que telle circonvolution de tel lobe du cerveau contient le centre de la parole, ou de la mémoire, ou des mouvements de la jambe, de même tel point sous la peau commanderait la douleur dans telle partie du corps, qui n'a le plus souvent aucune relation apparente avec lui.

* A peine un yuan (2,10 F) pour 4 aiguilles, qui peuvent servir indéfiniment.

Par exemple, si vous voulez vous faire insensibiliser la mâchoire inférieure pour vous faire arracher une molaire droite, faites-vous piquer dans le gras de la paume gauche, entre pouce et index, à deux centimètres de profondeur — au point *jo-ku*. En enfonçant l'aiguille, il faut naturellement éviter de transpercer les nerfs autant que les vaisseaux, sinon on provoquerait paralysie et hémorragie; les écoliers prennent vite le coup de main. « La pratique permet ensuite de progresser, ainsi que la constante mise en commun des observations récoltées, à l'intérieur d'une même équipe ou d'une équipe à l'autre. »

6) *La victoire sur soi*

Le chirurgien explique au malade ce qui va se passer. Il importe que le patient comprenne le phénomène dont il va être le siège et contribue, par sa confiance, au succès de l'intervention : ce qui facilitera non seulement l'opération, mais surtout les suites opératoires. Parce qu'il a participé à l'opération d'un bout à l'autre, elle est démystifiée à ses yeux. Il en ressort « avec un moral de vainqueur ». A l'aide de l'équipe médicale, « il a triomphé lui-même de la douleur et du mal. Fréquemment, il devient par la suite plus gai, plus dynamique, plus confiant en lui-même. Sa convalescence en est accélérée. »

7) *La fidélité à Mao*

Pour capter l'attention et la participation du patient, le chirurgien a recours aux œuvres du président Mao, qu'ils commentent ensemble. « En pratiquant l'anesthésie par acupuncture, nous contribuons à cette conquête de la pensée-maôtsetung et de la Révolution culturelle. Nous suivons les directives du Grand Enseignant. Nous ne comptons que sur nos propres forces. Nous nous plaçons dans la juste ligne. »

Cet acte médical est homogène avec l'idéal de vie qui est proposé à chacun : le patient soigné selon cette méthode se sent en harmonie avec lui-même et avec la société.

4. — Vers une théorie de l'acupuncture

Le soir, j'interrogeai un professeur de biologie à l'Institut médical de l'université de Wuhan, Mme Peng, ma voisine de table, une femme vêtue d'une robe noire, aux cheveux noirs, aux yeux noirs brillants d'intelligence :

« La physiologie permet-elle de rendre compte de l'acupuncture?

— Non, me dit-elle. Selon la science, ces phénomènes sont inexplicables. On n'a jamais pu en établir la théorie. On ne sait ce que

sont les « méridiens » et les « points cardinaux », ni même s'ils existent. On démontre comment le cerveau commande aux membres. On ne peut démontrer comment les membres peuvent commander au cerveau pour supprimer la souffrance.

— Mais croyez-vous à l'acupuncture? Y auriez-vous recours pour vous-même? »

Elle lisse de la main sa chevelure de jais, qu'éclairent quelques fils d'argent.

« Évidemment! J'y ai déjà eu recours souvent, pour moi ou les miens. Quand un phénomène n'est pas explicable scientifiquement, cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas. S'il a été prouvé par des expériences maintes fois répétées et jamais infirmées, cela veut dire simplement qu'il faudra bien, un jour ou l'autre, lui trouver une explication scientifique. La théorie est en retard sur la pratique, voilà tout. Ce n'est pas une raison pour refuser l'application pratique, quand elle est bienfaisante. »

La chance a voulu que Mme Peng m'accompagnât pour les trajets en voiture à Wuhan et dans les environs. Elle s'était armée de plusieurs études *. Elle me montra que les scientifiques chinois, s'ils n'étaient pas encore très avancés sur la voie d'une théorie de l'acupuncture, cherchaient fébrilement à l'établir.

« Vous ne vous êtes pas contentés, lui dis-je, de combiner les médecines occidentale et chinoise en prenant dans chacune ce qu'elle a de plus positif. Comment êtes-vous parvenus à aller plus loin dans l'acupuncture qu'on n'avait jamais fait en trois mille ans de pratique?

— C'est l'œuvre des médecins militaires pendant les quatre années de la Révolution culturelle. Ils ont accepté de multiplier les expériences sur eux-mêmes, pour voir jusqu'où pouvait aller l'insensibilisation par aiguilles. Ils ont constaté que l'acupuncture calmait les malades quand on changeait leur pansement : si on leur enfonçait des aiguilles quand ils souffraient, la douleur diminuait aussitôt; si on les leur enfonçait avant qu'ils ne souffrent, on prévenait complètement la douleur.

— A quels signes voit-on que l'acupuncture va sans doute réussir?

— Quand l'aiguille s'enfonce en un point cardinal, le patient doit ressentir quatre sensations : une piqûre désagréable, une pesanteur douloureuse, un fourmillement, une gêne musculaire locale. L'acupuncteur, de son côté, doit sentir l'aiguille s'enfoncer, comme si elle était attirée par un aimant; la même impression que le pêcheur

* Dont certaines rédigées en anglais, qu'elle devait me laisser.

qui sent son hameçon tiré par un poisson. Cela veut dire que l'on a obtenu l'effet de l'énergie vitale, le *Chi*.

— Est-ce que le trajet des méridiens coïncide avec le tronc nerveux?

— Pas exactement. Environ la moitié des points cardinaux se trouve sur le trajet des nerfs. L'autre moitié, en dehors, bien qu'à proximité immédiate. Certains indices permettent de penser que le phénomène de l'acupuncture est en étroite relation avec les nerfs : ainsi, *l'acupuncture ne joue pas quand le nerf voisin du point piqué est lui-même insensibilisé par anesthésie locale*, ou paralysé par hémiplégie ou paraplégie. D'autres indices montrent pourtant qu'on ne peut pas réduire l'acupuncture au fonctionnement du système nerveux : quand le côté malade est à gauche, il faut piquer un point situé à droite — et inversement. Il nous faudra sans doute chercher longtemps avant de trouver une théorie satisfaisante. Ni la théorie du système nerveux, ni la théorie des méridiens ne fournissent de véritable explication. Comme dit Mao : *l'homme n'a jamais fini de connaître sa propre vérité.*

— Quelles ont été les premières opérations sous acupuncture?

— L'acupuncture permettait déjà de soulager instantanément les amygdalites aiguës; pour l'ablation des amygdales, on tenta de remplacer l'anesthésie pharmaceutique par l'acupuncture; ce fut un succès. On a réussi également sur les extractions dentaires. Mais quand il s'est agi des grandes interventions chirurgicales, on a d'abord connu des échecs. Pour les premiers essais d'ablation du poumon, la méthode n'a rien donné. On s'est rappelé la parole du président Mao : *quand on a subi un échec, on doit en tirer la leçon, modifier ses idées de façon à les adapter aux lois du monde extérieur et transformer ainsi l'échec en succès.* »

On se contentait jusqu'alors de laisser les aiguilles plantées dans les points cardinaux. Les quatre sensations s'estompaient rapidement. Au contraire, quand on continuait à imprimer aux aiguilles un mouvement de vrille, on s'est rendu compte que les quatre sensations persistaient. Cette découverte était essentielle : il suffisait de maintenir les quatre sensations pendant la durée de l'opération, soit en tournant les aiguilles avec les doigts, soit en leur imprimant une légère trépidation par un courant électrique de faible intensité.

« Ce sont les échecs qui ont fait comprendre comment améliorer la technique pour que les patients soient moins nerveux. Nos chercheurs se communiquent les résultats de leurs observations. Depuis la Révolution culturelle, nos chirurgiens visitent régulièrement leurs collègues d'autres hôpitaux.

— Et à force de varier les expériences, est-ce que les méthodes ont évolué?

— Bien sûr. A l'origine, on piquait un très grand nombre de points chinois, jusqu'à quatre-vingts pour une seule opération; maintenant, on en réduit le nombre à trois ou quatre au maximum. Pour opérer de la cataracte, on choisit deux points, parmi plusieurs dizaines qui commandent la douleur dans les yeux. Pour l'appendicite, on se contente désormais d'un point au lieu d'une dizaine. On s'est aperçu également qu'on pouvait obtenir des résultats aussi satisfaisants à partir de points tout différents : par exemple, pour l'ablation d'un poumon, on introduit l'aiguille indifféremment dans un membre, l'oreille, la joue, le nez. Finalement, on a pu remplacer la piqûre en profondeur, avec vrillage de l'aiguille à la main, par une piqûre légère sur le tronc nerveux, accompagnée du passage d'un courant électrique à faible intensité.

— Ainsi, votre méthode a évolué de la piqûre de nombreux points à la piqûre de peu de points; de la recherche de points préférentiels à l'indifférence dans le choix du point; de la piqûre profonde à la trépidation électrique?

— Ce n'est pas une règle générale, car les méthodes diffèrent suivant les équipes, et la même équipe modifie ses méthodes suivant le malade. L'essentiel, c'est d'appliquer le principe du président Mao : *la pratique, la connaissance, puis de nouveau la pratique et la connaissance. Cette forme cyclique n'a pas de fin.* »

« *Soigner non la maladie, mais le malade* »

« S'il y a autant de méthodes que d'équipes et de malades, repris-je, il semble que vous ne soyez pas tout à fait au point?

— Le nombre des piqûres, leur emplacement, le mode d'excitation sont secondaires. L'essentiel est de produire les quatre sensations avec une intensité suffisante. Il faut que la relation du patient avec le médecin soit bonne. Le président Mao nous enseigne : *les armes sont un facteur important pour la guerre, mais non le facteur déterminant. Ce qui est déterminant, c'est le facteur humain, non le facteur matériel.* Il nous est arrivé d'oublier cette pensée. A ces moments-là, l'acupuncture n'agissait pas. La douleur est subjective. Elle n'est soulagée que si le sujet participe au traitement sans arrière-pensée. Sinon, il se crispe et prend peur. Si l'on n'obtient pas les quatre sensations, inutile de piquer profondément et de vriller longtemps.

— On ne peut quand même pas se passer du facteur matériel! Comment feriez-vous de l'acupuncture sans aiguilles?

— Aujourd'hui, pour de petites opérations, certaines équipes essaient de remplacer la piqûre par un simple pincement, ou une pression à la base de chaque pouce. De toute façon, les problèmes ne se résolvent pas grâce à une aiguille. Selon la pensée-maotsetung,

le matériel peut se transformer en moral et le moral en matériel, mais c'est toujours le moral qui commande. Dans les hôpitaux américains, où ont été formés la plupart de nos médecins des hôpitaux de plus de cinquante ans, on procède à des dizaines de tests sur le malade, comme s'il était une mécanique biologique...

— Cette conception mécaniste de la science occidentale a quand même permis de grandes découvertes thérapeutiques.

— Le malade sent qu'il est autre chose que le prisonnier d'un mécanisme. Comme dit encore le Président, *il ne s'agit pas de guérir la maladie en tuant le malade, mais de sauver le malade de sa maladie.* Les médecins cherchent souvent à se mettre à l'abri par le recours aux médicaments chimiques, pour combattre des maladies qu'ils isolent artificiellement du malade. Ils se dispensent ainsi de chercher à lui rétablir son rythme et son équilibre profonds, ce qui serait beaucoup plus difficile.

— Quels éléments interviennent dans l'équilibre?

— Beaucoup, mais l'esprit domine tout. La maladie est une rupture d'équilibre. La santé ne se maintient que par l'harmonie fonctionnelle entre les deux forces, le « yin » et le « yang ».

— L'aiguille rétablit l'harmonie à la place de la dysharmonie?

— Le président Mao enseigne que *le caractère des choses est déterminé par l'élément de la contradiction qui occupe la position dominante.* Ainsi, dans une société où s'affrontent le prolétariat et la bourgeoisie, quand la bourgeoisie domine, toute la société s'embourgeoise, quand le prolétariat l'emporte, c'est l'inverse. De même, une lutte s'instaure entre l'excitation de la piqûre, qui stimule la capacité de contrôle de l'écorce cérébrale, et la sensation de douleur, qui affaiblit cette capacité. Si la piqûre d'acupuncture est faite dans de bonnes conditions, elle renforce la fonction de contrôle du cerveau, et recule la limite de la sensibilité à la douleur. Si elle est mal faite, elle est incapable d'élever le seuil de la douleur, qui ne peut alors être maîtrisée.

— Comment l'excitation de la piqûre peut-elle l'emporter sur l'excitation de la douleur opératoire?

— La piqûre est plus efficace quand elle précède la douleur et occupe tout le champ de la sensibilité. La première excitation exclut la seconde. Si le chirurgien incisait le patient avant la piqûre, celle-ci serait impuissante à calmer la douleur. Mais si les cellules cérébrales ont reçu par l'acupuncture une bonne dose d'excitation, le message sensoriel de la blessure opératoire, bien qu'il soit supérieur, n'est pas perçu. La place est déjà prise. »

Ainsi, une petite douleur accaparerait l'attention et rendrait insensible à une douleur plus grande. De fait, qui n'a vu une infirmière experte, avant d'enfoncer l'aiguille d'une seringue dans une

fesse, donner vivement une claque sur l'autre fesse? Le patient, surpris par ce geste, ne ressent pas la piqûre qu'il appréhendait. L'infirmière fait sans doute jouer, en mineur, le même phénomène que l'acupuncture exploite sur le mode majeur.

Tout se passe comme si les stimulations par aiguilles lançaient des trains de messages sensoriels, qui parviennent au système nerveux central et en mobilisent l'attention. Les messages provoqués par l'intervention chirurgicale se heurtent à ces trains, et ne réussissent pas à provoquer l'enchaînement des processus qui conduisent normalement à la douleur. Il en serait, de cette compétition sensorielle, comme des aiguillages de chemin de fer : le premier véhicule venu, ne fût-il qu'une modeste draisine, déclenche l'aiguillage en sa faveur et bloque le train suivant, fût-il un puissant rapide. Cette hypothèse semble confirmée par le fait que l'anesthésie locale d'un nerf voisin du point piqué provoque l'échec de l'insensibilisation par aiguilles : le nerf ne transmet plus les messages sensoriels émis par la piqûre de l'aiguille; en amont, la voie est libre pour la douleur.

« En somme, repris-je, l'acupuncture est une diversion? Elle se borne à occuper à autre chose les cellules sensibles à la douleur?

— Une petite sensation, pourvu qu'elle intervienne la première, l'emporte sur une grande. Encore faut-il que la petite sensation de l'acupuncture s'effectue dans de bonnes conditions; que le patient comprenne bien ce qu'on lui fait; qu'il utilise la respiration abdominale, conformément aux recommandations du chirurgien; qu'il ait la volonté de surmonter la gêne qu'il peut ressentir. Sinon, il sera envahi par une sensation d'oppression, ses muscles se contracteront, la tension nerveuse l'emportera et l'effet de l'acupuncture sera annihilé.

— La relation entre le malade et le médecin est donc essentielle?

— Oui, il faut que le malade ait confiance dans le chirurgien et dans sa méthode; et que le chirurgien pense toujours à l'état d'esprit du malade et prenne garde à dialoguer sans cesse avec lui. L'acupuncture est tout autre chose que le geste de piquer un patient suivant des recettes traditionnelles. C'est une volonté d'éveiller une force endormie. Si le praticien se contente de donner des ordres, il établira un rapport d'autorité, celui du père à l'égard du petit enfant, mais pas une relation d'égal à égal. Il se posera comme supérieur à son patient, alors qu'il devrait être son *semblable*. Ce sera du paternalisme. »

Mme Peng passait franchement à l'offensive :

« La médecine occidentale se substitue à la personnalité du malade. Elle est un palliatif. L'acupuncture, au contraire, fait participer pleinement le malade à sa propre guérison.

— Alors, à la limite, ripostai-je, on pourrait se passer de l'aiguille? ou même de la pression sur le pouce? »

Au début de ce siècle, Freud avait bien décidé de supprimer l'imposition des mains, pratiquée par Charcot dans l'hypnose, et de proposer la « collaboration active » à ses patients, sous forme de la règle fondamentale de l'association libre des idées...

La voiture se rangeait le long du trottoir de l'hôtel. Mme Peng me regarda bien dans les yeux :

« La pensée-maotsetung a joué un rôle déterminant dans les succès de l'acupuncture. Le président Mao n'est pas médecin, mais il a donné aux médecins le goût du dévouement absolu vis-à-vis des masses, et aux masses la confiance dans les médecins et dans leur volonté de les guérir. Il a réconcilié les deux médecines. Il n'y a plus qu'une médecine. »

Et il n'y a plus qu'une Chine...

5. — Une médecine pour les masses

« Les progrès de la médecine et de la chirurgie sont une conséquence directe de la lutte des classes », nous explique l'ouvrière du textile qui nous adresse l'allocution de bienvenue à l'hôpital de Wuhan. « Jusqu'à la Révolution culturelle, les cadres étaient soignés dans les meilleurs hôpitaux; les travailleurs devaient attendre longtemps à la porte. Les services, spécialisés suivant une pratique bourgeoise, refusaient de recevoir les malades dont les cas ne les intéressaient pas. Les soins coûtaient cher. Certaines familles avaient dû vendre leur maison pour payer l'hôpital. La Révolution culturelle a fait naître un mouvement sanitaire de masse, qui est en train de créer une nouvelle médecine pour tous. »

Servir les ouvriers, paysans et soldats : cette directive de Mao est inscrite au seuil de l'hôpital de Wuhan.

Se consacrer aux masses suppose que l'on aille au plus simple. Les succès de la nouvelle médecine se sont affirmés à mesure que ses méthodes se simplifiaient. La réduction du nombre des points « a permis de populariser l'acupuncture et a été chaleureusement accueillie par les larges masses ». Les meilleures méthodes sont celles que chacun peut pratiquer. « La bataille de notre nouvelle chirurgie se gagne sur les bancs de l'école. »

« Pour que la médecine ne retombe pas dans l'ornière bourgeoise, il est indispensable qu'elle reste placée sous le contrôle des masses. » Des ouvriers, des paysans, des soldats sont présents dans les comités révolutionnaires de tous les hôpitaux. « Avant de prendre une décision importante sur une question chirurgicale », un chirurgien

« consulte » toujours les membres de son équipe, sans oublier les « filles de salle », et quelquefois même, nous précise-t-on, « le cuisinier ».

Un chirurgien qui a fait de si longues études est-il sincère en prenant le temps de demander à des femmes de peine leur avis sur un cas difficile? Est-il convaincu du pouvoir éclairant des masses? Ou cherche-t-il simplement à se mettre à l'abri des critiques? A moins qu'il trouve plus expédient d'exécuter de bon cœur des instructions auxquelles il ne saurait de toutes façons échapper...

La décentralisation sanitaire

Axer le travail sanitaire sur les régions rurales : cet autre slogan de Mao s'étale sur les murs de la salle de conférences de l'Institut médical de Wuhan.

En 1965, le Président avait critiqué en termes violents le ministère de la Santé, l'appelant « ministère pour la santé des citadins ». « Qu'est-ce que la protection de la santé? Un simple bavardage, si elle laisse de côté la grande majorité des paysans. Les campagnes n'ont ni médecins, ni hôpitaux, ni médicaments. » En 1960, nous précise-t-on, il existait 48 474 médecins diplômés — moins qu'en France — qui exerçaient presque tous en milieu urbain, et 467 000 lits d'hôpital dans les villes, pour quelque 150 000 dans les campagnes : les 15 pour 100 de la population chinoise qui vivent en ville disposaient de 75 pour 100 des lits d'hôpitaux.

Dès 1965, sous l'impulsion de Mao, un mouvement a été lancé, joignant persuasion et contrainte selon une recette confirmée, pour implanter dans les campagnes une partie des médecins et infirmiers travaillant dans les villes. Des équipes itinérantes prélevées sur les centres hospitaliers urbains ont été envoyées dans la montagne *.

Les progrès accomplis, sous l'impulsion de la Révolution culturelle, vers la fusion des médecines chinoise et occidentale, ont permis de populariser rapidement les nouvelles méthodes dans l'armée et à la campagne. L'acupuncture, sûre et économique, a joué un rôle fondamental dans la transformation révolutionnaire de la structure du corps médical. Des centaines de milliers de « médecins aux pieds nus » ont subi un apprentissage accéléré.

Ils sont formés suivant la méthode des « cinq-cents » : ils apprennent en *cent jours* à repérer et utiliser *cent points* d'acupuncture **,

---

* Les équipes les plus simples sont tripartites : un médecin, un infirmier, un soldat. Trois est un bon chiffre pour le contrôle mutuel. *Numquam duo, semper tres*, disaient les Jésuites.

** Trois ou quatre points suffisent pour une opération, mais il est bon d'en connaître beaucoup plus, les plus efficaces n'étant pas les mêmes suivants les patients.

à prévenir, diagnostiquer et traiter *cent maladies*, à connaître et prescrire *cent herbes* ou médicaments, à pratiquer *cent* sortes d'*interventions* chirurgicales.

« Vraiment? Quelles interventions?

— Les plus simples : par exemple, l'ablation des amygdales, de polypes du nez, des lipomes, des abcès; la ligature des canaux déférents chez l'homme; l'avortement et le curetage; les accouchements simples, ou par forceps, la réduction des fractures, les plâtres, les extractions de projectiles, les hernies étranglées, les sutures, etc. »

Par contre, pour des interventions plus sérieuses, les malades sont envoyés dans un hôpital, où exercent un ou plusieurs médecins diplômés.

« Comment sont choisis les *médecins aux pieds-nus?*

— Ce sont des paysans, des ouvriers, des mères de famille, des soldats qui veulent servir le peuple.

— Ils n'ont pas de formation préalable, ni spéciale ni le plus souvent générale? Comment expliquez-vous qu'ils apprennent en trois mois à pratiquer des interventions qu'en Occident on n'enseigne même pas au bout de plusieurs années de médecine?

— On distingue entre les maladies courantes, qu'un homme ou une femme de bonne volonté peuvent rapidement apprendre à soigner, et les maladies les plus graves, qui exigent un traitement hospitalier. »

On sait bien qu'en Afrique, bon nombre d'infirmiers pratiquent des appendicetcomies. Il n'y a là rien de sorcier. Mais le problème est sans doute de poser correctement le diagnostic.

« Mieux vaut une intervention banale, même injustifiée, que l'absence d'interventions nécessaires, qui provoque des complications.

— Un peu comme, en Occident, l'usage des antibiotiques, bien qu'excessif, a fait néanmoins disparaître de nombreuses complications infectieuses?

— Si vous voulez... Mais les médecins et chirurgiens envoyés à la campagne n'ont pas seulement pourvu à la formation des médecins aux pieds-nus. Ils ont été eux-mêmes « rééduqués » par les paysans, soldats et ouvriers. Leur conscience de classe a changé. »

Un réseau sanitaire très ramifié a été ainsi mis en place : infirmerie dans chaque brigade, dispensaire dans chaque village, petit hôpital rural dans chaque commune populaire. « Maintenant, nous déclare fièrement le président du comité révolutionnaire de la commune populaire de Machiao, qui nous fait visiter son centre médical, la population pourra résister aux maladies et aux épidémies, même dans les régions rurales et montagneuses, même en temps de guerre, quand manquent les médicaments. Nous avons vraiment

changé notre conception du monde, comme nous l'a demandé notre Grand Dirigeant. Nous avons déplacé des villes vers la campagne le centre de gravité de la santé. »

Bombardez les états-majors

« Depuis des millénaires, les classes exploitantes avaient fait de la médecine leur propriété privée », récite l'ouvrière textile qui parle au nom de l'hôpital de Wuhan. Dans le corps médical, s'était constituée une hiérarchie parallèle à la hiérarchie bureaucratique qui administrait le pays. Au sommet de la pyramide, « les médecins les plus réputés gagnaient beaucoup d'argent et faisaient beaucoup parler d'eux ». Le système s'était maintenu, en gros, jusqu'à la Révolution culturelle « Les patrons s'arrogeaient un monopole du savoir et le droit exclusif de distribuer ou refuser les diplômes et les situations à leurs étudiants. » Ils s'étaient ainsi créé des rentes de situations, qu'ils entretenaient « dans leur intérêt égoïste ».

L'enseignement était resté l'héritier des traditions antérieures à la Libération: « copié sur celui des pays occidentaux, il reposait sur de longues études théoriques » — huit ans dans les facultés —; il aboutissait à la formation de « spécialistes », c'est-à-dire « d'incapables », tandis que la prévention et la guérison des maladies courantes étaient négligées, aggravant ainsi des inégalités choquantes entre les « élites », auxquelles ils se réservaient, et les masses, qu'ils dédaignaient.

Ces hommes de l'art obéissaient à des préjugés « bourgeois » : « ils méprisaient la thérapeutique et la pharmacopée traditionnelles »; ils déclaraient incurables certaines maladies que la nouvelle médecine, depuis la Révolution culturelle, a parfaitement pu guérir. « Le langage même qu'ils employaient » ne s'adressait qu'à des jeunes gens que leur milieu familial prédisposait à l'acquisition d'un « enseignement académique » et aussi à « la recherche du confort et des privilèges ». Ils considéraient leurs connaissances comme des vérités absolues, et comme infaillibles les ouvrages dans lesquels ils avaient étudié.

La Faculté chinoise rejetait des pratiques dont la théorie n'était pas établie. Après 1958, elle avait été obligée d'apprendre l'acupuncture. Aussitôt, elle s'opposait à ce qu'on réduise le nombre des points : instinctivement, elle rejetait tout ce qui est simple, parce que « cette simplicité remettait en cause son monopole ». « Nous avons réfuté la théorie selon laquelle, plus les points piqués sont nombreux, meilleurs sont les effets. »

Bref, les performances actuelles n'auraient jamais pu être obte-

nues, si le pouvoir héréditaire des patrons des hôpitaux *, avec « leurs préjugés scientifiques » et « leurs prétentions d'en savoir plus que les autres », n'avait pas été secoué par la volonté du peuple.

La structure du corps médical a été profondément transformée par le mouvement de *lutte-critique-réforme*. « Nous avons appliqué aux hôpitaux l'instruction de Mao Tse-tung : *bombardez les états-majors*. »

Des professeurs en blouse blanche écoutent silencieusement l'ouvrière du textile qui nous fait leur procès devant eux.

6. — L'hôpital n° 6 de Shanghai

Le docteur Chen Tsung-wei, un quadragénaire de haute taille, me serre la main à m'écraser les doigts. C'est le pionnier des greffes de membres. Cet athlète aux traits fins, au regard droit, parle un bon anglais. Il cumule avec son travail de chirurgien les fonctions de membre du Comité révolutionnaire de la municipalité de Shanghai. Il opère à l'hôpital n° 6 de la ville. C'est là qu'il a tenté et réussi, en 1963, la première reconstitution de membres sectionnés.

« On m'a amené, nous raconte-t-il, un tourneur dont la main droite venait d'être sectionnée par une machine-outil. Le tronçon, avec les quatre doigts et la moitié de la paume, n'était même pas rattaché par un peu de peau. Ce genre d'accident est courant. Jusqu'alors, on se contentait de recoudre le moignon et, dans la mesure où la hauteur de la coupure le permettait, de placer une prothèse. Je n'avais jamais fait de greffe, ni lu de rapport sur ce sujet, ni même entendu dire qu'on pouvait en tenter. Ce sont les travailleurs qui m'ont décidé. Les camarades qui avaient accompagné le blessé m'ont déclaré : « Ce n'est pas facile non plus de réparer une montre quand elle est cassée. Pourtant, l'horloger y arrive bien. Pourquoi ne réparerais-tu pas la main de notre camarade, avec le secours de la pensée-maotsetung? Sinon, il ne pourra pas travailler. Il sera perdu pour la construction du socialisme. Ce sera une défaite de la révolution. » L'accidenté et ses camarades doutaient si peu du succès, que j'ai consulté mon équipe. Comme un seul homme, elle a décidé d'essayer. L'opération a duré près de cinq heures. Les jours suivants, une complication est survenue. Des confrères d'autres hôpitaux m'ont apporté leur aide. Moins d'un an plus tard, l'accidenté se remettait devant sa machine-outil. »

---

* Nous dirions les « mandarins », mais ce mot, emprunté à la Chine, n'est pas employé par les Chinois.

Voici un homme de science. Il lit régulièrement des revues médicales. Il n'ignore rien des connaissances occidentales nécessaires à son métier. Pourtant, il relate — sans s'en étonner — un événement où la pensée magique joue un rôle essentiel. Les ouvriers qui exigeaient de lui cette opération pionnière ne doutaient pas plus de son pouvoir, que des Africains amenant un moribond au docteur Schweitzer : « Toi, le grand sorcier blanc, tu vas le guérir. »

« Vous avez vite recommencé?

— Oui, bien vite. Toute notre équipe a été reçue à Pékin par le Premier ministre Chou En-lai, puis par le président Mao, qui nous a fait venir à trois reprises dans les années suivantes. Cela nous a beaucoup encouragés. Nous avons compris que nous étions dans la juste ligne et qu'il fallait redoubler d'efforts pour assurer de nouveaux succès à la révolution. Nous avons essayé d'autres opérations, avec une ardeur accrue. Des membres tranchés à différentes hauteurs : le poignet, l'avant-bras, le coude, le bras; le coup-de-pied, la cheville, la jambe, le genou, la cuisse. Des coupures à la scie, nettes et sans bavures. Des arrachements ou des écrasements, avec des chairs broyées, nécessitant plusieurs réimplantations. Mais c'est la suture des doigts sectionnés qui nous a obligés au travail le plus délicat. Nous avons dû prélever sur les jambes des morceaux de nerfs et les transplanter dans les doigts coupés. »

Auprès de lui, toute menue, une des premières miraculées aux doigts recollés, Liu Tse-fang. Jolie et modeste, elle assume en souriant son rôle de fétiche.

« C'était en 1966, j'avais dix-neuf ans. L'opération a duré dix-sept heures. Pendant ce temps, le chirurgien et son équipe n'ont rien mangé. Ce sont eux qui m'ont sauvée, grâce au président Mao et au Parti communiste.

— Comment avez-vous recouvré l'usage de votre main?

— Quatre mois plus tard, j'ai pu reprendre mon travail. »

Pendant qu'elle nous parle, le docteur Chen Tsung-wei la regarde avec une sorte de respect, comme s'il n'avait pas son mot à dire dans une histoire qui désormais ne concernerait qu'elle. Il faut que je le questionne directement pour qu'il sorte de sa réserve.

« Comment se sont passés ces quatre mois?

— D'abord la cicatrisation, puis la consolidation, puis la rééducation. »

Il se tourne vers Mlle Liu Tse-fang, comme pour dire : « C'est elle qui est intéressante, ce n'est pas moi. » A moins qu'il pense que le numéro de la jeune fille est parfaitement au point à condition qu'aucune interférence ne vienne le perturber...

« Avec ma main récupérée, je travaille à l'usine aussi bien qu'avant. Je peux même jouer de l'accordéon et tricoter. Mais

surtout, j'ai travaillé pour construire le socialisme jusqu'au succès de la révolution. »

Cette fois, elle paraît bien être allée jusqu'au bout du témoignage qu'elle est chargée de porter. Elle n'a visiblement plus rien à ajouter. Le docteur Chen Tsung-wei reprend la parole :

« Cette opération n'est quand même pas un succès complet. Les dernières phalanges des quatre doigts n'ont pas recouvré toutes leurs facultés; ils sont peu sensibles au chaud et au froid. »

Cette légère touche d'autocritique, quel chef-d'œuvre! Il est vrai que cet aveu anodin dissimule un vrai problème : quelques opérations du même genre ont été discrètement tentées en France; on a essuyé de graves mécomptes dans la récupération de la sensibilité. Un membre réimplanté mais devenu insensible représente un handicap difficilement supportable pour les patients.

« Quelle est la durée moyenne d'une opération?

— Il n'y a pas de moyenne. Cela peut varier de deux heures pour une phalange, à vingt heures pour quatre doigts. On ne sait jamais à l'avance. »

Cela dépend de la nature de l'accident, de la dégradation des nerfs. Quand un maçon répare une vieille maison, il fait toujours des réserves sur les surprises possibles...

« Quand l'opération dure longtemps, vous ne vous faites pas relayer?

— Non, il faut que la même équipe assure la responsabilité de bout en bout. Nous luttons contre l'épuisement en absorbant tantôt du thé, tantôt du lait, et en chantant des citations du président Mao.

— Quelle proportion d'échecs avez-vous rencontrée?

— Douze opérations sur treize réussissent, d'après nos statistiques depuis 1963. Mais c'est dans la rééducation que nous rencontrons plus ou moins de succès. Il arrive assez souvent qu'un opéré ne recouvre l'usage complet que de trois des quatre doigts sectionnés. Mais cela ne l'empêche pas d'exercer une activité normale.

— Il n'y a pas de phénomène de rejet ou de gangrène?

— Non, sauf si le tronçon a eu le temps de se décomposer. L'opération doit se dérouler dans des délais assez brefs après l'accident, au maximum trente-six heures, et encore, à la condition que le tronçon ait été conservé par réfrigération.

(« Si vous perdez un membre, me recommande un de mes collègues, n'oubliez pas de le mettre dans un seau à glace. »)

— Faites-vous des greffes avec des membres empruntés à un moribond?

— Impossible. Le rejet est immédiat; en tous cas nous n'avons pas trouvé le moyen de l'éviter. Les autogreffes sont seules possibles.

— Vous entraînez-vous sur des animaux?

— Oui, c'est ainsi que nous avons progressé, après la première opération. Notamment avec des oreilles de lapin.

— Vous n'avez jamais tenté de greffe du cœur?

— Non. J'ai étudié beaucoup d'articles sur les transplantations que vous pratiquez en Occident. Mais nous avons pris le parti de nous spécialiser dans les greffes de membres. Nous sommes un peuple de paysans et d'ouvriers que la mécanisation surprend encore, et les accidents sont fréquents. Il faut que nous remettions les blessés au travail. Il le faut pour la production, et encore plus pour le moral des travailleurs — les victimes, et ceux qui pourraient le devenir. Mais à quoi nous servirait de prolonger de quelques semaines un homme au cœur condamné? »

Comme en toute chose, la Chine a fait en chirurgie un choix politique : ce sont deux sociétés qui s'opposent à travers ces options. D'un côté, une technique relativement simple, qui s'offre à la masse des travailleurs; on fuit l'exceptionnel; on ne s'intéresse qu'à ce qui pourra être rapidement banalisé. De l'autre, de rares privilégiés auxquels on fait cadeau de quelques semaines de survie, à coups de millions de dollars; mais qui, sait-on jamais, permettront peut-être, au bout de dix ou vingt ans, la mise au point d'une technique sûre. Je me rappelle la visite du professeur Barnard, en 1967, entrant dans mon bureau avec son allure charmante de jeune premier, suivi d'une horde de photographes et de *cameramen*... La différence des sociétés éclate aussi dans la manière dont les résultats sont connus. En Occident, dès la première opération, la « une » de tous les journaux en est remplie : l'opéré survit quelques jours, mais on annonce à grand fracas une date capitale dans l'histoire de l'humanité. En Chine, dix ans et des centaines de greffes réussies avant d'informer l'étranger; les opérations par acupuncture sont restées un secret d'État jusqu'à la quatre-cent-millième.

« Votre équipe reste-t-elle la seule à pratiquer ces greffes?

— On en fait autant maintenant en divers points de la Chine, notamment dans le Honan. Nous avons communiqué les résultats de notre expérience à tous les hôpitaux des chefs-lieux de province, qui les ont répercutés aux hôpitaux des chefs-lieux de district, et ceux-ci aux dispensaires des communes populaires.

— Vous voulez dire que les dispensaires procèdent à ce genre d'opération?

— Non! Mais il est souhaitable que les communes les plus éloignées connaissent exactement la marche à suivre. Un blessé doit pouvoir être transporté en vingt-quatre heures de tout point du territoire jusqu'à un hôpital équipé pour les greffes. »

Quoique l'hôpital n° 6 procède à toutes sortes d'opérations, il

s'est rendu célèbre par cette spécialité; et quoique plusieurs autres hôpitaux la pratiquent aussi, l'hôpital n° 6 de Shanghai en reste le haut-lieu : on nous cite le cas d'estropiés qui ont été d'abord conduits dans l'hôpital de leur province, puis transportés par avion jusqu'à Shanghai.

On dirait que le docteur Chen n'a rien d'autre à faire que de répondre à nos questions. Il est simple, souriant, serein. Il est un pur produit de la révolution : sa formation médicale n'a commencé qu'après la Libération. Il semble entouré de respect : à cause de son talent professionnel? En raison de ses fonctions de membre du comité révolutionnaire de la ville? Peut-être aussi à cause de sa valeur humaine. Il remplace à l'un une main, à l'autre une jambe. Il a l'air tout surpris de l'intérêt avec lequel nous l'interrogeons :

« Vos chirurgiens, dit-il en secouant la tête, feraient sûrement aussi bien et sans doute mieux*. »

Feraient. A-t-il sous-entendu : « si la pensée-maotsetung et l'affection des masses les soutenaient comme elles me soutiennent »? Il paraît sincère quand il explique sa vocation par la révolution. Chaque intervention lui permet de participer à la lutte dans son pays et dans le monde. S'il redonne vie à une main de travailleur, il « augmente le potentiel de production ». Quand il rend un bras à un stagiaire vietnamien victime d'un accident, il contribue au « combat des peuples d'Indochine contre l'impérialisme ». A l'entrée de l'hôpital n° 6, s'étale la formule : *Mener la révolution, promouvoir la production*. Elle paraît moins saugrenue après une conversation avec le docteur Chen.

7. — La médecine chinoise : une médecine pour les Chinois

« Vous y croyez, vous, aux « miracles » de la médecine chinoise?

— Oui.

— Vous pensez donc que le public occidental va pouvoir en bénéficier bientôt?

— Non.

— Comment? Vous vous contredisez. Si c'est sérieux, les miracles se répéteront dans d'autres pays. Sinon, c'est du bluff.

---

* Depuis lors, quelques « premières » ont été tentées en Occident : greffe d'un bras à Bruxelles, d'un avant-bras en Autriche et en France, d'un pied en Suède, d'un pouce en Californie. Techniquement, les chirurgiens occidentaux feraient aussi bien que les Chinois; mais l'environnement social ne favorise pas ce type de prouesses.

— Les Chinois ne sont pas des Occidentaux, les Occidentaux ne sont pas des Chinois.

— C'est du racisme! »

Insurmontable méfiance occidentale

Non. La première condition pour que les nouvelles applications de l'acupuncture eussent droit de cité en Occident serait que le corps médical, spontanément ou sous la pression populaire, en éprouvât un besoin pressant; donc, qu'il les considérât comme supérieures à ses procédés habituels.

C'est l'inverse que l'on constate. A une époque où la médecine occidentale n'était guère avancée, la chinoise provoquait déjà l'hilarité. Les oracles que formulaient les médecins chinois pour masquer leur ignorance, faisaient la joie des cercles européens de Pékin : « Si vous vivez pour voir le nouvel an, vos forces vous reviendront ensuite avec le printemps et on pourra s'attendre à ce que vous vous remettiez complètement »; ou encore : « Il est difficile de regarder la langue d'un patient lorsque son rang élevé vous oblige à garder les yeux fixés sur le sol [1]. » Le journal de Macartney ridiculise une médecine « de charmes et de mixtures ». Même si l'on a montré, depuis, que la pharmacopée chinoise utilisait plusieurs siècles avant les Européens l'homéopathie et certains médicaments comme l'éphédrine, il est resté de cette époque, en Occident, l'idée que les médecins chinois ne valent pas mieux que ceux de Molière.

Comment croire qu'une aiguille enfoncée dans le mollet affecte le fonctionnement du foie? Que l'acupuncture redresse et normalise le cours d'une « énergie vitale », dont les sciences biologiques n'ont jamais entendu parler? Qu'une aiguille dans le lobe de l'oreille guérisse une dépression nerveuse? Qu'une piqûre dans le gras du pouce permette d'arracher des dents sans douleur? Rien de tout cela n'a le sens commun. Peut-être commencerait-on à prendre l'acupuncture au sérieux si des expériences, dûment enregistrées sur oscillographes, détectaient après piqûre des courants électriques dont on pourrait établir les lois. Tant que les Chinois eux-mêmes avouent leur ignorance sur la vraie nature du phénomène, comment engager les Européens à surmonter leur méfiance?

Depuis notre retour, nos récits [2] se sont heurtés à un aimable scepticisme. Tel médecin [3], dans un grand journal du soir, refuse de croire à cette « anesthésie miracle » et soupçonne que l'on avait appliqué quelques gouttes « d'un anesthésique quelconque » « sur la muqueuse nasale de la malade porteuse de polypes »; qu'on avait « soumis à une rachianesthésie la malade opérée d'un kyste à l'ovaire »,

c'est-à-dire « injecté » le contenu d'une seringue d'anesthésique « dans son canal rachidien »; qu'on « avait administré avant l'intervention du bon opium chinois au malade opéré d'une tumeur du cerveau ».

Un second met en garde contre les « pseudo-magiciens de la santé », les « charlatans » qui ont recours à « l'ésotérisme », au lieu de s'en tenir aux « bases rigoureuses d'une science exacte [4] ». « N'y a-t-il pas du chanvre indien dans les tranches d'ananas ingurgitées par le patient? demande un troisième. Chacun sait que depuis des siècles les Chinois ont fait des études sur les propriétés anesthésiques du chanvre indien. »

Un autre, président de la principale société d'acupuncture existant en France [5], déclarait tout net qu'il y avait eu subterfuge : « Ma position, qui est celle de nombreux acupuncteurs, est que l'*anesthésie par les aiguilles n'existe pas*. La préanesthésie a toujours existé, en Chine comme ailleurs. En Europe, lorsqu'un chirurgien doit agir, il prépare le malade par la morphine ou d'autres préparations qui permettent d'obtenir une relaxation maximum, ou encore administre du curare pour déterminer un relâchement musculaire. On peut avoir exactement les mêmes réponses avec les aiguilles d'acupuncture... Mais l'anesthésie * par aiguilles me semble une erreur. Je n'étais pas sur place à Wuhan; pourtant je crois que les malades opérés devant la délégation française n'ont malheureusement pas été suivis depuis leur lit jusqu'à la table d'opération... Je pense que les Français qui ont vu les interventions ont été abusés dans leurs conclusions [6]. »

Ainsi, deux hypothèses sont avancées. Ou bien l'anesthésie chimique précéderait l'acupuncture, qui ne serait plus qu'une mise en scène, dont on pourrait aussi bien se passer. Ou bien l'acupuncture, apte à décontracter les muscles, serait simplement utilisée comme préparation à une véritable anesthésie chimique, qui serait administrée ensuite clandestinement.

Si le président des quelques centaines d'acupuncteurs français ne croit pas à l'analgésie * par acupuncture, comment pourraient y croire les cinquante mille médecins qui restent méfiants, pour ne pas dire hostiles, à l'égard de ces confrères acupuncteurs, qu'ils considèrent comme dépourvus de la rigueur scientifique sans laquelle il n'y a pas de médecin?

---

* Au mot d'*anesthésie*, il paraît préférable, quand il s'agit d'acupuncture, de substituer *analgésie*. Bien que la douleur soit bloquée, les sensations ne le sont pas : le patient continue à recevoir des messages sensitifs. *Hypo-algésie* serait encore plus exact, puisque l'acupuncture ne supprime pas totalement la douleur, mais parvient seulement à la diminuer, pour la rendre supportable.

Doute méthodique des médecins européens

L'honnêteté oblige à dire qu'aucun des membres de notre délégation n'était médecin *. Il est exact aussi que nous n'avons pas assisté aux préparatifs des interventions; nous ne pouvons donc, en toute rigueur, affirmer que dans la phase pré-opératoire, aucun recours n'a été fait aux méthodes classiques d'anesthésie.

Supposer une rachianesthésie préalable, c'est mettre en doute la probité intellectuelle des médecins chinois : cette hypothèse me paraît exclue **.

Peut-on imaginer que les dirigeants et les médecins chinois montent une telle comédie pour faire croire au monde qu'ils ont découvert une nouvelle méthode d'analgésie, tout en ayant recours en sous-main aux méthodes traditionnelles? Les médecins chinois que nous avons rencontrés, comme les chercheurs ou les cadres, sont des hommes prudents dans leurs jugements, sévères avec eux-mêmes. Ils paraissent n'avancer que ce dont ils sont sûrs. Une supercherie collective, de la part d'hommes qui évitent avec soin l'autosatisfaction, manquerait un peu de vraisemblance.

Après le premier vol humain dans le cosmos, on révoqua en doute la prouesse de Gagarine. Les Chinois sont, comme alors les Russes, victimes de leur goût du secret : quand le mystère se dissipe, on soupçonne la machination.

Pourtant, depuis longtemps, et même en Occident, on emploie l'acupuncture avec des succès brillants dans le traitement des troubles fonctionnels, des affections allergiques, des maladies dites psychosomatiques. On n'a jamais cessé de l'appliquer aux syndromes douloureux. Les Chinois sont simplement passés de l'application *curative* dans le cas de douleurs naturelles, à l'application *préventive* dans le cas de douleurs provoquées. Et cette extension specta-

---

* Notons que l'un d'entre nous, Marcel Béraud, chirurgien-dentiste, est rompu à la pratique de l'anesthésie. Depuis lors, un médecin français de l'entourage du prince Norodom Sihanouk, le Dr Georges Pathé, a assisté, à l'hôpital n° 6 de Shanghai, à de semblables interventions. Des acupuncteurs français aussi, parmi lesquels ceux qui avaient commencé par douter de notre témoignage; ils sont revenus enthousiasmés. Deux Américains, le Pr Grey Gimond, de l'hôpital Bethesda de Washington, et le Pr Paul Dudley White, cardiologue qui fut le médecin du président Eisenhower, ont été les témoins admiratifs d'opérations analogues. Une mission médicale suisse, à la fin de 1972, puis, en avril 1973, une mission médicale française, qui comprenait les professeurs Jean Bernard, Jean-Paul Binet, Brouet et Lhermitte, sont restés plus rétives. Il serait souhaitable que des équipes d'acupuncteurs chinois appliquent leurs procédés dans des services occidentaux de chirurgie [9].

** En revanche, on nous a indiqué que des doses légères de calmants (100 milligrammes de luminal, ou 50 milligrammes de dolosal) étaient administrées pour détendre les malades. Mais ces prémédications, courantes en Occident, ne sauraient se confondre avec la véritable anesthésie, qu'elles se contentent chez nous de préparer, alors qu'elle est supprimée en Chine.

culaire repose sur une innovation technique précise : le mouvement permanent de l'aiguille, avant et pendant l'intervention du chirurgien.

Reste que les médecins occidentaux ne sont sûrement pas, dans leur masse, aptes à sauter le pas que leurs confrères chinois viennent de franchir sous la rude impulsion de la Révolution culturelle. L'ironie les défendra sans doute longtemps contre ce rapport humain difficilement croyable qui se crée en Chine, par la médiation d'une aiguille, entre un médecin sans bagage et un malade sans malice.

Incrédulité des malades occidentaux

Le scepticisme d'un médecin occidental reculerait peut-être sous la pression de la demande de ses malades. Mais comment ceux-ci, dans leur majorité, ne partageraient-ils pas ses réticences? Les Chinois insistent sur les facteurs moraux de la réussite : les effets de l'acupuncture sont d'autant plus assurés, que le patient a davantage confiance dans la méthode et dans le praticien. Pour peu qu'il doute de celui-ci ou de celle-là, il respire difficilement, ses muscles se contractent, il sue à grosses gouttes, sa sensibilité à la douleur s'exacerbe.

Si la proportion des échecs est si basse, c'est sans doute que la population chinoise est, depuis des millénaires, immunisée contre le doute. Dès l'époque des empereurs Tang, étaient répandues dans toute la Chine des figurines où les points et méridiens étaient désignés et numérotés. Aujourd'hui, dans les vitrines de nombreux magasins — pas seulement les pharmacies — on peut voir des mannequins en matière plastique de différentes tailles — entre une quinzaine et une cinquantaine de centimètres de hauteur — dont le corps est couvert de lignes et de chiffres finement dessinés, qui représentent les méridiens et les points. Ces poupées sont à la portée de toutes les bourses *. Pour le même prix, on fournit un texte où figurent des prescriptions médicales précises. Des oreilles en caoutchouc sont également en vente : une vingtaine de points s'y trouvent indiqués, avec mention des diverses affections qu'ils permettent de guérir **.

Les enfants raffolent de ces jeux et s'amusent à se soigner les uns

---

* Entre 3 et 6 yuans, c'est-à-dire entre 7 et 14 francs.

** Une variante de ces figurines présente un intérêt pédagogique singulier : une poupée en verre pleine d'eau est percée de trous correspondant aux points; les trous sont bouchés par du sparadrap. Quand l'enfant pique à l'emplacement voulu, l'eau jaillit.

les autres. On en voit qui portent autour du cou une trousse médicale renfermant un étui à aiguilles, un flacon d'alcool et une boîte de coton. « Nous nous exerçons à l'acupuncture pour venir en aide aux masses et pour nous rendre utiles en cas de guerre », m'ont affirmé, à Nankin, un garçon et une fille d'une dizaine d'années, les yeux pétillants de fierté.

Une population ainsi conditionnée dès la « maternelle » est d'autant plus préparée à croire aux prodiges de l'acupuncture, qu'ils ne lui font nullement l'effet de prodiges. Comment attendre une pareille disponibilité du public occidental? Les autorités chinoises ont dû pressentir cette difficulté. L'ancien hôpital Rockefeller de Pékin * avait commencé à appliquer l'acupuncture à des femmes de diplomates pour des accouchements. Un petit garçon de la colonie européenne était soigné avec succès par des aiguilles enfoncées derrière l'oreille. Ces expériences ont été brusquement stoppées sans aucune explication. On dirait que la Chine n'a pas voulu assumer la responsabilité d'étendre à des Occidentaux des thérapeutiques qui ne sont pas nées chez eux.

« Croyez-vous, demandai-je au docteur Chen, que des médecins européens pourraient pratiquer cette méthode sur des malades européens?

— J'en doute, me répondit-il. Pour maîtriser la technique de l'insensibilisation par acupuncture, ils devraient d'abord faire sur eux-mêmes beaucoup d'essais. »

Je crains qu'il n'ait raison. Les praticiens chinois, portés par les traditions de leur thérapeutique et les habitudes de leur peuple, ont pu se livrer, à leurs risques et périls, à une audacieuse expérimentation les uns sur les autres; ils avaient la volonté de résoudre très vite un problème sanitaire national; ils étaient stimulés par « l'enthousiasme des masses ». Par quoi les médecins européens, dans un contexte radicalement différent, seraient-ils motivés? Pourquoi lâcheraient-ils la proie de la chimiothérapie, pour une acupuncture où la plupart d'entre eux ne voient qu'une ombre?

L'insensibilisation par acupuncture est sans doute fille de la pensée-mao. Mais elle est aussi fille du besoin : les paysans chinois n'avaient pas droit aux bienfaits des sciences médicales. En Occident, elle ne saurait avoir aucun de ces deux parents : la pensée-mao n'est pas près d'y être adoptée comme article de foi; et les médecins de campagne ont depuis longtemps fait profiter les populations rurales des conquêtes de la science.

---

* Baptisé depuis « Hôpital anti-impérialiste », puis rebaptisé « Hôpital de la capitale » après que la Chine eut décidé de modifier ses rapports avec l'étranger, mais que la colonie étrangère n'a cessé d'appeler P.U.M.C. (Peking Union Medical College).

La médecine face à la diversité des races

Bien que diverses particularités anatomiques distinguent le Chinois du Blanc et du Noir, elles ne sont pas ici en cause; mais certaines différences physiologiques peuvent entraîner des comportements différents devant la douleur et face à l'acupuncture.

On sait que la poliomyélite est une maladie des peuples riches, contre laquelle la plupart des pays sous-développés sont immunisés. Un Occidental sous les tropiques a peine à échapper à la dysenterie amibienne, dont les aborigènes sont exempts. A mesure que le confort s'élève, le seuil de la douleur s'abaisse. Le chauffage central rend frileux, le progrès matériel rend hypersensible. Nos ancêtres, habitués à se laver avec un broc d'eau et à passer l'hiver dans des maisons glacées ou la chaleur se concentrait autour de la cheminée, résistaient mieux au froid que notre génération, amollie par la tiédeur des radiateurs et la douceur des bains. Peu à peu, s'affaiblissent les mécanismes d'auto-défense, qu'une vie rude montait pour protéger de la maladie et de la souffrance.

Personne — aucun physiologue, aucun psychiatre, aucun neurologue, aucun chirurgien — ne sait au juste ce qu'est la douleur. A plus forte raison, aucun sociologue, anthropologue ni ethnologue, n'a jamais pu établir de loi sur la variation de la douleur en fonction des catégories sociales ou des caractéristiques raciales. On peut simplement observer que la douleur est différente suivant les tempéraments, les peuples, les niveaux de vie. Un individu plus fruste y résiste mieux qu'un individu évolué. Certains malades sont enclins à l'angoisse : ils se crispent devant leur douleur, qui atteint une grande intensité. D'autres se laissent apaiser et même subjuguer par un médecin qui obtient leur confiance, et la douleur a moins de prise sur eux. La psychologie collective d'un peuple a vraisemblablement une incidence directe sur ces phénomènes.

Un de nos compagnons de voyage avait dû se faire soigner une carie à Pékin. Tandis que le dentiste chinois maniait la fraise, il souffrait tellement qu'il demanda une anesthésie locale.

« Vous autres étrangers, vous ne supportez pas la plus petite douleur, remarqua le dentiste. A votre place, un Chinois ne sentirait rien. »

En sautant d'une barque, un autre de nos compagnons se froissa le mollet à Hangchow. Pendant plusieurs jours, il se plaignit de vives douleurs. On pratiqua sur lui l'acupuncture, sans qu'il en ressentît d'amélioration notable.

« Pensez-vous que l'acupuncture aurait apaisé la douleur chez un de vos compatriotes? demandai-je au médecin chinois qui le soignait.

— On n'aurait même pas eu besoin d'acupuncture, me répondit-il, car un Chinois, en pareil cas, ne sentirait rien. »

Larrey, le chirurgien de la Grande Armée, raconte qu'avant d'amputer un grenadier d'une jambe, il se contentait de lui faire avaler un verre de rhum. Comment distinguer la douleur de l'idée qu'on s'en fait, de l'appréhension qu'on en éprouve?

Il ne me paraît pas déraisonnable de supposer que, dans une population occidentale, la proportion de réussite de l'analgésie par acupuncture serait inversée par rapport à la Chine : une majorité écrasante d'échecs, pour une minorité de succès *.

La préparation psychologique

Autour de la table de la salle de conférences de l'Institut médical de Wuhan, aucun membre de l'équipe médicale ne fit spontanément allusion à la préparation qui précédait la pose des aiguilles. Il nous fallut répéter plusieurs fois la question : « Prépare-t-on le malade avant son entrée dans le bloc opératoire? Combien de temps, et comment? » Une « préparation psychologique » a lieu auparavant, « pendant environ une demi-heure ». Malade et médecin établissent un dialogue « à travers l'étude de la pensée de Mao », « échangent leurs opinions sur la méthode à suivre », et créent entre eux une confiance mutuelle et un climat de collaboration. Pour les grandes opérations, cette séance de psychothérapie est amorcée par des conversations du même type, au cours des deux ou trois journées précédentes.

« Comment faites-vous quand le patient n'est pas d'accord?

— Autrefois, nous considérions le patient comme une chose; aujourd'hui, nous tâchons de le persuader.

— Comment le décontractez-vous?

— La politique est présente dans la salle d'opération. Nous faisons appel chez le patient au courage de surmonter l'appréhension de la douleur, à la volonté de guérir et de vivre, en le convainquant que son devoir est de lutter pour la révolution. »

Ainsi on mobilise chez le patient sa fierté de citoyen. On lui montre que son destin personnel fait partie d'un vaste projet qui doit exalter son énergie vitale.

« Des malades refusent-ils l'acupuncture?

— C'est très rare **. Presque tous les malades, en Chine, sont

---

* La délégation médicale suisse a demandé qu'une analgésie par acupuncture fût réalisée sur deux de ses membres. Les médecins chinois, avec beaucoup de réticence et après d'interminables délibérations, ont accepté de répondre à ce vœu. Ce fut un échec, auquel les médecins chinois n'ont pas donné d'explication.

** Nous ne sommes pas arrivés à savoir s'ils étaient comptés dans les 10 % d'insuccès avoués, ou si l'on éliminait les réfractaires au cours de la séance de préparation psychologique, pour ne livrer aux aiguilles que ceux qui paraissent dispos. J'inclinerais plutôt vers cette deuxième interprétation.

pareils à ceux que vous avez vus : gais, résolus à guérir et à servir le peuple, pleins d'enthousiasme pour la pensée-maotsetung. »

La foi qui guérit

On entre ici dans un domaine où les frontières sont difficiles à tracer. Que « la mise en confiance » du malade, cette invitation qui lui est faite à « participer », soient déjà apaisantes, qui en disconviendrait? Le sont-elles au point de rendre insensible à la douleur d'une intervention majeure? Nous n'avons pas été admis * aux mystères de l'entretien préalable. Comment se déroule-t-il? Quand nous avons demandé si l'on ne faisait pas appel à l'hypnose, l'équipe tout entière s'est récriée. Mais la question a-t-elle été bien comprise, la traduction assez fidèle, pour provoquer des dénégations aussi catégoriques? Cette prémédication psychologique ne confine-t-elle pas à la suggestion? Et la suggestion ne touche-t-elle pas à l'hypnose? N'est-il pas possible de faire de l'hypnose sans le savoir?

Dans *La foi qui guérit*, Charcot multiplie les observations cliniques sur les cas de suggestion et d'hypnose. L'état dans lequel se trouve l'opéré chinois, qui converse avec son médecin et déguste une compote, prouvant qu'il a gardé toute sa conscience mais ne perçoit aucune douleur, n'est-il pas proche de cet « état second » que décrit Charcot? Il ne s'agit pas, sans doute, de la véritable hypnose, où le patient s'enfonce dans un univers dont il ne gardera aucun souvenir. Mais n'est-ce pas, de toutes façons, une modification de la conscience, comparable à celle que Mesmer provoquait par des courants électriques et des aimants métalliques? Le phénomène du « magnétisme animal » mis en lumière par Mesmer a pu être provoqué depuis l'origine des temps par des techniques diverses **. Mais Mesmer n'avait pas de racines dans la tradition occidentale. L'acupuncture ne serait-elle autre chose qu'un support particulièrement raffiné d'un phénomène aussi ancien que les hommes, mais qui tend à disparaître à mesure que la personnalité échappe à la pensée magique?

Les Chinois donnent souvent à des Occidentaux l'impression de vivre en état second. Sur un peuple dont la réceptivité est encore intacte, et qui a été dûment conditionné, les pouvoirs de suggestion qu'exerce une pensée collective ne connaissent pas de limite.

La référence à Mao ne ressemble-t-elle pas à cette référence à l'*hypnotiseur*, dont Freud fait un grand usage dans son essai intitulé :

---

* Ni à ce jour, semble-t-il, aucun Occidental.

** Peut-être la médecine occidentale aurait-elle progressé dans la maîtrise de ces méthodes, si, en 1840, l'Académie de médecine de Paris ne les avait solennellement condamnées.

Psychologie collective et Analyse du moi? Il analyse, après Le Bon et Mac Dougall, la suggestibilité des foules, sous la forme de l'identification au chef, idéal du moi, auquel chacun délègue son énergie mentale. De tels phénomènes, l'acupuncture semble bien fournir un exemple privilégié.

Une réussite spécifiquement chinoise

« De deux choses l'une, m'a déclaré un des maîtres de la chirurgie française. Ou bien, ce que je veux espérer, les prouesses auxquelles vous avez assisté sont réelles; cela signifie que les Chinois sont en avance sur nous de vingt ou de cent ans; et alors il est urgent d'entreprendre des démarches pour que la Chine fasse bénéficier le reste du monde des résultats qu'elle a atteints. Ou bien, il s'agit d'un bluff, peut-être inconscient; alors la Chine est victime de ses propres mythes, et il faudrait en tirer les conclusions les plus graves pour l'avenir de ce pays. »

Et s'il y avait une troisième hypothèse? A savoir que les Chinois ne sont ni cent ans en avant, ni cent ans en arrière, mais qu'ils ne vivent pas dans le même temps, dans la même *durée* que nous? qu'ils n'*avancent* pas sur la même voie? qu'ils effectuent des progrès et des révolutions strictement adaptés à eux?

Des horizons singuliers se sont ouverts à la médecine et à la chirurgie chinoise. Ce peuple a la bonne fortune d'en bénéficier; les chances de voir rapidement les Occidentaux en bénéficier à leur tour me paraissent faibles *. Pour aboutir à ces surprenantes réussites, il a fallu à la thérapeutique chinoise la rencontre de beaucoup de conditions, qui sont loin de se trouver réunies en Occident. Des coutumes millénaires. Des enfants formés dès l'école. Une croyance populaire dans le pouvoir des traditions, telle qu'aujourd'hui encore, comme nous l'avons vu à Machiao, quand deux médecins consultent dans un dispensaire de commune populaire, l'un selon les méthodes occidentales, l'autre selon la méthode ancestrale, c'est vers le second que s'oriente la file d'attente. Une population rurale à 85 pour 100, qui se prête aisément au déclenchement de pareils phénomènes. Un besoin immense de former d'urgence du personnel sanitaire en le recrutant dans une population qui assimile plus aisément les procédés coutumiers. Une Révolution culturelle qui a fait voler en éclats le mandarinat médical. Un respect de la pensée-maotsetung, qui fait communier médecins et malades dans une même foi.

---

* Étant donné les structures d'organisation de la médecine et les structures mentales des médecins, je n'aperçois qu'une hypothèse favorable à une extension rapide de l'analgésie par acupuncture en France : que la théorie en soit établie rationnellement par des chercheurs, et que la médecine américaine adopte ce procédé.

Le Grand Acupuncteur

Mao a déterminé la médecine chinoise à effectuer une synthèse originale des pratiques de jadis et des méthodes modernes, pour assurer la régulation des fonctions organiques et mobiliser la faculté de résistance contre la maladie et la douleur. Mais que fait-il d'autre, à son niveau, pour la Chine entière? Assurer la régulation des fonctions de cette vaste société. Deviner les liaisons mutuelles entre les organes du corps chinois. Rétablir un équilibre détruit. Diminuer les souffrances de son peuple en lui apportant de fulgurantes diversions. Réveiller son énergie vitale. A l'échelle du pays le plus ancien de l'histoire et le plus peuplé du monde, ce n'est pas une médiocre prouesse.

DEUXIÈME PARTIE

Changer l'homme

Dans ce pays de vieille formation communautaire, où l'on ne peut rien traiter que collectivement, logique ni raison ne sont de mise. La psychiatrie ferait mieux en Chine que la diplomatie européenne. Rien ne change peut-être dans le tréfonds de l'être humain qu'est un Chinois, mais c'est ce tréfonds même qui qui ne présente en lui, contre rien, aucune sorte d'immunisation. Peuple accessible à tout, par son esprit d'assimilation et l'usure même de ses réactions...

Saint-John Perse[1] **— (1917)**

Chapitre V

Le remodelage des esprits

1. — La révolution du regard

A l'usine de textiles n° 2 de Pékin, je demande à un ouvrier s'il est satisfait de son salaire. « Avant la Révolution culturelle, me répond-il, on nous faisait travailler pour de l'argent; on nous distribuait des primes de productivité; on nous embourgeoisait; on nous corrompait. Nous manquions de conscience politique. Maintenant, nous avons compris que les travailleurs ne doivent pas avoir d'autre objectif que la révolution. Nous ne nous demandons plus : *Pour combien travaillons-nous?*, mais *Pour qui travaillons-nous?* »

A la même question, nous obtiendrons partout la même réponse. Certains cadres vont jusqu'à nous affirmer : « Ce sont les ouvriers eux-mêmes qui ont demandé la suppression du système des primes. Avant la Révolution culturelle, leur seul but dans la vie était de bien vivre, et de bien faire vivre leur famille. Ils ne cherchaient qu'à gagner davantage, à s'assurer plus de confort. Mobile malsain, qui les transformait insensiblement en bourgeois et en révisionnistes. Ce mouvement nous aurait tous ramenés au passé. Ils ont compris le danger. En étudiant sérieusement la pensée-maotsetung, ils ont découvert que le sens réel de leur travail est d'aider à la révolution. Ils ont dénoncé ce qui les en écartait.

— Et ceux qui n'ont pas compris?

— Ceux-là ne peuvent pas travailler. Nous devons poursuivre leur rééducation jusqu'à ce qu'ils aient rejoint la juste ligne. »

Ces déclarations sont rituelles, mais on aurait tort de les croire creuses. Si la rééducation ne va pas sans efforts ni difficultés, c'est bien qu'il s'agit de changer du tout au tout les buts de vie collectifs, les ressorts mêmes de l'activité. Au-delà de l'attitude à l'égard de l'argent, et à travers elle, l'objectif est de changer l'homme, ses valeurs, ses structures, ses réflexes.

A Shanghai, Hsu Ching-hsien, brillant dirigeant du Comité révolutionnaire de la ville autonome et membre influent du Comité central du Parti communiste chinois, trente-six ans, visage fin, silhouette bien prise dans un uniforme bleu clair à col montant qu'on croirait signé d'un grand couturier, me déclare :

« Dès avant la Révolution culturelle, ici à Shanghai, nous avons soutenu que les impératifs de la production ne devaient pas réduire le travail politique. Nous sentions que l'élan révolutionnaire risquait de s'amortir dans des préoccupations matérielles et égoïstes. Il fallait relancer le mouvement de *révolutionnarisation*, il fallait inverser les priorités : si nous transformions d'abord les hommes, nous augmenterions ensuite beaucoup plus vite la production. Faire la révolution, c'est abolir radicalement ce qui nous rattache aux modes de pensée et de vie hérités du passé. Ainsi l'individu sera-t-il régénéré, intellectuellement et moralement; il se soumettra à la collectivité, effacera son intérêt personnel devant l'intérêt exclusif de la révolution. »

Tandis que ce bel et élégant révolutionnaire me montrait comment tuer le vieil homme (on sentait qu'il lui faudrait beaucoup d'application pour le tuer en lui-même), une hypothèse me venait à l'esprit. Le « Grand Bond en avant » devait faire de la Chine une grande puissance économique. Il s'était soldé par un échec. Pour le surmonter, ou le masquer, n'avait-il pas fallu assigner d'autres buts à la révolution? Le terrain de la production n'était pas sûr; il fallait en changer. Puisqu'on ne pouvait augmenter la consommation, il fallait diminuer l'avidité de consommer. Puisque la réalité résistait, il fallait la voir autrement. Si la Révolution culturelle était une révolution du regard?

Ce n'est pas la diminuer. L'homme n'est-il pas presque tout entier dans l'image qu'il se fait de lui-même? Cette image se confond pour les Chinois avec celle qu'ils se font de leur chef suprême. Dès le siècle dernier, Gustave Le Bon avait remarqué que le fait de se confondre passionnément avec le chef peut rendre la masse capable d'exploits dépassant largement les forces normales.

La Révolution culturelle n'est pas tactique; ni le fruit d'un calcul cynique; elle serait une stratégie imaginée par de vrais révolutionnaires, à la suite d'une sérieuse déconvenue. Ils avaient perdu sur le tableau du pouvoir spirituel sans gagner sur celui de la puissance matérielle. L'emprise spirituelle devait être reconquise sans délai : l'ardeur révolutionnaire est un capital qui s'épuise vite, et les communistes chinois ont pris conscience que, pour durer, la révolution devait rester permanente et absolue.

La Chine voulait être riche : elle proclame aujourd'hui sa fierté d'être sous-développée. On dévalorise dans l'esprit des Chinois ce qui

pourrait atténuer cette fierté : ils doivent se forger une âme de pauvres, et qui souhaitent le rester.

« Au fond, repris-je, vous voulez changer le caractère d'un quart de la race humaine? Ce n'est pas une mince entreprise.

— C'est la nôtre. Nous sommes décidés à ce que disparaissent les habitudes, la culture, qui ont fait de la Chine ce qu'elle était devenue. Nous voulons les remplacer par une culture, des habitudes authentiquement prolétariennes. Aussi longtemps qu'il le faudra, nous procéderons au lavage des cerveaux de ceux qui ne comprennent pas *. Nous renverserons ceux des responsables qui s'engagent dans la voie capitaliste. Nous lancerons les ouvriers, les paysans, les soldats — et même les intellectuels révolutionnaires, mais il n'y en a pas beaucoup, hélas! — à l'assaut de l'idéologie bourgeoise, des autorités académiques, des cadres réactionnaires, de toute la superstructure éducative, littéraire et artistique.

— Pensez-vous que la Chine prolétarienne existe déjà?

— Nous en sommes loin! Ce que l'on peut dire simplement, c'est qu'elle nous paraît aujourd'hui moins éloignée qu'avant la Révolution culturelle. Mais il faudra encore beaucoup de Révolutions culturelles. Les enfants héritent la mentalité de leurs parents. Un fils de propriétaire foncier, un fils de *comprador*[1] de Shanghai, croiriez-vous qu'ils sont devenus paysans-pauvres, ou ouvriers, simplement parce qu'on leur a pris leurs terres ou retiré leur argent? Jamais de la vie. Ils ont gardé l'esprit d'un propriétaire foncier ou d'un *comprador*. Même les cadres, les bureaucrates adoptent peu à peu cet esprit! *Il y a une lutte des classes dans la tête des gens*. Notre devoir est de les aider à faire triompher en eux le prolétaire sur le bourgeois. »

On détruit dans l'âme chinoise le révisionnisme potentiel. On tue en chacun le Khrouchtchev qui sommeille.

Le vice-recteur Chou Pei-yuan, quelques jours plus tôt, à Pékin, m'avait déclaré : « Avant la Révolution culturelle, les enseignants se préoccupaient d'obtenir une chaire; et ils inspiraient aux étudiants le désir d'arriver à des places. Maintenant, enseignants et étudiants ont compris qu'ils devaient faire abstraction de toute carrière, renoncer à l'ambition personnelle pour se fondre dans les larges masses. Oui, nous croyons que l'homme est transformable, même s'il doit faire effort sur lui-même, contre lui-même; il est transformable, s'il collabore à sa transformation, s'il est convaincu qu'elle s'effectuera pour son bien et pour le bien de tous. »

---

* C'est le premier et le dernier dirigeant chinois qui ait fait devant nous l'éloge du « lavage de cerveaux » (en tout cas, tel est le terme qu'ont utilisé les interprètes).

Assurément, depuis l'origine des temps, jamais entreprise de rééducation plus totale n'aura été menée aussi systématiquement, sur autant de millions d'hommes, avec une semblable détermination — en l'espace d'une seule génération et sous l'impulsion d'une même équipe. N'y aurait-il à voir en Chine que la manière dont cette entreprise est conduite, cela vaudrait le voyage.

2. — Les techniques d'imprégnation

La pensée-mao, nous avons aperçu comment elle s'est formée et comment elle s'articule. Voyons comment elle est diffusée. Aux murs des usines, des fermes, dans les rues, dans les gares, jusque sous les pagodes ou au pied des montagnes dénudées, d'immenses panneaux rouges présentent, en calligraphie dorée, les formules dans lesquelles est frappée la pensée-maotsetung, ou par lesquelles on incite le passant à la faire sienne : « Pour naviguer en mer, il faut un bon timonier; pour faire la révolution, il faut la pensée-maotsetung. » Au siège de l'Académie des sciences : « Que la pensée-maotsetung domine notre recherche et notre technologie. » Sur les troncs des platanes : « La pensée-maotsetung augmente la production agricole. » Devant le guichet de la Banque populaire chinoise : « Gloire à la pensée-maotsetung. » Sur un aérodrome : « La pensée-maotsetung nous garantit des succès toujours plus grands. » « On devrait préciser, observa l'un de nous, qu'elle garantit des décollages toujours plus rapides. »

La vie culturelle est toute pénétrée de la pensée-maotsetung. Pas un exemplaire de journal, pas une émission de radio, pas un film, pas un ballet, qui ne cite quelques-unes des maximes ou des actions du Grand Enseignant. La source de toute inspiration, l'alpha et l'oméga des lettres, des sciences et des arts, c'est la pensée-mao.

Chaque jour, les journaux sont pleins d'anecdotes que l'on cite en modèle à la nation. Le champion international de ping-pong doit son titre à l'application de la pensée-maotsetung. Un vidangeur révolutionnaire déclare : « Grâce à la pensée-maotsetung, j'ai doublé mon rendement. » Le soldat Lei Feng devient une image d'Épinal; un sapeur Camember qui serait campé sur le mode héroïque; un Bara, un Viala, un chevalier d'Assas de la pensée-mao. Dans la presse, par la voix de la radio, par les haut-parleurs installés aux carrefours et sur les places des villages, ou ceux des camions spécialement équipés qui circulent dans les rues, le peuple est bercé, harcelé, submergé par une pensée-maotsetung universellement présente.

A quatre ou cinq heures du matin, vous êtes réveillé en sursaut par des voix amplifiées. Vous allez à la fenêtre : ce sont des enfants qui, dans la cour de l'hôtel, un Petit Livre Rouge à la main, en donnent lecture dans un mégaphone. Vous descendez à demi-vêtu pour essayer, un doigt sur les lèvres, de faire comprendre à ces jeunes propagandistes qu'ils vous empêchent de dormir. Médusés par cette incongruité, ils s'arrêtent quelques instants. Le temps que vous remontiez, ils recommencent leur mélopée.

L'ubiquité de la pensée-maotsetung se mesure aussi à l'absence de tout ce qui n'est pas elle : impossible de trouver dans aucune librairie un roman, un recueil de poésie, une étude sociologique ou économique, voire une traduction; dans les musées, point de livres qui soient consacrés aux pièces qui y sont exposées. Les œuvres du président Mao, en éditions de tous les formats, complètes ou abrégées, figurent seules dans les gares et aérogares. Le monopole n'est entamé, et assez timidement, que par Marx, Engels, Lénine et Staline, les sept pièces du théâtre révolutionnaire et quelques ouvrages techniques *.

Dans toutes les unités de production, les services publics, les administrations, les établissements scolaires, les crèches, ont été introduites des « classes d'études de la pensée-maotsetung ». Nous en avons aperçu de-ci de-là, dans une commune populaire, dans une usine. Avant ou après le travail, un groupe fait cercle pour commenter quelques sentences du Petit Livre Rouge. Dans les usines où on pratique les « trois-huit », la séance a lieu, pour l'équipe montante, une heure avant qu'elle ne remplace l'équipe descendante. L'objectif est de dépasser le Petit Livre Rouge pour arriver à l'étude des Œuvres elles-mêmes, et notamment à leurs aspects philosophiques les plus ardus, dont « les applications pratiques sont une aide précieuse » pour le conducteur de tracteur, l'éleveur de cochons, le fraiseur à sa machine, ou l'artiste qui s'apprête à sculpter le bloc de jade.

---

* La pénurie totale aura duré près de six ans : de mai 1966 à février 1972. Pour le Nouvel An chinois, le 15 février 1972, un certain nombre de titres sont réapparus : soit des réimpressions, comme l'essai de Kuo Mo-jo, *Le tricentenaire de l'insurrection de 1644*, et quelques grands romans traditionnels comme *Le rêve dans le pavillon rouge;* soit des éditions anciennes retouchées par leurs auteurs après la Révolution culturelle, comme les romans *Miliciennes d'une île*, ou *Montagnes en furie;* soit surtout des traductions : *Souvenirs de Lénine* de Kroupskaia, *La Commune de 1871* de Lissagaray, *L'esprit des lois* de Montesquieu, *L'ancienne société* de Lewis Morgan, *L'Histoire de la guerre du Péloponnèse* de Thucydide, *La critique de la raison pure* de Kant. Cette ouverture n'est pas encore le dévergondage. Mais les librairies ont cessé d'être des temples déserts voués au seul culte des œuvres de Mao et, accessoirement, des quatre grands du marxisme. Aux dires des témoins, la foule, délaissant les rayons réservés aux œuvres de Mao et des Pères fondateurs, s'est ruée sur les étalages où sont exposés les nouveaux titres. On notera que leur liste correspond à peu près à celle que Mao avait dressée de ses livres préférés, en réponse aux questions d'Edgar Snow, en 1936...

Dans une administration que nous visitons à Pékin, l'étude a lieu tous les jours, de huit heures à neuf heures, et plus longtemps le samedi matin. Il en va ainsi dans la plupart des bureaux, nous précise-t-on.

La séance d'étude se déroule selon le même cérémonial : le maître de jeu fait reprendre le Petit Livre Rouge à la page où on l'avait abandonné la veille, à moins que l'actualité ou le vœu des membres du groupe ne lui fasse choisir un autre passage; il lit à haute voix, repris en chœur par tout le groupe, sur un ton intermédiaire entre la récitation et la psalmodie; il commente ensuite, interroge ses auditeurs, les fait participer à l'analyse du texte, l'illustre en leur faisant trouver des exemples vivants. Il est recommandé de poursuivre cette étude en famille. « Intervient-elle aux heures d'intimité? » se demandent quelques-uns des nôtres. On verra plus loin que l'ironie facile est toujours déplacée quand il s'agit de la pensée-maotsetung.

Bref, par la Révolution culturelle, c'est toute la Chine qui s'est transformée, selon l'exhortation de Lin Piao, en une « grande école de la pensée-maotsetung ».

Dans cette gigantesque salle de classe, on se garde de « chauffer » quelques sujets brillants, tandis que dormirait la masse des cancres. Certes, on met en demeure les sujets brillants de devenir des pionniers de la Révolution; on les éliminé, s'ils refusent; mais on fait surtout la classe pour ceux qui ont de la peine à suivre, c'est-à-dire pour « les larges masses paysannes », et accessoirement ouvrières.

La pensée-maotsetung exige beaucoup; mais elle sait récompenser. Sa pédagogie réussit parce qu'elle est une pédagogie de la réussite : elle donne un sens à l'effort quotidien, elle permet de transmuer l'humble peine des hommes. La maison est plus propre, le riz plus doux, l'enfant plus travailleur : le communiste chinois sait intégrer ces succès modestes, et du coup leur donner une tout autre dimension.

Voilà qui aide à comprendre que l'emprise puisse être si totale, sans pourtant paraître vraiment intolérable. Jamais la pédagogie n'a de cesse. Le travailleur chinois absorbe chaque jour, autant que son riz ou son bol de nouilles, une dose massive d'idéologie: à domicile, dans son travail, pendant ses trajets; oralement, en images et par écrit.

De Pékin à Canton et de Sian à Shanghai, tous les Chinois, jour après jour, entendent les mêmes chants, répètent les mêmes slogans, réagissent identiquement devant des *bons* et des *méchants* identiques *.

---

* Le succès est si grand que la méthode peut s'assouplir. Si le Petit Livre Rouge semble aux Occidentaux de Pékin se faire rare par rapport aux années précédentes, n'est-ce pas qu'il est devenu moins nécessaire? Pourquoi « en rajouter », dès lors que la pensée-mao s'est emparée de tous les esprits?

Grâce à la pensée-mao, l'individu s'identifie au groupe. Il tire de la même source son sytème de référence et la conduite qui en découle. Il évalue les autres et s'évalue lui-même, dans les séances collectives de critique et d'autocritique, en fonction de la docilité de chacun à l'échelle des valeurs établies. Par le jeu combiné des contraintes et de l'appel à la ferveur, il se pénètre des idées du Grand Timonier, de sa confiance illimitée dans l'homme, de ses appels au sens de la solidarité. Et l'imprégnation simultanée de toutes les consciences justifie cette confiance et forge cette solidarité. Mais au-delà des techniques d'imprégnation, la pensée-maotsetung puise son pouvoir de persuasion dans un idéal du moi collectif qui lui était antérieur. La société chinoise ne demandait qu'à se diviniser elle-même. Aussi était-elle toute prête à entrer en obéissance, au point de suivre les chemins d'une intolérance qui nous semble parfois difficile à admettre.

Pensée automatique et récitation

Journaux, revues, livres, propos de table, discours officiels, exposés techniques, réponses aux questions : tout se ressemble. Presque rien n'est inattendu; les mêmes clichés reviennent sans arrêt.

La plupart des responsables locaux, des enseignants, des ouvriers, des paysans, que nous rencontrons, parlent si vite et si bien qu'ils nous font l'effet de réciter. Ils ne cherchent pas leurs mots. Ils ne se démontent jamais. Aux questions que nous leur posons à brûle-pourpoint, ils répondent sans hésiter et comme sans réfléchir.

A la longue, le mécanisme de cette pensée se laisse deviner. Si les Chinois sont tellement volubiles, c'est que leur pensée est soutenue par des expressions toutes faites, comme ces chevilles dont toutes les personnes disertes émaillent leur discours. Et nous nous sommes moins étonnés que nos interlocuteurs eussent réponse à tout, à partir du moment où nous avons connu nous-mêmes les réponses par cœur.

Dans un hôpital ou un musée, une université ou une commune populaire, une usine de brocart ou une fonderie, les dirigeants du comité révolutionnaire, les employés, les tractoristes, les infirmiers, ou leurs porte-parole, nous affirment que leurs camarades sont unanimes à apprécier à sa juste valeur le refus français de l'intégration militaire dans l'Alliance atlantique, la décision historique du président Mao et du général de Gaulle d'échanger des ambassadeurs, le soutien par la France des droits de la Chine à l'O.N.U. et des cinq principes de la coexistence pacifique, sans omettre la grande tradition révolutionnaire française qui s'est notamment exprimée,

de façon si admirable, il y a un peu plus d'un siècle, lors de la Grande Commune de Paris. De l'atelier à la ferme, de la vendeuse du grand magasin de Shanghai à la présentatrice du Grand Pont sur le Yang-tzu Chiang de Nankin, chacun parle comme un livre; ou plutôt comme une de ces brochures, au contenu sans surprise, qui s'étalent sur les éventails des halls d'hôtels.

3. — Une cure collective de l'âme

Certains cadres se livrent devant nous à une autocritique rétrospective. « En 1966, me déclare un contremaître dans une fabrique de matériel électronique à Canton, j'avais choisi la ligne erronée de Liu Shao-chi, parce que je croyais qu'il fallait préférer l'augmentation du rendement au maintien rigoureux de l'idéologie prolétarienne. Mais au cours de la Révolution culturelle, les masses populaires m'ont durement critiqué et m'ont fait comprendre qu'en agissant par intérêt, on devient révisionniste. Avec l'aide des œuvres de Mao, j'ai maintenant changé ma conception du monde. »

A la brigade rurale des Deux Ponts, près de Pékin, un membre du Bureau permanent du Comité révolutionnaire de la Commune populaire, âgé de quarante et un ans, s'était exprimé devant quelques-uns d'entre nous, trois semaines plus tôt, en termes voisins : « Je ne m'étais pas rendu compte qu'en travaillant avec le profit pour mobile, on s'engage sur la voie de la restauration du capitalisme. Grâce à l'aide fraternelle de mes camarades, qui ne m'ont pas ménagé leurs reproches, et en étudiant davantage la pensée-maotsetung, j'ai mesuré combien mon idéologie était fausse, combien mon esprit était nourri d'idées bourgeoises. Si je ne l'avais pas rectifié, je n'aurais pas pu travailler en responsable pour une commune populaire. »

Pareils résultats sont obtenus grâce aux critiques et autocritiques auxquelles on procède en groupes, au cours des séances qui prolongent l'étude de la pensée-maotsetung. Il ne faut pas croire que cette technique sévère soit réservée aux circonstances dramatiques. C'est un phénomène universel et quotidien.

Personne n'en est exempt : les garçons d'étage se réunissent à l'office, le personnel d'un train s'assemble sur le quai de la gare à l'arrivée, pour s'accuser, personnellement ou réciproquement, de leurs fautes. Qui n'a pas eu sa ration quotidienne d'autocritique et de critique est en danger de rechute.

Ces séances, me disais-je en voyant l'équipage de notre avion se réunir dans la cabine de pilotage avant de descendre à terre, tandis que nous nous éloignions, ces séances, que sont-elles d'autre qu'une psychothérapie collective? Celle-là même dont Freud, dans

Malaise de la civilisation, se demandait déjà s'il ne faudrait pas y recourir, pour faire face aux troubles que provoquent les progrès de la civilisation?

Des observations fugitives, des bribes de confidences, la convergence de petits faits connus, inclinent à analyser, de cette méthode, six modalités :

1) *Se dépasser par le travail*

Ce n'est sûrement pas un hasard si les séances de critique-autocritique se déroulent dans le milieu quotidien de travail. L'activité professionnelle offre par elle-même, si elle est vécue assez intensément, une possibilité de sublimation. Les inquiétudes ou les souffrances qui accablent un homme sont comme absorbées par la *valeur vécue* du travail. Voltaire prescrivait une sorte de psychothérapie individuelle en conseillant à son lecteur de cultiver son jardin à l'instar de Candide. Le travail — notamment le travail manuel — canalise les énergies instinctives désorientées, les penchants affectifs frustrés. Quand ce déplacement d'énergie s'effectue de conserve avec des camarades de travail, il acquiert une plus grande force : « Pour les Chinois, m'avait dit Kuo Mo-jo, le plus grand bonheur, c'est d'être ensemble. »

2) *La rassurante certitude de groupe*

Le groupe détermine ce qu'il faut et ne faut pas faire. Il dit le Droit. Il donne à chacun la rassurante certitude de savoir à tout moment comment penser et agir.

Pour les questions les plus simples, on s'en remet à la décision collective. Aucun des fonctionnaires des Affaires étrangères qui nous escortent, pas même Tang Hai-kuang, leur chef, ne prend sur soi de décider. Nos accompagnateurs accepteront-ils des cadeaux individuels ou collectifs? Pouvons-nous les citer personnellement dans notre rapport? Notre photographe est-il autorisé à prendre des vues de la population dormant dans des lits alignés sur le trottoir? Un interprète pourra-t-il laisser enregistrer sa voix en réponse aux questions d'un journaliste? Ces questions ne trouvent leur réponse que dans la séance quotidienne qui réunit nos hôtes.

Mais le groupe va jusqu'à dire aussi le Fait : ce qui est et ce qui n'est pas. Dans le comportement des Chinois, entre beaucoup de nominalisme. Pour eux plus que pour quiconque, nommer les choses, c'est les créer. Ce trait n'est pas nouveau. Ainsi, pendant la Guerre de l'Opium, à la veille d'une bataille contre les Anglais, un vaste concours de bulletins de victoire fut organisé. On fêta dans un

grand banquet le bulletin le plus poétique. Le lendemain, la bataille fut perdue, mais seul le bulletin laissa un souvenir.

Il n'y avait là qu'évasion puérile. Mao a transformé ces itinéraires de fuite hors du réel, en une méthode pour dominer le réel.

Le lecteur se souvient qu'après la Longue Marche, le Comité central, ou plutôt ses débris, se réunit longuement à Paoan : quel jugement convenait-il de porter sur la Longue Marche? Certains, derrière Chang Kuo-tao, affirmaient qu'elle était une défaite. Mais la majorité opina qu'elle avait été une victoire. Il en fut ainsi décidé. Par sa délibération, le Comité central faisait l'histoire : tous ensemble, ces visionnaires imposaient leur vision. Ceux qui voulaient que la Longue Marche fût un triomphe, ont triomphé. Ceux qui la ressentaient comme une défaite ont été défaits.

La vérité chinoise n'est pas donnée. Elle se fabrique. Ensuite, tout devient simple : il suffit de s'y tenir.

3) *La collectivité, maîtresse du blâme et de l'éloge*

La collectivité départage les bons et les mauvais. Elle distribue le blâme et l'éloge. Celui qui a dévié est montré du doigt. Celui qui a suivi le bon chemin est proposé à l'imitation. Face au pôle positif sur lequel il faut se guider — le président Mao —, l'ancien président Liu Shao-chi devient le pôle négatif, auquel il faut tourner le dos; il suffit qu'un individu soit suspecté de sympathie à l'égard de cet « archi-renégat », « révisionniste », « traître », « agent secret de l'étranger », pour que les autres membres comprennent où se situe la direction à ne pas prendre. Le bon ouvrier, le bon paysan, arborent un brassard rouge, voire un drapeau rouge, sur leur machine ou leur tracteur. Les meilleurs travaux sont montrés en exemple, comme on lisait autrefois à la classe les meilleures copies : à l'exposition permanente des « réalisations industrielles » de Shanghai, sans cesse renouvelée, on fait admirer aux visiteurs, avec mention de l'équipe à qui on les doit, la poupée mécanique la plus alerte, la sculpture de jade la plus empreinte de force révolutionnaire, le camion le plus puissant, le métier à tisser sans navette le plus rapide, la savonnette la plus parfumée. Si les bons élèves sont récompensés, les mauvais sont punis et, lorsque la persuasion ne suffit pas à les remettre dans la juste ligne, envoyés en rééducation.

4) *Comment se libérer du poids de la culpabilité*

On nous l'a confirmé de tous côtés : ces séances collectives ont la vertu d'apaiser la plupart de leurs participants *; ils en ressortent aussi détendus qu'ils y sont entrés nerveux. Quand elles commencent,

* Il est d'autres participants, en revanche, qu'elles contraignent au suicide.

tout le monde se sent vaguement coupable : les auto-accusations — ou accusations — pleuvent de tous côtés. Puis, sous la conduite du principal responsable, dont l'habileté consiste à apparaître le moins possible, les critiques convergent : un membre du groupe est personnellement visé. Si son autocritique convainc, l'orage s'éloigne. Sinon, la réprobation devient condamnation — légère ou lourde, du simple avertissement au service du travail obligatoire. Cette mesure, précise et rapide comme une piqûre, agit à la façon de l'aiguille d'acupuncteur : elle crée une sensation vive en un point précis, et soulage de sa douleur le reste de l'organisme.

Qu'a été la Grande Révolution culturelle prolétarienne, sinon une « séance de critique-autocritique » étendue pendant quatre ans à huit cent millions de Chinois? « Dans le Parti, déclare Chou En-lai, entre 1 et 2 pour 100 seulement des effectifs ont été punis, mais ils l'ont été sévèrement. » Les autres membres du Parti, et tous les Chinois qui ont échappé au châtiment, se sentent transformés par la peine infligée à quelques-uns d'entre eux : ils repartent d'un pied léger.

En voyant nos accompagnateurs se rendre au salon d'étage, le front soucieux, pour leur séance de chaque soir, et, quand elle avait pris fin, se répandre gaiement dans les couloirs, la réflexion d'un universitaire anglais me revenait à l'esprit. Je lui avais marqué mon étonnement de constater que les jeunes gens d'Eton College, assistant en rangs à l'office du dimanche, pénétraient dans la vieille chapelle d'Henry VI à une cadence lente et comme hésitante; tandis qu'ils en ressortaient d'un pas allègre. Il me répondit, avec un humour qui n'excluait pas le sérieux : « Les garçons entrent à l'office avec l'anxiété de quelqu'un qui se demande s'il ne va pas être crucifié. Ils en ressortent avec la satisfaction de quelqu'un qui constate qu'il ne l'a pas été. »

Les rites d'anathème, d'ostracisme, d'excommunication ou de bannissement sont aussi vieux que le monde. Mais les dirigeants chinois ont su les rajeunir pour en faire des techniques d'expiation et de régénération appropriées à la Chine d'aujourd'hui. Ne manifestent-ils pas une plus juste connaissance de l'âme humaine que ces intellectuels occidentaux qui — tout en se réclamant volontiers du « maoïsme » — manifestent contre la « société répressive » et pour « la société permissive », quitte à laisser planer sur tous l'angoisse que seule effacerait la peine infligée à quelques-uns?

5) *Comment la collectivité protège l'amour de soi*

« Si un grand nombre de personnes, écrit Freud, dans *Psychologie collective et Analyse du Moi*, se retrouvent autour d'un même idéal du Moi, cela renforce leurs espoirs archaïques. »

Par « espoirs archaïques », Freud entendait cet amour-passion que le tout petit enfant *se porte à lui-même* à travers sa mère, et qui est généralement traduit par le mot narcissisme. C'est la forme d'amour primitive qui consiste, non pas à aimer l'autre pour lui-même, mais à s'aimer en lui. Tout homme commence par être égoïste. Il tend naturellement à tout ramener à lui-même. Il a besoin de se faire plaisir. Il ne trouve son équilibre que s'il peut satisfaire ce désir narcissique.

La pratique de la pensée-maotsetung satisfait ce désir narcissique, tout en le « socialisant ». L'individu n'est plus « à lui-même assez ». Il n'existe que par sa référence aux autres. Il déplace vers le groupe auquel il appartient, son besoin de se réaliser. Le *petit* groupe d'abord : c'est sur l'équipe de travail que rejaillit l'éloge; c'est elle qui se purifie par le blâme qu'a encouru l'un de ses membres; tout concourt à donner à l'individu la fierté de faire partie de cette équipe-là, non d'une autre, et la honte d'en avoir éventuellement démérité. Mais aussi et surtout le *grand* groupe : la fierté, pour un Chinois, d'appartenir à la nation chinoise, de prendre part à sa résurrection, de devenir ainsi une parcelle d'un peuple-flambeau, lui tient lieu d'accomplissement. Quel besoin éprouverait-on de s'affirmer aux dépens des autres, quand on communie dans l'orgueil de la prouesse générale? D'ailleurs, le moi individuel est trop faible pour résister à cette pression de tout un peuple, et son angoisse se fond dans la conscience collective.

6) *La fête*

Rares sont les États modernes qui perçoivent l'intérêt social de la fête. Les grandes libérations collectives, temporaires et, à leur manière, ordonnées, Carnaval des Brésiliens ou *Fasching* des Allemands, sont désormais des survivances. La Chine ancienne pratiquait ces rites.

La fête du Nouvel An offrait quinze jours d'un dérèglement soigneusement réglé. Et l'opéra était une fête aussi : le spectacle, le vacarme étourdissant de ses percussions, agissaient sur les Chinois comme les danses et le tam-tam sur les Africains, les transportant collectivement dans un univers onirique.

L'austérité maoïste n'a pas tué la fête, au contraire. Comme tous les régimes communistes, le régime de Pékin organise des cérémonies de masses; peut-être est-il le seul à savoir y mettre de la joie. Le 1er mai, le 1er octobre donnent lieu, sur la place Tien An Men et dans toutes les villes, à des défilés géants qui tiennent tout ensemble de la démonstration gymnique, de la parade militaire, des réjouissances folkloriques, des rites ancestraux du printemps et de la moisson. Et surtout, pour un oui ou pour un non, les Chinois

vibrent en compagnie, s'offrent une « fête ». Vous vous perdez dans une rue, vous vous arrêtez dans la campagne : aussitôt, surgis on ne sait d'où, ils sont là dix, vingt, cinquante, qui s'amusent on ne sait de quoi.

Dans la petite cité paysanne de Yenan, un ensemble de chanteurs et danseurs qu'on eût appelé chez nous troupe de patronage; une salle délabrée où toute la ville est venue s'écraser. On y reçoit le choc de la gaîté, de la fraîcheur d'esprit. Une actrice à la voix de rossignol haut perchée, et dont le rire fend un visage rond comme une pêche, gazouille les titres des thèmes. Ils sont pourtant si sérieux qu'on pourrait les trouver austères : *Chants pour la patrie chinoise, L'armée populaire travaille dans la zone libérée, Comme le vent de printemps, A bas l'impérialisme japonais, Libérons toute la Chine, Le Bond en avant, La moisson, Faire la révolution avec Mao, Le peuple de Yenan chante les citations du Président, Filles et fils de Yenan, rendons hommage au président Mao.* Sur fond de pagode du Trésor ou de maison de Mao, un rang de filles en bleu, un rang de filles en rouge, un rang de militaires en vert; des paysans à turban traditionnel, des paysannes à tabliers de velours noir; rien qui emporte du premier coup d'œil la conviction.

Mais la cadence entraînante, l'absence de cabotinage, la force de sentiments exprimés avec un plaisir si évident, arrachent les applaudissements d'une salle bientôt à l'unisson. Les pirouettes et les sauts périlleux des soldats-paysans, les jeux de mains des filles cousant et filant, provoquent des gloussements d'enthousiasme. L'art traditionnel n'est pas loin, même s'il est relevé d'esthétique révolutionnaire. L'orchestre d'instruments chinois, tous archets battants, soutient les danses et les chants sur un rythme infernal. Ce n'est pas une pièce de théâtre, c'est une kermesse héroïque.

Patriotisme puéril, militarisme outrancier? Les paysans de Yenan, eux, se laissent aller sans arrière-pensée à la communion lyrique : parce que les portent l'entrain et la foi; parce que leurs thèmes font écho aux traditions rurales et s'intègrent au passé local. Quand tous les acteurs reviennent sur la scène pour chanter en final *Le Vent d'Est*, Petits Livres Rouges brandis devant un immense portrait de Mao, la foule se lève d'un seul mouvement, chante l'hymne à pleine voix, et le scande sans fin en battant des mains.

La Révolution culturelle ne fut-elle pas une fête immense, avec ses millions de gardes rouges transportés par trains spéciaux d'une ville à l'autre, ses défilés devant la Porte de la Paix Céleste, ses grands rassemblements spontanés orchestrés par un animateur génial, aussi secret qu'un bon impresario? Et si, au bout de quelques mois, la réjouissance a failli mal tourner, le pays, malgré tout, s'en

est sorti, et en retire un soulagement à la mesure de l'anxiété qui l'avait étreint.

Une Chine décontractée : c'est ce qu'ont ressenti tous ceux d'entre nous qui comparaient avec la période d'avant 1966. Les tensions forcenées des années précédentes se sont relâchées. Les Chinois raidis et dépersonnalisés du Grand Bond, les Chinois divisés de la Révolution culturelle, semblent redevenus eux-mêmes. Se sentent-ils débarrassés de l'affrontement, qui dure depuis de si longues années, entre la pensée-maotsetung et le « révisionnisme » ? Une certaine spontanéité retrouvée les affranchit-elle de la peur? Sont-ils rassurés que le pays ait recouvré son ordre et son unité? En tout cas, la Chine, ayant dominé les démons qui la tourmentaient, semble savourer la détente comme une renaissance.

Mao aurait-il trouvé la formule d'une psychothérapie collective?

Combien de temps durera-t-il, cet équilibre entre un contrôle de tous les instants et la spontanéité? Entre la joie, et la rigueur morale? Combien de temps l'individu continuera-t-il de vivre son intimité avec le groupe comme un refuge et un accomplissement?

Si le pronostic est incertain, la thérapeutique est diablement cohérente.

Chapitre VI

Éducation ou mise en condition de l'enfance?

Le premier âge

Crèches, écoles maternelles : dès que l'enfant pose ses regards sur un objet et commence à reconnaître des formes, il est façonné par une pensée politique. La première couleur qu'on lui fait aimer est le rouge. Les premiers gestes qu'il imite sont des gestes révolutionnaires — lever le poing en frappant le sol du talon. Les premiers chants auxquels il s'essaie sont des hymnes guerriers.

Un bébé qui vous tend les bras porte sur son bavoir les mots : *petit garde rouge*. Au rayon d'enfants des magasins d'État, les grandes poupées sont des paysannes portant fusil en bandoulière; ou des soldats vêtus d'étoffe verte, mitraillette sur le ventre, le Livre des Citations gonflant la poche de leur vareuse; ou des femmes-mineurs, lampe au front, macaron de Mao sur la poitrine, un slogan sur le dos : « Dix mille ans de vie au président Mao Tse-tung! » Plus perfectionnées encore, des poupées animées, propagandistes en matière plastique clamant au mégaphone les citations du Président, ou petites filles qui, le Petit Livre Rouge d'une main et le chasse-mouches de l'autre, lisent Mao tout en tuant les mouches.

A l'école maternelle de l'usine de tissage n° 2 de Pékin, une vingtaine d'enfants de deux à quatre ans jouent des saynètes en notre honneur. Au mur, de grands portraits de Mao, flanqués de dessins d'enfants représentant des sujets de fierté nationale : un haut fourneau, le lancement d'un satellite, le champignon d'une bombe atomique. En travers de la salle sèchent, sur une corde tendue, de petites serviettes-éponges rouges, autant qu'il y a d'enfants, chacune marquée aux initiales de son propriétaire, avec la mention : *petit soldat de la révolution*. Les bambins se groupent pour chanter un hymne militaire. Puis ils se séparent pour mimer, les bras tendus, le lancement du satellite chinois. Les plus petits, au-dessous de trois ans, portent des culottes entièrement fendues dans le bas du dos. Les fesses à l'air, ils tapent du pied pour célébrer

la mort d'un ennemi que l'un d'entre eux vient d'abattre avec une mitraillette en miniature. Une petite fille de quatre ans chante un air de soprano emprunté au ballet révolutionnaire : *Le Détachement féminin rouge.*

A l'école maternelle de Meichiakou, le « Village montagnard de la famille Mei », dans la province du Chekiang, mêmes attitudes sur des thèmes voisins. Des petites filles à couettes et des petits garçons portant des fusils de bois jouent une scène du ballet révolutionnaire : *La Fille aux cheveux blancs.*

La leçon de culture physique est tellement plus amusante, quand elle est transformée en exercices militaires, et les poids ou haltères remplacés par le maniement d'armes — ces armes fussent-elles en caoutchouc. Les enfants ne sont-ils pas eux-mêmes en caoutchouc? Que ne peut-on arriver à faire d'eux? Avec quelle ardeur ils clament les slogans qu'on leur a appris! Les petits enfants de Chine sont probablement, de tous les enfants de la terre, les plus sûrs de leur vérité.

Une école primaire de village

Meichiakou comprend treize cent quarante-quatre habitants, groupés en deux cent cinquante et une familles. L'école reçoit les enfants entre sept et treize ans, répartis en six classes; cinq instituteurs et trois institutrices leur font face.

Mais, me précise-t-on, la scolarité n'est pas obligatoire. Ô Jules Ferry! « Combien y a-t-il d'enfants au village? — Deux cent quarante-deux. — Combien vont à l'école? — Deux cent quarante-deux, évidemment. — L'école est facultative et pourtant tout le monde y va? — Il est arrivé que des enfants refusent d'aller en classe et aiment mieux faire l'école buissonnière. Mais ils ne continuent pas longtemps. — Pourquoi? — Leurs camarades se moquent d'eux; leurs parents les réprimandent; leurs maîtres leur font honte. » A l'école comme ailleurs, la pression sociale remplace l'obligation formelle. Un Chinois, petit ou grand, n'a pas longtemps le loisir de rester un polisson.

Inscrite au fronton de l'école, une directive de Mao : « Vous devez vous intéresser aux affaires de l'État, tout en conduisant jusqu'à son terme la Grande Révolution culturelle prolétarienne. » La répartition des matières au programme s'y conforme : cours d'éducation politique (qui serre l'actualité chinoise au plus près), étude des œuvres de Mao, littérature chinoise (histoires édifiantes tirées de la chronique contemporaine, textes socialistes), travail manuel d'entraînement à la production, chant (révolutionnaire), sports (militaires). A quoi s'ajoute le dessin — toujours d'imitation, jamais

d'imagination; depuis la Révolution culturelle, les fleurs et les animaux ont disparu du répertoire; on dessine le combinat de Wuhan ou le pont de Nankin; les grands élèves portraiturent les héros locaux de la guerre de libération ou de la « production ».

L'instituteur Mei Ta-hsian m'explique que le nombre d'heures de cours consacrées à la pensée-maotsetung proprement dite vient de diminuer, cette pensée ayant été intégrée dans toutes les autres matières. On apprend à lire dans le Petit Livre Rouge; on y puise de même la substance des cours politiques et de la culture socialiste; il n'est pas jusqu'aux leçons de mathématiques, de culture physique et de dessin qui ne soient conçues comme des illustrations des sentences du Président.

A l'opposé de l'ésotérisme mandarinal, l'enseignement est conçu pour les enfants du peuple, du peuple de cette province, de ce village. Il fait corps avec le paysage où se déroule la vie de l'enfant. Quand « l'école est finie », les instituteurs continuent à donner l'exemple à leurs élèves, en participant efficacement aux gros travaux.

« Si la Révolution culturelle nous a apporté quelque chose, conclut Mei Ta-hsien, c'est de mieux intégrer notre enseignement à la vie de la brigade. » Seule la gestion autonome de l'école par le village permet et garantit cette intégration : la brigade se suffit à elle-même; elle ne requiert, pour faire face aux besoins de son école, aucun soutien de l'État. L'école est l'affaire du village; la plus importante de toutes, avec la production.

Un instituteur aux pieds nus

« Comment la Révolution culturelle s'est-elle déroulée pour vous ? », demandé-je à Mei Ta-hsien.

Il pointe le doigt vers le lointain, sans doute vers Shanghai ou Hangchow : « La Révolution culturelle, c'est dans les villes qu'elle a fait rage. » Mei Ta-hsien est un instituteur tranquille dans un village d'hommes tranquilles.

Il est « né dans l'ancienne société », en 1936. On avait commencé de l'élever « dans les idées qui avaient cours parmi la classe privilégiée des propriétaires fonciers et des paysans riches »; il a dû faire beaucoup d'efforts pour se mettre au niveau d'une « éducation socialiste ». A seize ans, trois ans après la Libération, ses études étaient achevées; c'est surtout « par la pratique » qu'il s'est formé, en enseignant dans plusieurs villages.

A trente-cinq ans, il a treize ans de métier. Marié à une travailleuse de la brigade de production, il est père de trois enfants : « Il faudra s'arrêter, dit-il en souriant, trois c'est beaucoup, c'est même trop, et il faut donner l'exemple. » Sa femme a gagné trois cents

yuans l'an passé *; lui-même, il a gagné trois cent quatre-vingt-seize yuans **.

Ainsi, il se rappelle à un yuan près, sans une hésitation, ce qu'il a gagné l'année précédente. « Combien gagnerez-vous cette année? » Il ne le sait pas encore. Cela dépendra de la récolte; et aussi de la satisfaction du comité révolutionnaire de la commune populaire : selon ce qui restera à la brigade, une fois livrés le thé et le riz dus à l'État, les travailleurs, instituteurs compris, recevront leur part du travail de tous, calculée d'après le zèle de chacun. Ni allocations familiales, ni indemnité de résidence ou autre supplément de salaire; en revanche, des prestations en nature, dont le logement.

Mei Ta-hsien et sa femme gagnent moins, à eux deux, qu'un ouvrier d'usine à la ville. Mais leurs besoins sont modiques. Ils achètent tout le nécessaire au magasin d'État, l'unique commerce du village, où les prix sont très bas. Chemisette blanche, sandales en plastique et pantalon tire-bouchonné, cheveux en brosse et mains calleuses : rien ne le distingue des paysans de son âge, dont il partage la vie.

C'est un « instituteur aux pieds nus ». Comme les « médecins aux pieds nus », sa formation de base est rudimentaire. Comme eux, il a surtout appris sur le tas; comme eux, il répond de manière expéditive à des besoins qui, avant la Libération, n'étaient pas couverts du tout.

Mei Ta-hsien, on le rencontre sous d'autres noms et d'autres visages dans chacune des communes populaires que l'on peut visiter. Mais il cohabite souvent avec une autre catégorie. La Révolution culturelle a dispersé nombre d'enseignants des villes et envoyé les jeunes intellectuels à la campagne. Les uns et les autres ont fourni des renforts précieux aux unités d'enseignement des brigades de production. Renforts seulement : on s'est chaque fois arrangé pour qu'ils se retrouvent en minorité auprès des instituteurs aux pieds nus.

Le statut des professeurs du secondaire que nous avons rencontrés en ville n'est guère différent; eux aussi sont rémunérés par les municipalités, et logés par elles, gratuitement, soit à l'école, soit chez l'habitant. Mais leur revenu mensuel est le double de celui d'un instituteur aux pieds nus : il est vrai que la vie est plus chère à la ville qu'à la campagne. Aucune distinction de salaire ou de statut n'est établie entre les maîtres, selon qu'ils sortent d'une école normale ou sont autodidactes. Seules sont prises en compte la nature et l'efficacité du service qu'ils rendent.

---

* 675 francs.
** Environ 900 francs.

Des « jeunes gardes rouges »

L'éducation ne s'arrête pas aux portes de la classe; mais à l'extérieur, elle change de méthode. Elle propose aux enfants une sorte de grand jeu permanent.

Non loin de Sian, dans les thermes du mont Li Shan, au bord de vasques de marbre blanc, des pionniers et des pionnières de douze à quinze ans, foulard rouge noué autour du cou et Petit Livre Rouge à la main, s'exercent ensemble à chanter et à réciter. Au pied des bosquets, dans les pavillons ajourés, ils passent avec une grâce rêveuse de l'époque des Han et des Tang — qui venaient oublier les soucis du pouvoir devant les lotus de ces sources —, aux défis de la Chine future.

Comme ils sont devenus doux et délicieux, ces adolescents apprivoisés, dont les aînés, quelques années plus tôt, mirent, en se déchaînant, le régime en péril! Boys-scouts de la Révolution, après l'avoir faite hier à tort et à travers, ils se contentent aujourd'hui de la chanter.

A Canton, le grand jeu paraît plus sérieux, les gardes rouges moins souriants. S'ils ont perdu leur turbulence, ils continuent d'exercer leur vigilance. Dans les magasins, ils montent la garde deux par deux, garçons ou filles. Dans les rues, des vieillards — probablement des intellectuels en cours de rééducation — balayent la rue sous la surveillance de ces bons élèves de la pensée-maotsetung.

Les enfants qui ont appris dès leurs premières années à chanter en chœur des airs de combat, à danser sur les thèmes des nouveaux ballets, à lire et à écrire dans le Petit Livre Rouge, à en réciter les sentences, à défiler le poing levé, sont stimulés par l'émulation révolutionnaire : on repérera, dans chaque classe, ceux qui chantent, dansent ou jouent le mieux les scènes révolutionnaires. On en fera une troupe d'élite, qui ira se produire dans les quartiers de la ville ou les communes populaires de la campagne; moins pour divertir, que pour semer le bon grain. L'école et ses prolongements ne sont pas faits pour former de beaux esprits, mais pour forger des soldats de la révolution.

A Nankin, une troupe de « jeunes gardes rouges » nous offre un spectacle à nous donner froid dans le dos. Ils miment « les enfants vietnamiens au front »; leurs mitraillettes factices tirent vers le ciel. Le sifflement et l'explosion de l'avion américain, que l'on voit tomber en ombre chinoise, les font danser de joie.

Puis, vêtus en paysannes et en soldats, ils miment l'amour qui unit le peuple et son Armée rouge. Sur des instruments chinois à vents et à cordes, un orchestre joue : *Les jeunes gardes rouges*

participent au travail des pâturages, Les jeunes gardes rouges apprennent à cultiver le riz dans la commune populaire, Le garde rouge de la steppe qui avait vu le président Mao, Le soleil rouge dore la commune modèle de Tachai, La pensée-maotsetung illumine le Tibet. Pour finir, seize jeunes musiciens et autant de chanteurs exécutent *Les peuples du monde vaincront.*

A minuit, ils nous raccompagnent jusqu'à notre hôtel. Nous sommes saoulés des sons éclatants de leurs batteries et de leurs trompettes, de l'ardeur joyeuse de ces soldats imberbes et de ces filles déchaînées. Leurs pommettes peintes en vermillon luisent aux reflets des lampes, comme si ne suffisait pas le rouge des brassards, des rubans et des bouquets. « Notre cœur est rouge », clament-ils en nous quittant.

Après une courte nuit, vers sept heures du matin, notre cortège double dans la rue une colonne de jeunes gardes rouges. Derrière une fille qui présente comme une relique le portrait de Mao, et un garçon qui porte le drapeau rouge, la hampe en bambou passée à la ceinture, soutenus par des gongs et des cymbales, ils sèment la bonne parole à pleins porte-voix. En arrivant à leur hauteur, nous reconnaissons, dans cette troupe matinale, nos amis de la veille; nous faisons ralentir nos voitures; les visages s'illuminent; de la main, plusieurs nous font des signes joyeux. Mais ils sont en service commandé; l'enthousiasme sans retenue n'est plus de mise. Les tâches du jour leur incombent : animer les quartiers, distribuer la propagande, veiller au niveau idéologique de tous, redresser les erreurs. Où s'arrête le jeu, où commence le conditionnement?

Un collège secondaire

Dans la commune populaire des Amitiés Cubaines, non loin de Pékin, six écoles secondaires — que nous appellerions collèges d'enseignement secondaire ou collèges d'enseignement général — à côté de vingt-trois écoles primaires, pour trente-huit mille habitants. Dans la cour, des centaines de garçons et de filles, de douze à dix-sept ans, accueillent le petit groupe de visiteurs français, en brandissant le Petit Livre Rouge, avant d'applaudir sur un signal.

Un coup de sifflet : fin de la récréation. Les élèves se mettent en rangs et rejoignent leurs salles respectives dans un ordre impressionnant. Tandis que la délégation pénètre dans une classe, les élèves posent le Livre Rouge sur leur table *. Ils en feront souvent usage pendant le cours, qui consiste en un commentaire de l'éditorial du *Quotidien du peuple.*

* C'est dans ce collège qu'a été prise la photographie de la couverture.

Les programmes? Ils se regroupent en trois rubriques d'importance voisine : l'éducation physique, où dominent la gymnastique militaire et le maniement d'armes; l'enseignement moral — éthique communiste et pensée-maotsetung; l'enseignement intellectuel et pratique. Même sur cette dernière rubrique, la seule qui ressemble aux programmes de nos lycées et collèges, le souffle de la révolution est passé. La physique, la chimie et même les mathématiques sont professées en liaison avec lès ateliers de l'école. L'histoire enseignée est celle de la révolution chinoise; la géographie, celle de la Chine; un peu d'anglais; des connaissances agricoles de base. « Langue et littérature chinoises »? Elles ne visent que la littérature prolétarienne, les poèmes du président Mao, les œuvres qui exaltent le Grand Timonier, les livrets des ballets contemporains. Les activités « culturelles »? Des récitations rythmées de poèmes, des études de chant sur des airs d'opéras révolutionnaires, des pièces et saynètes écrites par des groupes d'élèves sur des thèmes d'actualité.

Élèves et enseignants participent en commun, pendant un mois et demi, à des stages en usine, pendant un mois aux travaux des champs; le principal de leurs vacances y passe. Les élèves fréquentent le collège six heures par jour, six jours par semaine, et durant quatre années, au bout desquelles ils sont versés dans la vie active.

Comme toutes les autres écoles de la commune des Amitiés cubaines, le collège est placé sous la haute autorité du comité révolutionnaire de la commune et géré directement par son propre comité révolutionnaire. Dans ces deux comités superposés se côtoient paysans, ouvriers et militaires, choisis en raison de leurs convictions révolutionnaires, pour veiller que l'enseignement ne dévie pas de la ligne fixée par le président Mao.

Au village montagnard de la famille Mei

« C'est sans doute dans les écoles de village que la Révolution culturelle a eu le plus de conséquences, me dit Chou Chen-tung, en gravissant un sentier du « Village montagnard de la famille Mei ».

— Je croyais que les campagnes avaient été tenues à l'écart de la Révolution culturelle ?

— Pas pour l'enseignement. Les villages n'ont pas été le théâtre des mêmes troubles que les villes; mais ils ont été les premiers à bénéficier des acquis de la révolution. Selon les instructions du président Mao *, la direction des écoles rurales a été dévolue à la classe des paysans pauvres et moyens-pauvres. »

---

* En application de la directive de Mao du 25 août 1968, contenue dans un article de Yao Wen-yuan paru dans *Le Quotidien du Peuple* de ce jour.

Une fois encore, on dirait qu'entre 1949 et 1966, il ne s'était rien passé. Pourtant, la vérité oblige à reconnaître qu'au cours de ces dix-sept années, la Chine accomplit un énorme effort pour scolariser sa jeunesse et uniformiser son système d'instruction. Au cours des cent ans qui avaient précédé la Libération, l'intervention étrangère, bouleversant les vieilles structures impériales, avait précipité l'enseignement chinois dans l'anarchie : il avait éclaté autant que la Chine elle-même. Impossible, en pratique, de passer d'une filière à l'autre : il fallait faire toutes ses études chez les jésuites français, ou chez les presbytériens écossais, ou dans une école bouddhique. Il n'y avait pas d'éducation nationale, puisqu'il n'y avait plus de nation.

Entre 1927 et 1949, le Kuomintang avait essayé de surmonter ce chaos. Il avait développé l'enseignement public, et non sans succès, en particulier pour les universités. Mais les établissements privés, très nombreux, restaient entièrement libres d'établir leurs horaires et leurs programmes, de choisir leurs manuels, de fixer le mode de recrutement de leurs professeurs et de leurs élèves.

A la Libération, le Parti communiste accomplit en deux ans l'unification totale. Les écoles gouvernementales furent prises en main, avec cellule du Parti, commissaire politique, comité scolaire, ligue des jeunesses communistes et syndicat, auxquels, respectivement, élèves et professeurs devaient adhérer. Dès janvier 1951, le ministre de l'Éducation convoquait à Pékin tous les responsables des missions, des écoles financées par fonds étrangers et des écoles privées, et apparemment les « persuada » d'accepter la transformation immédiate de leurs établissements en écoles gouvernementales; le système qui s'établit alors était calqué sur le modèle soviétique. Là comme ailleurs, les divergences entre les deux pays devaient conduire à la rupture et la Révolution culturelle permettre à la Chine de tracer sa propre voie. Mais c'est apparemment l'effort mené depuis 1949 qui a assuré la réussite scolaire de la Chine actuelle.

Partout, on nous indique que la scolarisation atteint tous les enfants. Est-ce le cas dans les provinces les plus extérieures, comme le Sinkiang, la Mongolie ou le Tibet? Nous ne saurions le dire. Mais dans les six provinces et les huit grandes villes que nous avons visitées, cela paraît évident.

L'analphabétisme, nous dit-on, recule très vite; non seulement parce qu'il est coupé à la source, mais parce que des écoles du soir permettent aux adultes qui n'avaient pas été scolarisés de combler leurs lacunes. Sans cesse on nous répète : « Avant la Libération, 85 pour 100 des Chinois étaient illettrés; depuis, la proportion s'est retournée : 85 pour 100 de la population ont appris à lire. » Ce que l'on voyait naguère dans les pays développés, des grand-mères

apprenant à lire à leurs petits enfants, on le voit inversé en Chine; les enfants, fiers d'avoir accompli la prouesse d'assimiler les idéogrammes du chinois de base, les enseignent à leur tour à leurs grands-parents ou quelquefois à leurs parents. Bien sûr, il n'est question pour aucune de ces générations de s'initier aux 20 000 caractères qui sont l'apanage des lettrés; mais 3 000 suffisent à lire le Petit Livre Rouge et *Le Quotidien du Peuple*, sur lesquels, justement, on apprend à faire ses premiers pas. A quoi serviraient les autres idéogrammes, sinon à lire des livres inutiles ou nuisibles? L'ignorance a reculé, du même mouvement que reculait la culture ésotérique...

Bien qu'aucune statistique globale ne soit publiée — pas plus sur la population scolaire que sur les autres caractéristiques sociales ou culturelles —, on nous a indiqué que 120 millions d'enfants fréquenteraient l'école primaire et 30 millions l'école secondaire *. Les effectifs ont crû dans d'énormes proportions; il est vrai que la scolarisation complète, assurée par la création de nouvelles unités d'enseignement jusque dans les campagnes les plus reculées, a été compensée par une réduction de la durée des études. Tout le monde va à l'école, mais moins longtemps qu'à l'époque où quelques-uns seulement y allaient.

L'école, mère de la société

Ces succès quantitatifs sont allés de pair avec le bouleversement de la nature même des enseignements.

Certes, le désir de « révolutionnariser » l'enseignement primaire et secondaire n'a pas attendu la Révolution culturelle. Mao avait sans cesse manifesté son souci de former la jeunesse par une éducation simple et près de la terre, où le travail manuel et la formation idéologique tiendraient une place prépondérante, où la fréquentation s'étendrait à tous sans discrimination. Depuis longtemps déjà, des expériences étaient menées dans ce sens **. Mais la Révolution culturelle a fourni une magnifique occasion d'appliquer en grand les idées de Mao sur la « prolétarisation » de l'enseignement. Elles n'étaient pas plus arrivées, jusque-là, à percer la couche épaisse des routines, que le soleil d'hiver ne filtre au travers des nuages bas : voici que la tempête nettoyait le ciel. Les écoles furent fermées —

---

* Le responsable de l'éducation dans le Comité révolutionnaire de la province du Kwangtung nous a assurés que sur une population provinciale de 50 millions d'habitants, 7 millions fréquentaient l'école primaire et 2,2 millions les écoles secondaires.

** Ces expériences avaient commencé dix ans, voire dix-huit ans, avant la directive du 25 août 1968, selon *Le Quotidien du Peuple* (série d'articles du 18 au 28 octobre 1968).

même les écoles primaires — de juin 1966 à février 1967. A leur réouverture, les manuels scolaires n'ayant pas été encore révisés, on se consacra à l'étude exclusive du Petit Livre Rouge — seul manuel qui n'eût pas besoin de révision.

Dans l'enseignement nouveau, tout concourt à transformer les enfants en citoyens d'une nation révolutionnaire. Le culte des temps héroïques reste vivant. Comme à l'institut Kang-ta de Yenan, les élèves absorbent des idées en même temps que des idéogrammes. On n'a que faire d'enseigner la grammaire ou le vocabulaire par de fades exemples : « le thé est bon », « ma tasse est petite », « le chat a mangé la souris ». Nos interlocuteurs ridiculisent devant nous le ton des classes d'autrefois. Les manuels étaient remplis d'une « camelote féodale et bourgeoise », « de fleurs, d'oiseaux, de parcs », d'histoires comme celle de « Kung Jung qui laisse les plus belles poires à ses frères ». Désormais, on élève le niveau politique dans le même instant que le niveau culturel, par des phrases toujours significatives, du type : « Pour naviguer dans la tempête, il faut un bon timonier. » Enfants comme adultes apprennent, du même coup, l'alphabet et le catéchisme.

La révolution laisse peu de loisirs. Ici, point d'association pour la « défense de la jeunesse scolaire » en face des adultes oppressifs. On n'hésite pas à exiger beaucoup des écoliers : il n'est pas bon qu'ils prennent des habitudes paresseuses. On combat leur nonchalance dès la plus tendre enfance.

L'un de nous s'inquiète de leur surmenage :

« Les enfants se fatiguent moins aisément que les adultes, répond péremptoirement l'instituteur Mei. Il est sain pour eux d'avoir beaucoup de travail. C'est nécessaire à leur croissance. »

Bien plus : on compte sur eux pour faire l'éducation morale de leurs parents, et pas seulement pour leur apprendre à lire. Le régime met toute la famille à l'école à travers les écoliers. Ils sont chargés de lutter contre la mentalité égoïste ou rétrograde de leur entourage.

« L'élève, quand il rentre chez lui, me précise l'instituteur Mei, explique à ses père et mère ce que je lui ai enseigné en classe; il tâche de leur faire partager sa passion socialiste; il les aide à se débarrasser de l'égoïsme ou du révisionnisme qui peut encore subsister en eux. »

En somme, l'enfant se voit confier la responsabilité d'assurer la formation politique des siens, en tenant quotidiennement un petit *meeting* familial. Comment ne pas croire mes interlocuteurs, quand ils m'assurent que rien ne mûrit autant les enfants que cette mission, confiée par le Parti, d'éduquer leurs parents?

La boucle révolutionnaire est bouclée. Les « larges masses » poussent les enseignants. Les enseignants poussent les enfants.

Les enfants poussent les adultes. Tous avancent sous l'aiguillon de chacun. L'école est la *matrice* de la société de demain : la société d'aujourd'hui enfante elle-même son avenir à travers l'école.

Pour être bon citoyen, il faut être bon soldat

« Que voulez-vous faire plus tard », demandai-je aux jeunes gardes rouges de Nankin, leur représentation terminée?

Sur cinq interrogés, l'un voulait devenir ouvrier, l'autre paysan. Trois, dont deux filles, souhaitaient s'engager dans l'armée : comment mieux faire la révolution qu'en luttant pour elle?

Dans la cour du collège de la commune populaire des Deux Ponts, garçons et filles mêlés défilent, le fusil sur l'épaule.

« Pourquoi la préparation militaire tient-elle une si grande place dans la vie scolaire?

— Nous entraînons les élèves à des exercices militaires pour leur donner un esprit combatif et un corps aguerri, répond un enseignant.

— Craignez-vous donc la guerre?

— La formation intellectuelle est moins importante que la formation civique et physique. L'élève deviendra bon ouvrier, bon paysan, bon cadre, s'il est d'abord bon citoyen. Pour être bon citoyen, il faut être bon soldat. Pour être un bon soldat, il faut être robuste. »

J'interroge les adolescents qui ont dansé de joie après avoir fait le simulacre d'abattre un avion américain :

« Sauriez-vous vraiment tirer sur un véritable avion?

— Bien sûr, nous tirons à la cible avec de vrais fusils deux fois par semaine à l'école; le dimanche, nous allons faire l'exercice avec nos parents. »

C'est en effet la grande distraction familiale, si les parents ont la chance d'avoir leur jour de repos hebdomadaire le dimanche. L'on se rend en masse sur un polygone de tir et l'on attend son tour. Des grands-parents aux bambins de quatre ou cinq ans, tous reçoivent une arme à feu et se jettent à plat ventre côte à côte pour viser. La cible touchée bascule et fait apparaître un idéogramme; la série de ces idéogrammes forme un slogan : « Si l'ennemi met le pied sur notre sol, nous l'écraserons. » Le tireur maladroit subit la honte d'empêcher l'apparition complète du slogan, sauf à se rattraper bien vite ou à céder sa place à un tireur plus habile.

Ailleurs, des garçons fabriquent des maquettes d'avions de combat et de vedettes lance-torpilles. Un autre jeu est l'adaptation guerrière de notre pacifique jeu du relais. Les écoliers se passent en courant un sac gonflé de chiffons, sur lequel est inscrit le mot « dynamite ». Chaque enfant doit effectuer un parcours semé d'obstacles. Deux

pierres délimitent une rivière, par-dessus laquelle le jeune révolutionnaire est censé sauter; une corde tendue figure un mur. Si l'enfant n'arrive pas à franchir l'espace qui sépare les deux pierres, ou se prend les pieds dans la corde, la « dynamite » explose, la mission a échoué; à moins qu'il ne compense sa maladresse en tombant sur les bras, de manière à amortir le choc. Un de ses camarades lui reprend « l'explosif » des mains et court le porter plus loin.

« Quels sont vos ennemis? La Chine n'est en guerre contre personne?

— L'ennemi est tapi dans l'ombre. Il attend le moment de nous assaillir...

— ...Nous devons nous entraîner pour anéantir les révisionnistes et les impérialistes s'ils osent nous attaquer.

— Et s'ils ne vous attaquent pas?

— Le révisionnisme et l'impérialisme sont toujours aux aguets, nous devons être prêts à tout moment pour les abattre.

— Nous sommes tous des petits soldats rouges, me dit une fille d'une douzaine d'années, les yeux brillants de conviction.

— Quels sont tes plus grands ennemis, les impérialistes ou les révisionnistes?

— Ils sont tous des ennemis du peuple. »

Apparemment, ces jeunes gardes rouges préfèrent ne pas choisir. Frémissant de passion contenue, ils sont prêts à jouer leur rôle dans une guerre :

« Si les ennemis du peuple envahissent la Chine, toute notre école rejoindra le front pour exterminer l'agresseur. »

D'où viendrait-il, cet agresseur mystérieux? De l'Est? On le croirait à certains indices : les petits gardes rouges entretiennent une correspondance suivie avec leurs camarades du Nord-Vietnam, du Cambodge et du Laos, « qui luttent de toutes leurs forces contre l'impérialisme américain ». Mais d'autres indices localiseraient plutôt l'ennemi au Nord-Ouest. Des brochures publiées à des tirages grandissants attisent la haine de l'Union soviétique [1].

A l'école, on apprend aux enfants à crier en russe : « Haut les mains! », « Ne bougez pas! » Il ne semble pas qu'on leur enseigne à le dire en anglais. En somme, l'entraînement est spécialisé. Les petits Chinois apprennent à abattre les avions américains et à faire prisonniers les soldats russes.

Les heures de classe ne suffisent pas : des exercices sont organisés en pleine nuit. Les instituteurs passent de maison en maison, éveillent leurs élèves et les conduisent au clair de lune dans les sentiers de la montagne, pour y arrêter, au terme d'une battue haletante, un « contre-révolutionnaire », un « espion » ou un « parachutiste ». La presse a cité en exemple une école du Fukien, dans la presqu'île

Hungchi, où les élèves montent la garde la nuit comme le jour et patrouillent le long de la côte, prenant part pour de bon à la lutte contre les soldats du Kuomintang retranchés au large, dans l'île de Matsu.

Grâce à la Révolution culturelle, Mao a pu recréer, en entretenant l'obsession de la guérilla, un climat comparable à celui dont il a gardé depuis 1949 la nostalgie. Il a remobilisé son pays pour la chasse à un ennemi continuellement réinventé.

De l'époque de Yenan, le système scolaire a hérité aussi une discipline de fer. Comme à Kang-ta en 1936, les élèves sont groupés en escouades, pelotons et compagnies; ils apprennent le maniement des armes. Et quand, vers cinq heures, les cours sont achevés, les élèves partent vers leurs quartiers, en colonnes par trois, au pas cadencé. Pour atteindre cette perfection, il a fallu un entraînement quotidien. On objectera qu'une délégation n'arrive jamais à l'improviste. Mais, même si la mécanique a, en l'honneur des étrangers, gagné en précision, l'important est qu'on ait voulu leur donner ce spectacle. Et les visiteurs ne peuvent croire que ce soit seulement un spectacle quand, ayant quitté à leur tour le collège un quart d'heure plus tard, ils doublent sur la route les escouades toujours aussi militairement ordonnées.

La même rigueur règne dans la classe. Ce n'est pas ici qu'il faudrait chercher des exemples de « pédagogie non directive ». Les élèves écrivent sous la dictée des maîtres, dans des cahiers tenus avec soin; ils ne prennent la parole que sur autorisation. Chaque fois qu'on les interroge, on a l'impression qu'ils récitent; la mémoire, si décriée en Occident, garde ici tout son prestige. La vérité, exprimée par le maître ou le livre, n'admet pas de marge d'imprécision. Elle est une consigne, un mot de passe, dont les termes doivent être exactement connus et répétés. Elle est rigoureuse et exigeante, comme celle d'un manuel de l'armée en campagne.

Penser avec les mains

Le collège secondaire de la commune des Deux Ponts abrite des ateliers, où travaillent côte à côte enseignants, ouvriers et écoliers.

Dans le premier, consacré à l'électronique, on monte des transistors, et on fabrique des lampes diodes *. Dans l'autre, on coude du tube métallique en le chauffant au chalumeau pour en faire des tables, des étagères, des escabeaux et des chaises : la plupart seront

* Dans d'autres collèges secondaires de la banlieue de Pékin, on produit même des lampes triodes et des circuits imprimés.

mis en vente dans le commerce, mais certains meubleront les salles de classe dès la prochaine rentrée.

« Avant la Révolution culturelle, explique le responsable du Comité révolutionnaire de la commune, les élèves ne respectaient pas le travail manuel; maintenant, nous l'avons mis à l'honneur; quand ils font un accroc à leur culotte, ils le recousent eux-mêmes. S'ils cassent un banc, ils le réparent. Ils s'habituent à se rendre service les uns aux autres. Ils se coupent les cheveux mutuellement. Ils appliquent ainsi la directive du Président : *Comptons sur nos propres forces.* »

Dans un atelier de menuiserie, les enfants s'activent sur des accessoires de théâtre, en vue des représentations de l'école. D'un atelier de tôlerie, sortiront des rebords de marchepied destinés à une usine d'automobiles. Celle-ci a dépêché au collège un technicien sous la direction duquel les collégiens découpent, liment, assemblent et galvanisent.

Tous les élèves passent un jour par semaine, à tour de rôle, dans ces ateliers. Mais l'agriculture n'est pas oubliée : on consacre une demi-journée au jardin potager, dont les légumes approvisionnent la cantine scolaire.

En outre, pendant les périodes de la moisson et des semailles, les jeunes sont envoyés aux champs pour aider aux gros travaux; ils y consacrent chaque année environ un mois *. Tout cela suppose, naturellement, le recours à des ouvriers ou des paysans, qui partagent ainsi avec les enseignants de carrière la responsabilité de former les enfants **. Cette entrée des travailleurs manuels dans le système scolaire chinois est un des principaux apports de la Révolution culturelle.

Dans les communes populaires où le nombre des enseignants de métier ne permettrait pas d'assurer une scolarisation complète, le « système mi-études mi-travail » a été systématiquement appliqué : pendant la moitié du temps, la formation pratique est assurée sur le terrain, dans les campagnes ou dans les ateliers, par les travailleurs eux-mêmes. Ainsi l'enseignement scolaire a-t-il pu atteindre tous les jeunes.

Le corps enseignant s'enrichit encore d'autres apports. Les responsables de la milice populaire font des cours de théorie et de pratique militaires. Le comptable de la brigade initie au calcul. Un

---

* Qui s'ajoute à un mois de vacances d'hiver (en janvier), et autant de vacances d'été (de la fin juillet à la fin août) le plus souvent employées, elles aussi, aux travaux des champs.

** Dans le collège secondaire de la commune des Amitiés Cubaines, les travailleurs d'usine et les paysans forment à peu près la moitié du corps enseignant.

« médecin aux pieds nus » enseigne les rudiments de l'acupuncture et de la pharmacopée.

Dans l'école primaire de la commune de Meichiakou, « l'éducation pour la lutte des classes » est dispensée par de vieux « paysans pauvres », qui viennent raconter aux enfants la souffrance du temps jadis. Une vieille femme apporte en classe la louche avec laquelle elle mendiait dans « l'ancienne société ». La louche passe de mains en mains, accompagnée de hochements de tête. Un vieillard relate avec force anecdotes l'histoire de sa propre famille et de tout le village. Le bonheur est relatif : il s'enseigne par contraste.

Ce n'est pas seulement le corps enseignant qui a été renouvelé, mais ses méthodes. De nombreux cours se donnent en dehors de la classe. Dans cette « commune du Thé du Dragon », les élèves apprennent à cultiver le théier, à éliminer les insectes, à traiter les maladies, à cueillir les feuilles. Dans une « commune populaire de riz », près de Shanghai, on familiarise les élèves avec les diverses phases de la riziculture; les cours de mathématiques sont donnés dans les champs; les élèves apprennent à les arpenter, à calculer le volume du fumier, la capacité des greniers, les prévisions de récolte. Dans une commune de pêcheurs, on enseigne sur le tas la pratique de la pêche, la fabrication et la réparation des bateaux et des filets, la culture artificielle des moules et des algues, la mécanique, la comptabilité.

Responsables des communes, enseignants d'occasion ou de profession, ne tarissent pas d'éloges sur ce nouveau système. Avant 1966, l'on enseignait les mathématiques sans savoir faire les comptes pour les équipes de production, la chimie sans savoir comment utiliser l'ammoniaque. Aujourd'hui, les enfants se débrouillent avec aisance dans des besognes auxquelles ils répugnaient : réparer une panne d'électricité, démonter et remonter un interrupteur, battre le métal sur l'enclume, relier un manuel. Ils s'exercent dès l'âge de sept ans à devenir des hommes complets, des producteurs en même temps que des citoyens. Ainsi la Chine espère-t-elle se donner la masse d'ouvriers qualifiés qui lui fait encore aujourd'hui cruellement défaut. Et maintenir une polyvalence professionnelle qui résolve avec souplesse les problèmes de l'emploi.

Mais on préfère insister sur des bienfaits moins économiques : « Maintenant que Liu Shao-chi et ses chiens courants ont été éliminés, l'école s'est mise au service du prolétariat. Les écoliers sont entraînés par leurs enseignants ouvriers ou paysans à mesurer l'importance de la pratique industrielle et agricole. »

A la formation politique, civique, militaire, a-t-on sacrifié le développement proprement intellectuel des enfants? Quel est le niveau des élèves, par rapport à celui de collégiens français? Nous n'avions guère les moyens de comparer. Certains d'entre nous ont

vu des élèves de huitième année (l'équivalent de notre quatrième) suivre une leçon de physique sur les premiers satellites chinois avec une aisance dont témoignaient leurs questions et leurs réponses. Cependant, les leçons pratiques suscitent toujours plus d'intérêt que les cours théoriques. Les enseignants de carrière n'hésitent pas à le reconnaître : l'attraction qu'ils exercent reste inférieure à celle de leurs collègues ouvriers et paysans, qui apportent le fruit de leur expérience.

Tel est l'effet révolutionnaire d'un enseignement placé sous la direction de soldats et de paysans. Tout est ordonné en vue de la formation d'un peuple de paysans-soldats : inculquer aux enfants les grands principes politiques, en même temps que les rudiments des connaissances intellectuelles, mais sans jamais perdre de vue qu'il s'agit de former des soldats — de la production et de la révolution. Une tête « bien faite », c'est-à-dire bien exercée au maniement de la pensée-maotsetung, et « bien pleine », c'est-à-dire abondamment pourvue en connaissances pratiques.

En tout cas, les intéressés n'ont pas l'air de trouver ce régime insupportable :

« Trouvez-vous qu'on vous donne trop de travail, a demandé l'un de nous à un garçon de quinze ans ?

— Oh non ! Nous souhaitons que l'on exige de nous davantage de travail. »

Si l'accent de la sincérité peut s'apprendre, cet adolescent savait bien sa leçon.

Enseigner dans et pour la vie

Quelques textes permettent de retrouver dans l'expérience personnelle de Mao l'origine de la nouvelle éducation chinoise, ou du moins ses grands principes.

« Je quittai finalement l'école primaire, a raconté Mao, quand j'eus treize ans. Je commençai alors à travailler de longues heures à la ferme, aidant l'ouvrier, accomplissant toute la besogne d'un homme dans la journée et tenant les comptes le soir pour mon père. Néanmoins, je réussis à continuer mes lectures, dévorant tout ce que je pouvais trouver[8]... »

Mao a constaté qu'on pouvait quitter l'école très tôt, tout en continuant à apprendre. La culture est une œuvre à la fois personnelle et sociale, où la scolarisation ne joue pas le rôle essentiel. Ensuite, la Chine a besoin de producteurs, et le raccourcissement des études accroît la main-d'œuvre disponible. Enfin, mieux vaut dispenser un peu d'enseignement à tous les Chinois, que beaucoup à quelques Chinois.

Nous n'avons pas trouvé un seul dirigeant, un seul enseignant chinois, qui se préoccupât du retard que la Révolution culturelle a fait prendre à l'enseignement en fermant longtemps les écoles et en bouleversant leurs conditions de fonctionnement. L'essentiel n'était pas là : mieux valait perdre quelques promotions de bacheliers, et repartir sur des bases saines. Dans le tiers-monde, l'enseignement ressemble à une armée qui ne comprendrait, en dehors des hommes de troupe, que des généraux. Or le développement, à défaut du prestige, passe par la formation de sous-officiers et de caporaux. Si quelqu'un l'a compris, c'est Mao.

Dès 1960, il préconisait la réduction de la scolarité — primaire et secondaire — de douze à neuf années *. Un des seize points de la fameuse déclaration du 8 août 1966 consiste à imposer ce raccourcissement. Dans un premier temps, toute brigade doit avoir son école primaire, assurant cinq ans d'études; toute commune, son école secondaire, assurant un premier cycle de deux ans. Le second cycle du secondaire n'est établi que dans la limite des possibilités **.

« Nous nous sommes rendu compte, me déclare l'instituteur Mei, que l'enseignement donné aux enfants était beaucoup trop ambitieux. On leur ingurgitait des connaissances de littérature, de mathématiques ou d'histoire, dont ils ne retenaient pratiquement rien. Nous nous bornons maintenant à leur enseigner des connaissances simples, que nous leur répétons sans arrêt jusqu'à ce qu'ils les sachent vraiment. Ce qu'ils retiennent le mieux, c'est toujours le plus concret. »

Les manuels de mathématiques, de physique ou de chimie ont été remplacés par des cahiers ronéotypés : leçons de choses où, à partir d'exemples empruntés à la vie de tous les jours, on glisse de rares connaissances abstraites, entrecoupées de chants, d'indications sur la manière de mettre en scène un spectacle ou de dessiner un paysan au travail. Que l'enseignement dispensé comporte une utilité économique : telle est la règle des règles. Toute connaissance qui n'est pas utilisable est une connaissance inutile, donc nuisible, car elle tend à reconstituer l'ésotérisme de classe de l'époque confucéenne.

L'instruction doit plonger ses racines dans le sol où vit l'enfant.

---

* Avant la Révolution culturelle, dans la plupart des cas, les études primaires duraient 6 ans : 4 années de premier cycle, 2 années de second cycle; les études secondaires, 6 ans aussi : deux cycles de 3 ans chacun.

** L'année 1972 a vu réapparaître de-ci de-là, notamment à Pékin, un second cycle du secondaire. La réduction de la durée des études n'est plus que de deux ou trois ans par rapport à la situation antérieure à la Révolution culturelle. Mais entre-temps, l'enseignement de sept ans s'est généralisé dans tout le pays.

Voilà pourquoi les Classiques sont proscrits. Ils faisaient régner une culture littéraire, à laquelle n'avait pas accès le travailleur aux pieds nus et aux mains calleuses. Ils offraient un jeu de références savantes, où les enfants des classes privilégiées se mouvaient à leur aise, mais où les enfants du peuple s'épuisaient en vain à les rejoindre. Là encore, Mao tirait leçon de sa propre expérience. En 1936, il expliquait à Edgar Snow comment, résistant aux pressions de son père, il préférait des lectures pratiques aux ornements littéraires. « Cela contrariait mon père qui voulait que je me rende maître des Classiques, surtout après qu'il eut perdu un procès, échec dû à ce que son adversaire avait fait usage devant le tribunal d'une citation classique bien en situation. J'avais coutume de couvrir la fenêtre de ma chambre, tard la nuit, pour que mon père ne puisse voir la lumière. Je lus ainsi un livre appelé *Paroles d'avertissement* qui me plut beaucoup. Les auteurs, des lettrés réformistes, pensaient que la faiblesse de la Chine résidait dans son défaut d'équipement occidental — chemins de fer, téléphone, télégraphe et bateau à vapeur — et voulaient qu'il fût introduit dans le pays. Mon père regardait ces livres comme une perte de temps. Il voulait que je lise les Classiques, à l'aide desquels il gagnerait des procès [8]. »

Des paysans dirigent l'école

Nulle part mieux que dans l'enseignement, un Français ne perçoit la réalité de l'autogestion chinoise. La pensée-maotsetung, universelle et constante inspiratrice de toutes les écoles de Chine, leur confère une unité supérieure, qui dispense le système lui-même d'être uniforme. Il se caractérise au contraire par une décentralisation extrême, et une extrême souplesse. L'esprit est un, ses manifestations diverses.

L'organisation qui s'était instaurée sur le modèle soviétique entre 1949 et 1966 aboutissait, nous dit-on, à faire de chaque école, téléguidée par une hiérarchie bureaucratique, un ghetto dans la société. L'intégration administrative s'effectuait au détriment de l'intégration sociale. Aujourd'hui, l'uniformité assurée par le triomphe de la Révolution culturelle permet d'accorder la priorité à l'intégration sociale. Il n'y a pas de ministère de l'Éducation. L'autorité politique centrale se contente de donner quelques instructions générales. Les « larges masses » assurent la gestion de l'école.

L'un de nous sourit : comment les « larges masses », largement et massivement ignorantes, pourraient-elles « donner des instructions aux enseignants »... chargés de les instruire? Il s'attire une verte réplique et doit se rendre à l'évidence : ce n'est pas au sens figuré que les paysans, ouvriers et soldats dirigent les écoles. « Les ensei-

gnants ne pourraient pas se réformer eux-mêmes, nous répète-t-on. Seuls des activistes issus du prolétariat ouvrier ou paysan et des combattants de l'Armée populaire de libération ont l'énergie révolutionnaire suffisante pour propager le mouvement de *lutte-critique-réforme* dans l'enseignement. »

Il ne s'agit pas d'une responsabilité du bout des lèvres, mais de la responsabilité globale. Pour modestes que soient les salaires d'instituteurs, ils pèsent lourd dans le budget d'une commune. Si l'État a décidé de mettre à la charge des brigades ce poids qu'il supportait jusque-là, s'il a préféré assumer en compensation des dépenses d'investissements ou de fournitures agricoles, c'est qu'il a compris que la responsabilité financière entraînerait la responsabilité politique — que les brigades voudraient et sauraient orienter l'enseignement à leur profit, en obtenir le meilleur rendement, l'amalgamer à leur vie, pour leur propre progrès.

Bon et mauvais élève en tandem

Supprimer les « diplômes », « notes », « examens » et « concours », ces « vestiges de l'ancienne bureaucratie » : ce fut une des revendications les plus spectaculaires de la Révolution culturelle. Aussi fûmes-nous surpris d'entendre souvent ces termes abhorrés dans la bouche de nos interlocuteurs, comme s'ils avaient retrouvé tout leur prestige. Seuls les élèves « diplômés » du primaire sont admis dans le secondaire; seuls les élèves « diplômés » du secondaire peuvent être admis à l'Université; les élèves sont « notés » tout au long de l'année et soumis à deux « examens » par semestre. C'est l'examen de fin de semestre, à la veille des vacances d'hiver et des vacances d'été, qui a le plus d'importance : quatre jours lui sont consacrés, tant en janvier qu'en juillet. Ainsi, diplômes et examens auraient tranquillement repris leur place?

Les explications qu'on nous donne longuement traduisent quelque embarras. « Des excès avaient été commis pendant la Révolution culturelle. L'expérience a montré qu'il fallait revenir à une voie moyenne, mais ne vous imaginez pas qu'on soit retourné purement et simplement à l'ancien système.

— On évalue quand même le travail quotidien?

— Oui, mais on a remplacé les notes par des signes qui fouettent l'ardeur des écoliers. En marge d'un mauvais devoir, les enseignants écrivent la citation du Président : *Sois énergique et décidé, fais effort pour arracher la victoire.* En tête d'un bon devoir, ils dessinent un drapeau rouge et calligraphient la devise : *Fidélité au président Mao.* »

Il semble qu'on veuille préserver le stimulant de l'émulation, sans tomber dans les excès de la compétition. Une curieuse pratique concourt à ce résultat : les élèves sont associés deux par deux pour subir leurs examens, comme pour affronter les obligations scolaires de chaque jour. Un élève médiocre forme tandem avec un bon élève, qu'on l'exhorte « non seulement à rattraper, mais à dépasser ». On les juge ensemble lors de l'examen, où ils sont autorisés à s'aider mutuellement.

« Mutuellement? Mais c'est seulement le fort qui aide le faible? » On me répond, ou à peu près : « Ne croyez pas cela. On a toujours besoin d'un plus petit que soi. »

On prend des précautions analogues dans le domaine sportif. Les équipes se rencontrent sur un terrain de football ou de volley-ball, « non pour que l'une l'emporte sur l'autre, mais pour que chacune améliore ses performances grâce à l'autre ». A l'issue du match, on ne déclare pas qui a gagné. Chacun des participants s'en est bien aperçu, mais garde le résultat pour lui; les vainqueurs ont la discrétion de ne pas s'enorgueillir de leur succès.

A l'école non plus, les classements ne sont pas proclamés. Et si en apparence les examens ne diffèrent guère de ceux qu'on pratique en Occident (nous en avons vu les copies corrigées et notées), ils ne décident de rien par eux-mêmes; ils visent à contrôler les connaissances, non à juger des qualités et de l'avenir d'un élève. Les vertus de « soldat de la révolution » pèseront finalement beaucoup plus que les « examens ».

L'examen n'a pas été supprimé, mais dévalué. Il continue de servir à contrôler le travail intellectuel et à soutenir l'énergie des élèves. Mais, comme le savoir qu'il jauge, on l'a subordonné aux impératifs de la promotion collective — et celle-ci exige que soient éliminés tous les obstacles qui empêcheraient que le peloton restât groupé jusqu'au bout.

Diplômes, limites d'âge, redoublements de classe, internat, favoritisme : autant de chicanes que la routine avait dressées sur le parcours scolaire, pour accélérer la course des fils de bourgeois ou apprentis-bourgeois, pour retarder les enfants culturellement déshérités. A la veille de la Révolution culturelle, sur trente-trois élèves sortant de l'école primaire de Meichiakou, vingt-huit avaient été refoulés à l'entrée du secondaire. « Tous appartenaient à la classe des *paysans pauvres* et *moyens-pauvres*. Les cinq qui avaient pu franchir le barrage étaient tous les enfants de *paysans riches* ou *moyens-riches*, ou de cadres. »

On a donc supprimé les redoublements : on déclare « diplômés » tous les élèves qui ont normalement terminé leur scolarité primaire; on les admet tous à entrer dans le secondaire. Grâce à la multipli-

cation des écoles secondaires — une au moins par commune — ils restent externes; à moins de dix kilomètres, ils effectuent le trajet à pied ou à bicyclette; les brigades plus éloignées se chargent de les transporter par camion. Probablement qu'ajoutées à la radicale simplification de l'enseignement, ces mesures contribuent efficacement à « égaliser les chances » et à simplifier la structure sociale.

Le corps enseignant après la Révolution culturelle

La Révolution culturelle a affecté les enseignants « traditionnels » plus que toute autre catégorie sociale. Elle leur a enlevé la responsabilité de l'enseignement. La Chine applique mieux que d'autres pays le principe selon lequel l'école n'est pas faite pour les enseignants, mais pour les enseignés — et tout le peuple est, a été ou sera enseigné. Les maîtres reçoivent leurs ordres de paysans pauvres ou d'ouvriers. Finie la supériorité que, naguère encore, conférait l'instruction : l'autorité à laquelle les enseignants seront subordonnés est désignée par la « consultation générale des masses », mieux aptes que quiconque « à détecter le souffle révolutionnaire ».

Parmi les membres des comités révolutionnaires dont dépendent les écoles, il nous a semblé que prédominait un type d'homme bien différent des enseignants traditionnels, l'intellectuel prolétarien : cheveux coupés en brosse, visage net, yeux vifs, sûr de lui, manières rudes; qu'il soit ouvrier ou paysan, il ne s'embarrasse pas de circonlocutions, il parle avec l'autorité qu'il tire de sa formation idéologique. Les maîtres qui l'entourent donnent à ses côtés une impression d'humilité; ils le regardent avant de prendre la parole; ils sont évidemment à ses ordres. Qu'il a dû être rugueux, le contact des enseignants traditionnels avec ces propagandistes de la pensée-maotsetung!

Le mélange des permanents et des occasionnels n'a pas dû non plus s'opérer sans heurts. Quand un responsable de comité révolutionnaire nous déclare que les meilleurs enseignants, ceux dont l'expérience est la plus profitable et qui intéressent le plus les enfants, sont les amateurs, comment les professionnels n'en ressentiraient-ils pas de l'amertume? Le nouvel enseignement met les professionnels en situation d'infériorité. Dans certaines écoles, les paysans ne se contentent pas de donner des cours : ils inspectent les enseignants à plein temps, assistent à la classe tout du long, en apprécient la qualité. Dans d'autres encore, ce sont des militaires qui jouent le rôle essentiel.

On ne nous a pas caché que l'arrivée en masse des professeurs de fortune avait suscité de vives oppositions de la part du corps enseignant classique : il avait commencé par « couvrir de quolibets les

nouveaux venus », ces « illettrés » qui ne savent que « s'occuper des vaches », ces « va-nu-pieds qui ne connaissent que quelques caractères », ces « paysans qui portent une hache à la ceinture et qui n'ont pas appris à tenir des écoles, mais des porcheries ». Mais, à la longue, les lazzi ont cessé; les maîtres d'origine ont fini par admettre les qualités « et même souvent la supériorité » de leurs collègues de rencontre.

Aucune différence n'est maintenue entre anciens et nouveaux enseignants, ni dans leur statut, ni dans leur traitement. Ils sont assimilés aux travailleurs agricoles et rémunérés selon le système des points de travail.

Toute tendance à la constitution d'une caste intellectuelle est impitoyablement brisée. « Notre but, nous déclare un propagandiste de la pensée-maotsetung au visage dur, c'est d'utiliser l'instruction pour accentuer la dictature du prolétariat.

— Les anciens enseignants sont-ils *a priori* des suspects?

— Non, pas tous. Beaucoup, parce qu'ils ont été formés dans l'ancienne société, n'avaient pas la liberté de se conduire en révolutionnaires prolétariens. Aujourd'hui, avec de la bonne volonté, ils peuvent s'amender. »

Si la bonne volonté manque, l'intéressé passera de l'enseignement à la « rééducation ». On peut penser que la volonté a été généralement bonne.

Rapports nouveaux du maître et de l'élève

Là encore, ne peut-on voir la trace de l'expérience personnelle de Mao Tse-tung? « Mon maître de chinois appartenait à l'école du traitement rigide. Il était dur et sévère, et battait souvent ses élèves. A cause de cela, je m'enfuis de l'école quand j'avais dix ans[4]. » Le vieux Mao aura-t-il voulu épargner aux enfants de demain les vexations infligées à l'enfant Mao?

« Est-ce que vous aviez peur de vos maîtres avant la Révolution culturelle? demandé-je aux jeunes gardes rouges de Nankin.

— Avant, me répond une jeune garde rouge de treize ans, nous n'osions jamais critiquer les maîtres. Maintenant, nous ne nous en privons pas. A la fin de chaque leçon, nous nous critiquons les uns les autres. Mais nous le faisons de bon cœur, parce que nous travaillons pour la Révolution; nous avons tous à apprendre quelque chose, tous à enseigner quelque chose. »

La Révolution culturelle a désacralisé les enseignants aux yeux des élèves eux-mêmes. Aujourd'hui les enfants, qui sont restés purs, se sentent dignes de purifier les adultes. Ils n'ont pas de plus grande fierté que d'être appelés à rééduquer leurs professeurs. Un communiste de treize ans déclare : « Autrefois, les maîtres préparaient leurs

leçons en s'enfermant dans un bureau, en fumant des cigarettes et en buvant du thé. Aujourd'hui, nous préparons les cours ensemble. Les maîtres parlent moins et nous les comprenons mieux. »

Voilà ce que l'on nous dit. Ce que nous avons observé, c'est partout le respect des maîtres, l'ordre dans la classe. Il n'y a pas là, nécessairement, contradiction. La discipline peut être consentie, l'obéissance critique. Parions cependant que, dans l'esprit de la plupart des enfants, la dialectique est moins subtile. Reste que le maître a cessé d'être le dispensateur privilégié du savoir et, partant, du pouvoir.

Faut-il abandonner l'écriture chinoise?

« Comme les Vietnamiens ont bien fait d'adopter l'alphabet romain il y a déjà longtemps, me déclara Chou En-lai! A cette époque, le nombre de ceux qui connaissaient les idéogrammes était infime. Quand de nouvelles couches sociales ont été scolarisées, elles ne furent pas gênées par l'ancien alphabet et leurs progrès furent beaucoup plus rapides. Mais nous, nous avons attendu beaucoup trop longtemps. Dans les années 1950, nous avons essayé de romaniser l'écriture. Mais tous ceux qui étaient instruits, et dont nous avions absolument besoin pour répandre l'instruction, étaient fermement attachés aux idéogrammes. Ils étaient d'emblée si nombreux, et nous avions tellement de choses à bouleverser en priorité, que nous avons dû remettre cette réforme à plus tard. »

Déjà, à l'époque de Yenan, l'Armée rouge, à la recherche d'un véhicule plus maniable pour propager l'instruction dans les masses, avait élaboré un alphabet de vingt-huit lettres qui était censé reproduire tous les phonèmes chinois : le *latin-hua*. On l'expérimentait sur les enfants d'une classe à Paoan. On ne fit jamais connaître les résultats obtenus. Dans les années 1950, de nouveau, on annonça à son de trompe que l'écriture allait être romanisée pour faciliter l'instruction des masses. La réforme échoua à peine lancée. Parce qu'elle venait trop tard, comme l'expliquait Chou En-lai. Mais aussi parce qu'elle venait trop tôt : il fallait unifier le chinois parlé avant de pouvoir lui donner une écriture phonétique. Les idéogrammes constituaient le seul lien entre des populations qui ne se comprenaient pas, tant leurs prononciations étaient différentes. Rompre ce lien, c'eût été balkaniser la Chine. L'enseignement universel s'est donc chargé de répandre le chinois de Pékin *.

Kuo Mo-jo m'a assuré que maintenant, la romanisation était en

---

* La prononciation est loin d'être uniformisée et le processus est en cours depuis 1920. Il faut en outre noter que les Japonais, si modernistes, n'ont pas abandonné les idéogrammes.

vue. L'uniformisation de la prononciation serait un fait presque acquis. On va pouvoir passer à l'étape de l'alphabet. Le vieux poète ouvre ces perspectives avec une sereine certitude, comme s'il sentait son pays porté par l'histoire*.

La chasse aux « héritiers »

Au long de la révolution chinoise, est proclamée cette ambition, qui est la tarte à la crème des congrès d'enseignants et des réunions politiques de tous les pays occidentaux : « equal educational opportunity », « Chancengleichheit », « égalité des chances ». Pour l'atteindre, il semble que Mao ait posé cette maxime : « Il n'y aura égalité des chances que s'il y a égalité des exigences; il faut niveler l'enseignement, puisque l'enseignement ne doit plus hiérarchiser la société. »

Mandarins, mandarinat : l'Occident avait emprunté ces termes à la Chine, parce qu'elle présentait jusqu'à la caricature des caractéristiques qu'il reconnaissait en lui-même à un moindre degré. Voici que les Chinois ont pris le moyen d'effacer chez eux ce dont ils étaient devenus le symbole dans le monde, et qui sans doute subsiste partout ailleurs que chez eux.

Handicap des défavorisés de la naissance et du milieu culturel, fétichisme des examens et des concours, bachotage, fuite vers l'abstraction, ésotérisme de la culture, sclérose de l'enseignement, passivité des élèves, corporatisme conservateur des maîtres : tous ces défauts auxquels se heurte notre système éducatif, et dont la prise de conscience est toute récente, la Chine les a diagnostiqués chez elle et n'a pas reculé devant les méthodes les plus radicales pour s'en débarrasser.

En Occident, le système libéral s'est accommodé des situations acquises et des privilèges de l'*establishment*. Dans les pays de l'Est, le système communiste s'est avéré incapable d'empêcher la reconstitution de ces « nouvelles classes dirigeantes » que Milovan Djilas a dénoncées : aussi fermées, aussi jalouses de leurs privilèges que les classes dirigeantes d'autrefois. La Chine est déterminée à détruire l' « établissement » héréditaire, à former des hommes qui ne soient pas des héritiers et n'en laissent pas derrière eux. Ce qui s'est révélé toujours impossible jusqu'à maintenant deviendra-t-il possible en Chine?

---

* Il est cependant permis de se demander si la romanisation serait vraiment un progrès. Selon certains chercheurs américains, c'est la pratique ancestrale des idéogrammes qui a donné aux Chinois leur agilité intellectuelle peu commune : par exemple, on a observé, pendant la guerre de Corée, que des blessés chinois souffrant de lésions graves du cerveau n'étaient pas atteints d'aphasie, alors que des blessés occidentaux l'eussent été à leur place.

La Révolution culturelle a eu pour effet de rendre la société plus homogène. L'école est passée sous le contrôle des producteurs; tandis que les unités de production se mettaient à ressembler à autant d'écoles. A tous les niveaux, règne un « ouvriérisme » ou un « paysannisme » qui enlève tout complexe d'infériorité aux authentiques prolétaires et donne un sentiment de culpabilité à ceux qui ne le sont pas. Les techniciens, les ingénieurs, les cadres devront désormais sortir du rang, comme tous ceux que la Révolution culturelle a révélés et mis en place. C'est des paysans pauvres et des manœuvres que, dans leur brigade ou leur atelier, on attend des innovations. Sans cesse, les travailleurs sont encouragés à gravir les échelons; mais ce n'est pas une ascension solitaire : c'est une promotion collective. Une des images les plus familières au visiteur étranger, si souvent il la rencontre dans la réalité ou la voit sur des panneaux de propagande : un groupe de travailleurs serrés autour de leur moniteur, à l'ombre d'un mûrier ou à l'entrée d'une usine, ou au bord d'un champ, ou sur le pont d'un cargo qui remonte le Huang-pu; écoutant, répétant, participant, dans une émouvante passion de s'instruire.

Pour combien de temps? Cette éducation, tellement simplifiée qu'elle semble se réduire à la formation professionnelle et à l'endoctrinement politique, répondra-t-elle à la longue aux espoirs que les dirigeants mettent en elle? Son extension aux couches les plus larges d'un milieu paysan resté retardataire compense-t-elle la diminution de sa qualité? Les années perdues du fait de la Révolution culturelle permettront-elles à ce pays rural, bouleversé mais mobilisé, d'effectuer, cette fois sans échec, un nouveau grand bond en avant? L'enseignement, purgé de toute norme « élitiste », contrôlé par des ouvriers, paysans et soldats déjà familiarisés avec le travail de production et avec l'incantation idéologique, saura-t-il répondre à sa vocation de créer un homme nouveau, un travailleur de choc, apte moralement, physiquement et intellectuellement à produire? Il faudra sans doute bien du temps pour pouvoir répondre en connaissance de cause à ces questions, puisque, dans toutes ces directions, la Chine a engagé autant de paris. Entre-temps, les garçons et les filles de Chine se plaindront-ils qu'on leur a volé leur enfance? Ou continueront-ils d'être aussi sûrs de leur vérité, qui deviendra celle des générations suivantes, jusqu'à assurer « le triomphe de la révolution mondiale »?

Quand nous quittons le « Village montagnard de la famille Mei », les responsables du Comité révolutionnaire, les paysans, les instituteurs aux pieds nus, la jardinière d'enfants nous serrent les mains avec effusion. Tous nous applaudissent au moment où les voitures s'ébranlent. Les enfants chantent d'une seule voix : « Nous sommes les héritiers de la cause révolutionnaire. »

Chapitre VII

Des universités « prolétarisées »

L'université la plus célèbre

Dans l'université Peita de Pékin, la plus célèbre de Chine, nul étranger n'avait pénétré depuis le « Mai chinois ». C'est là que, le 25 mai 1966, fut placardé le premier *ta-tzu-pao* *, qui donna le signal de la Révolution culturelle; Mao lui-même l'avait probablement calligraphié. Quelques jours plus tard, tous les cours étaient interrompus, — définitivement; car le Peita qui a entrouvert ses portes plus de quatre ans plus tard, en septembre 1970, est devenu en réalité une tout autre université.

Mao avait élu cette ancienne et prestigieuse pépinière de savants et de lettrés, fleur hybride de la civilisation chinoise et du savoir occidental, pour en faire l'épicentre de la contestation qui allait secouer une Chine engourdie dans la torpeur de l'embourgeoisement.

Pendant de longs mois, deux tendances d'étudiants s'y affrontèrent sans merci. L'une, téléguidée par le Grand Timonier, dénonçait, par des affiches incendiaires et des manifestations violentes, l'enseignement « féodal », le « révisionnisme » de la classe dirigeante, la trahison des clercs coupés du prolétariat. L'autre, encouragée en sous-main par Liu Shao-chi, essayait de contre-attaquer au nom de l'ordre, du Parti, du système qui s'était imposé à la Chine depuis 1949. Elles n'échangeaient pas seulement des arguments, mais des coups, et des coups de feu : les bagarres firent à Peita de nombreuses victimes, parmi les étudiants et les enseignants **. Les « équipes ouvrières de la pensée-maotsetung » durent intervenir pour séparer les combattants, et donner la victoire au bon camp.

Le parc ne porte aucune trace de ces violences. Un rideau de bambous et de saules pleureurs masque les pavillons aux toits

---

* Journal mural.

** Notamment, une enseignante de philosophie, Nieh Yuan-tzu, membre du comité révolutionnaire de Pékin, avait lancé l'attaque contre l'ancienne direction de l'Université à l'appel de Chen Po-ta. Elle fut grièvement blessée, le 28 mars 1968, sous les balles de la faction adverse.

retroussés; des frises finement sculptées courent entre les colonnades de bois laqué; sur des lacs, flottent les lotus roses et les nénuphars géants. Comment ce théâtre de verdure, qu'on dirait le modèle d'une vieille estampe sur soie, a-t-il pu abriter des scènes d'émeutes? Mais au centre du campus, un peu incongrue, se dresse une gigantesque statue de Mao en plâtre; sur le piédestal, un panneau calligraphié d'or sur champ de gueules : « Brillante Université de Pékin, unissons-nous pour construire l'Université nouvelle... Oser penser, oser agir, oser tenter. » De la lutte menée en son nom, portent témoignage ceux qui nous accueillent devant la porte à l'auvent cornu que tapissent de vieilles tuiles vernissées. C'est d'abord le vice-président du Comité révolutionnaire de l'université Peita, Chou Pei-yuan : une soixantaine d'années, des traits aristocratiques, le cheveu argenté, des lunettes à monture en or, un discret appareil de prothèse auditive comme on en fabrique à Tientsin, des mains longues et fines, un sourire élégant. Il a étudié à l'université de Californie, professé à celle de Chicago, appris un parfait anglais. Il évoque avec discrétion ses erreurs passées, la prise de conscience que gardes rouges et *ta-tzu-pao* ont provoquée en lui et sa conversion à la ligne prolétarienne. C'est le mandarin repenti. Un interprète nous murmure que le président du comité révolutionnaire de l'université est un militaire, mais qu'on a pensé que « nous nous entendrions mieux avec cet interlocuteur-là ».

Chou Pei-yuan est flanqué du dirigeant de l'équipe de propagande de la pensée-maotsetung, Tang Yung-yu, jeune ouvrier typographe, qui a joué un rôle important dans la Révolution culturelle. Avec des camarades — ouvriers de différentes usines de Pékin, paysans des communes populaires environnantes —, il a occupé l'université, après les heurts dramatiques du printemps 1968, pour « aider les étudiants à s'unir », pour « éliminer les mauvais éléments » et pour « prendre la direction du mouvement ». Il parle sans arrêt, avec une grande force de conviction. Chou Pei-yuan, qui pourrait être son grand-père, l'observe avec déférence, se tourne d'abord vers lui quand il faut répondre à nos questions, attend patiemment qu'il ait terminé ses exposés. Autour d'eux, d'autres dirigeants de l'équipe de propagande; des professeurs de philosophie, d'histoire, de chinois, de sciences politiques; des étudiants; des gardes rouges, reconnaissables à leur brassard.

Avant l'orage

Cette équipe dirigeante n'ignore pas le passé de l'université; mais c'est pour nous le brosser à grands traits sarcastiques. Ce parc, aux étangs ourlés d'hibiscus, abritait, au XVIIIe siècle, la demeure d'un

favori de Chien-lung *; Lord Macartney y fut reçu. Un siècle plus tard, s'y installait l'université Yenching, qui dispensait en anglais, à une poignée d'étudiants chinois, un enseignement « d'élite ». Son dernier recteur, Leighton Stuart, fut aussi le dernier ambassadeur des États-Unis à Pékin. « L'université Peita est un produit de l'agression culturelle américaine », nous dit-on. Les mêmes qualificatifs sont appliqués à l'autre université de Pékin, l'université polytechnique Tsinghua, fondée en 1911 grâce aux indemnités de la guerre des Boxers, utilisées sur place par les États-Unis. Peita, comme Tsinghua, formait jusqu'en 1949 « des hauts fonctionnaires et des lettrés réactionnaires, au service de la clique du Kuomintang ».

De 1949 à 1965, « l'avènement de la République populaire n'avait pas changé grand-chose ». Certes, les fils des grandes familles de la Chine n'y étaient plus les seuls, mais « 60 pour 100 environ des étudiants restaient d'origine non prolétarienne : ancienne bourgeoisie, milieux intellectuels, nouvelle classe des bureaucrates et des cadres de rang élevé. A peine plus du tiers provenaient des milieux paysans et ouvriers, alors que ces milieux forment les neuf dixièmes de la population ».

Ainsi, le système social d'avant Mao se maintenait, à l'abri de cet écrin impérial, après dix-sept ans de maoïsme? Une nouvelle classe de mandarins se reconstituait, assez semblable à l'ancienne? « Le recteur Lu Ping, de connivence avec son ami Peng Chen, le maire de Pékin, maintenait les traditions mandarinales; avec l'appui du traître Liu Shao-chi, la clique révisionniste qui avait usurpé le pouvoir dans l'université sabotait les directives du président Mao. Elle adoptait une pédagogie et des programmes en tout point semblables à ceux qui sont en vigueur en Europe, aux États-Unis et en U.R.S.S. », et que Tang Yung-yu confond dans la même réprobation. Bien entendu, « dans le comité du Parti, les intellectuels bourgeois prédominaient, alors qu'on n'y comptait ni ouvrier, ni paysan... La clique renégate de l'université, aux ordres du traître Liu Shao-chi et des révisionnistes de Moscou et du Kuomintang, s'appuyait sur les ennemis du prolétariat. Elle propageait des idées perverses. Elle empêchait d'étudier sérieusement Marx et Mao. Elle encourageait les étudiants à devenir des savants, à obtenir du renom, à jouir de la possession privée du savoir intellectuel. »

Les héritiers de la culture mandarinale utilisaient les examens et les diplômes de manière à écarter ou à décourager tous ceux qui n'avaient pas bénéficié du même héritage. Une étudiante d'origine ouvrière ne s'est-elle pas suicidée, « parce qu'elle n'avait obtenu

---

* L'empereur à qui fut envoyée la première ambassade anglaise en 1793.

qu'un 3 lors d'une épreuve * »? La notation prenait une telle importance qu'elle « nuisait à l'équilibre mental des jeunes ». Les relations culturelles avec l'étranger venaient encore renforcer ce système : « les meilleurs étudiants étaient envoyés à l'étranger; une fois imprégnés des idées capitalistes ou révisionnistes, ils se voyaient confier, à leur retour, les postes de commande ». En définitive, tout le système « tendait à évincer les étudiants issus des milieux prolétaires, à privilégier les enfants de la bourgeoisie et à restaurer le capitalisme ».

Le recteur Lu Ping avait fait semblant d'oublier que Mao était venu deux fois à Peita, entre 1918 et 1920, pour propager le marxisme-léninisme, « semant la pensée révolutionnaire et écrivant la page la plus glorieuse de cette université ». Bien plus, le traître avait masqué ce qui aurait dû constituer les deux faits saillants de l'histoire de l'Université depuis 1949, le don de deux calligraphies du président Mao; en mai 1950 : « Unissons-nous pour construire une Chine nouvelle »; en 1958 : « L'éducation doit être au service de la politique prolétarienne et combinée avec l'étude politique. »

Il ne faudra rien de moins que la Révolution culturelle pour que les étudiants révolutionnaires prennent connaissance de ces dons précieux. Mais tout se paye. Excédés par ces trahisons, les étudiants révolutionnaires ne demandaient qu'à se soulever. Le *ta-tzu-pao* placardé à l'université le 25 mai 1966 et diffusé le 1er juin 1966 à la radio et dans les journaux par ordre personnel du président Mao, les lance à l'assaut : les structures mandarinales, protégées puis reconstituées pendant dix-sept ans, s'écroulent dans un grand fracas.

Après l'orage

Cinquante et un mois sans enseignement : une rupture totale dans la formation des élites intellectuelles. Encore l'enseignement supérieur n'a-t-il repris après 1971 que de-ci, de-là et à titre expérimental, comme d'autres domaines de la vie culturelle chinoise. L'université Peita accueille quatre fois moins d'étudiants qu'elle ne pourrait en recevoir **. Elle figure dans la minorité des établissements universitaires qui ont rouvert ***.

Quel pays oserait ainsi s'amputer de son enseignement supérieur pendant quatre à six ans? Rien sans doute ne permet mieux de

---

* Les notes vont de 1 à 5.

** Pour l'année universitaire 1970-71 — la première de l'ère nouvelle —, on avait recruté 2 677 étudiants — qualifiés de « nouveaux étudiants » —, alors que Peita est fait pour dix ou douze mille.

*** Une dizaine ont ouvert à Pékin en 1971, contre environ cinquante qui restaient encore fermés.

mesurer la force de la conviction révolutionnaire que ce sacrifice délibéré. S'il est un point sur lequel s'accordent idéologues de droite ou de gauche, et pays développés ou sous-développés, c'est bien sur la priorité qu'il faut donner à la formation d'hommes compétents, d'ingénieurs, de techniciens, de médecins. Mao s'attaque de front à ce qu'il considère comme un mythe ruineux pour la révolution : le savoir ne peut pas être un secteur protégé, une zone neutre. Si la révolution est totale — et elle doit l'être ou elle ne sera bientôt plus —, qu'elle marque brutalement sa priorité sur le savoir!

« N'avez-vous pas payé là un prix énorme pour renouveler vos méthodes, demandé-je à Chou Pei-yuan?

— Non, me répond-il bravement. Le prix est faible par rapport à la transformation que nous avons entreprise. Il n'y avait pas moyen de l'éviter. Il fallait prendre le contrepied de tout ce qui se faisait jusqu'alors. Nous voulons former des intellectuels prolétariens, aimant le peuple, venus du peuple et retournant au peuple. Il a bien fallu bouleverser les modalités de l'enseignement puisque ses finalités devaient l'être. Nous nous donnons pour but d'appliquer en toutes choses la directive du président Mao : *L'éducation supérieure doit produire des travailleurs possédant une culture socialiste. Elle doit former des hommes qui préparent le peuple à la révolution.*

— On peut comprendre que la révolution change le contenu des disciplines littéraires et juridiques. Mais dans les disciplines scientifiques et technologiques, il s'agit toujours bien des mêmes sciences et des mêmes techniques? Comment la Révolution culturelle pourrait-elle transformer la trigonométrie ou l'informatique?

— En apparence, les sciences et techniques restent inchangées. Mais elles ne sont plus du tout appréhendées de la même manière. Les nouveaux étudiants ne les assimileront plus pour devenir des savants, se plaçant au-dessus des autres en aristocrates du savoir, mais pour devenir des bâtisseurs d'usines, des organisateurs de production. Ils sauront désormais qu'ils contribuent tous au développement de la révolution en Chine.

— Le principal obstacle à la nouveauté ne vient-il pas des professeurs?

— Naturellement. C'est surtout à cause d'eux qu'il a fallu interrompre les cours. Ils n'étaient pas prêts à tenir leur rôle de « nouveaux enseignants » en face des « nouveaux étudiants ». Ils avaient l'habitude de traiter les étudiants comme des machines à enregistrer. La rupture leur a été difficile. »

Parmi les universitaires *, un tiers ont été rééduqués et enseignent, ou dirigent des laboratoires; un tiers sont en « réédu-

* Sur un effectif théorique de 2 133 enseignants, presque autant que d'étudiants.

cation » dans les « Écoles du 7 mai » ou travaillent à la campagne; un tiers ont pris « l'usine sociale » pour champ de leurs activités : tout en gardant leurs liens avec l'université-mère, ils vont semer le bon grain dans les unités de production.

« Les enseignants peuvent reprendre leurs cours quand ils ont fait la preuve qu'ils ont compris et accepté l'esprit de la Révolution culturelle, c'est-à-dire qu'ils ont adopté la ligne des masses. S'il apparaît qu'ils n'ont pas su garder le contact avec le peuple, ils sont renvoyés en rééducation et remplacés par des hommes sortis du rang. Mais surtout, les étudiants enseignent aux professeurs, suivant le principe de Mao : *Les officiers apprennent des soldats*. Grâce à la Révolution culturelle, nous n'avons plus d' « étudiants-magnétophones ». Tous sont invités à mettre en œuvre leur esprit d'invention et à se former les uns les autres — moralement, intellectuellement, politiquement et physiquement — pour devenir de meilleurs serviteurs du socialisme. »

De ces nouvelles méthodes et surtout de ce nouvel esprit, on attend des effets rapides. Les études supérieures ont été raccourcies : deux ou trois ans au maximum, au lieu de cinq ou six ans avant la Révolution culturelle. « La moitié du *curriculum* traditionnel, cela suffit bien. Il faut aller à l'essentiel et ne pas se perdre dans des détails subtils qu'on se hâte d'oublier après l'examen. »

Tandis que les universités fermaient leurs portes, les étudiants passaient de la phase enthousiaste des gardes rouges, à celle, peut-être moins exaltante, du « travail physique » et de la « rééducation auprès des masses » dans les régions rurales. Le président Mao résuma ainsi, en 1968, les principes de la réforme : « Les universités devront être avant tout des établissements techniques et scientifiques pourvoyant à une formation politique. Le cycle des études sera réduit; les étudiants devront avoir préalablement accompli un stage de formation pratique à la base, avant d'y retourner périodiquement. »

Cette intervention catégorique fut répercutée par tous les moyens de l'information; les luttes des multiples factions qui avaient divisé le milieu estudiantin cessèrent comme par enchantement. *Roma locuta...*

Une sélection rigoureuse

« Nous sommes bien loin encore de rendre l'Université accessible à tous, me déclare le vice-président Chou Pei-yuan.

— Quand prévoyez-vous de généraliser l'accès aux études supérieures?

— Nous ne le prévoyons pas; nous savons bien que ce sera impos-

sible avant longtemps. Pour des dizaines d'années, seule une faible proportion des jeunes pourront pénétrer à l'Université. »

Il faut donc trier les candidatures. Sur quels cribles? Des examens, des concours? Ils ont assuré à l'université le recrutement qui l'a condamnée aux yeux de Mao. L'âge? Ce serait encore favoriser ceux qui ont baigné dans le milieu le plus favorisé.

On a défini trois conditions d'admission, qui nous sont énoncées sans mystère :

1) « Posséder une idéologie satisfaisante, avoir étudié à fond la pensée-maotsetung et l'appliquer de façon vivante, savoir établir le contact avec les masses, vouloir servir le prolétariat »;

2) « Avoir acquis, après les études secondaires, une expérience pratique de trois ans en moyenne *, soit à l'usine, soit à la campagne, soit à l'armée, et de préférence dans deux de ces trois champs d'application. » S'il faut en règle générale « avoir suivi l'enseignement du premier degré **, et si possible du second degré *** », des ouvriers, des paysans ou des soldats chevronnés peuvent être dispensés de cette obligation : les vétérans sont admis, au titre de la formation permanente, sans aucune condition de connaissance ni d'âge.

3) « Etre doté d'une solide constitution » : le *mens sana in corpore sano* n'est pas un principe qu'on salue poliment, mais une pratique quotidienne. Les tempéraments délicats n'ont pas leur place dans l'enseignement supérieur. De fait, d'un bout à l'autre de la Chine, pas une fois nous ne verrons un étudiant chétif ou souffreteux; tous, des garçons robustes et des filles bien plantées. Sparte jetait les enfants malingres au fond d'un gouffre; la Chine se contente de leur fermer l'Université, mais rigoureusement.

Foi maoïste, pratique d'un métier, corps bien bâti : même la réunion de ces trois exigences ne peut suffire à déterminer le choix. Plus que de véritables critères de sélection, ce sont des préalables, auxquels il ne doit pas d'ailleurs être si malaisé de satisfaire. Comment donc s'opère en pratique une sélection qui, si l'on juge par les chiffres ****, doit être ou très réfléchie, ou très hasardeuse?

Des explications qui nous sont données, on peut retenir le schéma suivant :

— Les adolescents qui souhaitent entrer à l'université font

---

* « Cinq ans, c'est mieux. Mais dans des cas exceptionnels, on peut se contenter de deux. »

** 6 années : entre les âges de sept et treize ans.

*** 3 ou 4 années suivant les lieux (de treize à seize ou dix-sept ans).

**** Un million d'étudiants avant la Révolution culturelle, à peine quelques dizaines de milliers six ans après son déclenchement, contre plusieurs dizaines de millions de diplômés du secondaire.

connaître leur candidature, dans l'unité de production où ils sont versés après avoir obtenu leur diplôme d'études secondaires; au cours de ces années, ils font valoir leurs mérites par leur conduite dans leur travail et à l'égard de leurs camarades.

— Au terme des trois années obligatoires, « les masses populaires » se prononcent sur cette candidature, au sein de l'usine, de la brigade rurale ou de l'unité militaire, dans des réunions où l'applaudimètre sert de notation.

— Le comité révolutionnaire de l'unité de base, éclairé par l'attitude des masses, se prononce sur les candidatures et décide ou non de les transmettre à l'université.

— Le comité révolutionnaire de l'université statue en dernier ressort. Fait-il intervenir des normes académiques que les « larges masses » auraient pu négliger? Non, car il est lui aussi composé de représentants des masses : ouvriers, soldats, paysans, et les représentants des « nouveaux étudiants » — eux-mêmes ouvriers, soldats ou paysans — y disposent, en face des professeurs, d'une écrasante majorité.

A chacun des niveaux d'appréciation, c'est donc le point de vue des masses qui prévaut.

Je formule autrement ma question : « Ces trois critères interviennent-ils à égalité, ou l'un d'eux domine-t-il les autres? » Le chef de l'équipe de propagande, flairant le scepticisme dans mon insistance, me répond avec vivacité : « Ces critères sont justes, puisqu'ils sont inspirés de la pensée-maotsetung. » Un de ses camarades, pensant peut-être que cette orgueilleuse pétition de principe n'était pas en elle-même conforme à la pensée-maotsetung, ajoute aussitôt : « Nous n'en sommes qu'au début, nous manquons encore d'expériences concrètes. La seule chose dont nous soyons sûrs, c'est que cette nouvelle méthode paraît meilleure que la méthode traditionnelle des concours. Mais nous avons encore de grands efforts à faire avant d'atteindre notre objectif. Nous serions heureux de recevoir vos critiques et vos suggestions. »

Tandis que nous marchons dans le parc, je poursuis la conversation en anglais avec Chou Pei-yuan. Ses réponses ne laissent place à aucune équivoque. Évidemment, parmi les garçons et filles qui sortent de l'enseignement secondaire, presque tous sont en bonne santé, et tous sont obligés de prendre un métier. Donc, presque tous remplissent les deux dernières conditions requises. La seule condition qui puisse varier et qui prête à une évaluation, c'est celle qui touche la pensée maoïste : les candidats doivent avoir une conviction inébranlable. « *Politics first* », résume-t-il dans un sourire, tandis que nous longeons le lac serti de lotus.

Les ouvriers, les paysans et les soldats, éclairés par le Parti,

choisissent ainsi dans leurs propres rangs les meilleurs témoins et les meilleurs apôtres de la nouvelle foi, pour qu'ils aillent l'approfondir encore et en animer le savoir.

Ce système a naturellement métamorphosé le recrutement. A Peita, de 30 pour 100 de prolétaires avant la Révolution culturelle, on est passé à 100 pour 100 * avec la promotion de l'an I de la véritable éducation maoïste : les « nouveaux étudiants » sont tous, sans exception, des ouvriers, paysans ou soldats, eux-mêmes fils d'ouvriers, paysans ou soldats.

« Que sont devenus les étudiants qui étaient en cours d'études en mai 1966?

— Ils ont été dispersés au début de juin 1966. Un certain nombre sont restés sur les lieux, ont rédigé des affiches, mené des enquêtes, participé à des colloques sur la réforme de l'enseignement. D'autres, devenus gardes rouges, ont propagé la Révolution culturelle à travers le pays; mais presque tous ont été envoyés à la campagne ou à l'usine. »

Ont-ils beaucoup de chances d'en sortir? Les places dans l'université sont chères : on nous assure qu'elles sont réservées à des candidats prolétaires qui n'ont pas été pollués par un passage, si bref soit-il, dans l'université mandarinale d'avant 1966. Que toutefois, d'ici quelques années, « ils arrivent à élever suffisamment le niveau de leur conscience politique », et peut-être pourront-ils « être de nouveau admis à l'université ». Si Chou Pei-yuan entrouve cette porte, c'est, dirait-on, plus par ménagement que par conviction. En fait, on a fermé et bien fermé toute autre voie d'accès à l'enseignement supérieur que le passage à travers la condition prolétarienne. On a écarté tout autre critère que la flamme révolutionnaire. N'est-ce pas là, en définitive, l'effet le plus essentiel de la Révolution culturelle?

Un révolutionnaire n'a pas le mal de l'air

Elle a réalisé la grande transfusion. D'intellectuels et de bourgeois, elle a fait, bon gré, mal gré, des manuels en les envoyant aux champs ou à l'usine et, désormais, seuls les travailleurs d'origine authentiquement manuelle sont admis à devenir intellectuels. Encore prend-on toutes précautions pour que leur souche prolétarienne les protège du risque de contracter la maladie des intellectuels, qui est de se croire supérieurs aux prolétaires. Tous, ouvriers, paysans ou soldats, viendront se retremper parmi les ouvriers, les

---

* La presse de Pékin indique que 80 à 90 pour 100 des « nouveaux étudiants » présents à l'université de Tsinghua, l'autre université de Pékin, sont d'origine prolétarienne.

paysans ou les soldats : entre l'école secondaire et l'université, pendant leur séjour à l'université, à l'issue de ce séjour, et régulièrement toute leur vie.

Certes, avant 1966, les séjours à l'usine ou à la ferme faisaient partie du programme, mais comme un hommage du vice à la vertu. Étudiants et professeurs essayaient d'échapper à cette obligation, de toute la force du système mandarinal. S'ils n'y parvenaient pas, c'était un mauvais moment à passer, pour se donner bonne figure, au mieux bonne conscience. Le travail manuel et le travail intellectuel restaient totalement dissociés, et seul le dernier contribuait à la formation — toute par les livres, par les classes, pour la transmission d'un savoir « bourgeois ».

Le système est maintenant inversé. Le médecin, le haut fonctionnaire, le scientifique ou l'artiste n'aura pas été appelé à l'Université parce qu'il semblait doué pour la biologie, le droit, les mathématiques ou la peinture. Il est recruté parce que fils de prolétaire, prolétaire lui-même, il s'est montré bon agent de la révolution prolétarienne pendant des années de travail manuel au sein du prolétariat. Sa hiérarchie des valeurs subordonne assez le savoir aux intérêts de la révolution pour qu'il puisse se livrer à l'étude sans s'y perdre.

« Comment avez-vous été désignée pour vos fonctions, demandai-je à l'hôtesse de l'air qui nous passait sans arrêt, entre Sian et Wuhan, limonades glacées ou thé brûlant?

— Parce qu'on m'a désignée pour ça, répondit-elle, en déposant sur ma tablette une serviette chaude.

— Mais vous étiez candidate? Vous aviez déjà désiré être hôtesse de l'air? Vous en rêviez quand vous étiez petite fille?

Elle éclate de rire :

— Jamais, je désirais seulement servir le peuple. *Un révolutionnaire*, a dit le président Mao, *doit servir le peuple là où le peuple a besoin de lui.*

— Qui définit que le peuple a besoin de vous dans un équipage d'avion plutôt que dans une usine?

— C'est le comité révolutionnaire, sur la recommandation des larges masses, éclairées par la pensée-maotsetung. »

Elle me regarde avec de grands yeux innocents; c'est tout naturel, comment pourrait-il en être autrement? Sans doute faut-il supposer qu'un service de planification aura contribué à éclairer le jugement du comité révolutionnaire.

« Les larges masses, ou en tout cas le comité révolutionnaire de votre unité, ne risquent-ils pas de se tromper, même si la pensée-maotsetung ne se trompe jamais? Supposons que vous ayez le mal de l'air et que vous soyez faite pour tout, sauf pour être hôtesse de l'air? »

Elle rit de plus belle :

« Mais c'est impossible ! Un révolutionnaire n'a pas le mal de l'air !

— Resterez-vous hôtesse de l'air toute votre vie? »

Encore une question stupide :

« Nous devons être prêts à aller partout où la révolution nous appelle. Désirez-vous une tranche de pastèque? » me demande-t-elle pour me faire comprendre gentiment que le dialogue a assez duré.

Elle reprend prestement entre deux baguettes ma serviette refroidie et se retire avec un sourire séraphique.

C'est le système de la feuille de route : on la reçoit un beau matin, et on prend son paquetage. Il en va ainsi, dans la Chine révolutionnaire, de toute spécialisation. On ne commence pas par demander des preuves d'aptitudes particulières, avec l'espoir que la foi révolutionnaire se surajoutera à la technicité. On commence par demander des preuves de foi révolutionnaire, avec la certitude que cette foi, entre autres prouesses, réussira celle de donner la technicité nécessaire. Dans ce système, la motivation précède les compétences et les crée.

Avant la Révolution culturelle, on essayait de pratiquer la greffe prolétarienne sur la tige intellectuelle; ce fut un échec. Depuis, on entend pratiquer la greffe du savoir sur un tronc inébranlablement enraciné dans le peuple.

A Wuhan, on me donne pour voisine de table une universitaire qui a été « élue » député à la troisième Assemblée nationale populaire. Elle cumule sans peine ces deux fonctions, puisque l'Assemblée ne siège qu'au maximum huit jours par an, et ne s'est pas réunie depuis six ans. Des mains fines, un visage racé... Joli rétablissement, pensé-je, pour un produit caractérisé de l'ancien mandarinat. Je la questionne sur sa famille; son mari est lui aussi professeur à l'université; elle a deux fils. « Cela suffit bien, c'est même un maximum pour la Chine moderne. — Quel âge? — Vingt-trois et vingt et un ans. — Que font-ils? — Ouvriers tous les deux. — Ils font leur stage avant d'entrer à l'université? — Mais non, ils sont ouvriers pour la vie. »

Elle doit lire dans mon regard une interrogation que je ne formule pas : « Mais si, ils en sont très heureux, ils savent que rien n'est au-dessus de la condition ouvrière; ils ne peuvent pas mieux servir le pays qu'en travaillant à l'usine toute leur vie. »

Encouragé par cette réponse que je n'ai pas osé solliciter, j'insiste : « Mais vous-même, vous servez bien votre pays ! Puisque vous avez la capacité de le faire en étant professeur à l'université et député à l'Assemblée nationale, n'est-ce pas une meilleure utilisation de

vos forces que si vous travailliez en usine? Une ouvrière pourrait plus difficilement vous remplacer à l'université, que vous ne remplaceriez une ouvrière devant son métier à tisser? Vos fils ne préféreraient-ils pas suivre vos traces et celles de votre mari? »

La réponse vient avec un temps de retard, mais dans une souriante suavité : « Suivre nos traces, c'est bien une idée d'intellectuel occidental. De toute façon, mes enfants savent bien que s'ils posaient leur candidature à l'université, elle ne serait sûrement pas agréée, en raison de la profession de leurs parents. Et c'est très bien ainsi. »

Y a-t-il une société qui ait jamais combattu cette propension naturelle des hommes à aider leur famille et leurs amis? Les sociétés se savent trop grandes, trop anonymes pour l'homme, et elles tolèrent toutes ces petits réseaux d'entraide, qu'elles soient anciennes ou modernes, féodales ou libérales, capitalistes ou communistes. Cette tolérance était devenue institution dans la Chine classique.

Au népotisme d'antan, la Chine d'après la Révolution culturelle répond par l'anti-népotisme. Ce ne sont pas les fils ou les neveux qui s'emparent des places occupées par leurs parents : ce sont eux qui en sont systématiquement exclus.

Je reprends : « Et les enfants de vos fils?

— Ah, peut-être que mes petits-fils entreront à l'Université... Ou du moins l'un d'entre eux; car, de toute façon, l'Université ne pourra accueillir qu'une petite partie de la jeunesse et quand un jeune homme y accède, ses frères ou cousins ont moins de chances pour eux-mêmes.

— Dans les sciences et les arts, abondent les dynasties du talent, comme si les aptitudes naissaient peu à peu du contact quotidien. N'est-il pas dommage d'éliminer cette transmission familiale des dons?

— Peut-être y perdons-nous un peu. Des individus, des familles y perdent assurément. Mais la société y gagnera beaucoup. Il faut toujours faire passer le bien de la société avant celui de l'individu. Nous devons tout à notre pays. »

Est-il vrai que le gaspillage de dons certains soit négligeable, au prix des richesses encore incertaines que doit créer un renouvellement complet des détenteurs du savoir?

Le reflux de la Révolution culturelle ne laissera-t-il pas émerger des îlots de vieille humanité?

Des usines et des fermes sur le campus

Si la rigueur ne devait pas s'assouplir, la société chinoise connaîtrait une mutation sans précédent dans les annales de l'humanité. Elle briserait la barrière entre le monde du travail intellectuel et celui du travail physique, entre les dirigeants et les dirigés, entre les

possédants et les frustrés. Cette barrière, que d'autres révolutions ont tenté d'abattre, s'est toujours reconstituée jusqu'à présent, notamment en Union soviétique. Disparaîtra-t-elle à jamais en Chine?

Les révolutionnaires chinois font en sorte qu'à aucun moment le savoir ne confère un privilège qui mette à l'abri de la graisse des machines ou de la boue des rizières. La sélection universitaire est en réalité l'élection, par des travailleurs manuels, d'un manuel qui redeviendra manuel à sa sortie de l'université, sans avoir cessé de l'être pendant son séjour.

Une fois diplômé, l'étudiant retournera le plus souvent dans son unité d'origine, mieux armé simplement pour y servir le peuple en remplissant des fonctions d'encadrement, ou des tâches d'un niveau technique plus élevé. Il devra alors mettre sans cesse la main à la pâte. Replongé dans les masses qui l'ont choisi et qui peuvent le révoquer, il ne sera pas tenté de prendre des airs supérieurs.

Nous visitons, dans le campus de Peita, la ferme et l'usine où enseignants et étudiants se relaient. Les étables et les ateliers ont été construits dans d'anciens pavillons de l'université par les professeurs et leurs élèves. « Il faut lier la théorie et la pratique. » L'université recompose le village et l'usine dans ses propres murs, ce qui est la meilleure manière de mettre fin à son isolement dans la société. Ainsi est appliquée la directive envoyée par Mao le 22 juillet 1968, prescrivant de remplacer les universités traditionnelles par des « établissements d'enseignement supérieur appliqué ». L'obligation de « réduire la durée des études », de « former un personnel technique issu des rangs des travailleurs », de choisir les étudiants en fonction de « leur expérience de la pratique », de les faire « retourner à la pratique de la production », toutes ces prescriptions ne sont destinées qu'à accomplir au cœur des masses le vœu découragé des sociétés libérales : assurer la liaison université-industrie.

La ferme, les ateliers que nous visitons dans ce campus enchanteur font penser aux bergeries du Petit Trianon.

« Comment peut-on se croire sérieusement aux champs ou à l'usine, alors qu'il s'agit d'anciens bâtiments universitaires transformés?

— Détrompez-vous, me répond vivement Chou Pei-yuan. Même dans le campus, la terre est basse, les machines sont enduites de cambouis et les mains deviennent calleuses.

— Cette liaison que vous avez établie avec l'industrie et l'agriculture, reste-t-elle un exemple isolé, ou se généralise-t-elle?

— C'est la règle générale. Des ateliers, des usines, des fermes sont ou seront adjoints à tous les établissements universitaires. Ils servent de guides pratiques pour l'enseignement dispensé, de garde-fous

contre la tentation de s'échapper dans la théorie. Toutes les universités qui ont été remises en marche disposent d'une ferme ou d'une usine, si possible des deux; mais seules quelques-unes ont été rouvertes, à cause justement des difficultés que soulevait cette exigence. »

Dans l'ensemble de la Chine, il y avait, avant 1966, une vingtaine d'universités pluridisciplinaires comme Peita et Tsinghua, et 300 à 400 petits établissements d'enseignement supérieur. Personne ne peut dire combien on en comptera à l'avenir. Car la directive envoyée le 22 juillet 1968 par le président Mao à l'usine des machines-outils de Shanghai fait obligation aux grosses usines de créer leur propre établissement d'enseignement supérieur.

« On comprend bien la liaison entre une université à dominante scientifique et technique, et une usine. Mais où se situe la liaison entre une université à dominante littéraire et juridique comme Peita, et une usine ou une ferme? Les professeurs et étudiants ne risquent-ils pas de prendre ces stages pour une brimade, ou pour du folklore? »

D'un geste large, Chou Pei-yuan me montre une banderole rouge à lettres d'or qui orne le mur : « La littérature doit considérer la société tout entière comme son usine d'application ». Il développe aussitôt cette sentence de Mao : « Les étudiants d'histoire, quand ils vont à l'usine ou à la ferme, interrogent les ouvriers, font des enquêtes qui leur permettent de mieux comprendre l'exploitation de la Chine d'avant la Libération. »

Le professeur Su Chi fait les honneurs des quatre ateliers de biochimie qu'il dirige. En un an et demi, étudiants et professeurs les ont construits et équipés.

Ils y fabriquent maintenant diverses poudres antiparasites, un anticoagulant, de l'insuline, des antibiotiques, un hémostatique d'origine organique — on ne cherche pas ici à réaliser des « synthèses ». Des femmes aux tabliers maculés versent une poudre rouge dans de vastes bassines en cuivre, les remuent à la louche comme pour faire des confitures, cependant que s'accumulent sur le bord de l'auge des dépôts douteux, qui ne font penser à l'Institut Pasteur que par contraste.

Aux yeux d'un Parisien, c'est de la chimie organique imaginée par Ubu et mise en scène par Gatti. Mais, si dérisoires que puissent paraître ces ateliers qu'on dirait assemblés avec des bouts de ficelle, si peu ragoûtants qu'ils soient, et peut-être à cause même de ces imperfections, les étudiants trouvent là ce que Mao a voulu qu'ils y trouvent : l'orgueil de ce que peut réaliser une équipe qui, *comptant sur ses seules forces*, réussit à amasser de respectables stocks d'ampoules injectables et de bocaux pharmaceutiques; le pragmatisme qu'imposent la confrontation aux problèmes concrets

et le respect des exigences d'une production ; la faculté de s'organiser à sa guise dans les limites de directives générales qui laissent libre cours aux initiatives particulières.

Des ouvrières en pantalons et tablier, juchées sur des murettes en parpaing ou sur des échelles branlantes, disparaissent derrière la vapeur des chaudières ; nous les repérons à la frénésie avec laquelle elles nous applaudissent. S'agit-il, au fait, d'ouvrières ou d'étudiantes? De femmes ou d'hommes? Allez savoir. On nous dit que les travailleurs de ces laboratoires sont payés par l'université et en suivent les cours, et qu'ils sont mêlés aux étudiants, eux-mêmes anciens ouvriers, qui travaillent de leurs mains dans ces ateliers. Ouvriers déjà étudiants, étudiants encore ouvriers : la confusion des genres est totale, parce qu'elle est méthodique.

Dans ce va-et-vient permanent, seule la révolution offre un point d'ancrage. Aucun autre sentiment d'appartenance ne doit pouvoir se développer, que celui qui rattache ou ramène chacun au prolétariat. Les étudiants sont continuellement renvoyés à leur origine par le travail productif qu'ils accomplissent et par leurs contacts avec des ouvriers et des paysans qui le sont restés, mais qui viendront ensuite les coudoyer dans les amphithéâtres. Les maîtres sont le produit d'une semblable fusion, qu'il s'agisse d'anciens professeurs ayant accompli « avec succès » leur stage de rééducation, ou d'ouvriers ou paysans authentiques, venus du prolétariat où leurs qualités révolutionnaires les ont désignés aux yeux des masses. Il n'est pas jusqu'aux « vacances » des uns et des autres qui, après l'année universitaire écoulée dans ce campus mi-campagnard, mi-industriel, ne ramènent chacun à la seule source de toute valeur, au travail manuel, dans les vraies fermes de vraies campagnes, dans les vraies usines de vraies villes.

Seul compte l'utile

Le professeur Su Chi me montre une banderole tendue au-dessus d'un chaudron en cuivre où bout un liquide jaunâtre et grumeleux : *L'enseignement doit former, moralement, physiquement et intellectuellement, des travailleurs au service de la dictature du prolétariat.*

« Notre université, reprend-il, doit servir de modèle aux futures universités pluridisciplinaires orientées surtout vers les arts, les lettres, les sciences juridiques, économiques et politiques. L'autre université de Pékin, Tsinghua, servira de modèle aux universités à dominante scientifique et technologique. De même, la commune populaire de Tachai doit servir de modèle à l'agriculture : de même, l'industrie doit prendre exemple sur l'exploitation pétrolière de Taching.

« Toutes les disciplines vénéneuses ont été chassées de l'enseignement supérieur.

— Vénéneux, cela veut dire inutile?

— Ce qui est inutile est nuisible.

— En quoi consistent maintenant les cours « utiles »?

— Les cours « non vénéneux » vont de la pensée-maotsetung à la « critique révolutionnaire », en passant par l'étude des morceaux choisis de Marx, Engels, Lénine et Staline, l'histoire du mouvement communiste chinois, l'histoire du communisme international, l'économie politique marxiste-léniniste. Les étudiants apprennent en outre à écrire. »

Cette indication nous fait sursauter : laisserait-on entrer à l'université des « cœurs rouges » analphabètes? Non : il faut comprendre que les étudiants, comme les mandarins de jadis, ne cessent pas d'apprendre à écrire. Pendant ces cours d'écriture, ils peignent leurs idéogrammes avec un pinceau qu'ils trempent dans l'encre de Chine : lentement, amoureusement; la tête penchée, la langue dépassant légèrement les lèvres; de la belle ouvrage.

« Des stylos à bille ne feraient pas aussi bien?

— Impossible! Si l'on ne forme pas avec beaucoup de soin les pleins et les déliés, les idéogrammes se confondent entre eux. »

Des cours de culture physique complètent la liste des matières communes. Il existe en outre des cours spécialisés selon les différents départements : langues asiatiques, russe, langues occidentales, relations internationales, gestion, formation de bibliothécaire, économétrie, philosophie, littérature.

Il avait été fortement question, pendant la Révolution culturelle, de supprimer l'enseignement des sciences humaines et sociales, matières réputées nocives, en tout cas matières sensibles. Nous sommes témoins, à l'université Peita, de leur réhabilitation. Sans doute les maîtres ont-ils fourni la preuve qu'ils avaient fait un chemin assez long dans la rééducation.

Passés au peigne fin, ces programmes sont enseignés selon des méthodes radicalement nouvelles. Les anciens manuels ont été supprimés. En attendant qu'ils soient entièrement refondus, on se sert de cahiers ronéotypés établis sur place. Plus d'examens ni de concours : on contrôle surtout la méthode, d'une façon régulière et à cahier ouvert.

Tout est mis en œuvre pour que l'enseignement soit actif. Étudie-t-on un poème de Mao de 1928 évoquant la guerre? Un capitaine de la milice viendra raconter ses campagnes. Un étudiant doit-il développer le thème : « Le pouvoir est au bout du fusil »? Il ira prendre ses exemples dans les événements révolutionnaires d'Afrique et d'Amérique latine.

Une poussée de modestie tempère cependant le lyrisme:

« C'est ainsi du moins que nous essayons d'appliquer la pensée-maotsetung en matière d'éducation. Mais nous ne l'avons pas encore vraiment maîtrisée. Nous commettons des erreurs dans notre travail. Nous n'avons qu'une année de pratique, après plus de quatre ans de fermeture; nous sommes au stade de l'expérimentation. Aidez-nous de vos critiques...

— Le plus grand problème, n'est-ce pas l'héritage du passé : comment s'en débarrasser?

— Oui, c'est bien là le problème. S'en débarrasser, tout en le sauvegardant. Le retour au concret, c'est la seule ligne qui permette de surmonter ces contradictions. Pour cela, il faut multiplier les « triples-unions ». Que les étudiants effectuent un travail pratique au coude à coude avec des ouvriers et des paysans. Que la lutte pour l'expérimentation soit combinée avec la lutte pour la production et avec l'étude scientifique de la lutte des classes. Que l'étude de l'histoire soit complétée par l'apprentissage de l'histoire concrète enseignée par les paysans, les ouvriers et les soldats, etc. Chaque fois, vous voyez, c'est une triple union qui permet de surmonter les contradictions. »

Ainsi s'éclaire le mystère de l'*usine d'application*, qui prolongera dans la vie l'université littéraire et juridique. L'université des sciences et technologies débouche naturellement sur des usines de production, que préfigurent ses ateliers. Mais l'usine qui accueillera plus tard l'étudiant de Peita, c'est « l'usine sociale », c'est la société socialiste à construire. Il y sera un homme nouveau, possédant la « maîtrise du travail des masses ». Devenu levain du socialisme, il préparera les masses aux grands objectifs de la révolution.

« Que deviennent les étudiants, quand ils ont terminé leur stage à l'université?

— C'est bien simple : ils retournent là d'où ils viennent.

— Comment? On ne dirige pas vers l'administration, vers l'agriculture, vers l'industrie, vers le professorat ceux qui manifestent des dispositions particulières? »

On me fait répéter. La notion de « disposition » est aussi mal comprise que celle de « dons ». Le vrai révolutionnaire n'est disposé qu'à servir, et les besoins de l'unité à laquelle il appartient passent avant ceux qu'il peut ressentir, s'il en ressent. Il se doit d'abord à son unité, qui l'a envoyé dans l'enseignement supérieur moins pour les mérites qu'elle lui reconnaît, que pour les bénéfices qu'elle en escompte.

Bien sûr, on nous concède, sur nos questions insistantes, que « certains changeront peut-être d'affectation, seront versés dans la recherche, deviendront professeurs, *selon les besoins de l'État* ».

Mais presque tous n'auront qu'une destination : leur lieu d'origine.

Cette règle paraît essentielle au dispositif. Elle motive puissamment ceux qui choisissent, comme ceux qui sont choisis. Elle scelle dans le destin de chacun l'union de la théorie et de la pratique.

Ces précautions rigoureuses expliquent sans doute l'estime dans laquelle les études « littéraires » sont tenues en Chine.

Ordinairement, en régime socialiste, les scientifiques sont beaucoup plus choyés que les littéraires, tenus pour des trublions en puissance. Ici, les « littéraires » tiennent le haut du pavé. C'est que, même à la ferme, même à l'usine, ils joueront un rôle indispensable. Ils rédigeront articles et critiques pour les journaux d'entreprise. Ils calligraphieront les *ta-tzu-pao*. Ils feront le bilan des idées des ouvriers; ils écriront les rapports d'enquêtes. Ils animeront les journées d'étude de la pensée-maotsetung. Les jours de fêtes, ils organiseront des groupes pour composer des pièces de théâtre. Ils seront les catalyseurs de la révolution.

Il est clair que les universités d'Arts et Lettres ne sont guère autre chose que des écoles de cadres du Parti. Quand nous demandons s'il existe encore des écoles de cadres proprement dites, on nous répond à côté. Mais pourquoi en existerait-il, puisque ces nouvelles universités en remplissent exactement la fonction?

Une classe de français

A Mlle Wang, professeur de français, on donne vingt ans, bien qu'elle approche sûrement de la trentaine. Une petite femme gracile comme une porcelaine Ming; des cheveux coupés court, de grands yeux en amande dans un mince visage serein, une blouse blanche et des pantalons bleus; un air de collégienne modèle. Elle a étudié le français pendant cinq ans à l'université, elle l'enseigne depuis cinq ans. Elle le parle à peu près sans accent, avec un charme acide.

Dans la salle, une classe de « nouveaux étudiants » sagement alignés derrière leurs pupitres : soldats en uniforme, ouvriers, paysans. Tous sont fils de paysans — surtout — et d'ouvriers. Ils ont de 20 à 25 ans. Aucun d'eux ne connaissait un mot de français avant de venir à l'université. Ces débutants n'ont que sept mois d'études derrière eux, mais ils mettent les bouchées doubles : six heures par jour, pendant six jours par semaine, sans compter l'heure quotidienne de pensée-maotsetung; à quoi s'ajoutent l'entraînement physique et le maniement d'armes. C'est Mlle Wang, et elle seule, qui assure les quarante-deux heures de cours.

« Mais quand trouvez-vous le temps de préparer vos cours, de corriger vos copies?

— Les copies? Je n'en corrige pas en dehors de la classe, puisque tous les exercices se font ici; les étudiants se corrigent les uns les autres en ma présence. La préparation? Bien sûr; mais elle ne me prend que quelques heures. En Chine, précise-t-elle fièrement, nous travaillons 48 heures par semaine. »

Je demande à Mlle Wang de poursuivre comme si nous n'étions pas là. La salle faite pour quarante élèves n'en contient que dix-sept. Nous nous asseyons aux places libres derrière les pupitres. L'exercice en cours consiste à illustrer les règles de notre grammaire.

Le principe est simple. Un étudiant — un jeune soldat en vert, la casquette enfoncée jusqu'aux oreilles — va écrire au tableau une phrase de son cru pour illustrer l'emploi de l'infinitif : « Avant la Libération, mes parents étaient obligés de travailler chez un propriétaire foncier. » Ses camarades lui signalent aussitôt ses erreurs d'orthographe ou de syntaxe. Ils sont ensuite priés de forger des phrases pareillement construites. Chacun, à son tour, se lève et fabrique une copie de ce modèle. Ce sont invariablement des fragments du dogme : « Avant la révolution, nous étions obligés d'acheter des voitures à l'étranger; aujourd'hui, nous pouvons construire des voitures de bonne qualité. » Le soldat efface sa phrase et regagne sa place. Un garçon petit et râblé lui succède, que Mlle Wang prie de composer une phrase comportant le mot *reconnaître*. Il gratte un moment sa nuque rasée, puis écrit : « Un révolutionnaire ose reconnaître ses fautes et sait les corriger rapidement *. » Cette phrase est accueillie par une explosion de joie. Ce jeune révolutionnaire a pourtant écrit sa phrase sans faute et n'a rien à corriger. Ses camarades lèvent le doigt pour en déclamer d'autres de leur invention : « La Chine est reconnue par beaucoup de pays; nous avons beaucoup d'amis dans le monde. » « Monde » était incompréhensible. Mlle Wang corrige, explique ce qu'est une diphtongue et fait ânonner le malheureux garçon jusqu'à ce qu'il ait trouvé la bonne intonation. L'étudiant qui va ensuite au tableau doit proposer une phrase comportant le mot *apprendre*. Ses camarades le relaient de leur banc : « C'est dans la lutte qu'on apprend à lutter. » « Pour répondre au grand appel du président Mao, j'ai décidé d'apprendre à nager. » Le garçon a prononcé « nacher ». Mlle Wang rectifie son erreur, et le fait répéter plusieurs fois.

Pendant que les échanges se poursuivent, je feuillette la brochure ronéotypée que chaque étudiant a sous les yeux. C'est le manuel de français de première année de l'étudiant chinois. La première page commence ainsi : « L'impérialisme américain a peur des peuples révolutionnaires du monde. L'impérialisme américain ne fait pas

* Voir photo de la leçon de français de Mlle Wang en hors texte.

peur aux peuples révolutionnaires, car il est un tigre de papier. » Exemple d'interrogation : « Permettez-vous à votre camarade de fumer dans votre chambre? » « Que faites-vous si vous apprenez que votre camarade est dans l'erreur? » Exemple de la forme passive : « Les capitalistes exploitent les ouvriers; les ouvriers sont exploités par les capitalistes. » « Les ouvriers ne seront plus exploités par les capitalistes. » Vient ensuite un texte de Franz Fanon sur le mouvement de libération de l'Afrique.

A la fin de l'exercice, nous engageons le dialogue avec les étudiants. Le métier des étudiants avant d'entrer à l'université? Ils répondent tous à la fois. « Soudeur dans un chantier de constructions navales à Shanghai », « ouvrier depuis douze ans dans une fabrique de machines-outils à Tientsin », « fils de paysan-pauvre dans le Hupeh », etc.

Ils sont sur le point d'interrompre leurs études pour le mois d'août. A propos des vacances, ils se bousculent aussi pour faire part de leurs projets. Leurs quatre semaines de congés passeront vite : « Je participerai aux travaux des champs », « je ferai un stage en usine », « le travail manuel me permettra de joindre la pratique à la théorie ». « Je repasserai mes leçons de français car j'ai du mal à suivre; j'espère ainsi rejoindre le niveau de mes camarades à la rentrée ». « Je ferai une *longue marche*, à pied, dans une brigade de gardes rouges, pour aller visiter la maison natale du président Mao ». L'un d'eux avoue : « D'abord, me reposer.

— Comment ferez-vous?

— A la campagne, on travaille avec les bras, mais ce n'est pas le même travail, et ça repose. »

Au fil des questions et des réponses, une différence apparaît : les militaires en uniforme vert, la casquette molle à étoile rouge vissée sur le crâne, participent à peine, comme s'ils étaient hors du circuit. Les autres, les civils, cheveux en brosse, nuque rasée, râblés sous la chemise blanche, frappent au contraire par une mine éveillée et des réponses rapides. Différence de niveau intellectuel? Eteignoir de la discipline militaire? La même différence se révèle au sein des comités révolutionnaires qui nous accueillent dans les séances de travail ou les banquets : des citadins raffinés, souriants et allusifs; des paysans passifs et plongés dans l'hébétude; des militaires frustes, qui boivent sec, et crachent dru entre leurs jambes écartées. C'est une des méthodes essentielles du système que d'effectuer ces mélanges en quelque triple union « féconde ».

Comme dans le secondaire, on met en tandem un étudiant fort et un étudiant faible. Le fort se donne pour but d'aider le faible à le rattraper, le faible « si possible de dépasser le fort ». Nous n'avons pu savoir si l'on avait déjà mesuré les effets de cette pédagogie du binôme.

« Avez-vous choisi vous-même le français, ou avez-vous été orienté vers ces études sans l'avoir voulu? »

Impossible de recevoir une réponse claire. Plusieurs récitent : « J'apprends le français pour renforcer l'amitié entre le peuple français et le peuple chinois. » Un seul répond : « J'ai voulu l'apprendre parce que cela me plaisait. » Un autre nous dévoile sans malice : « J'apprends le français parce qu'il est parlé en Afrique et qu'il faut le connaître pour aider au succès de la révolution dans le monde. » Séminaire de missionnaires?

Si ces garçons chinois se font « une certaine idée de la France », il n'est pas difficile d'en faire le tour. Elle peut se résumer aux relations diplomatiques heureusement établies entre les deux pays depuis janvier 1964 et à la Commune dont on a fêté récemment le centenaire. L'ouvrier de Shanghai récite un petit discours que nous avons entendu bien des fois : « Grâce au président Mao et au général de Gaulle, la Chine et la France ont renforcé leur amitié. La France est, comme la Chine, un pays de tradition révolutionnaire qui s'oppose à la domination des super-puissances. »

Un Français ne peut qu'être surpris du résultat. Ces étudiants chinois, après sept mois d'études, parlent couramment. Plaise au Ciel que les étudiants français de Langues orientales parlent aussi bien le chinois au bout d'autant d'années! Mais c'est une langue étrange, dont la grammaire, les sons, les mots sont les mêmes que ceux du français, et qui pourtant en a perdu le ton et la saveur — une langue aseptisée, automatique, aussi irréelle en définitive que celle des demoiselles qui font les annonces de nos aéroports capitalistes.

Sans doute aborderont-ils, dans un an ou deux, Balzac, Hugo et Zola : Mlle Wang m'a dit les apprécier « parce qu'ils décrivent une société bourgeoise et capitaliste caractéristique ». Comment ressortiront-ils de la moulinette idéologique? Mlle Wang sera satisfaite si ses étudiants savent soutenir une discussion, servir d'interprète, mener une réunion publique en français, pour peu que ces activités tournent autour du seul sujet auquel l'université s'intéresse : la révolution.

Chapitre VIII

« Révolutionnons la recherche scientifique et technologique »

Des questions longtemps sans réponse

La recherche, cet alambic où s'élabore l'avenir, quel sort lui réserve le régime maoïste? Les tourbillons de la Révolution culturelle l'ont-ils atteinte à l'instar des autres domaines de la vie intellectuelle, ou l'ont-ils laissée de côté, îlot précieux auquel on voudrait épargner toute turbulence? Dans les autres sociétés communistes, la nature de la recherche ne confère-t-elle pas aux chercheurs les privilèges de véritables aristocrates du savoir? La nature de la Révolution culturelle, au contraire, n'était-elle pas de s'attaquer à tous les privilèges, de noyer les aristocraties, de faire rentrer les intellectuels dans le rang? Bref, une incompatibilité fondamentale n'opposait-elle pas recherche et révolution?

Telles étaient les questions que je me posais en me rendant au siège de l'Académie des sciences de Pékin. Pour les autres secteurs de la société chinoise, on s'interroge après la Révolution culturelle; mais, au moins, partait-on d'une situation à peu près connue. Pour la recherche, au contraire, son état antérieur à 1966 est presque aussi mal inventorié que celui d'après 1970. Dans la masse des ouvrages parus sur la Chine, ce chapitre fait défaut. Pendant les vingt-deux premières années du régime communiste en Chine, un seul article a été publié en français sur la science chinoise, et aucun livre [1].

Des performances surprenantes

Pourtant, nous savons pertinemment que, dans divers domaines où l'avance et le retard se mesurent aisément, les savants chinois ont d'ores et déjà surpassé les performances de la recherche occidentale, et notamment française. Ils ont effectué d'étonnantes percées.

L'atome? Il a fallu beaucoup moins de temps à la Chine qu'à aucune des autres puissances nucléaires pour passer de la bombe A à la bombe H *.

L'espace? Tandis que le Japon ou le Centre européen pour la construction et le lancement d'engins spatiaux [2] échouaient systématiquement depuis plusieurs années dans leurs tentatives pour mettre des satellites en orbite, la Chine réussissait deux lancements **.

La biochimie? Les Chinois auraient mis au point, et administré à une large échelle, une pilule post-conceptionnelle, qui s'absorberait mensuellement et serait efficace à cent pour cent, alors que les laboratoires occidentaux en cherchent encore la formule.

La chirurgie? Des praticiens chinois considèrent comme opérations de routine, le lecteur s'en souvient, des greffes de membres pour lesquelles nos chirurgiens en sont encore restés au stade expérimental.

En oto-rhino-laryngologie, en anesthésiologie? L'acupuncture appliquée avec succès, comme on l'a vu, à l'insensibilisation opératoire ou post-opératoire, mais aussi à la guérison des sourds-muets et à la réanimation des électrocutés, demeure, pour les chercheurs occidentaux, *terra incognita*.

Alors, pourquoi les Chinois, si discrets dans tous les domaines où un réflexe de défense ou de fierté les pousse à masquer leur retard, sont-ils plus secrets encore, dans un domaine où leurs premiers succès devraient les remplir d'assurance? Ils débordent d'humilité : « Vous savez, nous sommes tellement retardataires en matière scientifique » me dit Chou Ke-chen, vice-président de l'Académie des sciences, biochimiste et météorologiste, qui est venu nous accueillir sur le perron de l'Académie des sciences. Il a quatre-vingt-deux ans. Il paraît emmuré dans sa surdité — l'acupuncture n'a rien pu sur lui. Est-ce pour cela qu'on l'a choisi? Ou sa surdité est-elle feinte?

« Vous n'avez tout de même pas, lui dis-je, calculé vos engins thermo-nucléaires ni la trajectoire de vos satellites avec un boulier? »

Nous nous sommes installés autour d'une table recouverte d'un tapis vert, sur lequel ont été disposés liasses de papier blanc et crayons. Aux murs, le portrait de Mao d'un côté, ceux de Marx, Engels, Lénine, Staline de l'autre.

« C'est vrai, reconnaît Chou Ke-chen : la Chine a reçu un héritage de l'ancien régime, mais bien pauvre; une certaine aide de l'étranger, mais bien faible. Nous avons certes accompli quelques pro-

---

* Deux ans et huit mois entre la première explosion nucléaire et la première explosion thermo-nucléaire, contre sept ans et quatre mois pour les États-Unis, trois ans et onze mois pour l'Union soviétique, huit ans et six mois pour la France.

** Sans essuyer, semble-t-il, aucun échec, que les systèmes de détection américains auraient dû permettre de déceler.

grès, mais il faut vraiment nous appeler les arriérés. » Son propos semble un écho de celui que m'avait tenu Chou En-lai.

Le secrétaire général de l'Académie vient à son secours :

« Nos armes nucléaires n'en sont qu'au stade des espoirs. Nos satellites sont tout petits et nous n'en avons lancé que deux, alors qu'il y en a des milliers qui tournent autour de la terre... » Il entrecoupe ses phrases de « djega, djega », locution chinoise qui correspond à « euh » ou à « n'est-ce pas » et donne le temps de trouver les mots ou de préciser sa pensée. Dans la suite de l'entretien, l'indiscrétion de nos questions précipitera le rythme des « djega, djega, djega ».

Comme pour le reste, il faut ici reconstituer la réalité chinoise à la manière dont un archéologue reconstitue un temple grec — à partir d'une métope ou d'un triglyphe enfoui dans l'épaisseur de l'humus. Nous n'y voyons un peu plus clair qu'à force de rapprochements attentifs entre des documents provenant surtout d'Amérique et des réponses fugitives aux questions posées à des savants chinois *.

Des recoupements ** permettent d'esquisser des réponses. Encore cet exercice demeure-t-il conjectural : il devra être soumis au contrôle des faits, à mesure qu'on pourra les établir plus sérieusement.

Le passage de la tornade

Les scientifiques ont-ils été touchés par la Révolution culturelle, ou les avait-on mis entre parenthèses? A cette question, on peut apporter une réponse nette. Ils ont été atteints de plein fouet. Le fonctionnement de la recherche a été bouleversé à un degré qu'on a peine à imaginer, avec quelques exceptions, cependant, pour les travaux qui intéressaient la défense nationale.

L'ensemble de la science n'aurait pu rester à l'écart. Elle constituait même « l'un des domaines où il était le plus nécessaire de transformer les mœurs, l'organisation, l'état d'esprit ». La Chine nouvelle refuse les beaux esprits qui se croient faits d'une autre sorte que les gens du commun. Or, « la recherche, et surtout la

---

* Dans les dialogues qui suivent, encore plus que dans les autres chapitres, on condensera beaucoup de questions et de réponses, mais sans en préciser les auteurs.

** Une table ronde organisée à notre demande au siège de l'Académie des sciences; mes entretiens successifs avec son président Kuo Mo-jo; d'autres tables rondes à l'université Peita, à l'Institut de recherches médicales de Wuhan; des visites à l'Observatoire de Nankin, centre de poursuite des satellites, et à l'Institut de botanique de Canton; des conversations particulières avec des professeurs d'université de Pékin, Shanghai, Wuhan; les réponses peu compromettantes mais souvent instructives d'un biologiste, membre du directoire de l'Académie des sciences, qui nous a accompagnés d'un bout à l'autre de notre périple; les observations de plusieurs savants français et occidentaux, dont les rapports n'ont pas été publiés, et qui m'ont demandé de ne pas les citer.

recherche fondamentale, offrait un refuge aux intellectuels qui refusaient de se salir les mains ».

Déjà, « cette tendance se révélait au niveau de l'enseignement non seulement supérieur, mais secondaire et même primaire : les enseignants avaient la manie de repérer parmi les élèves ceux qui leur paraissaient les plus aptes à progresser dans les disciplines scientifiques et se désintéressaient des autres ». On chauffait comme plantes de serre les quelques élèves chez qui on avait décelé des dons particuliers pour l'abstraction. Au terme de ce long processus de sélection, les scientifiques cooptaient ceux qui leur ressemblaient le plus. En dix-sept ans, de 1949 à 1966, ce système traditionnel de l'université « n'avait pas vraiment évolué ». Au contraire, « le traître Liu Shao-chi et ses acolytes faisaient tout pour renforcer les effets néfastes » de ce circuit fermé.

L'organisation même de la recherche favorisait ces tendances. Elle était trop centralisée et ne dépendait en dernier ressort que du bon vouloir des scientifiques eux-mêmes. L'Académie des sciences formait le sommet d'une pyramide compacte. La recherche était le fief d'une élite qui se considérait comme seule qualifiée pour se donner à elle-même des directives. Théoriquement placée sous la domination du Parti et du gouvernement, elle leur échappait dans la pratique du fait que « les cadres du Parti et de l'administration, spécialisés dans la recherche, vivaient en vase clos avec les savants ». La recherche scientifique, elle aussi, obéissait à un principe d'intégration verticale, alors que seule une intégration horizontale pouvait, à la faveur d'une décentralisation systématique, permettre de « faire jaillir la recherche du sein des masses ».

L'organisation qu'on nous décrie tant était toute semblable à celle de la recherche soviétique : assurément, le symbole et le pivot de celle-ci est la cité des savants, Akademgorodok, construite près de Novosibirsk. Une oasis privilégiée, au milieu de la triste Sibérie, sans communication avec les réalités soviétiques, si ce n'est avec le milieu scientifique et universitaire; mais en revanche, largement ouverte sur l'internationale des savants.

Il m'a été donné d'y séjourner, grâce à l'hospitalité du mathématicien Lavrentiev, qui la dirige. La Révolution culturelle, alors, faisait rage. « Ces Chinois sont devenus fous », me disaient des savants russes qui, jusqu'en 1960, passaient plusieurs mois par an en Chine, si profonde était la symbiose entre les recherches des deux pays. « Nous n'avons plus de nouvelles de nos collègues. Comme ils doivent souffrir devant toutes ces pitreries ! »

Comment les scientifiques russes se seraient-ils mis sans frémir à la place de leurs collègues chinois? Dans leur thébaïde, ils jouissaient, pour leurs recherches, d'une paix et d'une liberté comparables

à celles qui règnent à l'*Institute for Advanced Studies* de Princeton ou à celui de Stanford. « Les chercheurs chinois, me déclara un physicien russe, avaient caressé le rêve de construire en Chine une cité des savants toute semblable à la nôtre. Les malheureux ! Ils ne savaient pas ce qui les attendait. Leur songe s'écroule avant d'avoir connu le moindre commencement de réalisation. Ils sont affublés de bonnets d'âne, bousculés par des gamins, contraints de balayer les rues. C'est affreux. »

Après la tornade, aucun savant chinois n'ignore qu'il doit renoncer à toute velléité de s'enfermer dans une citadelle. Les chercheurs se voient rappeler quotidiennement par le peuple qu'ils en font partie, ou, pour le moins, qu'ils en dépendent.

L'autocritique d'une génération de savants

« Avant la Révolution culturelle, les scientifiques de la tendance Liu Shao-chi voulaient se faire servir par une armée de secrétaires, de techniciens et de préparateurs. Ils les chargeaient de toutes les basses besognes de laboratoire. Ils se conduisaient en satrapes. Ils avaient besoin d'esclaves. Maintenant, ils savent qu'ils doivent *compter sur leurs propres forces*. Ils préparent eux-même leurs expériences. Ils manient le balai. Ils font partie des larges masses populaires. »

Le régime avait mis au pas les exploiteurs de jadis; mais les savants avaient tendance à « devenir les nouveaux exploiteurs », et « les fils des anciens exploiteurs tâchaient de trouver refuge dans le monde de la recherche ». Tel propriétaire foncier exhortait son fils à faire un mauvais usage de la science : « Les paysans ont pris nos biens. Ils se sont partagé le patrimoine que j'avais reçu en héritage; tu n'en disposeras pas. Mais ce qu'ils ne pourront jamais t'arracher, c'est ce que tu auras appris à l'université. » Un fonctionnaire-lettré était accusé d'avoir dit à son fils : « Enferme-toi dans les livres. Cette société est ingrate pour nous, parce que notre famille a une mauvaise origine de classe. Mais si tu étudies bien, tu deviendras un savant et tu auras un brillant avenir. »

Ces deux pères et ces fils ont dû faire leur autocritique, les uns pour avoir donné ce conseil, les autres pour l'avoir suivi. Le capital de culture accumulé par les classes favorisées de jadis se transformait en capital scientifique, puis en capital pécuniaire et social : ainsi était assurée la continuité des hiérarchies. C'est cette continuité que la Révolution culturelle a rompue. Depuis qu'elle a soufflé en tempête sur le pays, il ne doit pas plus y avoir « d'héritiers de la science » qu'il n'y a déjà « d'héritiers de la fortune ». La cooptation des savants a cessé de pouvoir relayer la cooptation des possédants.

« La caste des spécialistes avait tendance à s'évader dans l'abstrait, protégée par un jargon incompréhensible pour tous ceux qui n'en faisaient pas partie, et habile à compliquer les choses les plus simples. Nous devons faire face à trop de besoins, nous souffrons de trop de lacunes, il y a trop peu de temps que nous avons commencé à rattraper notre retard, pour nous offrir le luxe d'une recherche qui serait pure spéculation. Il faut combattre la tentation de *la science pour la science*. Car elle n'est qu'un faux nom de *la science pour le savant!*

— Je veux bien, dis-je, mais sans la recherche fondamentale, comment la recherche appliquée peut-elle progresser?

— C'est ce que disaient beaucoup de scientifiques avant la Révolution culturelle. Mais maintenant ils ne le disent plus, car ils ont reconnu leur erreur. Pourquoi financer une coûteuse recherche de base, alors que les découvertes fondamentales sont aussitôt publiées? Dans le monde entier, c'est la course à qui exposera sa découverte le plus vite, puisque c'est celui qui l'annonce le premier qui est censé l'avoir faite. Dans tous les laboratoires de la terre, il y a des milliers de chercheurs qui effectuent les mêmes recherches au même moment. Pourquoi gaspiller l'argent du peuple dans le vain espoir de voir publier son nom dans les journaux, ou peut-être, avec de la chance, de décrocher le ridicule prix Nobel? Ce qui compte, ce n'est pas le renom; c'est l'utilité, pour les masses, des applications que l'on pourra faire de ces découvertes. Nous devons concentrer nos forces sur l'utilisation pratique de la recherche, au lieu de nous évader dans la théorie *. »

On nous répète sur tous les tons qu'avant la Révolution culturelle, la majorité des chercheurs provenaient des anciennes classes exploiteuses. Même les autres ne valaient guère mieux : ils rêvaient de faire parler d'eux.

Personne n'a récapitulé ces critiques avec plus de vigueur que le président de l'Académie des sciences, Kuo Mo-jo, en se les appliquant à lui-même. Sa célèbre autocritique d'alors, il me la renouvelle aujourd'hui tout doucement : c'est l'autocritique d'une classe, d'une société, d'un système. Lui non plus, il ne fait pas de différence entre le régime d'avant 1949 et les dix-sept ans qui ont suivi. 1966 est un commencement absolu : la prise de conscience bouleversante des tares de la classe intellectuelle, qui s'était « agrippée au pouvoir et à ses privilèges, comme des coquillages s'agrippent aux rochers ». « Quand je déchiffrais une stèle que personne n'avait pu déchiffrer, j'étais heureux parce que les journaux le signalaient, parce que mes collègues m'enviaient. Aujourd'hui, j'ai compris que je faisais fausse

---

* Seul Chou Ke-chen a reconnu devant nous, en passant, que l'abandon de la recherche fondamentale pourrait à la longue provoquer un déséquilibre. Elle semble, depuis lors, être un peu rentrée en grâce

route, et qu'il faut travailler non pour être mis en vedette, mais pour le bien des masses, par exemple pour que le peuple connaisse mieux le patrimoine historique dont il est l'héritier. »

Ces propos m'inquiètent : cette autocritique qu'il me ressert avec l'air de ne pas y toucher, n'esquisse-t-elle pas une critique à mon endroit? Il me la glisse au moment où je viens de regagner ma place à son côté, après avoir répondu au toast qu'il nous avait porté.

Le matin même, nous avions été les témoins de sa plus récente performance, en examinant les objets découverts dans les fouilles de tombeaux Han, du IIe siècle avant notre ère. Le directeur des Antiquités chinoises m'avait confié que seul Kuo Mo-jo avait su déchiffrer une inscription antérieure de plusieurs siècles à l'époque du tombeau; encore n'a-t-il pu découvrir tous les secrets de cette nouvelle pierre de Rosette : il a encadré d'un carré noir un mot indéchiffrable. Quel signe d'agilité mentale chez un octogénaire, et quelle preuve d'honnêteté intellectuelle! Mais quelle gaffe je venais de commettre en complimentant publiquement Kuo Mo-jo! J'avais oublié que mon admiration aurait dû se porter vers les « masses », au milieu desquelles mon interlocuteur ne voulait ou ne pouvait être qu'un travailleur anonyme. Kuo Mo-jo me faisait sans doute comprendre combien je me comportais en mandarin, en s'accusant lui-même d'en être resté un jusqu'à la Révolution culturelle...

Est-il sincère? Trouve-t-il vraiment déplacés des compliments qui s'adressent à sa personne, parce qu'ils laissent supposer qu'il y pourrait être sensible? Est-il flatté à part lui, et masque-t-il sa satisfaction par l'affirmation de son désintéressement? Ou craint-il le « qu'en-dira-t-on », et compte-t-il sur l'interprète pour faire connaître à qui de droit ses protestations d'humilité? Et s'il y avait de tout cela, mystérieusement mêlé, jouant dans cette tête un mélodrame permanent? Une part de lui-même, qui a résisté à la conversion, ne continue-t-elle pas à suivre sa pente et à savourer le plaisir des récompenses personnelles? *Video meliora proboque, deteriora sequor.* Derrière ce fin visage que plisse éternellement un sourire bénisseur, peut-être s'entrechoquent conquêtes et rebroussements.

La régénération par le travail manuel

J'enchaîne : « Le personnel scientifique n'est-il pas dispensé de l'obligation du travail manuel?

— Mais non, me répond doucement Kuo Mo-jo. Pourquoi les en dispenserait-on? Les scientifiques sont des hommes comme les autres. Ils doivent se soumettre à la règle commune. Ils apprennent ainsi à renoncer au culte de l'individu, aux ratiocinations sans fin.

Ils comprennent la nécessité de s'attaquer aux problèmes essentiels, pour les résoudre dans les plus brefs délais et au moindre coût.

— Alors, en pratique, tous les chercheurs doivent combiner leurs travaux avec ceux des ouvriers et des paysans?

— Bien sûr. Toute la planification, dans les instituts de recherche et les universités, est établie de manière à enseigner périodiquement au personnel scientifique ce que signifie le travail manuel. Les tableaux d'emploi des chercheurs prévoient de manière rigoureuse leur retour fréquent aux masses.

— N'est-il pas bien difficile de planifier le travail scientifique? L'inspiration ne se commande pas. Et quand une expérience est commencée, on ne peut pas la lâcher pour aller repiquer du riz. On ne sait pas combien de temps elle durera.

— Ces objections s'appliquent à la recherche individuelle, non à la recherche collective. Personne n'est indispensable. On peut s'absenter par roulements. L'essentiel est que l'équipe maintienne la continuité de l'effort.

— Ne croyez-vous pas que la nature même du travail de recherche et de réflexion suppose qu'on soit mis à l'abri du souci et de la distraction?

— Le travail manuel n'empêche pas de réfléchir. Bien au contraire. Un cerveau reposé découvre plus aisément qu'un cerveau surmené. Le chercheur qui tient un balai, ou une bêche, reste habité par sa recherche; c'est peut-être à ce moment-là qu'elle aboutira.

— Cette chasse aux élites n'a-t-elle pas ralenti la recherche?

— Ralenti et accéléré. Pour la recherche, comme pour l'enseignement, comme pour la production, comme pour la diplomatie, comme pour tout en Chine, la Révolution culturelle nous a paralysés pendant quatre ou cinq ans. Elle a tout retardé. Mais pour tout stimuler ensuite. Elle a donné une vive impulsion à nos scientifiques. Elle a répandu parmi eux l'esprit de Yenan. Chacun se sent maintenant mobilisé, corps et âme, pour sa recherche. Chacun réalise en lui la triple union de l'École Kang-ta * : un militaire combattant pour sa patrie, un étudiant avide d'approfondir ses connaissances, un prolétaire dévoué aux masses. »

On peut railler cette nostalgie mythologique, ce zèle historiciste de rendre à la Chine des années 1970 l'esprit des années 1930. On peut aussi admirer la sagesse de ce primat conféré à l'intention.

« Mais vous-même, par exemple, vous n'êtes pas soumis aux stages de travail manuel? »

Kuo Mo-jo rit irrésistiblement.

---

* L'Institut militaire et politique anti-japonais de Yenan.

« Ceux qui, comme moi, ont depuis longtemps dépassé l'âge de la retraite, ne sont soumis à rien. Mais comme la science chinoise manque de chercheurs expérimentés, nous essayons tant bien que mal de nous maintenir en activité. »

Dans les principales villes universitaires de Chine, nous en eûmes confirmation, les savants âgés vivent dans des situations confortables et sont dispensés des stages à l'usine et aux champs, sauf les volontaires, ou ceux qui ont fait l'objet des plus vives critiques. Mais pour ne pas se couper des masses, ils rendent visite régulièrement aux communes populaires et aux usines. En revanche, les chercheurs de moins de soixante ans sont astreints au travail manuel. La décision historique du Comité central du Parti communiste chinois arrêtée le 8 août 1966 — les « seize points » — avait été interprétée par maints pékinologues comme le signe que la Révolution culturelle épargnerait les savants *. Mais si les *vieux savants* ont été traités avec autant de précautions que de la porcelaine de haute époque, si les laboratoires militaires ont pu continuer à fonctionner en toute sécurité à la différence des universités (ce qui n'a pas empêché que l'on saluât les explosions thermonucléaires comme une victoire de la pensée-maotsetung), il reste que la Révolution culturelle ne s'est pas arrêtée aux portes des laboratoires. A l'inverse de celle de 1793, elle « a besoin de savants », mais qu'ils soient siens.

Quelques sondages dans les profondeurs de la science chinoise

Seuls de multiples observations et recoupements permettent de se faire une idée du niveau atteint par la science chinoise. Ce ne sont guère là que des coups de projecteur dans une réalité assez opaque.

Par exemple, les deux explosions nucléaires à faible puissance du 18 novembre 1971 et du 6 janvier 1972 (20 K.T.) ont prouvé que les Chinois étaient en train de miniaturiser une « allumette » atomique propre à servir de détonateur aux ogives thermonucléaires destinées à leurs fusées. De même, l'éclatement d'un engin nucléaire au terme de la trajectoire parcourue par une fusée établit, sans conteste possible, que cet engin a été miniaturisé.

Des appareils de prothèse auditive grands comme une noisette, fabriqués au moins dans une usine de Tientsin, prouvent que les

---

* Le point XII précisait en effet que les « scientifiques dont l'attitude était patriotique, qui, de plus, fournissaient un excellent travail, qui n'étaient ni contre le Parti, ni contre le socialisme, qui n'avaient pas maintenu de relations illégales avec l'étranger, devaient être protégés ».

Chinois sont arrivés à un degré de miniaturisation électronique tout à fait satisfaisant.

Des ordinateurs de fabrication chinoise de plus en plus élaborés commencent à apparaître. Là aussi, les Chinois brûlent les étapes. En octobre 1970, l'université polytechnique Tsinghua de Pékin * donnait l'impression de baraquements provisoires, y compris ses départements d'informatique et de mécanique de précision, qui évoquaient un salon du bricolage. La foi des « nouveaux étudiants » et des « nouveaux enseignants » dans la force de la pensée-maotsetung, compensait la pittoresque indigence du matériel. Au cours de l'été 1971, Tsinghua ressemblait déjà plus à un campus à l'américaine, avec des locaux agrandis et des laboratoires dignes de ce nom.

Le 25 décembre 1971, la même université Tsinghua ** venait d'être dotée du matériel le plus moderne. Étudiants et professeurs de l'université qui, un an plus tôt, ne disposaient que d'un ordinateur à transistors, fabriquaient en série des ordinateurs à circuits intégrés. Dans le département de mécanique de précision, ils produisaient industriellement, après les avoir eux-mêmes conçues et réalisées, des fraiseuses hydrauliques de grande précision, commandées par ordinateur et fonctionnant silencieusement.

A Nankin, l'Observatoire, juché sur un pic à une dizaine de kilomètres de l'ancienne capitale, en domine de haut les épaisses murailles et les lacs miroitants. C'est là que se concentrent les recherches en astronomie et radio-astronomie effectuées en liaison avec le programme spatial chinois. On nous montre un téléphotomètre dont l'objectif, de 43 centimètres de diamètre, est destiné à la poursuite des satellites. On nous signale à la fois qu'il est beaucoup moins puissant que ceux qu'on utilise en Occident, et qu'il est entièrement de fabrication chinoise. Toujours le contrepoint de l'humilité et de la fierté. « Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre. »

Une délégation de spécialistes français a pu examiner, à la fin de 1971, le « complexe pétrochimique numéro 1 » de Pékin, qui comporte une raffinerie de pétrole traitant 2,5 millions de tonnes de brut par an, une usine de caoutchouc synthétique et de matière plastique, des ouvrages destinés à l'épuration des eaux résiduelles, en attendant un ensemble de fabrication d'huiles de moteur. Rien qui surclasse vraiment la technologie occidentale, mais rien non plus qui lui soit inférieur. Le plus remarquable est que la construction du complexe a commencé en 1968, alors que la Révolution culturelle se déchaînait; il ne paraît guère en avoir été affecté.

---

* Visitée alors par Maurice Couve de Murville.
** Visitée par Pierre Mendès France.

« Les Russes prétendaient toujours qu'il n'y avait pas de pétrole en Chine, m'a-t-on dit plusieurs fois. Ils voulaient nous faire croire que nous étions obligés de compter sur leurs ressources. Nos géologues ont maintenant prouvé par la méthode acoustique que les nôtres sont pratiquement inépuisables. D'ores et déjà, notre production augmente si vite qu'elle dépasse nos besoins. »

Enfin, nous avons vu les agronomes à l'œuvre, fixant les sols friables, comme le loess et les sables; dressant des écrans végétaux, surtout dans le Nord-Ouest de la Chine, pour lutter contre l'érosion éolienne; développant la reforestation.

Que conclure de ce survol? Dans la diversité de la science chinoise, nous ne pouvons effectuer que des sondages. Mais ils montrent que le niveau scientifique et technologique n'est pas très différent de celui d'un pays comme la France.

Cette appréciation n'est pas contradictoire avec la constatation d'énormes retards. Au-delà de l'humilité raffinée, une part de sincérité perce dans les affirmations que me faisait Chou Ke-chen : « Je n'ose dire à quel point se trouve notre science mathématique par rapport à la vôtre... Vous ne pouvez même pas vous imaginer combien nous sommes loin derrière vous en physique des hautes énergies... Si je vous expliquais notre faiblesse en cybernétique, par rapport à vous ou par rapport au Japon, vous ne me croiriez pas... »

Ce sont sans doute là, en effet, quelques points plus faibles de la recherche chinoise. Les laboratoires les plus neufs, les usines les plus modernes ne sauraient faire oublier la masse des ateliers où les machines ne semblent tenir que par miracle, comme dans un dessin de Dubout. Enfin, que les chercheurs chinois atteignent ou parfois dépassent le niveau de la recherche occidentale, n'empêche pas que l'outillage de la population reste dans l'ensemble extrêmement primitif; c'est un des paradoxes de la Chine, que la coexistence de secteurs de pointe de classe internationale, et de charrues en bois auxquelles des femmes continuent d'être attelées.

Comment est organisée la recherche « révolutionnarisée »

L'échec du Grand Bond en avant de 1958-1959, l'exode brutal des techniciens russes en juillet 1960, les trois années de disette de 1959 à 1961, ont stoppé la mise en œuvre de nouveaux programmes. La Révolution culturelle a fait passer un typhon sur des milieux scientifiques qui formaient jusque-là une véritable société secrète. Comment cette série noire n'a-t-elle pas compromis — ou pas compromis davantage — les programmes de recherches? Par quel miracle paraît-elle même, en certains points, les favoriser?

L'Académie des sciences rassemblait les meilleurs cerveaux chinois, formés dans les plus réputés des centres de recherche étrangers. Et sans doute était-il nécessaire que la Chine commençât par concentrer au maximum des chercheurs trop rares et des instruments trop coûteux, afin d'atteindre cette « masse critique » en deçà de laquelle l'énergie reste inerte.

La Révolution culturelle a fait voler en éclats ce système clos, pour faire entrer les chercheurs « en union étroite avec le peuple ».

Désormais, nous assure-t-on, chaque unité de recherche travaille à des projets locaux, d'intérêt immédiat pour la province, la municipalité urbaine ou la commune populaire en cause. Ou bien, s'il s'agit d'un projet national, elle coopère étroitement avec les unités de production locales, de manière à assurer un passage constant de la théorie à la pratique. Restructurée de fond en comble, la recherche est devenue aussi décentralisée qu'elle était d'abord centralisée. Ainsi, les investigations scientifiques et technologiques, comme toute autre discipline, ont échappé à l'élite hautement qualifiée qui s'en était fait un monopole; elles sont « fécondées par l'esprit des masses ». C'est peut-être là un des résultats les plus profonds et les plus essentiels, bien qu'encore les plus cachés, de la Révolution culturelle.

Au lieu, comme avant, de tout trancher, financer, téléguider, l'Académie des sciences* n'exerce plus qu'une tâche modeste d'impulsion et de coordination.

« Environ 60 pour 100 des Instituts de recherche **, nous précisent les membres du Conseil de l'Académie des sciences ***, ont été purement et simplement transférés à la base, sous le contrôle des autorités provinciales et locales; 20 pour 100 sont contrôlés à la fois par les autorités locales et par nous; 20 pour 100 seulement restent placés sous notre dépendance directe. Nous ne sommes plus tentés de couper la recherche de la pratique. Nous ne formons plus, entre les centres de recherche et la province, cet écran qui conduisait les masses à se désintéresser de la recherche.

---

* Tout comme son homologue de Moscou, l'*Academia sinica*, grand corps de l'État aux ramifications innombrables, correspondait à la fois à notre propre Académie des sciences — le rassemblement des savants les plus illustres —, à notre Centre national de la recherche scientifique et aux laboratoires universitaires — la recherche fondamentale en activité —, à notre Délégation générale à la recherche scientifique et technique — la coordination de la recherche —, à notre « ministère de la Recherche » ou « du Développement » — il n'y a pas, au sein du gouvernement chinois, de ministère de la Science.

** Il semble que la Chine en comptait avant la Révolution culturelle 110 (contre 90 en Russie), comprenant une quinzaine de milliers de chercheurs.

*** Flanquée par deux Académies annexes, celle des Sciences médicales (sous-entendu : occidentales) et celle des Sciences médicales chinoises

— Selon que les provinces sont riches ou pauvres, n'y a-t-il pas des différences dans les crédits mis à la disposition de la recherche?

— Si, des différences énormes.

— N'est-ce pas un inconvénient?

— Peut-être. Mais l'avantage, c'est que chaque province fait de son mieux, et si possible mieux que les autres. Les masses commencent à comprendre que leur avenir dépend de la recherche : elles mettent plus d'espoir dans les nouvelles techniques industrielles et agricoles, que dans l'accumulation des capitaux, ou dans l'aide de l'État, ou dans le secours des autres provinces. Elles ne veulent pas que notre pays se traîne derrière les autres à une allure d'escargot, en essayant de suivre les sentiers battus. La science a fait un bond en avant, depuis qu'elle a été placée sous le contrôle des activistes ouvriers et paysans. »

On croirait entendre Clemenceau : « La guerre est une chose trop sérieuse pour être confiée aux militaires. » Mais un Clemenceau qui serait un général. La science est une affaire trop sérieuse pour être confiée aux scientifiques; l'enseignement pour être confié aux enseignants; la médecine pour être confiée aux médecins; l'art pour être confié aux artistes — ce sont les groupes de propagande de la pensée-maotsetung qui l'ont rénové —; la défense nationale pour être confiée à l'armée — c'est le Parti qui commande aux fusils. Quant au Parti, les masses doivent le démanteler de temps à autre.

« Le Parti, demandé-je, donne-t-il les directives aux chercheurs, ou au contraire leur laisse-t-il toute liberté? Notre expérience en Occident nous montre que les chercheurs sont pareils aux canards sauvages : si on prétendait les domestiquer et leur rogner les ailes, ils ne pourraient même plus voler et perdraient jusqu'au sens de l'orientation. Que pensez-vous, par exemple, du rôle joué par le Parti communiste soviétique dans les théories génétiques de Lyssenko?

— Tous les travaux scientifiques sont menés sous la direction du Parti, me répond Chou Ke-chen : mais cela n'implique pas que le Parti affirme que A + B = C. Le Parti indique une orientation générale; il fixe les urgences. Si besoin est, il intervient pour que des chercheurs soient rééduqués idéologiquement. Mais les hypothèses scientifiques restent placées sous la seule responsabilité des hommes de science. Une affaire Lyssenko ne saurait plus exister chez nous. »

Veut-il dire qu'elle aurait pu exister avant la Révolution culturelle? Depuis, en tout cas, les rapports entre Parti et les chercheurs paraissent à peu près clairs.

Le Parti, au nom des masses, tient les deux bouts de la chaîne.

A l'avance, il passe commande d'une recherche. Après coup, il vérifie que le chercheur a rempli son contrat. Aux maillons intermédiaires de la chaîne, le Parti donne du jeu.

Cette nouvelle organisation ne provoque-t-elle pas des initiatives anarchiques? Ne prolonge-t-elle pas la Révolution culturelle par un chaos institutionnalisé? Les progrès effectués grâce à un intérêt pour la recherche répandu dans le pays, ne risquent-ils pas d'être payés par une diminution de la qualité des chercheurs et du niveau de la recherche?

A ces questions, la réponse fournie est toujours la même. Sans doute ce foisonnement entraîne-t-il des investissements inutiles, des doubles emplois. Mais des contacts féconds sont désormais établis au niveau local. Naguère, on devait en référer à l'Académie des sciences, ce qui ralentissait la décision et tuait l'enthousiasme. Aujourd'hui, chaque usine, chaque commune populaire, prend à cœur de soutenir les recherches qui aideront à résoudre ses problèmes concrets. S'il arrive que des travaux entrepris par plusieurs provinces se chevauchent, le désordre n'est qu'apparent. En fait, une compétition s'instaure entre les équipes rivales. Que le meilleur gagne! Le Centre de recherche qui a trouvé le plus vite la meilleure solution d'un problème est aussitôt cité en exemple à toute la nation, et sa solution adoptée.

On en vient à se demander si l'équilibre que la Chine essaye d'établir entre l'unité des grandes orientations et le foisonnement des initiatives, entre la discipline commune et l'autonomie de mouvement, entre le contrôle vigilant de l'ensemble et la souplesse des réalisations, entre la concurrence des expériences et la diffusion rapide des résultats obtenus, entre les *politiques* et les *savants*, n'est pas en passe d'offrir, dans ce domaine comme dans les autres, une solution élégante au difficile problème de la centralisation et de la décentralisation.

Mais comme disent les Chinois : « Nous en sommes encore aux tâtonnements. Si nous avons fait quelque progrès, il nous en reste beaucoup à accomplir. »

Les échanges scientifiques avec l'étranger

La Révolution culturelle a brutalement interrompu les relations culturelles avec l'extérieur. Chercheurs et étudiants chinois en stage à l'étranger ont été rappelés durant l'été 1966, tandis que les étudiants et enseignants étrangers en Chine étaient priés de retourner dans leurs pays. Tous les échanges scientifiques ont été suspendus pendant un lustre.

Pourtant, le directoire de l'Académie des sciences, qui nous accueillait, a prononcé un éloge chaleureux des relations scientifiques franco-chinoises depuis le XVIIe siècle. Histoire illustrée par la participation des jésuites français à l'établissement du calendrier impérial, par des progrès « accomplis en commun » en astronomie, par le don, de la part de Louis XIV, d'un appareil d'observations atmosphériques « qui sert toujours ». Plus récemment, entre 1964 et 1966 *, quarante missions chinoises sont venues en France et vingt-quatre missions françaises en Chine **. Nos interlocuteurs forment des vœux pour les « rapports d'amitié qui naissent de la recherche scientifique » et qui sont « tellement plus stables que les rapports fondés sur la politique ». On sent passer ici, comme une imprécation contenue, ce ressentiment désapprobateur du « savant » pour le « politique », qui unifie les scientifiques de tous les pays, de l'Est autant que de l'Ouest. Cependant, ce qu'on ne nous dit pas au passage, c'est que les cinq années qui ont suivi sont un trou noir, et bien à cause de la politique; et que, depuis lors, les contacts n'ont repris qu'au compte-gouttes. Toujours pas de chercheurs, ni d'étudiants chinois à l'étranger. Pas davantage d'étudiants ni d'enseignants étrangers en Chine. Seulement quelques rares missions ***.

Les publications scientifiques chinoises ont été arrêtées; si elles ont repris en 1971 à l'intention des lecteurs chinois, les scientifiques étrangers ont continué à en être privés****. Aucun ouvrage scientifique n'a plus été diffusé par l'Académie des sciences, qui en couvrait, jusqu'à la Révolution culturelle, la devanture des librairies.

Les progrès de la Chine, néanmoins, n'impliquent-ils pas qu'elle ne soit pas laissée à ses seules possibilités scientifiques et techniques?

Il est établi que le programme nucléaire chinois a pu compter sur le travail d'un millier d'atomistes, dont les quatre cinquièmes avaient été formés dans les centres de recherche soviétiques et un cinquième dans les laboratoires américains, ou, accessoirement, anglais et français. Les premiers n'ont pas eu le choix : ils ont franchi la frontière de Sibérie en 1960, en même temps que les techniciens russes la franchissaient dans l'autre sens. Les seconds ont été rappelés en Chine par la fierté de contribuer à son essor, par un patriotisme plus fort que les aises matérielles ou que les préférences politiques, peut-être parfois par la crainte.

---

* Au cours des deux années fastes qui ont séparé l'échange des ambassadeurs entre les deux pays, et le début de la Révolution culturelle.

** 12 pour les sciences exactes, 7 pour la médecine, 5 pour la technologie.

*** En 1971-1972, des océanologues chinois en France, et, en Chine, un botaniste français, quelques ingénieurs; en 1973, quelques médecins, conduits les uns par le professeur Jean Bernard, les autres, des acupuncteurs, par le Dr Niboyer.

**** En 1973, on a recommencé à pouvoir se procurer — difficilement — certaines publications comme *Scientia Sinica*, *Acta Microbiologica Sinica*.

Maintenant que leur rapatriement est intégralement effectué, les sources de leur savoir ne vont-elles pas se tarir? Ou sont-ils suffisamment sûrs d'eux-mêmes pour n'avoir plus besoin d'apports extérieurs?

Un indice pousserait à croire le contraire. D'ordinaire, les Chinois font montre d'une souveraine indifférence à l'égard de ce qui se passe à l'étranger. Chacun d'eux pourrait reprendre à son compte le propos de l'empereur Chien-lung à Lord Macartney en 1793 : « Ce qui se passe chez vous ne m'intéresse pas. » Mais ce ne fut pas le cas des savants. Ils ne tarissaient pas de questions. Comment se décide, en France, l'attribution des crédits? Pourquoi ceux de la physique sont-ils plus importants que ceux de la biologie, et ceux de la physique des hautes énergies que ceux de la « petite physique »? Quels freins ralentissent l'expansion scientifique française * ?

Est-ce le signe que les scientifiques chinois forment toujours un petit monde à part du reste de la société chinoise, aussi extravertis qu'elle est intravertie? Ou que, préoccupés plus qu'ils ne veulent le laisser paraître des difficultés qu'ils rencontrent dans la poursuite de leurs programmes, ils se soucient d'une reprise des échanges — sans oser pourtant faire des propositions qui relèvent des seules instances politiques? Une hypothèse, en tout cas, s'impose : les scientifiques chinois savent que, si méritoires que soient leurs efforts, et si brillants les résultats obtenus, la Chine ne peut échapper à la loi des sociétés modernes, dont les progrès sont conditionnés par l'échange des techniques, des idées et des hommes.

Cependant, un régime totalitaire dispose d'une grande supériorité sur un pays libéral : il peut recevoir sans donner. Nos interlocuteurs ont opiné quand j'ai rappelé que, dans toute l'histoire de la science, les découvertes s'étaient faites en regardant par-dessus le mur du voisin : ce qui peut signifier que les Chinois se réservent de regarder chez le voisin, sans permettre au voisin de regarder chez eux. Les ambassades chinoises dans les pays occidentaux, ou même les « Chinois d'outre-mer », importent en Chine des tonnes de littérature scientifique, de revues, de matériel de précision **. Pourquoi s'en priveraient-ils, puisque l'Occident ouvre les fenêtres toutes grandes? Par contre, la réciproque ne serait rien de moins que de l'espionnage.

Les scientifiques chinois pourront-ils suivre, voire dépasser, les progrès de la science occidentale, en se contentant de dépouiller ses

---

* En revanche, aucune proposition précise n'a été avancée pour organiser des échanges concrets entre les deux pays.

** Nous avons rencontré des interprètes dont le travail, au cours de l'année, consiste à traduire en chinois des articles scientifiques parus en français et en anglais. En revanche, nul ne traduit en France les articles scientifiques chinois. Les sinologues français ne sont pas des littéraires. Misère de la sinologie française, qui ne répond pas aux besoins de notre temps.

publications? Formés à l'extérieur, pourront-ils assurer leur propre relève à l'intérieur? La difficulté n'est pas mince; il est vrai que le régime en a résolu de plus graves. Concluant nos entretiens à l'Académie des sciences, Chou Ke-chen commentait ainsi le ralentissement des progrès chinois après le retrait des experts soviétiques : « Il faut *compter sur nos propres efforts;* la nécessité est la mère de l'invention, et nous sommes aiguillonnés par la nécessité. »

Utilitaire et utilisée

Un siècle et demi de déclin a fait oublier que la Chine, durant des millénaires, s'était portée à la pointe de la science et de la technique mondiales; que son avance dura jusqu'au XVIe siècle; et qu'elle ne fut vraiment distancée qu'au début du XIXe. Encore son génie la tournait-il vers l'invention plutôt que vers la découverte; moins vers les sciences fondamentales que vers les sciences appliquées : astronomie, météorologie, botanique, médecine, pharmacie.

Mais au sein de cette société satisfaite d'elle-même, l'application, insoucieuse des suites, se perdait dans les sables. L'imprimerie sur bois naît en Chine neuf siècles plus tôt qu'en Europe, et les caractères mobiles quatre siècles avant Gutenberg; mais le premier livre vraiment répandu en Chine sera la Bible. Des billets à ordre sur papier y apparaissent cinq siècles plus tôt qu'en Europe; mais la Chine attendra que la livre et le dollar viennent la pourrir. Elle invente la poudre à canon? C'est pour en faire des pétards; l'artillerie occidentale la mettra à genoux. Elle conçoit la boussole? Les Occidentaux la lui ramènent à bord des navires qu'il font courir sur toutes les mers, dont ses propres vaisseaux sont absents.

Bref, la Chine fabriquait les clefs de la découverte, mais se rendormait en conservant leur trousseau comme un ornement inutile. A la faveur de son sommeil, les Occidentaux en prenaient copie et les transformaient en clés de la puissance.

Mao a compris la leçon : la science ne doit plus être un art d'agrément, ni, en termes plus modernes, une activité de prestige. La Chine était étrangère à l'esprit scientifique, il le lui donnera. Quelques savants, quinze mille chercheurs chinois ne suffisent pas à créer une science chinoise : c'est le peuple chinois, quand il se sentira tout entier engagé dans l'aventure du savoir, quand il y recherchera le pouvoir sur son propre devenir, qui créera, tout naturellement, une science chinoise.

Il faut comprendre que la Chine a le temps. Elle ne se sent point concernée par une compétition internationale dont elle n'accepte pas les termes. Elle entend construire son destin à son propre rythme.

En démocratisant le recrutement de ceux qu'on attire vers l'enseignement supérieur, on étend la population au sein de laquelle une vocation scientifique pourra s'éveiller. En somme, c'est comme si tous les Français faisaient du sport, au lieu de se contenter d'assister devant leur télévision aux performances de quelques dizaines de demi-dieux : dans une nation de sportifs, la sélection des champions donnerait des résultats très supérieurs. L'essentiel, pour l'instant, est que toute la population chinoise, sans discrimination ni chasse gardée, comprenne que la science est son affaire.

L'un des nôtres a fini par exploser devant le président du Comité révolutionnaire de l'Institut médical de Wuhan :

« Mais quand un médecin des hôpitaux balaie la cour ou vide des pots de chambre, sa recherche progresse-t-elle? Le temps d'un homme de science est si précieux : pourquoi le gâcher en besognes que d'autres peuvent faire à sa place? Ne compromettez-vous pas l'avenir de la science par cette priorité aux travaux manuels, par ce parti pris d'éducation prolétarienne, par le gaspillage des intelligences? »

On nous répond en souriant :

« Le patron qui ne considère pas comme au-dessous de lui de se livrer au même travail que le plus humble de ses collaborateurs, non seulement s'enrichit lui-même par cette expérience, mais établit avec les membres de l'équipe des rapports d'égalité, qui sont essentiels pour assurer une meilleure participation de tous à la tâche commune. Aujourd'hui, la recherche ne peut pas progresser par une spécialisation entre grands savants et tâcherons, entre grands médecins et filles de salle. Elle exige une volonté collective d'accomplir l'œuvre commune. »

La science doit être moyen pour l'homme, non fin à soi-même. Sa finalité humaine s'enracine dans la « pratique sociale » des scientifiques. Ce temps perdu, semble-t-on croire, c'est de l'humanité gagnée.

Romano Guardini montre comment Jésus a choisi, comme chef de son Église, celui de ses douze apôtres qui se montrait, à vue humaine, le plus mal taillé pour cette mission. Pierre était « impulsif », « fruste », « couard ». Jésus « l'a humilié bien des fois », ou bien « ne prenait même pas la peine de relever ses bévues ». Mais Pierre débordait d'une « inépuisable bonne volonté ». Il se montrait ardent, loyal, généreux, dévoué. Son âme était transparente. Sa foi le transfigurait. Il était digne de devenir la pierre d'angle.

Pour construire la science chinoise de demain, Mao ne compte pas sur les meilleurs cerveaux, mais, encore une fois, sur les cœurs fervents qui, grâce à sa pensée, seront devenus des « cœurs rouges ».

Chapitre IX

Information et communication

1. Former plus qu'informer

Pour l'Occidental, habitué à la bousculade de la « dernière heure », bientôt chassée par la « spéciale dernière », le séjour en Chine plonge dans un bain d'oubli.

Une fois quitté Pékin, que les téléscripteurs relient encore à l'extérieur, nous avons eu l'impression de vivre hors du temps. Nous avions beau nous faire traduire les titres des journaux ou les bulletins de radio, à peu près aucune nouvelle du monde ne nous parvenait. Nous avons dû attendre d'arriver à Hong Kong pour apprendre que, pendant notre périple, Scott et Irwin avaient débarqué sur la lune.

Le critère de l'information en Chine n'est pas la réalité, mais l'utilité. Et ce n'est pas au lecteur ou à l'auditeur d'en être juge, mais à ceux qui détiennent les moyens d'information.

Une nouvelle ne peut-elle servir à la formation de l'esprit public? On la passe sous silence. Permet-elle à la conscience révolutionnaire des Chinois d'effectuer un nouveau progrès? On l'orchestre à loisir, en choisissant le moment le plus propice et la meilleure présentation.

Les Chinois ne révèlent jamais qu'une partie du jeu. Les nouvelles les plus propres à intéresser le public ne sont souvent annoncées qu'avec un retard inexplicable. La fameuse prouesse de natation de Mao, le 16 juillet 1966, ne fut annoncée qu'avec neuf jours de retard. Attendait-on des circonstances favorables à son exploitation? Ou plutôt, avait-on commencé par ne pas vouloir l'exploiter? Mao avait-il fini par donner, le 25 juillet, une autorisation qu'il aurait commencé par refuser?

On attendit un an, jour pour jour, pour connaître un événement qui fut le premier signe de la Révolution culturelle : la dissolution, le 16 mai 1966, d'une commission, chargée d'une refonte complète de l'enseignement, et dont les propositions furent jugées incapables de rendre vraiment populaire le régime des études. Un an d'attente, encore, de l'été 1971 à l'été 1972, pour que l'étranger

d'abord, les Chinois ensuite, apprennent la disgrâce et la mort de Lin Piao.

Toute opinion contraire à celle que l'on compte diffuser est censurée, ou n'est présentée que sous un jour défavorable, pour être aussitôt rejetée. Aucun journal étranger ne peut être trouvé dans les kiosques. Hormis les milieux dirigeants, les Chinois sont protégés de toute publication qui n'est pas dûment officielle.

Un peuple encore arriéré, et qui a tant à faire pour construire une société socialiste, peut-il gaspiller ses forces en impulsions anarchiques, en rêveries irréalisables? Si l'on veut qu'il continue de travailler à la cadence qui lui a été imprimée, ne faut-il pas le mettre à l'abri du doute, de la critique, qui risqueraient d'affaiblir l'enthousiasme? Toute information est passée au crible de la politique. « Si nous ne repérons pas dans nos rangs les tendances révisionnistes, nous a dit un dirigeant révolutionnaire de la province du Chekiang, si nous ne démasquons pas les contre-révolutionnaires qui s'infiltrent parmi nous, la dictature du prolétariat ne se consolidera pas. La politique doit être aux postes de commande. »

Il ne s'agit pas de porter à la connaissance des Chinois des nouvelles dont, au mieux, ils ne sauraient que faire et dont, au pire, ils seraient incommodés. Il s'agit de leur expliquer ce qui peut contribuer à la révolution, de manière à « élever leur niveau de conscience révolutionnaire ». *Expliquer*, voilà le mot clé.

Les grands dirigeants, le Parti, les cadres dans les unités de production, passent leur temps à expliquer; les citoyens se rendent le service de s'expliquer les uns aux autres; après des millénaires d'ignorance et de routine, cette explication de tous les instants fait l'effet d'une vive lumière.

« L'explication » porte le plus souvent sur des aspects de la vie pratique, que l'obscurantisme général enveloppait de ténèbres. Voilà ce qu'il nous faut reconnaître, avant de laisser notre *libéralisme* condamner sans comprendre. Quand nous reprochons au régime chinois de faire déferler des flots de propagande, nous omettons de rappeler que cette propagande porte le plus souvent sur les moyens d'arracher le peuple à son sous-développement. Propagande pour répandre l'hygiène, prévenir ou déceler les épidémies, aider à un accouchement, éviter les accidents, apprendre à lire, substituer les pratiques codifiées par la nouvelle loi du mariage aux coutumes du mariage féodal. Propagande concrète qui parle au cœur des masses : les abominations de l'ancien système, les délices du nouveau; les malheurs qu'entraînait la superstition, les joies promises au grand-père à qui son petit-fils enseigne la lecture. En Chine, on ne cherche pas tant à informer, qu'à former.

La presse de formation

Nous avions souhaité visiter le siège d'un journal. C'est la seule demande pour laquelle nous ayons essuyé un refus. On pensa nous consoler en nous montrant, dans l'Exposition permanente des réalisations industrielles, à Shanghai, des rotatives ultra-modernes imprimant un hebdomadaire en *offset* six couleurs — débauche technique qui semble disproportionné, quand le contenu est si *délibérément* monochrome. Sans doute est-ce cette *délibération* qu'on trouva inopportun de nous montrer. Notre souhait était assurément saugrenu : aurions-nous eu l'audace de demander à assister à une réunion d'un Comité révolutionnaire? à une séance de *critique-autocritique?* Quant à la confection proprement dite, à en juger par le produit, elle doit manquer de pittoresque.

Les jours du *Quotidien du Peuple* se suivent et se ressemblent. Tirés à quatre millions d'exemplaires, ses numéros paraissent, d'un jour à l'autre, identiques et interchangeables. Un éditorial du Parti. Le déroulement du voyage des personnalités ou délégations étrangères en visite en Chine. Les déclarations dans le monde favorables aux thèses de la Chine *. Les prises de position à l'O.N.U. hostiles à Formose. Des indications non chiffrées — on ne donne presque plus de statistiques depuis le Grand Bond en avant — sur la production agricole ou industrielle. Les rencontres sportives. Des héros du travail désignés à l'admiration. Les dernières performances de la médecine chinoise. Le discours *in extenso* d'un grand dirigeant. Les progrès des coopératives agricoles. A peu près aucune nouvelle sur ce qui s'est passé dans le monde au cours des dernières vingt-quatre heures. Pas un fait divers. Pas une photo, si ce n'est de personnalités officielles posant gravement devant l'objectif.

Le Quotidien du Peuple joue le même rôle que la *Pravda* à Moscou, il donne le ton au reste de la presse. Les journaux de province, qui ne paraissent pas tous les jours, reprennent les mêmes thèmes, en y ajoutant quelques nouvelles locales, surtout consacrées aux progrès accomplis par telle ou telle équipe de travailleurs. C'est ce dernier thème qui domine parmi les colonnes des journaux d'entreprise, affichés sur des tableaux, dans les usines, les instituts, les bureaux.

Au siècle d'or de la dynastie des Tang, l'empereur Hsuan-tsung, contemporain de Charles Martel, avait fait paraître le *Moniteur de l'État*, exact reflet des volontés de l'Empereur et de la hiérarchie

* Ainsi, des journaux « bourgeois » comme *Le Figaro, L'Aurore, Le Monde, L'Express,* ont de bonnes chances d'être cités, pour peu qu'ils dénoncent « la menace militaire soviétique ».

administrative. C'était la première gazette imprimée. Elle devait continuer à paraître pendant douze siècles. Là encore, la Chine a rajeuni ses traditions.

Mots d'ordre et slogans

Le tirage des journaux est-il insuffisant, ou leur coût, pourtant modique, paraît-il trop élevé? Des exemplaires du *Jen-min Jih-pao — Le Quotidien du Peuple* — sont placardés aux carrefours. Les passants s'attroupent pour les lire. Le journal est devenu affiche. Il s'intègre au paysage idéologique — en Chine, l'idéologie est un élément du paysage. Dans les cours d'université ou d'école, dans les jardins publics, le long des avenues, sur les ports, au bord des routes, le panneau règne en maître.

Il est le plus souvent consacré à des mots d'ordre. Les préceptes de Mao Tse-tung semblent en fournir une bonne moitié. Les autres consistent en slogans : « Libérons Formose », « Écrasons l'impérialisme », « Économisons la nourriture », « Vive le plan quinquennal ».

Aux idées fortes, la langue chinoise offre un véhicule alerte. Elle communique à chaque mot un étonnant pouvoir d'impact. Et l'écriture est décor.

Les chiffres fournissent un moyen mnémotechnique hors de pair. « Marcher sur *deux* jambes », c'est harmoniser les progrès agricole et industriel; mais c'est aussi recourir simultanément aux méthodes les plus traditionnelles et aux techniques les plus modernes.

Les Comités révolutionnaires sont constitués par une *triple* union (paysans-ouvriers-soldats, ou travailleurs-cadres-soldats). « S'élancer derrière les *trois* bannières » fut le slogan favori des années 1958 à 1960 : cela signifiait « suivre la ligne générale du Parti », « participer au Grand Bond en avant » et « aider à la naissance des communes populaires ». Le slogan a survécu à l'évolution politique. Le drapeau rouge est resté trinitaire, et trois bannières surmontent les tours qui marquent l'entrée du Grand Pont de Nankin.

« Les *quatre* fléaux » ont été pourchassés : rats, moustiques, mouches et moineaux*. Les ennemis du peuple s'élevaient à *trois* ou à *cinq :* ce furent les campagnes des « trois-anti » et « cinq-anti ». A l'inverse, l'esprit prolétarien se répandra grâce aux « quatre-avec » (les cadres doivent *travailler — habiter — manger — se concerter — avec-les-masses*). Les communes rurales sont enrôlées derrière les « *cinq*-autoproductions » (elles doivent se suffire en légumes-huile-bois-viande-vaisselle). Le développement agricole sera assuré par les *huit* principes. La coexistence pacifique en veut *cinq*.

---

* Les moineaux furent réhabilités après que de nombreuses autopsies eussent fait apparaître qu'ils vivaient encore plus d'insectes que de céréales. Ils ont été alors remplacés, comme quatrième fléau, par les punaises.

Chaque fois, il s'agit de fixer un réflexe collectif à partir d'une formule mathématique simple, ou d'une image poétique. Le réflexe créé, il n'y a plus qu'à l'entretenir. On peut passer à une autre formule; par exemple à une formule corrective pour entreprendre une campagne de rectification. Les cadres du Parti ont-ils tendance à négliger la doctrine pour se concentrer sur la formation technique — déviation droitière? Ou, au contraire, à croire que l'idéologie peut se substituer à la compétence professionnelle — déviation gauchiste? Une formule de synthèse rétablit l'équilibre : « être rouge et expert ».

Quand on change de tactique, certains slogans disparaissent complètement, d'autres naissent et font tache d'huile. L'important est que le public constate qu'on avance sans se renier : le slogan des slogans, c'est le renouvellement dans la continuité.

Radio et télévision

La radio fonctionne à toute heure du jour et de la nuit. Elle est présente dans presque tous les foyers. Il s'agit surtout de vastes appareils de bois, qui ressemblent à ceux que nous appelions autrefois « T.S.F. ». Le transistor commence seulement à faire son apparition; rares encore les jeunes qui s'assoient sur le perron de leur maison pour prendre le frais en écoutant de petits appareils portatifs.

« A la différence de la radio ordinaire, la télévision possède le pouvoir d'offrir l'image en même temps que le son; la télévision possède plus d'avantages qu'aucun autre moyen de propagande. » Cette sentence prud'hommesque, énoncée par Ho Ta-chung, directeur de l'Institut de recherches radiophoniques, montre sans fard le cas que le régime[1] fait de la télévision *.

La première station a été inaugurée en 1958 à Pékin, en application d'une convention d'assistance passée avec l'Union soviétique en 1956. Aujourd'hui encore, la télévision n'est guère répandue.

C'est que le prix en est élevé : bien qu'on puisse s'en procurer au rayon d'appareillages électriques des grands magasins et qu'une douzaine de manufactures en fabriquent à travers le pays, les appareils coûtent entre trois et sept mois du salaire d'un ouvrier d'usine, entre cinq mois et un an du salaire d'un paysan. Elle est réservée, en fait, à l'utilisation collective : foyers culturels des entreprises et des communes populaires, salles de récréation des casernes ou des écoles.

---

* On estimait le nombre de téléviseurs à 200 000 en 1971, c'est-à-dire 1 pour 4 000 habitants, au lieu de 1 pour 4 en France.

Le programme quotidien? Un cours d'étude de la pensée-maotsetung; une émission enfantine; une causerie sur l'hygiène et la santé; une documentation montrant les derniers progrès industriels ou agricoles; un reportage sur des étudiants et enseignants travaillant la terre dans une « école du 7 mai »; une pièce révolutionnaire sur des thèmes contemporains; les bons jours, un film relatant un épisode de la guerre civile ou de la résistance contre les Japonais, ou encore des films historiques étrangers : « Le Cuirassé Potemkine », « Lénine et la Révolution d'octobre ».

Les informations nationales sont brèves, et annoncées en général avec plusieurs jours de retard — le temps que les actualités produites par une station (l'inauguration d'un barrage, la réception d'une délégation étrangère) aient été distribuées aux autres; ou le temps que leur contenu idéologique ait été contrôlé. Pour les informations sur l'étranger, on devra se contenter de la visite d'une délégation chinoise en Albanie, en Corée du Nord ou en Afrique, ou d'un film sur le Vietnam.

Ce qui surprend le plus un Occidental, c'est la répétition : une « dramatique » comme *Le Détachement féminin rouge* ou *La Fille aux cheveux blancs* passe tous les huit jours d'un bout à l'autre de l'année.

« Les téléspectateurs ne se lassent pas du même programme à une semaine d'intervalle, alors qu'il n'existe pas d'autre chaîne? » demande avec incrédulité un de nos compagnons — songeant aux protestations des critiques de télévision en France, quand on ose programmer à nouveau une émission qui a été projetée trois ou quatre ans plus tôt.

« Pas du tout, ils sont très contents », nous répond-on avec étonnement.

Dans le foyer de l'usine de tissage de coton de Pékin, des grappes d'ouvriers sont agglutinés devant un écran, regardant bouche bée un programme qui les fascine. On nous explique que ce même spectacle est retransmis sans changement chaque semaine. Après tout, le public occidental se lasse-t-il de voir repasser les sempiternelles images publicitaires? Ce sont même, paraît-il, celles que préfèrent la majorité des téléspectateurs.

Les haut-parleurs

Le plus puissant de tous les moyens de communication, c'est encore le haut-parleur. Sur les places des villages, dans les usines, les ateliers, dans la cour d'un bloc d'immeubles, on l'entend nasiller. Il est à la Chine ce que les transistors sont à l'Occident; mais des transistors que les auditeurs ne seraient pas libres de couper. Il réveille la population aux accents de *L'Internationale*. Il hurle

aux carrefours des villes; les policiers de service, dans leur guérite vitrée, interrompent musique, nouvelles ou slogans pour interpeller par le même canal tel piéton qui est passé hors des clous, tel cycliste qui ne s'est pas effacé devant une automobile.

Branché sur la radio, le haut-parleur balaie les rizières et les champs de sorgho, où travaillent les villageois. « Est-ce que vous aimez ça? » demandai-je à une paysanne courbée en deux, en montrant l'amplificateur juché sur un pylône. — Oh oui! dit-elle. Ainsi, nous pouvons entendre la voix du président Mao pendant notre travail. »

C'est à ce moyen que nous avons dû d'apprendre l'invitation adressée au président Nixon, tandis que nous étions en train de visiter l'université Peita de Pékin : « Attention, nous allons diffuser dans un moment une information importante. Attention. » Un de nos compagnons de voyage avait connu la nouvelle au même instant, au bord du lac du Palais d'été, pendant que des milliers de Chinois fêtaient le cinquième anniversaire de la célèbre descente du fleuve Yang-tzu par le président Mao, le 16 juillet 1966 : les nageurs ont été informés au beau milieu du lac, en plein effort.

Dans le train, un haut-parleur est installé aux extrémités de chaque wagon, tonitruant distributeur de bons conseils et d'allégresse. « N'encombrez pas les couloirs. » « Effacez-vous devant les voyageurs qui ont besoin de passer. » « Préparez-vous calmement dès maintenant pour la prochaine gare. » « Le wagon n° 7 est réservé aux mamans ayant un bébé. » « Ne vous bousculez pas pour descendre sur le quai. »

C'est une speakerine, dans un compartiment fermé, qui ordonne ce déferlement. Elle parle seule dans un micro, de sa voix de fausset. Elle ne s'arrête que pour mettre un disque qui fait succéder les flonflons aux admonestations. Pas une seconde, on ne laisse les Chinois seuls avec eux-mêmes. A-t-on peur qu'ils s'ennuient, ou qu'ils pensent mal, ou que tout simplement ils pensent?

2. Mobiliser les masses

Obtenir l'adhésion du groupe

Se faire entendre est bien; obtenir l'adhésion est mieux. L'effet du journal, du slogan, de la radio, de la télévision, du haut-parleur resterait insuffisant, si ces instruments n'atteignaient que des individus. Il est essentiel d'atteindre des groupes, qui s'approprient ensemble le message, y réagissent collectivement, en discutent, s'en nourrissent en commun, en contrôlent l'effet les uns sur les autres. C'est pourquoi la réunion quotidienne est un rite essentiel du régime : elle renforce la compréhension individuelle par la pression sociale.

On y prend connaissance ensemble du dernier numéro du *Jen-min Jih-pao*; on analyse les plus récentes consignes; on les relie aux prescriptiions du Petit Livre Rouge.

Exceptionnellement, quand il s'agit de lancer une nouvelle « campagne », la réunion peut prendre quelques jours. On adopte alors le « système des deux-cinq » (ou « des trois-huit »). Deux jours (ou trois) où l'on étudie, discute, prépare théoriquement les programmes, prévoit les difficultés à surmonter et les nouvelles habitudes à adopter. Ensuite viendront cinq jours (ou huit) de travail, où l'on mettra en pratique les nouvelles directives. Celles-ci sont résumées en formules concises, que les haut-parleurs répètent sans arrêt et que des calicots tendus aux murs du lieu de travail transforment en obsession. La mise en condition se prolongera aussi longtemps que nécessaire.

Cette méthode est-elle spécialement destinée aux masses? Nullement. Elle s'adresse tout aussi bien aux cadres. A partir de 1961, elle s'était même propagée parmi les intellectuels, sous le nom de « réunions d'immortels » — allusion à la rencontre de huit sages légendaires. Les intellectuels furent invités par le Parti à « se pénétrer davantage de la pensée lumineuse de Mao Tse-tung » et à parler « en toute liberté pour faire progresser plus énergiquement l'édification du socialisme ». A l'expérience, il est apparu qu'il valait mieux ne pas trop laisser les intellectuels entre eux. Les réunions mixtes d'« immortels » et de « mortels » sont plus sûres.

Les responsables doivent apporter tous leurs soins à la préparation des réunions. Aucune marge n'est laissée à l'imprévu : « N'annoncez pas une réunion, recommande une directive, si tout n'est pas au point. Soyez concis. Les réunions ne doivent pas être trop longues. Tous les cas doivent être envisagés avec précision [2]. » La réunion ne se déroule convenablement que si ses conclusions sont connues des animateurs avant qu'elle n'ait commencé. En revanche, la réaction collective se produit *spontanément* dans de bonnes conditions, quand les participants sont plongés dans la réunion sans avoir eu la capacité de préparer leur défense. Alors le groupe se substitue à la personne. Le démon de l'individualisme est maté; les déviations sont redressées; l'âme collective se façonne; un point de non-retour est atteint. Qui reviendrait sur un engagement pris en commun, aussi contraignant qu'un serment?

Toujours disponibles pour une manifestation

Les Occidentaux de Pékin n'ont pas oublié la mésaventure arrivée il y a quelques années à un Mexicain de passage. Logé à l'*Hôtel de la Paix* (*Ho-ping Pin-kuan*), ce Mexicain était allé se pro-

mener seul en ville. Au cours de son séjour, il avait été bercé du slogan en vogue : *Vive la paix* (*Ho-ping Wan-tsui*). Ne sachant comment retrouver son chemin, il se dirige vers une station de vélos-pousse. Au lieu du nom de son hôtel, il indique au conducteur l'expression qui chante à son oreille : *vive la paix*. Le cycliste répond gravement : *Ho-ping Wan-tsui* ! Le Mexicain répète plus fort la même formule. Le Chinois la répète à son tour; il hausse le ton, ne voulant pas être en reste sur les convictions pacifistes de cet étranger. Le Mexicain détache les syllabes, crie comme s'il parlait à un sourd. Les conducteurs de cyclo-pousse reprennent ensemble : *Ho-ping Wan-tsui* ! Des passants s'attroupent et clament en chœur : « *Vive la paix* ! » Une manifestation de masse s'improvise, jusqu'à ce qu'un Chinois parlant l'espagnol tire le Mexicain de ce mauvais pas.

Les Chinois donnent à chaque instant l'impression d'être à la fois calmes et au bord de l'enthousiasme collectif; souriants, et prêts à se déchaîner; réservés, et disponibles pour la manifestation de masse. Les moyens de communication utilisés par le Parti et les thèmes politiques qu'il lance les tiennent dans un état de mobilisation permanente. Quelle force, imprévisible et inquiétante...

De la boule de neige à l'avalanche

La technique vient au secours de l'idéologie. Par la radio, présente dans chaque famille, par les haut-parleurs, présents dans chaque lieu public, par la télévision, principale attraction des foyers de travailleurs, par le téléphone, que seuls manipulent les hommes de confiance du Parti, mais dont chacune des communes populaires est dotée, — le centre peut transmettre dans l'instant à la périphérie les exhortations, les ordres, les informations.

Le mouvement se propage d'autant plus vite que la société est homogène, que ses cloisonnements se sont effondrés et qu'elle est perpétuellement incitée à une prise de conscience communautaire. « Échangez vos informations », proclame un slogan que nous avons aperçu dans plusieurs usines : ce conseil est sûrement essentiel. Il faut obtenir que tout le monde parle la même langue et communie dans le même projet. Alors, le groupe mettra l'individu à l'abri de ses propres tentations : ainsi évitera-t-on d'imiter ces égoïstes, évoqués par lao-tzu 2 *bis*, qui « ne se rendent jamais visite leur vie durant, bien que chacun d'eux entende l'aboiement des chiens et le chant des coqs de l'autre »

Impossible d'échapper à l'insidieux envahissement. A-t-on omis de lire un journal? A-t-on écouté distraitement le haut-parleur? On est vite secouru par le ressassement continu de la radio, de la télévision, des panneaux, du théâtre, du cinéma, de la peinture, de la

sculpture. L'orchestration est si puissante que l'échec d'une campagne d'information paraît exclu.

C'est la réalisation quotidienne de l'utopie occidentale de la « chaîne ». L'individu isolé des sociétés libérales rêve aux effets extraordinaires que produirait la propagation d'un mouvement sans fin. Que seulement chaque Français en touche deux autres, pour transmettre une consigne, ou percevoir une somme même minime, et on amasserait une fortune, ou l'on créerait un parti politique irrésistible, ou l'on infléchirait le cours du monde. Mais cette utopie n'aboutit jamais, dans une société où les barrières demeurent presque infranchissables : la chaîne se brise au bout de quelques maillons.

En Chine, la puissance de la pression sociale est telle, que chacun se sent inévitablement solidaire des autres. Qu'il s'agisse d'idéologie ou d'innovations techniques, Mao « fournit une orientation ». Le Premier ministre Chou En-lai « donne des directives pour la mobilisation continue des masses ». Une résolution du Comité central met ces directives en application. Puis des milliers, des millions de cellules se mettent à propager le principe venu d'en haut.

De Pékin à la plus pauvre bourgade de la plus lointaine province, le mot d'ordre se répercute sans déperdition de force. C'est une boule de neige qui s'enfle, se transforme en avalanche, entraîne toute la population.

S'agit-il d'électrifier les zones rurales? De construire des hauts fourneaux dans les villages? De creuser des abris souterrains pour se protéger des bombardements? La méthode est la même.

Dans les pays libéraux, où la loi du marché devrait en principe faciliter la diffusion de la nouveauté, il arrive souvent que méfiances héréditaires et cloisonnements sociaux fassent au contraire obstacle au changement. Les pays catholiques d'Europe n'ont adopté qu'avec beaucoup de lenteur les transformations technologiques que précipitait, parmi les pays protestants, la révolution industrielle. En Inde, en Afrique, de remarquables progrès, introduits par les centres expérimentaux pour la culture du riz ou du café, n'entraînent pas la population; les paysans des villages voisins demeurent réticents ou inertes. Ce n'est qu'au bout de longues années, voire de décennies, que les nouvelles méthodes commencent à se répandre. Le niveau culturel des travailleurs ne leur permet pas de s'en inspirer spontanément; la puissance publique n'a ni l'habitude ni les moyens de les mobiliser rapidement.

En Chine, les expériences réussies — la brigade de Tachai, l'exploitation pétrolière de Taching, l'université Tsinghua — acquièrent soudain, le jour où on le désire, une portée nationale. Dans une usine du Shansi, en mettant en pratique le slogan « économiser la main-d'œuvre grâce à la révolution technique », on a

augmenté la production de 100 pour 100 en une année, quoique l'entreprise eût détaché un millier d'ouvriers[8] dans les communes populaires agricoles. L'appareil de la propagande assure aussitôt à l'expérience une diffusion massive à travers le pays. Les pionniers sont présentés au peuple comme des héros; leur unité devient une vitrine que le peuple est invité à admirer; une émulation se crée à travers les provinces qui reprennent à leur compte les améliorations techniques confirmées; les exploits atteignent une portée épique.

Ainsi, un système totalitaire qui, dans la plupart des pays communistes, aboutit à la paralysie bureaucratique, à la routine et à l'atonie, semble assurer au contraire ici à l'innovation et à la compétition une carrière qu'elles ne connaissent probablement pas dans les pays libéraux, lesquels avaient détenu longtemps le monopole des stimulants du progrès. Le peuple chinois se rassemble dans l'unité d'un grand dessein, parce que ses chefs peuvent faire appel autant à ce qu'il y a en lui d'irrationnel, qu'à ce qu'il y a de rationnel L'ancienne société était bloquée par la passivité des masses, par l'alternance des tracasseries et des laisser-aller de l'appareil bureaucratique; la nouvelle société se signale par une remarquable aptitude à la mobilisation. Il suffit qu'un objectif concret lui soit présenté avec simplicité, clarté et persévérance, pour qu'elle prenne confiance dans sa capacité de l'atteindre.

C'est une forme d'auto-détermination des masses : leurs dirigeants les mettent sous tension, pour atteindre les buts qu'elles reconnaissent obscurément comme salutaires pour elles.

Brise légère et douce bruine

« Il ne servirait à rien, me déclara le vice-président du Comité révolutionnaire de la province du Hupeh, de forcer le peuple à faire ce qu'il ne veut pas ou dont il ne saisit pas le sens. On aurait beau mettre la moitié de la population en prison, on n'obtiendrait rien. Il faut convaincre, répéter doucement, répéter encore. C'est alors que les bons principes finissent par pénétrer. Plutôt que la tempête et l'orage, nous préférons la brise légère et la douce bruine. »

Cette formule doit bien correspondre à une réalité caractéristique de la Chine. Les chefs du régime, à commencer par Mao Tse-tung, ont souffert de la répression, sur eux-mêmes ou parmi leurs proches; qu'elle provînt de l'Empire, du Kuomintang, ou simplement de la hiérarchie mandarinale. Certes, ils n'ont jamais reculé devant la violence. Mais, en temps ordinaire, ils aiment mieux la persuasion que la coercition. Ils cherchent à obtenir cette soumission volontaire et reconnaissante de l'individu à un ordre nouveau que tout, en lui, refusait d'abord. La contrainte sociale ne

s'exercera que rarement sous la forme d'une sanction féroce. Le plus souvent, elle prend l'aspect d'une pression insistante mais indolore, que les Chinois appellent par euphémisme « aide fraternelle » : celle que les cadres et les camarades exercent en faisant prendre conscience à l'individu de son véritable devoir. Ils y apportent un curieux mélange de respect de l'autre, de désir de s'unir à lui et d'absence totale de doute sur la nécessité et le succès de sa conversion.

Les rapports humains sur lesquels s'articule la Chine d'aujourd'hui sont bien différents du style stalinien. Une fois passée la liquidation, souvent physique, des « propriétaires fonciers », entre 1949 et 1953, la collectivisation des terres chinoises s'est surtout appuyée sur la persuasion : on a répété aux paysans pauvres et moyens-pauvres qu'ils gagneraient plus en s'agglomérant à une brigade collective de production, qu'en s'obstinant à rester chacun de leur côté. Aux privilégiés de naguère, ou à leurs enfants, on a fait comprendre qu'ils devaient faire oublier leurs fautes en travaillant avec d'autant plus d'ardeur pour la révolution. La collectivisation, nous ont affirmé les responsables des communes populaires, s'est effectuée sur une base uniquement volontaire.

« Volontaire? Mais aurait-on admis une volonté contraire?

— Quand les paysans comprenaient, ils ne pouvaient pas être d'un avis contraire. S'ils étaient d'avis contraire, c'est qu'ils n'avaient pas encore compris. »

La persuasion est complète : l'individu est assailli de toutes parts, il n'a pas d'autre issue que l'adhésion, d'autre consolation que l'enthousiasme.

Quelle est, chez les dirigeants, la part de vraie tolérance, et la part de calcul? Quelle est, chez les dirigés, la part de consentement sincère et d'hypocrisie sociale?

Il est difficile d'en décider. En tout cas, on ne peut qu'apprécier la sagacité d'un gouvernement toujours prêt à régler la cadence de ses impulsions sur les réactions des citoyens; à faire « deux pas en avant, un pas en arrière »; à comprendre qu'il vaut toujours mieux obtenir un minimum d'acquiescement, de manière à garder leur souplesse aux articulations et muscles de la société, au lieu de les brusquer jusqu'à la contracture...

3. L'obscure clarté qui monte des masses

L'information ascendante : les journaux muraux

A Pékin, à Nankin, à Shanghai surtout, on voit la foule s'attrouper devant des panneaux; ceux qui attirent le plus de monde sont ceux qui viennent d'être recouverts de nouveaux journaux muraux.

Ces fameux *ta-tzu-pao* ont joué un rôle essentiel dans la Révolution culturelle. Depuis, leur nombre a beaucoup diminué; ils ne forment plus cette immense marée qui avait recouvert les murs des villes chinoises, les transformant toutes, entre 1966 et 1970, en une gigantesque Sorbonne de mai 68. Pourtant, on peut encore dénombrer — sur les panneaux et sur les murs, ou à l'entrée des usines, ou s'enroulant autour des platanes, ou sous les arcades de ces rues de Canton qui font penser à une rue de Rivoli étouffée par l'humidité tropicale, ou à Shanghai, le long des rives du Huang-pu et dans la *Nanking road* — des centaines de journaux muraux.

Ils se présentent comme des affiches de tailles diverses, depuis la page de cahier d'écolier, jusqu'à la grande affiche qui recouvre tout un panneau. Ils sont collés sur plusieurs épaisseurs, comme d'énormes mille-feuilles. Des idéogrammes agressifs bondissent et gesticulent, souvent accompagnés de dessins, de caricatures. Dans une société étroitement contrôlée, c'est le secteur libre : l'individu peut intervenir dans la vie publique en laissant déborder sa fantaisie. Des cahiers de doléances en feuilles détachées.

L'un se plaint d'avoir été maltraité par un marchand de bicyclettes : « J'ai porté ma bicyclette dans ce magasin pour faire ressouder la chaîne. On m'a demandé de repasser dans quinze jours. Je suis allé dans le magasin de la rue voisine, on m'a fait la réparation en cinq minutes. Où est le bon révolutionnaire, où est le mauvais? »

Ce *ta-tzu-pao* est affiché, non pas près du bon magasin, mais près du mauvais.

« Comment les responsables du magasin n'arrachent-ils pas ce *ta-tzu-pao*, demandons-nous? Peuvent-ils tolérer qu'on les déprécie de la sorte?

— Ceux qui veulent arracher les *ta-tzu-pao* subissent la réprobation. Les masses tiennent beaucoup à l'exercice de leur liberté! Celui qui a posé l'affiche ameuterait ses camarades et reviendrait en poser une autre encore plus agressive; il se plaindrait de l'attitude des responsables du magasin, qui seraient présumés coupables. Alors, ils ont intérêt à s'abstenir et à s'amender. »

Certains *ta-tzu-pao* lancent des appels. Les autorités locales sont alertées sur le mauvais état d'une chaussée qui reste défoncée depuis plusieurs mois, ou sur la plomberie d'un immeuble, qui fuit. D'autres menacent dignement des ennemis invisibles : « Écrasons la tête de chien des révisionnistes. » La plupart sont concrets, pittoresques, inattendus.

Les panneaux réservés à cet usage sont regulièrement recouverts par de nouveaux journaux. Même si la fièvre a baissé, les bons sentiments continuent à s'affirmer avec force à travers les slogans,

les dénonciations, les définitions sentencieuses, les mises en accusation, les appels, les « à bas ceci ! », les « vive cela ! ». Il n'est guère de ces écrits qui ne se terminent par des points d'exclamation ou d'interrogation rageurs.

D'où vient cette pratique étrange?

« Le *ta-tzu-pao* a été l'arme tranchante de la Révolution culturelle. Il a libéré la créativité des masses ».

De fait, il semble bien que ce procédé ressemble à une méthode nouvelle d'intervention démocratique dans la vie de la cité ou de l'usine. Chacun aide les autres en les critiquant : il ne s'agit jamais d'un dénigrement, mais d'un rappel à l'ordre. Ces innombrables damiers de récriminations ou d'interjections spontanées ont beau avoir l'air de souligner des oppositions, ils ne proclament en fait qu'une unité de vue. On ne dénonce un « mauvais travail », une « fausse idéologie », une « plante vénéneuse », qu'au nom d'une identique conception prolétarienne de la vie.

En même temps, ces étranges protestations en plein air font remonter au sommet de la hiérarchie les sentiments de la base. Elles assurent cette information ascendante, cette réaction de l'individu, que les sociologues américains appellent *feed-back*, et qui est si difficile à obtenir dans toutes les sociétés.

Elles jouent le même rôle — avec moins de discrétion — que les pages de notre *Journal officiel*, couvertes tous les matins des questions écrites des parlementaires : « Pourquoi le versement des pensions de reversion se fait-il en retard? » « Pourquoi ne revalorise-t-on pas les rentes viagères? » « Pourquoi les maisons de la culture ne jouent-elles pas *Les Cloches de Corneville*? » La démocratie parlementaire a découvert ce canal aux eaux léthargiques pour essayer de faire parvenir jusqu'aux centres de décision les plaintes populaires. Le résultat est en général décevant : les ministres répondent avec quelques mois de retard, ou ne répondent pas. Il est rare que « la base » obtienne satisfaction. La réponse écrite, en général, ne fait qu'expliquer les raisons pour lesquelles l'administration estime ne pouvoir donner satisfaction à la question écrite. Quand le parlementaire, insatisfait de la réponse qui lui est faite, transforme sa question écrite en question orale, le ministre vient lire à la tribune sur un ton blasé le texte de la précédente réponse écrite. Les sténographes parlementaires prennent par écrit le texte de la réponse orale à la question orale, qui l'une et l'autre seront inscrites à leur tour au *Journal officiel*. Le tout étant promis à l'oubli, aux charançons et aux rats...

Je ne saurais juger si le procédé chinois est plus efficace. En tout cas, il est plus vivant. Tout le quartier, toute l'usine lisent et commentent les critiques ou les invectives. Elles forment une bourse

des valeurs politiques, convulsive et ultra-sensible comme toutes les bourses du monde. Après avoir atteint pendant quatre ans le degré passionné des proclamations de la Révolution française sous la Terreur ou des proscriptions de la Rome de Sylla, elles fournissent aujourd'hui un exutoire plus paisible à la spontanéité ou au mécontentement des masses.

Une autre raison m'a paru tout aussi éclairante, encore qu'on se soit gardé de nous la fournir. On se souvient que le premier *ta-tzu-pao* de la Révolution culturelle, celui qui fut placardé le 25 mai 1966 à l'université Peita, avait été au moins inspiré, et peut-être calligraphié, par Mao lui-même; le *ta-tzu-pao* du 5 juin, celui qui recommandait de « bombarder les états-majors », était de la main même du maître. En répétant ce geste à l'infini, les masses ne font qu'imiter le Grand Enseignant et participer à son charisme.

De son côté, Mao n'avait fait alors que s'imiter lui-même. En quelques phrases émouvantes, il a raconté * la passion politique qui l'avait poussé, encore imberbe, à un pareil geste : « J'étais si agité que j'écrivis un article que je collai au mur de l'école. C'était ma première expression d'opinion politique et elle était quelque peu confuse. Je n'avais pas encore perdu mon admiration pour Kang Yu-wei et Liang Chi-chao. Je ne voyais pas nettement les différences qui les séparaient d'un Sun Yat-sen. C'est pourquoi, dans mon article, je recommandais que Sun Yat-sen fût rappelé du Japon pour prendre la présidence d'un nouveau gouvernement, que Kang Yu-wei devînt Premier ministre et Liang Chi-chao ministre des Affaires etrangères! » C'était le premier *ta-tzu-pao* : il avait la spontanéité, la fantaisie, la fureur, de ceux qui ont suivi par centaines de millions. « Le génie : une idée de jeunesse réalisée dans l'âge mûr »...

« *Les masses doivent décider* »

Entre la communication descendante et la communication ascendante, comment s'établit l'équilibre? Dans quelle mesure les impulsions du sommet s'imposent-elles à la base et celles de la base au sommet? Les procédés destinés à donner la parole au peuple ne forment-ils qu'un décor, destiné à masquer une réalité despotique? Ou bien, un compromis authentique entre l'autorité et la démocratie se négocie-t-il jour après jour dans la complexité des rapports sociaux?

L'état naturel de toute société est l'anarchie et la paresse. Selon le mot de Tristan Bernard, l'homme n'est pas fait pour le travail et

---

* Dans cette autobiographie d'une dizaine de pages qu'il a dictée à Edgar Snow au terme de la Longue Marche, en 1936, et que nous avons déjà citée plusieurs fois.

sa pente naturelle est d'en effectuer le moins possible. Parmi les diverses méthodes que les sociétés ont inventées pour entraîner les hommes à l'organisation et à l'effort, les dirigeants chinois ont compris que la moins efficace était l'obligation autoritairement imposée à des sujets passifs : elle provoque un énorme gaspillage, à cause des freinages dus à l'inertie, à l'indifférence, à la malveillance, au sabotage larvé. Ils ont constaté que la méthode de beaucoup la plus efficace était l'enthousiasme, qui recule au loin les barrières du supportable et rend léger le poids de la hiérarchie, grâce au don volontaire que font de leurs forces des esprits portés à l'incandescence.

« Les masses sont les créatrices de l'Histoire [3]. » « Le mouvement révolutionnaire des masses est naturellement juste [4] »... Voilà ce que « les masses » voient et entendent toute la journée. Comment n'en seraient-elles pas persuadées? Et s'il se glisse des sceptiques parmi elles, ne sont-ils pas vite, soit montrés du doigt comme suspects, soit enclins à refouler leur scepticisme en eux-mêmes pour s'éviter des ennuis? Comment distinguer entre ceux qui ont la foi, et ceux qui jouent le jeu de la foi à la manière dont Pascal voulait voir les chrétiens s'agenouiller même s'ils ne croyaient pas?

Le mécréant qui ne croirait pas à l'infaillibilité des masses est mis en garde contre sa déviation.

« Les pseudo-révolutionnaires, dit Mao, aiment à se comporter comme le Seigneur de Sheh, qui aimait les dragons, mais mourait de peur quand il en voyait un. Ils parlent de socialisme depuis des années; mais maintenant que le socialisme triomphe, ils reculent épouvantés [5]. » La Révolution culturelle a permis de dénoncer cette horreur instinctive du peuple, qui s'emparait d'hommes pourtant censés se mettre à son écoute. Le couteau du sacrificateur immole, en même temps que le bouc émissaire, le doute à l'égard du pouvoir populaire : « Le Khrouchtchev chinois invoquait sans cesse la ligne des masses, mais quand les masses se sont vraiment mises en mouvement, il a perdu la tête, et s'est répandu en injures contre elles : il les a traitées de hordes de fainéants [6]. »

Un dirigeant de la commune populaire des « Amitiés Cubaines » a répété son autocritique à notre groupe en ces termes : « Je m'étais laissé aller à diriger d'une manière bureaucratique et autoritaire. Je me préoccupais de l'avis des agronomes et des experts, mais non de celui des travailleurs. J'avais perdu le contact avec les masses. Aujourd'hui, j'ai compris que, même si l'intervention des ingénieurs est nécessaire, on doit avant tout éviter de négliger la participation des masses. »

Comment, en dehors des *ta-tzu-pao*, s'organise cette « participation des masses »?

D'abord, par la stratégie même du changement à laquelle Mao

est resté fidèle *. Depuis 1927, les progrès qu'il a effectués sont passés par des expériences partielles. Ses idées sur la réforme agraire et sur la révolution paysanne, il les a essayées d'abord au Hunan, puis au Kiangsi, puis au Shensi. Sur des espaces de plus en plus étendus, il a « testé » une innovation, en a mesuré les difficultés, a éprouvé les réactions des populations. Il n'entraîne les masses que vers des projets dont elles ont déjà prouvé qu'ils étaient réalisables et souhaitables.

Une autre technique de participation, constante depuis 1949, mais renforcée par la Révolution culturelle, est l'encouragement à l'invention. Le paysan et l'ouvrier chinois sont naturellement ingénieux. Lord Macartney avait observé, en 1793, des rampes en rondins, permettant à des bateaux de passer à sec sur une route; ou des brouettes surmontées d'une voile que le vent poussait. Quand on visite une commune populaire ou une usine, on est frappé par la fécondité de l'imagination des travailleurs chinois. Aucun modèle exclusif n'est imposé d'en haut. Aucune tentative de la base n'est découragée.

« Si l'ouvrier ne s'intéresse pas à son travail, m'a dit un dirigeant de l'usine textile n° 2 de Pékin, il fait du mauvais travail, et la pièce doit être souvent mise au rebut. S'il se plaît vraiment à sa tâche, il essaie de faire mieux que les autres. Il améliore son rendement et sa qualité, il invente même de nouveaux dispositifs. La question primordiale n'est pas de savoir combien nous avons d'ouvriers, ni s'ils ont reçu une formation suffisante, mais s'ils sont animés par le souffle révolutionnaire. » Péguy avait-il autre chose en vue quand, interrogeant ses trois tailleurs de pierre, il faisait dire au premier : « je casse un caillou », au second : « je gagne ma croûte », au troisième : « je bâtis une cathédrale »?

Pour encourager l'intervention de la base, les techniques d'amplification sont systématiquement employées. Ce n'est pas le ministère de l'Agriculture de Pékin qui a imaginé et imposé des méthodes modernes. C'est la brigade de production de Tachai qui a fait des prouesses, inventé de nouvelles techniques. Le pouvoir se contente de fournir une énorme caisse de résonance à de telles expériences. Les « héros du travail », preuve vivante du zèle et de la compétence de la base, comptent plus que les directives d'en haut. Celles-ci provoqueraient au mieux une « obéissance passive », au pire une « résistance passive », probablement une inertie boudeuse; ceux-là encouragent l'émulation.

« Le président Mao Tse-tung, m'a déclaré Chou En-lai, s'absente souvent de Pékin pour rester à l'écoute des masses. Il effectue de longues tournées dans les villes et dans les campagnes. » Après avoir

* Le seul accroc sérieux à cette constante méthode fut le Grand Bond en avant.

enquêté un mois dans le Hunan, en 1927, il s'était convaincu que les paysans étaient prêts à faire la révolution. Après un voyage en province, en 1956, il avait acquis la certitude que les paysans étaient mûrs pour les communes populaires et que les cadres étaient trop timorés. Après une disparition dans l'été 1966, il était revenu persuadé que le peuple le suivrait, s'il brisait Liu Shao-chi et la tendance majoritaire du Parti. Une grande option prise au sommet n'est pas du socialisme, c'est du bureaucratisme. La révolution, c'est la volonté des masses.

Dans ce jeu, qui domine? La rumeur populaire, ou celui qui la traduit? Qu'importe? Ce qui compte, c'est que les masses pensent qu'elles sont entendues, et que les cadres pensent à les écouter. Ainsi sont assurées la dignité des unes et la modestie des autres. Les chaînes de commandement et d'information, le Parti, les organisations, doivent être bons conducteurs de la volonté des dirigeants vers les masses, et des masses vers les dirigeants.

Quand les volte-face du pouvoir expriment le respect des masses

Le respect des masses : peut-être ne faut-il pas chercher ailleurs la raison pour laquelle tant de campagnes ont tourné court, tant de déconcertants changements d'orientation ont été décidés. Chaque fois que le Parti a voulu aller plus vite que les masses, des échecs se sont ensuivis; il en a tiré les conséquences.

Le Grand Bond en avant a lancé l'économie chinoise dans un rythme effréné. Le mécontentement des masses a brusquement mis fin aux prévisions utopiques de 1958. Les dirigeants chinois sont vite revenus au sens des proportions. Dès 1959, Chou En-lai rectifiait le plan. En 1960, le Parti se targue encore d'avoir limité le marché libre dans les campagnes. Quelques mois plus tard, il lançait une campagne * en sens inverse.

En 1966 et 1967, le président Mao donna sa caution à la théorie de la « transmutation » des forces spirituelles en forces matérielles. Dès 1972, cette théorie était condamnée.

Les primes de rendement ont été supprimées par la Révolution culturelle comme le symbole du révisionnisme : elles ont fait leur réapparition en 1972. Le travail manuel a été présenté, à l'école et à l'université, comme la part essentielle de l'éducation; en 1972, il bat à nouveau en retraite devant l'enseignement général.

Le régime bondit, recule — le temps que la société s'acclimate

---

* Dans le texte classique de Li Fu-chun : *Levons bien haut le drapeau rouge*, septembre 1960.

au changement —, repart à l'assaut, corrige ses erreurs, digère ses conquêtes, accélère quand il le peut, piétine quand il le faut. Ce flux et ce reflux permanents sont à la mesure des pulsions d'un peuple qui dicte les possibilités de chaque instant. La docilité des masses est loin d'être aveugle. On ne les conduit que là où elles veulent bien aller. Certes, les *dirigeants* chinois méritent pleinement ce nom. Ils n'appliquent en aucun cas la formule célèbre : « Je suis leur chef, donc je les suis. » Mais quand ils sentent de trop vives oppositions, ils changent d'orientation.

S'il faut reconnaître au régime chinois une part de démocratie, c'est dans sa capacité d'auto-correction. Mao raconte dans son autobiographie comment il comprit que seules les masses pouvaient empêcher les dirigeants de les trahir : « Lorsque Chao Heng-ti saisit le pouvoir, il trahit toutes les idées qu'il avait défendues et réprima violemment toute revendication tendant à l'exercice de la démocratie. Nous avions organisé une manifestation pour célébrer le troisième anniversaire de la Révolution d'Octobre, elle fut interdite. Quelques manifestants essayèrent d'arborer le drapeau rouge à cette occasion, mais en furent empêchés par la police. Ils eurent beau faire remarquer que, selon l'article 12 de la Constitution alors en vigueur, les citoyens avaient le droit de réunion, d'organisation et de parole, la police ne se laissa pas impressionner. Elle répliqua qu'elle n'était pas là pour qu'on lui enseigne la Constitution, mais pour exécuter les ordres du gouverneur Chao Heng-ti. A partir de ce moment, je fus de plus en plus persuadé que seul le pouvoir politique des masses, s'appuyant sur l'action de masse, pouvait garantir la réalisation de réformes dynamiques [7]. »

Cette confiance dans les masses, Mao ne semble pas l'avoir jamais perdue. Il ne demande au Parti et aux organisations que de servir de truchements loyaux entre les masses et le chef. La Révolution culturelle a écarté la médiation, devenue opaque, des intellectuels, du Parti et de la bureaucratie. Elle a rétabli une relation immédiate entre Mao et le peuple.

C'est la bonne transmission des directives qui permet à la fois d'effectuer des volte-face, et de donner l'impression au peuple que la ligne générale est tenue.

L'Occidental est souvent surpris de voir les Chinois adorer ce qu'ils ont brûlé, ou l'inverse. Les « peuples frères de l'Union soviétique » sont soudain rejetés, à partir de 1960, comme « social-révisionnistes ». Les Yougoslaves, stigmatisés jusque-là comme « social-traîtres », sont promus au rang de « peuple frère »; etc.

Kao Kang, le « Staline de Mandchourie », Liu Shao-chi, « le Khrouchtchev chinois », Lin Piao, « l'allié des réactionnaires », sont éliminés après avoir été choyés; les Cent Fleurs et la Révolution

culturelle lancés, puis brutalement arrêtés, sans que le régime soit apparemment atteint, ni que soit diminuée sa capacité de progression. Parle-t-on d'écraser les chacals américains? Les foules chinoises sont prêtes à s'ébranler pour une croisade révolutionnaire. Décide-t-on d'accueillir avec honneur le principal représentant de « l'impérialisme sanguinaire »? La conversion se fait avec aisance.

Dans les journées qui ont suivi l'annonce, le 16 juillet 1971, de la prochaine visite du président Nixon en Chine, nous avons interrogé des dizaines d'étudiants, d'enseignants, de paysans, d'ouvriers :

« Depuis vingt ans, on a répété en Chine que l'ennemi n° 1 était le capitalisme impérialiste des États-Unis. Maintenant, son chef est invité à venir ici. Comment expliquez-vous cette contradiction? »

Toutes les réponses se ressemblaient : « Nixon vient en Chine pour trouver une issue à l'impasse dans laquelle il est enfermé. Il a complètement échoué. » « Il ne peut pas s'en tirer autrement. » « Il reconnaît qu'il est vaincu. » « Il rencontre tellement de difficultés dans la pratique de sa politique qu'il est obligé de venir s'humilier. » Un professeur d'université nous a déclaré : « En 1945, le président Mao avait accepté de rencontrer Chiang Kai-shek à Chungking et de trinquer avec lui. La négociation est quelquefois une phase nécessaire à la victoire de la révolution. C'est une façon différente de poursuivre le même combat. »

Plusieurs interlocuteurs nous ont cité une pensée de Mao : « Ce n'est pas parce que tu reçois ton ennemi que tu adoptes sa ligne. » On nous confirme que cette sentence avait été, au cours des mois précédents, maintes fois proclamée : nous l'avons vue s'étaler sur des panneaux qui avaient été visiblement mis en place bien avant l'annonce de l'invitation adressée à Nixon. Lentement, cette phrase avait imprégné les masses. Le jour venu, elles réagissaient à la perfection.

Dans les semaines qui suivirent, une campagne d'explication commença. Elle développait très exactement les thèmes que les Chinois, interrogés à brûle-pourpoint, avaient esquissés d'eux-mêmes devant nous dans le feu de l'événement. A force d'avoir réponse à tout, l'information donne à chacun le moyen de répondre à tout.

Les masses chinoises ont tellement pris l'habitude d'adhérer aux mots d'ordre les plus inattendus, qu'aucun changement de direction ne semble les étonner. Elles savent qu'une lutte se poursuit, qui n'est jamais résolue une fois pour toutes. La politique a le pas sur tout le reste. Elles ne ressentent pas leur participation à la politique de leur pays comme un truquage, mais comme un combat permanent, dans lequel elles sont fières de jouer le rôle essentiel. En tout cas, elles font comme si c'était le cas.

Chapitre X

Le concassage de la société

Une École du 7 mai

Sur l'écran éblouissant du ciel, quelques silhouettes se détachent en contre-jour. Un homme qui pousse une brouette tourne vers nous un visage hilare. « Que transporte-t-il? — C'est du fumier humain », me répond Kuo Mo-jo dans l'obscurité, en se penchant à mon épaule; je devine qu'il sourit, à son ordinaire.

« Que fait-il dans la vie?

— Il est professeur d'université. Il effectue sa rééducation. »

Cette école est située à une quarantaine de kilomètres de Pékin; elle est l'une des deux mille « Écoles du 7 mai ». Comme les autres écoles-fermières, ou fermes scolaires, « Orient Rouge » est née de la volonté du président Mao, exprimée dans la directive du 7 mai 1966.

« Il n'y a pas de moyen plus rationnel d'occuper un professeur d'université que de lui faire transporter des excréments à pleines brouettes?

— Il n'y a pas de travail plus noble. La civilisation est née du fumier. Elle s'est développée à partir du moment où les nomades, qui poussaient leurs troupeaux dans les steppes, se sont rendu compte qu'en enterrant le fumier, on pouvait faire pousser la végétation plus vite et plus dru. »

Le professeur d'université culbute sa brouette dans un sillon puis en malaxe le contenu avec la terre, à pleines mains.

« Le travail de la main ne se remplace pas. Si l'on se contente de déposer le fumier puis de fermer les sillons, son pouvoir fécondant reste très inférieur. Il faut assurer l'union intime de la terre et du fumier. »

Nous restons fascinés par cette étrange relation entre l'intellectuel et la crotte. Ce rire qu'il arbore est-il de façade — rire crispé d'un homme blessé qui crâne? Ou rire libérateur d'un captif qui, arrivé au fond du désespoir, finit par trouver la situation comique à force d'absurdité? Ou peut-être délices du retour à un stade anal, soulagé de toute culpabilité puisqu'imposé? Ou encore, sourire exta-

sié du mystique, qui puise sa joie à l'extrême de l'humiliation, se redisant après saint Paul : « Nous sommes la balayure du monde »?

Un autre membre du Comité permanent de l'Assemblée populaire finira par me déclarer :

« Moi aussi, j'ai fait ce travail, pendant un séjour à la campagne... Mais non, on en prend l'habitude. C'est pénible pour quelqu'un qui ne l'a jamais fait; à la longue, on n'y prête même pas attention. Entre-temps, on conquiert l'estime des paysans, qui ont sur nous la supériorité de l'habitude, mais qui savent que le premier moment est dur à passer. Ils disent : *Il faisait le fier. Maintenant il est pareil à nous, il n'a pas peur de se salir les mains ou de faire violence à ses narines*. C'est ainsi qu'on devient un bon révolutionnaire. »

Professeurs et étudiants de l'université Peita et de l'université Tsinghua sont fraternellement unis dans ce travail régénérateur. Ils effectuent un va-et-vient permanent depuis les fosses d'aisance jusqu'aux champs de choux. Ils avaient sans doute entamé leurs études ou leur profession en pensant à une carrière, à la science, au succès. Les voici en face d'eux-mêmes; retournant à la condition de leurs ancêtres, paysans depuis le fond des âges; éprouvant le plaisir des peines; quêtant l'estime des humbles; répondant à l'exigence des masses.

Des baraquements, construits par les élèves de l' « École du 7 mai » eux-mêmes, entourent la ferme. A l'intérieur, des chambrées, dont les lits sont faits « au carré »; à l'extérieur, des parpaings mal jointoyés donnent une impression d'inachèvement et de bricolage. Des militaires en tenue verte tiennent le haut du pavé. Si la majorité des pensionnaires vient des deux universités de Pékin, il se rencontre aussi des ouvriers envoyés par leur usine et des paysans du lieu : ils avaient « perdu le contact avec les masses »; voilà ce contact assuré. Tout le monde, sans distinction d'origine, porte la même tenue bleue, effectue à tour de rôle le même travail — sauf que les paysans tiennent un rôle de commandement et les intellectuels de manœuvres.

L'horaire est strict : réveil à 6 h 30, par des mégaphones débitant des pensées de Mao. Toilette en commun dans les lavabos rudimentaires au bout de chaque chambrée — hommes d'un côté, femmes de l'autre : les ménages sont impitoyablement séparés. Gymnastique en commun, en pantalon ou culotte courte et tricot de peau. A 7 h 30, séance d'étude de la pensée-maotsetung. A 8 h 30, petit déjeuner. Travail aux champs jusqu'à midi trente. Déjeuner à base de légumes et de riz bouillis. Une demi-heure de détente : ping-pong, promenade, volley-ball. Nouvelle séance de travail aux champs ou à l'atelier, ou préparation militaire : au terme de leur stage, les élèves de l'École du 7 mai doivent connaître parfaitement le maniement d'armes, et s'incorporer à l'Armée populaire de libération

« pour défendre la patrie contre les ennemis, d'où qu'ils viennent ». A 16 h, lecture de textes marxistes ou maoïstes et discussions de groupe, pendant que des pensionnaires, à tour de rôle, servent à profusion le thé à leurs camarades. A 19 h, dîner. Après le repas, lecture du journal. A 20 h, nouvelle séance d'étude, ou, de temps à autre, spectacle monté par certains pensionnaires. Il y a douze cents pensionnaires et la salle de spectacle, une sorte de foyer rural dont les poutres laissent voir le jour, n'en contient que deux ou trois cents, serrés comme harengs en caque. La troupe théâtrale, composée d'amateurs, joue *La Fille aux cheveux blancs*. Extinction des feux à 22 h 30.

« Les exigences du travail de la terre s'accommodent-elles de ces horaires?

— En quatre heures de travail enthousiaste, on fait plus qu'en huit heures passives. En 1970, l'école « Orient Rouge » a récolté tant de kilos de légumes, tant de quintaux de riz, élevé tant de porcs et de canards *. En outre, l'organisation en escouades de vingt membres permet une grande souplesse dans le travail. Tandis que les uns sont à la porcherie, d'autres sont à la rizière, d'autres fabriquent des mégaphones à l'atelier. Mais nous avons encore bien des progrès à faire, et tout est bien loin d'être parfait. »

Après l'humiliation réelle d'un travail rebutant, comme cette humilité feinte de la politesse chinoise doit paraître délicieuse! Un professeur de physique, un étudiant en économie et un membre de Comité révolutionnaire d'un quartier de Pékin, repartent, la palanche ou la pioche sur l'épaule, ou poussant leur brouette. Ils vont planter des arbres fruitiers en quinconce dans une terre préalablement fécondée par les précieux excréments. Malgré la diversité de leurs instruments, ils sont en rangs serrés et avancent au pas sur le chemin de terre battue.

« Pourquoi des intellectuels, dont la Chine manque, passent-ils tant de mois à effectuer un travail qu'effectuent beaucoup mieux des paysans, lesquels sont d'ailleurs en surnombre? »

Mon voisin, le député, membre du Comité permanent de l'Assemblée nationale, me regarde comme si je n'avais vraiment rien compris :

« C'est typiquement une question d'intellectuel occidental. » Ce compliment m'a déjà été servi; il est vrai que la plupart de nos questions l'appelleraient aussi bien. Le député ajoute, au bout d'un moment, craignant peut-être de m'avoir fait de la peine :

---

* Nous n'avons pas noté les chiffres, mais ils sont donnés avec une précision dans le détail, qui, comme toujours, contraste avec l'indigence des renseignements globaux sur la production chinoise.

« Les élèves de l'École du 7 mai se font des cœurs rouges. C'est plus important que la productivité à court terme. Il faut arriver à ce que les intellectuels soient heureux de ne plus l'être. »

« *Tu seras paysan et ouvrier* »

Le 7 mai 1966, trois semaines avant de déclencher la Révolution culturelle, Mao, dans une lettre adressée au maréchal Lin Piao, indiquait que l'armée devait devenir une « vaste école » où se forgerait l'homme de demain. Les cadres « que la tentation bourgeoise risquait de faire retomber dans le révisionnisme » viendraient se « recycler » sous l'autorité de l'armée, transformée en « grand séminaire ». Les « étudiants » de tous les âges « devraient apprendre à travailler à l'usine, aux champs et à l'armée ». Dans cette forge géante, l'*establishment* chinois se retremperait, grâce à l'étude de la pensée-maotsetung, à la production et à la rencontre fraternelle du prolétariat [1].

L'idée n'était pas nouvelle; depuis l'époque de l'Institut du mouvement des paysans à Canton, Mao n'avait jamais cessé de préconiser le travail manuel gratuit, obligatoire et universel — avec autant d'acharnement que Jules Ferry la scolarité. Mais l'expérience restait limitée. Il fallut attendre le grand bouleversement, qui allait fournir l'occasion d'appliquer ces directives à une échelle sans précédent et de bousculer les obstacles.

Peut-être, sous prétexte d'un retour aux sources de la grande époque de Yenan, certaines personnalités menacées cherchaient-elles à échapper aux chocs brutaux de la Révolution culturelle. Peut-être le zèle de beaucoup d'intellectuels était-il proportionnel à leur désir de se faire oublier. Il reste que la directive du 7 mai a été appliquée partout, nous a-t-il semblé — dans les Comités révolutionnaires et les rangs du Parti, dans les écoles et les universités, les hôpitaux et les administrations. Partout, une partie du personnel allant jusqu'au tiers se trouvait, par rotation, en séjour, soit dans une École du 7 mai proprement dite, soit, à défaut, dans des usines ou des communes populaires. A une pareille ampleur, le « recyclage » ne pouvait guère se réduire à une mise à l'abri : il remuait la Chine dans ses profondeurs.

Bien sûr, des raisons économiques contribuent sans doute à inspirer cet immense remue-ménage : les intellectuels ne sont pas les seuls à s'y instruire; à leur contact, une paysannerie arriérée s'imprègne de modes de pensée propres à faciliter ce « Bond en Avant » qui continue à être le rêve inassouvi des dirigeants chinois. Mais l'essentiel réside ailleurs.

A chacun — quels que soient sa naissance, ses diplômes, sa place dans la société — Mao répète : « Tu seras paysan et ouvrier. » C'est à ce prix que le citoyen sera du peuple, partagera la peine et les soucis du peuple, vivra au sein du peuple; à ce prix que la société deviendra socialiste.

Dans la fonderie de Wuhan

Pendant qu'à la queue leu leu nous marchons le long d'un train de laminoirs dans la fonderie de Wuhan, derrière un militaire en vert qui préside le comité révolutionnaire de l'usine, des ouvriers se sont massés pour nous voir. Ils ont l'air de n'avoir aucune occupation précise.

« Ce sont des étudiants, me dit le militaire, ils viennent pour oublier ce qu'ils ont appris à l'université et se plonger dans la vie ouvrière.

— Est-ce qu'en ne faisant rien ils ne gênent pas le travail des ouvriers?

— Peut-être un peu; mais l'économie nous préoccupe moins que l'idéologie. L'important, c'est qu'ils se forment et qu'ils deviennent de vrais révolutionnaires.

— Les véritables ouvriers ne sont-ils pas agacés de voir dans leur usine des étudiants désœuvrés?

— Ils sont désœuvrés parce qu'ils viennent d'arriver; mais bientôt, ils vont se mettre au travail de production. Les ouvriers sont fiers de rééduquer les étudiants pour en faire des défenseurs de la cause révolutionnaire.

— Le rendement des étudiants venus précédemment en stage était-il bon?

— Pas toujours. Il arrive que certains tombent malades et qu'on doive les renvoyer en ville; d'autres ont beaucoup de peine à travailler aussi bien que les ouvriers. Mais la plupart prennent la tâche à cœur, parviennent à un bon rendement, et repartent pleins d'enthousiasme. »

En tout cas, cette expérience leur a fait découvrir la réalité prolétarienne. Ce n'est pas négligeable.

L'intermède d'un « grand dirigeant » de Shanghai

Au centre d'entraînement du corps de ballet de Shanghai, nous apprenons que les artistes doivent eux aussi participer aux travaux manuels à l'usine et à la campagne. Je m'en étonne auprès de Hsu Ching-hsien, membre du Comité central du Parti communiste chinois. Cet élégant Saint-Just nous présente le « recyclage manuel » comme le nœud de l'action politique.

« Les jambes et les mains des danseurs, dis-je, sont si précieuses, si fragiles ! Ne risquent-ils pas de se les abîmer? »

Hsu Ching-hsien bondit au sens propre; il redresse sa haute taille et me jette un regard ironique, bien décidé à dissiper tant de scepticisme et de confort intellectuel :

« Personne ne doit être dispensé du stage en usine ou à la ferme. Le travail manuel est bénéfique pour tous; même pour les danseurs, qui apprennent ainsi à exprimer les sentiments des ouvriers, paysans et soldats; il est particulièrement important pour nous, les cadres. Nous devons, plus que quiconque, nous mêler aux masses, pour recevoir leur enseignement avec humilité.

— En France, lui fis-je remarquer, il arrive que des intellectuels travaillent en usine, mais leur propos est plutôt d'aller enseigner aux ouvriers; alors qu'en Chine les intellectuels cherchent à apprendre des masses.

— Mao a dit : *Pour enseigner les autres, il faut d'abord apprendre d'eux*. Mais il semble qu'à l'Académie de danse, contrairement à ce que vous me dites, il y a bien longtemps que personne n'est allé dans les masses. Il va falloir que j'y veille.

— Quel est le meilleur rythme, selon vous, pour ces stages?

— Deux à trois mois par an, cela me paraît bon. Certains y restent davantage, d'autres moins. Ainsi, parmi mes collègues membres du Comité révolutionnaire de Shanghai, la meilleure est la vice-présidente, ici présente à mes côtés, qui a passé trois mois à la campagne l'an dernier et qui, cette année, travaille pour quatre mois dans une usine textile. Moi, je suis peut-être le plus mauvais; je n'y consacre guère qu'un mois. Vous savez, on trouve toujours des prétextes pour n'y pas aller... Et pourtant, quand on tombe malade, le travail se fait quand même. Ce qui prouve que personne n'est indispensable et que l'on se donne de mauvaises raisons. »

Il rit aux éclats : son entorse à la ligne prolétarienne ne paraît pas le troubler plus que de raison. Son hilarité gagne les autres membres du Comité révolutionnaire. Quand l'accès de gaieté commune s'est un peu calmé, Hsu Ching-hsien reprend, avec un rien de désinvolture :

« Tout cela vous montre assez qu'une Révolution culturelle ne suffira pas. »

Pendant le repas qui suit, j'essaie de démêler si ce fou rire collectif avait masqué l'approbation convaincue, ou l'appréciation goguenarde. Mon aparté avec Hsu Ching-hsien me persuade qu'une fois de plus, le rire chinois n'a pas la même signification qu'en France.

« Je vais partir tout le mois prochain, me précise-t-il, pour repiquer du riz. Mais je sais bien qu'il y a une différence entre ceux

qui repiqueront du riz toute leur vie et moi. C'est qu'ils savent qu'ils n'ont pas d'autre horizon, tandis que je sais bien que ce n'est pour moi qu'un intermède. »

J'ai envie de souffler à l'interprète : « un interlude ». Pourtant, travaux forcés ou récréation, ce retour à la terre aboutit au même résultat. Qu'on imagine le président du Conseil de Paris, le lord maire de Londres ou le président du Soviet de Léningrad, sacrifiant leurs vacances pour une plongée dans le prolétariat...

« Ce qui est bon, pendant ces périodes, c'est qu'on n'a pas d'ordre à donner; on en reçoit. On apprécie la différence. »

Un chantier de jeunesse aux dimensions d'un continent

A chaque étape, nous recevons de nouveaux témoignages de ce formidable brassage. Enseignants, médecins, haùts fonctionnaires se rendent dans des usines et des campagnes éloignées, au Heilungkiang et au Sinkiang, dans le Nord et l'Ouest, « pour se dépayser, pour approfondir leur contact avec les masses »; car « les ateliers de l'université, bien qu'ils soient nécessaires, ne sont pas suffisants ». Des étudiants d'histoire ont été expédiés dans les mines pour enquêter auprès des plus vieux mineurs sur la condition ouvrière dans l'ancien régime. D'autres vont à l'usine pour y monter des pièces de théâtre et apprendre aux ouvriers les secrets de la mise en scène.

Un des effets du travail manuel est d'augmenter la considération des producteurs épisodiques pour les producteurs permanents. « Même ce qui a l'air le plus simple est souvent très compliqué, nous explique-t-on au « Village montagnard de la famille Mei ». Un ouvrier agricole entraîné cueille deux kilos de thé par jour, parfois cinq livres; un néophyte dépasse rarement deux ou trois cents grammes. Il ne faut pas moins d'une année pour apprendre la technique de la cueillette; cinq années ne sont pas de trop pour apprendre à traiter les feuilles. »

A l'usine de construction de turbines électriques de Shanghai, j'avise un ouvrier dont la tête d'intellectuel, aux fines lunettes cerclées d'or, pourrait être celle d'un universitaire français. Je demande à lui parler. Avant de prendre la main que je lui tends, il essuie avec un chiffon ses doigts emplis de cambouis. Il est ingénieur diplômé de l'université polytechnique de Shanghai. « Je n'avais jamais participé au travail de production. J'établissais des projets techniques; je ne voyais jamais leur aboutissement. Quand les masses m'ont reproché de rester trop éloigné du travail de production, j'ai voulu travailler en atelier; je me suis alors rendu compte que je n'étais pas capable de fabriquer moi-même les pièces dont j'avais dessiné le projet. J'ai compris la distance qu'il y avait entre la planche à

dessin et la réalisation concrète. Pendant notre rééducation, nous apprenons à accorder plus d'importance à la critique des larges masses qu'au jugement de ceux qui nous ont décerné nos diplômes. »

Est-il sincère, cet ingénieur converti à la foi prolétarienne par le contact des ouvriers? Est-il sincère, ce professeur de Peita qui nous déclarait : « Je me croyais fort de ma science; j'étais devenu révisionniste sans le savoir. Les étudiants m'ont ouvert les yeux. J'ai fait un séjour dans une brigade de production. Le fardeau était lourd sur mes épaules. Les paysans m'ont aidé à transporter les balles de riz du champ à l'aire de battage. Il m'était arrivé, dans le passé, de monter moi-même dans un palanquin porté à dos d'homme; mais je restais insensible à la peine de ces paysans que je méprisais. Grâce à l'École du 7 mai, je suis passé de l'égoïsme à la détermination de servir le peuple. Ma rééducation a enterré mes anciennes idées; mais elle ne m'a pas enterré » (Il rit aux éclats). « Je suis encore là, beaucoup plus vivant que je n'étais. »

Est-il sincère, ce chirurgien de Shanghai, quand il déclare attendre chaque année avec impatience le moment de son stage à la campagne? « Tant que je n'avais pas participé au travail des champs, je ne me représentais pas à quel point les paysans ont besoin de la médecine et des médecins. Quand ils ont su que j'étais chirurgien, ils n'ont pas voulu que je les aide à travailler la terre. Ils m'ont demandé de les soigner. Mais j'ai vite compris que ma formation ne me préparait pas à répondre aux besoins sanitaires des paysans. Je n'avais étudié que la médecine occidentale... Je me suis senti si heureux avec les paysans, que je voulais passer ma vie avec eux. La municipalité de Shanghai m'en a empêché, estimant que je pouvais rendre plus de services dans mon bloc opératoire. Mais un de mes camarades a pu réaliser le même rêve. Il s'est installé à la campagne. Il a laissé sa famille à Shanghai; il retourne la voir une fois par mois; peut-être qu'un jour, elle ira le rejoindre définitivement dans son village.

— Mais tous les médecins des villes, tous les intellectuels que leur formation avait coupés des masses, ne se transforment pas aussi aisément que celui-là?

— C'est vrai. Beaucoup ont du mal à échapper à l'égocentrisme, au corporatisme, au professionnalisme. En général, il se présente trois cas. Ou bien ces privilégiés comprennent qu'ils avaient divorcé des masses, acceptent de se réformer, coopèrent à leur rééducation, et tout se passe bien. Ou bien ils s'obstinent dans leurs erreurs, et alors ils sont maintenus dans un travail de production aussi longtemps qu'il le faut pour que leurs idées soient transformées. Ou bien ils sont trop vieux pour changer de vie. Quand ils ont fait amende honorable, on les laisse retourner chez eux pour y étudier les œuvres du président Mao. »

Près de la porcherie de la commune populaire du riz de Machiao, une directive de Mao Tse-tung, du 22 décembre 1968, est calligraphiée sur un grand panneau : « Il est indispensable que les jeunes gens de bonne instruction se rendent dans les campagnes et soient rééduqués par les *paysans pauvres* et *moyens-pauvres*. Les camarades, dans tout le pays, les accueilleront bien. »

La commune de Machiao ne comporte pas d'École du 7 mai; des intellectuels, des cadres y sont pourtant envoyés pour « être mis à l'épreuve », ou « s'endurcir contre les intempéries ». « C'est en faisant des cœurs plus rouges que nous intensifierons l'essor économique de la Chine. »

D'Écoles du 7 mai en usines, de communes du riz en brigades du thé, voilà bien la leçon qui se dégage de ce chantier de jeunesses aux dimensions d'un continent.

Honte à l'orgueil du bachelier

Si l'on doutait que la généralisation du travail manuel n'est pas essentiellement affaire de production, mais de remodelage mental, il suffirait d'entendre des confessions d'intellectuels repentis. Le professeur Chien Wei-chang, diplômé de Tsinghua, et qui a poursuivi ses études de dynamique à l'université de Toronto et à « Caltech * », déclare : « Les masses m'ont qualifié de « sommité académique bourgeoise », ou encore de « vieil obstiné » : *laowanku*. Je me suis rendu compte que, jusque-là, j'avais trompé des générations de jeunes. J'ai travaillé deux années durant dans trois usines pour y être rééduqué. J'ai compris ce que ma conception du monde avait d'erroné. Une vie nouvelle s'est ouverte pour moi ».

« Je me croyais supérieur aux paysans dont j'étais chargé de faire l'éducation politique, nous déclare un membre de l'équipe de la pensée-mao de l'usine textile n° 2 de Pékin. Mais ils étaient plus doués que moi. Je ne pouvais pas leur adresser la parole sans avoir préparé soigneusement ce que j'allais leur dire. Eux, par contre, parlaient sans note avec précision et pertinence. »

Mais « l'orgueil de bachelier » se remet à pousser comme une hydre. Il faut sans cesse que les journaux, les panneaux, les slogans tirés des œuvres du Grand Enseignant rappellent aux diplômés qu'il ne faut pas mépriser le travail manuel, que seuls les paysans pauvres et les ouvriers d'usine peuvent donner aux intellectuels le sens des réalités. On nous cite une étudiante qui, après quelques jours dans une École du 7 mai, s'était laissé aller à se plaindre : « Quelle stupidité de se livrer au travail manuel ! » Elle refusait de

* Californian Institute of Technology.

manger. Elle se plaignait de migraines et de courbatures; elle dépérissait. Mais les masses la rééduquèrent en l'appelant « Mademoiselle » et en la ridiculisant. Elle ne fut pas longue à se transformer. Elle qui voulait rentrer chez elle au bout de trois jours, « elle voudrait maintenant prolonger son séjour », car « elle a compris que cet enseignement la transformait... »

La presse signale sans cesse les risques de déracinement qui guettent les intellectuels. Honte aux étudiants qui se flattent d'avoir une « peau plus claire » que leurs frères ou cousins restés aux champs et dont le visage est tanné par le soleil! Honte aux élèves des collèges qui négligent les activités productives organisées par leur établissement et n'ont de goût que pour l'enseignement général ! Honte à la fierté des bacheliers! « La première année, ce sont encore des paysans; la seconde, ils changent à vue d'œil et se prennent pour quelqu'un; la troisième année, ils méprisent leurs parents. »

Face à ces déviations, un seul correctif efficace : la pression sociale, légalisée, institutionnalisée.

Une tentation permanente : l'embourgeoisement

Une fois de plus, on retrouve, dans un trait essentiel de la révolution chinoise, un souvenir de jeunesse de Mao. Il a confié à Edgar Snow comment, jeune aide-bibliothécaire, il s'était senti méprisé par des intellectuels : « Mon emploi était si modeste que les gens m'évitaient. Une de mes tâches était d'enregistrer le nom des personnes qui venaient lire les journaux. Mais, pour la plupart d'entre eux, je n'existais pas comme être humain. Parmi les lecteurs, je reconnus, par leurs noms, les chefs illustres du *mouvement de la Renaissance*, des hommes comme Fu Szu-nien, Lo Jia-lun et autres pour qui j'éprouvais une forte attirance. J'essayai d'entamer la conversation avec eux sur des sujets politiques et culturels, mais c'étaient des hommes très occupés. Ils n'avaient pas le temps d'écouter un garçon de bibliothèque parlant un dialecte du Sud [2]. »

Cinquante ans après, c'est-peut-être encore l'amertume du jeune provincial, « snobé » par des mandarins bien installés dans leur supériorité, qui point dans les directives du Grand Timonier...

Même une brève expérience de la vie étudiante avait provoqué en lui des changements dont il fut le témoin stupéfait. Il dénonce son propre embourgeoisement. « Les soldats devaient apporter l'eau de l'extérieur de la ville, mais moi, étant étudiant, ne pouvais condescendre au portage; j'achetais l'eau aux porteurs professionnels [3]. » Parce qu'il est entré dans la cohorte des intellectuels, il méprise autant qu'il a été méprisé. Le préjugé mandarinal est

aussi invétéré en Chine que le préjugé nobiliaire dans la France de l'Ancien régime : un intellectuel *dérogerait* s'il s'abaissait au travail manuel.

Cette confession, Mao l'a précisée publiquement dans un discours prononcé à Yenan le 2 mai 1942 : « J'ai pris à l'école des habitudes d'étudiant. Il ne me paraissait pas digne de moi d'effectuer le moindre bout de travail matériel. Je considérais que les seuls individus qui fussent fréquentables étaient les intellectuels, et que les ouvriers, paysans et soldats étaient tous plutôt dégoûtants. Je voulais porter les vêtements d'autres intellectuels, parce que j'estimais qu'ils étaient convenables, mais je refusais de porter des vêtements d'ouvrier, de paysan ou de soldat, parce que je les trouvais crasseux[3]. » Voilà ce que Mao dit de lui-même. La différence entre les intellectuels et les manuels se confondait à ses yeux — comme aux yeux de tous ses camarades — avec la barrière qui sépare le distingué du vulgaire, l'agréable du désagréable, le propre du sale. C'est précisément cette barrière qu'il a voulu faire sauter par la Révolution culturelle.

La mise en quarantaine des intellectuels

« Liu Shao-chi et sa clique soutenaient une thèse révisionniste et bourgeoise inspirée par l'idée de la réconciliation des classes », m'expliquait à Shanghai l'aimable dirigeant du Comité révolutionnaire. « De même, il y a quelques années, Yang Hsien-chen, directeur de l'école du Parti et membre du Comité central, estimait que la lutte des classes n'avait pas lieu de se poursuivre en régime socialiste. C'est une ruse de l'esprit bourgeois que de faire croire qu'il n'y a plus d'esprit bourgeois. Les intellectuels ont toujours trois défauts : la recherche d'une vie facile, l'égoïsme, l'indiscipline. Il n'y a qu'une façon de lutter contre ces défauts, c'est de broyer les intellectuels, en les mettant en quarantaine et en les faisant vivre parmi les ouvriers et les paysans. Bien avant la Révolution culturelle, *les trois-comme et les trois-avec* * nous donnaient déjà cet objectif : depuis, nous n'avons fait que généraliser ce système ».

C'est effectivement de Shanghai qu'est parti avec le plus de vigueur le mouvement de réforme des intellectuels; probablement parce que les intellectuels y étaient plus nombreux que partout ailleurs. Les intellectuels devront renoncer à leur « confort », à leur « arrogance », et se fondre dans une communauté de travail pour « s'inspirer du génie des humbles ».

Vers la fin de la Révolution culturelle, Mao déclarait encore à un visiteur occidental dans une conversation privée[4] : « Les intellectuels

---

* Se nourrir, se loger et travailler comme (et avec) les ouvriers et paysans.

n'avaient aucun contact avec les masses. Le cas d'un professeur de Tsinghua est typique. Maintenant, il va à l'usine, mais bien souvent il ne peut répondre aux questions des ouvriers et des étudiants. Les textes qu'il utilisait étaient vieux de plusieurs dizaines d'années. Un enseignant peut parler à flots, mais il ne peut résoudre des problèmes concrets. Une fois qu'il s'est frotté aux masses, ça va mieux. »

« Les intellectuels sont poussés par une force incoercible à se croire d'une race supérieure, m'affirme Hsu Ching-hsien. Cette prétention est ridicule, mais quand ils se sont fait rééduquer par les ouvriers, les paysans et les soldats, ils deviennent plus raisonnables. On peut faire quelque chose d'eux.

— Comment définissez-vous l'intellectuel? A partir de quel moment mérite-t-on ce qualificatif?

— Les intellectuels sont les diplômés de l'école secondaire.

— Le premier cycle ou le second cycle?

— Le premier cycle suffit. »

C'est comme si, en France, l'on classait intellectuel tout titulaire du brevet. Quand tous les Chinois auront atteint ce niveau (et la scolarisation progresse si vite qu'ils devraient l'atteindre d'ici la fin du siècle), échapperont-ils aux défauts de leur catégorie?

La pulvérisation des classes

L'Occidental qui entend parler sans cesse en Chine de « bourgeois », de « privilégiés », ne saisit pas très bien de quoi il s'agit. Il a l'impression de se trouver dans la société la plus nivelée du monde. Jeunes ou vieux, hommes ou femmes, citadins ou ruraux, tous les Chinois s'habillent de la même manière.

Une seule classe, innombrable et homogène. Un seul type d'hommes : des travailleurs aux mains calleuses. Une lutte des classes peut-elle s'y maintenir?

C'est justement parce que le maoïsme est vigilant à dénoncer toute tentative de cesser « d'être peuple », que la Chine a un aspect plus « peuple » qu'aucun autre pays au monde. L'obsession de la lutte contre la bourgeoisie est la condition de la disparition de la classe bourgeoise.

Les activistes de gauche, comme en tout pays, ont vite trouvé que l'on ne pourchassait pas assez vigoureusement « l'esprit bourgeois ». La jeunesse du Hunan a publié, au plus fort de la Révolution culturelle, de bien curieux documents. Encore qu'elle n'ait sans doute pas lu le livre de Milovan Djilas sur *La nouvelle classe dirigeante*, elle dénonce fiévreusement la « nouvelle aristocratie » et la « nouvelle bourgeoisie », la « restauration du capitalisme », la « domi-

nation de la bureaucratie » sous l'emprise desquels sont tombés, selon elle, le Parti, l'armée, les cadres de la nation. Elle fonde le mouvement du *Cheng wu lien* [5] pour dénoncer « l'antagonisme entre la nouvelle bourgeoisie bureaucratique et les masses populaires ».

« Les anciens détenteurs du pouvoir exercent, sous la conduite de Chou En-lai, leur dictature bourgeoise » : exactement comme avant la Libération. Ils « dupent les masses encore fascinées par les coûtumes social-réactionnaires ». On n'a pas osé couper « le mal dans sa racine en supprimant les réactionnaires et les bureaucrates au service des tendances réactionnaires ». On s'est contenté de « débusquer quelques coupables isolés ». On a bien congédié quelques fonctionnaires, mais « ce sont des ruses de guerre pour mieux conserver l'ancien système ». Mao, en 1968, a renoncé à poursuivre la révolution et est devenu « le prisonnier des bourgeois »; il a « baissé les bras » devant ceux qui s'arrangent pour « étouffer la révolution ».

Quel aveu pathétique dans ces protestations du mouvement gauchiste du *Cheng wu lien* ! Avant d'être à leur tour dénoncés à la vindicte des masses, les dirigeants du *Cheng wu lien* ont essayé de les entraîner à l'assaut d'une hiérarchie inexpugnable. Leurs passions iconoclastes n'étaient-elles pas dans le droit fil de celles de Mao? Mao n'a-t-il pas vu sous ses yeux la société se stratifier, la hiérarchisation se reconstituer, les classes renaître, son idéal d'égalitarisme s'anéantir? Il ne s'est pas incliné devant cette loi de la nature; il a fait appel aux jeunes pour tout briser. Peut-on leur en vouloir, s'ils s'indignent des résistances qu'ils rencontrent?

Le but que les communistes de type soviétique ont depuis longtemps renoncé à atteindre — établir une société de type complètement égalitaire —, Mao le poursuit obstinément. Tout ce qui distingue l'individu est mauvais, tout ce qui le confond dans la masse est bon. Dans l'armée, on a supprimé les galons. Peut-être est-ce aussi la raison pour laquelle on ne cherche pas à faire des prouesses en matière de logement : plus les Chinois s'entassent dans des pièces transformées en dortoirs, mieux s'installe la société collectiviste. L'enseignement, les danses, les jeux, les mouvements rythmiques, l'information façonnent une manière commune de penser et de vivre.

La société chinoise est celle du brassage ininterrompu. Le principe est le même que celui des stations d'épuration, où de puissants mécanismes agitateurs déchiquètent les matières et introduisent artificiellement dans le courant les aérobies qui abondent naturellement dans les torrents de montagne. Les milliers de clans et de castes dont était composée l'ancienne société chinoise, réduits en miettes, frottés les uns contre les autres, parcourus de bulles d'air, s'épurent et se régénèrent à leur contact mutuel.

Tout homme en vaut un autre

Kuo Mo-jo me dit à mi-voix : « Il faut que les hommes soient pareils aux vagues de la mer, qu'on ne parvienne pas à les distinguer, qu'ils puissent à tout moment prendre la place les uns des autres. »

Le grand rêve de l'homme unidimensionnel : pour supprimer les classes et les castes, il faut supprimer toute spécialisation. « Nous renonçons, poursuit Kuo Mo-jo, au principe : *moi, j'enseigne et toi tu cultives ton champ, chacun s'occupe de ses affaires.* Nous suivons le principe inverse : *le paysan enseigne, l'enseignant cultive le champ, chacun se prépare à prendre la place de l'autre.* » Voilà pourquoi les grandes universités renferment de petites usines, les grandes usines de petites universités, les villages des ateliers, et les combinats des fermes. Rapprocher l'intellectuel du manuel ou l'ouvrier du paysan? Beaucoup plus que cela : faire qu'il n'y ait plus qu'une seule race d'hommes, tous à la fois ouvriers et paysans, manuels et intellectuels. La « triple union », sans cesse invoquée, n'a pas deux fois le même sens. Tantôt ce sont les « soldats — cadres — masses révolutionnaires ». Tantôt les « paysans — ouvriers — soldats ». Tantôt les « intellectuels — ouvriers — paysans ». Tantôt les « enseignants — étudiants — prolétaires ». Tantôt c'est la « triple union des âges », inventée par Chou En-lai : « vieux — jeunes — âge moyen ». De toutes façons, la formule énonce un acte de foi dans la vertu du mélange : le rapprochement de catégories différentes renouvelle les structures et injecte un sang frais.

Chacun doit veiller à réaliser en soi une harmonieuse « triple union ». L'interprète qui m'est particulièrement attaché, Chou Chen-tung, est un jeune diplomate de carrière — dans la mesure où on peut parler d'une carrière dans un système qui en nie le principe, puisque chacun doit être prêt à tout instant à se laisser mobiliser pour la tâche à laquelle la révolution le désigne. A lui seul, il est un exemple de la « triple union » entre les intellectuels, les soldats et les prolétaires : il est passé à la fois par l'université, par l'armée et par la rééducation à la campagne. De l'intellectuel, il a l'élocution exacte, le geste racé, le sens raffiné des nuances. Du militaire, il a la ponctualité, le sens et le respect de l'autorité. Du prolétaire, il a, sinon l'apparence, du moins l'idéologie. Les morceaux de propagande les plus simplistes, quand il les traduit, acquièrent mesure et force de conviction, parés du doux sourire qui rayonne derrière ses fines lunettes. A ce degré de raffinement, la pratique intérieure de la « triple union » atteint à la perfection des *Exercices spirituels* de Loyola...

La « directive du 7 mai 1966 » de Mao insiste sur cette idée que l'on trouvait dans les premiers écrits de Marx, et qui a disparu dans les suivants : l'interchangeabilité, seul moyen de faire obstacle à la constitution permanente d'une élite dirigeante. C'est-à-dire d'un pouvoir établi. Ouvrier, soldat, paysan, intellectuel, n'importe qui doit être capable de faire n'importe quoi. « Nous autres propagandistes de la pensée-maotsetung, nous dit un de nos interlocuteurs de l'université Peita, nous sommes prêts à combattre sur tous les fronts : de la révolution, de la production et, s'il le faut, de la guerre. La pioche à la main, nous pouvons retourner la terre; la plume à la main, nous pouvons dénoncer la bourgeoisie; le micro à la main, nous pouvons informer les masses; le fusil à la main, nous pouvons défendre le socialisme. »

Curieusement, cette universelle fluidité rejoint un effort récent en Occident pour accroître la mobilité des qualifications et des emplois. L'habitude du cloisonnement, propre aux sociétés traditionnelles, avait été relayée, dans l'économie industrielle, par une spécialisation à outrance. Ce n'est guère qu'après 1950 que nos sociétés ont commencé à prendre conscience de l'efficacité que donne la polyvalence et se sont attachées à ce que le travailleur fût capable de s'adapter aisément aux transformations du système économique.

La société la plus mandarinale du monde entend parvenir d'un bond à cette souplesse, que les ruses de l'histoire interdisent encore aux sociétés les plus avancées.

Quinze filles aux champs et des cacahuètes

Parmi les histoires édifiantes qu'on nous a racontées, celle des quinze jeunes filles et des petits tas de cacahuètes, attestée par des documents officiels [6], nous a paru la plus significative.

Pendant la Révolution culturelle, des centaines de milliers de jeunes quittèrent volontairement la ville pour aller s'installer à la campagne; non pas seulement pour y respirer le bon air pendant quelques semaines ou quelques mois, mais en vue de s'y établir pour le reste de leur vie. Ainsi firent quinze jeunes lycéennes de Talien [7], parties dans un grand élan pour se régénérer en travaillant de leurs mains.

Aller au peuple pour être peuple... « En mai 1966, alors que la montagne se couvrait de fleurs, des tambours battirent et des gongs résonnèrent dans un petit village perché sur une colline »... Ce décor idyllique sert de cadre à la prise de conscience révolutionnaire. « La grand-mère Lin, qui avait beaucoup souffert dans le passé et détestait profondément l'ancienne société, se leva ce jour-là plus tôt

que d'habitude et prépara pour les jeunes filles un repas en souvenir des souffrances passées. » Il consistait en galettes de son et en soupe faite avec des plantes sauvages au goût piquant. « Grand-maman Lin posa les galettes sur la table. Elle se mit à raconter son passé, comment elle était obligée de mendier sa nourriture et comment les propriétaires se plaisaient à exciter et lancer leurs chiens sauvages contre elle... Les jeunes filles pleurèrent avec elle et mangèrent les galettes de son et la soupe aux herbes amères. »

Le premier bénéfice de cette vie paysanne est de faire comprendre aux jeunes citadines le sens profond de la pensée-maotsetung et la nécessité d'échapper aux pratiques du révisionnisme : « Grand-maman Lin fut saisie d'une violente colère et demanda aux jeunes filles : « Ce grand coquin de Khrouchtchev chinois prétend qu'*exploiter les gens comporte des avantages;* il veut que nous revenions au passé et recommencions à souffrir. Pouvons-nous permettre cela? — Jamais! » s'écrièrent toutes les personnes présentes. Les cris de « A bas le Khrouchtchev chinois! » et de « Longue vie au président Mao! Une longue, longue vie à lui! » retentirent dans toute la petite vallée. »

Un incident devait ouvrir les yeux des quinze filles plus qu'aucune leçon théorique. Dans une grange, les membres de la commune étaient en train de trier des cacahuètes. Soudain, une femme « appartenant aux éléments malsains » s'écria : « Laissez-nous mettre en petits tas ce que nous avons trié, pour que les primes soient réparties selon la quantité cueillie par chacun de nous. C'est ainsi qu'on créera de l'émulation. » Quand les jeunes filles entendirent cela, elles comprirent aussitôt qu'il ne s'agissait pas là d'une petite affaire, mais qu'il en allait de la lutte des classes. Cette nuit-là, elles firent le tour des maisons de paysans pour étudier avec eux la doctrine du président Mao : « La politique commande, c'est l'âme de tout. » Elles critiquèrent et nièrent les théories révisionnistes du Khrouchtchev chinois, d'après lesquelles on doit faire en sorte que « la production commande », employer des « stimulants matériels », étendre les jardins privés et les marchés libres.

Tard dans la nuit, les jeunes filles ainsi que les petits et moyens paysans coururent à la grange. Quand ils virent les petits tas de cacahuètes sur le sol, ils pensèrent que ce n'étaient pas « des tas de cacahuètes », mais « des tas d'égoïsme ». Ils s'emparèrent de pelles en bois et rassemblèrent tous les petits tas en un gros tas collectif.

Le lendemain, les jeunes filles confectionnèrent un drapeau d'un rouge éclatant, sur lequel ces mots rayonnaient : « lutte contre toi-même, conspue le révisionnisme! » Tenant haut ce drapeau, elles se rendirent à la grange. Elles plantèrent le drapeau devant ceux qui triaient consciencieusement des cacahuètes pour la cause

révolutionnaire, vite et proprement. C'est ainsi que les jeunes lycéennes « passèrent deux années de lutte dans l'intimité de la pensée invincible de Mao Tse-tung ».

Transportées par la découverte qu'elles avaient faite, et la résistance victorieuse qu'elles avaient opposée au traître insidieusement mêlé à elles sous la forme d'une « femme appartenant aux éléments malsains », elles décidèrent de prendre racine dans le village de montagne. Aujourd'hui, elles sont présentées en exemple à tous les lycéens et lycéennes de Chine.

Le hsia-fang : *châtiment ou privilège?*

Rien ne montre mieux l'ambiguïté de la rééducation, que le statut équivoque des stages de travail manuel : promotion enviable dans l'échelle des valeurs révolutionnaires? Déportation redoutée en camps de redressement? L'un ou l'autre, suivant les cas.

« Ceux qui n'ont pas reconnu leurs erreurs, nous a-t-on répété vingt fois, font du travail manuel jusqu'à ce qu'ils aient compris, jusqu'à ce qu'ils aient rejoint la juste ligne. » Du président déchu de la République, Liu Shao-chi, au dernier membre du Parti, du recteur Lu Ping au plus modeste instituteur aux pieds nus, le travail manuel apparaît en même temps comme la punition et comme le salut.

« Faire du travail manuel » signifie « être jeté à la poubelle de l'histoire », quand il s'agit des plus hautes personnalités; mais simplement « être rééduqué », quand il s'agit de menu fretin.

Vous demandez où est passé l'un des dirigeants éliminés dès les débuts de la Révolution culturelle? Ou un de ceux qui, ayant joué un rôle moteur dans la première phase de la Révolution culturelle, ont été à leur tour broyés par la machine qu'ils avaient mise en marche? On vous répond mécaniquement : « Il est là où il doit être » puis : « Il fait du travail manuel » (*hsia-fang*). Combien de temps durera sa rééducation? Nul ne sait. « Tout dépendra de son attitude dans le travail. »

Tout le monde ne fait pas preuve d'une attitude exemplaire. Divers témoignages nous ont confirmé que, pendant la Révolution culturelle, les intellectuels, étudiants ou cadres qui travaillaient dans les communes populaires ont profité des premiers troubles pour s'égailler comme une volée de moineaux.

A Talien, les quinze filles qu'on nous avait citées en exemple durent affronter des groupes de jeunes qui, tout en se prétendant gardes rouges, tentaient d'échapper au *hsia-fang*. Tout indique que bon nombre d'étudiants et de lycéens pensaient comme ces mauvais gardes rouges et non comme ces pures jeunes filles.

On ne secoue pas aisément des habitudes collectives. La coutume des « pieds bandés » ne semblait pas pratiquée pour torturer les femmes, mais pour les rendre inaptes à tout travail et même à la station debout; les Chinois de la bonne société arboraient des ongles longs de plusieurs centimètres, non par souci esthétique, mais pour bien prouver qu'ils ne faisaient rien de leurs dix doigts; avant 1949, les étudiants chinois s'étaient toujours refusés énergiquement à gagner leur vie, à la façon des étudiants anglo-saxons, avec de petits travaux. Aussi comprend-on qu'en pleine Révolution culturelle, les gardes rouges aient saisi le magnifique prétexte de la « surveillance des administrations » pour reprendre le chemin de la ville.

Il fallut l'intervention de l'armée pour organiser la chasse aux gardes rouges et aux « intellectuels dévoyés » qui avaient quitté leur poste. La puissance de l'appareil de propagande n'a pas été de trop pour déclencher le contre-mouvement.

Mais dans le même temps, des mesures d'ostracisme écartaient des candidats sans explications. Beaucoup d'étudiants, convaincus par la propagande, ou comprenant que toutes les portes leur resteraient fermées tant qu'ils n'auraient pas effectué ce stage, ou simplement désireux de changer d'horizon, ont multiplié en vain les tentatives : on ne voulait pas d'eux.

Nous avons recueilli des témoignages comparables à celui de cette lycéenne : « Avec la ferme détermination de montrer que, bourgeoise ou pas, les travaux les plus durs ne me faisaient pas peur, je demandai à être employée dans n'importe quel travail comme « pionnier » dans le lointain désert du Sinkiang, ou comme « travailleur de choc » dans les puits de pétrole de Lanchow. Je savais que ces tâches exigeaient des efforts physiques considérables, et j'avais vraiment envie de prouver à quel point j'étais une communiste déterminée. » Ces régions sont pour la Chine ce que la Sibérie est pour l'Union soviétique. Travailler là constituait un honneur.. « La plupart de mes camarades de classe engagés pour ce travail étaient de ceux qui avaient raté leurs examens [8]. » Pourtant, ses camarades furent pris comme pionniers, elle point. Ainsi, les « origines de classe » d'une jeune bourgeoise peuvent, malgré ses diplômes, la handicaper au point de lui barrer la route du *hsia-fang*; tandis que ces mêmes origines, précisément, en contraignent d'autres à partir en priorité pour ce même *hsia-fang*.

Sans doute faut-il que la rééducation par le travail reste à une place indéterminée entre le châtiment et le privilège, pour que ses objectifs puissent être atteints. Seulement châtiment, elle transformerait la campagne chinoise en d'insupportables camps de travail forcé. Seulement privilège, elle risquerait de voir bientôt son recrutement tari. En un point mystérieux, que personne ne peut situer,

entre ces deux extrêmes, la rééducation par le travail provoque tour à tour la terreur ou l'enthousiasme.

Combien de nos « jeunes messieurs », remarquait l'un de nous, se trouveraient bien d'aller de temps à autre trimer sur l'établi ou vider la fosse à purin ! En Angleterre, aux États-Unis, en Allemagne, on n'accorde pas le diplôme d'ingénieur à un étudiant qui n'a jamais manié la lime et le rabot. Il reste à la France quelques progrès à faire vers cette nouvelle relation entre l'homme et le réel que suscite le travail manuel.

Quelques prouesses de la rééducation en douceur

Le plus étonnant des méthodes chinoises de rééducation, c'est qu'elles semblent se dérouler avec le minimum de drames. « Mieux vaut endoctriner que contraindre », me déclarait, après tant d'autres, Chiang Kuei, dirigeant du Comité révolutionnaire de la province de Nankin, un solide gaillard qui avait dû en voir de toutes les couleurs. Il poursuit avec de grands éclats de rire : « Presque toujours, les choses se passent très bien. Les cadres ou les intellectuels qui ont besoin d'être rééduqués reconnaissent au bout de quelque temps les bienfaits de la rééducation; ils en redemandent. C'est alors seulement qu'on peut les renvoyer chez eux. »

Parmi tant de cadres qui se reprochent d'être restés isolés des masses, parmi tant d'étudiants qui comprennent qu'ils doivent transformer leur vision du monde, parmi tant de professeurs qui battent leur coulpe pour être restés bourgeois, combien témoignent avec sincérité d'une ascèse spirituelle authentiquement vécue? Combien rongent secrètement leur frein, ne clamant hypocritement leur conversion que pour abréger leurs épreuves? Il est bien difficile de répondre. En revanche, il semble que, si les moindres pensées hétérodoxes sont pourchassées sans pitié, elles le sont avec un minimum de violence physique. Bien que quatre cinquièmes des membres de l'Académie des sciences aient été dispersés en province, aucun ne paraît avoir été tué ni même mis en prison.

Placardée à l'entrée du combinat sidérurgique de Wuhan, une directive de Mao, en date du 11 septembre 1968, proclame : « Parmi les étudiants formés à la vieille école, ceux qui peuvent s'intégrer aux masses sont nombreux; ils sont les bienvenus parmi les ouvriers, paysans et soldats. » De fait, il doit arriver souvent que des ouvriers, paysans et soldats accueillent avec bienveillance des intellectuels déchus. Quelques mots d'amitié inspirés par la pitié peuvent changer le cours d'une âme, rendre du courage au désespéré. « Les irrécupérables, m'assure Chiang Kuei entre deux claques sur sa cuisse, sont très rares : ceux qui s'obstinent dans la voie

capitaliste et ne veulent pas comprendre. Même à ceux-là, nous laissons une voie de sortie; nous nous contentons de les soumettre au redressement autant d'années qu'il faudra. » La plupart seront récupérés un jour ou l'autre : ceux qui sont assez ébranlés pour adhérer sans arrière-pensée à la religion de masse, ou assez souples pour faire semblant; autrement dit, ceux qui jouent le jeu. Au contraire, ceux qui refusent la rééducation continueront de la subir. Telle est l'ironie du *hsia-fang*.

Du frottement mutuel jaillit la lumière

Quel survivant de Verdun, quel ancien prisonnier en Allemagne, ne s'attendrit au souvenir de la vie commune dont il a fait alors la découverte? Le « régiment », les « tranchées », « les camps », ont enseigné le dépassement en même temps que la promiscuité. Les intellectuels ont été arrachés à leurs livres, les bourgeois à leur milieu trié sur le volet, les provinciaux à leur vase clos, les manuels à la médiocrité. Plongés dans des réalités de boue et de sang, incités à se dépasser par la présence du danger, ils ont reçu un baptême de réel, classes et races confondues. Plus d'un citadin chinois, transplanté dans un village de la montagne ou une usine lointaine, a dû ressentir un élan comparable, en se soustrayant au train-train quotidien. Beaucoup, nous dit-on, ont souhaité rester, parce que cette expérience leur a paru plus riche que leur vie antérieure; tels ces prêtres-ouvriers qui, devenus, sans esprit de retour, ouvriers permanents, syndicalistes agressifs, pères de famille, ont cessé d'être prêtres — absorbés par leur expérience.

Combien d'intellectuels chinois ont ressenti cet appel? Pas de statistiques dans ce domaine plus que dans les autres. Impossible de savoir la proportion des citadins qui reviennent de leurs stages de travail manuel, de ceux qui n'en reviennent pas parce qu'on les condamne à rester, de ceux qui ne souhaitent plus en revenir. En tout cas, volontairement ou non, une part de ces cadres, enseignants, bureaucrates, artistes restent dans les campagnes. Au lieu de l'exode rural dont souffrent les nations industrialisées, ils alimentent un « exode urbain », auquel Mao tient par-dessus tout, de manière à rééquilibrer le territoire et à créer des liens indissolubles entre les citadins et les ruraux.

Ainsi, les Écoles du 7 mai et les camps de travail stabilisent la société, en même temps qu'ils la mobilisent. Par eux, la Révolution culturelle a répandu sur le pays, dans un mouvement incoercible, des millions d'hommes et de femmes qui seraient restés dans les villes; mais c'est pour assurer un équilibre durable entre la ville et la campagne.

On nous parle avec lyrisme de l'éblouissante clarté qui jaillit de

ces mélanges de milieux, comme si se produisait, dans la vie sociale, le même phénomène de lumière provoquée par frottement, que les physiciens nomment *triboluminescence*. Les fonctionnaires envoyés aux champs trouvent, au milieu de leur travail, des accents de poète que le sous-préfet de Daudet aurait enviés :

Que je garde les porcs ou les moutons
Je fais toujours la révolution.
Que l'univers entier rayonne
Dans l'éclat de la puissance rouge,
Voilà le but de mes pensées [9].

Selon la conviction révolutionnaire que proclament les adeptes — ou victimes — du *hsia-fang*, ils auront ou non des chances de refaire leur vie. Ils ne peuvent plus douter que la lutte des classes est inévitable et que la révolution ne s'arrêtera pas. S'ils ne partent pas à l'assaut des habitudes acquises et des positions tenues par les bourgeois qu'ils furent, ils seront eux-mêmes broyés.

Le lavage de cerveau périodique

« Encore et toujours, me dit Hsu Ching-hsien, le jeune dirigeant du Comité révolutionnaire de Shanghai, il faut se laver le cerveau. Si l'on oubliait de le faire de temps en temps, l'esprit capitaliste reviendrait aussitôt. Ce lavage est pénible; on en ressent encore des douleurs longtemps après. C'est précisément pour cela qu'il faut le faire. Si l'on n'en souffrait pas, cela voudrait dire qu'il est devenu inutile. »

Il poursuit avec son sourire de Bouddha :

« Dans la vie d'un homme, il faut dix, cent lavages de cerveau. Dans la vie de la Chine, il faut dix, cent Révolutions culturelles, si l'on veut qu'elle reste rouge pendant mille et dix mille ans. La dictature du prolétariat ne peut s'établir qu'en extirpant toute influence bourgeoise. Il suffirait d'oublier un instant la lutte des classes, pour qu'on assiste inévitablement à une restauration contre-révolutionnaire, en chaque Chinois comme dans toute la Chine. Le Parti communiste deviendrait un parti révisionniste, c'est-à-dire fasciste. On verrait toute la Chine changer sa couleur, comme elle a déjà failli le faire. Le rouge ne tient pas facilement; il passe.

— Croyez-vous, demandé-je, que les différences s'effaceront entre techniciens et paysans, entre travail manuel et travail intellectuel, entre ville et campagne? Est-ce que la diversité d'origine de la jeunesse ne tend pas à se reconstituer? »

Hsu Ching-hsien frotte négligemment avec un savon invisible ses belles mains soignées :

« Bien sûr, tant qu'un garçon ou une fille n'ont pas été trempés dans les luttes révolutionnaires, ils risquent de succomber à la tentation de désirer une vie aisée, c'est-à-dire de restaurer le capitalisme. Il faut sans cesse détruire cette tentation. »

Le danger menace les jeunes autant que les adultes, puisqu'il provient d'une nature humaine toujours prête à renaître.

« Si nous essayons d'inculquer aux jeunes un marxisme-léninisme inspiré du passé, la révolution s'arrêtera. Ce n'est pas en enseignant des dogmes, c'est en trempant la volonté prolétarienne des jeunes que nous ferons d'eux les héritiers de la cause révolutionnaire. Il n'y a pas de rouge-né. Les jeunes qui étaient encore trop petits pour prendre une part active à la Révolution culturelle doivent tous faire une révolution pour leur compte. »

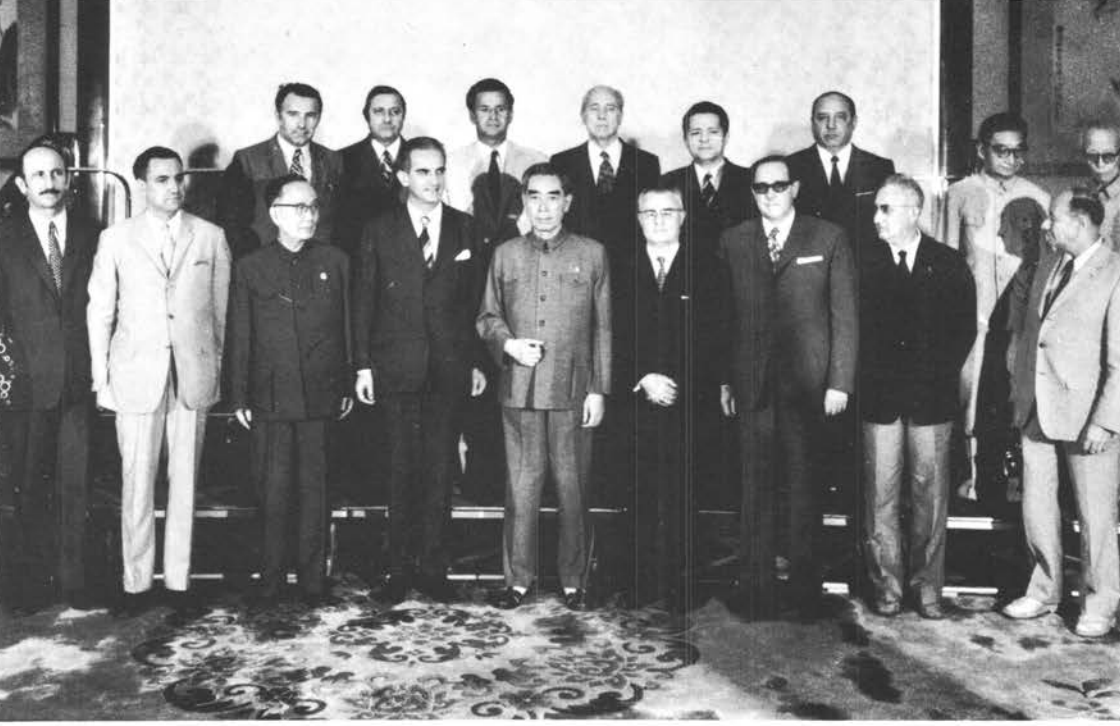
« *Tire-au-flanc* » *et activistes*

« Les cadres et intellectuels qui sont envoyés en rééducation sont-ils vraiment animés du zèle révolutionnaire, ou bien cherchent-ils à en faire le moins possible? » Si je posai cette question à Hsu Ching-hsien, ce n'est pas que nous eussions remarqué, à travers la campagne ou sur les chantiers, beaucoup de ces « tire-au-flanc » qui frappent l'observateur dans les chantiers d'Union soviétique, ou de Pologne, ou d'ailleurs... A vrai dire, nous avions surtout repéré des travailleurs affairés : non pas, certes, très rapides, mais précis et réguliers. La nonchalance qu'un système étatique semble sécréter partout, serait-elle absente des Écoles du 7 mai et autres chantiers de redressement?

« Hélas, me répondit Hsu Ching-hsien avec une joyeuse franchise, il y a beaucoup de mauvais éléments qui se glissent dans le nombre et qui introduisent le goût du confort et de la paresse. Il y a quelque temps, les élèves d'une École d'art dramatique, qui avaient été envoyés dans la campagne faire leur service agricole, s'étaient organisés pour passer des vacances confortables. Ils s'étaient installés dans une maison de maître et y menaient la vie de château. Ils passaient leur temps à s'amuser et à jouer de la flûte. On ne s'est aperçu qu'au bout de trois mois qu'ils n'avaient pas coupé leurs cannes à sucre. Ils s'étaient contentés de faire semblant pendant une inspection, puis s'étaient reposés. Des cas semblables sont relevés de temps à autre. Il nous reste beaucoup à faire pour insuffler aux masses l'énergie révolutionnaire. Heureusement, à côté de quelques moutons noirs, il y a beaucoup de moutons blancs.

— Les jeunes demandent-ils à revenir aux principes austères qui étaient en honneur à Yenan?

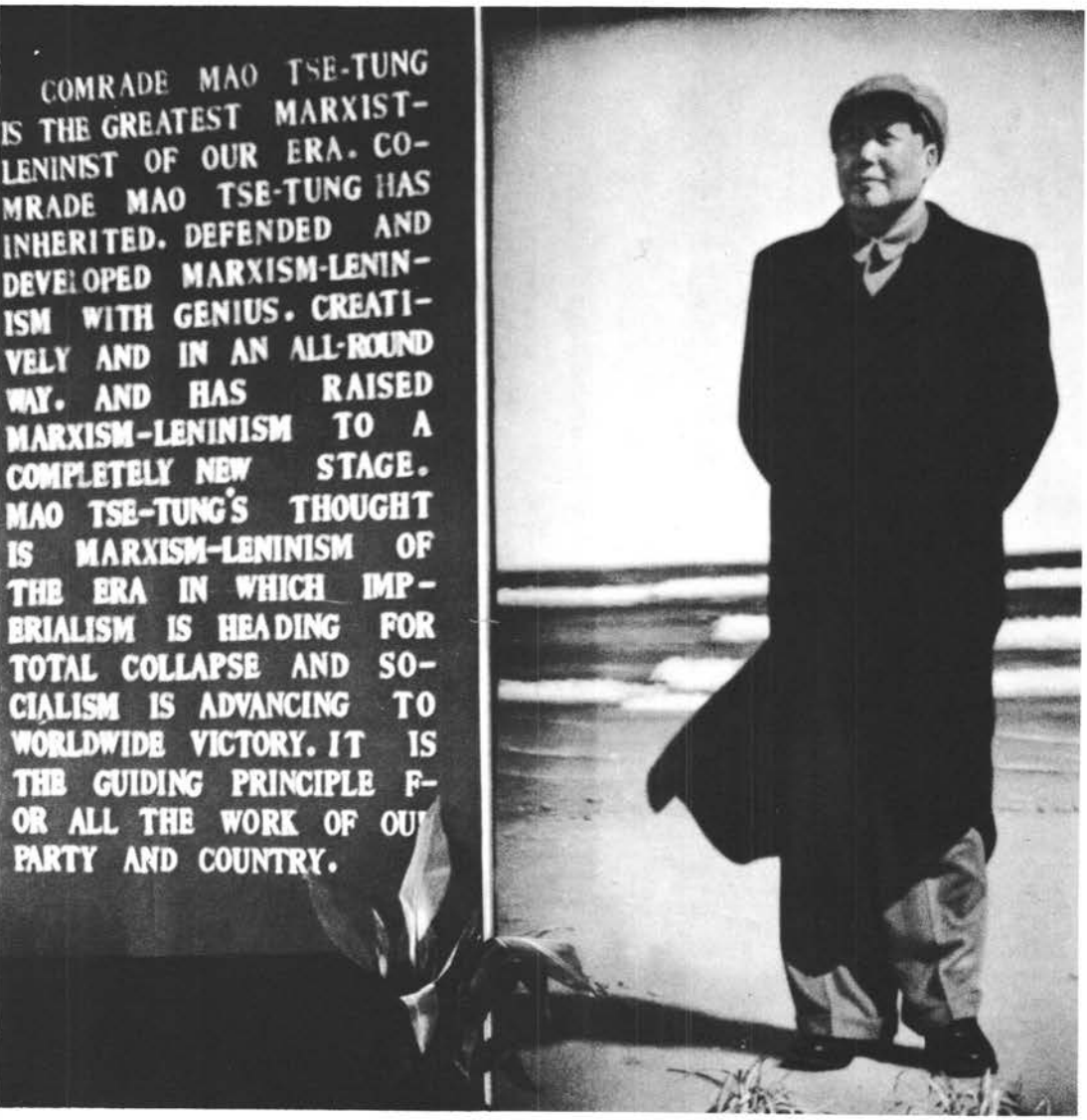
— La grande majorité des jeunes d'aujourd'hui veulent être à la fois travailleurs, intellectuels et soldats. Ils sentent que la politique



1. La délégation parlementaire pose avec le Premier ministre Chou En-lai et le Président Kuo Mo-jo.

2. Un des entretiens d'Alain Peyrefitte avec le Premier ministre Chou En-lai.

3. A Wuhan, sous un Mao nimbé de lumière, les dirigeants du Comité révolutionnaire de la province.



4. Dans les aérogares — ici, celle de Sian —, portrait et slogans accueillent le voyageur.

5. A Yenan, point d'aboutissement de la Longue Marche, une grotte où Mao habitait comme un paysan.

6. Intérieur d'une des quatre grottes de Yenan — maintenant lieux de pèlerinage — où Mao a vécu onze ans.

7. Paysans battant le blé au fléau dans la province du Shensi.

8. Une commune rurale dans le Hopeh : enfants, hommes, femmes au travail.

9. Jeune ouvrière à l'entrée d'une aciérie dans la banlieue de Wuhan.

10. Près du Palais d'Été aux environs de Pékin, une grand-mère promène ses petits-enfants.

11. La multitude : enfants et adultes d'une commune populaire se préparent à assister à un spectacle révolutionnaire en plein air.

12. Dans le port de Shanghai, les jonques traditionnelles cotoient les cargos chinois et étrangers.

13. Bicyclettes neuves, montres-bracelets, sandales, ceintures en plastique témoignent de l'élévation du niveau de vie.

14. L'école de ballets de Shanghai. L'art doit participer à la révolution.

15. Au complexe sidérurgique de Wuhan, un ouvrier travaille 6 jours par semaine, sans congé annuel, pour 60 yuans (135 francs) par mois.

16. Installations rudimentaires d'une fonderie.

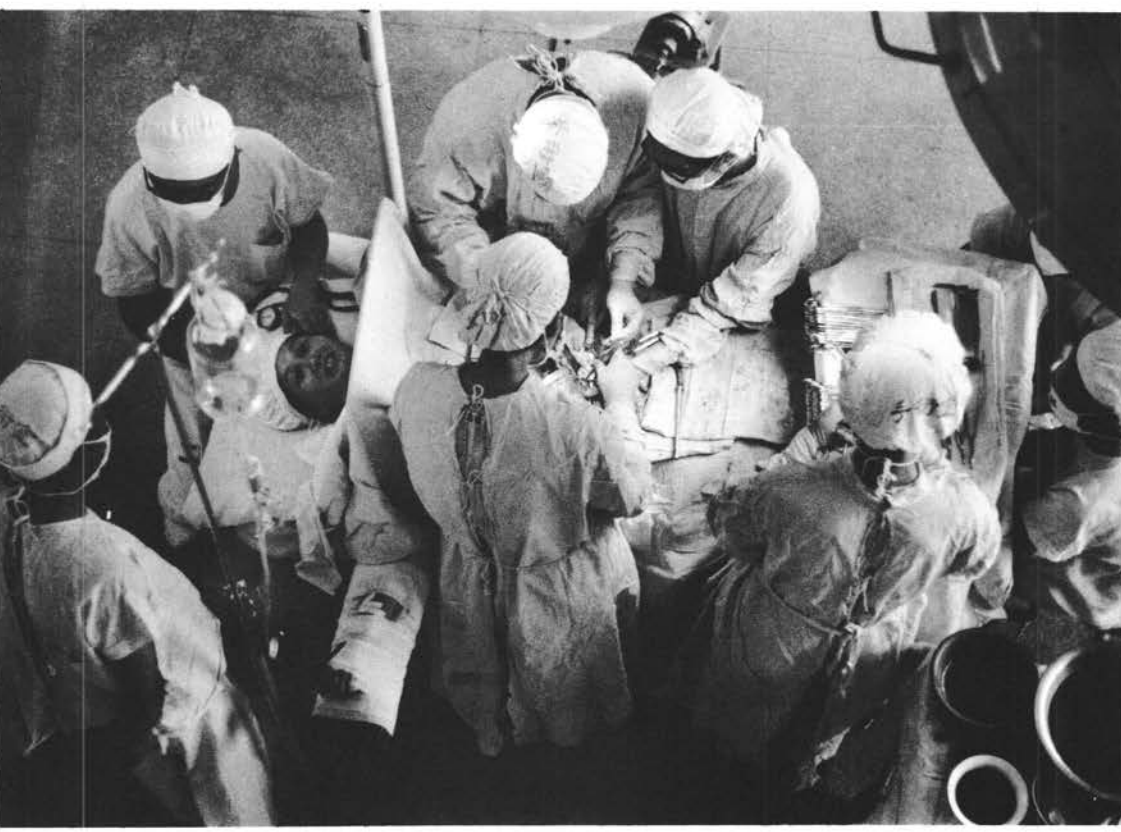
17. Le poète, archéologue, historien Kuo Mo-jo, octogénaire, une gloire nationale.

18. Le Prince Sihanouk dit de Mao Tse-tung : « nous sommes des frères ».

19. La leçon de français à l'Université de Pékin. Les étudiants : des ouvriers, des soldats, des paysans. « Un révolutionnaire ose reconnaître ses fautes et les corrige rapidement ».

20. La leçon de pensée-mao : dans une commune populaire, lecture commentée du *Quotidien du Peuple*.

21. Loisirs du dimanche dans un parc de Shanghai.



22. Extraction d'un kyste ovarien sous insensibilisation par acupuncture.

23. La Cité Interdite; dans le fond, le Palais du Peuple et le Musée de la Révolution.

24. Adolescents regardant à travers les vitres, les salles interdites du Palais Impérial.

25. Amoureux dans un parc de Shanghaï.

26. Journaux mureaux écrits et peints à la main. *(ta-tzu-pao)*.

27. Dès qu'on passe la frontière, vers Hong Kong, un spectacle qui a disparu en Chine populaire : une vieille mendiante.

doit primer la technique, mais sans la faire disparaître. Ils aspirent à retourner à la pureté d'autrefois. Ils entendent se préparer à la guerre populaire, même si cette guerre ne doit se dérouler que sur le front de la production. »

A en croire Hsu Ching-hsien, ce sont, une fois de plus, les mystiques qui l'emportent dans ce pays. Pour combien de temps? Les propos de ce révolutionnaire charmeur résonnent dans notre mémoire : « Dans la vie de la Chine, il faut dix, cent Révolutions culturelles... Dans la vie d'un homme, dix, cent lavages de cerveau... »

Chapitre XI

« Sur des pensers nouveaux... » ou Un art révolutionnaire conservateur

Du « pop'art » sur tous les murs

Les *ta-tzu-pao* ne constituent pas seulement un puissant moyen de communiquer. Une fois leur journée de travail finie, des ouvriers, des paysans, des adolescents passent des nuits entières à dessiner, à écrire, à peindre — c'est tout un, puisque écrire, en chinois, exige déjà de dessiner et de peindre. Ils ne composent pas leurs caractères et leurs illustrations à la diable : ils recherchent la forme la plus heureuse, pliant visiblement leur inspiration à une exigence esthétique. Ils savent que, parmi des milliers de *ta-tzu-pao*, les plus lus seront ceux qui attireront l'œil par le style le plus plaisant : caricatures de bureaucrates ou de révisionnistes, portraits resplendissants de Mao, élan d'un partisan qui surgit du fourré, paysan en équilibre sur son tracteur. C'est vraiment un art de masse que la Révolution culturelle a fait jaillir.

L'un des membres de notre mission proteste : un art, ces affiches où le poncif le dispute à la gaucherie? Un art, alors que tous les grands artistes ont été « déportés » dans les « Écoles du 7 mai » ou autres camps de redressement? Il eût été bien surprenant, reconnaissons-le, que le gigantesque nivellement qui atteint toute chose en Chine, ne produisît pas ici aussi son effet. Le peintre à la mode a disparu, comme a disparu le « patron » industriel ou scientifique, le « mandarin » médical ou universitaire : on ne célèbre plus aucune individualité, si ce n'est, par compensation, celle du Grand Enseignant; le talent créateur n'est reconnu qu'aux masses.

Le peuple est donc invité à devenir peintre lui-même. La Chine a envoyé ses artistes aux champs; mais l'homme des champs est devenu artiste. Chez nous, les peintres en bâtiment ont beau s'appeler « artistes-peintres », nul ne s'y trompe : le *vrai* peintre est un artiste, c'est-à-dire un « monsieur », fût-il bohême; le peintre en bâtiment est un artisan, c'est-à-dire un ouvrier. En Chine, il est difficile de distinguer entre l'artiste, l'artisan, l'ouvrier qualifié. D'un bout à l'autre de la République populaire, des paysans décorent les murs de leur maison; des employés municipaux, juchés sur des

échelles, colorient de gigantesques panneaux qui représentent un soldat ployant sous un sac de blé ou un ouvrier porteur de mitraillette, les enfants décorent de leurs dessins à l'aquarelle les parois de leurs salles de classe; les travailleurs, celles de leurs entreprises.

Créateurs, ces artistes spontanés le sont rarement. Ils procèdent surtout par imitation, à la manière des élèves des cours de peinture qui installent leur chevalet devant la Joconde pour en faire la copie. L'inspiration ne varie pas : un créateur, disait Bergson, « n'a jamais exprimé qu'une seule chose », construisant son propre univers, dans lequel il vit pour toujours. Et en Chine, l'inspiration est collective; ce n'est pas l'individu qui est créateur, puisqu'il ne fait que refléter docilement les modèles admis. C'est le peuple chinois tout entier. Il a couvert le pays d'images de Mao, ou d'idéogrammes découpés dans du papier doré : on les retrouve d'un bout à l'autre de la Chine; mais on ne les trouve qu'en Chine.

Les « Gobelins » de Hangchow

Nous passons une matinée à visiter la fabrique de soieries et de tapisseries de Hangchow. Dans une salle dont les fenêtres donnent sur un lac ombragé de saules, des hommes et des femmes se penchent sur des cartons, où ils reportent à des échelles variables les traits de paysages ou de portraits-types que leur présentent des cartes postales : la maison natale de Mao à Shaoshan; le premier poste révolutionnaire établi par Mao sur les monts Chingkang; Mao parlant à Canton devant l'Institut du Mouvement des Paysans; ou encore le portrait de Chou En-lai; ceux de Marx, Engels, Lénine et Staline; ceux des chefs de nations-sœurs, Norodom Sihanouk et Enver Hodja; des scènes tirées des ballets révolutionnaires. Au total, une vingtaine de modèles préalablement sélectionnés, que l'on transpose sans arrêt en toutes dimensions et en diverses matières, en couleurs ou en gris et blanc.

Une fois les cartons établis dans les proportions voulues et agréés par le Comité révolutionnaire de la fabrique, le travail de l'artiste cède la place à l'électronique : I.B.M. après Lurçat. Cinq cents machines automatiques, six cent mille fiches perforées permettent de tisser des tapisseries sur une cadence plusieurs milliers de fois supérieure à celle du travail manuel. « Invention, nous assure-t-on, des ouvriers de la fabrique.

— Vraiment? Ils n'ont pas été aidés par les ingénieurs? Ils ne se sont pas inspirés de techniques étrangères?

— Non, non, ce sont les larges masses qui ont imaginé et mis au point ce procédé. »

Tout vient des larges masses et y retourne : le choix des modèles — ceux que préfèrent les masses —; la mise au point des cartons par des artistes voués à l'anonymat; le procédé ultra-moderne de fabrication.

Les neuf cents ouvriers de la manufacture travaillent en trois équipes, comme dans la plupart des entreprises chinoises, tant sont exigeants les besoins de la production : de toutes les provinces, pleuvent les commandes. Chaque maison du peuple, foyer culturel, et jusqu'au plus modeste logement familial, demandent Mao en peignoir de bain après sa fameuse descente du Yang-tzu, ou Mao jouant au ping-pong, ou Mao levant le bras à la tribune de la Porte de la Paix céleste pour saluer les milliers de gardes rouges qui défilent devant lui.

« Nous avons beau augmenter la cadence, nous explique le dirigeant du Comité révolutionnaire, nous n'arrivons pas à faire face à la demande. Avant la Révolution culturelle, cette fabrique tissait essentiellement des scènes figurant des empereurs sous leur dais, des courtisanes en chaises à porteur, des danseuses de la cour, des mandarins. Le peuple ne s'intéresse plus à ces défroques de l'ancienne société. Ce qu'il veut, ce sont des scènes de la vie d'aujourd'hui. Et il demande la couleur, plutôt que le noir et blanc. »

De la machine à tisser sortent ainsi, en douze couleurs, sans la moindre erreur ni surprise, à un rythme de mitrailleuse, la verrue au menton de Mao, la goutte d'eau qui sèche sur son orteil, la pointe de la moustache de Staline ou de la barbiche de Lénine, l'iris brillant de malice de Chou En-lai.

Des productions artistiques au kilo

Cette manufacture des Gobelins à la mesure de la Chine de Mao, ses productions sont-elles moins artistiques que les tapisseries qui représentaient le Roi Soleil d'après les cartons de Le Brun? Les premières ont en tout cas sur les secondes l'infériorité — pour un amateur de choses rares —, la supériorité — pour un adepte du populisme — d'être tirées à des millions d'exemplaires, et de valoir entre une fraction de yuan et une dizaine de yuans *, selon qu'on les veut assez grandes pour orner une porte, ou le mur d'une salle de conférences.

Faut-il considérer comme artistiques des productions que l'on mesure au mètre carré ou au kilo? Les dirigeants du Comité révolutionnaire de la fabrique de Hangchow nous indiquent avec orgueil l'objectif des travailleurs : battre leurs propres records; après un

* De moins d'un franc à une vingtaine de francs.

Mao de 2,20 m de hauteur et de 1,54 m de large, tisser un autre Mao encore plus haut et plus large, et monté, celui-là, sur un bateau puisque, « à la révolution, il faut un bon timonier »; 10 000 fiches perforées avaient suffi pour la précédente performance; il n'en faudra pas moins de 30 000 pour celle-là.

Relèvent-ils du domaine de l'art, ces éventails aux motifs révolutionnaires, ces carpettes, ces dessus de cheminées à thèmes contemporains, en vente aux rayons des grands magasins, dans l'attente de clients qui ne se bousculent guère?

L'Occidental trouve mieux son compte dans de rares boutiques de Pékin, de Shanghai, de Canton, qui offrent encore à l'amateur d'admirables éventails et des paravents de laque, des miniatures représentant des scènes de la cour ou de la vie mandarinale, des promenades sur un lac, la rêverie d'une jeune fille sous un saule, le bondissement d'un cerf attelé à un carrosse. Les racines de cet art plongent dans un terreau vieux de quarante siècles. La tradition est encore pleine de sève. La révolution ne pousse guère dans ce sens, mais laisse faire : c'est un jardin qu'elle n'a pas touché.

Un atelier d'art artisanal

De hauts bâtiments austères, récents nous dit-on, mais déjà défraîchis, un crépi qui s'écaille : c'est l'atelier d'artisanat d'art de Pékin. Tung Ching-yang, vice-président de son Comité révolutionnaire, nous en retrace l'histoire. Avant la Libération, les artisans travaillaient à leur compte, mais la concurrence qu'ils se faisaient les mettait à la merci des étrangers qui exploitaient la Chine. A partir de 1949, la collectivisation s'est graduellement opérée. La pratique individuelle a été d'abord coordonnée; puis, en 1952, des coopératives ont été créées; en 1958, trois coopératives ont fusionné pour former cet atelier de huit cents ouvriers.

« En somme, c'est une étatisation progressive? » On fait répéter notre question. Elle n'a pas de sens : l'État n'est pour rien dans ce processus; c'est « l'initiative de la base » qui a « spontanément exigé ce regroupement »...

A Pékin, plus aucun artisan n'exerce seul. D'autres ateliers d'art se consacrent chacun à une seule technique. Celui-là seul les englobe toutes : peinture sur soie, peinture sur verre, laques, émaux cloisonnés, céramiques, sculpture de l'ivoire, du jade, des cornalines, du corail.

« La collectivisation a permis des progrès importants », nous explique-t-on. Les techniques se sont modernisées. En 1965 encore, on pouvait voir dans ce même atelier les cloisonnés cuits au charbon de bois. Aujourd'hui, le passage au feu se fait dans des fours élec-

triques. Pour l'incision des pierres dures, des machines électriques remplacent les machines à pédales de naguère. Des tours mécanisés assurent le polissage des sculptures. Le bleu des céramiques Song, « couleur du ciel après la pluie », atteignait les plus hautes enchères en Occident parce qu'on n'en fabriquait plus : le secret était perdu depuis cinq siècles. Il a été réinventé grâce à la pensée-maotsetung : « retrouvons ce qu'il y a de meilleur dans la tradition ».

Comme toute rationalisation, le progrès industriel fait éclater le processus de fabrication entre divers spécialistes, sauf pour le prototype de chaque série. Ce n'est plus le même homme qui désire créer une forme, l'imagine, la réalise d'un bout à l'autre. L'artiste unique s'efface, l'artisan individuel a disparu : c'est la masse qui s'est faite artisane. La pièce d'ivoire passe de main en main. Un homme se borne à buriner les personnages; un autre à tailler des arbres, ce qui relève, nous explique-t-on, d'un tour de main tout différent. Un canif cisèle un paysage dans du bois dur, un autre s'attarde patiemment aux contours d'un visage. Un travailleur incise des pierres semi-précieuses sur la meule hérissée de sable de diamant; un de ses camarades agglomère les poudres d'ivoire; d'autres, qui ne travaillent qu'à la pince et au pinceau de colle, placent les cloisonnements de cuivre; d'autres encore polissent au tour les huit cents cloisonnés ronds que produit chaque jour l'atelier. Tel imprime de délicats motifs à l'intérieur de flacons miniatures, dont le col laisse à peine passer le mince pinceau; tel autre applique une couche de laque, toujours la même, sur le cuivre des vases. Ici encore, nous nous interrogeons : est-ce de l'art, ce geste adroit que le même travailleur répète huit heures de suite, entouré des membres de la même équipe, avant de céder la place à la seconde équipe, puis à la troisième, lesquelles, en vingt-quatre heures, utiliseront les locaux et installations sans aucune déperdition? Est-ce de l'art, ces objets usinés à des milliers d'exemplaires identiques? Et pourtant, que d'adresse dans ce geste précis, toujours recommencé; que de rêves projetés dans tant de foyers par tous ces paysages romantiques ou ces personnages d'épopée...

Motifs traditionnels et motifs révolutionnaires

Il subsiste quelques artistes qui réalisent la totalité des opérations, depuis la conception jusqu'à la finition. Ce sont ceux qui créent les modèles d'après lesquels des séries seront indéfiniment répétées. Leurs motifs, qu'il s'agisse d'artisanat d'art, de peinture ou de sculpture, s'orientent vers deux directions.

Ou bien, il s'agit d'imiter l'art traditionnel. Voici des boules d'ivoire taillées en dentelles; le sculpteur arrive à ciseler, à partir

des perforations qu'il a ménagées dans la boule extérieure, trente-deux boules, encastrées l'une dans l'autre, et tournant chacune librement : deux ans de travail. Voilà de grands tableaux, des paravents laqués, incrustés de pierres dures. Voilà des oiseaux perchés sur des palmiers; des floralies autour d'un lac; des toits retroussés comme ils l'étaient déjà du temps de Confucius, c'est-à-dire de Périclès.

Ou bien, et c'est le plus souvent le cas, des créations sur des motifs contemporains : un bloc d'ivoire représente l'héroïne du *Détachement féminin rouge* dansant un jeté-battu, sa mitraillette dressée au-dessus de la tête sous les palmiers de l'île de Hainan. Le Grand Pont de Nankin, en pierres dures de couleurs appropriées, surmonté de drapeaux rouges en corail. Un « pont de chaînes » en tourmaline, sculpté en bas-relief sur un tableau laqué, rappelle le souvenir d'un épisode glorieux de la Longue Marche. Une Pagode du Trésor domine de son pain de sucre en topaze les collines escarpées d'un Yenan de quartz rose. Nous nous penchons sur un sculpteur d'ivoire. Il taille une partie de ping-pong : un joueur a les yeux bridés; l'autre est un « long-nez »* : ses mâchoires ne se superposent pas, comme s'il mâchait du *chewing-gum*.

Qui prescrit ces motifs? « Personne. Les travailleurs décident eux-mêmes du choix », affirme-t-on. Mais quand il s'agit de matières précieuses, un bloc de jade, de la feuille d'or, les confie-t-on au travailleur qui en fera la demande? « Non, naturellement, les travailleurs les moins expérimentés font leurs premières armes sur des matériaux courants, bois ou pierres tendres. Le Comité révolutionnaire réserve les matières de grand prix aux artisans les plus doués. » Lesquels ne paraissent pas se soucier de la plus-value qu'ils apportent à ces matériaux. Un vieux sculpteur de corail travaillait depuis six semaines sur une belle pièce; il ne comptait pas lui consacrer au total moins d'un an. On exporterait alors son œuvre par Hong Kong et elle serait vendue trente mille yuans **. Un rapide calcul nous révèle que le prix de cette sculpture équivaudra à vingt-cinq ans de salaire du sculpteur. Mais celui-ci a-t-il seulement été effleuré par l'idée de faire ce calcul lui-même?

Des bouddhas de jade aux partisans en casquette

Ces partisans en casquette qui font claquer au vent un drapeau de corail, ces épisodes de la révolution en palissandre incrusté, est-ce vraiment l'esthétique prolétarienne? L'art chinois s'est donné un contenu révolutionnaire : a-t-il trouvé des formes révolutionnaires?

---

* Surnom donné par les Chinois aux hommes de race blanche.

** Environ 6 millions et demi de nos anciens francs.

Évidemment non, et notre petite troupe s'en montre déçue. On nous répond que l'essentiel est d'avoir introduit massivement des « motifs contemporains ». Au surplus, ajoute-t-on avec humilité, « les réformes sont loin d'être achevées, l'esthétique prolétarienne n'a pas encore pleinement maîtrisé la pensée-maotsetung ». Aux yeux d'un Occidental, le réalisme maoïste rejoint dans le pompier les arts plastiques staliniens, s'il ne les surpasse pas. Mais les critères occidentaux sont-ils appropriés?

Pour l'art, comme dans tous les domaines, le régime a rompu les déterminismes. Aux commandes passées par la Cour, les mandarins ou les riches amateurs d'Occident, il a substitué les commandes des Comités révolutionnaires, de la clientèle prolétarienne, des pays frères. Le goût des ouvriers, paysans et soldats a remplacé celui des « élites ». Qu'il y ait divorce entre les deux, il serait naïf de s'en étonner.

Les vases cloisonnés, les bouddhas de jade, les mandarins d'agate, les palanquins d'améthyste ont été brisés par les gardes rouges en 1966 et 1967, au nom de la ligne prolétarienne : ces survivances de l'époque impériale détournaient le peuple de la révolution. Les mêmes techniques s'appliquent aujourd'hui à répandre des modèles roboratifs : elles contribuent à façonner l'âme de ce peuple, au point qu'elles intéressent l'avenir du monde. Les sculpteurs sur jade ou sur ivoire couverts de rides, les orfèvres ou laqueurs aux cheveux blancs cisèlent des thèmes contemporains, laquent partisans et gardes rouges, traduisent la Révolution culturelle en ronde-bosse. L'imagination chinoise se peuple ainsi de figures-types.

« Au fond, conclut Chou Chen-tung avec son sourire raffiné, l'esthétique bourgeoise et l'esthétique prolétarienne répondent à des objectifs rigoureusement opposés. Dans les pays capitalistes, vous prisez les objets d'art qu'on voit peu, vous dédaignez ceux qu'on voit partout; chez nous, au contraire, on rejette les formes qui éloignent du modèle admis, on répand partout les formes reçues. » Des formes inlassablement répétées, qui obsèdent des centaines de millions d'hommes et de femmes.

Ces objets d'art sont le seul ornement autorisé. Les grands dignitaires nous accueillent dans un décor uniformément médiocre : mêmes fauteuils d'osier, immuablement recouverts d'une housse grise, mêmes pots à thé, mêmes crachoirs, mêmes cendriers posés sur des guéridons identiques. L'esprit de Yenan anime toujours les dirigeants chinois : des maisons de troglodytes du Jardin des jujubiers jusqu'aux salons du Palais du Peuple, ils ont conservé le même mode de vie simple, le même souverain dédain pour toute recherche dans l'environnement de leur vie quotidienne. Cette absence de style commence par choquer; on finit par se demander s'il ne s'agit pas d'un style.

Une musique composée par les masses

La fosse d'orchestre de l'Opéra de Shanghai. Les instruments y ressemblent à ceux d'Occident, à l'exception de quelques gongs et violons chinois. Une fosse comme toutes les fosses. Une salle comme les autres. On se croirait à Paris, ou à New York, ou à Moscou, si chef d'orchestre et instrumentistes n'avaient troqué le frac contre l'uniforme gris à col montant. La musique semble n'avoir de chinois qu'un habillage. L'ouverture et l'accompagnement du ballet *La Fille aux cheveux blancs* pourraient être européens, à part, de-ci, de-là, quelques coups de cymbales qui déchirent le tympan, quelques airs de flûte qui paraissent suraigus à une oreille parisienne.

Pour le reste, on a l'impression d'un pot-pourri. Une mesure, un quart de phrase, vous font penser à du Tchaïkowski, à du Lalo, à du Johann Strauss. Des airs vous reviennent en foule : vous avez envie de siffloter un morceau de *La Dame de pique*, de *La Fiancée Vendue* ou de *L'Oiseau de Feu*. En fermant les yeux, on se sent transporté avant-guerre, à l'écoute d'un orchestre sous kiosque de Divonne-les-Bains ou de Bourbon-Lancy, qui enchaîne les mazurkas et les pas de patineurs. On se demande si le compositeur n'a pas joué malicieusement au *remake*. La foule suit dans un silence religieux ces arrangements, qui lui plaisent d'autant plus qu'elle en est bercée à toute heure.

Car la musique des opéras révolutionnaires est interchangeable : celle de *La Fille aux cheveux blancs* avec celle de *La Prise de la Montagne du Tigre*, celle de *Sha Chia Pang* avec celle du *Détachement féminin rouge*. On a vite fait le tour du répertoire. La seule création uniquement instrumentale se réduit à un concerto pour piano : *Le Fleuve Jaune*. Quand on a écouté la musique dans la salle de spectacle, on l'entend ensuite en disques. Ou à la radio, qui fait passer ces œuvres sans arrêt en audition intégrale ou en brefs indicatifs. Ou par les haut-parleurs. Ou sur les lèvres des enfants, qui les fredonnent dans les jardins publics. La Chine entière est poursuivie par les mêmes airs, devenus langage commun. Un nombre limité de rengaines chantent sans cesse à l'oreille de huit cents millions de Chinois, comme jaillies d'un invisible orgue de barbarie.

« Quel est le compositeur, demandons-nous?

— Il n'y a pas de compositeur, nous répond-on; cette musique a été composée par les masses, armées de la pensée invincible du président Mao. »

Au-dessus de la fosse d'orchestre de l'opéra de Wuhan, un calicot se déploie, reproduisant une calligraphie de Mao Tse-tung : « Avec de l'étranger, faisons du national. » Si les larges masses se sont mises à composer sur des thèmes occidentaux, c'est que Mao les y avait

incitées. Il a même pris une décision qui a revêtu une certaine importance dans la Révolution culturelle. Sur son ordre, l'opéra *Le Fanal rouge* ne fut pas transcrit pour instrument chinois, mais pour piano. On a peine à croire que les foules chinoises aient éprouvé pour la musique de piano un enthousiasme spontané. C'est pourtant ce qu'affirmèrent les journaux de Pékin, qui présentèrent cette décision comme un véritable roman policier de la lutte des classes. Des « révisionnistes contre-révolutionnaires » avaient réussi à ensevelir deux ans et demi dans le silence la joyeuse nouvelle de la décision prise par Mao en faveur du piano. « Mais les révisionnistes contre-révolutionnaires n'admirent pas aisément leur défaite. Ils dirent qu'il fallait mettre le piano en pièces et ils voulurent dissuader leurs camarades d'utiliser cet instrument à des fins révolutionnaires. » Naturellement, « ni injures ni sabotages de la part des adversaires du piano ne purent... ébranler les autres [1] ».

Devant un art qui enchâsse des œuvres révolutionnaires dans une musique européenne, le voyageur décidé à être enthousiaste assure que « la musique chinoise allie de façon très heureuse le fond séculaire chinois et la gamme mélodique de l'Occident. Cela donne une musique extrêmement prenante, d'une grande puissance d'émotion [2] ». Le voyageur réticent s'exclame, comme l'un de nos compagnons : « Ce n'est pas chinois. C'est mi-viennois, mi-russe. C'est totalement conservateur. Le concerto du *Fleuve jaune* évoque si bien les jeux d'eau du fleuve qu'on se croirait sous une douche municipale. C'est ça une musique révolutionnaire? Tout au plus de la musique néo-je-ne-sais-quoi [3]. »

Mais une musique n'a-t-elle pas atteint son objectif révolutionnaire, quand elle se retrouve sur toutes les lèvres, quand elle capte les énergies latentes d'un peuple?

Comment les acrobates de Wuhan font tomber le gros bâton

Nous étions avides de voir un spectacle dit « d'acrobates ». Trapézistes, prestidigitateurs, clowns et antipodistes faisaient l'orgueil de la tradition chinoise. Leurs représentations, poursuivies de 1949 à 1966 sans le moindre contenu politique, avaient été interrompues pendant la Révolution culturelle, qui ne tolérait pas des cascadeurs soucieux seulement de cascader, ni des cyclistes de pédaler. Elles venaient juste de reprendre. Leur spectacle d'adresse avait donc de nouveau le droit d'exister sans être révolutionnaire, alors que partout ailleurs on honnissait l'art pour l'art? Ou s'était-on arrangé pour qu'il servît aussi le socialisme?

Wuhan : ville fantasque où la Révolution culturelle a déchaîné ses violences, et que Mao a élue quand il a décidé d'étonner le monde

en plongeant dans le Yang-tzu. Des annonces faites, suivant la tradition, par les actrices à la voix si haute qu'elle fait violence à l'oreille. Des assiettes que l'on fait tourner silencieusement au sommet de longues tiges souples, dans un numéro appelé « lotus ». Comment cette mise en scène de coupelles tournoyantes et de fleurs ondoyantes, où se retrouve toute la grâce de la Chine ancienne, glorifie-t-elle la « grande victoire de la révolution socialiste »? Comment les « jeux de chaises » emboîtées les unes sur les autres et tenues en équilibre, comment les « jeux de pieds » de jeunes filles couchées qui font rouler des tonneaux sur leurs jambes tendues, glorifient-ils « le Grand Bond en avant sur les différents fronts de l'édification socialiste »? Où viendraient-ils se loger, « le réalisme et le romantisme révolutionnaires » dont parle le programme *?

Certes, le peuple de la rue est bien sur cette scène; mais les femmes sont si coquettes et les hommes si agiles, qu'on ne se croit pas dans la vie. Les paysans sont là, qui fêtent la récolte du riz; mais les numéros d'équilibristes sont si étourdissants, dans un paysage d'opérette, qu'on en oublie toute idéologie. Que pourraient démontrer ces prouesses de muscles et d'adresse? En quoi illustrent-elles les prescriptions de Mao : « La tâche fondamentale de la littérature et de l'art socialistes est de s'efforcer de représenter l'image héroïque des ouvriers, des paysans et des soldats. C'est seulement avec de tels modèles que nos arguments se révèleront convaincants, que nous serons à même de tenir solidement nos positions, que nous serons capables de *faire tomber le gros bâton* des mains des réactionnaires [4]. »

Cependant, à ces amuse-gueule, les morceaux de résistance succèdent bientôt. Le prestidigitateur se politise : c'est un pauvre colporteur qui change son mouchoir de poche en canard de barbarie pour répondre aux besoins des masses. Une pyramide de vélos s'échafaude, qui n'en finit plus de monter à l'assaut du ciel. Ce sont des cyclistes vietcongs, armés de mitraillettes, et qui résistent aux assauts de l'aviation américaine. Les balles sifflent — certaines viennent crever les pneus sur lesquels repose la pyramide. Un avion américain tombe sous les ovations des cyclistes et de la salle. Et le numéro classique de voltige à bicyclette se termine dans l'explosion de haine d'un groupe qui défie l'équilibre par le mouvement même de son effort passionné.

Après les partisans vietcongs, les militaires chinois. Des aviateurs

---

* Le « réalisme socialiste » doit « peindre la vie de tous les jours d'un peuple qui bâtit le socialisme »; le « romantisme révolutionnaire » intervient pour corriger ce que le simple réalisme pourrait avoir de corrosif quand la réalité n'est pas rose : il « redresse les penchants pessimistes de l'artiste ».

jaillissent vers le plafond, de siège éjectable en siège éjectable. Des marins pirouettent autour d'un drapeau rouge.

Et voici le clou du spectacle. Un navigateur acrobate tente en vain, avec une adresse qui mériterait un meilleur sort, d'atteindre un fanal qu'il doit réparer sur la falaise; malgré des cabrioles extravagantes, il retombe chaque fois dans sa barque secouée par la tempête. Une inspiration lui vient enfin. Il sort de sa poche son Petit Livre Rouge, tel Astérix avalant la potion magique, et parvient au but par un ultime saut périlleux.

Pour finir, la troupe entière, toutes spécialités réunies, pointant fusils et mitraillettes, le Petit Livre Rouge serré sur la poitrine, entonne un chant militaire, clôturant un spectacle qui a conquis de haute lutte les qualificatifs de « révolutionnaire » et « d'anti-impérialiste » décernés par l'affiche.

La salle de l'Opéra de Wuhan, où s'écrase une foule de jeunes, était électrisée dès l'annonce du premier numéro. Elle ronronne de plaisir devant les prouesses, retient son souffle quand l'acrobate défie le danger, soutient les exploits, éclate de rire quand crèvent les pneus des bicyclettes, explose en vivats. Mais il nous a paru qu'elle restait réservée devant les allusions politiques. L'argument révolutionnaire ne ressemble-t-il pas à une concession, plus qu'à une conviction?

Un répertoire en peau de chagrin

Une rapide enquête sur le programme des spectacles à Shanghai fait apparaître que cette ville de plus de dix millions d'habitants n'offre pas au public plus de cinq titres de pièces, jouées ou filmées, *toujours les mêmes depuis trois ans*. De plus, l'assistance au spectacle est tenue pour un acte politique, donc une obligation. De nombreux films antérieurs à la Révolution culturelle sont interdits. La création personnelle a été abolie, comme recherche du « renom ». Dans toute la Chine, sept pièces de théâtre, ballet ou opéra, seules admises, sont l'œuvre d'équipes, sous la direction de la camarade Chiang Ching, épouse du président Mao. Le peuple a « rééduqué les cadres chargés du travail littéraire et artistique et réorganisé les rangs des écrivains et des artistes ». Les autres spectacles ne sont que des variations sur les thèmes de ce répertoire. Qu'il s'agisse de troupes folkloriques comme celle de Yenan, de troupes de « jeunes gardes rouges » comme à Nankin, ou de troupes d'acrobates comme à Wuhan, l'inspiration est la même.

Le public était habitué à la diversité. En 1962, plus de 50 000 pièces différentes étaient jouées [5] : ou bien tirées du fond classique, ou bien créées spontanément depuis la Libération. Les corps de l'opéra de Pékin, de Shanghai, de Canton, se consacraient

surtout à des œuvres traditionnelles. Plus de 200 000 acteurs s'efforçaient ainsi de préserver ou d'enrichir le patrimoine théâtral de la nation. Au cinéma, des films chinois, russes, tchèques, yougoslaves et mêmes occidentaux — comme la version hollywoodienne de *David Copperfield* — offraient une grande variété.

Cette vie culturelle intense a été lentement étouffée, et dès 1964. Le « Festival de l'opéra de Pékin sur des thèmes contemporains * » a sélectionné 35 pièces. Alors s'est développé un mouvement de révolution artistique qui préludait à la Révolution culturelle : le répertoire traditionnel allait être évincé, au seul profit des pièces révolutionnaires modernes. Le Festival de Pékin, sur lequel prédominait l'influence de Mme Mao, fut salué par la presse comme une « victoire de la Révolution culturelle socialiste ».

Les trente-cinq pièces retenues en 1964, parmi les cinquante mille recensées en 1962, furent à leur tour réduites à sept. Du vaste répertoire constitué pendant vingt années de théâtre aux armées et les quinze premières années du régime, il ne restait presque rien qui fût jugé vraiment conforme à la ligne victorieuse. Encore les sept pièces promues au rang de modèles furent-elles purifiées au creuset de la Révolution culturelle.

« Nos premières tentatives pour porter à la scène des sujets tirés de la vie moderne, nous déclare Lin Yang-yang, le maître de ballet de l'opéra de Shanghai, se sont soldées par un échec. Nos artistes copiaient trop servilement le réalisme socialiste importé d'Union soviétique. Les masses ont senti instinctivement que ce modèle ne correspondait pas à notre ligne : il avait été imposé à nos écrivains et dramaturges par des bureaucrates qui se plaçaient aux ordres de Moscou. Ce schéma était faux. Nous avons approfondi notre art dramatique en le faisant rejoindre les traditions les plus anciennes de l'opéra chinois. Alors le public a compris que nous avions trouvé la vraie voie, la voie chinoise. »

Ce que Lin Yang-yang ne nous dit pas, c'est que le tri rigoureux auquel a été soumis le vaste répertoire joué jusqu'en 1964 a écarté non seulement les pièces à thèmes contemporains où l'on ne sentait pas battre le cœur de la Chine ancienne, mais tout aussi sévèrement les pièces, beaucoup plus nombreuses, que les traditions nationales ou locales avaient transmises, et où ne s'exprimait pas la volonté de la Chine d'aujourd'hui.

Mais la réponse de Lin Yang-yang en fait deviner une autre : pour amener les Chinois à vibrer sans réticence devant les œuvres qu'on voulait leur faire aimer, encore fallait-il supprimer la concurrence ruineuse des spectacles traditionnels ou étrangers, qui attiraient

* Du 5 juin au 31 juillet 1964.

le plus le public. Au terme de cette sélection draconienne, le public n'était plus libre de bouder les sept pièces retenues, puisqu'elles devenaient pour la nation des modèles exclusifs.

Éliminer les germes dangereux

Peut-être y a-t-il plus. Un film étranger, un opéra traditionnel, une pièce contemporaine qui ne seraient pas strictement dans « la ligne » introduiraient dans le peuple des germes délétères et risqueraient de détruire en quelques heures l'acquis de plusieurs années de formation prolétarienne.

A l'automne de 1959, le maréchal Peng Teh-huai, qui avait critiqué sans ménagement Mao Tse-tung devant les instances du Parti pour les erreurs commises pendant le Grand Bond en Avant, fut limogé et remplacé par Lin Piao. Peu de temps après, fut jouée à Pékin une pièce de l'écrivain Wu Han, *Hai Jui insulte l'Empereur*, qui représentait, sous forme d'une allégorie empruntée à l'histoire chinoise, la disgrâce d'un mandarin intègre, mais trop franc. La pièce fit courir ce qui restait d'intelligentsia à Pékin. Encouragé par le succès, Wu Han publia en 1961 une suite à cette comédie, sous le titre *La destitution de Hai Jui*.

Rien n'est aussi fragile qu'un régime autoritaire, dès qu'il laisse la place libre aux hérésies. Il fallut aller jusqu'à faire intervenir l'armée pour mettre fin à la fronde de Wu Han. La « Commission culturelle de l'armée sur l'Art et la Littérature » prit pour première cible l'œuvre de Wu Han, qui avait osé s'attaquer, par allégorie, au président Mao. Les militaires réglèrent, en peu de temps, son compte à l'offensive de l'idéologie bourgeoise— dont ces pièces pamphlétaires n'étaient que l'élément précurseur, « refuge d'opinions anti-prolétariennes ».

Même les œuvres les plus révolutionnaires dans leur inspiration, furent passées au crible. Par exemple, *La Prise de la Montagne du Tigre* fut décortiquée par une commission présidée par Mme Mao, qui dénonça phrase par phrase, jeu de scène par jeu de scène, toutes les concessions faites à la « ligne révisionniste ».

« *Brûler tous les livres* »

En littérature, ces principes se sont traduits par une stérilisation générale. « Les lettres, dans la Chine d'avant la Libération, étaient, nous explique-t-on, des activités purement artificielles. L'inspiration n'était à la portée que d'un minuscule public. Il fallait faire table rase. C'est ce que nous avons fait. »

Un des premiers actes de la Révolution culturelle a été de fermer les librairies. Le passage Hsi-tan, à Pékin, bordé de magasins de livres d'occasion, est devenu une ruelle morte; les volets clos furent recouverts d'inscriptions dans le genre : « Mettons fin pour toujours au commerce de la camelote réactionnaire! » « Aux rats tous les bouquins! » Ou des citations du Président : « La littérature doit servir les masses. Elle doit naître pour elles et être utilisée par elles. »

La Révolution culturelle a donc commencé par effacer. Aucun ouvrage littéraire n'a été imprimé pendant cinq ans. Les librairies rouvertes n'offraient à notre passage, hors les discours ou ouvrages de réflexion de Mao, que des ouvrages techniques. Les documents officiels sur la Grande Révolution culturelle prolétarienne, ou la bibliothèque de l'université Peita, font état de poèmes, de pièces, d'articles, voire de romans écrits par des paysans, des ouvriers ou des soldats. Mais il ne paraît pas facile de se les procurer.

Dans le film de Truffaut, *Fahrenheit 451*, l'on voyait la jeune actrice Julie Christie apprendre par cœur le texte de son livre préféré, parce que le pouvoir en place faisait brûler tous les livres. En Chine, on se sent par moments plongé dans ce monde étrange. Là encore, la politique suivie par Mao s'inscrit dans la tradition chinoise. Le grand Chin Shih Huang-ti, le constructeur de la muraille de Chine, avait proscrit par décret tous les livres, notamment les textes confucéens. Son successeur, soucieux que le peuple eût de quoi se nourrir, mais défiant à l'égard de tout ce qui n'était pas nécessaire pour mener une vie simple, avait refusé de revenir sur ce décret : « J'ai conquis l'Empire à cheval. Que me font les textes classiques? » Il fallut attendre le règne de l'empereur Wen pour que fût abrogé le décret de Chin. Les lettrés se mirent alors à la recherche des vieux textes et les retrouvèrent à grand-peine, dans les murs et dans les tombeaux, quand ce n'était pas dans la mémoire des anciens, refuge suprême devant l'autodafé.

Même dans les bibliothèques, on ne laisse à la portée des lecteurs que des écrivains étrangers dûment sélectionnés : Balzac, Dickens et Zola, « témoins de la décomposition de la société bourgeoise »; Gorki et Maïakovski, mais ni Pasternak, « un renégat », ni Soljenitsyne, un « traître qui a accepté le Prix Nobel, tout comme Cholokhov ».

Vers la reprise d'une production artistique et littéraire

Interrompue depuis 1966, la production littéraire et artistique chinoise reprendra-t-elle?

On nous a affirmé que cette pénurie ne saurait s'éterniser; le souci des autorités était de « relancer la création de l'art et de la littérature socialistes ». Des efforts doivent être faits pour « former

et éduquer des amateurs parmi les ouvriers, paysans ou soldats ». Toutefois, demain comme aujourd'hui, il faudra « tenir compte de la qualité politique pour sélectionner les créateurs ».

Malgré ces affirmations, de tels créateurs n'ont pas fait leur apparition; ou, en tout cas, le public n'a pas accès à leurs œuvres. Ceux qui publiaient avant 1966 appartenaient presque tous à la génération des intellectuels de gauche, qui s'est épanouie après le mouvement du 4 mai 1919 et s'était ralliée en 1949. De cette génération, seul Kuo Mo-jo a officiellement survécu, caution culturelle du régime.

N'est-il pas évident que la Révolution culturelle n'a pas encore tenu ses promesses artistiques et que les « masses » n'ont pas réussi à produire les chefs-d'œuvre que l'on attendait d'elles *? Ne faudra-t-il pas revenir à la politique d'avant 1966, qui permettait à des talents de s'affirmer, à des *individus*, portant un nom et acquérant un renom, d'écrire, de composer, de peindre? Sans doute les écrivains et artistes, brutalement bousculés, hésiteront-ils longtemps avant de s'exposer à nouveau. Le retard accumulé a pu être rapidement rattrapé dans le domaine économique par une activité accrue. Les années perdues en matière artistique se rattraperont-elles? Reverra-t-on un jour fleurir cent fleurs?

---

* Une volte-face n'est pas impossible, en art comme en politique. Déjà, des artistes américains, exécutant de la musique classique comme de la musique moderne, ont été acclamés en Chine. Que signifie un tel revirement, alors qu'il y a quelques années, le jazz et Beethoven étaient confondus dans la même réprobation de la « musique bourgeoise »? Et pourquoi les Chinois auraient-ils désormais accès aux arts étrangers, et non aux leurs propres, fruits d'une tradition multiséculaire? Il est probable qu'un jour ou l'autre, la Chine redécouvrira son patrimoine culturel dans le domaine de la littérature classique, de l'histoire, de la philosophie, des arts.

Chapitre XII

Les figures exemplaires du répertoire

1. Effrayante ou admirable monotonie

Donc, sept « œuvres théâtrales révolutionnaires modèles » furent seules retenues dans les trémies de la Révolution culturelle. Non pas huit. Sept, appelées à forger l'âme d'un peuple. Sept, comme système unique de référence. Les deux plus grandes troupes de danse, celles des opéras de Pékin et de Shanghai, les présentent comme ballets révolutionnaires. Des films en couleurs en ont été tirés : ils sont projetés dans tous les cinémas et repassent chaque jour à la télévision. Les troupes locales les jouent comme pièces de théâtre. La musique en a été enregistrée sur des microsillons, dont les coffrets sont en vente dans tous les grands magasins pour une bouchée de pain; mais on ne peut acheter que ceux-là. Des saynètes en sont tirées pour les enfants des écoles et les petits gardes rouges.

Au fait, nos chansons de geste, entre le Xe et le XIIIe siècles, étaient-elles plus nombreuses? Le peuple grec, pendant cinq siècles, n'a-t-il pas vécu de la seule *Iliade* et de la seule *Odyssée*, sur lesquelles les enfants apprenaient à lire, et qu'on récitait inlassablement aux carrefours? La culture populaire italienne ne reposait-elle pas sur quelques opéras?

L'imagination chinoise est ainsi habitée par quelques figures seulement de paysans, d'ouvriers et de soldats. Les Chinois de tout âge, sexe et condition, partagent les mêmes émotions esthétiques, apprennent les mêmes répliques, sont bercés par les mêmes rythmes. Ces œuvres purgées et expurgées offrent au peuple la quintessence de ce qu'il doit aimer et haïr, les modèles parfaits qu'il doit chercher à imiter. Les mêmes aventures poursuivent, dans l'esprit de centaines de millions de spectateurs, une existence analogue, au service d'identiques objectifs révolutionnaires. Ces œuvres connues par cœur, chantées et dansées dans les crèches d'usines ou dans les plus lointaines communes populaires, offrent à ce peuple naguère fractionné un étonnant moyen de communication, d'unification et de transformation. La grand-mère Li, la jeune Hsi-erh, l'aiguilleur Li Yu-ho, font désormais partie du patrimoine culturel de tous les Chinois. du Tibet à la Mandchourie, de la Mongolie à Hainan.

La transformation du théâtre traditionnel a été le point de départ de la Révolution culturelle; elle en est devenue le point d'aboutissement : ce répertoire limité façonne l'inconscient collectif.

De ces sept œuvres, qui se partagent les scènes et les écrans, nous avons vu trois : *La Fille aux cheveux blancs*, *Le Détachement féminin rouge*, *Le Fanal rouge*.

La Fille aux cheveux blancs

L'Opéra de Shanghai, la plus belle salle de Chine après la salle des fêtes du Palais du Peuple à Pékin. Salle bondée de travailleurs, hommes et femmes difficiles à distinguer, tous en pantalon bleu et chemisette blanche *. L'œuvre des œuvres, née en 1945, sur les planches rudimentaires d'un théâtre aux armées, dans le château fort du Shensi : *La Fille aux cheveux blancs;* pièce vite célèbre, exportée à l'étranger puis transformée en « ballet révolutionnaire à thèmes contemporains », passée au crible de la Révolution culturelle, estampillée par Mme Mao, vouée dès lors à l'engouement d'un peuple que l'on invite à pleurer les malheurs de la tendre héroïne et à exulter de sa délivrance.

Dans un village de la province du Hopeh, pendant la guerre de résistance contre le Japon, la belle Hsi-erh, fille de Yang, paysan pauvre, se prépare en compagnie de son fiancé Ta-chun, un jeune paysan pauvre du village, à la fête du nouvel an, où elle entend offrir à son père d'humbles cadeaux. Huang, propriétaire foncier, despote sadique et collaborateur des Japonais, vient enlever la jeune fille, profitant d'un moment où elle est seule. Sur ces entrefaites, retour de Yang, qui veut protéger son enfant : le propriétaire foncier abat le père sous les yeux de la fille, qu'il enlève et réduit au rôle de servante-esclave, vouée aux plus cruels traitements. Hsi-erh parvient à s'enfuir dans la montagne, à déjouer les poursuites, à traîner une existence solitaire.

Ses cheveux blanchissent. Parmi les montagnards, ses apparitions fugitives provoquent une crainte superstitieuse. Ils viennent lui déposer de la nourriture sur un autel élevé au pied d'une grotte, comme si elle était une déesse. Elle ne vit plus que pour se venger. « Plus les saisons succèdent aux saisons, plus forte est ma haine; les hurlements du loup, les rugissements du tigre, qu'ont-ils de redoutable? J'espère, oui, j'espère, j'espère qu'à l'Est va paraître le soleil rouge! »

---

* Un billet de théâtre coûte 4, 5 ou 6 *mao* (environ 1 franc à 1,50 F). Un billet de cinéma de 1 à 2 *mao* (0,25 à 0,50 F). Le *mao*, ou décime, n'a rien à voir avec le nom du Président. Le plus souvent, les billets ne sont pas librement vendus, mais distribués au sein des collectivités.

Au dernier acte, le village est libéré. Un détachement de l'Armée Rouge arrive tambour battant, pour « châtier les despotes et les traîtres ». Les villageois pavoisent et pourchassent les fuyards. Sans autre forme de procès qu'un bref « jugement populaire », Huang, le propriétaire terrien, est froidement exécuté sur la scène : on est loin des conventions classiques qui exigeaient qu'Horace courût dans la coulisse pour assassiner sa sœur. La foule halète de plaisir lorsque le coup de revolver claque et que le tyranneau s'écroule. Qui Hsi-erh reconnaît-elle dans le chef du détachement de l'Armée Rouge? Vous avez deviné : son fiancé Ta-chun. La Fille aux cheveux blancs chante un hymne au soleil : « Le soleil s'est levé ! Des milliers d'années de souffrances et de peines voient aujourd'hui le soleil se lever ! Le soleil, c'est Mao Tse-tung ! Le soleil, c'est le Parti communiste ! » Mais Ta-chun lui rappelle que la révolution ne saurait se contenter de vengeances personnelles : « Le prolétariat ne peut se libérer définitivement qu'en émancipant les hommes. » Tout le monde jure de poursuivre la révolution jusqu'au bout — jusqu'à ce que les injustices d'autrefois soient à jamais abolies.

Derrière ce livret contemporain, on retrouverait sans mal de très anciens mythes chinois : celui d'une « déesse blanche », vénérée par les paysans; celui de la femme persécutée qui préfère à l'oppression la fuite et la folie *; le mythe solaire appliqué tour à tour à une divinité païenne, à Bouddha et à Mao Tse-tung.

Le rideau baissé, comme après tous les spectacles, la troupe revient sur la scène pour entonner *L'Orient est rouge* en agitant joyeusement le Petit Livre Rouge. Les spectateurs, debout, applaudissent, puis la troupe, selon la mode des pays communistes, applaudit à son tour les spectateurs, entrant en résonance avec eux, et réglant son enthousiasme sur le leur. Il est bien joli que des acteurs puissent ainsi montrer au public leur approbation pour la qualité de son silence et de ses réactions, et finalement faire l'offrande d'un mutuel hommage à l'œuvre qui a fait communier les deux côtés de la rampe...

Un beau spectacle, qui n'ennuie pas un instant. Bien sûr, la musique d'inspiration toute européenne — hormis des thèmes de musique populaire, un solo de violon chinois et quelques coups de gongs —, la chorégraphie sans innovation fulgurante — sauf les sauts acrobatiques dans les scènes de bataille, les jetés battus des soldats mitraillette au point, les danses folkloriques des villageois —

---

* Chou En-lai avait rencontré une femme solitaire, qui ne permettait à personne de l'approcher et vivait terrée comme un animal sauvage dans une caverne; toute sa famille avait succombé à la famine, faisant d'elle une orpheline démente. Les villageois lui portaient des provisions la nuit, elle venait les chercher et s'enfuyait vers son antre. Personne ne songeait à s'emparer d'elle [1].

laissent sur sa faim un esthète occidental. Mais le métier consommé, la grâce, les longues jambes de la vedette Mao Hui-fang et de ses camarades *, assurent un triomphe scénique. L'exécution précise et sans bavure, le rythme rapide, un goût sûr de la couleur, la beauté des compositions de groupes et le sens des mouvements collectifs emportent l'adhésion.

On peut traiter, comme l'a fait l'un de nous, de « monument de conservatisme » une technique calquée sur celle du *Lac des Cygnes*, un décor réaliste qui ne ménage ni les effets de coucher de soleil, ni les éclairs zébrant les nuages. Reste, à travers beaucoup de poncifs, l'intensité dramatique d'un mythe qui, en exaltant les grands principes de la révolution, brûle les planches.

Le Détachement féminin rouge

Le Détachement féminin rouge ressemble singulièrement à *La Fille aux cheveux blancs*. Créé en 1964, remanié en 1970 pour appliquer les principes de la Révolution culturelle, ce ballet en six actes, monté par la troupe de l'Opéra de Pékin, partage la vedette avec le ballet jumeau, monté par la troupe de l'Opéra de Shanghai.

La belle Wu Ching-hua, comme Hsi-erh, est une jeune paysanne pauvre, cruellement maltraitée par son maître, un méchant propriétaire foncier, puis sauvée grâce aux partisans communistes. Elle rejoint alors avec exaltation, les rangs d'une section féminine de l'Armée Rouge. Vêtues d'une culotte courte et d'une chemisette, toutes deux kaki, les combattantes n'ont de rouge, outre le cœur, qu'un brassard, brodé des deux mots « Armée Rouge ». Le représentant du Parti auprès du détachement, Hong Chang-ching, communiste intrépide, meurt sur le bûcher sans mot dire. Le sang du martyr fait aussitôt lever une moisson de partisans. Wu Ching-hua, dont la conscience révolutionnaire est née du ressentiment contre son maître, redouble de haine contre les oppresseurs. Elle entraîne derrière elle une avant-garde du prolétariat décidée à affronter la mort pour la cause de la révolution.

Tang Hai-kuang, le chef de nos accompagnateurs, tient à me commenter lui-même cette œuvre au fur et à mesure. C'est que la scène se passe dans l'île de Hainan, dont il est originaire. Il sort de sa réserve ordinaire pour s'exprimer avec volubilité. Il a lui-même combattu dans les maquis de son île natale. L'épisode autour duquel est construite la pièce est véridique. Il y a un frémissement dans sa voix, quand il commente les exactions du propriétaire foncier.

---

* Le rôle de Hsi-erh est si harassant que trois autres danseuses relaient successivement la vedette.

Comme il se doit, le maître triomphant du début est exécuté dans la dernière scène; et les paysans humiliés finissent en guerriers victorieux.

Le Fanal rouge

Le Fanal rouge est différent dans la ressemblance. Ce n'est pas un « ballet », mais un « opéra de Pékin modèle »; il relate un épisode non rural, mais ferroviaire, qui fait songer à notre *Bataille du rail*.

Par une nuit d'hiver, dans une ville de la Chine septentrionale occupée par les Japonais, l'aiguilleur communiste Li Yu-ho attend sur le quai de la gare un agent de liaison. Quand celui-ci saute du train en marche, une patrouille japonaise lui tire dessus. Li Yu-ho parvient, avec l'aide de son camarade Wang Lien-chu, lui aussi membre clandestin du Parti communiste, à soustraire le blessé aux poursuites et à l'abriter chez lui; l'ayant mis en confiance grâce au mot de passe et surtout au fanal de signalisation — le fanal rouge — qu'il balance au bout de son bras, il reçoit le précieux code secret, à charge pour lui de le faire passer aux partisans.

Les Japonais, à la recherche de l'agent de liaison et du code, dont ils connaissent l'importance, mettent la main sur Wang Lien-chu, le camarade de Li Yu-ho, le torturent, le font parler, l'engagent comme officier de police mercenaire. Par la faute du lâche Wang, devenu traître, le filet se resserre autour de Li Yu-ho; au moins celui-ci, avant d'être arrêté, met-il dans le secret sa mère et sa fille Tie-mei, âgée de dix-sept ans, laquelle s'écrie dans la ferveur de la foi : « Nous, les jeunes, devons reprendre le flambeau révolutionnaire des mains de nos aînés. Je lève haut le fanal rouge étincelant! Mon père est un communiste inébranlable, ferme et droit comme un pin; je le suivrai sans hésitation. »

Li Yu-ho résiste à la torture comme à la corruption. Couvert de sang, l'aiguilleur chante son espérance invincible dans le succès de la révolution : « Mille fleurs s'épanouiront, la Chine nouvelle, étincelante de drapeaux rouges, brillera dans le monde, comme le soleil matinal », avant de tomber avec sa mère sous les balles du peloton d'exécution japonais, au cri de « Vive le président Mao! » Les Japonais ont relâché la jeune Tie-mei, avec l'intention de la filer pour mettre la main sur le code. Tie-mei, brisée de douleur, mais galvanisée par la fin de son père et de sa grand-mère, lève à son tour le fanal rouge : « Grand-mère! Père! Je sais maintenant pourquoi vous êtes morts. Je reprendrai le fanal pour accomplir vos dernières volontés! Je ferai tout pour que le code parvienne aux partisans de la montagne des Cèdres! Les dettes de sang seront payées! » Elle parvient à s'enfuir avec le code et à rejoindre les partisans, lesquels font tomber l'ennemi dans une embuscade et l'exter-

minent : tous célèbrent la victoire en dressant leurs armes au-dessus de leurs têtes. Tie-mei brandit le fanal rouge. La scène est inondée de lumière.

Une citation du président Mao tire la leçon de la pièce : « Des milliers et des milliers de braves ont donné courageusement leur vie pour le peuple. Levons haut leur drapeau, avançons sur la voie que leur sang nous a tracée! »

La mitraillette dans les chansons de geste

Pourquoi un thème qui, en France libérée, a donné lieu à tant de films et de romans, s'exprime-t-il en Chine par le seul moyen de l'opéra rénové? C'est que ce mode d'expression correspond davantage aux tendances de la tradition et parle mieux aux masses. Au XIIIe siècle déjà, la lutte contre les Mongols avait donné lieu à des pièces épiques, avec solos clamant le défi, sauts acrobatiques, art de la plastique de groupe; houle d'étendards; duos de haine entre un héros populaire et un oppresseur étranger, tout pareils à la scène où l'aiguilleur Li Yu-ho tient tête orgueilleusement au capitaine japonais. Là encore, la révolution s'identifie à la tradition la plus profonde. Elle replace sur fond d'*Internationale* l'éternel combat des patriotes, l'horreur de l'envahisseur, la dénonciation des collaborateurs, la bravoure des jeunes qui portent à leur tour le poids des sacrifices.

Les quatre autres œuvres modèles * ont aussi engendré une abondante iconographie : affiches aux abords des cinémas, portraits de héros ou compositions scéniques aux devantures des magasins et sur des panneaux muraux, objets sculptés dans les ateliers d'artisanat d'art. Une brève analyse de leurs thèmes jette des lueurs sur l'univers intérieur des Chinois.

La Prise de la Montagne du Tigre ** relate un authentique exploit de l'Armée Rouge au cours de l'hiver 1946. Un commando a reçu mission de nettoyer une région infestée de bandits. Yang Tzu-jung, chef du commando, sait allier la ruse et l'absolu dévouement au Parti. Par un stratagème, il parvient à se glisser dans la montagne du Tigre jusqu'au repaire des bandits. Il conduit alors ses hommes à la victoire.

Le Port *** est la seule des sept pièces à ne pas se situer dans

---

* Nous ne les avons pas vues, mais elles ne sont pas difficiles à imaginer d'après les images en couleurs, les coffrets de disques et les livrets que nous avons pu emporter.

** Pièce créée en 1958, révisée en 1963, sous la direction de Chiang Ching, puis remaniée en 1969 sous l'impulsion de la Révolution culturelle par l'école de ballet de Shanghai.

*** Pièce créée en 1963 à Shanghai, revisée sous la direction de Chiang Ching en 1969.

un contexte militaire. Elle met en scène une brigade de dockers sur les quais de Shanghai. Les sacs de blé ou de riz qui passent entre leurs mains relient la Chine socialiste et les pays frères d'Asie, d'Amérique latine, d'Afrique; le « combat mondial » contre l'impérialisme en dépend. Branle-bas de combat : on découvre un sabotage qui peut provoquer une catastrophe. Solo d'un étudiant-docker, le jeune Hsiao Han, qui, repris par la « tentation bourgeoise de faire carrière », fait part des états d'âme idéologiques qui l'ont conduit à se rendre partiellement responsable du sabotage. « Aidé par ses camarades et par les responsables du Parti », il finit par reconnaître ses torts et jure de consacrer sa vie à la « ligne » du président Mao : il a compris à ses dépens que la perfection exigée de chaque Chinois est indispensable au succès de la révolution mondiale.

*Sha Chia Pang** se déroule au sud du Yang-tzu Chiang, dans un petit village, perdu au milieu des marais, qui donne son nom à la pièce; des blessés de l'Armée populaire de libération s'y sont réfugiés. Traqués par les Japonais et des collaborateurs, ils sont sauvés parce qu'ils se trouvent dans le village « comme un poisson dans l'eau ». Grâce à la résolution de leur instructeur politique, Kuo Chien-kuang, combattant révolutionnaire modèle, à la ruse d'une agent de liaison du Parti, au sacrifice d'une vieille tante qui résiste à la torture, à la complicité des villageois anonymes, les blessés réussissent à opérer leur jonction avec l'Armée Rouge, qui libère le village.

Le Raid sur le Régiment du Tigre blanc se déroule dans un village de Corée en 1953, après la rupture des pourparlers de Panmunjom. Pour briser une offensive « américano-fantoche », un commando d'éclaireurs, baptisé « Poignard », doit pénétrer au cœur des lignes ennemies et anéantir le poste de commandement, jusqu'alors réputé imprenable, du « régiment du Tigre blanc ». Le chef de l'escouade « Poignard », Yang Wei-tsai, communique son audace et son sang-froid à ses hommes, s'enfonce dans la nuit, remplit sa mission au péril de sa vie. En final, volontaires chinois et soldats coréens célèbrent la « grande victoire de la pensée militaire du président Mao », avant de repartir pour de nouveaux combats.

Telles sont les œuvres des œuvres : un nouveau genre a été créé, difficile à définir. Ballets? Opéras? Opéras-ballets? Les deux pièces qualifiées de ballets, *La Fille aux cheveux blancs* et *Le Détachement féminin rouge*, ont des parties chantées comme les opéras. Les cinq autres, qualifiées *opéras de Pékin*, ont des parties dansées comme les ballets. On incorpore dans une même représentation des danses,

* Créé en 1964 sous la direction de Chiang Ching, revu sous la même direction en 1970.

des chants, de la musique symphonique; des techniques empruntées à la chorégraphie occidentale, des décors et musiques d'exécution tout européenne, sont intimement mêlés avec les aspects traditionnels de l'opéra chinois —, sauts gigantesques, simulacres de combats de sabres, déploiements de drapeaux. On a versé du vin nouveau dans les vieilles outres.

L'émerveillement, pour le public chinois, c'est de voir réapparaître sur les planches une aventure qu'il vient de vivre en vraie grandeur, mais que le spectacle situe dans le prolongement de son histoire éternelle. Il retrouve à la fois sur la scène un folklore endormi, dont il était bercé depuis des siècles, et une Libération dont il a été le spectateur ou même l'acteur, en bleu de chauffe et le fusil au poing. Il voit mimer un défi national où se rejoignent le rêve et la réalité... Oui, cet art peut arracher des larmes à ceux pour lesquels il est fait.

« Vous avez aimé *Le Détachement féminin rouge*, m'avait demandé Chou En-lai? Vous verrez à Shanghai *La Fille aux cheveux blancs*. Ce sont les deux ballets révolutionnaires que je voulais vous proposer d'envoyer en France. Nous voudrions prouver qu'il est possible de rénover des techniques traditionnelles par une inspiration nouvelle. »

Ces spectacles, me demandai-je, sont-ils exportables? Supporte-t-on de voir pendant une soirée les diapositives en couleurs que des amis ont ramenées de leurs vacances, le film des premiers pas de leur enfant, l'album de famille aux photographies jaunies? Les œuvres révolutionnaires chinoises sont émouvantes pour un peuple qui, du Moyen Age à l'ère atomique, enjambe les siècles et peut introduire la mitraillette dans ses chansons de geste sans commettre d'anachronisme. C'est un art collectif à usage intime.

Et pourtant, comme nous aurions intérêt à pénétrer dans cette intimité-là! Ne fût-ce que parce que le peuple chinois, le plus vieux, le plus nombreux, le plus méconnu, mérite qu'on s'intéresse à son histoire, autant ou plus qu'à celle d'aucun autre peuple au monde. Mais aussi parce que cet art mérite qu'on en tire des leçons. C'est un peu vite fait que de lui reprocher d'être téléguidé par Mao Tse-tung et le Parti. Si nos *élites* savaient aussi bien trouver un langage qui plaise au peuple, au lieu de s'enfermer dans le ghetto de leur ésotérisme, si les adultes avaient l'imagination et le talent d'entraîner les jeunes en peuplant leurs songes, la civilisation d'Occident serait peut-être moins incertaine d'elle-même.

Dans la nuit de Shanghai, le carillon — que les Anglais avaient installé dans leur concession, au sommet d'une tour, réplique de celle de Westminster — égrène, avant de sonner dix coups, l'air de *L'Orient est rouge* sur les notes de Big Ben. Dans la rue, des attrou-

pements devant les cinémas — les seules files d'attente que l'on voie en Chine. La foule fait la queue pour un film tiré des œuvres modèles : ici *La Prise de la montagne du Tigre*, là *Le Détachement féminin rouge*. Cette séance, la dernière, se terminera après minuit, heure tardive dans un pays où l'on se couche et se lève très tôt. Y a-t-il un seul de ces Chinois qui n'ait déjà vu et entendu plusieurs fois le drame dont il va voir la version filmée? Qu'en attendent-ils? Au théâtre, nous avons constaté que les spectateurs réagissaient encore mieux aux danses acrobatiques qu'aux chants d'angoisse ou de triomphe, aux ingéniosités de la mise en scène — la figuration de la neige qui tombe ou du soleil qui se lève — qu'aux proclamations ferventes de fidélité au président Mao. Mais les Chinois sont bon public. Ce n'est sans doute pas un aspect de l'œuvre qui les attire. C'est l'œuvre entière : intensité dramatique, entraînement du rythme, magie des couleurs et des jeux de scènes, incantation des paroles et de la musique. Un spectacle total, auquel le film ajoutera encore sa magie.

2. Les coulisses de l'exploit

Dans un parc crissant de cigales, aux environs de Shanghai, nos voitures s'immobilisent. Il n'est pas encore huit heures, et déjà le soleil est chaud. La célèbre Académie de danse, qui a réalisé *La Fille aux cheveux blancs* sur la scène et pour l'écran, nous attend sur pied de guerre, Petit Livre Rouge en mains. Au plus haut étage d'un immeuble moderne, mais qui a déjà l'air vieux, danseurs et danseuses en tenue de travail, chefs d'orchestre et musiciens en chemisettes nous accueillent dans l'intimité de leurs exercices quotidiens. Près de moi, s'installe le directeur — ou plutôt le dirigeant du Comité révolutionnaire de l'Académie : un militaire sans insigne de grade, en treillis vert, la casquette enfoncée sur les oreilles. Simple soldat, capitaine ou général? Ses traits fins et son profil aristocratique semblent désigner un fils de mandarin. Mais comment savoir? Quelques petits rats, aux couettes serrées par des élastiques, servent le thé. Sur le plancher, le corps de ballet nous fait la démonstration de quelques exercices de base : garçons en collants bleus, chaussons noirs, polos de coton blanc à manches; les filles en collants jaunes, chaussons roses, polos rouges. Pas-de-deux, entrechats, pas de bourrée, pourraient être ceux du *Casse-noisette* ou de *Giselle;* s'y ajoutent seulement quelques numéros de voltige et surtout des rebondissements d'une hauteur à peine croyable. Par les fenêtres ouvertes, des deux côtés, sur toute la longueur de la salle, une brise souffle, portant si fort la crécelle des cigales que l'on a besoin d'un micro pour s'entendre.

Nous en resterions à admirer tout naïvement ces beaux ports de tête, ces visages vifs, ces mains fines et ces jambes nerveuses, si l'on ne venait nous dessiller les yeux.

Le jeune premier, au visage de héros de roman populaire, entame le débat par une confession publique : « Je suis né dans une famille de paysans pauvres. Arrivé à l'Académie de danse, j'ai reçu une éducation à caractère bourgeois qui m'avait profondément marqué. Il a fallu la Révolution culturelle, pour que notre école adopte la voie prolétarienne, et que je comprenne moi-même que les haillons du passé devaient être jetés à la décharge publique. Le ballet a enfin tourné le dos à l'ignominie de l'esthétique révisionniste. Il n'exprime plus que la révolution, l'horreur des temps anciens, l'héroïsme des partisans. Il se donne pour but l'éducation politique des masses. Tous les élèves de l'Académie de danse ont maintenant compris qu'ils devaient devenir les ambassadeurs du quartier général du prolétariat. »

Nous avons demandé le nom de ce jeune premier, qui récite si bien, d'une voix forte et tout d'une traite, cette édifiante profession de foi : on se dérobe. « Chez nous, il n'y a pas de vedettes. C'est un artiste parmi d'autres. Ce qui compte, c'est la troupe.

— Mais comment le désigner? insiste un de nos journalistes.

— Dites simplement : *l'acteur-qui-joue-le-rôle-du-héros-Ta-Chun,-chef-du-détachement-de-l'Armée-Rouge.* »

Le maître de ballet, charmant petit homme au visage un peu efféminé, mais aux yeux brûlants de foi révolutionnaire, lui succède sans le moindre temps mort. Il accepte, lui, de décliner son nom : Lin Yang-yang; il est vrai qu'il doit être élevé en grade. Il nous explique la méthode qu'il emploie pour faire exprimer, par les figures chorégraphiques traditionnelles, les sentiments révolutionnaires. « Le langage classique du ballet aimait à représenter un espoir utopique par une série de bonds gracieux, imitant l'oiseau qui vole contre le vent. Nous avons transformé cette figure en un mouvement de révolte. »

Il joint le geste à la parole, l'index pointé, les yeux étincelants.

« Les sauts du ballet occidental signifient souvent illusion et indétermination, tels ceux de *Giselle* lorsque les fantômes flottent dans la forêt et hésitent à entrer dans le tombeau; en Chine, le saut, bras levés poing fermé, exprime la force de la révolution. » Lin Yang-yang paie d'exemple, lève le bras, ferme le poing, met les sauts tournants au service de l'idéologie révolutionnaire.

« Le solo, terminé en toupie de virtuose, style noble et morceau de bravoure, n'avait d'autre but que d'attirer sur le premier danseur les faveurs du public; identique, mais masque dur et position finale de tireur d'élite, le solo chinois exprime la fureur populaire contre le propriétaire foncier. »

Ainsi, le même geste qui exprimait les mièvres sentiments de la société bourgeoise, symbolise la lutte des classes.

« Nous avons repris le pas-de-deux, mais nous transformons le mouvement en un geste de colère contre les propriétaires fonciers. De même, votre duo classique représente l'amour. Roméo tourne autour de Juliette. La femme est comme la proie consentante de l'homme. C'est une conception réactionnaire. Pour nous, la femme peut rester au centre et l'homme tourner autour, à condition que cette figure représente non pas l'amour mais la haine, à condition que la femme soit la paysanne pauvre et l'homme le propriétaire foncier qui essaie de s'emparer d'elle. »

Lin Yang-yang esquisse quelques pas pour agrémenter sa démonstration. « Les pointes, moyen favori de la parade amoureuse? Un poing tendu au-dessus de la tête et l'extase de Juliette se transforme en volonté de vengeance. »

Toutes les idées, tous les sentiments ont leur code. Mais l'amour même a changé de sens : « Ce n'est plus la recherche égoïste d'un plaisir à deux. C'est la volonté à deux de faire la révolution pour tous. » La main du propriétaire foncier, placée sur les reins de la danseuse, « c'est l'humiliation qui éclate dans la lutte des classes ». Le duo du paysan qui apporte un sac de farine et de la jeune paysanne qui l'accueille, « c'est l'amitié du travail, le peuple qui s'entraide ». L'amour bourgeois est remplacé par l'espérance à deux d'un avenir meilleur pour le prolétariat.

Là-dessus, quelques figures de l'art classique chinois. Marche de désespoir sur les genoux; danses en tourbillon pour traduire le désarroi; sauts en cascades pour symboliser la lutte; élans, le fusil en main, pour figurer la volonté de vaincre.

Entre deux mouvements, je demande à Lin Yang-yang comment se recrutent les danseurs.

Parmi des dizaines de milliers de candidats, seuls ont été retenus 155 acteurs, 65 garçons et 90 filles. Deux critères ont prédominé : leur zèle prolétarien; leur souplesse et leur technique de la danse. Pour les jeunes premiers et premières, l'apparence physique « entre aussi en considération ». Mais une bonne mentalité révolutionnaire et l'enseignement donné par les paysans pauvres dans le travail manuel effectué en commun jouent un rôle essentiel : pour exprimer des thèmes révolutionnaires, il faut être soi-même dans la juste ligne.

Hsu Ching-hsien, le dirigeant du Comité révolutionnaire de Shanghai, contredira devant nous cette affirmation optimiste, en regrettant que l'Académie de danse ne soit pas retournée depuis longtemps faire du travail manuel, à l'usine ou à la campagne.

Le chef d'orchestre, qui est aussi compositeur, se défend avec

vigueur de la critique — que nous avons pourtant à peine formulée — sur le manque d'originalité de sa musique.

« Votre musique est-elle vraiment un art d'avant-garde, avions-nous demandé?

— Pour vous, en Occident, répond-il avec feu, si ce que l'on m'a dit est vrai, l'art d'avant-garde consiste à se trémousser tout nu en groupe sur une musique cacophonique, celle que fait un chat en se promenant sur un piano. Pour nous, la révolution artistique doit se faire sur le fond, non dans la forme. La musique est originale si elle traduit, par une technique classique, des sentiments nouveaux. »

Trente jeunes danseuses font irruption sur la piste, en costume cette fois. Ce sont des miliciennes populaires qui pointent leurs fusils, dressent leurs pistolets et leurs sabres recourbés dans un ballet trépignant de pirouettes et de culbutes. Puis un « Pont de chaînes », ressuscitant l'épisode fameux de la Longue Marche, en une composition de groupe qui rappelle *La Marseillaise* de Rude — colorée de bleu et de rouge, frissonnant de fusils et de yatagans, soulevée d'une force et d'une foi qui donnent rétrospectivement raison aux indignations de Chiang Ching : « Il est inconcevable que dans un pays socialiste comme le nôtre, conduit par le Parti communiste, la scène ne soit pas tenue par les ouvriers, les paysans et les soldats, qui sont les seuls véritables créateurs de l'histoire et les véritables maîtres du pays... Nous devons créer la littérature et l'art qui propageront notre socialisme. »

Devant les démonstrations de l'Académie de danse de Shanghai, force est de reconnaître que le vœu de Mme Mao a été largement exaucé. La Chine a trouvé une manière bien à elle de résoudre le principal problème qui se pose aujourd'hui à tous les artistes du monde — du monde libéral comme du monde socialiste — : créer une esthétique nouvelle, plus vraie, plus authentiquement ressentie, plus proche de la vie.

Une paysanne-pauvre qui ne comprenait plus son fils

Sur le programme d'un des spectacles, figure une lettre que Mao avait adressée en 1944 au *Théâtre de l'opéra de Pékin* de Yenan. « C'est le peuple qui crée l'histoire. Toutefois, l'opéra ancien n'est que fange, comme toute littérature et art anciens qui sont *coupés du peuple*. Sur sa scène, *c'est le règne des seigneurs et des dames, des damoiseaux et damoiselles*. Maintenant, vous avez redressé cette inversion de l'histoire et rétabli la vérité historique, insufflant ainsi une vie nouvelle à l'opéra ancien. Voilà qui mérite une chaleureuse approbation. »

Le régime fait trimer les travailleurs plus durement que jamais. Mais il veille à leur verser le salaire de la dignité. Non pas seulement leur dignité de Chinois, dans une nation qui a reconquis la puissance : leur dignité de prolétaires, dans une classe qui a conquis le pouvoir. Pourquoi jamais le théâtre ne mettait-il en scène des héros paysans? Parce qu'avant la Libération, les travailleurs n'étaient pas jugés plus dignes que les bêtes de somme, auxquelles ils ressemblaient, de figurer dans une œuvre d'art. Maintenant, ils sont montés sur la scène. Ils sont devenus des héros. Il n'y a pas d'autres héros qu'eux.

A l'Académie de danse, le *jeune-premier-qui-incarne-le-héros-révolutionnaire-Ta-chun*, mais qui refuse de sortir de l'anonymat, me tient pourtant ce langage très personnel : « La première fois que j'ai joué le rôle du danseur étoile dans *Le Lac des Cygnes*, j'ai invité ma mère à venir me voir. Elle n'était jamais encore allée au théâtre. C'est une paysanne pauvre. Elle n'a guère reçu d'instruction. A la fin du spectacle, quand je lui ai demandé si elle avait aimé, elle s'est mise à pleurer. Elle ne s'était pas sentie concernée; elle n'avait même pas saisi de quoi il s'agissait. Les personnages n'avaient pour elle aucune réalité. Cette histoire ne lui était rien. Elle se sentait dédaignée par tous ceux qui participaient à ce spectacle. »

Frédéric Mistral, revenant de Paris dans son village, et accueilli par les larmes de sa mère parce qu'elle ne comprenait pas le poème en français qu'il était tout fier de lui réciter, s'était juré de ne plus composer qu'en provençal. Le danseur-étoile de Shanghai s'est juré, devant le désarroi de cette paysanne pauvre, de se réformer.

« Je demandai à ma mère ce qu'elle pensait que je devais faire. Elle me conseilla de retourner au village pour cultiver les champs. J'ai compris que je devais mener la lutte révolutionnaire, en résistant à Liu Shao-chi, qui soutenait que le ballet ne peut refléter la vie d'aujourd'hui. Grâce à l'aide des masses, j'ai mieux compris les directives du président Mao : « que ce qui est étranger serve le national », « recueillir tout ce qu'il y a de bon dans l'héritage littéraire et artistique », « servir le peuple ». J'ai participé avec tout le personnel de l'Académie de danse à la mise sur pied de *La Fille aux cheveux blancs*. Sa création, en avril 1964, prouvait que cette citadelle réputée imprenable, l'opéra de Pékin, pouvait être enlevée et *révolutionnarisée*. Depuis que je danse des ballets révolutionnaires contemporains, ma mère saisit le sens des thèmes, qui correspondent à son expérience vécue; elle est fière de son fils. Elle est heureuse de voir que sa classe, celle des paysans pauvres, est à l'honneur en fournissant les héros de la pièce, alors que la classe des propriétaires fonciers fournit les traîtres. »

3. La communion prolétarienne

Devant le musée archéologique de Sian, un panneau en idéogrammes reproduits d'après l'écriture même du président Mao, énonce la formule : « Qui servir? C'est le problème fondamental. » Depuis la Révolution culturelle, la vie de l'esprit n'est tolérée que dans la mesure où elle se met à la portée des masses.

Qu'étaient les cathédrales, sinon la Bible contée au peuple en sculptures et en vitraux? Les œuvres d'art composées d'après la tradition chinoise peuvent seules revêtir la puissance incantatoire qui permet de faire comprendre en émouvant. Le spectacle folklorique était populaire. Un des grands classiques chinois, contemporain de Charlemagne, Pai Chu-yi, haut-fonctionnaire en même temps que poète, essayait son texte devant des lavandières; si elles ne le comprenaient pas, il le remettait sur le métier; il voulait que ses poèmes fussent aussi appréciés au village qu'à la Cour. Molière, qui essayait devant sa cuisinière les scènes qu'il venait d'écrire, pensait-il autrement? C'est aux époques de décadence que l'art se sépare du peuple.

Les esthètes qui composent à l'usage d'autres esthètes considèrent, consciemment ou inconsciemment, le peuple comme un public indigne d'eux. Le spectateur, en Chine, ne se sent plus méprisé par l'artiste; peut-être parce que l'artiste a, sous la Révolution culturelle, souffert d'être méprisé par le peuple. Chaque soir, sur la scène, une œuvre commune s'accomplit : les applaudissements mutuels des acteurs et des spectateurs, à la fin du spectacle, soulignent la réciprocité de cette création.

La communion de la troupe et du public n'est que le reflet de la communion que chacune des sept pièces modèles met en scène. Les personnages eux-mêmes ne sont pas des isolés. Ils appartiennent au peuple par leur origine sociale, leurs conditions de vie, l'affection qu'ils lui vouent, et qu'ils en reçoivent. La révolution n'est pas l'affaire de quelques spécialistes du courage. Ceux qui sont à la pointe du combat ont besoin de l'aide des masses. Li Yu-ho, l'aiguilleur du *Fanal rouge*, sa mère et sa fille Tie-mei proclament ensemble : « On dit que les liens de la famille sont les plus forts. Mais l'affection de classe nous unit plus étroitement encore. »

Un héros du peuple

Par toute la puissance de l'image, de la musique, de l'émotion et du rêve, chaque Chinois est invité à ressembler aux figures du répertoire. Le rigoureux mécanisme de la Révolution culturelle a

sélectionné ces prototypes de la Chine nouvelle. Ils incarnent l'ensemble des vertus nécessaires pour venir à bout des difficultés qui se dressent devant la révolution : « Bravoure et hardiesse, rapidité et opiniâtreté, esprit de sacrifice et mépris de toute difficulté. » Pour assurer l'avenir de la Chine socialiste, il faut vouloir dépasser la mesure humaine.

Ces communistes exemplaires appartiennent *tous* à la triple union ouvriers-paysans-soldats. Ils représentent sur les planches l'immense majorité du peuple, qui jusque-là n'y était jamais porté, si ce n'est pour y être tourné en dérision. Ils ont en commun un même code de vie. La ferveur pour le Grand Enseignant et tout ce qui vient de lui. La foi dans l'invincibilité du Parti. Le courage intrépide de relever les défis en se remémorant le sésame tiré du Livre Rouge : « S'armer de résolution, ne reculer devant aucun sacrifice et surmonter toutes les difficultés pour remporter la victoire ! » La foi révolutionnaire qui soulève les travailleurs les plus humbles, « au point qu'ils stupéfient leurs bourreaux par la sérénité intrépide » avec laquelle ils affrontent la torture et la mort. Un goût quasi odysséen de la ruse, laquelle vient compenser par l'imagination un combat inégal — tous les coups sont bons pour abattre les ennemis du peuple, toutes les feintes sont permises pour endormir leur vigilance.

Par-dessus tout, une passion patriotique qui fait palpiter d'orgueil le public : le révolutionnaire qui affronte ses adversaires ne cède pas à la tentation de se taire ou de s'humilier pour essayer de sauver sa vie. Il les insulte avec autant de passion que s'insultaient les guerriers de l'*Iliade*, avec d'autant plus de passion qu'il sait qu'il n'a plus rien à ménager : avant de périr, il aura la satisfaction suprême d'avoir dit leur fait à ceux qu'il combat. Tel l'Aiguilleur du *Fanal Rouge* : « Vous autres, militaristes japonais, n'êtes que des chacals qui cachent leur hideur sous des airs doucereux; vous massacrez notre peuple, vous envahissez notre territoire... »

Il n'y a jamais, en définitive, qu'un choix : le sacrifice, ou le déshonneur. Le théâtre chinois est conçu pour qu'il ne soit plus permis d'hésiter.

La haine de classe

Quelle force fait surmonter à Hsi-erh, perdue dans ses montagnes, les terreurs de la solitude? Quelle force arrache au désespoir Wu Ching-hua, la petite servante du *Détachement féminin rouge*, jusqu'à ce qu'elle ait rejoint l'Armée de libération? Quelle force soutient Yang Wei-tsai dans *Le Raid sur le Régiment du Tigre blanc*, quand on lui annonce que sa vieille tante, paysanne coréenne, a été assas-

sinée par les impérialistes américains? Encore et toujours, la passion de la vengeance :

« *La colère des guerriers célestes monte jusqu'aux nues!*
La haine de classe *s'accumule dans les cœurs;*
Que nos camarades fassent de leur douleur une force!
Les dettes de sang ne se paient qu'avec le sang. »

La haine de l'oppression, intérieure ou étrangère, unifie les volontés, éperonne la douleur, stimule l'effort. Que le Parti, éclairé par la pensée-maotsetung, éduque et canalise cette violence, et la voilà muée en énergie révolutionnaire. Les injustices subies crient justice. Les héros bafoués ne reconquièrent leur dignité qu'en poursuivant de leur vindicte ceux qui ont entretenu leur indignité.

La haine de classe — contre les exploiteurs et contre les envahisseurs — entretient au cœur des hommes une flamme au moins aussi ardente que l'affection pour leurs frères de classe : le ressentiment donne plus de force que l'assentiment.

Les boucs émissaires du répertoire

Aussi bien que les modèles, les anti-modèles concourent à former le jugement des masses. L'intention pédagogique sous-tend le théâtre révolutionnaire chinois : il stigmatise le vice en même temps qu'il loue la vertu. Deux sortes de personnages sont offerts à l'exécration : ceux du passé — un passé qui peut toujours renaître —, ceux qui se glissent encore dans le présent.

Nul n'hésite devant les témoins de l'ancienne oppression : leur caricature est si odieuse que, dès leur apparition, un râle parcourt la salle. Les propriétaires fonciers, dans *La Fille aux cheveux blancs* ou *Le Détachement féminin rouge*, sont interchangeables : coiffés d'un canotier et vêtus d'un costume européen, ils étalent sur leur gilet la chaîne d'or de leur montre, et s'appuient sur un jonc impérieux. Ils sont cupides et sanguinaires. Les douairières aux pieds nains, dans les mêmes ballets, se montrent d'autant plus exigeantes à l'égard d'une jeune servante, qu'elles sont elles-mêmes incapables de rien faire, si ce n'est de frapper à coups de canne. On ne peut voir sans aversion ces vestiges de l'ancienne société.

Une figure plus actuelle apparaît aussi : le communiste déchu ou dévoyé. Ainsi, l'étudiant saisi par le révisionnisme dans *Le Port* : insuffisamment armé de la pensée-maotsetung, il a été happé par la tentation bourgeoise des projets égoïstes; mais il se régénérera dans la souffrance de l'autocritique et le pardon du Parti. Ainsi encore le militant Wang qui, dans *Le Fanal rouge*, faiblit devant la torture, « donne » un camarade, accepte comme salaire de sa félonie d'être promu officier de police de la brigade japonaise.

Avant la révolution, il n'y avait ni bien ni mal personnel : l'erreur était pardonnable, puisque toute la société était dans l'erreur. Depuis que Mao a donné une réponse à toutes les questions, l'erreur est devenue impardonnable. Ou on suit la voie tracée, ou on s'en écarte. L'idéal est dessiné d'un trait ferme : on ne transgresse que par sa faute. Même sous la torture, celui qui trahit commet un crime.

Les thèmes-clés

Le Parti, l'Armée, la Mort, tels sont, en définitive, les trois thèmes-clés du répertoire.

Les héros, sans exception, appartiennent au Parti communiste chinois. En les voyant vivre et agir, les masses mesurent mieux ce qu'elles lui doivent. Pour la victoire de la révolution, les membres du Parti ont consenti une telle discipline, affronté tant de risques, supporté tant de souffrances : il n'est pas possible que ce soit en vain

Certains des personnages sont des militants aguerris : ainsi Hong Chang-ching, le représentant du Parti auprès du *Détachement féminin rouge*, que l'on voit mourir sur le bûcher en chantant *L'Internationale*; ou l'instructeur politique Kuo Chien-kuang, « combattant révolutionnaire modèle », qui remplit d'ardeur les blessés réfugiés dans le village de Sha Chia Pang; ou l'aiguilleur Li Yu-ho du *Fanal rouge*, impavide sous la torture. Aucun d'eux ne faiblit dans l'épreuve.

D'autres sont de jeunes recrues, comme Hsi-erh dans *La Fille aux cheveux blancs* — la sauvageonne, blanche comme un spectre, pourchassée dans la montagne—; Wu Ching-hua, la paysanne de l'île de Hainan, qui fuit son maître et s'enrôle dans le Détachement féminin; ou la petite Tie-mei du *Fanal rouge*; ces adolescentes brûlent de l'ardeur des néophytes. Comme leurs aînées, elles sont soulevées par la foi dans l'invincibilité du Parti et dans l'infaillibilité du président Mao : « Le Parti m'a donné des nerfs d'acier; l'exécrable ennemi, je l'affronte sans fléchir », proclame Tie-mei dans *Le Fanal rouge*.

Ces militants ont la ferveur communicative; leur exemple transforme ceux qui en sont témoins. Ils mettent en pratique les enseignements du président. Si l'on ne dévie pas, on triomphe des embûches. Mais un pas trop à droite ou trop à gauche, et c'est la défaite. Le théâtre révolutionnaire, comme les établissements d'enseignement, comme l'Armée, comme le Parti, est une « école de la pensée-maotsetung » : la plus envoûtante, la plus habile à glisser des préceptes dans les replis des âmes.

L'Armée se dessine en filigrane derrière toute action révolutionnaire. Six des sept pièces modèles sont essentiellement militaires.

Même dans la septième, *Le Port*, l'Armée apparaît dès la première menace de sabotage. Variantes sur un même refrain : mitraillettes, soldats, étendards, enfants sonnant de la trompette, villageois fusil au poing, deviennent une hantise. Les Chinois ont été humiliés pendant trop longtemps par la supériorité de leurs envahisseurs, pour ne pas chercher une compensation dans un militarisme triomphant.

La Mort se profile à l'horizon. Chaque Chinois connaît par cœur la formule de Mao, qu'on récite dès l'école primaire : « Tout homme doit mourir un jour, mais toutes les morts n'ont pas la même signification... Mourir pour les intérêts du peuple a plus de poids que le mont Taishan... » Il y a des morts qui n'ont pas de sens : ce sont celles qui ne font pas avancer la cause de la révolution. Il y a des morts qui ont un sens suprême — celles des héros qui tombent au champ d'honneur de la lutte des classes. Tel est le choix que tout communiste chinois doit être capable de faire un jour : préférer le martyre au reniement.

La Mort ne frappe jamais au hasard. Justicière, elle élimine les traîtres et les oppresseurs; exemplaire, elle auréole les héros dans l'apothéose finale. Les héros ressuscitent sur les planches une histoire pour laquelle ils ont vécu et sont morts. Le peuple la revit avec eux comme sa propre histoire. Les mots de sang pèsent ici leur poids de sang.

Où la Chine se crée elle-même

Communier avec une salle comble dans la fête d'un spectacle révolutionnaire, fréquenter ces héros, prolétariens, entrer dans l'intimité de ces thèmes contemporains, c'est pénétrer dans le mystère de la Chine qui se crée elle-même. Les pensées qui occupent l'esprit du Chinois pendant son travail, les difficultés auxquelles il se heurte, les doutes qui l'assaillent, sont sublimés sur les planches. Il trouve ici les chants, les certitudes intimes, qui accompagneront sa journée et maintiendront sa tension intérieure.

Dans ces exemples imaginaires, ressassés et ruminés, le Chinois assiste à la représentation de son propre combat intérieur. Il s'y prépare à affronter les grands moments de l'histoire comme les lassitudes quotidiennes. Les pièces qui détiennent le monopole sur la scène ou dans les salles obscures offrent un reflet purifié de l'épopée que vit la Chine elle-même. L'art révolutionnaire constitue un rouage, autant et plus peut-être que l'éducation, la rééducation ou l'information, de cette immense « fabrique de cœurs rouges » qu'est devenue la Chine de Mao Tse-tung.

Hormis les mystères du Moyen Age, l'art avait-il jamais cherché à tant éduquer? Dans le village bavarois d'Oberammergau, où,

depuis la peste de 1634, on joue tous les dix ans la Passion, on retrouve un reflet de cette naïve ferveur : chants rustiques, danses champêtres, au service d'une foi exclusive de tout doute. Mieux que n'importe où, on mesure au théâtre combien la révolution chinoise est religieuse et paysanne.

Le paradoxe du comédien

Selon ses sympathies, le spectateur peut regretter que la littérature et l'art soient si sévèrement tenus en bride, confinés dans les thèmes dictés. Ou bien se féliciter que l'héritage des siècles ait été aussi puissamment rénové; que le culte de la vedette soit écarté — au point que quatre danseuses incarnent successivement la même héroïne, dans *La Fille aux cheveux blancs*, sans qu'on fasse mention de leur nom —; que les troupes, loin de privilégier les citadins, fassent de longues tournées parmi les paysans des communes populaires, comme si la Comédie-Française passait le plus clair de son temps dans des bourgades de province. De même que les autres aspects de la vie chinoise, l'art chinois est un univers intégral. Ce que Gorki, Brecht et tant d'autres ont essayé — faire participer l'art à la construction du socialisme —, trouve ici son épanouissement.

Le *paradoxe du comédien* s'étend aux dimensions de la Chine : à force de voir jouer, de jouer, de chanter, de peindre, de mettre en vers ou en musique la révolution, les Chinois finissent par la vivre en eux-mêmes comme une seconde nature. C'est au fond de ce paradoxe que l'on peut le mieux, sans doute, approcher l'âme chinoise.

Ces héros qui jouent sur la scène du théâtre après être montés sur celle de l'histoire, ces visages transfigurés par la flamme révolutionnaire, ces hymnes d'amour au président Mao, ces serments de fidélité au Parti, doivent bien finir par prendre la place de l'idéal du moi collectif. L'idéal du moi : ce portrait de nous, que nous nous brossons à nous-même, et qui dépend de nos rêves de perfection et de supériorité —, ce que chacun de nous aimerait être ou devenir. Comme la Grèce antique, comme le Moyen Age chrétien, la Chine des années soixante-dix s'imprègne d'une iconographie immuable; seuls, les prototypes qu'elle a élaborés peuvent pénétrer dans les consciences, grâce au privilège dont ils jouissent. Les sept pièces modèles ont créé un royaume d'ombres. Les héros de la scène perpétuent dans le peuple la ferveur qui leur a permis de réaliser leurs exploits. L'art, comme la politique, s'est fait religion.

On pourrait dire que le premier personnage du théâtre révolutionnaire chinois est la guerre. Guerre de résistance contre le Japon,

comme dans *La Fille aux cheveux blancs*, *Sha Chia Pang* ou *Le Fanal rouge*. Guerre contre « l'impérialisme américain », comme dans *Le Raid sur le Régiment du Tigre blanc*. Guerre de libération contre « les forces réactionnaires du Kuomintang », comme dans *Le Détachement féminin rouge*. Mais toutes ces guerres ne sont-elles pas terminées? Ce militarisme n'est-il pas périmé?

Non! Car la lutte contre l'impérialisme est toujours à recommencer. Le coude à coude avec tous les peuples du monde est un idéal qu'il faut toujours poursuivre. L'hydre du capitalisme renaît sans cesse. Le révisionnisme menace autant aujourd'hui que le féodalisme hier. Dans les épisodes héroïques de guerres maintenant achevées, il faut faire revivre un climat sans lequel s'étiole le dynamisme révolutionnaire. L'esprit de dévouement, de sacrifice, de foi — l'esprit de Yenan —, est toujours aussi nécessaire aux progrès de la révolution. Le répertoire n'est qu'un des moyens de le ressusciter et de le transmettre : probablement le meilleur.

TROISIÈME PARTIE

Les succès de la Voie chinoise

Il m'a suffi, un jour, dans la campagne chinoise, de voir avec quelle placidité familière et quel manque de surprise un paysan s'arrêtait un instant à regarder le premier avion apparu dans le ciel chinois, comme un cerf-volant de plus, pour comprendre combien ce peuple de très grand âge et de très grande plasticité serait prompt à s'adapter à toutes les formes d'un syncrétisme moderne, aussi bien technique ou scientifique que social, dont il ignore lui-même les composantes.

Saint-John Perse[1] — (1917)

Chapitre XIII

La multitude maîtrisée

1. — Le défi du gigantisme

La Chine vous saute au visage comme un monstre aux mille têtes. Vous êtes étourdi par le sentiment de la multitude : multitude de ces enfants qui vous assaillent avec leurs visages rieurs, de ces cyclistes qui s'avancent par rangées de dix ou douze, de ces curieux amassés pour vous regarder en silence.

Shanghai, tête de ligne de l'avion, est la ville la plus peuplée du continent asiatique : une dizaine de millions de Chinois. Pour notre arrivée, le hasard avait bien fait les choses. Le mauvais temps nous empêchant décidément de repartir sur Pékin, on finit par nous prier de passer la nuit en ville. Tandis que le crépuscule tombait, nos voitures filaient entre deux haies de plus en plus garnies. Cette foule ne s'était tout de même pas mobilisée pour nous? D'autant que notre étape était imprévue.

De cette mer humaine, monte la houle des vivats. Les voitures se fraient leur chemin malaisément. Les trottoirs et une partie de la chaussée sont couverts de monde. Par les rues adjacentes, il en accourt encore. Des centaines de milliers d'enfants et d'adolescents, des adultes aussi, et des vieilles femmes en noir; mais le flot des jeunes prédomine.

Nous eûmes bientôt la clé de l'énigme. Quelques instants avant notre arrivée, les haut-parleurs avaient annoncé l'arrivée du Premier ministre et de plusieurs ministres de Corée du Nord. La délégation gouvernementale du pays frère, en visite d'État, avait été reçue à Pékin avec éclat; le Premier ministre Chou En-lai l'accompagnait. On nous avait pris pour elle. Il aurait suffi que la foule avançât d'un pas pour que le torrent submergeât la file de nos voitures : un fleuve qui a rompu ses digues.

Surpeuplée tous les jours

« Les masses », on l'a vu, reviennent sans arrêt dans le vocabulaire communiste. Ce mot revêt en Chine sa pleine signification. Nulle part en Europe, même dans les quartiers les plus populeux, la densité de la population ne s'impose autant au voyageur.

Dans les nuits chaudes, la foule s'empare de la rue, s'étend sur des milliers de lits de camp, serrés à se toucher sur des kilomètres. Puis, au petit matin, les lits s'enlèvent par enchantement. En quelques instants, ils seront remplacés par des cohortes d'hommes et de femmes de tous âges faisant leurs mouvements de gymnastique en petite tenue, puis par des myriades de bicyclettes.

Les premiers jours, on est si surpris de ces pullulements, qu'on se demande s'ils n'ont pas été provoqués par quelque circonstance exceptionnelle. Ces paysans innombrables, dans la campagne, ne se seraient-ils pas rassemblés pour une fête de la moisson? Ce peuple ne se répand-il pas dans les rues pour une commémoration révolutionnaire? L'expérience montre la naïveté de ces suppositions. « Cette immense population aime à vivre en grand nombre en plein air », notait déjà Macartney [1]. C'est tous les jours, et depuis des siècles, que la Chine est surpeuplée.

L'immensité

Elle n'est pas seulement dense; elle est gigantesque. Comme une obsession, tout vous rappelle ses dimensions : la longueur des étapes, les fleuves interminables dont les cours inférieurs sont des bras de mers, les chaînes de montagnes les plus hautes de l'univers. L'immensité multiplie les problèmes de la surpopulation. Dans ce pays dix-huit fois plus grand que la France, vit une population seize fois plus nombreuse que les Français.

Seize fois? Ou quatorze, ou dix-huit. La démographie n'est pas le moindre des mystères chinois. Personne n'a pu nous donner des chiffres exacts. Entre ceux qu'on annonce, l'écart est de 200 millions.

Des « dénombrements » ont été publiés depuis le XVIe siècle. En 1661, on annonça 104 millions; en 1756, 192; en 1792, 333. Macartney ne se faisait pas d'illusion : « Il n'est guère présumable que les Européens puissent vérifier si la population de ce vaste empire, le premier du monde pour la population et pour l'étendue, contient ou non le tiers d'un milliard d'âmes [2]. »

Cent quatre-vingts ans plus tard, on n'est guère plus avancé. Le premier recensement qui paraît digne de ce nom date de 1953 : il annonçait 582 millions; en outre, un sondage pratiqué sur 30 millions de personnes faisait apparaître une natalité de 37 pour 1000, contre une mortalité de 17 pour 1000. Le taux d'accroissement était donc de 2 pour 100, un des plus forts du monde. Depuis lors, il aurait encore grossi, avant de diminuer sensiblement. Des démographes américains ne voient pas comment la population chinoise pourrait ne pas augmenter d'au moins 15 à 20 millions bon an mal an. Ainsi, elle se serait peut-être élevée à environ 630 millions

en 1949, pour dépasser 800 millions vers 1968, 900 vers 1973, et, si le rythme se maintenait, atteindre le milliard avant 1980.

Les chiffres qui ornent les discours des dirigeants ne doivent être que fleurs de rhétorique. Le pouvoir central paraît peu disposé à fournir des renseignements sérieux, s'il en a. Le prince Sihanouk m'a déclaré que, d'après ses recoupements, il évaluait la population chinoise entre 800 et 850 millions d'habitants. Il avait avancé ces chiffres devant Chou En-lai, qui ne l'avait pas contredit; je me suis livré à la même expérience, sans susciter plus de réactions. En public, le Premier ministre lui-même parle de 700 millions; c'est, on ne sait pourquoi, la doctrine officielle. Les équipes de chercheurs américains, analysant toutes les données disponibles, se maintiennent dans une fourchette de 750 à 940 millions[*] [**].

Si les autorités parlent rarement avec précision du nombre total des habitants de la Chine, elles sont moins réservées pour le nombre des habitants d'une ville ou d'une province. Partout où nous l'avons demandé, nous avons constaté que, depuis 1949, l'augmentation de la population des six provinces que nous avons parcourues, oscillait entre 50 et 60 pour 100. Ces sondages ne sont pas des preuves. Après tout, l'immensité, c'est l'immensurable [**].

---

[*] Un atlas publié à Pékin en 1972 donne pour 1970 un chiffre de 697 260 000. Où seraient passés les 50 ou 240 millions de différence? « Morts dans les camps de redressement », répondent froidement des experts américains. A ce degré de conjecture, on ne peut rien prouver, ni rien écarter.

[**] En septembre 1973, à la suite d'un congrès de démographes à Lahore, le délégué chinois, représentant le Bureau de contrôle des naissances de Pékin, a fait des déclarations authentifiées par une note de l'agence *Chine nouvelle* du 20 septembre. La population chinoise aurait « maintenant franchi le cap des sept cents millions de personnes ». « Au cours des vingt quatre dernières années », la population aurait ainsi « augmenté de deux cents millions d'âmes ». D'autre part, « le taux d'accroissement de la population » se maintiendrait « à 2 % ». Le mystère demeure entier. Le seul recensement systématique dont on ait eu connaissance reste celui de 1953 (574 millions d'habitants dans les provinces continentales, parmi lesquels sont inclus 8,4 millions d'âmes appartenant aux minorités, mais auxquels il faut ajouter 7,6 millions d'habitants de Taiwan). Retenons l'hypothèse d'un taux de croissance moyen de 2 % (au-dessous duquel il ne semble pas que la Chine populaire soit jamais descendue, et qu'elle a dû sûrement dépasser, comme les autres pays d'Asie du Sud-Est, lesquels atteignent fréquemment un taux de 2,5 à 3 %). A ce taux cumulé, la population continentale devait être de 538 millions d'habitants en 1949, pour atteindre vingt-quatre ans plus tard, en 1973, le chiffre de 860 millions. Si l'on admet le taux de croissance de 2,5 %, qui a été plusieurs fois annoncé de source officielle dans les années 1950 et 1960, ce sont 519 millions en 1949 et 938 en 1973 qui ont dû correspondre aux 574 millions de 1953. Si le cap de 700 millions n'a été dépassé qu'en 1973, l'accroissement n'aurait été que de 126 millions, c'est-à-dire 22 % en vingt ans, soit un taux d'accroissement voisin de 1 %, qui est tenu pour hautement improbable par les démographes du monde entier. On retrouve toujours un déficit énorme, qui se tiendrait dans une fourchette de 160 à 238 millions d'habitants selon que l'on retient les hypothèses basse ou haute du taux d'accroissement.

Angoisse et fierté du nombre

Pour un pays occidental, pareille imprécision serait confondante. Ne l'est-elle pas, à plus forte raison, pour un pays qui prétend vivre dans une économie totalement planifiée? Comment élaborer un plan sérieux si on ne connaît pas, à un quart près, le nombre des habitants? Et cette ignorance n'est-elle pas invraisemblable, dans un régime où chacun est contrôlé, les quartiers des villes comme les « brigades » des campagnes quadrillés, les informations vite centralisées?

Une telle incertitude traduit-elle une indifférence, ou au contraire une angoisse? On dirait que les Chinois cherchent à se dissimuler les données d'un problème qui les effraye. L'infanticide n'était-il pas en vigueur chez tous les paysans pauvres jusqu'à ces dernières années? Il est vrai que Marx a voulu tourner Malthus en ridicule.

Il est possible que les Chinois soient accablés par leur nombre comme par un cauchemar; et que dans le même temps, ils le ressentent comme un motif de fierté et de foi en leur avenir. En attendant que le nombre devienne une chance, il commence par être une malédiction. La densité kilométrique moyenne dépasse 500 habitants par kilomètre carré de terre arable, 1 500 dans la Chine du Sud. Ce pays, depuis des siècles, s'est offert une population au-dessus de ses moyens. Ses problèmes se résumaient en un : comment surmonter assez les terribles contraintes de la surpopulation, pour assurer l'aisance qui permet d'échapper aux crises et d'entrer dans la spirale de la prospérité? De ce problème, il ne nous a pas semblé que la Chine se soit tout à fait dégagée; mais elle y est beaucoup moins engluée.

2. — Le défi de l'anarchie

A Pékin, à l'est de la « Colline du Charbon », on vous montre encore l'arbre où s'est pendu, en 1644, le dernier empereur Ming, abandonné de tous, sauf d'un fidèle eunuque, alors qu'un empereur mandchou s'apprêtait à prendre sa place. Pour punir l'arbre d'avoir permis au dernier empereur vraiment chinois de mettre fin à ses jours, on l'avait chargé de chaînes.

L'histoire de la Chine foisonne de drames semblables : empereurs renversés par le vassal qu'ils avaient appelé au secours, féodaux se dressant contre le pouvoir central, paysans luttant contre les féodaux. Il n'y a probablement pas de pays où la tradition anarchique soit aussi forte. De tout temps, le peuple chinois, empêtré dans ses dimensions, a souffert d'une inaptitude à se gouverner lui-même.

Il n'a pas connu ce long cheminement qu'on trouve dans l'histoire des pays européens : la naissance progressive d'une conscience collective qui fleurit en franchises municipales, en corporations artisanales et marchandes, en professions libérales régies par leur Ordre, en partis politiques pluralistes, en mouvements syndicaux. Quelques sociétés secrètes rassemblent des conspirateurs. Les conflits se règlent à l'arme blanche. Quand une dynastie nouvelle arrive au pouvoir, c'est que la précédente s'est montrée incapable d'arrêter le flot montant des rébellions. Dans le chaos, s'imposent les hommes forts auxquels on fait appel pour le dominer. A leur tour, les hommes forts s'amollissent et l'anarchie reprend. « Après nous », prophétisait Gengis Khan en lançant ses hordes à la conquête de la Chine, « les gens de notre race se vêtiront d'habits dorés, mangeront des mets gras et sucrés, presseront dans leurs bras les plus jolies femmes, et ils oublieront qu'ils nous le doivent. » Non seulement la prédiction s'est réalisée, mais le processus s'est maintes fois répété. Jusqu'à présent, les compagnons de Mao ont échappé à cette fatalité, et ont l'air bien décidés à prendre les moyens d'y échapper, en s'imposant une vie monacale.

De 1839 à 1949, l'anarchie est devenue endémique. L'insécurité ne cesse de régner, sauf dans les concessions européennes, et encore. On se bat dans les provinces, sans que personne sache où passe le front. Au hasard d'une randonnée, on entend crépiter les armes. Même les Japonais, dans la partie de la Chine qu'ils contrôlent, ne tiennent que les grandes villes et les voies ferrées. Quand un des antagonistes s'empare du terrain perdu, il extermine les populations qui avaient fait bon accueil à son adversaire : tel Chiang Kai-shek passant par les armes quelques centaines de milliers de paysans, dans le Kiangsi qu'il vient de reprendre à l'armée révolutionnaire.

Rébellions, représailles, jetaient sur les routes des populations entières, réduites au vagabondage. Dans les années 1920, un comptage officiel des personnes déplacées dans la moitié seulement des dix-huit provinces atteint le chiffre de 56 millions [4]. Sans doute une partie de cette population flottante put-elle s'employer dans l'industrie naissante ; beaucoup devinrent bandits ; d'autres, mercenaires, alimentaient les armées des « seigneurs de la guerre* ».

Il était recommandé à tout voyageur de se munir d'une escorte. Teilhard, dans ses prospections paléontologiques, se faisait suivre d'une dizaine de soldats. Les brigands n'attaquaient pas, si les pertes à prévoir dépassaient la valeur marchande de la prise. Un

---

* Chefs d'armée qui se conduisaient en potentats, tour à tour alliés et adversaires les uns des autres.

pays au pillage. Des mendiants rançonnés par des voleurs. Des voleurs rançonnés par des bandits. Un racket généralisé.

Un grand empire voué à l'incohérence

Selon Voltaire, seuls de petits États se gouvernent démocratiquement; les plus grands sont voués à l'anarchie ou au despotisme, quand ce n'est pas aux deux. Walter Lippmann a joliment décrit « l'ingouvernabilité des grands empires ». Pourrait-on étendre à de grands ensembles des méthodes qui ont fait leurs preuves pour de petits? On a observé dans maintes universités, comme Berkeley, que le climat entre professeurs et étudiants se dégradait à mesure que les effectifs augmentaient, bien que leur proportion restât la même. Comment faire vivre l'immense Chine selon un système qui fait florès à Hong Kong, Singapour, Formose? Entre un comptoir et un sous-continent, malgré l'identité des populations, il n'y a pas une différence de degré, mais de nature.

L'incohérence de la Chine submerge le voyageur. Quelle unité trouver entre ces villes grouillantes au bord d'un fleuve, ces rizières découpées comme de la marqueterie, ces montagnes qui n'offrent aucune prise où s'accrocher, ces immenses plateaux désolés, où l'esprit autant que le corps est livré sans défense à tous les grands vents? Quelle unité, entre les grands Chinois maigres du Nord et les petits Chinois râblés du Sud? Entre les populations allogènes, Tibétains, Turcomans, Lolos, Mongols, et le peuple Han, si divers lui-même? Entre des provinces qui ne parlent pas la même langue, et où, selon le proverbe, il suffit d'avancer de dix *li* * pour que les gens ne se comprennent plus?

Si les Occidentaux eurent quelque excuse à s'immiscer dans les affaires de la Chine, c'est qu'elle paraissait incapable de s'administrer seule, et vouée à l'éclatement. Dès la chute de l'Empire, les « Seigneurs de la guerre » se taillèrent des provinces : leurs conflits plongèrent le pays dans un état de déliquescence, que l'Europe n'avait connu qu'au temps de la guerre de Cent Ans et des Grandes Compagnies.

La dispersion fut à son comble pendant l'occupation japonaise. Le territoire resté sous l'administration chinoise était scindé en trois tronçons, chacun gouverné par trois continuateurs du « Père de la Patrie » : à Yenan, Mao Tse-tung; à Chungking, Chiang Kai-shek; à Nankin, collaborant avec les Japonais, Wang Ching-wei. Ces trois hommes, qui avaient combattu sous la même bannière, étaient devenus adversaires irréductibles. C'était la Chine.

---

* Le *li* vaut environ un demi-kilomètre.

3. — Victoire de la multitude sur la multitude

« Avez-vous canalisé votre démographie, demandai-je à Chou En-lai?

— Nous n'avons peut-être pas au début, me répondit-il, accordé à ce problème toute l'attention qu'il mérite. Mais aujourd'hui, nous recueillons le fruit de nos efforts. La croissance de notre population est maintenant descendue au-dessous de 2 pour 100. »

On ne saurait mieux reconnaître que la politique démographique de la République populaire a suivi une route sinueuse. Voici comment, me semble-t-il, on peut reconstituer ses méandres.

Premier temps : encouragement à la natalité

Pendant les premières années du régime, les autorités ont lutté énergiquement pour réduire la mortalité; et comme elles ne se préoccupaient pas de la régulation des naissances, elles ont donc favorisé la croissance de la population. Le communisme orthodoxe n'affirme-t-il pas que la surpopulation est un phénomène strictement capitaliste, qui résulte, non du trop grand nombre des hommes, mais d'une mauvaise organisation de la société? Une limitation de la démographie aurait paru contraire à la bonne doctrine. Sur cette lancée, Mao a déclaré à plusieurs reprises que le nombre des Chinois était leur plus grand atout.

Les circonstances confortaient la doctrine. La Chine ne se heurtait-elle pas d'abord à d'énormes problèmes de sous-production? Ne devait-elle pas concentrer toutes ses énergies sur la lutte en vue d'une meilleure exploitation et d'une extension des terres cultivables?

En outre, le régime voulait extirper des pratiques barbares. Jusqu'en 1949, la noyade des nouveau-nés — tout particulièrement des filles — n'était pas rare, à moins qu'ils ne fussent abandonnés au bord de la route, jetés aux cochons, ou vendus. Pour la première fois, la loi sur le mariage du 1er mai 1950 interdisait l'infanticide : « Les parents ont le devoir d'élever leurs enfants. Ils ne doivent ni les maltraiter ni les abandonner. Il est strictement interdit de noyer des nouveau-nés ou de commettre d'autres crimes similaires. » Pour empêcher ces meurtres traditionnels, il fallait supprimer leurs mobiles, convaincre que les enfants nombreux étaient une bonne chose. Dans un climat de malthusianisme, on aurait pu remplacer les méthodes ancestrales par d'autres, moins cruelles, mais qui n'avaient pas l'avantage de la simplicité et de l'efficacité.

Cependant, les résultats du recensement de 1953 semblent avoir amené Pékin à prendre conscience des difficultés prévisibles au cas où la population continuerait à s'accroître au même rythme,

et à plus forte raison au cas où ce rythme augmenterait encore, ce qui était en passe de se produire puisque la mortalité — infantile ou par maladie — baissait rapidement.

Les dirigeants chinois se sont rendus à l'évidence : ils devaient choisir entre la croissance démographique et la croissance économique ; pour le décollage, il faudrait alléger la charge : et vite, car, avant d'être des producteurs, les enfants sont seulement des consommateurs.

Deuxième temps : campagne pour la limitation des naissances

A partir de 1954, une campagne en faveur de la limitation des naissances commença à se développer. Elle atteignit deux ans plus tard une grande intensité. En septembre 1956, Chou En-lai déclarait devant le VIIIe Congrès : « Nous sommes en faveur d'une régulation convenable de la reproduction. » En février 1957, Mao, dans le grand discours qui donna le départ de la campagne des « Cent Fleurs », lança le mot d'ordre de « Contrôle des naissances. »

Mais cette campagne, bien qu'elle se poursuive encore, eut des à-coups singuliers. Elle fut complètement suspendue entre 1958 et 1961 : pendant la période du « Grand Bond en avant », les autorités insistaient au contraire sur la chance incomparable que donnait au pays sa nombreuse jeunesse. Dans le « prodigieux développement économique » auquel on s'attendait, on n'allait pas avoir trop de main-d'œuvre, mais trop peu. L'échec du « Bond en avant » (1959), de mauvaises récoltes suivies de disette (1959-1961) et le départ des techniciens soviétiques (1960) firent prendre aux dirigeants une vive conscience des terribles difficultés vers lesquelles ils se précipitaient. Les directives pour le contrôle des naissances reprirent avec vigueur en 1961. Non seulement les procédés contraceptifs étaient désormais diffusés gratuitement, mais la stérilisation était encouragée et l'avortement facilité. Un mouvement, qui a duré depuis lors, fut lancé en faveur du mariage tardif — trente ans pour les garçons, vingt-cinq pour les filles. La presse orchestrait des gestes spectaculaires. *Femmes de Chine* faisait campagne pour encourager les femmes à pousser leurs maris à la vasectomie. *Jeunesse de Chine* montrait Chou En-lai exprimant son admiration à une jeune femme de trente-deux ans qui, après douze ans de mariage, n'avait encore aucun enfant.

Troisième temps : mais la nature est là...

Il nous a semblé, d'après les réponses faites à nos questions sur ce point par des dizaines de jeunes ouvrières, paysannes, employées,

que les mesures de limitation se heurtaient à une sourde résistance en ville, et à une inertie sereine dans les brigades rurales *.

Il ne faut pas toujours prendre au pied de la lettre, dans un régime autoritaire, les slogans des campagnes d'opinion. On mesure mal la plasticité de la population. La nature ne se laisse pas aussi aisément manipuler.

Ainsi, le voyageur constate que si, dans la foule de la rue, les jeunes prédominent, parmi les jeunes, prédominent les enfants dont la naissance doit se situer en 1967 ou 1968. Observation renouvelée dans toutes les villes parcourues. Certes, il est possible que les petits soient plus nombreux dans les rues parce que les enfants plus âgés sont occupés à des tâches diverses. Mais la Révolution culturelle n'aurait-elle pas donné lieu, comme on l'a affirmé, à un raz de marée de libération sexuelle? La fermeture des établissements d'enseignement secondaire et supérieur, les marches de gardes rouges sur les grands centres, la liberté laissée aux jeunes des deux sexes, ont multiplié les occasions en 1966 et 1967. Non pas que le débridement de un ou deux millions de gardes rouges, dans une masse de huit cents millions, ait pu avoir à lui seul des effets démographiques tangibles. Il n'est pourtant pas impossible qu'un climat psychologique ait alors favorisé une recrudescence des naissances. La presse chinoise n'avait soufflé mot sur ce point. Nous avons recueilli des allusions discrètes à cette période de défoulement collectif.

Les habitudes sont tenaces. Avec philosophie, Mao Tse-tung a reconnu en décembre 1970 que les méthodes anticonceptionnelles n'avaient apporté jusqu'alors que peu de changements à la courbe de la démographie chinoise : les familles continuaient à rechercher à toute force une descendance mâle. « Les femmes de la campagne donnent naissance à une ribambelle de filles, et s'obstinent à procréer jusqu'à la ménopause [5]. » On ne transforme pas aussi vite la mentalité d'un peuple, malgré la puissance des moyens mis en œuvre **.

Quatrième temps : lents progrès de la limitation

Dès 1968, la campagne pour le mariage tardif et le maximum de deux enfants reprenait de plus belle. « Deux enfants, c'est bien

* Même pour le mariage, qui est l'acte le plus aisé à contrôler, des dispenses sont accordées. Un jeune Shangaïen de ma connaissance a pu se marier à 26 ans. « Vous ne pouvez pas attendre 30 ans? — Non, vraiment je ne peux pas attendre! » Il a fini par obtenir satisfaction de la part des autorités.

** On nous a assuré à plusieurs reprises — mais nous ne sommes pas en état de confirmer — que la politique de contrôle des naissances était modulée en fonction de la densité de la population. Dans les villes et les zones rurales surpeuplées, les directives restrictives seraient appliquées avec rigueur. Dans les zones les moins peuplées, les familles nombreuses seraient non seulement tolérées, mais encouragées. Les Chinois poussent le volontarisme jusqu'à un aménagement démographique du territoire.

assez; les familles nombreuses; c'est un héritage du passé, comme les pieds bandés ou le mariage des enfants » : à bien des reprises, nous avons entendu des jeunes femmes réciter ces actes de foi. Y croyaient-elles vraiment? Elles en avaient l'air.

Depuis 1970, la campagne officielle n'a fait que s'amplifier, en s'assortissant de mesures coercitives.

On nous a indiqué en diverses villes que les époux qui attendent un troisième bébé couraient le risque d'être séparés, affectés à des entreprises distantes de plusieurs centaines de kilomètres, privés de leurs enfants et de leur logement, contraints de vivre séparément, dans des dortoirs d'hommes ou de femmes; sans que nous ayons pu établir s'il s'agissait de vagues menaces, ou de sanctions effectives.

Les propos, discrets mais fermes, de Chou En-lai m'ont donné à penser qu'après plusieurs « coups d'accordéon » dans l'application d'une doctrine qui n'avait pas été vraiment pensée, un plan précis était maintenant bien arrêté et devrait commencer à porter ses fruits, au moins dans les villages : regain et extension de la propagande pour la restriction de la natalité; vaste diffusion des moyens contraceptifs; encouragement à une sévérité monacale des mœurs.

Nous avons pu vérifier que la propagande anticonceptionnelle était assortie de mesures pratiques de tous ordres; que des contraceptifs efficaces — pilules, pessaires ou stérilets — étaient distribués gratuitement aux ménages dans les dispensaires des communes rurales, ou des usines, ou des quartiers; que des missions itinérantes se rendaient jusque dans les hameaux les plus reculés, pour informer les paysans; que les avortements, avec insensibilisation par acupuncture, étaient pratiqués à grande échelle : dans les dispensaires de la commune rurale de Machiao, « on en fait toute l'année ».

Marx contre Malthus

De l'ensemble des observations ou recoupements que nous avons effectués, il paraît possible de tirer trois conclusions :

1) Le retard avec lequel a été lancée la campagne pour le contrôle des naissances, puis les à-coups qu'elle a subis, en ont pratiquement annulé les effets pendant vingt ans. La natalité paraît s'être maintenue, entre 1953 et 1972, autour de 35 et même de 40 pour 1 000, tandis que la mortalité s'abaissait à 15 pour 1 000. Le taux d'accroissement naturel a donc dû grimper certaines années à plus de 25 pour 1 000 et ne guère descendre, jusqu'en 1970, en dessous de 20 pour 1 000. C'est dire que la croissance annuelle de la population a dû passer en vingt ans d'environ dix millions vers 1949 (20 pour

1 000 de 500 millions) à près de 20 millions pour certaines des années 60 (25 pour 1 000 de 800 millions);

2) Cependant, l'élévation du niveau culturel des masses, l'alphabétisation des campagnes, la multiplication des missions et centres de consultations familiales, la facilité avec laquelle chacun peut s'y procurer des contraceptifs, les avortements gratuits, la sévérité des mesures de découragement prises à l'encontre des couples précoces et des familles nombreuses, paraissent avoir, depuis 1968, arrêté, sinon toute croissance, en tout cas la croissance de la croissance. Les mesures pourraient avoir pour effet, dans les prochaines années, de réduire le taux, ce qui semble déjà bien commencé, à en croire Chou En-lai. Mais on sait que, dans tous les pays qui ont adopté des mesures antinatalistes, comme le Japon, un temps de latence d'une bonne dizaine d'années sépare le moment où l'ensemble du dispositif est mis en place, et le moment où on en mesure les conséquences. Il y a des chances pour qu'entre les années 1980 et 1985 la Chine dépasse le milliard d'hommes. Il n'est pas impossible qu'en l'an 2000, elle atteigne le milliard et demi;

3) Bien que la régulation de la natalité n'ait pas encore porté ses fruits, le pays commence à maîtriser les problèmes insolubles que lui posait depuis des siècles sa surpopulation. Ses ressources paraissent * se développer plus vite que son peuplement. La Chine ne s'est pas appauvrie, mais plutôt enrichie : malgré les hésitations de sa politique démographique, Marx semble avoir eu raison contre Malthus.

Fourmis, cigales

Quel mystérieux aiguilleur règle sans cesse la vie de la multitude chinoise, à la façon du trafic des trains dans une gare de triage? Partout, des hommes et des femmes qui vont et viennent, en hâte mais sans précipitation. Les uns, tellement courbés que leur buste est à l'horizontale, traînent une carriole chargée de sable ou de ciment; d'autres portent en équilibre sur leur tête des piles de briques; d'autres poussent des charrettes d'excréments. Des camions circulent, où s'entassent des hommes et des femmes debout qui chantent en chœur, grisés par le vent de la course. Des armées de travailleurs bâtissent des habitations ouvrières, des usines, des digues le long des fleuves. Aux cohortes de bicyclettes, se mêlent

* Il est difficile d'être plus affirmatif. Le rapport population-céréales est resté à peu près le même en 1972 qu'entre 1950 et 1960 : environ 0,3 t par an et par habitant. La presse insiste plus que jamais sur la production des céréales, qui « commande tout ». Les importations restent importantes pour les faibles ressources de la Chine en devises.

des compagnies de vélos-pousse, de vélos-tire ou de tricycles auxquels sont arrimées d'énormes cargaisons de foin, de cageots, de bois, de légumes, de charbon. Matin et soir, on côtoie des bambins empilés à six dans une caisse rectangulaire accrochée à un cyclopousse, et qu'un adulte transporte vers l'école maternelle ou ramène chez eux.

Dès qu'on sort des villes, on voit des centaines, des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, qui piochent, sarclent, creusent, transportent, sèment, repiquent, pétrissent ensemble à pleines mains le terreau et le fumier humain — avant de le répandre sur les légumes. Gestes si bien réglés qu'on les dirait ceux d'un spectacle monté une fois pour toutes : un gigantesque parc d'attractions, dont les personnages seraient en grandeur naturelle.

Sans cesse, se recompose le dessin de Dubout, le tableau de Jérôme Bosch. Des files d'hommes traînent des chalands le long de la rive, s'enfoncent dans les entrailles d'une mine, rament pour aider la voile molle des sampans, sillonnent les canaux, ploient les pieds dans l'eau, sous le soleil de plomb.

A Sian, à Shanghai, à Pékin, à Canton, vers onze heures du soir, le spectacle ne s'arrêtait pas. Les chantiers restaient en pleine activité, éclairés par de puissants projecteurs. Des centaines d'ouvriers s'attelaient aux brancards de leurs véhicules chargés de matériaux, grimpaient aux échafaudages, maniaient la truelle ou le marteau.

Est-ce par goût des contrastes, ou par besoin de compensation, que ces fourmis ont besoin de cigales? Ce peuple, symbole du travail acharné, a-t-il conclu un pacte avec le symbole de la paresse? Le jour comme la nuit, en ville comme à la campagne, on les entend chanter dans tous les arbres par rafales obsédantes. Pourquoi les Chinois ont-ils laissé subsister ces insectes inutiles, alors qu'ils ont fait disparaître les chiens et les mouches et même, un moment, pourchassé les chats et les oiseaux? Peut-être, au fond d'eux-mêmes, ont-ils besoin de cette bruyante allusion à une civilisation des loisirs qui n'est pas encore faite pour eux...

Les habitants de cette ruche, quel est le principe de leur mouvement? Quelle force les fait agir? Est-ce la fuite devant l'antique misère, devant la vieille faim? Est-ce la course vers une terre promise, vers un paradis entrevu, qui un jour ne se dérobera plus? Une Chine sans misère, sans souffrance, sans faim, une Chine qui aurait atteint l'Harmonie Céleste?

Un pays ingouvernable gouverné

Si ce n'est encore l'harmonie, c'est déjà la paix. Depuis 1949, la victoire totale remportée par Mao a donné à la Chine une paix

qu'elle n'avait jamais connue depuis le début du XIXe siècle. C'est un bienfait qui semble aller de soi; il reste en deçà de l'idéologie ou de l'organisation politique et économique. Mais il est si massif et si nouveau, qu'il comporte des incidences immédiates sur la prospérité du peuple chinois.

Après les bouillonnements de la Révolution culturelle, l'ordre règne partout. Des grandes avenues de Pékin aux chemins en terre battue des communes populaires, des quais des grandes gares aux provinces les plus éloignées, une seule autorité impose sa loi : qui la contesterait? Depuis 1949, elle n'a guère été contestée que par les intellectuels, sous les Cent Fleurs, et par les foules d'adolescents, en 1966 et 1967 — que Mao, chaque fois, avait encouragés à le faire.

Que d'épreuves a dû surmonter le régime, après tant d'années de guerres civiles ou étrangères, de mauvaises récoltes, de fléaux naturels, pour donner à ce sous-continent les moyens de nourrir une population foisonnante, de la vêtir, de la loger, de l'instruire — de la contenir! Ne semble-t-il pas avoir tiré hors de la zone des grands dangers une économie de subsistance qui était cruellement vulnérable? Ne voit-on pas qu'il a fait vivre une Chine qui n'était pas viable? Imagine-t-on sérieusement que le régime de Chiang Kai-shek, qui n'avait pas résolu en vingt-deux ans un seul des tragiques problèmes sous laquelle la Chine était écrasée *, va prendre la relève du régime communiste? C'est pourtant la fiction dans laquelle ont vécu les Nations Unies, vingt-deux ans après la fondation de la République populaire.

L'impulsion se transmet à toutes les parties de cette Chine qui avait perdu l'habitude d'être administrée. Ses populations sont encadrées et disciplinées, ses besoins essentiels sont satisfaits. Elle ne compte que « sur ses propres forces » pour vaincre ses difficultés. Ses services publics fonctionnent. Elle a fini d'être écrasée par ses propres dimensions. Elle fait face elle-même à son destin. Bref, ce pays qui était devenu depuis longtemps le pays par excellence ingouvernable, est désormais gouverné. Cette constatation mérite un hommage, ce semble.

---

* Si ce n'est celui de la souveraineté territoriale.

Chapitre XIV

La féodalité extirpée

La Cité Interdite

Comment ne pas lire un symbole dans ce nom donné aux palais immenses où, depuis le XVe siècle, vingt empereurs des dynasties Ming et Mandchoue ont reclus leur puissance et leur luxe : la Cité Interdite? C'est bien de la Cité Chine que l'accès était interdit à la masse des Chinois, par un savant système de hiérarchies politiques et sociales dont l'empereur détenait la clef.

Bouillon de culture de toutes les ambitions, de tous les vices, de toutes les vertus, de toutes les intrigues qui accompagnent inévitablement le pouvoir absolu, la Cour de Pékin apparaît encore au visiteur à travers le cadre qu'elle avait donné à sa vie : colonnes d'or, trônes incrustés, paravents d'ébène, lits d'apparat, vasques de jade, kiosques et jardins. Nos guides animent les personnages disparus de cette prison dorée : empereur omnipotent mais dont le poignard ou le poison menacent la vie fragile, courtisans, concubines et eunuques tissant autour du demi-dieu le cocon de ses caprices satisfaits. Assurément noirci, le tableau n'en est pas moins instructif.

Dans la salle de l'Union, où étaient déposés les vingt-cinq sceaux de l'Empire, on a soigneusement conservé l'écran où deux idéogrammes, *wu wei*, s'abstenir d'agir, édictent la règle d'or d'un art politique paradoxal. Société bloquée, dont le *statu quo* garantit la durée.

Monde grouillant, système immuable — refermé sur lui-même et condamné à se perpétuer jusqu'à ce que l'excès de sa dégradation entraînât sa chute. Image aussi de la société chinoise, dont l'organisation cloisonnée, féodale, toute tendue vers la reproduction des modèles hérités, condamnait le peuple chinois à un piétinement dont il n'imaginait même pas la fin.

Les classes

Sans se fractionner en autant de castes que l'Inde, et sans s'interdire en théorie une certaine fluidité, la société était rigoureusement divisée en quatre classes : les lettrés, formant la classe dirigeante et parmi lesquels étaient recrutés les neuf grades des fonctionnaires;

les paysans, les artisans et les marchands. Venaient ensuite les *déclassés* : mendiants (qui formaient d'ailleurs de puissantes corporations), acteurs, prostituées. Il faudrait y ajouter les *surclassés* : les eunuques, la castration assurant un emploi à la Cour, donc une source d'influence et d'enrichissement; retranchés des autres et d'eux-mêmes, et cessant par là même d'être retranchés du pouvoir.

A cette classification traditionnelle et fonctionnelle, Mao, dans son analyse de la société chinoise, a ajouté, pour la classe de très loin la plus nombreuse, une subdivision fondée sur la richesse : ouvriers agricoles, paysans-pauvres, moyens-pauvres, moyens, riches, propriétaires fonciers.

Le début de la modernisation fit apparaître d'autre part des couches nouvelles : bourgeoisie d'affaires, intelligentsia non mandarinale, ouvriers. Mais jusqu'en 1949, le cloisonnement demeurait à peu près intact. Les jeunes classes s'ajoutèrent aux anciennes sans les faire éclater.

La bureaucratie céleste

Mencius justifie ce système au IVe siècle av. J.-C. : « Les uns se livrent aux travaux de l'intelligence, les autres aux travaux du corps. Ceux qui s'appliquent aux travaux de l'intelligence gouvernent, ceux qui travaillent des bras sont gouvernés. Ceux qui travaillent des bras nourrissent ceux qui s'appliquent aux travaux de l'intelligence. »

La Chine est un des très rares pays où, avant l'époque moderne, le pouvoir se soit justifié par le savoir. Justification largement hypocrite, car seule, dans la majorité des cas, une certaine fortune permettait de s'offrir l'éducation nécessaire pour accéder au pouvoir. Reste que tout, dans l'éducation, ne s'achète pas; elle ne s'acquiert pas sans effort ni talent. Et la classe dirigeante chinoise a naturellement cultivé la fierté de purifier ainsi son pouvoir. Sa grandeur et son malheur en sont sortis. Elle n'a certes pas dédaigné les richesses; mais elle ne les a jamais honorées. Si, dans sa classification morale, les marchands occupaient l'échelon le plus bas, c'est que leur enrichissement n'est rédimé ni par le savoir ni par le faire. Les mandarins pouvaient bien trafiquer ou prévariquer : ce n'étaient que fautes personnelles. Commercer aurait été une faute sociale.

La Chine eût bien pu faire, des siècles avant l'Occident (car elle était, au temps de Marco Polo, plus riche que lui et techniquement plus avancée), la révolution industrielle, sans cette répulsion des lettrés-fonctionnaires pour l'économie de marché et les franchises bourgeoises. Cette révolution, elle la repoussa une deuxième fois, quand l'Occident marchand la lui apporta au XIXe siècle.

Ce second refus condamna la classe dirigeante à la révolution

sociale : la société chinoise ne se serait probablement pas désintégrée au XXe siècle, dans des conditions qui ne laissaient place qu'à une issue violente, si les lettrés avaient accepté les règles du jeu de la civilisation industrielle de marché, comme le fit avec succès une classe dirigeante japonaise moins imbue d'idéologie. Mais peut-être, en définitive, leur résistance a-t-elle porté ses fruits : ce qu'ils refusaient a été finalement rejeté par la Chine comme une greffe incompatible. La dernière classe n'est pas devenue la première; les idéologues gouvernent toujours la Chine, et avec une rigueur sans faille.

Les failles étaient nombreuses parmi les mandarins. Si l'idéal confucéen leur demandait d'être « gentilshommes », *chun-tzu*, exclusivement soucieux du bien public et de la justice, il leur arrivait comme aux autres, « les hommes de peu », *hsiao-jen*, d'être guidés par leur propre intérêt. Intérêt personnel devenu bien souvent intérêt de classe : les fonctionnaires étaient eux-mêmes, pour la plupart, propriétaires terriens. Le zèle faisait défaut quand l'empereur leur demandait de retirer aux propriétaires le monopole des bénéfices agricoles. Ils étaient enclins à enfreindre les lois qu'ils avaient mandat d'appliquer : bureaucrates-fonciers, ils s'accrochaient aux terres comme coquillages au rocher. Chargés de percevoir les impôts, ils tenaient à leur merci les paysans moyens et pauvres. Depuis le XIVe siècle jusqu'à la fin du Kuomintang, ils ne cessèrent de se conduire en tyrans locaux.

Clans et coutumes

Ni le pouvoir de l'empereur, ni celui des lettrés n'auraient duré longtemps, si toute l'organisation sociale et morale des Chinois n'avaient sacralisé l'autorité et la tradition.

La société n'était qu'une collection de « clans », où toutes les cellules familiales étaient soumises à l'autorité absolue de l'oncle riche. Et particulièrement au moment de leur constitution; le mariage était toujours un arrangement entre parents. Mao lui-même fut marié à quatorze ans à une jeune femme qui en avait vingt : il s'enfuit et ne la revit jamais.

La vie quotidienne était imprégnée de rites, de tabous et de pratiques divinatoires. Les paysans épuisaient leurs faibles ressources en des cérémonies dispendieuses, où la contrainte des usages l'emportait bien souvent sur la croyance religieuse : « Celui qui prépare un banquet de noces renonce à acheter un bœuf. »

La géomancie interdisait de creuser un puits à l'orient d'un village. Même si c'était le seul endroit où il y eût de l'eau. Pendant des siècles, la Chine a dévasté ses forêts pour cuire son riz, de peur

de réveiller le Grand Dragon en creusant la terre pour y aller chercher la houille qu'elle possède en abondance — et dont l'existence était connue. Le moyen d'échapper à la superstition, multipliée par la pression sociale?

Les fléaux sociaux

L'abîme qui séparait la classe dirigeante des masses ignorantes et superstitieuses favorisait la corruption.

Sous l'Empire, ceux qui détenaient une parcelle du pouvoir accumulaient des fortunes. Les eunuques exploitaient méthodiquement quiconque avait à faire au Palais. Du haut en bas de la pyramide bureaucratique, les pots de vin étaient monnaie courante.

Sous le Kuomintang, les fonds américains enrichirent surtout les fonctionnaires, alors que la famine faisait rage : dernière image d'une Chine, où la richesse des uns entraînait pour le plus grand nombre les pires misères et les pires déchéances. Et c'était bien là le plus scandaleux. Mendicité, saleté, prostitution, drogue. Les documents ne manquent pas, sur les fléaux sociaux qui ont accablé la Chine jusqu'en 1949.

Jusqu'au commerce des enfants et des jeunes filles. Dans les mines d'étain du Yunnan, on rencontre encore des ouvriers qui ont été vendus dans leur jeunesse comme esclaves. Vendre un enfant à un artisan, à un industriel, à un proxénète, à un propriétaire, c'était souvent un moyen, quand la famine sévissait, de le faire échapper à la mort et d'acheter, pour ceux qui restaient, les semaines de survie nécessaires : une forme atténuée de l'infanticide.

Ainsi cette société, à laquelle Confucius enseignait que la première des vertus était la bienveillance et le respect d'autrui, aboutissait-elle à ce crime, où la cellule de base se renonçait elle-même.

Les Chinois n'étaient pas aveugles à ces contradictions : mais ils n'y voyaient qu'abus. Empereurs ou ministres, nombreux furent les réformateurs. Mais quand leur vertueuse autorité avait tranché assez de têtes pour faire cesser les abus les plus criants, leur mort, tôt ou tard, venait relâcher la tension; l'équilibre se rétablissait un cran plus bas.

C'est que personne, ni les empereurs, ni même les chefs de la jeune république, ne toucha aux principes qui gouvernaient cet équilibre : le culte du passé, le privilège d'un savoir protégé par sa complexité même, le droit des propriétaires.

Si le communisme chinois a une chance de faire œuvre durable, c'est qu'il a su fonder les principes d'un autre équilibre.

La grand-mère Shun

Au cœur de la Chine paysanne, dans le « Village montagnard de la famille Mei », la vieille grand-mère Shun nous explique, en quelques mots et deux contrastes, la révolution.

Elle nous récite les malheurs d'autrefois, comme si elle n'arrivait pas à croire que c'est bien terminé; les quatre cinquièmes des terres entre les mains de quatre familles, et le dernier cinquième réparti entre cent familles; des maisons fraîches, des patios aux cloisons ajourées, des meubles finement sculptés, pour quelques privilégiés; pour tous les autres, le dénuement, malgré un travail acharné. Tout en nous montrant fièrement les trois pièces de sa moitié de maison et ses quelques meubles en bois blanc, elle nous répète, de peur que nous n'ayons pas compris : « Nous n'avions pas assez de vêtements, pas de meubles, sinon deux nattes pour toute la famille; nous ne sommes jamais allés à l'école; il nous est arrivé de passer plusieurs semaines sans manger. »

Peu importe que la grand-mère évoque pour nous le passé avec ce sombre talent qu'ont les vieillards de faire peur aux enfants; peu importe que la situation sociale et agraire en Chine ait présenté généralement plus de complexité que celle de ce village de la province du Chekiang; exagérée ou simplifiée, telle est la vérité qui s'impose à la conscience des Chinois : avant, tout pour quelques-uns, rien pour les autres; aujourd'hui, pour tous, quelque chose.

L'accomplissement est passé par la collectivisation des terres. Le communisme chinois ne s'est pas trouvé contraint au même point que le soviétique, de faire la révolution agraire *contre* les paysans. Staline est revenu sur près de cent ans d'individualisation de l'agriculture russe : il lui en a coûté des grèves de la plantation, des sabotages massifs, et, au peuple russe, une répression et une famine qui ont fait huit millions de morts.

Si le sang a coulé en Chine, et abondamment, ce ne fut pas en raison d'oppositions obstinées de la masse, mais pour sceller la victoire : un sang sacrificiel, comme celui du propriétaire foncier de *La Fille aux cheveux blancs*.

Un pays où la densité rurale est souvent voisine de la densité urbaine condamne à l'organisation collective du travail. Les Chinois le savent de tout temps. La révolution a seulement signifié que la responsabilité de l'organisation est devenue collective, elle aussi, au lieu d'être le fait des propriétaires fonciers et de leur en donner tout le profit.

L'égalité fut donc celle du pouvoir et non du partage. Elle contribua au renforcement, et non à la dissolution, de l'existence

communautaire; elle bâtit une protection efficace contre le retour de la « féodalité ». Une révolution, en effet, mais sur l'orbite de la réalité chinoise.

Du coup, la condition paysanne a été transformée. La misère serait-elle aussi terrible, qu'elle paraîtrait plus légère. Si l'on prélève sur les fruits du travail, ce n'est pas pour agrandir et embellir la demeure qui s'élève là, à portée de l'envie. C'est pour la brigade, petite ou grande. Les paysans chinois peinent autant, peut-être plus qu'autrefois; mais ils n'ont pas le sentiment de ployer l'échine devant des profiteurs. Leur fatigue est aussi réelle; elle n'est plus humiliante. Ils la supportent mieux, parce qu'ils ont échappé à leur condition servile.

Ce facteur n'est pas mesurable. Mais il est essentiel. A lui seul, il change la vie.

La pauvreté égalitaire

Ce n'est pas seulement dans les campagnes que les Chinois sont passés, du contraste entre une misère souvent avilissante et le luxe insultant, à l'uniformité d'une pauvreté supportable. Le salaire le plus élevé que nous ayons observé est celui d'un chirurgien : 280 yuans par mois; celui d'un manœuvre étant de 35 yuans, cela fait une échelle de un à huit. Les dirigeants donnent l'exemple de la modestie.

Les ironistes avancent assurément qu'en Chine, ceux qui étaient misérables le sont restés, et que ceux qui ne l'étaient pas le sont devenus, en sorte que le progrès n'est pas grand. Mais l'ironie tombe doublement à plat. Car le bénéfice obtenu est double.

Le dénuement d'avant 1949 était synonyme de saleté, d'épidémie et de famine; la pauvreté d'aujourd'hui se situe au-dessus du minimum vital. Elle est toujours décente. Quantitativement, la différence n'est pas énorme; mais qualitativement, un seuil a été franchi.

Tout aussi importante, pour l'équilibre de la société, est la disparition des richesses d'antan. C'est la fin des privilèges qui a donné aux Chinois la conscience de former une nation. Certains des anciens propriétaires terriens, bourgeois d'affaires ou chefs d'entreprise, ont conservé quelque fortune. Mais qu'en peuvent-ils faire? Les lieux de plaisir ont disparu. On ne peut acheter de voitures, elles sont réservées aux collectivités. Celui qui irait tous les soirs au restaurant, ou au théâtre, qui dévaliserait les boutiques de jade ou d'éventails, se ferait vite repérer, autant que celui qui voudrait porter les vêtements de soie des mandarins de jadis. Nul n'ose faire étalage de son aisance, tant le climat est lacédémonien. La Chine

préfère les thésauriseurs aux jouisseurs. Elle a réduit ses riches à l'ascétisme des grands avares.

Les centaines de millions d'indigents n'ont, certes, accédé ni à l'opulence, ni à l'aisance. Mais ils ont cessé d'avoir faim et surtout d'avoir sous les yeux les privilèges des nantis. Le régime s'est acquis la reconnaissance des masses pour ce gigantesque nivellement.

Si, comme le prétendait Aristote, « les rébellions naissent toujours du désir d'égalité », Mao a compris que la vraie révolution exigeait l'égalité des désirs, ou, à tout le moins, celle des moyens de les satisfaire.

La mobilisation des énergies

Mao a également compris que la révolution ne durerait que si elle était d'abord faite dans les esprits. Elle n'a pas consisté à distribuer des armes, de la nourriture, et des terres; mais à donner aux paysans l'envie de se battre, le goût de travailler intelligemment, la volonté de conquérir leur terre.

C'est peut-être là que les dirigeants chinois ont montré le mieux leur connaissance de l'âme humaine. Pour que les Chinois considèrent la révolution comme leur affaire, il fallait qu'ils l'accomplissent eux-mêmes. Pour qu'ils cultivent la terre avec la joie que procure ce que l'on a acquis, il fallait qu'ils s'emparent des propriétés avoisinantes. La révolution n'a pas jailli spontanément de la misère paysanne. Elle a été inspirée aux paysans par le Parti; mais il a eu l'habileté de les convaincre qu'ils l'avaient toujours voulue. Mao aurait pu reprendre à son compte l'exhortation adressée à Moïse : « Fortifie-toi et prends courage, pour *conquérir* la terre que Dieu te *donne*. »

Des mauvaises cartes, Mao a fait des atouts

« La Chine ne cessera d'être un pays pauvre et faible que le jour où, de pays féodal, elle deviendra un pays commandé par le peuple », avait souvent proclamé Mao Tse-tung.

Le régime maoïste a su puiser, dans les malheurs qui accablaient la Chine, les ressources psychiques nécessaires pour l'en arracher. Le passé chinois a fourni à Mao les matériaux grâce auxquels il a construit l'avenir.

On peut objecter que, de toutes façons, les choses n'auraient pas continué longtemps à empirer : une dictature de droite, ou une démocratie libérale, auraient pu bénéficier tout aussi bien que le communisme des progrès technologiques. Les pratiques féodales seraient tombées d'elles-mêmes en désuétude. Il n'était pas nécessaire d'établir le communisme pour assurer l'envol de la Chine.

Mais toute écriture conditionnelle de l'histoire chinoise doit respecter deux données fondamentales :

— d'une part, il était d'autant plus difficile de faire sortir le peuple chinois de sa condition féodale qu'il opposait, par sa masse, une gigantesque inertie. Mao a réussi à le stimuler : d'une faiblesse, il a fait une force, parce que sa révolution est d'essence religieuse et nationale;

— d'autre part, dictature de droite ou démocratie libérale, la Chine aurait été vraisemblablement colonisée — par quelques grandes puissances dont la domination économique et politique aurait mis en valeur, sans doute, mais aussi drainé, ses ressources.

Il fallait un renversement des valeurs, pour que les paysans chinois en vinssent à secouer leur apathie. Contre tous les marxistes sans exception — mencheviks et bolcheviks, boukharinistes et léninistes, trotskystes et staliniens — Mao a prouvé que les paysans étaient aptes à faire la révolution.

Il leur a donné une finalité politique et un mode d'emploi. Il les a organisés, motivés, dirigés, mis sous tension. Par des expériences partielles et progressives, il leur a prouvé que l'espoir qu'il enseignait n'était pas fallacieux, que son programme était aussi réalisable qu'exaltant. En leur distribuant des armes, il les armait surtout de la conviction qu'une transformation fondamentale de leur condition devenait possible. L'Armée Rouge, au milieu d'eux, était chargée de les convertir et de les entraîner, autant que de combattre l'adversaire. En définitive, c'est la foi qui a tout changé.

Des paysans libérés tremblent devant leur maître abattu

Officiellement, la Chine est sortie de l'ère féodale en 1911. Sun Yat-sen s'imaginait venir à bout de ses séquelles en trois ans. En pratique, il a fallu un bon demi-siècle pour que la masse paysanne s'arrachât à l'exploitation qui la maintenait dans la misère.

Si cruels, en effet, que fussent les fléaux sociaux qui accablaient le peuple chinois, ils ne l'empêchaient pas de vivre. Ils faisaient même en quelque sorte partie de son équilibre biologique. Un ordre millénaire s'était établi, qui avait incorporé ses coutumes dégradantes dans l'économie psychique de la collectivité. Chacun s'en accommodait tant bien que mal.

Même après la Libération, les paysans restèrent souvent paralysés par la peur, devant les idoles tombées à terre.

Ting Lang, dans le roman *Le soleil brille sur la rivière San-kan*, met en scène des fermiers qui ne s'enhardissent pas assez pour arrêter le tyran qui les opprimait; son regard, qui les frappait naguère de terreur, leur fait encore baisser les yeux; le poids des traditions

est trop lourd pour eux; ils viennent lui apporter en cachette les fermages qu'ils ne lui doivent plus. Ils ne parviennent à se délivrer de leur peur que dans une poussée de violence sadique. Le communisme a organisé la rupture, scellé la révolution dans le sang. La férocité de maints « tribunaux populaires » à l'égard des « fonctionnaires corrompus », des « propriétaires abusifs », des « tyrans locaux » trouve là son explication. Un dirigeant du Comité révolutionnaire de la province du Hupeh me l'a dit avec une terrifiante tranquillité d'âme : « C'est souvent pour combattre la pusillanimité des paysans qu'il fallait condamner à mort leur ancien seigneur. Tant qu'il restait en vie, ils avaient peur de le voir reprendre son pouvoir. »

L'élimination de la féodalité — structure mentale plus que structure sociale — est-elle bien achevée?

« La Grande Révolution culturelle prolétarienne, nous déclarait un professeur de l'université de Pékin, a pour but d'extirper le féodalisme et le bureaucratisme; le bureaucratisme se reforme sans cesse, comme le dragon dont la tête repousse; même le féodalisme a la vie dure »... Ce que Mao Tse-tung avait pu susciter chez les paysans du Hunan et du Shensi, la volonté de combattre, il faut sans cesse le ranimer pour effacer les traces de l'ancien régime.

La domination des fléaux sociaux

Ces carences et ces lèpres de la société, qui étaient en Chine comme le cortège de la féodalité, et comme ses symptômes, nous avons pu, après tant d'autres, constater qu'elles avaient disparu.

Avec l'analphabétisme, c'est tout un mode de pensée moyenâgeux qui a été emporté, chassé par le code philosophique, social et moral encapsulé dans le Petit Livre Rouge. Les esprits, autrefois dominés par la crainte, fortifiés par la seule résignation, ouverts à toutes les croyances superstitieuses, créateurs et victimes de mille fantasmes, sont maintenant habités par la certitude de pouvoir beaucoup et par la conscience de tout *se* devoir. Pour reprendre les catégories de Toynbee, de « zélotes » prompts à recourir aux replis confus du passé pour y trouver les explications du présent et les règles de leur action, les Chinois sont devenus « hérodiens », bâtisseurs de leur présent à travers l'idée qu'ils se font de leur avenir. Sans doute la transformation ne sera-t-elle achevée que lorsque la génération nourrie dès son enfance de ce nouvel état d'esprit sera devenue adulte. En tout cas, ces jeunes rient des anciennes croyances comme de niaiseries absurdes.

La prostitution? Elle a entièrement disparu. « Le plus facile, nous raconte un dirigeant du Comité révolutionnaire de Shanghai, fut d'éliminer, dès 1949, les proxénètes et les entremetteuses. Mais

ce fut long de rééduquer les femmes, de leur apprendre à vivre de leur travail, de leur trouver un emploi. Certaines ont dû faire une longue rééducation. Des rechutes se sont produites, mais rarement. »

Le régime communiste a également réussi à arracher la population à la consolation désespérée de l'opium. Sur ce sujet, les confidences sont discrètes : « Il a fallu, pour certains fumeurs invétérés, m'a dit un médecin de Shanghai, plusieurs années de désintoxication. On commençait par les isoler, par les éloigner des autres. Beaucoup ne pouvaient pas supporter d'être privés de leur drogue. Il a fallu prescrire des traitements pénibles en hôpital; le plus souvent, on a dû accorder à des malades l'opium qu'ils réclamaient et ne diminuer ensuite les doses que progressivement. Aujourd'hui, le fléau est surmonté. Nous ne sommes pas près d'y retomber. »

Le vol et la corruption semblent aussi avoir été éliminés, en tout cas comme phénomènes sociaux. Non, sans doute, que la pensée-maotsetung ait su rééduquer filous, bandits, maîtres-chanteurs, fonctionnaires véreux et gangsters. Mais, à coup sûr, nulle part ailleurs que dans ce pays de 800 millions de puritains, le proverbe ne s'applique mieux : « Bien mal acquis ne profite jamais. » Et comment pourrait-il « profiter » quand il ne peut se dissimuler derrière celui qui serait « bien acquis ». Dans une société aussi égalitaire et aussi transparente, toute fortune est suspecte et repérable. Même le petit voleur prendrait des risques disproportionnés à son profit.

Les Chinois sont naturellement très sensibles à cet assainissement du climat moral de la société. On a inculqué à chaque citoyen une mystique du désintéressement. On ne recherche pas l'argent. On semble en avoir peur. Quand vous faites une emplette dans un magasin, quand vous empruntez un taxi ou un vélo-pousse, et que vous donnez une poignée de monnaie dont vous ignorez la valeur exacte, on refuse de la saisir, comme si elle était malfaisante. On calcule, on hésite, on vous prend avec mille réticences une petite coupure, une pièce de métal; on aurait peur de se brûler les mains en empochant la monnaie que vous tendez au hasard.

« Quelle est la qualité que les Chinois respectent le plus dans leurs dirigeants? » demandai-je à un technicien de la fonderie de Wuhan. « Leur honnêteté », me répondit-il sans hésiter. Et après un silence : « C'est la corruption qui a provoqué l'écroulement du Kuomintang. »

Du meurtre du passé au passé retrouvé

Quelle que soit l'appréciation qu'ils portent sur les mérites du régime, les observateurs qui ont connu la Chine d'avant 1949 sont unanimes sur un point : la Chine est devenue une autre planète.

Elle n'a pas subi une évolution, mais une mutation. De la Chine où ils ont vécu, ils ne reconnaissent à peu près rien.

« Avant la Libération »... nous répétait la vieille femme de la Commune de thé. Elle s'émerveille encore. Mais dans son insistance, n'obéit-elle pas au besoin de « tuer », encore et toujours, ce passé si proche qu'elle craint de le voir réapparaître?

Dans la Cité Interdite ou au Palais d'Été, on continue à le « tuer » systématiquement : Tzu-hsi et ses amants, Kuang-hsu et ses favorites; on dénonce les crédits de la marine nationale gaspillés en bateaux de marbre au bord d'un lac. Dans la bibliothèque de l'université de Pékin, on montre les rayons vides où se trouvaient les manuscrits précieux et les livres anciens que Chiang Kai-shek a emportés à Formose. On tue, on ne cesse de tuer le « féodal », le « réactionnaire », le « capitaliste » qui dort en chaque Chinois, comme en tout homme.

Les moins jeunes, qui chantent ainsi la complainte des temps révolus, ont-ils peur que la jeunesse oublie d'où elle vient? Le rappel permanent des horreurs de naguère lui fait mieux mesurer le progrès accompli. La modicité des salaires, l'inconfort des logements, la dureté du régime, qu'est-ce, face à ces effrayants souvenirs?

Mais la condamnation est sélective. Mao sait, quand il le faut, s'appuyer sur les siècles : leur grandeur n'est-elle pas le plus sûr tremplin pour l'ambition nationale? Le collectivisme agraire lui-même n'est-il pas l'héritier d'une tradition millénaire d'entraide paysanne? Et ne sont-ce pas les idéogrammes élaborés à la cour des empereurs lettrés de Sian qui véhiculent aujourd'hui la pensée-maotsetung? Aux carrefours des villes, les panneaux rouge et or répètent ce mot d'ordre de Mao : « Faire sortir le présent du passé. »

Dans une interview de 1936, Mao s'en est un peu plus longuement expliqué : « L'histoire de notre grand peuple, depuis des millénaires, est caractérisée par des particularités nationales... Nous ne sommes que des écoliers. La Chine d'aujourd'hui est un développement de la Chine historique. De Confucius à Sun Yat-sen, nous devons nous constituer les héritiers de tout ce qu'il y a de précieux dans notre passé. »

Acupuncture, remise en valeur des trésors archéologiques. Sourire des opérés qui se lèvent eux-mêmes de la table d'opération grâce au retour à une antique pratique, inlassablement améliorée. Rire des écoliers, des pionniers souvent venus de loin, le dimanche, défiler entre les animaux de pierre, sur la voie sacrée qui mène aux tombeaux des empereurs Ming — espace où pas un mortel ne pouvait jadis pénétrer. Dans la plaine secrète close de collines harmonieuses, embaumée par les lauriers-roses, que viennent-ils donc chercher? Les souvenirs d'une autre « Longue Marche », celle du peuple *han* depuis quatre millénaires?

Par rapport à ces quarante siècles, que compte un quart de siècle de communisme? Mais que n'a-t-il apporté! Ne craignons pas de le dire : une métamorphose aussi radicale, en un temps aussi bref, d'un peuple aussi nombreux, ne comporte pas de précédent. Le tour de force de Mao est d'avoir donné aux Chinois le sentiment qu'ils restaient fidèles au meilleur de leur héritage, tout en abolissant le passé dans tant de domaines. Si l'on imagine que cette geste chinoise de quatre mille ans s'est déroulée en une journée, le règne des communistes n'en représente que les huit dernières minutes. Dans ce bref instant, il a été fait plus pour transformer cette terre et ce peuple, que dans tout le reste de son histoire.

Chapitre XV

L'Empire-du-milieu restauré

1. — Le nombril du monde

A Choukoutien, à une cinquantaine de kilomètres de Pékin, repose l'ancêtre des Chinois. Il a vécu en Chine, il y a cinq ou six cent mille ans; il semble, dans l'état actuel des connaissances paléontologiques, l'homme le plus vieux du monde. En tout cas, les Chinois n'en doutent pas un instant. Dans sa vitrine, « l'homme de Pékin », le Sinanthrope, est le maillon initial de la plus longue chaîne, le premier homme de la « première civilisation née sur la terre », le père du « peuple le plus noble », « le plus nombreux », « le plus humain de la terre ».

Chaque jour, quelque deux mille visiteurs, arrivés de Pékin en autobus, ouvriers et paysans, écoliers et soldats, viennent se faire confirmer, en écrasant leur nez sur la vitrine, que l'histoire multimillénaire de la Chine se confond avec l'histoire de l'espèce humaine; et que les huit cents millions d'hommes qui sont invités à construire la nation la plus neuve, sont en même temps le produit de la civilisation la plus ancienne.

A Panpo, dans un site néolithique de la province du Shensi, à une vingtaine de kilomètres de Sian, un « musée de terre » se prête aussi bien à la formation des archéologues qu'à l'édification du public. Un immense hangar en bois a été construit au-dessus des fouilles pour les conserver et les protéger. A mesure que nous avançons sur une passerelle, entre des vestiges de cabanes en forme d'obus, des silos à grains, des tombes, des fossés et des remparts de terre séchée, une jeune paléontologue, aux cheveux noués en longues nattes noires, explique que l'homme chinois a devancé toutes les races à toutes les époques. Elle nous fait remarquer que les silos sont extérieurs aux cabanes et qu'il y en a un pour plusieurs cabanes : « Le grain était donc commun à plusieurs familles; le régime social était le communisme. Ainsi, cinq mille ans avant Karl Marx, les Chinois étaient déjà communistes. » La tentation sinocentrique est forte, quand on voit ces poteries d'une admirable pureté, ces outils de pierre polie, antérieurs de plusieurs millénaires aux outils semblables qu'on découvre en Occident, si ce n'est à ceux qu'on trouve en Égypte ou en Mésopotamie.

Grande Muraille pour Chine seule

Qu'on aille la parcourir, à une centaine de kilomètres au nord de Pékin, dans sa partie restaurée, offerte aux promeneurs du dimanche, ou bien qu'on la surplombe, le visage collé aux hublots, entre Pékin et Sian, la Grande Muraille vous coupe le souffle : ligne crénelée et tortueuse, courant sur cinq mille kilomètres, elle grimpe le long de parois abruptes, se précipite dans le fond des vallées, remonte le versant opposé jusqu'à la crête des montagnes. Des millions d'ouvriers ont travaillé à sa construction; des centaines de milliers sont morts d'épuisement. Jetés dans le mortier, leurs cadavres, nous explique le guide, faisaient corps avec la muraille; on trouve encore des ossements entre les pierres. Décidément, sous l'ancien régime, il fallait s'attendre à tout. Il est vrai que le sang humain a toujours été le meilleur ciment. Destinée à briser les razzias des nomades de la steppe, la Grande Muraille doublait la ceinture de déserts et de hautes montagnes qui enserre la Chine.

La Chine s'est toujours considérée comme « la seule civilisation sous le ciel ». C'est qu'elle formait, à l'extrémité de l'Eurasie, un bloc massif, isolé du reste du continent par cette double barrière et du reste du monde par un océan qui borde la moitié de sa périphérie. Née en vase clos, sa civilisation fut de labours — non d'échanges. Le monde, c'était la Chine. « Il faut savoir, écrivaient les premiers missionnaires jésuites, que les Chinois, supposant la terre carrée, prétendent que la Chine en est la plus grande partie. Ainsi, pour désigner leur empire, ils se servent du mot *t'ien-hia*, le dessous du Ciel. Prévenus de cet admirable système de géographie, ils ont cantonné le reste des hommes dans les angles de ce prétendu carré [1]. » Imperméable et inabordable, la Chine est restée, jusqu'au siècle dernier, à peu près aussi ignorante du monde occidental que l'Europe le fut de l'Amérique jusqu'à Christophe Colomb. Elle était, elle est toujours sans doute dans l'inconscient du peuple chinois, « l'Empire-du-milieu ». Elle occupe le centre des terres émergées. L'univers gravite autour d'elle. Les autres peuples sont repoussés à la périphérie...

Abrités par cette muraille de pierres et d'hommes, pourquoi les Chinois éprouveraient-ils le besoin de connaître autre chose que la Chine? Mao Tse-tung n'avait jamais quitté la Chine, avant de se rendre à Moscou après la Libération; il n'est jamais allé dans un pays voisin, pas même le Vietnam ou le Japon; il ne parle aucune langue étrangère *. Chou En-lai est une exception : il est, avec Chen Yi, un des rares dirigeants chinois à être venus en Occident. Capables

* En 1972, il se serait mis à apprendre l'anglais.

de la soumission la plus humble à quiconque symbolise et renforce le lien national, animés d'un profond orgueil collectif, les Chinois ne sont pas vraiment curieux de ce qui n'est pas chinois.

L'Empire suzerain au milieu de ses vassaux

De tout temps, la Chine s'est posée en s'opposant. Le peuple chinois rejetait les autres peuples à un rang inférieur. Jusqu'au XVe siècle, la supériorité de la civilisation chinoise était d'ailleurs reconnue par tous les marins ou marchands occidentaux. A partir du XVIe siècle, quand la civilisation occidentale a rattrapé son retard, chacun des deux mondes est resté impénétrable et incompréhensible à l'autre. L'Européen faisait sur les « Célestes » le même effet de bête curieuse qu'ils lui faisaient à lui-même ; chacun s'enveloppant dans une réciproque ignorance, les uns étaient les Barbares des autres.

« Tout ce qui vient des royaumes étrangers, écrivait au début du XVIIIe siècle le Père du Halde, soit lettres, soit présents, soit envoyés, tout cela passe pour une marque de soumission [2]. »

Quand Lord Macartney conduisit en Chine la première ambassade anglaise, le Fils du Ciel exigea que l'ambassadeur reconnût sa suprématie en accomplissant le salut réglementaire du « kotow », qui comportait neuf génuflexions, le front touchant le sol. Lord Macartney fit répondre qu'il ne s'agenouillait devant personne d'autre que son propre roi. Après des mois de tractations, l'empereur finit par accepter d'apercevoir officieusement l'ambassadeur dans sa résidence de chasse. A la missive du roi d'Angleterre George III qui lui fut remise, il répondit par ce « mandat impérial » : « O roi, poussé par l'humble désir de participer à notre civilisation, vous avez envoyé une mission. Votre ambassadeur a rendu hommage à ma Cour. Les termes dans lesquels votre mémoire est rédigé, révèlent en vous une respectueuse humilité, qui est digne des plus hauts éloges.

« Quant à votre demande d'accréditer un de vos sujets à ma Cour céleste, elle est contraire à tous les usages de ma dynastie et ne peut être prise en considération d'aucune manière.

« Gouvernant le monde entier, je n'ai en vue qu'un but : maintenir un parfait gouvernement et remplir les devoirs de l'État ; les tentatives étrangères ne m'intéressent pas. J'ai commandé à vos envoyés porteurs de tribut de reprendre en paix le chemin du retour. Il vous sied, ô roi, de respecter mes sentiments et de témoigner d'une plus grande fidélité et loyauté dans l'avenir, afin d'assurer désormais paix et prospérité à votre pays par une soumission perpétuelle à notre trône [3]. »

Jusqu'à la veille du premier conflit mondial, les empereurs, enfermés dans leur Cité Interdite, ne se rendirent vraiment compte ni de l'importance relativement restreinte que tenait alors la Chine sur le globe, ni du danger que représentaient pour elle les bateaux venus d'Europe.

L'impératrice Tzu-hsi, la dernière souveraine, maintenait dans ses décrets la formule *Gouvernant le monde entier*... En plein XXe siècle, les édits impériaux parlaient des devoirs des Français et des Anglais comme si leurs souverains étaient soumis à l'Empire-du-milieu.

Dans la nuit du 22 au 23 août 1967, au plus chaud de la Révolution culturelle, les bureaux du chargé d'affaires de Grande-Bretagne à Pékin furent entourés d'une foule hostile et incendiés. Le chargé d'affaires fut malmené, accablé d'injures et couvert de crachats, tandis qu'on lui criait sans arrêt une formule qu'il ne comprenait pas. Aux protestations élevées auprès du ministère des Affaires étrangères, un diplomate chinois répondit : « Le chargé d'affaires n'avait qu'à baisser la tête; c'est ce que la foule lui demandait; s'il l'avait fait, la tension aurait tout de suite diminué. »

Visites de « réparation » ou d'« hommage »

A l'annonce du prochain voyage de leur président à Pékin, les Américains ont jugé qu'il « saisissait l'initiative avec hardiesse » : c'est donc lui qui prenait l'avantage; il avait bien joué. Parmi les dizaines de Chinois, professeurs d'universités, étudiants, ouvriers, paysans, que nous interrogeâmes les jours suivant la publication de cette nouvelle, il n'en fut pas un qui ne répondît : « Nixon vient s'incliner devant le président Mao. » « Il comprend bien que le président Mao avait raison en disant que les réactionnaires sont des tigres en papier. » Une étudiante nous affirma même : « Il vient demander le pardon. » Elle aurait dit : « Il vient à Canossa » si l'expression avait eu un sens pour elle.

Quelques jours plus tôt, Kuo Mo-jo nous avait déclaré : « Nous avons une grosse dette envers la France. Une délégation parlementaire, conduite par M. François Benard, était venue à Pékin avant le rétablissement des relations diplomatiques entre les deux pays. La délégation de M. Bettencourt est venue ensuite, puis M. Couve de Murville, et vous voilà à votre tour. Cela fait quatre visites officielles. Nous sommes sensibles à cet hommage. Nous, nous ne sommes jamais allés en France. *Il faudra bien qu'un jour prochain, nous vous envoyions une mission pour diminuer notre dette.* » Avec sa suave courtoisie, le président de l'Académie des sciences de Pékin ne dissimulait pas que pour lui, rendre *visite*, c'est rendre *hommage*.

Et cette phrase de Chou En-lai, prononcée dans une intention cordiale, mérite quelque réflexion : « Votre venue augmente le poids de la Chine dans le monde. »

2. — Cent dix ans d'humiliation : le partage du melon

C'est sous les empereurs mongols que le franciscain Jean de Montcorvin, contemporain de Marco Polo, avait installé en Chine les premières missions. Les Chinois se montrèrent d'abord tolérants à l'égard d'une religion qu'ils ne prenaient pas très au sérieux. Puis les empereurs Ming, apprenant que les missionnaires conservaient des liens avec Rome, se montrèrent plus méfiants*. Saint François Xavier tenta en vain de débarquer en Chine, avant de mourir sur un îlot en face de Canton. La Compagnie de Jésus ne se découragea pas pour autant. Dès la fin du XVIe siècle, les jésuites adoptèrent la langue, les coutumes, les vêtements, les noms chinois. Mais ils ne purent obtenir de Rome l'autorisation de modifier les rites en fonction des traditions locales : ils estimaient cette latitude nécessaire pour réussir à convertir l'Empereur, ce qui aurait d'un coup entraîné la christianisation de tout l'Empire Céleste, comme la conversion de Constantin avait entraîné celle de tout l'Empire Romain.

Bon gré, mal gré, les missionnaires occidentaux se montrèrent donc intransigeants. Ils n'acceptèrent plus aucun compromis entre leur dogme et les traditions chinoises. Ils tentèrent de diffuser le christianisme en répandant des bienfaits. Le succès resta limité : les baptisés ne représentaient qu'une infime minorité et leurs compatriotes les appelaient avec mépris « les chrétiens du riz »; car, pendant les fréquentes disettes, les missionnaires distribuaient du riz à leurs paroissiens : les convertis se distinguaient par leur bonne mine de leurs voisins faméliques.

Cette situation n'alla pas sans irriter de plus en plus les Chinois. Tout au long du XIXe siècle, de nombreux incidents éclatèrent, qui firent beaucoup à la fois pour envenimer les relations entre la Chine et les puissances occidentales et pour compromettre la diffusion du christianisme. Une manifestation populaire contre les missions, un missionnaire massacré, et les gouvernements européens se croyaient tenus d'intervenir, par la force ou la menace, afin de protéger ceux qu'ils considéraient comme leurs ressortissants. Pékin finalement se voyait contraint de reconnaître dans un accord le droit des missionnaires à poursuivre à leur gré leur travail d'évangélisation.

Rien n'était plus propre à faire apparaître le christianisme comme un corps étranger, et même comme un agent de l'étranger.

* Les Ming furent d'autant plus enclins à chasser les missions, que, tout comme Marco Polo, elles avaient « collaboré » avec le colonisateur mongol.

De toute façon, les convertis ne devenaient-ils pas des infidèles à leur patrie? Était-il tolérable qu'ils reconnaissent un souverain occidental qui leur imposerait sa façon de voir, par l'intermédiaire d'un clergé qui ne relèverait que de lui, depuis sa lointaine capitale de Rome ou de Londres?

La Chine d'hier, pas plus que celle d'aujourd'hui, n'a jamais bien distingué le spirituel du temporel. Et l'Occident du XIXe siècle ne l'aidait guère à faire cette distinction...

Ainsi les missionnaires, sans trop s'en douter et en toute bonne conscience, firent beaucoup pour éveiller le nationalisme chinois. Aucune influence ne contribua probablement autant à dresser la Chine contre les étrangers, que leur tentative de la convertir à une religion qui n'avait pas su se montrer nationale, mais s'obstinait à préférer le pain et le vin au riz et au thé que les jésuites auraient voulu pourtant y substituer : de ce sentiment, les massacres des Boxers portent le sanglant témoignage.

La drogue, fer de lance de la civilisation occidentale

Pas plus que d'absorber les valeurs spirituelles de l'Occident chrétien, les Chinois n'éprouvaient le besoin d'acheter des denrées européennes. Dans cet ordre aussi, ils estimaient se suffire.

La Chine passionnait les Européens par l'attrait de richesses inouïes et les perspectives d'un profit illimité. Mais rien de ce que les marchands étrangers pouvaient proposer en échange n'intéressait le Chinois; rien si ce n'est l'opium, dont l'usage, connu depuis longtemps, restait très modéré, faute d'aliment. Ils se mirent donc à l'introduire clandestinement par Canton, en achetant la complicité des fonctionnaires locaux. « On apporte dans le pays, écrit Macartney, de grandes quantités de cette drogue enivrante, malgré toutes les précautions que prend le Gouverneur pour en empêcher l'importation. Les officiers de la douane se laissent volontiers séduire; après avoir reçu le prix convenu pour laisser passer l'opium en contrebande, ils en deviennent souvent eux-mêmes les acheteurs. La plupart des navires du Bengale apportent de l'opium en Chine; mais celui de Turquie, envoyé en Chine par les vaisseaux de Londres, est préféré, et coûte presque le double de l'autre. Le Gouverneur de Canton met en garde les Cantonais contre les effets de l'opium : *Les barbares, à la faveur d'une substance vile et dégoûtante, tirent de l'Empire du Milieu d'énormes profits. Mais que nos compatriotes se livrent aveuglément à un vice perfide et destructeur, jusqu'à ce que la mort soit la conséquence de leur folie, et ne soient point désabusés par tant d'exemples, c'est, en vérité, une chose odieuse et déplorable au dernier degré.* Malgré cette proclamation, conclut perfidement

Macartney, le gouverneur de Canton prend tous les jours sa dose d'opium [4]. »

A l'entrée de la rivière de Canton, on nous montre encore les vestiges du Fort du Bogue. Les forces navales anglaises l'attaquèrent et le détruisirent en 1839, au nom de la liberté du commerce, afin que les marchands anglais fussent autorisés à écouler cette honorable marchandise. C'est ainsi que commença la première guerre avec l'Occident, perdue par la Chine. Il y en eut d'autres.

Les mêmes bateaux de guerre imposent simultanément à la Chine de s'ouvrir aux missionnaires et à l'opium occidentaux. Le Traité de Nankin, qui devait servir de modèle aux autres « traités inégaux », contraignait les autorités célestes à reconnaître comme légal le trafic de stupéfiants, prohibé depuis le XVIIIe siècle, et le droit d'établissement des missionnaires, jusque-là contesté. Deux viols étrangement jumelés. « Deux opiums du peuple », me souffle Chou Chen-tung dans un sourire.

La Chine dépecée et offensée

Dans cette lutte, la Chine, militairement et techniquement inférieure à ses adversaires, est battue à tous coups; elle perd peu à peu ses marches et ses territoires tributaires traditionnels*. Elle est réduite aux dix-huit provinces *han***, où les Occidentaux se partagent les zones d'influence : aux Français, le Kwangsi; aux Anglais, le bassin du Yang-tzu et la rivière de Canton; aux Allemands, le Shantung; aux Russes et aux Japonais, la Mongolie intérieure et la Mandchourie. Les « cinq ports », ouverts à l'Occident en 1842, passent à une centaine au début du XXe siècle.

Le long des côtes et de la vallée du Yang-tsu, les concessions placent les clés de la Chine entre les mains des États occidentaux. Elles font échapper de nombreux ports, maritimes ou fluviaux, Tientsin, Shanghai, Canton, Hankow, à l'autorité des gouvernements chinois; toute l'industrie et même les services publics — transports en commun, eau, gaz, plus tard électricité — y appartiennent à des compagnies européennes. Les étrangers rendent la justice entre Chinois et étrangers. A Shanghai, on peut encore, en se promenant le long des quais et dans les rues, passer de l'une à l'autre des quatre villes entre lesquelles se divisait l'agglomération : la concession dite internationale, dirigée en fait par les consuls anglais et américain; la concession française, placée sous l'autorité exclusive du consul

---

* La Cochinchine en 1867, les territoires de l'Amour et du Turkestan en 1871, la Corée en 1885, l'Annam, le Tonkin et le Cambodge entre 1885 et 1887, la Birmanie en 1886, Formose et la Mandchourie en 1895, le Tibet en 1904, la Mongolie en 1921.

** C'est-à-dire habitées par des populations d'ethnie proprement chinoise.

général de France; la concession japonaise; la ville chinoise enfin, réduite aux faubourgs populeux.

Par pudeur, les Chinois d'aujourd'hui continuent à parler de l'état « semi-colonial » dans lequel leur pays était tombé; pourtant, Sun Yat-sen dénonçait cet euphémisme : « Nous employons cette expression de « demi-colonie » pour notre propre consolation. En réalité, étant donné l'oppression économique des puissances, non seulement la Chine est une demi-colonie, mais elle est en de plus mauvaises conditions qu'une colonie proprement dite. La Chine est la colonie de tous les pays avec lesquels elle a conclu des traités. Nous ne sommes pas seulement les esclaves d'un pays, mais les esclaves de tous les pays [5]. »

Pour comprendre comment le régime maoïste a pu s'implanter en Chine, il faut mesurer la profondeur de l'offense ressentie par le peuple le plus fier de la terre, après l'effondrement le plus tragique de son histoire. Dans le cours d'un même règne, celui de Tzu-hsi, les « barbares rebelles » sont devenus les « puissances étrangères », puis les « puissances dominantes ».

En 1908, la Chine est réduite à merci. De « traités inégaux » en explosions de révolte, de représailles occidentales en vengeances chinoises, puis en traités plus « inégaux » encore, les puissances étrangères traitent l'Empire Céleste comme un melon dont, selon l'amère expression des Chinois, « ils se taillent des tranches juteuses ».

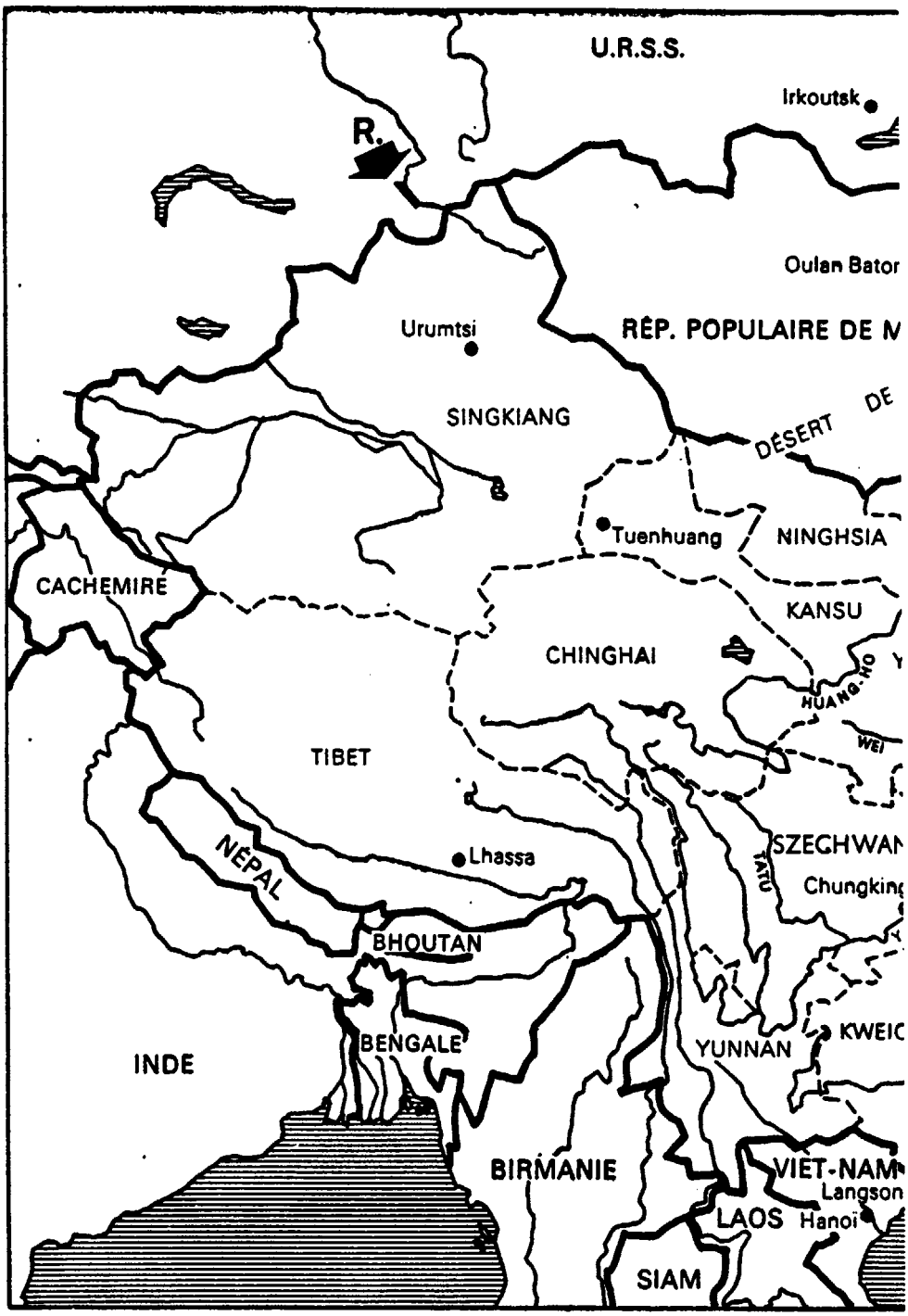
A partir de la guerre de l'Opium, et jusqu'en 1949, les pièces d'argent américaines, anglaises, françaises, etc., avaient circulé librement : cet usage de la monnaie étrangère entraînait une constante inflation.

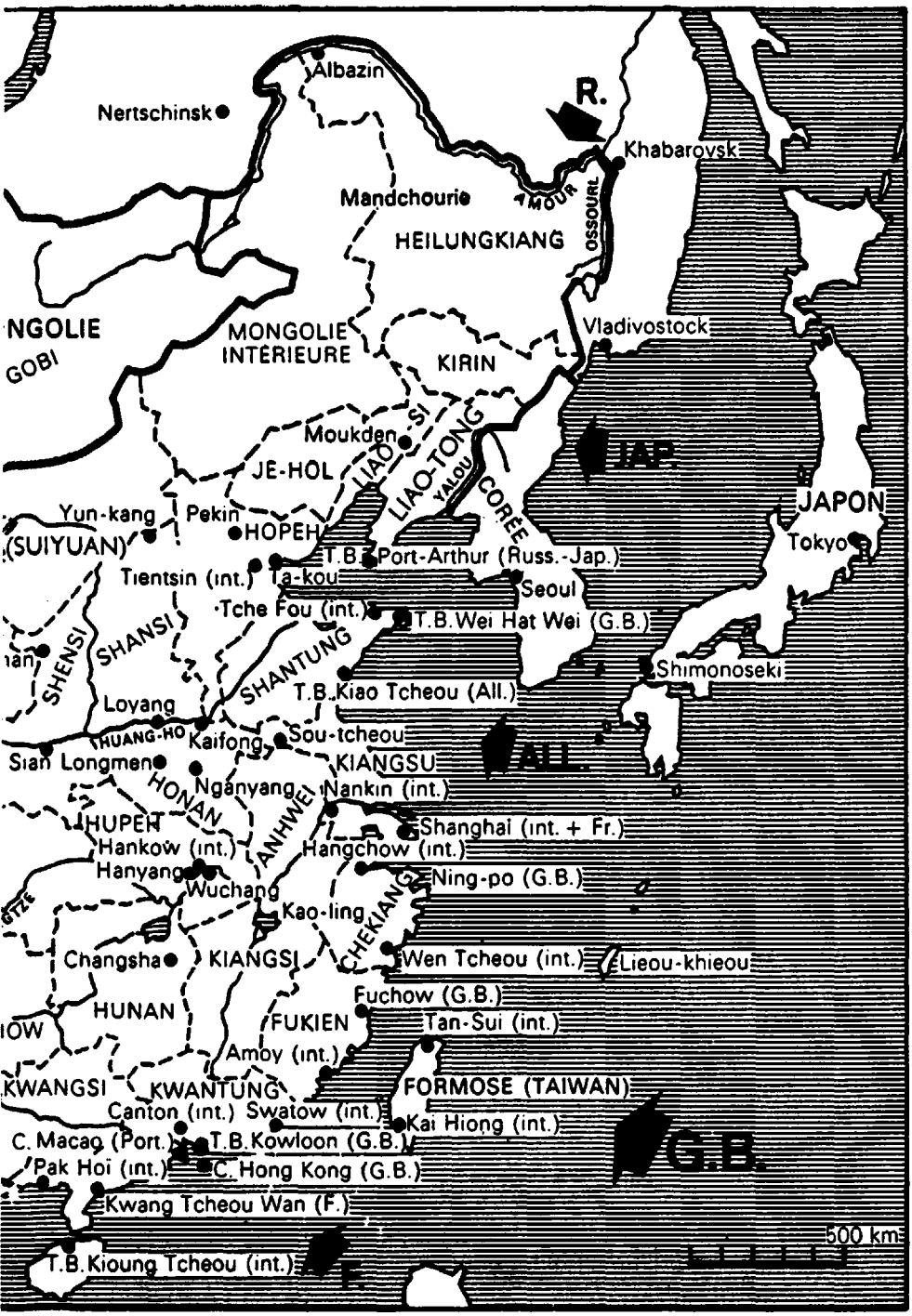
Une ploutocratie s'enrichissait par la spéculation et par l'exploitation des ressources humaines et matérielles de la Chine : « l'envahisseur ne semble pas capable de faire autre chose que le métier de sangsue », écrivait Teilhard de Chardin [6].

Des villes transformées en Babel; un gigantesque taudis, au sein duquel s'épanouit un îlot d'insultantes prospérités; l'argent qui coule à flot, mais dont quelques piécettes seulement vont jusqu'aux Chinois, qui, pour elles, vendent leur âme : tel semble avoir été l'état de la Chine d'avant 1949. Tel, en tout cas, le perpétue le souvenir tenace des Chinois d'aujourd'hui.

« *Cela se passait dans le siècle où nous sommes* »

Une visite du Palais d'Été sous la conduite d'intellectuels chinois est un douloureux pèlerinage aux sources de la frustration nationale. « Ces lieux appartiennent à l'Histoire, ainsi que les affrontements dont ils ont été le théâtre », nous dit-on d'abord. Mais bientôt reparaît


U.R.S.S.
Irkoutsk
R.
Oulan Bator
Urumtsi
RÉP. POPULAIRE DE M
SINGKIANG
DÉSERT
DE
Tuenhuang
NINGHSIA
CACHEMIRE
KANSU
CHINGHAI
HUANG-HO
WEI
TIBET
Lhassa
NÉPAL
SZECHWAN
TATU
Chungking
BHOUTAN
BENGALE
KWEIC
INDE
YUNNAN
BIRMANIE
VIET-NAM
Langson
LAOS
Hanoï
SIAM



L'Empire-du-milieu démembré

la brûlure du viol. « Voici l'emplacement du premier Palais d'Été, incendié par les soldats de Napoléon III. Voici la porte par laquelle, à l'approche des troupes franco-anglaises, l'Empereur, accompagné par toutes ses concubines, les princes, les ministres, les ducs et tous les officiers de sa maison, s'enfuit dans une déroute désespérée et un désordre indescriptible... »

Voici la cour, où, dans le rougeoiement de l'incendie, les zouaves jouaient à quatre pattes sur l'herbe, avec les canards de Vaucanson ou les lapins mécaniques, présents des ambassadeurs occidentaux; tandis que les soldats anglais, moins puérils ou plus intéressés, se bousculaient à la recherche de colliers de perles et de vêtements de soie chamarrés de pierres précieuses.

Voilà, au sommet de la colline, la pagode, aux murs entièrement recouverts de carreaux de faïence jaune; les sculptures en ont été mutilées à coups de crosse par les soldats des « dix puissances » en 1900.

Devant l'offense, tous les Chinois se sentent solidairement humiliés. « Cela se passait dans le siècle où nous sommes », me dit Chou Chen-tung, dans un sourire, en me montrant des statues décapitées. 1900 : le *bloc des gauches*, l'Expo, la *Belle Époque*...

Le heurt avec une civilisation plus efficace

Outre l'humiliation, le choc de l'Occident, bien qu'amorti par l'immensité chinoise, déchira le tissu de la civilisation traditionnelle. La Chine des antiques clans, des bureaucrates fonciers et des masses ignares, s'effondra dans le crépuscule des idoles vénérées. La guerre étrangère, la guerre civile, la recrudescence de la famine, précipitèrent la ruine de l'économie traditionnelle, en jetant sur un marché du travail, déjà pléthorique, des millions de fils et de filles de paysans ruinés [7]. La banqueroute économique, en particulier la banqueroute rurale, a été la cause déterminante de la révolution : oui, « les choses en étaient venues au point que tout était exclu, sauf l'extrême [7 bis] ». La combinaison traditionnelle de l'oppression féodale, du propriétariat abusif et du téléguidage bureaucratique formait soudain avec l'impérialisme occidental un mélange détonant, qui rendait l'explosion inévitable.

Coupée de ses sources, acculée à l'aveu de son infériorité militaire, économique et sociale, la Chine hésite entre deux espérances : le repliement farouche sur soi ou au contraire l'intégration — jusqu'alors empêchée par l'ordre établi — à la civilisation industrielle.

Elle éclate en deux Chines : l'une, côtière, urbaine, marchande, en voie d'industrialisation, est entièrement dominée par l'étranger; l'autre, agraire et archaïque, repousse et le changement, et l'étranger qui en est le vecteur.

Faute d'avoir pu, au cours des siècles, par l'ouverture de ses frontières et les relations régulières avec l'étranger, s'acclimater au monde par un processus progressif d'*acculturation*, la Chine se trouve soudain plongée, par la domination étrangère, dans un processus brutal de *déculturation*.

Les plus sagaces de ses lettrés ont compris que la Chine tombait dans une relation de dépendance, parce qu'elle avait dédaigné trop longtemps de s'intéresser aux autres. « Les pays européens, déclarait Liang Chi-chao, comparent leurs systèmes et sans cesse se stimulent l'un l'autre. Ainsi, les talents de leurs peuples s'enrichissent par l'émulation. La Chine, fièrement, s'estime haute et puissante et assure que nul n'est son égal [8]. »

Voici que la plupart des Chinois cultivés se voient obligés, par étapes successives, de mettre en doute le dogme millénaire de la supériorité de leur civilisation.

On n'attribue d'abord qu'aux armes occidentales l'éclipse de la Chine. Il suffira d'emprunter ces armes, pour protéger la seule vraie civilisation. « Ce que nous devons apprendre des barbares, c'est cette unique chose : des bateaux solides et des canons qui portent (...) Il faut adopter les techniques de force du barbare afin de le réprimer », écrit Feng Kuei-fen en 1861 [9].

Le lettré Hsueh Fu-cheng accepte d'étendre les emprunts nécessaires à l'ensemble des techniques et aux mathématiques : « Acquérons réellement la connaissance des machines et des mathématiques qu'ont les Occidentaux, avec l'intention de protéger la Voie de nos sages [10]... » La règle des réformateurs devient : « Apprendre la technologie supérieure des barbares pour les contrôler. »

Les dernières défaites militaires de l'Empire, puis sa chute, dessillent les yeux des élites chinoises : il ne suffit pas de plaquer la technique étrangère sur une civilisation chinoise inchangée. Une conclusion consternante commence de-ci, de-là à apparaître : l'Empire-du-Milieu ne peut se contenter de choisir quelques attributs extérieurs de la civilisation occidentale; il doit les accepter tous ou se laisser dominer entièrement par elle.

Il faut attendre Sun Yat-sen, et surtout Mao Tse-tung, pour que la Chine échappe à ce dilemme et découvre une troisième voie, la Voie chinoise.

Il est inutile de copier un simple détail de la civilisation occidentale. Il serait dangereux de l'imiter servilement tout entière. La Chine doit repenser l'ensemble de son organisation économique, politique et mentale.

Aujourd'hui, le choix est clair : imiter le plus rapidement possible les performances des grandes puissances, en fabriquant des bombes nucléaires et thermo-nucléaires, des sous-marins nucléaires, des

fusées intercontinentales. Pour le reste, la Chine est trop grande dame pour s'abaisser à imiter.

Ambivalence de la présence occidentale en Chine

Les Européens recouvrent d'un voile de pudique ignorance les relations passées entre leurs pays et la Chine. Les Chinois les connaissent beaucoup mieux. Un peuple qui a souffert dans sa chair a meilleure mémoire qu'un peuple qui a fait souffrir distraitement.

Occidentaux, que sommes-nous venus chercher ici? Ou qu'avons-nous voulu y faire? Évangéliser la Chine, alors qu'elle était persuadée que la « Voie chinoise » est la « Voie royale » vers « l'Harmonie Céleste »? La civiliser, alors qu'elle avait conscience que sa civilisation est la plus ancienne — pour ne pas dire la seule? Réaliser à son détriment des bénéfices scandaleux? La subjuguer, en prenant pied sur son sol?

Il serait aussi vain, aujourd'hui, de se frapper la poitrine que de prétendre se justifier.

Le plus souvent, les missionnaires étaient poussés par des mobiles respectables. Ils obéissaient à un louable esprit de charité; ce serait faire insulte à leur mémoire ou à la souffrance de leurs survivants que de ne pas admirer la noblesse de leur dessein. Il n'en reste pas moins que l'entreprise a fait aux Chinois l'effet d'une expédition coloniale. Ils se sont d'autant plus scandalisés de cette effraction spirituelle, qu'elle progressait du même pas que l'effraction commerciale et militaire.

Les commerçants occidentaux obéissaient à la logique de l'économie marchande, qui a fait la prospérité, et une part de la grandeur, de la civilisation occidentale. Mais le choc de deux civilisations totalement différentes a eu pour effet de désintégrer l'Empire-du-Milieu. La « liberté de commerce » imposée par les marchands occidentaux n'était, pour eux, que la règle du jeu. Pour les Chinois, elle était une ruineuse contrainte.

Les gouvernements étrangers, en envoyant leurs canonnières et leurs fusiliers marins, estimaient ne faire que leur devoir : protéger leurs ressortissants en danger, conformément aux règles universellement admises du droit international. Mais quel Chinois, patriote sincère, pouvait admettre la présence des croiseurs barbares?

Au total, l'influence étrangère a été à la fois désastreuse et féconde. La rencontre avec l'Occident a été le ferment de la Révolution chinoise. Elle a volatilisé la Chine d'autrefois et, finalement, hâté la naissance de la Chine nouvelle. Ce n'est pas un hasard si les révolutionnaires de 1911, autour de Sun Yat-sen, sortaient

tous des écoles religieuses : la Révolution chinoise a eu pour initiateurs les élèves des missionnaires.

3. — L'indépendance avant tout

Un siècle d'humiliation a fait naître en Chine un patriotisme intransigeant, comme un siècle d'interventions étrangères avait fait naître, dans la France de la guerre de Cent Ans, un sentiment national dont le peuple n'avait pas eu conscience jusque-là.

Quand je remis au président Kuo Mo-jo la médaille en argent de notre Assemblée nationale, il prit le profil de Marianne pour celui de Jeanne d'Arc. Je lui expliquai que Marianne était le symbole de la République. « Pourquoi, me dit-il, Jeanne d'Arc n'en serait-elle pas le symbole? Elle aussi a lutté pour la conquête de l'indépendance et de la dignité nationales. » Il ajouta : « Nos deux républiques ont en commun leur origine révolutionnaire et leur passion pour l'indépendance. »

La guerre de Cent Ans et la Révolution française, la République française et la République populaire de Chine; Jeanne d'Arc et Mao Tse-tung : un seul combat, pour une même indépendance. Enfant, Mao dévorait les légendes et récits romancés qui relataient les malheurs de la patrie chinoise, le *San Kuo* (les Trois Royaumes) et le *Shui Hu Chuan* (Roman du bord de l'eau). Adolescent, il se délectait des hauts faits de la révolte des *Tai-ping*, ou se pénétrait de l'art de la guerre dans les œuvres de Hsun-tzu, qui avait, au ve siècle av. J.-C., fixé les règles de la défensive, de l'offensive, et même de la guerre subversive et de la guérilla menée par des partisans invisibles.

Discutant des légendes nationales avec les vieux paysans dont il partageait la vie, ou lisant, en cachette, des récits historiques avec ses compagnons d'études, il s'imprégnait des aspirations et des méthodes qui devaient un jour lui permettre, à travers la guerre révolutionnaire, de façonner la nation chinoise.

Construction de la nation Chine

« La Chine classique, m'a déclaré Kuo Mo-jo, ne se sentait pas vraiment ce qu'on peut appeler une nation; elle se considérait plutôt comme une civilisation, porteuse d'un message que tous les hommes pouvaient recevoir, et comme une patrie, le sol des ancêtres auquel chacun était attaché. »

Sans doute, pour qu'elle se vécût comme nation, eût-elle dû admettre qu'il y en avait d'autres au monde. En outre, étroitement intégrés au système patriarcal, les Chinois étaient trop lâchement reliés au pouvoir central pour avoir le sentiment d'un destin commun.

Selon l'expression de Sun Yat-sen : « Nous sommes du sable dispersé, nous n'avons pas vraiment d'union nationale [11]. »

Dès lors, la tâche de la révolution doit être différente de ce qu'elle fut en France. Il s'agit de réaliser l'unité nationale par un regroupement des clans : « Pourquoi la Chine veut-elle faire la révolution? Nous n'avons pas de cohésion, pas de résistance, d'où est venu que nous avons été envahis par l'impérialisme étranger et que nous avons été opprimés [12]. »

Avant tout, la Révolution maoïste a été la construction d'une nation. Elle a consisté à remplacer l'insertion du clan dans la civilisation chinoise, par l'adhésion des individus à la nation chinoise.

Des « trois principes » de Sun Yat-sen : « nationalisme, démocratie, socialisme » — trilogie que le maoïsme n'a jamais remise en cause —, le premier est le plus important, celui dont découlent les deux autres : le principe *min-tsu*, qui désigne à la fois le peuple, la nation, la race, l'indépendance, par rapport aux empereurs mandchous comme par rapport aux envahisseurs occidentaux. Ce que Sun Yat-sen avait défini, Mao le réalisera; grâce, dit-il volontiers, aux militaristes nippons puis américains, qui, par leur collaboration involontaire, ont été ses meilleurs agents.

Le vaincu d'hier est devenu le vainqueur d'aujourd'hui. Il a échappé à toute assimilation et à toute emprise. Le désespoir des masses dépouillées, l'aliénation culturelle, l'urbanisation chaotique, la course à l'argent étranger, les vexations génératrices de rébellions, l'effondrement moral et social, comme tout cela paraît loin! Un peuple retardé, spolié, enténébré, se sent devenir un peuple-phare.

Le mystérieux incident de Sian

La force du maoïsme est d'avoir pu — et l'erreur du Kuomintang de n'avoir pas assez su — symboliser la passion de l'indépendance nationale.

En décembre 1936, le généralissime Chiang Kai-shek, inspectant le front anticommuniste du Nord, fut fait prisonnier par son second, le maréchal Chang Hsueh-liang, qu'il était venu exhorter à combattre plus activement les communistes du Shensi. Chang, justement, lui reprocha de ne s'occuper que de combattre les troupes de Mao et de ne pas s'intéresser à la lutte contre le Japon qui, après avoir conquis la Mandchourie, multipliait les empiétements sur la souveraineté chinoise. Dans leur conflit se résumait le choix de la Chine : priorité à l'union nationale contre l'étranger, en renonçant à pourchasser les communistes? ou à la lutte contre les communistes, en laissant le champ libre à l'étranger?

A une quinzaine de kilomètres de Sian, nous avons visité les

thermes où se déroula cet épisode mystérieux, connu dans l'histoire sous le nom d'incident de Sian. Décor de sources, de lacs et de lotus, à l'ombre de saules pleureurs. A peine si l'on nous montre les bassins aux bords desquels les empereurs des dynasties Chou, Han et Tang venaient oublier les soucis de la capitale, et la vasque où la favorite, la belle Yang *kui-fei*, prenait son bain. On nous conduit à la chambre du généralissime. On nous montre les traces des balles tirées sur lui à travers les vitres, la fenêtre par laquelle, réveillé en sursaut, mais indemne, il sauta en caleçon, dans la brume de l'aube, laissant son dentier sur la table de nuit. Voici la haute muraille qu'il a escaladée : « Non, un peu plus loin; exactement ici : il s'est foulé la cheville en retombant dans le fossé. » Nous gravissons la sente escarpée qui conduit vers le sommet du mont Li Shan : elle prend fin devant une curieuse petite pagode qui ressemble à un temple grec en béton, baptisé en 1946 par les partisans de Chiang Kai-shek : « Pavillon de la Juste Cause », puis en 1949 par ceux de Mao : « Pavillon de l'Arrestation ». Des crampons métalliques enfoncés dans le rocher permettent de se hisser dans la faille qu'emprunta Chiang Kai-shek jusqu'à l'anfractuosité, où, grelottant, il fut découvert, quelques heures plus tard, par les soldats lancés à sa recherche. Un officier avait rampé jusqu'à lui. « Je suis le généralissime, lui déclara Chiang Kai-shek. Je vous ordonne de me respecter. Si vous voulez me tuer, faites-le, mais épargnez-moi les outrages. — Nous ne voulons pas vous tuer, mais seulement vous demander de conduire notre pays dans la lutte contre le Japon. »

Après treize jours de captivité, il fut libéré : « Chou En-lai, expliquent nos guides, est arrivé à Sian pour convaincre les commandants de l'armée du Nord-Est de relâcher leur prisonnier. Le Parti communiste chinois a ainsi permis d'établir dans le pays un front uni contre l'agresseur japonais. Chiang Kai-shek voulait activer la lutte contre les communistes. C'est le contraire qui s'est produit. Il a été libéré conditionnellement, par le truchement de Chou En-lai, contre la promesse qu'il ferait la guerre aux Japonais, réorganiserait son gouvernement, éliminerait les éléments pro-japonais et n'attaquerait pas les communistes. »

Quelle que soit la teneur exacte des conversations de Sian, le fait est que Chiang Kai-shek, impitoyable massacreur de communistes depuis dix ans, a établi avec eux dans les semaines suivantes un « front uni », a accepté que Chou En-lai devienne représentant permanent de Mao auprès de lui et s'est décidé à faire preuve de fermeté envers les Japonais, ce qui n'a pas manqué, six mois plus tard, de conduire à la guerre.

L'affaire de Sian est au cœur de la révolution chinoise. Chiang Kai-shek était assurément animé d'un nationalisme farouche; il

détestait les Japonais. Mais il donnait spontanément priorité à la lutte contre le communisme sur la lutte contre l'étranger.

Après avoir donné la priorité à la lutte des classes de 1923 à 1936, le génie de Mao lui inspira de renverser la vapeur pendant la guerre de résistance contre le Japon.

Mao affirme de la manière la plus catégorique cette priorité nationale dans un texte fondamental, *La nouvelle démocratie*, qui date de 1940, mais était si peu orthodoxe, qu'il ne fut publié en U.R.S.S. qu'après la mort de Staline. Ce texte, en rupture complète avec les thèses du Komintern, propose de confier la direction de la Révolution à « quatre classes révolutionnaires » : les paysans pauvres, les ouvriers, les petits bourgeois et les « capitalistes nationaux ». Bref, la bourgeoisie, l'intelligentsia, les mandarins, les « compradores » avaient le choix entre ces deux dernières classes pour se rallier au régime; ce qu'ils firent massivement dès 1949. Ces quatre classes, sous la direction du Parti communiste, devaient mener une mission révolutionnaire, dont l'objectif premier était l'anti-impérialisme, d'abord dirigé contre le Japon, puis contre les États-Unis, et l'objectif second l'antiféodalisme, dirigé contre les seigneurs de la guerre et les propriétaires fonciers alliés des Japonais. Aujourd'hui encore, le drapeau chinois continue à symboliser cette théorie : une grande étoile, le Parti, dirige quatre petites étoiles, les quatre classes, mises sur le même pied.

Le nationalisme intransigeant des prolétaires

Marx avait cru que les prolétaires de tous les pays s'uniraient spontanément dans une Internationale anticapitaliste; Jaurès et Lénine s'imaginaient en 1914 que cette union inéluctable suffirait à empêcher la première guerre mondiale; et Lénine encore, en 1917, qu'elle suffisait à imposer la paix. Ils n'avaient tous oublié qu'une chose : ce sont les prolétaires qui ressentent le nationalisme le plus intransigeant, ce sont les bourgeois qui sont le plus tentés par le cosmopolitisme.

Le Parti communiste chinois prit la tête d'une lutte vigoureuse contre l'envahisseur japonais : il encadra le patriotisme des masses rurales. Dès 1931, il avait déclaré la guerre au Japon, qui venait d'annexer la Mandchourie. Prise de position toute théorique, puisque les bases communistes restaient très éloignées des troupes japonaises, mais qui comportait une haute signification.

En face, le Kuomintang, qui n'osait insuffler un esprit guerrier à la paysannerie, de peur d'inquiéter la bourgeoisie sur laquelle il s'appuyait, se trouvait réduit à la défensive.

Le Japon avait donné aux troupes rouges leur chance historique,

en leur permettant d'incarner la passion nationale. Les Américains, ses vainqueurs, parachevèrent son œuvre en soutenant Chiang Kai-shek, auquel ils portèrent ainsi le coup de grâce. Le processus qui devait se renouveler avec éclat dans la guerre du Vietnam était engagé.

C'est parce que le Kuomintang n'osa pas aller jusqu'au bout du sentiment national, que les communistes purent se rallier, selon la formule de Mao, « la bourgeoisie nationale, les intellectuels et toutes les forces non réactionnaires qui s'unissent en un front commun pour la résistance au Japon ».

L'union sacrée

Les Occidentaux ont peine à comprendre que les Chinois les plus réticents à l'égard de Pékin, par exemple ceux qui vivent à Hong Kong, à Singapour ou en Indonésie, soient en complet accord avec lui sur la question nationale. A Hong Kong, un transfuge, pourtant lourdement atteint dans sa famille et dans sa chair par la dureté du régime, m'a déclaré : « Il n'existe probablement pas un Chinois, si durement qu'il ait souffert du communisme, qui préférerait le voir céder sa place à un régime soutenu par l'étranger. »

La République populaire chinoise se veut héritière de l'Empire, héritière de Sun Yat-sen, héritière du véritable Kuomintang, celui de la Révolution nationale.

La Chine a conquis son indépendance politique et économique. Aucun étranger ne commande plus sur son sol, si ce n'est à Hong Kong, Macao, Formose et « quelques autres bavures que l'histoire effacera un jour », m'a dit un fonctionnaire des douanes de Chine populaire au poste frontière de Shenchen.

Ce qu'on ne croyait plus possible, s'est produit : « L'attitude et l'action d'un peuple de 700 millions d'habitants ne sont effectivement réglées que par son propre gouvernement [13]. » « Que vous a apporté le régime communiste? » ai-je demandé à des paysans dans leurs rizières, à des ouvriers devant leur machine. Après quelques hésitations, la première des réponses qui jaillissait était presque toujours : « La Chine est redevenue un grand pays. » « Nous ne sommes plus les esclaves des étrangers. » « Les Chinois peuvent garder la tête haute. » Récitaient-ils? Je ne crois pas. Leur réponse venait d'au-delà du communisme.

La Chine chinoise

Le contrôle des peuples situés à la périphérie de l'Empire-du-Milieu lui avait échappé, passant aux mains de puissances coloniales.

Aujourd'hui, les populations allogènes, que l'histoire avait mêlées à la Chine des Han, font à nouveau partie intégrante de la nation chinoise : Mandchous, Mongols de Mongolie intérieure, Musulmans du Sinkiang, Tibétains sont rattachés au pouvoir central, suivant une formule fédérative qui ne laisse guère aux minorités nationales la possibilité d'affirmer des divergences. Plusieurs nationalités, mais une seule patrie. La constitution de la République populaire de Chine affirme : « La République populaire de Chine est un État multinational uni. » Certes, « toutes les nationalités jouissent de la liberté d'utiliser et de développer leur langue et leur écriture, de conserver ou de réformer leurs usages et coutumes ». Mais « tout acte visant à saper l'union des nationalités est interdit ».

La Chine a cessé de réclamer l'inclusion dans son territoire, de la Corée, de la péninsule indochinoise, de la Birmanie, des États de l'Himalaya, bien qu'elle les eût naguère vassalisés. Mais, formulation nouvelle d'une réalité durable, elle s'est arrangée pour y disposer de l'amitié solide de « nations-sœurs » : Corée du Nord, Nord-Vietnam, Cambodge de Norodom Sihanouk, Laos de Souphanouphong.

Bref, l'Empire-du-Milieu a restauré ses frontières naturelles, unissant par des liens indissolubles à la population des Han, la plupart des minorités nationales qui constituaient jadis une zone coloniale mouvante de nations « tributaires », et formant avec les autres une couronne protectrice de « nations-sœurs ».

L'indépendance recouvrée : nul doute qu'elle apporte au peuple chinois la plus profonde fierté et une sereine confiance en l'avenir. Les théories du « tigre en papier » et du « poisson dans l'eau », chaque paysan, chaque ouvrier, chaque soldat les a assimilées.

On ne parle pas de la « force de frappe », mais on y pense. Les explosions de joie collective qui ont salué l'annonce des différentes étapes de sa construction, depuis octobre 1964, date de l'expérimentation du premier engin atomique, en disent long sur les sentiments populaires : le peuple chinois non seulement se sent désormais maître chez lui, ce qui n'était pas le cas depuis le début du siècle dernier, mais il s'estime en outre en voie d'être invincible, ce qui ne lui était jamais arrivé dans son histoire malgré la Muraille de Chine.

On m'assure que beaucoup de paysannes, qui continuent à prier les ancêtres et les esprits, croient que les anciens empereurs veillent toujours sur la Chine. Et sans doute l'impératrice Tzu-Hsi peut-elle bien tressaillir de bonheur à voir réalisée l'ambition de sa dynastie : l'Empire-du-milieu libéré de l'occupation étrangère, capable d'aller son chemin et de redire la parole de l'empereur Ch'ien-lung au premier ambassadeur du roi d'Angleterre : « Ce qui se passe chez vous ne m'intéresse pas. » Impunément désormais.

Chapitre XVI

La misère vaincue

L'enchaînement du malheur

La Chine d'avant 1949, c'est donc un pays du Moyen Age. Une population accablée par des phénomènes naturels : inondations et sécheresses, invasions de sauterelles, de rats, de moustiques, de mouches; maladies endémiques ou épidémiques, parmi lesquelles rôdent la peste bubonique et le choléra. Une ignorance absolue des causes réelles de ces phénomènes, un manque total d'hygiène, une natalité de clapier compensée par des hécatombes. Des pratiques magiques et des superstitions puériles; un analphabétisme qui interdit à la plupart l'accès des activités mentales supérieures et, à l'exception d'une infime minorité lettrée, réduit l'information à un bouche à oreille déformant; les trois grandes croyances de la Chine, bouddhisme, taoïsme et confucianisme, n'aboutissant au peuple que dans une version irrationnelle. Un arrière-plan d'inquiétude, qui peut à tout instant conduire aux rumeurs incontrôlables, aux grandes peurs paniques, à l'hystérie de masse.

Le pays le plus pauvre du monde

Comment cette immense population, illettrée aux deux tiers, assimilerait-elle le minimum de culture et de rationalité sans lequel elle ne saurait dominer les phénomènes qui l'accablent? Après avoir été le pays fabuleusement riche vers lequel Christophe Colomb essayait de trouver une nouvelle voie, la Chine était devenue au XIXe siècle, et restait, au milieu du XXe, l'un des pays les plus pauvres, peut-être le plus pauvre, du monde. En 1939, un rapport de la Société des nations établissait le revenu moyen annuel par tête d'habitant, calculé en dollars américains, à 554 pour les États-Unis, 282 pour la France, 34 pour les Indes, 29 pour la Chine. Un rapport de l'O.N.U. de 1949 donne le même classement : la Chine arrive dernière, après le Pakistan, l'Inde, l'Indonésie. La ration alimentaire d'un Chinois en 1949, mesurée en calories, représentait 20 pour 100 de celle d'un Français; la longévité moyenne se bornait à 25 ans en Chine, contre 64 aux États-Unis. « Dans les campagnes désorganisées, notait Teilhard de Chardin, c'est l'indicible misère. Et le froid par-dessus tout cela. S'il y avait un enregistreur de la souffrance humaine globale, qu'est-ce qu'on ne verrait pas en ce moment [1] ! »

Les divagations du Fleuve Jaune

La nature donnait à cette misère des dimensions cataclysmiques. Quand on survole à basse altitude le Yang-tzu, mais surtout le Huang-ho — le Fleuve Jaune —, on mesure combien ils peuvent semer l'abondance ou l'épouvante, suivant que l'homme sait ou non les dompter. En temps ordinaire, ils se fraient péniblement un passage entre les alluvions. Après quelques pluies torrentielles, ils inondent des milliers d'hectares de terre cultivables. Au bout d'une période de sécheresse, ils se réduisent à leur lit; la terre se transforme en poussière jaune; les récoltes se dessèchent.

Les chroniques de la Chine ancienne louaient les empereurs prévoyants qui faisaient draguer le fleuve au lieu de surélever les digues. Mais le précepte immémorial était rarement respecté. Le lit exhaussé du Fleuve Jaune domine souvent la plaine de plusieurs mètres. On voit glisser les voiles des jonques au-dessus des rizières : celles-ci sont à la merci d'une rupture de digue ou d'une crue.

Les divagations du Huang-ho lui ont fait, depuis que l'homme se souvient, changer vingt-six fois de cours et d'embouchure. A cinq siècles de distance, Marco Polo et Macartney rapportent qu'aux yeux des Chinois, le pays a plus souffert des débordements du Fleuve Jaune que de la guerre, de la famine ou de la peste. L'empereur Kang-hsi perça une levée pour noyer une armée rebelle ... et déchaîna une inondation qui fit périr un million d'hommes [1].

Les cercles vicieux

D'âge en âge, la misère enroulait ses cercles vicieux. Sols fragiles parce que les arbres n'avaient pas le temps de grandir : le dénuement poussait les paysans à en manger les feuilles et l'écorce, puis à sacrifier ce qui en restait pour faire des cabanes ou du feu; loess des montagnes entraîné par les torrents, puisqu'il n'est pas fixé par des arbres; inondations et sécheresses ravageant alternativement les récoltes; limon qui encombre le cours des fleuves, exhausse sans cesse leur niveau, forme des barrages qui font sortir les eaux de leur lit; ou bien, à la veille même d'une récolte prometteuse, sauterelles dont, en quelques instants, les millions de mandibules broient le seigle et le froment, et que le bruit, les coups de fléaux, les grosses pierres, les feux n'éloignent à grand-peine d'un champ que pour les jeter sur un autre.

Que l'on ne dise pas que ces tableaux terrifiants ont été rétrospectivement brossés pour faire ressortir les mérites du régime. Les récits des observateurs dignes de ce nom concordent.

Là encore, le témoignage de Macartney, sur les aléas de la récolte de riz, est d'une accablante précision : « Quand la plante est en herbe,

une sécheresse la fait languir, et à l'approche de la maturité, les inondations ne lui sont pas moins nuisibles. Les oiseaux et les sauterelles, dont le nombre surpasse tout ce qu'un Européen peut imaginer, se jettent dessus de préférence à toute autre graine [3]. »

Dans les cent cinquante ans qui ont suivi, les choses n'avaient fait qu'empirer. Avant 1949 — ou même avant 1937, la guerre contre le Japon n'ayant fait qu'ajouter un facteur de désorganisation de plus à tous ceux qui accablaient déjà la Chine —, tout le monde se sent impuissant devant cet enchevêtrement de cataclysmes. Les documents existent. Qu'on s'y reporte. Ils forment les bibliothèques, depuis le *Devisement du monde*, dicté dans une prison génoise dix ans avant que Joinville ne composât son *Histoire de Saint Louis*, jusqu'aux enquêtes de l'Organisation des Nations-Unies dressées au lendemain de la seconde guerre mondiale. Par exemple, le rapport du Docteur Stampar, hygiéniste envoyé en 1933 par la Société des Nations auprès du gouvernement de Nankin [4]. Ses conclusions font frémir. Il n'y a *aucune* solution en vue. « Toutes les nations riches du monde » joindraient-elles leurs efforts pour tirer la Chine de son marasme, elles « n'y parviendraient pas ».

Le cuisinier du Canard de Pékin

Des diplomates qui furent en poste à Pékin avant 1949, des Chinois qui appartenaient à la classe privilégiée, des Occidentaux qui faisaient des affaires à Shanghai, m'ont parfois déclaré : « Vous vous êtes laissé intoxiquer par la propagande communiste. Moi qui ai vécu en Chine, je peux vous dire qu'on mangeait bien, qu'on vivait bien. » Pourtant, le *doute historique*, si nécessaire pour la plupart des jugements sur le passé, doit être ici levé. La critique des témoignages me paraît le permettre. Le monde où vivaient ces témoins baignait dans l'abondance. En toute bonne foi, ils sont passés à côté de la misère sans en prendre conscience.

Rien ne vaut, pour s'en convaincre, de se rendre, dans la petite rue Shuai fu yuan, à Pékin, au restaurant Ch'üan chü teh — « Réunion de toutes les vertus », — appelé par les Européens *Le Canard de Pékin*, du nom de sa spécialité. Ce vieux restaurant a gardé son décor inchangé depuis les années 1830.

Quand vous aurez dégusté un « canard laqué », dont la peau craque sous vos dents à l'égal de la nougatine, demandez à féliciter le cuisinier. Les cuisines, à elles seules, méritent la visite. Tous les mets servis sont à base de canards, gavés en deux mois dans les villages de la campagne pékinoise. Les volailles tournent dans de grands fours au feu de bois.

Vous verrez arriver, s'essuyant les mains à son tablier, un petit vieillard ratatiné et ridé comme une pomme.

« Quel âge avez-vous, lui demanderez-vous?
— Quatre-vingt-trois ans.
— Il y a longtemps que vous travaillez au Ch'üan chü teh?
— Soixante-dix ans.
— Combien préparez-vous de canards laqués chaque jour?
— Une trentaine. C'est la moyenne.
— Mais autrefois, vous n'en faisiez pas toujours le même nombre?
— Toujours le même nombre, ou à peu près. Nous fournissons aussi des canards laqués pour les mariages et les cérémonies familiales.
— Mais il y a eu des famines, la guerre civile, les guerres étrangères, la Libération, la Révolution culturelle. Dans ces périodes-là, vous n'en faisiez plus? Le restaurant était fermé?
— Non, non, le restaurant n'a jamais fermé. J'ai toujours préparé une trentaine de canards par jour.»

Le petit vieillard vous quitte, pour s'affairer devant ses fourneaux. Les canards gonflés d'eau et oints de sucre sont cuits pendant quarante minutes au bois de jujubier — le seul qui brûle sans fumée. Il ne faut rien changer à cette recette transmise d'âge en âge et qui atteint la perfection. Depuis l'orée du siècle, cet artiste de la peau croustillante a connu tous les régimes : l'impératrice Tzu-hsi et l'Empereur-enfant, l'occupation par les « Dix puissances » et par les Japonais, la république bourgeoise et la république populaire, les seigneurs de la guerre et les gardes rouges.

Admirable continuité chinoise! Continuité, entre autres, de la profusion, à travers la pire misère, pour une pellicule privilégiée de la société. Dans la Chine en proie aux convulsions, il y a toujours eu des canards laqués pour quelques centaines de dîneurs. Avant-hier, la Cour et les grands mandarins; hier, les occupants étrangers leurs « collaborateurs », la haute classe; aujourd'hui, le gouvernement et ses hôtes. Ce n'est pas là que s'est porté le changement. Il s'est porté sur la masse des centaines de millions de sous-alimentés, pour lesquels un bol de riz assuré chaque jour faisait l'effet d'un mirage impossible, et qui ont atteint ce mirage. Ils sont pareils à un homme qui avait la tête sous l'eau et dont, maintenant, le nez et la bouche émergent. La différence est minime. Mais elle est essentielle.

La famine

Le spectacle de la Chine d'avant 1949 ressemblait souvent au spectacle qu'on a continué, depuis, de voir par exemple à Bénarès : un pullulement de mendiants à moignons, d'enfants couverts de plaies, de cochons noirs et de chiens efflanqués; des loques, parmi lesquelles se glissent quelques brocarts. Quand les éléments se

fâchaient, la famine balayait tout. Les paysans étaient ruinés d'avance; en cas de sécheresses ou d'inondations, ils ne disposaient pas de la moindre réserve. Rien ne peut alors empêcher la famine, souvent compliquée de typhus ou de peste, et si terrible que les hommes deviennent anthropophages. Les images d'êtres affamés s'imposent aux voyageurs : « squelettes titubant sur des os qui ont été des jambes, tendant vers le riz sauveur des os qui ont été des mains [5] »; un homme qui « se balance au soleil torride, ses testicules pendillant sous lui comme des noyaux d'olive desséchés, dernière et sinistre facétie pour nous rappeler qu'il fut un homme [6] ».

Dans chacune des provinces affectées, les morts se chiffrent par centaines de milliers. En 1929, au Suiyuan, à la limite de la Mongolie, l'administration admit une estimation de trois millions, mais les experts étrangers envoyés par la *Commission internationale de secours à la famine en Chine* portent l'évaluation à six millions.

Nul besoin de se rendre dans des provinces éloignées. Le spectacle de la famine s'observait aussi dans les grandes villes.

« J'ai vu, rapporte un témoin, à Shanghai, chaque matin en hiver, en allant à mon travail, et pendant des années, trois ou quatre cadavres étendus sur les trottoirs. Des Chinois morts de faim et de froid pendant la nuit. Le plus choquant pour moi c'est que, devant mon affolement, les passants chinois, attroupés, se mettaient à rire. Absence de nerfs? Indifférence à la vie humaine? Mépris de la mort? Pratique séculaire de la discipline qui consiste à cacher ses émotions par prudence ou politesse? Je n'en sais rien [7]. »

D'impuissantes parades

Faute de savoir traiter le mal, il restait à en rire en effet. Ou bien à le fuir, à s'en accommoder, à le conjurer! A le fuir, par des migrations massives, paniques, jetant des centaines de milliers d'hommes à travers les campagnes. A s'en accommoder : la cuisine chinoise, avant d'être le luxe du riche, fut le recours du pauvre (et sans doute pour cela reste-t-elle si fort prisée); ses raffinements sont nés de la nécessité de rendre agréable toute substance consommable, de donner quelque saveur à une pitance médiocre. A le conjurer : la superstition et la magie étaient pratiquées aussi bien par le peuple que par les empereurs; dans une suprême et dérisoire incantation, ceux-ci se choisissaient un nom de règne qui devait appeler sur l'Empire les bénédictions célestes : parmi les derniers, Chia Ching — Grande Félicité — et Hsien Feng — Abondance Universelle —. Un ministre subtil alla jusqu'à changer le nom de la *Rivière Infidèle* (elle quittait volontiers son lit) en celui de *Rivière Immuable*,

espérant qu'elle aurait à cœur de se montrer digne de cette nouvelle appellation... *

Au-delà du rire, de la résignation, des parades impuissantes, il fallut bien qu'un jour la révolte emportât ces empereurs et ces ministres. Sun Yat-sen posa alors le problème dans sa dramatique simplicité : « La question de la faim est la plus importante de la vie du peuple [...] Les anciens disaient : manger, c'est le ciel du peuple [...] Quand tout le monde, dans toute la Chine, aura de quoi manger, et manger à bon marché, alors nous pourrons compter que le problème de la vie du peuple aura été résolu [8]. » Modeste ambition, défi titanesque. Sun Yat-sen ne sut pas accomplir l'ambition, et tomba, à son tour. Mao a relevé le défi.

Ou plutôt (là est le cœur de la révolution), il le fit relever par la population elle-même. Il a deviné l'ambivalence de cette misère, atroce sujétion et moteur incomparable : « Notre pauvreté et notre dénuement sont choses mauvaises en apparence, bonnes en réalité. La pauvreté pousse au changement, à l'action, à la révolution. Sur une feuille blanche, tout est possible; on peut y écrire et dessiner ce qu'il y a de plus nouveau et de plus beau. » Sa révolte est celle d'un Chinois, c'est-à-dire d'un homme qui a souffert de la faim. Il raconte qu'il n'avait jamais eu droit, jusqu'à ce qu'il quittât sa famille, ni à la viande ni aux œufs, bien que son père fût passé de la catégorie « moyen-pauvre » aux catégories « moyen » puis « riche ». Il a gardé le souvenir des émeutes du Hunan, pendant lesquelles des paysans affamés furent décapités pour avoir réclamé à manger à leur propriétaire. Quel Chinois ne serait pas prêt à tout donner pour gagner la bataille contre la misère et la faim? Quel peuple n'accourrait pas à l'appel d'une vie meilleure, quand il a ployé sous le poids de cette angoisse?

Pas un Chinois ou une Chinoise de plus de trente ans qui ne se souvienne d'une année de famine. Pas un qui n'ait eu l'impression, quand cette menace a été écartée du paysage quotidien, que sa vie changeait complètement, « comme s'il traversait le pont menant au ciel ». Il ne faut pas s'étonner que Mao puisse exiger beaucoup de son peuple.

Manger à sa faim

L'observateur de la Chine qui conteste l'immense amélioration du sort des paysans et des ouvriers, des jeunes et des vieux depuis

---

* Hellènes et Chrétiens, après tout, recouraient à la même magie, baptisant les premiers « Pont-Euxin » (mer bienheureuse) « la mer noire de colère », les seconds « Cap de Bonne Espérance » le « cap des tempêtes ».

un quart de siècle, n'est pas de bonne foi et son témoignage ne mérite pas d'être retenu.

Certes, nous ne saurions dire qu'en Chine, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais nous pouvons affirmer que nous avons vu un peuple bien nourri, apparemment débarrassé de la misère, même s'il vit modestement par rapport à notre société de consommation. Un peuple bien vêtu, même si c'est un peu uniformément — pantalon de coton bleu et chemisette blanche, indifféremment pour les hommes et pour les femmes; mais moins qu'on ne le dit; déjà des taches de couleur apparaissent. Une jeunesse gaillarde, des enfants drus, dont on badigeonne aussitôt de mercurochrome le moindre bouton, alors que les observateurs notaient avant 1949 qu'ils étaient souvent couverts de plaies infectées.

Cette impression d'équilibre et de santé, on ne l'éprouve pas seulement dans les grandes villes et les régions industrialisées; mais même dans le Shensi retardataire — province, entre autres, où les observateurs situaient une famine à l'automne de 1960; on ne nous a pas caché que cette année-là avait été dure, la disette proche et le rationnement sévère; mais on nous a ri au nez quand nous avons parlé de famine. La vraie famine, celle où l'on mange des racines avant de devenir anthropophage, on nous assure ne plus l'avoir connue en Chine depuis la Libération. Famine, disette : ne chicanons pas sur les termes. Ce qui paraît sûr, c'est qu'après trois années de grandes privations en 1959-1961, le problème de la faim ne se pose plus depuis dix ans.

Dans la campagne autour de Yenan, si pauvre soit-elle et si répandu le travail à bras d'hommes, ou de femmes, on voit aussi des motoculteurs, des camions, des tracteurs. Ces tracteurs qui ne roulaient, naguère, que sur les écrans des cinémas. Beaucoup de paysans possèdent une bicyclette à jantes nickelées, à double cadre, à fourche renforcée, avec un porte-bagage capable de transporter un homme ou un sac de blé d'un quintal. On ne voit pas de Chinois très gros, comme on se les imaginait d'après les statues des pagodes ou les bouddhas en porcelaine de Meissen; mais on n'en voit pas non plus de très maigres.

Les voyageurs qui ont connu la Chine de l'ancien régime assurent que la race a grandi. Les Chinois, après tant de siècles de privations, ressemblaient souvent à des avortons. Les Chinois d'aujourd'hui, tout en étant, surtout dans le Sud, plutôt plus petits que des Européens, paraissent bien bâtis. Les milliers de jeunes que l'on voit, le matin, faire leur gymnastique sur les trottoirs des villes, ou se baigner dans les lacs des environs de Pékin et de Wuhan, dégagent une impression de force et de santé.

Mais le rationnement, dira-t-on, est maintenu. C'est vrai. Chacun

doit s'approvisionner dans le magasin d'alimentation qui lui est assigné et a droit à une quantité de riz et de thé qu'il ne peut dépasser. Mais, nous explique-t-on, il s'agit moins de rationner que de rationaliser. Le nombre des Chinois est si élevé, et les frayeurs ancestrales si proches encore, qu'il suffirait d'un vent de panique pour que les magasins soient pillés et que les consommateurs les moins nerveux soient acculés, du jour au lendemain, à la mendicité. On ne définit pas des besoins a priori. On se contente de fixer un chiffre au-dessus duquel l'achat constituerait un stockage individuel, c'est-à-dire un début d'accaparement : quinze kilos de blé, de farine ou de riz et une demi-livre d'huile par mois, six mètres de cotonnade par an. Le seuil n'est certes pas très élevé; pourtant, on le dit supérieur à ce qui est nécessaire pour la subsistance, de sorte que la plupart des Chinois, rassurés par la rigueur même de ces prescriptions dont on leur a longuement expliqué le sens, n'achètent même pas, semble-t-il, tout ce à quoi ils ont droit. Ainsi la consommation peut-elle se maintenir un peu en deçà de la production.

En outre, un vaste secteur libre demeure. Chacun peut, à toute heure du jour, se rendre au restaurant, qui est bon marché; acheter des crèmes glacées au coin des rues; ou encore, à Pékin, se rendre au marché du Jenmin, à la Porte Orientale, ou au marché de Tien-chiao, à la Porte des Flèches : la foule se presse autour des éventaires où, pour des sommes infimes, on peut acheter des poissons frits, du canard laqué, du porc rôti, des tripes, des boulettes de riz, de la sauce de soja. Les enfants se barbouillent avec des confiseries et des esquimaux, tandis que des musiciens râclent leurs violons et que des amuseurs racontent des historiettes devant une foule hilare.

Le fleuve dompté

Mao a éloigné la faim, cette vieille compagne de route du peuple chinois. Il a aussi dompté le Fleuve Jaune, et ici le symbole est plus important encore que la réalité du bienfait.

Maîtriser ce fleuve — berceau, nourricier et fléau de la Chine —, c'est l'aspiration et l'échec de trois mille ans d'histoire; Mao a montré aux Chinois que la tâche était à la portée de leurs efforts et à la mesure de leur ambition. Depuis 1957 et jusqu'à la fin du siècle, quarante-six barrages, des canaux, des biefs navigables sur 3 600 km, de la Mongolie extérieure jusqu'au Shantung, sont ou seront construits. Une plaine vaste comme la moitié de la France sera enfin protégée et régulièrement irriguée.

Sur le livre d'or du barrage de Sanmen, une main a écrit : « Si le gouvernement de la République populaire ne faisait rien d'autre et s'il disparaissait demain, la nation chinoise ne cesserait

de se rappeler avec gratitude pendant mille ans qu'il a maîtrisé le Fleuve Jaune. »

Plus d'un Chinois doit voir à travers cette entreprise la volonté, et désormais la possibilité, de maîtriser l'histoire.

Vaincre la faim, domestiquer le Fleuve Jaune, ce sont, après tout, des résultats. Pour y atteindre, il y a des méthodes et nous les décrirons aux chapitres suivants. Mais au principe, il y a le labeur du peuple chinois, son activité incessante, et désormais assurée d'être profitable à lui-même et à tous.

La fatalité secouée

C'est un spectacle rare et émouvant que celui d'un peuple tout entier animé d'une espérance, d'autant plus forte et résolue qu'elle est d'abord confiance en soi-même. Bien au-delà de tout endoctrinement et de toute idéologie, à travers les paroles et les gestes de chacun des Chinois que nous avons vus, nous l'entendions nous dire : « Je construis une Chine nouvelle. »

Dans l'ancienne Chine, les expressions qui revenaient le plus fréquemment étaient *pu yao chin :* « C'est comme ça, ça n'a pas d'importance », ou encore *mei yu fa tzu :* « Il faut s'y faire. » « Mon père avait décidé, je ne pouvais qu'obéir. » « Ma belle-mère me prenait pour sa servante. » « Le propriétaire exige son dû. » « Les sauterelles arrivent. » *Mei yu fa tzu...*

« *Mei yu fa tzu* » et « *pu yao chin* » sont des expressions bannies. Si elles permettaient de vivre avec la misère, elles la doublaient aussi d'une misère morale. Désormais, toute la pression sociale porte vers l'activité et la responsabilité (même s'il s'agit le plus souvent d'une responsabilité vis-à-vis du groupe). Le reste suit, ou suivra : pour vaincre la misère, il faut d'abord en vaincre l'esprit.

Chapitre XVII

Une agriculture nourricière

L'avion qui descend sur Shanghai donne au voyageur européen une vision qui ne peut quitter la mémoire : celle de champs « tirés au cordeau », parcellaires à l'infini, miroitants de lumière, composant une mosaïque de couleurs et de reflets. Assaillant les coteaux en jardins suspendus, envahissant les vallées, s'avançant jusqu'à quelques centimètres des habitations, des voies ferrées et des usines, ils paraissent ne pas vouloir laisser à la terre le moindre répit. Vaste puzzle que les paysans montent, démontent et remontent à chaque saison, ils sont eux-mêmes enserrés dans un réseau géométrique d'innombrables canaux d'irrigation. Les habitations paraissent minuscules, regroupées en hameaux, seuls prétextes à la présence d'un bouquet d'arbres. Ainsi, sur des centaines de milliers de kilomètres carrés, la Chine a engagé une gigantesque lutte contre la nature, contre la montagne, contre les torrents et les fleuves, contre l'érosion, contre la sécheresse.

Des siècles d'infinie patience, d'infini labeur de millions d'hommes ont fini par arracher à la terre chinoise un paysage qui s'inscrit dans les sinuosités des voies d'eaux ourlées de digues. Broderie de verdure, de chemins et de canaux : il est peu de terres qui donnent à ce point l'impression de l'agriculture exercée comme un des beaux-arts. Et la réussite masque l'effort.

En dehors des terres alluviales du Yang-tzu et du Huang-ho, le sol chinois, en effet, n'a rien de ces sols providentiels d'Europe ou d'Amérique qui garantissent au moindre travail des productions abondantes. Ils sont fragiles, et facilement épuisés si l'on veut en tirer des rendements élevés : ce fut le cas à l'époque du « Grand Bond en avant ».

Primauté de l'agriculture

La grande richesse de la Chine est dans ses hommes; son histoire est celle de ses paysans.

Chaque année, l'empereur traçait lui-même trois sillons sacrés, ouvrant ainsi la saison des labours. Ce rite reconnaissait la fonction vitale des nourriciers de l'empire, de ces paysans qui, dans la hiérarchie sociale, venaient immédiatement après les fonctionnaires

lettrés [1]. En les faisant encore monter d'un cran, la Révolution a fondé la Chine sur sa réalité.

La Chine, ce sont des centaines de millions d'hommes qui cultivent la terre pour se nourrir; son économie possède encore cette superbe simplicité des temps primitifs. Le critère de la réussite est simple aussi : il faut, et il suffit presque, que ces hommes mangent à leur faim.

A cet égard, on l'a vu, la réussite du communisme chinois est incontestable et elle n'est guère contestée. Les chiffres le prouvent : en 1965, on faisait encore entrer en Chine pour 400 millions de dollars de céréales; les importations ont aujourd'hui fortement diminué en quantité, et davantage encore en proportion du commerce extérieur. Mais surtout, le témoignage des sens l'assure : point de visages faméliques, point de ventres ballonnés, partout la santé éclate. C'est chose banale que de manger à sa faim : c'est pourtant chose nouvelle pour ce peuple. Nous mesurons difficilement quel bouleversement peut lui apporter le sentiment d'une sécurité jusque-là inconnue.

Car il ne faudrait pas que ce paysage nous trompe : œuvre de longs siècles, il peut laisser croire que cette réussite millénaire s'accompagnait d'un bonheur millénaire. Tout le paradoxe de la Chine est là : dans l'opposition entre le très vieux paysage qui vous ferait penser que les révolutions sont des frémissements de l'immuable, et ces paysans conscients de vivre des temps nouveaux parce qu'ils sont tranquilles, assurés du lendemain, maîtres de leur terre, comme ils ne l'ont jamais été.

On comprend qu'il a fallu très peu de chose pour que ces paysans héritent leur paysage — très peu de chose : un renversement, une révolution.

L'impossible réforme agraire

La question fondamentale, en effet, a toujours été en Chine la question agraire. Depuis l'origine des temps, neuf Chinois sur dix sont paysans, mais sur une terre qui, le plus souvent, ne leur appartenait pas. La presque totalité du sol a toujours été accaparée par une minorité de familles, la masse des paysans étant astreinte à de dures conditions de fermage, presque toujours aggravées par les dettes contractées en période de famine.

C'est du reste la famine qui, au cours des siècles, eut toujours raison des efforts tentés pour faire aller ensemble la propriété et le travail. La Chine n'a pas connu la lente progression des paysanneries d'Occident, l'érosion continue du féodalisme. Elle est allée sans cesse de sursauts d'équité, en retombées dans la lutte pour la vie, ou dans le luxe. Le mécanisme était toujours le même : une jacquerie de désespérés, menés à la révolte par un prétendant énergique ou rusé pour renverser la dynastie et déposséder les grands propriétaires

qui composaient la cour; la distribution de terres aux paysans; puis une famine qui poussait bientôt les paysans à les revendre « pour une bouchée de pain », c'est-à-dire pour un sac de riz ou de millet.

Shih Huang-ti au IIIe siècle avant notre ère, Wang Mang au Ier siècle, le Premier ministre Wang An-shih au XIe, essayèrent et échouèrent, chacun à sa façon. Comme le dit un chroniqueur de la première de ces expériences, au bout du compte, « les plus forts des hommes avides et vils comptèrent leurs champs par milliers, tandis qu'il restait aux plus faibles trop peu de terre pour qu'ils puissent y enfoncer la pointe d'une aiguille ».

Chacune des dynasties qui suivent remplit le tonneau des Danaïdes : les Song, les Yuan mongols, les Ming, les Ching mandchous confisquent les grandes propriétés, les distribuent aux paysans, améliorent provisoirement leur sort. Mais jamais l'enrichissement des cultivateurs n'a pu consolider leur appropriation du sol. Et la persistance de la propriété privée entraîne toujours, à la faveur de la disette, la reconstitution des *latifundia*.

Pour mettre fin à cet éternel va-et-vient, il aurait fallu passer de la réforme à la révolution, du morcellement des terres à l'abolition de la propriété. Mais comment un régime qui reposait sur les élites mandarinales et qui avait reçu pour mandat la conservation de la société se serait-il résolu à ces mesures extrêmes?

Parce qu'elles n'avaient pas su résoudre la question agraire, la plupart des dynasties impériales se sont effondrées sous le choc des révoltes paysannes. La dynastie mandchoue, la dernière, n'a pas fait exception. Et le premier ébranlement interne qu'elle subit, avec la révolte des *Tai-ping*, préfigure la fin. Entre 1850 et 1864, dans la vallée du Yang-tzu, les *Tai-ping* mettent en place une organisation communautaire, édictent une « loi sur la terre » singulièrement proche des solutions agraires du régime communiste : le jeune Mao s'est passionné pour l'histoire du mouvement *Tai-ping*.

La dynastie mandchoue vint à bout de ce soulèvement. Allait-elle en tirer pour elle-même la leçon? Un décret de l'impératrice Tzu-hsi le laissait croire.

« Je vois comment les calamités de l'intérieur et les agressions de l'extérieur se sont abattues sur nous en une succession ininterrompue. Aujourd'hui, nous avons fait le pas nécessaire vers les réformes [2]. »

Mais la Cour recule devant ses propres audaces, et revient sans cesse sur ses décisions. Elle envoie des étudiants en Europe, puis les rappelle. Elle commande une puissante marine de guerre, puis consacre les crédits à construire un pavillon de marbre, qu'on nous montre avec dérision au bord du lac du Palais d'Été. A la terre, elle n'ose toucher.

Tout le monde était insatisfait, partisans comme adversaires du changement. L'accord se fit au moins sur un point : c'est que le « Mandat Céleste » avait été retiré à la dynastie mandchoue. Sun Yat-sen s'en investit.

L'impuissance de Sun Yat-sen et du Kuomintang

Dans la campagne aux environs de Nankin, une haute colline, harmonieusement plantée de mélèzes et d'épicéas et tapissée de pelouses, est consacrée à la mémoire de Sun Yat-sen. A voix basse, on nous engage à gravir les centaines de marches, tandis qu'un aigle tournoie dans le ciel sans nuage. Arrivés au sommet, on nous introduit pieusement dans le mausolée, œuvre du sculpteur français Landowski; on nous invite à nous recueillir devant le gisant en marbre blanc du premier grand homme de la République.

Sur la place Tien An Men à Pékin, entre les portraits de Marx, d'Engels, de Lénine et de Staline, figure celui du docteur Sun Yat-sen. Sa veuve, Sung Ching-ling, est vice-présidente de la République populaire de Chine. En novembre 1966, a été célébré en grande pompe à Pékin le centenaire de celui qu'on appelle, des deux côtés du détroit de Formose, le « Père de la Patrie ». N'est-il pas étrange que la République populaire de Chine prenne tant de soins pour marquer sa filiation avec le fondateur du Kuomintang? Cependant, à Formose, il fait l'objet d'un culte comparable à celui qui est réservé en Chine continentale à Mao Tse-tung lui-même.

Cette piété sur un mode mineur est le signe d'une ambiguïté. Le régime maoïste reprend l'héritage de Sun Yat-sen, tout en le transformant. De même que pour le meilleur de l'héritage chinois, Mao se présente comme celui qui est venu, non pas abolir la promesse, mais l'accomplir.

Quant à la terre, la promesse est simple : « Parmi les paysans, neuf sur dix ne possèdent pas de terre. Les cultivateurs devraient cultiver les terres pour eux-mêmes. Or les produits agricoles sont enlevés, en majeure partie, par les propriétaires fonciers. Si nous ne pouvons pas résoudre cette très grave question, il sera impossible d'assurer la vie du peuple [3]. »

Si l'influence de Sun Yat-sen reste aussi profonde, c'est qu'il a tracé les grandes lignes de l'évolution à venir. Sa doctrine propose une synthèse entre la tradition chinoise et l'adaptation à la civilisation moderne; assez pour que, désormais, plus rien de ce qui se passera ne puisse se faire sans se référer à lui.

Sun Yat-sen sacrifiait sans hésiter les propriétaires aux petits fermiers : « Le pouvoir des grands propriétaires fonciers sera balayé du continent chinois. Le profit de la terre sera élevé et seuls les

paysans cultivant eux-mêmes obtiendront de la terre de l'État. Ainsi le peuple se consacrera de façon accrue à l'agriculture et aucune terre ne sera abandonnée[4]. » Mais en même temps, il refusait de changer la répartition des richesses : « Dans la Chine d'aujourd'hui, où l'industrie n'est pas encore développée, il n'y a pas place pour la lutte des classes marxistes et pour la dictature du prolétariat. Il ne peut être question de répartition là où il n'y a rien à répartir[5]. »

Mao Tse-tung, enfant, lisait la nuit les écrits clandestins de Sun Yat-sen. En 1911, il s'était enrôlé dans les forces républicaines, après le soulèvement de Wuhan. Mais il a assisté au piétinement puis à l'échec de Sun Yat-sen. Il a dû souvent méditer sur ce mélange d'audace et de pusillanimité. Il a retenu que seule l'audace payait.

Pourquoi le Kuomintang, qui aurait pu chercher à s'appuyer sur les paysans, renonça-t-il à les entraîner dans l'œuvre de rénovation nationale? C'est qu'il était essentiellement le parti des villes, étranger à la Chine profonde, c'est-à-dire à la province rurale. Ce fut sa perte.

Il consacra l'existence de deux Chines; il prenait appui sur la Chine moderne, celle des cités côtières, industrielles et marchandes, et cherchait à l'insérer dans le monde occidental; il laissait à son retard la Chine archaïque, celle des campagnes primitives, et chargeait les propriétaires fonciers et les anciens seigneurs de la guerre de l'administrer, de lever les impôts, d'étouffer dans l'œuf tout mouvement séditieux.

La réforme agraire restait, certes, un objet de discours. En 1930, le Kuomintang proclamait que le loyer du sol serait limité à 37,5 pour 100 de la récolte, au lieu des 50 pour 100 au moins qui étaient souvent exigés; ce beau principe ne devait jamais entrer en vigueur. Une réforme agraire était encore annoncée dans le programme du Kuomintang de 1945; mais elle ne devait pas connaître le moindre commencement d'exécution. L'énorme masse paysanne restait écrasée par la misère, par les fermages trop élevés, les dettes accumulées, les aléas des récoltes, les techniques agricoles arriérées, la passivité ancestrale.

Le Kuomintang se confondit ainsi avec les privilégiés. Mais il se condamna du même coup à n'être, comme eux, qu'une mince couche, à la surface d'une énorme masse qui restait impénétrable au progrès.

Entre 1921 et 1931, le Parti communiste chinois suivit une voie parallèle : il voulait s'implanter, grâce à l'industrialisation à l'occidentale, dans les milieux ouvriers des villes, pour battre au bout du compte l'ennemi sur son terrain.

L'écrasement des révoltes ouvrières de Shanghai et de Canton permit à Mao d'imposer sa voie, la voie hérétique qui tournait le dos à la Chine industrielle naissante, et se donnait pour but unique de mettre en mouvement la masse des paysans.

Bien lui en prit. Un troisième larron s'intéressait à la frange industrielle : le Japon. C'est lui qui devait s'en emparer de 1937 à 1945. Quand le Kuomintang, chassé de sa base côtière et urbaine par l'avance des armées nippones, dut se replier sur l'intérieur, il se trouva projeté dans un milieu qui lui demeurait réfractaire. De moins en moins capable de gouverner le peuple des campagnes, il ne pouvait plus que s'accrocher artificiellement au pouvoir : il agonisait, prisonnier de ses origines modernistes. L'action politique qu'il avait voulu mener s'adressait à une Chine urbanisée. La forme de combat qu'il choisissait était aussi celle d'une nation industrielle. Ses chances étaient nulles en face du Japon industrialisé, qui ne fut pas long à le déloger sans trompette.

Dès lors, Mao pouvait dresser la masse paysanne à la fois contre la caste oppressive des propriétaires fonciers, qui soutenait le Kuomintang, et contre l'envahisseur japonais. Rarement, dans l'histoire de la Chine, s'était produite une conjonction aussi favorable : celle du sentiment populaire contre les exploiteurs, celle du sentiment national contre l'envahisseur. En trente ans, le Kuomintang avait beaucoup promis, mais n'avait rien entrepris, pour procéder dans les campagnes aux réformes radicales qu'imposait l'innombrable prolétariat paysan d'un pays arriéré. L'échec du Kuomintang, le succès de la jacquerie communiste, fondent l'originalité essentielle du modèle chinois.

Avec une brigade de production : « Comptez sur vos propres forces »

Machiao, province du Kiangsu, est l'une des 80 000 communes populaires, spécialisée dans la riziculture. A vrai dire, ces communes sont plutôt de gros cantons. La véritable cellule élémentaire est la brigade de production, qui correspond au village traditionnel. C'est elle, en particulier, qui est propriétaire du sol. Ce mot garde-t-il un sens, quand le propriétaire ne peut ni louer, ni vendre? Certainement, si l'on en juge par les vives réactions que nous suscitons quand nous parlons naïvement de l'État possesseur du sol :

« Ce n'est ni l'État, ni la commune populaire : c'est nous, la brigade de production. »

Les symboles sont plus forts que la réalité...

Chaque brigade a son comité révolutionnaire — tout comme la commune populaire, la municipalité urbaine et la province. Et elle n'entretient de rapport qu'avec le comité révolutionnaire de sa commune. C'est celui-ci qui précise, pour chaque brigade, les objectifs de la production agricole; qui, lorsque la récolte est excédentaire, demande l'autorisation de conserver le surplus pour procéder à certains investissements. Cette faculté ne concerne en fait que les

investissements d'importance moyenne, qui serviront à construire des bâtiments neufs, à moderniser le petit matériel, etc. Les surplus ainsi utilisés ne doivent pas dépasser 10 à 13 pour 100 de la production : le profit, toujours possible, reste soigneusement contrôlé.

Les investissements plus lourds (amendements du sol, travaux d'irrigation, reboisement...) font l'objet d'une assistance de l'État, sous forme de subventions ou de conseils techniques. L'État intervient aussi pour aider les communes qui ne peuvent assurer leur consommation : il leur livre les céréales nécessaires.

Chaque commune est autonome; le principe directeur de l'organisation s'énonce, comme toujours : « compter sur ses propres forces ». Mais la marge de liberté laissée aux brigades paraît assez diverse selon les communes. A Machiao, elle semblait extrêmement limitée, alors qu'à Meichiakou, commune de thé, non loin de Hangchow, le Comité révolutionnaire de la brigade s'affirme en mesure de définir le plan de production, de répartir les salaires, d'assurer les investissements légers, ainsi que l'enseignement agricole et politique.

Dans une « commune de riz »

A Machiao, nous fûmes accueillis par une musique mi-folklorique, mi-patriotique, évoquant ces 14 juillet de village où les cérémonies officielles ne troublent pas la gaieté des bals populaires.

Le responsable du Comité révolutionnaire nous reçoit. Autant les statistiques nationales sont floues, autant les siennes sont précises : « Notre commune regroupe 35 900 personnes, réparties en 20 brigades de production, 196 équipes et 7 765 familles. Machiao n'est pas une commune très étendue — elle n'a que 3 241 hectares; mais la population y est très dense : 1 100 personnes au km². Plus de 20 000 travailleurs concourent à la production. Le riz, le blé et le colza représentent les neuf dixièmes de la surface cultivée, mais nous avons laissé 7 pour 100 de la terre en lopins individuels, grâce auxquels les paysans peuvent subvenir à leurs besoins familiaux » (ces jardinets font donc, en moyenne, 3 ares par famille).

On est très fier de l'amélioration spectaculaire des rendements. Les céréales (riz et blé) viennent de connaître des rendements légèrement supérieurs à 100 quintaux à l'hectare : avant 1949, ils atteignaient à peine 30 quintaux. Pour le coton égrené, le rendement a dépassé 8 quintaux (1 quintal avant 1949) et pour le colza 16 quintaux.

Si ces chiffres ne sont pas un peu gonflés d'enthousiasme, ils sont effectivement impressionnants, et, à coup sûr, exceptionnels. Pour les céréales, il s'agit, certes, de doubles récoltes et il faut diviser par deux. Les experts estiment le rendement moyen chinois

à 27 quintaux à l'hectare pour *une* récolte de riz (50 au Japon), 11 pour *une* récolte de blé.

La commune de Machiao s'emploie avec une énergique ingéniosité à se tirer d'affaire par elle-même. Il s'agit pour elle de se donner, dès que possible, une économie parfaitement autonome. Elle s'enorgueillit de ses ateliers qui emploient un travailleur sur dix, produisent des paniers, des seaux, les instruments les plus divers. L'un d'entre eux fabrique des transformateurs électriques. Un autre a mis au point, avec le concours des utilisateurs, une machine à repiquer le riz — « dont le seul moteur, de 3 CV, vient de Shanghai ». Un autre, enfin, fournit à la commune des barges en ciment armé, qui peuvent emporter sur le fleuve 8 tonnes d'engrais ou de céréales. On met à l'eau sous nos yeux l'une de ces barges.

La commune, nous est-il précisé, dispose de 28 tracteurs, 94 motoculteurs et 21 machines à repiquer le riz : la modestie même de ces chiffres interdit de les mettre en doute.

Sur plusieurs points, pourtant, nous resterons sur notre faim : nous ne saurons pas sur quels critères sont attribués les 780 yuans dont a bénéficié chaque famille l'année passée, ni s'il est exact que chaque personne se voit allouer une quantité fixe de riz, qui serait de 254 kilogrammes, payable au prix payé par l'État (0,22 yuan, contre 0,30 yuan dans le commerce).

Ce que nos yeux ont pu voir, en revanche, c'est l'effort réalisé dans les champs : partout, des soins méticuleux, une propreté sans défaut, un travail rapide et constant. Du riz précoce attend encore l'heure de la moisson, tandis qu'on se hâte déjà de labourer des champs inondés qui donneront le riz tardif. Un agriculteur nous donne les détails de fonctionnement de la machine à repiquer le riz, pendant que des jeunes filles studieuses ne perdent pas un mot d'un cours de technique agricole. Partout, à tout instant, chacun apprend à se suffire à soi-même.

Dans la commune du thé « Puits du dragon »

Si la « commune de riz » fait aussi du blé, la « commune de thé » fait aussi du riz. Dans la province du Chekiang, Meichiakou, le « Village Montagnard de la famille Mei », dont nous sommes les hôtes, a été rendu célèbre dans toute la Chine par son thé « puits du dragon ». C'est un gros village de quelque 1 300 habitants, dans un paysage de collines et, fait rare, de forêts. Ici, la révolution prend un air de simplicité évidente, de tranquille assurance:

« Nous sommes 250 familles. Avant la Libération, 80 pour 100 des terres appartenaient à quatre familles. La pauvreté était terrible, la terre était mal cultivée. Nous ne récoltions que 30 kilos de thé

par *mou* *. Un travailleur agricole gagnait 150 yuans par an. Aujourd'hui, voyez. Les familles reçoivent en moyenne 1 090 yuans par an. Le rendement de la production a été plus que triplé : 115 kilos par *mou*. Et comme nous avons beaucoup augmenté la surface cultivée, la production totale a été multipliée par sept depuis 1948. »

Nous comprenons pourquoi l'on nous a montré cette commune. Imaginons un instant ces progrès à l'échelle de la Chine ! Mais le plus remarquable est que Meichiakou ne donne nullement l'image de la prospérité : ce que l'on mesure, par contraste, c'est le dénuement dont elle s'est sortie ; et, du coup, les propos de Mme Chen Wu-yen, la vice-présidente du Comité révolutionnaire, et de la grand-mère Shun, qui nous exhibe ses souvenirs, nous paraissent empreints de pudeur. A peine si un ton soudain plus martial surprend, sans pouvoir choquer :

« Nous vivons sous le signe des trois drapeaux rouges : *Communes populaires, Grand Bond en avant, Ligne générale*, et nous ne craignons ni la mort ni la peine. »

Sans doute. Pour ce qui est de la peine toutefois, on a pris, pour l'alléger, celle d'être ingénieux. Un étonnant système de câbles, de treuils et de bennes, qui ne semble tenir en place que par la vertu de la pensée-maotsetung, un assemblage rudimentaire et complexe qui aurait comblé d'aise le Zorba de Kazantzakis, assure sans cesse un va-et-vient entre la montagne, sur les pentes de laquelle s'étagent les champs de théiers, et la plaine, où se trouvent les installations de séchage : pour une fois, le portage humain a disparu, et ces fils miraculeux font descendre les ballots de feuilles de thé, tandis que remontent les repas pour les travailleurs et l'engrais pour le sol.

Le traitement lui-même a connu quelques perfectionnements : « Avant 1949, nous explique-t-on, nous n'avions rien pour sécher les feuilles de thé. On le faisait à la main, dans des cuves réchauffées au bois. Aujourd'hui, il est séché dans des fours électriques, par des procédés mécaniques pour la qualité courante. Mais les thés de qualité supérieure sont encore traités à la main dans des cuves métalliques que l'on réchauffe progressivement. » On nous montre avec fierté toutes les cuves en pleine activité.

Pourtant, quelle révolution plus profonde pour ces paysans, techniciens très spécialisés d'une production fameuse dans toute la Chine, que celle qui les a conduits, en 1966, à cultiver un riz médiocre pour leur propre consommation ! Comme si les vignerons de Gevrey-Chambertin arrachaient des ceps pour donner au froment quelques-uns de leurs prestigieux hectares.

* 1 *mou* = 0,66 hectare ; soit 45 kilos à l'hectare.

Il est vrai qu'ici, les rizières ont été surtout conquises sur des marécages inutilisés. Cependant, que de temps et d'efforts pour ce résultat! Mme Chen nous conte l'aventure avec les accents de l'épopée : « Quatre cents personnes sont allées sur le fleuve pendant plus de quarante jours, faire des digues et défricher 40 hectares. Une digue, par deux fois, fut enlevée par les crues. »

Mais la brigade se montra plus persévérante que le fleuve. Comme dans les contes, la digue fut construite, plus large, plus solide et plus belle.

Ainsi, dans ces deux communes rurales ouvertes à notre observation, avons-nous vu la Chine, non pas s'éloigner d'une économie de subsistance, mais au contraire tendre à y revenir.

Si la monoculture est battue en brèche, ce n'est pas pour assurer une plus grande variété des produits à mettre sur le marché, et compenser les uns par les autres les aléas du commerce; c'est, à la limite, pour se soustraire à l'économie d'échanges et, directement, « vivre sur le pays ». En Chine, la méfiance devant le destin est systématique; les bases ne seront jamais assez sûres. La menace d'un cataclysme pèse toujours sur l'esprit. Le régime, né de la guérilla, s'y prépare sans cesse.

L'archaïsme toujours présent

L'existence de communes d'avant-garde telles que celles que nous avons visitées ne doit pas faire illusion : elles dessinent un avenir possible pour l'agriculture de ce pays en voie de développement. Mais elles ne doivent pas être représentatives, tant s'en faut, de la réalité moyenne de la vie rurale en Chine.

Pour une digue de la brigade du Puits du Dragon, combien de rivières, combien de fleuves reste-t-il encore à dompter à travers les onze millions d'hectares cultivés, à travers les terres vierges abandonnées à l'alternance des inondations et des sécheresses?

Quant à la mécanisation, malgré les principes posés par Mao Tse-tung, malgré les intentions clairement exprimées par Chou En-lai, elle demeure limitée. Même Machiao, commune modèle, ne possède pour 20 000 travailleurs que vingt-huit tracteurs.

Sur des centaines de kilomètres, le chemin de fer qui vous emporte est le seul engin mécanique : il traverse des campagnes où l'on ne connaît, depuis toujours, et pour longtemps, que la force animale. Et le moins coûteux, le plus habile, le plus dur à la peine des animaux reste l'homme. L'on voit bien quelques charrettes tirées par des mulets ou des ânes à l'aspect famélique. Mais le cheval est peu utilisé. Les vaches et les bœufs sont rares, surtout dans le Nord. Partout l'homme porte, tire tout ce qui roule; et même s'attelle à

la charrue. Certaines campagnes, comme celle du Hopeh, ne connaissent pratiquement pas l'animal. Spectacle médiéval, spectacle familier : un homme ou une femme, un harnais passé autour de la poitrine, ou du ventre, ou du front, s'arc-boute, souvent le torse nu, pour arracher la charge immémoriale.

Les Chinois savent encore mal enrichir leur sol. Le Japon, parallèlement à une mécanisation poussée, utilise dix fois plus d'engrais chimique par hectare cultivé. Les solutions de remplacement marquent plus de pittoresque que d'efficacité : ainsi, ces bizarres carrés de toiles que l'on voit pendre comme des sacs sous la queue des mulets et des chevaux, et qui sont destinés à récupérer un fumier précieux... Et nous avons vu qu'en ce domaine aussi, l'homme savait remplacer l'animal. En fait, la Chine n'a pas encore pu se donner l'industrie chimique dont son agriculture a le plus urgent besoin, et qui peut seule lui faire franchir le seuil de la prospérité.

Aussi la productivité reste-t-elle très faible. Il faudrait de vingt à trente Chinois pour obtenir ce qu'un seul Américain peut obtenir dans une ferme moderne. Si la productivité chinoise était du niveau de celle des États-Unis, une vingtaine de millions d'agriculteurs suffirait à assurer le niveau de production actuel.

En outre, l'agriculture souffre encore des événements des derniers lustres : surtout les années 1960-1961, qui virent la conjonction malheureuse du retrait soviétique et de diverses calamités climatiques; puis, le déroulement et les conséquences de la Révolution culturelle ont provoqué de nouvelles difficultés.

Est-ce un symbole? Les paysans utilisent fréquemment les routes pour les besoins agricoles; et jusqu'à la route qui relie Shanghai à son aéroport — le seul de Chine qui reçoive les lignes internationales : sur les deux tiers de la chaussée, le foin est étendu pour y sécher. Ce n'est pas un refus de la modernité : mais pourquoi la modernité serait-elle protégée? La Chine est largement archaïque, mais sans complexes. Les paysans ont la priorité, tels qu'ils sont.

D'autres images se sont gravées dans nos mémoires. Ainsi, à la sortie de Sian, dans le Shensi, celle d'une route encombrée de centaines de charrettes, toutes tirées par des hommes ou des femmes, et surchargées de sable, de charbon, de traverses de ciment, de briques soigneusement rangées — mais aussi de foin, de riz, de pastèques et d'aubergines. Toute la campagne avoisinante mobilisée au service de Sian. L'absence, apparemment totale, de moyens mécaniques, compensée par cette masse humaine déferlant sur la ville comme une cohorte sans fin.

Pour tous, le travail semble devenu une seconde nature : il n'y a pas de périodes de travail intensif entrecoupées d'heures de repos ou de jours de congés : il n'y a que des pauses, sur le lieu même où

le travail vous porte. On mange n'importe quand, on dort « sur le champ », ou près de sa machine. Les pauses elles-mêmes servent pour une bonne part à penser à ce que l'on va faire, à ce que l'on pourrait faire, à puiser des conseils dans l'étude de la pensée-maotsetung. Et ce sont des nuées de paysans, de paysannes, d'enfants qui vivent de cette manière, comme si chacun avait juré de réveiller cette terre plusieurs fois millénaire et restée trop longtemps endormie.

Eaux et forêts

Le nom de notre vieille administration rurale s'impose à l'esprit, quand on songe aux immenses travaux qui doivent permettre au paysan chinois de régénérer et dominer une nature gâchée. Systématiquement, patiemment, à l'échelle de la brigade (et à son initiative) ou à celle de toute une région naturelle, la Chine reconstitue son capital forestier détruit depuis de longs siècles, et régularise, retient, conserve et utilise les masses d'eaux envoyées par un Ciel qui, en ce domaine, ne connaît que le tout ou rien.

Un imposant effort de reforestation a été entrepris : dans les villes, dans les campagnes, au bord des routes, sur les plateaux battus des vents, des milliards d'arbres ont été plantés.

Sur la route rectiligne qui vous mène à Pékin, des arbres vous apportent une fraîcheur bienvenue. Des pins, des peupliers, des saules sortent partout d'un taillis d'acacias nains. Ils ont tous moins de vingt ans. Il faut aller dans des lieux privilégiés, le Palais d'Été, la Cité interdite, la rive des lacs de Hangchow, pour apercevoir des arbres qui soient plus vieux que le régime.

Au cours des dix années qui suivirent la Libération, plus de 5 000 spécialistes furent formés et envoyés à travers toute la Chine. Plus de cinquante millions d'hectares, soit approximativement la surface de la France, auraient alors été reboisés.

Contre les Huns, les empereurs avaient ceinturé la Chine de la Grande Muraille. En climatologie comme en politique le danger vient surtout de l'ouest : la Chine s'entoure actuellement de bandes forestières, parfois longues de plus de mille kilomètres, comme d'une nouvelle Grande Muraille, contre les mauvais vents d'ouest.

Pour le canal du Yang-tzu à la mer, le passage des arts de la guerre à ceux de la paix s'est fait insensiblement. Les mêmes hommes, qui avaient appris le terrassement pendant la lutte contre les Japonais en creusant des tunnels pour relier les villages, ont ouvert cette voie d'eau de 175 km qui allait protéger contre l'inondation et assainir une région immense.

La domestication de l'eau est une bataille. Lorsque 15 communes du district de Lin Hsien décident en 1958 de percer le canal « Héros »,

on ne sait si c'est en hommage aux combattants de la révolution ou pour se rendre hommage à elles-mêmes. En tout cas, cette entreprise locale prend des dimensions qui justifient quelque fierté. L'ensemble des travaux a duré dix ans; 35 000 personnes participaient à la construction du canal principal et, sur l'ensemble des chantiers, il pouvait y avoir jusqu'à 100 000 personnes travaillant ensemble. En dehors du temps des moissons, près de la moitié de la population du district y travailla.

Finalement, 19 millions de journées de travail permettent d'irriguer par plus de 1 000 kilomètres de canaux les trois quarts du district. Quatorze centrales hydro-électriques produisent environ 4 000 kW : ce chiffre devrait passer en 1975 à 15 000 kW. Sans attendre, la moitié des 485 brigades du district disposent ainsi de l'électricité. Le district assure sa consommation en céréales et s'est rendu capable d'en exporter en grandes quantités.

Les fleuves ont été endigués. De grands barrages domestiquent les torrents, fabriquent des kilowatts, irriguent des champs jusque-là incultes. Les paysans savent ce que tous ces travaux signifient pour eux :

« Sans cette digue, proclament-ils avec l'accent de la sincérité, sans ce canal d'irrigation, nous serions morts de faim, une année comme celle-ci. »

L'essor agricole

A l'agriculture chinoise, le Grand Bond en avant avait fixé un objectif : 500 millions de tonnes de céréales. Elle en est loin. Chou En-lai avait présenté comme un grand succès le record de la récolte 1970 : 240 millions. C'est en effet, probablement, 20 % de plus qu'en 1965, et moitié plus qu'en 1952. Mais dans le même temps, la population chinoise s'est accrue — dans des proportions probablement analogues.

En 1971, la récolte a été évaluée à 250 millions de tonnes, dix millions de plus : mais simultanément la Chine s'alourdissait de quelque 15 millions de Chinois... La récolte de 1972 a été, de l'aveu de Chou En-lai, en baisse de 4 % par rapport à celle de 1971 : elle est donc retombée à 240 millions de tonnes.

Donc, cette agriculture, avec de fortes oscillations annuelles dans

* Une note de l'agence *Chine nouvelle* du 20 septembre 1973 indique : « Le taux d'accroissement de la population a été d'environ 2 %, alors que celui de la production de céréales a atteint environ 4 % ou 5 % par an au cours des dix dernières années. » *Chine nouvelle* précise en outre que « pour 10 % seulement le territoire est cultivé », et que « le niveau de modernisation et de mécanisation dans les fermes d'État demeure bas. Les possibilités de développement restent donc importantes. »

sa progression, continue de courir derrière la population. Mais il ne semble ni qu'elle perde, ni qu'elle gagne beaucoup de terrain.

Elle a fait d'énormes efforts — énormes si l'on songe à la peine des hommes, aux masses mobilisées par millions — pour combattre la première cause de ses désastres : un épouvantable régime des eaux. Elle a tiré tout le parti possible de la paix civile. Et sans doute ces deux facteurs expliquent-ils à eux seuls la progression de la production, qui a permis de couvrir jusqu'ici le besoin démographique.

Mais la paix ne peut s'accroître et, en matière d'hydraulique, le plus gros est fait, qui semble aussi le plus « rentable ». Il faut maintenant trouver un relais : c'est dans la bataille des rendements que cette guerre sera gagnée ou perdue. La Chine a sans doute compris un peu tardivement que la clé, dans ce domaine, c'est la chimie. Seuls les engrais peuvent enrichir des sols, souvent pauvres naturellement, épuisés par une exploitation millénaire, peut-être déséquilibrés par le régime de forcerie qui leur fut imposé pendant le Grand Bond en avant. La « révolution verte », qui commence à donner, jusqu'en Inde, de si étonnants résultats, reste à accomplir en Chine.

La production des engrais chimiques a connu une forte croissance : de 6 millions de tonnes en 1965, elle est passée à 16,8 millions en 1971 et l'objectif pour 1975 est de 35 millions. Sera-ce suffisant?

D'ores et déjà, des excédents importants de céréales permettent de constituer des stocks, qui approchent probablement cinquante millions de tonnes. « En cas de guerre, m'a-t-on déclaré, il serait impossible de détruire toutes nos réserves. »

Tous ces chiffres sont un peu plus que de simples indices : la preuve que quelque chose de fondamental est en train de bouger en Chine. Enfin, une réforme agraire qui ne s'effondrera pas dans la famine.

Certes, la population augmente aussi. Mais il n'est pas invraisemblable que désormais la croissance de la production agricole devienne plus importante que celle de la population : les courbes de Malthus, qui semblaient écraser la Chine de tout leur poids de la fatalité, commenceraient-elles à s'inverser?

On comprend la rigueur avec laquelle le communisme chinois entend désormais « tenir » la démographie. Il faut se donner le temps d'accroître suffisamment la production et la productivité, pour à la fois nourrir ce peuple innombrable et en libérer une partie de plus en plus nombreuse au profit des tâches industrielles. Pour l'envol de l'économie chinoise, il faut d'abord construire, de bonne terre, une piste solide.

Chapitre XVIII

Industrie industrielle et industrie industrieuse

Des balles de ping-pong

Les relations sino-américaines reprirent, en tout cas aux yeux du monde, par une partie de ping-pong. L'une de nos dernières visites, près de Canton, nous mena dans une usine où l'on fabriquait les petites balles blanches. Tiendraient-elles dans la symbolique chinoise une place privilégiée?

Comme nous le disait Kuo Mo-jo à Pékin : « Autour d'une balle de ping-pong, nous avons fait tourner la terre. » Pour nous, en tout cas, le ping-pong chinois restera le témoignage, plus que d'un nouveau style diplomatique, d'un certain style d'industrialisation.

Nos hôtes se délectent à nous conter l'histoire de leur usine; ou faut-il dire de leur aventure?

Au commencement était Mao. Le Président avait dit : « *Il faut développer le sport pour fortifier la constitution physique.* » A cette idée générale, quelques ouvriers cantonais découvrirent une application particulière : il faut fabriquer des balles de ping-pong. « *Ne comptant que sur leurs propres forces* », ils se retrouvèrent une centaine à trente kilomètres de la ville, équipés d'un chaudron fonctionnant sur un foyer domestique, sans machines et sans guère d'idées sur la manière de s'y prendre. « Nous avons dressé des tentes dans la journée, sous l'arbre des *litchis* * ; le soir, nous avons commencé de construire des maisons. Mais nous avons connu de graves difficultés, car nous ne comprenions pas la technique de fabrication des balles de ping-pong. » Ils achetèrent chez le quincaillier de quoi fabriquer tant bien que mal des sortes de moules à gaufres où les balles prenaient forme.

Les autorités, méfiantes, n'avaient donné, avec leur autorisation, qu'une très mince subvention. Méfiance justifiée par les premiers résultats : les balles, bulles trop légères, « ne résistaient pas au pre-

---

* *Litchi*, fruit chinois, pulpeux et frais.

mier coup de raquette... » Mais ces pionniers ne se découragèrent pas.

C'était en 1960. Aujourd'hui, 1 600 000 balles sortent chaque mois de l'usine. Et les meilleures, indique-t-on fièrement, servent aux championnats. Mais rien n'est allé tout seul. Liu Shao-chi s'en est mêlé :

« Les partisans de la ligne du renégat ont monté en épingle nos difficultés. Ils ont préconisé pour seule méthode l'imitation des techniques étrangères. Cette ligne a été heureusement critiquée, combattue et finalement écartée. L'esprit créateur des masses a permis d'inventer des solutions originales qui, en développant la mécanisation, ont augmenté et amélioré la production. »

De fait, les méthodes en usage gardent l'authentique parfum local, celui de la débrouillardise.

Les plaques de celluloïd sont gonflées à la vapeur dans des marmites, puis embouties en forme de demi-globes, qui sont ensuite collés; on vérifie la rotondité des balles en les laissant tout simplement rouler sur un plan incliné au bas duquel sont placés des godets : les balles de première qualité vont droit vers le godet central — elles serviront aux compétitions; les balles « déviationnistes », mal équilibrées, s'égarent vers la droite ou la gauche — elles serviront à la consommation courante.

Nous nous demandons un instant pourquoi l'on a estimé utile de nous montrer ces activités qui donnent à sourire. Peut-on prendre au sérieux une manufacture de balles de ping-pong? Il est vrai que, d'un nouvel atelier de la même fabrique, sortent depuis peu des pièces de silicium destinées à des transistors : fabrication très délicate effectuée sous vide, à l'abri de toute poussière. Le ping-pong, l'électronique : c'est bien pourtant la même usine, c'est-à-dire les mêmes hommes; ils ont décidé eux-mêmes de se lancer dans cette nouvelle aventure, simplement parce qu'une campagne avait proclamé l'utilité de cette production. Les ouvrières sont passées des chaudrons aux manipulations minutieuses. Là est la clé. Il s'agit d'un système antisystématique. A dix ans de distance, ce fut le même type de décision : une initiative des ouvriers, de longues palabres pour savoir comment répondre à une directive du Président, à une campagne; une décision suggérée mais non planifiée; aucun souci de la rationalité économique; une absence totale de complexes à l'égard de la technicité; une absolue confiance de chaque équipe dans ses propres capacités.

La seconde activité est, à la limite, plus étonnante encore que la première. On nous dit d'ailleurs qu'elle n'est pas allée sans diviser les ouvriers. L'usine aurait pu développer sa production ou l'étendre vers d'autres articles de sport, ou d'autres utilisations du celluloïd... On a beau condamner unanimement l' « économisme » du renégat Liu Shao-chi, se lancer dans le silicium frisait la provocation.

Une industrie disséminée

Cet antisystème comporte sa méthode : l'usine aussi est une « brigade de production »; non pas une *unité* de production, un pion sur l'échiquier économique, mais un élément d'une structure sociale. La production est un objectif, mais le groupe social qui le poursuit n'est pas un moyen : il est le fondement, la cellule vivante.

L'économie pourtant semble y trouver son compte. Si la productivité laisse une belle marge au progrès, l'investissement est réduit au strict minimum et il prend les garanties maximum.

Le démarrage s'est effectué presque sans aide de l'État; cette aide a grandi à mesure que les ouvriers apportaient les preuves de leur réussite. Si l'histoire de cette usine cantonaise est exemplaire, l'État a trouvé un moyen efficace pour diffuser l'industrialisation aux moindres frais.

L'État encourage l'initiative individuelle, mais les ouvriers réalisent l'investissement par leur propre travail. Ils peuvent avoir le sentiment que l'entreprise est leur œuvre et leur propriété. Ainsi se tisse un réseau d'entreprises petites et moyennes, établies avec une minime mise de fonds initiale. Ce système permet d'assurer une liaison entre les besoins de la production planifiée et des initiatives provoquées à partir des masses. Nous sentons que les Chinois éprouvent la même fierté à montrer leurs petites usines, dont le fonctionnement est, en fait, très artisanal, que leurs plus importants combinats industriels.

On ne nous l'a pas fait remarquer, mais les dates parlent d'elles-mêmes; la naissance de cette entreprise remonte au Grand Bond en avant, et sa relance à la Révolution culturelle. A beaucoup d'égards, ces deux mouvements procèdent de la même inspiration; la Révolution culturelle répare les déboires du Grand Bond. Liu Shao-chi et sa clique avaient complaisamment dénoncé celui-ci : celle-là les élimine. Comme le Grand Bond en avant, la Révolution culturelle préconise l'industrialisation diffuse de la Chine, par la base. Liu « non seulement étouffa le vigoureux effort de l'industrie par les masses, mais ordonna également la fermeture de dizaines de milliers d'entreprises moyennes et petites déjà établies, les accusant d'être peu rentables et incapables d'assurer un développement rapide [1] ».

Il faut une industrie près du peuple, c'est-à-dire près du paysan. Pour de multiples raisons.

A défaut d'organisation commerciale, c'est le seul moyen d'adapter la production à la consommation — par un rapprochement physique. A défaut des moyens de communication adéquats, une industrie disséminée permet de limiter les transports.

Elle est quasi invulnérable. Il ne faut pas sous-estimer la place que tient cet avantage dans l'esprit des Chinois. Le président Mao n'a-t-il pas ainsi défini les objectifs du développement industriel : « *faire la révolution et promouvoir la production; améliorer notre travail; nous préparer activement en vue d'une guerre* »? Les hommes qui dirigent la Chine en ont tous fait une, où la victoire a tenu à la possibilité d'organiser quelques provinces intérieures et de vivre sur elles.

Surtout, seule la décentralisation de l'industrie assure sa symbiose avec l'agriculture, symbiose dont ne peuvent se passer ni l'équilibre social, ni le développement économique. La société chinoise vise à la polyvalence du travailleur : hier terrassier, aujourd'hui cultivateur, demain tisserand ou mécanicien. Si la production industrielle s'intègre dans le monde rural, le but sera aux trois quarts atteint. Quant au développement, il repose sur un va-et-vient entre l'industrie et l'agriculture; pas de puissance industrielle sans une amélioration de la productivité agricole qui libère la main-d'œuvre indispensable; et pas d'agriculture plus productive sans un apport industriel : engrais chimiques, électricité, machines, outillage, camions et bicyclettes.

Enfin, l'industrialisation dispersée favorise la « *primauté du politique* » : les usines n'atteindront pas ainsi les dimensions qui, en multipliant cadres et techniciens, compliquent la gestion révolutionnaire. Les ouvriers restent facilement « dans le coup », et la recherche d'une meilleure productivité, l'innovation technique, ne peuvent devenir la chasse gardée d'experts ou de spécialistes. « *Faire la révolution et promouvoir la production* » : le mot d'ordre est indissociable; la révolution libère la créativité des travailleurs et, du coup, fait effectuer à la production ce Grand Bond en avant, qui s'était si longtemps fait attendre.

Des fourmis et des hommes

Nankin, comme Canton, s'enorgueillit d'un bel exemple d'ingéniosité, de persévérance et de réussite populaires.

L'usine s'appelle *L'Étincelle*. Au départ, en 1958 (toujours le Grand Bond en avant), sept jeunes ouvriers, répondant à l'appel du gouvernement central, réunissent quelques sous, louent la moitié d'une pièce dans une vieille maison et fabriquent de petits appareils en verre filé pour les hôpitaux.

Treize ans plus tard, cent cinquante ouvriers, toujours installés tant bien que mal dans quelques pièces, au fond d'une arrière-cour, fournissent à l'industrie chimique, à l'industrie sidérurgique et à l'aéronautique, des contacteurs à mercure (coupe-circuits et relais

automatiques). On devait, hier, en importer de Tchécoslovaquie. Aujourd'hui, on exporte ceux-ci jusqu'en Guinée et en Albanie.

Entre les deux dates, la retombée du Grand Bond, le « lâche abandon » des Soviétiques, et surtout un long effort pour maîtriser des techniques délicates, en dépit de tous les obstacles que les « escrocs de la ligne Liu Shao-chi » sèment sur la route.

L'histoire des longs mois de tribulations devient un conte philosophique.

« Les ouvriers, nous explique le président du Comité révolutionnaire de l'entreprise, ne mangeaient ni ne dormaient : aucun n'arrivait à trouver le moyen de faire passer un fil conducteur dans un petit anneau de verre rempli de mercure. Un jour, dans un trolley, l'un d'eux se souvint de la légende de l'empereur, de ses neuf pièces de bois et de la fourmi attachée à un fil; il fronça les sourcils, une idée lui vint : une fourmi entraînerait le fil à l'intérieur de l'anneau... On mit l'idée à l'épreuve. Elle se révéla irréalisable, mais un autre ouvrier suggéra de remplacer la fourmi par un aimant qui, de l'extérieur de l'anneau, entraînerait une petite pièce de fer à laquelle le fil serait attaché. »

Le contacteur 1101, après plus d'un millier d'essais, était né.

Le concours Lépine

« Nous avions besoin d'une machine; elle coûtait malheureusement beaucoup trop cher pour nous : 13 000 yuans. Nous l'avons achetée en pièces détachées et nous l'avons remontée nous-mêmes : elle nous est revenue à 2 000 yuans... »

Il a l'air d'un homme qui a fait une bonne farce.

« Les experts nous avaient proposé une installation de conditionnement du gaz conforme aux normes techniques considérées comme obligatoires. Il nous en aurait coûté 40 000 yuans et elle aurait pris 300 m² : voyez comme nous sommes à l'étroit. C'était impensable. Eh bien, nous avons réfléchi et nous avons trouvé la solution. »

La solution, c'est quatre chambres à air de la dimension d'un ballon de football, dans un placard; et cela marche. On a toujours l'impression en Chine de visiter le concours Lépine; mais un concours Lépine qui ne serait nullement destiné à donner un exutoire à des esprits inventifs inutilisés ni à fournir aux journalistes la matière d'articles narquois.

Cette équipe a fait ses preuves. Coopérative au départ, l'entreprise est devenue une usine d'État, dépendant de la ville de Nankin qui en contrôle la gestion. Elle rêve de plans de développement, d'installations plus modernes. Certains attendraient volontiers de l'État des locaux et des subventions, mais la majorité a décidé de continuer, dans la ligne prolétarienne révolutionnaire, à travailler

dur, avec ces moyens de fortune, ou, comme on préfère dire, « ces méthodes locales et indigènes ». Loin d'en avoir honte, les Chinois sont fiers de leurs usines érigées avec les moyens du bord. Parce qu'elles sont à eux, et que « pourtant, elles tournent ».

Hauts fourneaux et basse-cour

L'usine textile n° 2 de Pékin, une usine électromécanique à Shanghai : deux milliers d'ouvriers. La fabrique de barges en ciment de la « Commune de riz », quelques dizaines. L'usine sportive de Canton : 280 ouvriers. Nankin, 150. A Hang-chow, capitale de la soie, nous visitons une fabrique de 1 700 ouvriers; il y en a vingt semblables dans la ville : même dans ce centre d'industrialisation ancienne, on évite la concentration.

Wuhan, c'est autre chose. Soixante mille ouvriers, quatre hauts fourneaux, plus de trois millions de tonnes annuelles de produits sidérurgiques. Si le mot d' « industrie lourde » a un sens, c'est ici.

Les hauts fourneaux semblent se livrer une guerre idéologique dont Mao serait l'éternel gagnant. L'aide soviétique construisit le premier* en 1958; il produit quotidiennement 1 500 à 1 700 tonnes d'acier. Le seul effort chinois bâtit le quatrième; 3 000 tonnes en sortent chaque jour, et bientôt, nous dit-on, 4 000 à 4 500. Et la méthode compte autant que le résultat : on vint à bout de la construction en quatre mois, toute la région s'y étant mise.

Pourtant, Wuhan laisse une tout autre impression que nos grands complexes sidérurgiques. Ce n'est pas une splendide machine technique au fonctionnement bien huilé. On nous fait remarquer les bascules électroniques qui permettent de peser les convois en marche, le transport par un aimant magnétique des pièces laminées, l'approvisionnement automatisé des hauts fourneaux. Mais ce qui nous frappe, en parcourant le combinat, c'est l'anarchique mélange d'ateliers, de dépôts, de maisons ouvrières, de dortoirs pour célibataires, de champs de maïs et de jardins potagers. Aucune séparation, ici, entre la vie et le travail. Les cochons noirs fouillent du groin dans le mâchefer. Canards et enfants errent entre les hangars.

Ce combinat est un monde autonome, volontairement. Deux cents ou trois cent mille personnes en vivent ou y vivent. Le combinat a ses vingt écoles, ses unités de l'Armée populaire de libération, son hôpital, ses stades, son centre de rééducation idéologique, ses coopératives, ses champs cultivés. Tout cela en application de directives que Mao lui-même donna en inaugurant le premier haut fourneau, en 1958 : « *Une grande entreprise comme*

* Le premier des quatre qui sont maintenant en activité. Mais Hanyang, l'une des trois villes qui forment Wuhan, est un grand centre sidérurgique depuis bien avant la guerre.

l'usine sidérurgique de Wuhan peut être transformée graduellement en un combinat qui tout à la fois fera les produits sidérurgiques les plus variés, de la mécanique, de la chimie, des fabrications destinées au bâtiment, et consacrera également une partie de ses activités à l'agriculture, à l'enseignement et à l'entraînement militaire. » Cette directive est pieusement calligraphiée en lettres d'or sur un panneau.

Toutes proportions gardées, on bâtit ici des hauts fourneaux comme ailleurs on fabrique les balles de ping-pong : sans souci excessif de la rationalité économique. L'implantation semble aberrante *, Wuhan étant éloigné à la fois des mines de fer et de charbon. Le chiffre de la production totale qu'on nous donne est à peu près celui qu'on indiquait en 1964 à Jules Roy; serait-il resté stationnaire malgré les deux nouveaux hauts fourneaux? Mais ce qui semble préoccuper les responsables beaucoup plus que cela, c'est le niveau idéologique des ouvriers : comment « révolutionnariser » le travail de 60 000 hommes?

« *Marcher sur ses deux jambes* »

En définitive, existe-t-il en Chine une industrie vraiment industrielle? On est tenté de répondre : non, d'autant plus que, pour les Chinois, cette expression n'a pas de sens, ou qu'elle a le sens d'une menace. L'industrie n'a d'existence autonome, elle n'est une fin en soi, que dans les rêves d'ingénieurs ou de technocrates. Liu Shao-chi n'a sans doute pas commis tous les crimes qui lui sont reprochés, mais il a certainement rendu un immense service au maoïsme, en lui permettant de personnaliser une hiérarchie des valeurs qu'il s'agissait de rejeter. Grâce à ce bouc émissaire, on a pu faire pénétrer dans l'esprit des masses une hiérarchie inverse, qui subordonne le mythe de la production industrielle à d'autres mythes plus forts.

Cette subordination ne peut rester sans conséquences sur la production elle-même. On a beau nous assurer que l'esprit révolutionnaire décuple la capacité productive, et nous en montrer certaines preuves, ne faut-il pas craindre que bien souvent, la tension idéologique ne détourne du travail, et que la créativité ne piétine?

Il faut avoir ces réserves dans l'esprit pour interpréter le maître mot d'ordre de l'industrialisation : « *Marcher sur ses deux jambes.* »

Il signifie, tantôt, que l'assise économique de la Chine repose sur l'agriculture et sur l'industrie — sans que l'une puisse être sacrifiée à l'autre; et tantôt, que l'assise industrielle repose sur l'industrie légère, rurale, éparpillée, et sur l'industrie lourde, urbaine, concen-

* Il est vrai que le combinat est situé à proximité d'un grand fleuve dont les bateaux apportent et emportent tout à bon marché. L'industrie sidérurgique de Wuhan (Hanyang), dominée par les Britanniques, était très active dans les années 20 et 30.

trée. Mais même en ce second sens, on ne peut déduire de cette opposition dialectique que l'industrie lourde serait un domaine réservé de l'économisme. De ce que la volonté de développer les petites et moyennes entreprises est chargée d'intentions politiques, on ne doit pas conclure qu'à l'inverse, les concentrations industrielles seront à l'abri de la « primauté du politique ».

Une industrie nationaliste

Le politique, c'est, au fond, le national. La modestie chinoise est politesse, pudeur : mais les Chinois cachent mal leur immense confiance en eux-mêmes. Inutile de se comparer; il suffit de s'affirmer. L'*Exposition permanente des réalisations industrielles* à Shanghai est une manifestation de nationalisme.

On met ici sa gloire dans l'immense effort entrepris par la Chine pour résoudre, « *par ses propres moyens* », des problèmes de technologie avancée. Les dictionnaires spécialisés ont été mis à lourde contribution pour qu'en anglais et en français apparaisse la qualité de la réussite : « machine à rectifier l'arbre à cames », « raboteuse pour engrenage conique », « aléseuse coordonnée à colonne simple », « four de silicium à monocristal », « machine à percer par étincelage électrique », « système de commande à fonctions multiples pour calculatrice industrielle électronique ».

Aucun secteur n'est oublié. On fabrique aussi bien des cargos que des générateurs à pédales pour villages sans électricité, des camions de 32 tonnes que des téléscripteurs, des machines à faire des boutonnières que des appareils de mesure scientifique, sans oublier les portraits de Mao tissés au petit point. Si les avions à réaction manquent à l'exposition, on nous affirme, entre deux *kan-pei*, que l'on réussit parfaitement à en construire *. Des réponses à nos questions précises, il ressort que les plus belles de ces machines ne sont pas encore fabriquées en série : c'est l'avenir qu'on nous montre ici. Pour le présent, les Chinois doivent couramment recourir à l'industrie étrangère.

Le nationalisme et l'ingéniosité se donnent d'ailleurs la main pour que ces emprunts soient incorporés à la voie chinoise. Une machine étrangère n'est bien souvent achetée que pour être étudiée, démontée, repensée et remontée selon les besoins et l'inspiration propres des utilisateurs. Pourquoi respecter les normes des capitalistes? On nous cite en exemple les ouvriers de la centrale thermique Shichiachuang.

« Le débit des générateurs ne doit pas dépasser la limite fixée

* A usage militaire. La Chine tient à fabriquer elle-même tout ce qui est nécessaire à sa défense nationale.

par le fabricant » : telle était, depuis de longues années, une vieille règle concernant l'équipement en générateurs, ce domaine déclaré « tabou » dans l'industrie énergétique par certaines « autorités » techniques bourgeoises. Refusant de se fier aveuglément aux dogmes étrangers et surtout dans un domaine taxé « d'interdit », les ouvriers ont « transformé courageusement les équipements étrangers et ont élevé de 50 pour 100 la capacité de production d'énergie ».

Ce n'est pas seulement en gastronomie que le génie chinois sait rendre méconnaissable la matière dont il part.

L'industrialisation est une guerre prolongée

En définitive, quelle est la puissance industrielle de la Chin

Les chiffres manquent pour le dire. Ceux que l'on avance sont sans doute approximatifs : 21 millions de tonnes d'acier, 300 millions de tonnes de houille, 26 millions de tonnes de pétrole, 125 milliards de kilowatts. Tous ces chiffres marquent des progressions importantes *.

Le régime communiste est parti du pauvre héritage industriel que lui laissait « l'ancienne société ». Il s'est gardé de construire rapidement une industrie de prestige, drainant vers elle tout le capital disponible, isolée de la Chine paysanne qu'elle aurait condamnée au croupissement.

Au contraire, il a parié sur un développement à très long terme, sur une industrialisation lente, mais transformant dans sa masse l'énorme potentiel humain des campagnes. « L'industrialisation est une guerre prolongée » : une guérilla plutôt, menée sur tout le territoire.

Elle modifie la mentalité paysanne; elle soutient l'agriculture et en accroît la productivité : ainsi se crée-t-elle, en retour, des disponibilités pour l'investissement. Si elle est elle-même caractérisée par une très faible productivité (peut-être plus sensible dans les grandes concentrations industrielles que dans les entreprises locales), ce n'est pas à cause de l'incompétence ou de la mauvaise volonté des travailleurs; c'est à cause de la rareté des moyens de travail. L'industrie est prête pour de grands bonds en avant; mais elle ne détient pas elle-même la clé de son progrès : son avenir repose sur l'équilibre entre la productivité agricole et la croissance démographique.

---

* Les progressions sont cependant difficiles à préciser. Pour 1957 et 1958, les statistiques chinoises annonçaient déjà, par exemple, le chiffre de trois cents millions de tonnes de charbon. Même en prenant comme base le chiffre plus réaliste de cent trente millions de tonnes, la progression annuelle resterait très inférieure aux 20 % annoncés par certains observateurs enthousiastes.

Chou En-lai a dit à Edgar Snow, en 1971, que la valeur de cette production s'élevait à 90 milliards de dollars, en 1970. La production de 1971 aurait été de 10 pour 100 supérieure, selon *Le Quotidien du Peuple*.

Chapitre XIX

Entre l'économie de subsistance et l'économie d'échanges

Règne de la bicyclette

Des bicyclettes passaient sur le Grand Pont de Nankin. Dans ce contraste semblait se résumer le problème des transports chinois. Eux aussi « marchent sur deux jambes » : mais deux jambes bien déséquilibrées.

La « petite reine » a le « cœur rouge ». Si l'Occident a volé aux Chinois leurs inventions, la Chine, pour une fois, lui a rendu la pareille. Ici, la bicyclette est universelle et multiforme. Rouillée ou rutilante, elle porte ou tire tout et tous. Pour longtemps, elle est le seul mode de transport ouvert aux « larges masses ».

Sans doute ce succès est-il dû au fait qu'elle est une illusion de mécanisation, une fausse machine. L'énergie qui la meut, c'est la force musculaire. Or les hommes ont été, dans ce pays, les animaux de bât ou de trait les plus couramment utilisés. La bicyclette est venue leur faciliter la tâche, sans rien enlever à leur monopole. Chef-d'œuvre d'équivoque, elle porte qui la pousse *. Elle mérite bien de rouler sur la voie chinoise : elle mécanise « *avec les propres forces* » de l'homme — sans aucun apport extérieur d'énergie.

Face à cette forme renouvelée du portage immémorial, et qui d'ailleurs n'empêche pas celui-ci de rester le mode de transport de loin le plus répandu, car le plus économique, le Grand Pont de Nankin, sur le Yang-tzu, témoigne de la volonté de doter la Chine d'un réseau moderne de communications.

La Chine n'est qu'apparemment massive; le Yant-tzu la coupe en deux d'est en ouest. Large et puissant, il laisse remonter les cargos de petit tonnage jusqu'à Wuhan, au cœur même du pays, à 600 kilomètres de son embouchure. Déjà, le spectacle avait arrêté Marco Polo : « Ce fleuve a un cours si long et traverse tant de régions, tant de terres et de villes, qu'il permet le passage de plus de navires, plus de marchandises et plus de richesses que sur l'ensemble des mers et des fleuves de tous les chrétiens réunis. »

---

* Elle coûte cependant assez cher, compte tenu des bas salaires : 150 yuans en moyenne, soit 337 francs (cinq mois du salaire d'un manœuvre, un mois de salaire d'un cadre supérieur).

Sept siècles plus tard, la descente du Huang-pu est tout aussi impressionnante. Confortablement installés sur le pont du « *Bateau de l'Amitié* », nous avons découvert, sur trente kilomètres, une Chine qui contrastait curieusement avec les images de rizières et de paysans penchés sur les sillons, que nous avions tous présentes à l'esprit. Ce n'était plus, sur les deux rives, qu'usines métallurgiques, hauts fourneaux enfumés, installations pétrochimiques crachant leurs flammes, centrales thermiques, cales sèches de chantiers navals, quais encombrés d'entrepôts, de marchandises et de grues, le tout animé par un pullulement d'ouvriers, de dockers, de marins et de conducteurs de camions klaxonnant, pétaradant, se frayant un chemin au milieu d'énormes caisses.

L'épopée d'un pont

Pendant des siècles, la Chine a eu tout l'avantage de cette splendide voie naturelle entre ouest et est, sans l'inconvénient de l'obstacle que le Yang-tzu représente pour les communications entre le nord et le sud : un bac ne crée pas de rupture de charge quand les transports se font à dos d'homme. C'est après l'apparition du chemin de fer et de la route que le Yang-tzu a vraiment coupé la Chine en deux, en empêchant l'établissement de toute liaison rapide nord-sud, du moins à l'est de Wuhan, où se trouvait le premier pont *.

Ouvert en 1968, le Pont de Nankin est venu transformer cette situation.

Pourtant, ce n'est pas son intérêt économique qui anime la jeune personne fort passionnée — et fort jolie — qui nous le présente. C'est l'exploit technique, l'entreprise humaine, l'enjeu politique.

L'épopée reste mystérieuse, car on ne nous en livre pas toutes les clés. Mais les éléments principaux suffisent.

La prouesse technique est intéressante, surtout au regard des moyens mobilisables par la Chine. Deux tabliers superposés pour le chemin de fer et pour la route. Sur le fleuve, 1 600 mètres de portée répartis sur neuf piles. C'est la construction de ces piles qui semble avoir créé les plus grandes difficultés : soixante-dix mètres au-dessus de l'eau, trente mètres dans le fleuve et trente mètres encore dans le limon avant d'atteindre un sol assez résistant.

Mais chaque difficulté fut, nous assure la ravissante présentatrice, l'occasion d'une « lutte à mort » entre pessimistes et optimistes, entre partisans de la ligne de « l'archi-renégat Liu Shao-chi » et « partisans de la ligne générale et de la pensée-maotsetung ». La jeune

* En dehors du Pnot de Nankin, il n'existe sur le Yalg-tzu que deux ponts, construits également par le régime communiste, mais non sans une puissante aide soviétique, dans les années 50 : à Wuhan, et à Chungking; on en parle moins.

fille nous raconte par exemple l'épisode héroïque du caisson. Nous apprenons qu'elle n'est en aucune façon ingénieur ni ouvrière, mais actrice. Elle récite parfaitement son rôle, avec une force de conviction qui ne peut laisser insensible; mais il ne faut pas s'aviser de lui poser des questions.

Premier moment — les préparatifs :

« Alors que les travaux de construction se poursuivaient à une cadence accélérée, un pays révisionniste moderne nous lança de perfides calomnies à propos du plan des fondations, conçu par nous-mêmes. Il prétendait que les caissons massifs en béton armé, rarement utilisés dans le monde, se briseraient quand ils seraient submergés, et que ce plan était voué à l'échec.

« Ces provocations suscitèrent une haine des plus profondes chez nos ouvriers, ingénieurs et techniciens révolutionnaires, qui ont maîtrisé l'arme tranchante que constitue la pensée-maotsetung. Considérant le chantier comme un champ de bataille dans la lutte contre l'impérialisme et le révisionnisme, nos ouvriers, ingénieurs et techniciens, qui travaillaient entre le ciel et les flots impétueux, prêtèrent ce fier serment, débordant d'enthousiasme révolutionnaire prolétarien :

Debout, sur les rives du Yang-tzu,
Notre horizon s'étend au monde entier!
Nous construisons le Pont de Nankin
Dans les plus brefs délais,
Pour faire honneur au président Mao,
Pour la gloire de la classe ouvrière chinoise!

« Les ouvriers et les techniciens révolutionnaires mirent pleinement en valeur l'esprit révolutionnaire qui consiste à *oser penser, oser agir et oser frayer une voie nouvelle.* Surmontant l'une après l'autre les difficultés techniques, ils ont solidement fixé les caissons au fond du fleuve, en vue d'ériger les piles imposantes qui s'élèvent maintenant, majestueusement, très haut au-dessus de l'eau. »

Second moment — drame et triomphe :

« Lorsque la construction des fondations entra dans une étape décisive, un immense caisson flottant, de la hauteur d'un bâtiment de huit étages, fut ancré dans le fleuve en vue de dresser les piles du pont. Soudain, une pluie torrentielle d'automne gonfla le Yang-tzu et un vent du 6e-7e degré se mit à souffler. Le caisson flottant, d'une superficie supérieure à celle d'un terrain de basket-ball, ballottait violemment sur une distance de cinquante mètres.

« Si le caisson chavirait et sombrait, il constituerait un récif caché, beaucoup plus dangereux que les rocs submergés, et la construction du pont devrait être abandonnée. Un certain nombre

de « *sommités* » techniques bourgeoises tremblèrent de peur. Elles proposèrent de laisser le courant emporter l'immense caisson.

« Les constructeurs du pont s'indignèrent : « *Abandonner le caisson, ce serait commettre un crime envers le peuple. Nous ne permettrons jamais que le caisson soit emporté!* » Tous les ouvriers, cadres, ingénieurs et techniciens révolutionnaires, ainsi que des membres de leurs familles, prirent part au combat pour sauver le caisson.

« La classe ouvrière armée de la pensée de Mao Tse-tung est capable de surmonter n'importe quelle difficulté. Ce combat acharné dura quarante jours et quarante nuits et finalement, les ouvriers remportèrent la victoire : le caisson fut sauvé. »

La Chine a infligé un « fier démenti » à tous ceux, « depuis les réactionnaires du Kuomintang jusqu'aux impérialistes américains et nippons », qui déclaraient à tort et à travers que « vouloir construire un pont sur le Yang-tzu à Nankin, c'est encore plus difficile que de monter au ciel ». Elle a failli le faire avec l'aide des Russes : la construction avait commencé en 1960, et deux piles inachevées et soigneusement préservées témoignent, dérisoires à côté du Grand Pont, « de la lâche désertion des révisionnistes modernes ».

Les Chinois reprirent l'aventure à leur compte, sous l'œil ironique desdits révisionnistes (sur une question volontairement naïve, on nous précise qu'il s'agit bien des Russes). Mais deux conceptions du pont s'opposèrent :

« La classe ouvrière voulait construire le pont conformément à la pensée toujours victorieuse de Mao Tse-tung, transformer le monde selon la conception prolétarienne du monde. Au contraire, le plus grand responsable — qui, bien que du Parti communiste chinois, a suivi la voie capitaliste —, Liu Shao-chi, laquais de l'impérialisme, du révisionnisme et de la réaction, et ses chiens-courants, avaient l'intention de le bâtir suivant leur ligne révisionniste contre-révolutionnaire et de transformer le monde d'après leur conception bourgeoise du monde. »

On ne nous explique pas très clairement en quoi le pont révisionniste aurait été différent de celui que nous voyons.

Tantôt on nous le dit moins ambitieux, moins confiant dans les capacités de la classe ouvrière, avec sa largeur réduite à huit mètres, le béton armé remplacé par le bois, les piles qui auraient porté moins haut les trois drapeaux rouges. Tantôt, on désigne à notre réprobation la servilité des « sommités bourgeoises » à l'égard des techniques étrangères — peu favorables pourtant, on s'en doute, aux ponts suspendus en bois.

« Au moment des préparatifs, les agents de Liu Shao-chi convoquèrent une réunion de soi-disant « experts » et « professeurs » pour

élaborer les plans à huis clos. Dans la salle de réunion, ils étalèrent une centaine de plans, tous copiés de l'étranger. Les ouvriers, de même que les techniciens révolutionnaires, qui étaient présents, soulignèrent de manière acerbe : « Ces trucs étrangers sont coupés de la réalité : on n'arrivera à rien avec ces choses-là ! » Et d'ajouter avec fermeté : « pour construire le pont, seules la pensée-maotsetung et la ligne révolutionnaire peuvent nous guider. Nous devons tenir compte des conditions concrètes de la Chine et construire le pont en nous appuyant sur les masses. »

Peut-être tout cela n'est-il pas inconciliable : les responsables ont sans doute voulu à la fois ne rien rabaisser des caractéristiques ambitieuses du pont, et les atteindre avec les moyens du bord. Et l'on met maintenant l'audace, la débrouillardise, la recherche de solutions techniques nouvelles ou plus économiques, au crédit de la « ligne prolétarienne révolutionnaire ».

En tout cas, aujourd'hui, le Grand Pont remplit ses deux fonctions.

Politique : sur l'immense pile de 70 mètres, — surmontée des trois drapeaux symbolisant la Ligne générale, les Communes populaires et le Grand Bond en avant —, cette inscription significative : « L'expérience historique mérite l'attention. C'est un mot d'ordre qu'il faut répéter souvent, et pas seulement à une petite minorité. Il faut que les larges masses le sachent aussi. »

Et économique : cent trains et 100 000 véhicules (de la bicyclette au camion) le traversent chaque jour :

L'envol d'un pont unit le Nord et le Sud.
La faille infranchissable est devenue passage.

Des transports vétustes

« En l'absence de chemin de fer et de bonnes routes, c'est encore la Chine toute pure... » note, un jour d'avril 1924, le Père Teilhard[1].

C'était un état de fait traditionnel. La révolution n'y a pas changé grand-chose.

Naturellement, fort peu de voitures particulières : quelques modèles soviétiques anciens, destinés aux personnalités. A Pékin, sur la place Tien An Men, grande comme trois ou quatre fois la place de la Concorde, on ne peut guère voir que quelques autobus et quelques camions, klaxonnant sans cesse pour que se rangent les nuées de bicyclettes, au milieu desquelles ils paraissent incongrus.

Dans la banlieue de Pékin, nous croisions les convois qui assurent le ravitaillement de la capitale. Les camions y sont extrêmement rares : les marchandises sont acheminées jour et nuit par de lourdes carrioles que traînent des animaux, par des cyclopousses, par des

charrettes à bras, avec leur cargaison de sacs, de caisses et de cageots. Un Rungis chinois; mais cette image nous faisait surtout ressentir la distance qui sépare encore la Chine d'un équipement moderne.

Les transports en commun demeurent rares, et toujours surchargés. Les trains ne sont ni nombreux ni rapides : 50 km de moyenne sur le Pékin-Shanghai. Les avions, si nécessaires aux pays de vastes dimensions, restent un luxe exceptionnel. En trois heures, à l'aéroport de Shanghai, agglomération de dix millions d'habitants, nous n'avons entendu décoller ni atterrir aucun avion.

Un développement ferroviaire assez lent

La croissance des transports routiers s'est longtemps heurtée à un obstacle essentiel : la faible capacité de production d'essence et de gas-oil. Trois à quatre cent mille camions en tout utilisent les médiocres routes chinoises.

Aussi la priorité est-elle donnée aux communications ferroviaires. Des progrès incontestables ont été réalisés. Ainsi, la ligne Pékin—Ouroumtchi *, desservie par des wagons-lits, permet de rejoindre le Turkestan chinois, à 3 500 km de la capitale, en quatre jours.

En 1949, le réseau s'étendait sur 26 000 km. En un peu plus de vingt ans, la Chine communiste en a construit moitié autant; le doublement des voies a été réalisé sur la ligne Pékin—Wuhan, il est en cours de réalisation sur Pékin—Shanghai.

L'électrification du réseau a également commencé, ainsi que l'installation d'une signalisation électrique et de contrôles centralisés. La construction de wagons de tous modèles — y compris de wagons à deux étages — ne pose pas de problèmes. En revanche, la production de locomotives semble s'être heurtée à de graves difficultés.

Produire et consommer sur place

Il n'est pas impossible que l'insuffisance de l'infrastructure fasse bientôt obstacle au développement économique. Nous n'avons pas retiré l'impression que les dirigeants chinois soient disposés à donner priorité à ce secteur. Il est vrai que ce type d'équipement pèse particulièrement lourd. Tout se passe comme si, au contraire, ils avaient puisé dans ces difficultés des raisons supplémentaires pour pousser dans le sens de l'industrialisation diffuse, de l'autarcie de chaque province, voire de chaque district.

Le 1er janvier 1972, *Le Quotidien du Peuple* se réjouissait que les bonnes récoltes aient enfin permis aux provinces du Nord de

* Cette ville de Turkestan, dont le nom turc s'écrit aussi Urumchi, s'appelle en chinois Wu-lu-mu-chi.

satisfaire leurs besoins propres, pour la première fois depuis des siècles. Ainsi pouvait s'accomplir cette directive du président Mao : « Changer la situation qui oblige à transporter les céréales du Sud vers le Nord. » Voilà qui rend le Grand Pont de Nankin presque paradoxal...

La petite sidérurgie, les fabriques de ciment, la transformation des produits agricoles, les centres de réparation et d'entretien : tout cela peut se faire sur place. De même que la prospection et l'exploitation des matières premières et des sources d'énergie. Non seulement on évite ainsi les frais de transport, mais on évite même de poser le problème du transport, qui se limite alors à la production de bicyclettes.

Un commerce extérieur à usage interne

A l'autarcie de chaque partie, répond l'autarcie du tout. Point de nouveauté, là non plus, la Chine a toujours vécu comme une société solipsiste : hors d'elle, point de civilisation. Macartney, précédé d'un calicot portant l'inscription : « Ambassadeur porteur du tribut de la part de l'Angleterre », ne put pas discuter une minute de problèmes commerciaux; arrivé au milieu des fêtes de l'anniversaire de l'empereur, il ne fut reçu que pour les cadeaux qu'il apportait.

Aujourd'hui encore, il est clair que la Chine communiste ne se livre au commerce avec l'étranger que sous l'empire de la nécessité. Le commerce extérieur n'est qu'un moyen pour arriver à l'autarcie. La Chine ne s'ouvre pas comme un marché de consommateurs; elle cherche à compléter son système de production.

Elle a besoin de certaines matières premières, de certains produits semi-finis et de certains matériels avancés, que le marché international peut lui offrir dans des conditions avantageuses pour elle.

Qu'adviendra-t-il, lorsque la Chine aura pu combler ses lacunes et qu'elle sera en mesure de « *marcher sur ses propres jambes* »? Se retirera-t-elle du marché international, comme sa tradition et sa philosophie le lui conseillent? Ou la dynamique des échanges extérieurs la happera-t-elle dans ses rouages?

Pour le moment, depuis la fin de la Révolution culturelle, les importations et exportations ont tout juste rattrapé le niveau atteint en 1966, lui-même très inférieur au niveau de 1958*. C'est le commerce extérieur de la Norvège ou de l'Autriche. La Chine importe surtout des produits manufacturés (mais pas plus qu'elle n'en exporte; et à l'exclusion de tout bien de consommation, si ce n'est des montres suisses); des produits chimiques; des denrées alimentaires et des matières premières.

* En 1970, les importations s'étaient élevées à 2 milliards de dollars et les exportations à 2,2 milliards de dollars.

Elle exporte également des produits manufacturés, des matières premières et des denrées alimentaires, de sorte que la structure de ses échanges ressemble à celle d'un pays industrialisé.

La balance est toujours tenue soigneusement équilibrée. Hong Kong joue un rôle essentiel à cet égard. La Chine ne lui achète rien et lui vend la nourriture quotidienne. Bénéfice net *, qui permet de couvrir le déficit des échanges avec le Japon et les pays européens.

Les principaux partenaires commerciaux de la Chine sont, depuis la chute spectaculaire des échanges avec l'U.R.S.S. : le Japon et Hong Kong, très largement en tête; l'Allemagne fédérale pour plus de 200 millions de dollars de transactions; et, entre 150 et 200 millions, Singapour, le Canada (pour son blé), la Grande-Bretagne, la France et l'Australie.

De la difficulté de pénétrer dans le marché chinois

La faiblesse de la position de la France dans le commerce extérieur chinois (moins de 4 pour 100) ne peut certainement pas être mise au compte de difficultés politiques. En ce domaine, nous avons au contraire une position privilégiée, grâce au crédit de confiance et d'amitié que le général de Gaulle nous a acquis.

Chou En-lai m'a assuré ** qu'à conditions égales, la Chine accorderait priorité à la France. « Il n'est pas indispensable, a-t-il ajouté, qu'un équilibre absolu des échanges soit maintenu, mais la France devrait nous acheter davantage, et les hommes d'affaires français devraient être plus nombreux à participer à la foire commerciale de Canton. »

Il devait pour finir me confirmer : « Comme le président Pompidou, je pense que le volume de nos échanges doit se rapprocher davantage du niveau de notre amitié. »

Le Premier ministre prit d'ailleurs ces affaires dans le détail. Quand je lui ai demandé ce qui l'intéressait surtout dans la production fançaise, il a répondu sans hésiter : « Votre matériel ferroviaire, vos camions, vos constructions aéronautiques, tous les secteurs avancés, où vous occupez une bonne position. » Il ajouta : « Mais il faut que vos industriels se donnent du mal. »

Ayant appris par la radio que l'Opéra et les Ballets de Pékin pourraient se rendre à Paris, le responsable d'une grande salle parisienne de *music hall* me câbla en Chine qu'il était prêt à accueillir

---

* 470 millions de dollars en 1970.

** Au cours d'un après-midi passé en compagnie d'une partie de la délégation, le ministre du Commerce extérieur Li Chiang (qui n'était encore que vice-ministre) et ses collaborateurs nous ont longuement détaillé ces perspectives.

ces spectacles avec enthousiasme et à venir régler l'affaire lui-même à Pékin.

Certains industriels français pourraient méditer cette attitude d'un homme du *show business*, pour mettre un pied dans le marché chinois.

Entièrement entre les mains des organismes d'État, étroitement contrôlé par le pouvoir, ce marché est rigoureusement orienté. Qu'on ne se mette pas en tête de noyer la Chine sous les biens de consommation.

Ce sont essentiellement des biens d'équipement lourd qu'elle attend, et de type bien particulier (essentiellement destinés à lui donner son autonomie industrielle) :

— Au premier chef, des livraisons d'usines « clefs en mains » ou d'équipements complets; sans doute des raffineries complètes, comme le lui imposent les gisements de pétrole récemment découverts; des fabriques de machines agricoles et de tracteurs.

— Du matériel lourd spécialisé dans l'hydraulique agricole, une des grandes préoccupations de la Chine.

— Du gros matériel de transport. L'électrification du réseau ferroviaire chinois a ouvert récemment des perspectives à l'industrie française. Les Chinois viennent d'acheter 50 locomotives électriques de grande puissance. On sait qu'ils ont aussi prévu d'acheter deux *Concorde* à la France et un à l'Angleterre.

Capable de concevoir des prototypes, la Chine n'est pas encore en mesure de les produire en série. L'appel qu'elle fait à la France n'a rien d'une « politesse chinoise ». Chou En-lai m'a énoncé un principe prometteur : « Si la France nous fait des conditions égales aux autres fournisseurs, nous lui donnerons systématiquement la préférence. » Une occasion existe : les problèmes de langue et surtout de mentalité, pour importants qu'ils soient, ne devraient pas empêcher qu'elle soit exploitée.

Chapitre XX

Le décollage

« La Chine est un pays relativement arriéré » : ce n'est pas la confidence d'un homme d'État conversant avec le visiteur venu d'un pays ami. C'est la doctrine officielle [1]. Dans la conversation, la modestie s'ajoutant à l'exactitude, l'adverbe change :

« La Chine part d'une base terriblement arriérée, me dit Chou En-lai. Il lui faudra au moins cent ans pour rattraper son retard sur les pays industriellement avancés. »

Mon sentiment est que cette progression nous réserve des surprises. Comme elle l'a déjà fait : s'attendait-on à l'explosion d'une bombe nucléaire? Au lancement d'un satellite? Pendant dix ans, les dirigeants chinois jettent un voile épais sur leurs résultats économiques. Et un jour de 1971, Chou En-lai, au détour d'un entretien avec Edgar Snow, lance deux petits chiffres analysés plus haut, et qui bouleversent les supputations des experts mondiaux sur la richesse chinoise : 90 milliards de dollars de production industrielle, 30 milliards de dollars de production agricole. Si ces chiffres sont vrais — Chou En-lai a une telle capacité de silence que, quand il parle, il semble qu'on puisse lui faire quelque crédit —, la puissance économique chinoise serait double de celle qu'avançaient les experts. Si, à partir de ces chiffres bruts, on fait les corrections que justifie, pour la comparaison, la structure économique chinoise, on arrive à un produit national brut de l'ordre de 170 milliards pour 1971, c'est-à-dire intermédiaire entre celui de l'Allemagne fédérale et de la France *; divisée par 750 millions de parties prenantes, cette richesse donne encore à chaque Chinois le revenu du Japonais de 1913 et, — sans aide américaine, avec toutes les contraintes de l'immensité et les seules ressources de « leurs propres forces » —, le revenu du Formosan de 1962.

Si pourtant Chou En-lai renvoie à un siècle le rendez-vous avec les pays avancés, c'est peut-être que la Chine ne souhaite pas entrer dans ces comparaisons. Elles ont, à vrai dire, fort peu de valeur

---

* *Cf.* Annexe.

scientifique : les unités de compte sont faussées dès le départ. Et les Chinois récusent absolument leur valeur idéologique.

Ceux qui n'ont recours qu'à *leurs propres forces* entendent être jugés sur leurs propres critères. Se prêter au petit jeu des statistiques, c'est sacrifier aux mythes des sociétés industrielles, qui rivalisent entre elles en termes de taux de croissance, de produit national brut, de revenu par tête, de taux d'investissements, etc. Comment refuser l'« économisme » des « impérialistes » et des « révisionnistes », sans refuser de lire la réalité chinoise à la seule lumière des chiffres, si appauvrissante et si déformante? Pour les Chinois, ce qui se compte ne compte guère; ce qui compte ne se compte pas.

L'arriération est mentale

La lutte contre le retard économique se livre et sera gagnée dans l'esprit du peuple. Pour décoller, il faut en avoir l'idée, la volonté, les moyens. La volonté pourra s'inventer des moyens. Les moyens ne suppléeront pas la volonté. La Révolution culturelle a certainement eu le mérite de reclasser les priorités dans le bon ordre.

Toute la propagande, toute l'éducation politique visent à transformer la masse chinoise, d'une dispersion de paysans obsédés par le besoin d'arracher au sol l'aliment de leur survie, en une communauté consciente de son unité, en ouvriers d'une seule entreprise.

Nous mesurons mal les progrès que la Chine doit réaliser à cet égard. Parce que nous la voyons de loin, comme un être collectif et comme une grande civilisation, nous croyons volontiers que les Chinois vivent *naturellement* à un niveau élevé de conscience historique et civique. Or, c'est douteux, surtout pour ce qui touche les masses.

Le paysan n'est pas seul à rester trop volontiers le nez sur sa rizière. Dès les premiers instants de notre voyage, nous touchions du doigt combien la dimension nationale est difficilement accessible, même de l'intérieur, et même aux responsables, tant fait pression et obstacle la diversité du monde chinois.

Chaque fois que, à Nankin, à Shanghai, à Sian ou à Wuhan, nous lançons la discussion sur les problèmes économiques ou sociaux qui se posent à l'ensemble de la Chine, avec les responsables de ces problèmes dans le cadre d'une province, mal nous en prend : à notre grand étonnement, le représentant de la Culture ou le spécialiste des cotonnades sont fort déroutés par des questions posées à l'échelle de la Chine. En dehors de leur province, ils ne connaissent ni les chiffres ni les faits, et ils ne traitent des problèmes que dans les termes idéologiques les plus généraux.

En libérant l'initiative à la base, la Révolution culturelle a d'ailleurs conforté la diversité chinoise. Elle en a pris le risque, parce qu'elle croit que l'unité ne sortira pas de l'uniformité des lois et des règlements, mais d'une communauté d'inspiration.

Le sentiment collectif, c'est la moitié de la croissance, parce qu'elle ne va pas sans ambition. Donner à quelques centaines de millions de personnes l'idée qu'elles forment un groupe, et que ce groupe est maître de son destin, c'est leur donner conscience de leur puissance, et envie de l'accroître et de s'en servir.

Pour les chefs du peuple chinois, idéologues et nationalistes, l'homme n'a de réalité que dans un projet — et dans sa dimension sociale. Cette conception peut nous choquer : nos sociétés libérales ne sont-elles pas fondées sur la distinction entre le personnel et le collectif, entre le citoyen et l'État, chacun tout-puissant dans sa sphère, chacun bardé de ses droits?

A l'inverse des dictatures connues jusqu'à présent, le maoïsme ne semble pas nier la conscience individuelle. Il s'appuie sur elle; mais pour la faire vivre tout entière du sentiment collectif. Les « marques extérieures du respect » ne sauraient lui suffire : pas d'obéissance qui ne soit active, qui n'entraîne une adhésion de l'être. La conscience intériorise la vie du groupe dans chacun de ses membres.

Les Chinois savent comme nous quelle énergie peut susciter en l'homme tout ce qui le sort de lui-même : ils sont bien décidés à exploiter cette énergie.

La propagande, l'explication permanente, l'éducation idéologique, la diffusion de nouveaux mythes culturels, aussi obsédantes et rudimentaires que nous en paraissent les manifestations, ont un effet cumulatif de libération : elles enseignent la responsabilité de chacun dans le destin de tous.

Ainsi les Chinois pensent-ils détruire la passivité et l'égocentrisme, qui sont les plus puissants obstacles à un développement économique réel.

De plus, cette transformation trouve un appui concret dans la diffusion de « l'industrie industrieuse », qui permettra sans doute de créer peu à peu une mentalité industrielle au sein même du paysannat.

Cet appel à la créativité des masses, est-ce une illusion, ou une hypocrisie? On le craint, en écoutant des récits trop édifiants. On en doute, en voyant des exemples très réels, et des réalisations imparfaites mais toujours émouvantes.

L'esprit d'entreprise (sinon de libre entreprise) peut-il être insufflé à tout un peuple? Quoi qu'il en soit du succès, et de son coût en termes de productivité et d'organisation, il y a là un effort pour faire marcher ensemble le développement humain et le développement

économique — un effort qui ne se voit sans doute nulle part ailleurs aussi nettement défini et aussi fermement conduit.

Le développement économique, c'est-à-dire en clair l'industrialisation, a partout été jusqu'à présent un phénomène autonome. Les sociétés rurales en marge desquelles il a pris corps, et l'homme dans son intimité et sa liberté, en ont beaucoup souffert. Un *modus vivendi* a fini par s'établir. Mais l'industrie est restée comme un corps étranger.

La Chine voudrait faire naître le développement *à partir de* la société rurale et de l'homme. Si tel est bien, au-delà de la phraséologie marxiste, le sens de l'entreprise chinoise, elle mérite l'admiration.

On en verra plus tard l'issue. Mais il faut déjà prendre acte des premiers succès.

Six provinces visitées, des milliers de Chinois rencontrés : partout des hommes actifs, éveillés, apparemment adultes. S'ils ont des défauts, c'est plutôt dans l'excès de leurs qualités : l'activisme brouillon, le militantisme abusif, l'enthousiasme candide. Chacun se souvient que, dans le Grand Bond en avant, beaucoup firent la culbute. Reste que nous avons vu un peuple dont l'*esprit* ne paraissait déjà plus celui d'un peuple sous-développé.

Une navigation serrée

Seulement, l'économie a ses lois, ou tout au moins ses contraintes. Et pour la Chine, la marge est terriblement étroite entre le succès et l'échec. L'avenir se joue sur d'infimes variations de pourcentage, et sur la manière dont elles se combineront.

La volonté d'indépendance limite le jeu : on ne recourt pas au capital étranger, et le commerce extérieur, très peu développé, ne peut guère servir à créer des disponibilités pour l'investissement. Pour les créer, il faut prélever sur le travail des Chinois. L'investissement sera donc d'autant plus important, que la consommation privée sera moins forte, les dépenses publiques mieux contrôlées, la productivité du travail plus élevée.

Dans un pays qui sort d'un état de disette chronique, limiter la consommation peut paraître paradoxal : il a fallu fixer autoritairement un niveau, auquel une minorité a dû descendre et la majorité pu s'élever. Aussi la Chine n'a-t-elle pas, comme la Russie de l'entre-deux-guerres, prélevé massivement sur ses paysans ce qu'il lui fallait pour construire son industrie. La rigueur restera longtemps nécessaire : le nombre des consommateurs amplifierait la moindre hausse de façon dramatique et amputerait le capital disponible.

Limiter la consommation, c'est aussi, justement, limiter le nombre, c'est empêcher la population de croître trop vite : la Chine a moins besoin d'hommes, que de mieux faire travailler ceux qu'elle a.

Introduire le sens de la productivité dans ce pays où la main-d'œuvre ne coûte presque rien — c'est une gageure. Pourtant, la Chine ne « décollera » que si elle la tient.

Il est attachant de voir comment elle s'y prend. A l'envers, semble-t-il. Des innombrables, mais très uniformes discours qu'on nous débite, il ressort que le péché majeur du renégat Liu Shao-chi a résidé dans la prime de rendement. A côté des raisons idéologiques qui nous sont développées, on en perçoit une économique : les primes coûtaient plus cher en bon argent, qu'elles ne pouvaient rapporter en efficacité. Là foi peut faire mieux, à moindre frais.

De même, l'industrialisation rurale peut nous paraître disperser autant les efforts que les ateliers. Mais les dirigeants chinois sont persuadés qu'au contraire, le contrôle de l'investissement, l'adaptation aux besoins, un fonctionnement à meilleur compte, seront ainsi mieux assurés. En outre, ces petites entreprises fixent la main-d'œuvre dans les campagnes, là où elle est le moins payée, et peut-être où elle travaille le plus — nous n'avons pas eu l'impression que des ensembles comme le combinat de Wuhan créaient un climat favorable à la productivité.

La décision de transférer de l'État aux communes populaires les dépenses d'enseignement relève du même principe : puisque l'investissement est prélevé sur le travail, il faut l'en rapprocher. L'éducation est bien un investissement, et il faut d'autant plus strictement le soumettre à cette règle, que sa rentabilité n'est guère chiffrable. Chacun sait que les dépenses d'éducation sont lourdes.

Mais le problème central, c'est celui de la productivité agricole. La Chine ne peut pas le résoudre par la déflation des hommes : son développement industriel n'est pas assez rapide pour absorber un exode rural qui prendrait des proportions massives. En outre, ce serait améliorer la productivité sans augmenter la production : or, celle-ci est à peine suffisante; et la Chine peut raisonnablement souhaiter l'élever, par tête, de 20 pour 100. L'agriculture chinoise doit donc garder ses hommes et tirer plus de ses terres. De là, que l'objectif de la mécanisation ait été mis en veilleuse. La solution de l'équation est, en définitive, technique : nous l'avons vu, elle s'appelle engrais chimiques.

La spirale de la croissance

De toutes ces données, personne ne peut encore mesurer l'effet. Pour une large part, il n'est pas instantanément mesurable, même aux dirigeants chinois. L'économie est d'abord une politique, c'est-à-dire de l'irrationnel, et les Chinois y ont en outre délibérément renforcé le rôle des facteurs psychologiques.

Mais on peut juger du présent : une production agricole qui, en deux décennies, a échappé à l'aléa climatique et nourrit convenablement toute la population; une réforme agraire qui, pour la première fois depuis trois mille ans, ne s'est pas effondrée dans la famine; une puissance économique comparable à celle de la France ou en tout cas de la Grande-Bretagne; des réussites technologiques impressionnantes; un niveau de vie décent pour tous.

L'avenir est suspendu à la démographie. Si la Chine n'arrive pas à la maîtriser, tous ses efforts seront vains : la consommation mordra sur l'investissement et, de plus, diminuera; la Chine redeviendra la nation la plus pauvre et la plus débile.

Si, en revanche, elle y parvient, elle s'engagera dans la spirale du développement et pourra construire en quelques décennies une industrie puissante. A partir de quoi, elle pourra libérer à nouveau sa croissance démographique. C'est alors que le monde pourrait frémir. Ce monde qui, sans vraie raison, a frémi à en fermer les yeux, dès les premiers signes de l'éveil chinois, au point que, pendant vingt-deux ans, il a refusé de reconnaître l'État le plus peuplé de la terre. Oui, le monde, ou en tout cas certain voisin, aurait peut-être quelque raison de *trembler*...

QUATRIÈME PARTIE

Le coût de la réussite

« Ceux à qui l'esprit analytique fait défaut préfèrent tirer des conclusions simplistes, absolument affirmatives ou absolument négatives [1]. »

Mao Tse-tung (1944)

Nous devons apprendre à examiner les questions sous tous leurs aspects, à voir non seulement la face mais aussi le revers des choses et des phénomènes [2]. »

Mao Tse-tung (février 1957)

« Regarder un seul côté des choses, c'est penser dans l'absolu, c'est envisager les problèmes métaphysiquement. Pour juger notre travail, l'approbation exclusive est aussi fausse que la négation exclusive [3]. »

Mao Tse-tung (mars 1957)

... Question de patience dans la fermeté et de maîtrise dans l'autorité, sans trop de recours à la force et sans jamais rien d'ostentatoire (« Sauver la face » chinoise). On ne traite pas à chaud les explosions collectives d'un peuple d'hystériques aussi volatil et grégaire que ce peuple chinois, porté par la violence à toutes formes d'aliénation : on l'attend, à bout de somnambulisme et d'histrionisme, dans son inconséquence même, quand la satisfaction de ses premières manifestations a commencé de lui faire perdre de vue l'objet même, initial, de sa première réaction. (La médecine elle-même ne traite pas à fond la crise d'épilepsie avant d'en avoir laissé épuiser le premier automatisme) [4].

Saint-John Perse (1917)

Chapitre XXI

Le prix du sang

1. — Le revers de la médaille

Des résultats aussi surprenants auraient-ils été atteints par une méthode indolore? Un peuple aurait-il pu transformer sa condition intérieure et sa présence au monde, se transformer lui-même, sans qu'il lui en coûtât rien? Ce serait bien la première fois depuis que l'homme est sur la terre.

Dans les balances de l'Histoire, le régime maoïste a le droit de mettre sur un plateau, avec fierté, de véritables travaux d'Hercule: la maîtrise du nombre et de la dimension; la liquidation du système féodal et de ses séquelles; la restauration de l'indépendance et de la grandeur nationales; la victoire sur la misère. Dans l'autre plateau, il faut placer à coup sûr des tragédies et, sans doute, parce qu'il s'agit d'hommes, des erreurs.

« Vous verrez, me dit Chou En-lai en me raccompagnant sur le seuil du Palais du Peuple, quand vous aurez parcouru nos provinces, vous constaterez sans doute qu'on ne peut ni approuver ni désap prouver absolument tout ce que nous avons fait. »

Comme il est malaisé de jeter un regard mesuré sur une expérience aussi démesurée! Certains observateurs, fascinés par la réussite, oublient de quel prix elle a été payée et continue de l'être; d'autres, hypnotisés par ce prix, refusent d'apercevoir les succès qu'il a soldés.

Pourtant, il ne faut fermer les yeux ni sur les horreurs d'un passé récent, ni sur les faiblesses ou les duretés du présent, ni sur les inquiétudes pour l'avenir.

L'admiration conditionnelle, la critique compréhensive, c'est sans doute l'attitude à laquelle il est le plus difficile d'atteindre. La vaste production littéraire à laquelle donne lieu la Chine, en fournit la preuve continuellement renouvelée; chacun des épisodes marquants de la révolution a donné le signal de nouvelles clameurs d'enthousiasme et de réprobation; rares et précieux sont les observateurs à l'oreille polyphonique.

Pourtant, à cette relativité dans l'appréciation, Mao lui-même demande que l'on s'exerce, aussi loin du dénigrement que de la flagornerie : « Les points de vue inspirés par le pessimisme et le sentiment d'impuissance, l'orgueil et la présomption, sont également

erronés [1] ». De 1923 à nos jours, tout son œuvre écrit est une invitation à ne pas regarder seulement les rayons, mais les ombres.

Certes, le succès, pour un pragmatique comme lui, offre un critère de la vérité : « En général, est juste ce qui réussit, faux ce qui échoue [2]. » L'échec est nécessaire au succès : « Après avoir subi un échec, on en tire la leçon, on modifie ses idées de façon à les faire correspondre aux lois du monde extérieur. C'est ce qu'exprime le proverbe : *la défaite est la mère du succès* [3] ». L'insuccès oblige à serrer de plus près le réel : « l'examen des erreurs commises montre qu'elles sont toujours dues au fait que nous nous sommes écartés de la réalité [4] ».

Mao a en horreur les idéalistes qui s'enferment dans la théorie et négligent la pratique : « Rien de plus commode au monde que l'attitude métaphysique, car elle permet de débiter n'importe quoi, sans se soumettre au contrôle de la réalité [5]. » Il ironise sur leur maladresse à analyser une situation concrète, qui est toujours multiple et contradictoire.

Si l'on veut comprendre les choses, il faut avoir des yeux pour le noir en même temps que pour le blanc. Mao cite Wei Cheng disant, sous la dynastie des Tang : « *Qui voit les deux côtés aura l'esprit éclairé, qui ne voit qu'un côté restera dans les ténèbres* [6]. »

S'imaginer — comme le feraient volontiers les « maoïstes » français — que l'on peut obtenir l'enthousiasme pour la révolution, le zèle au travail, la discipline collective, sans que soient en même temps dénoncés, punis, rééduqués, emprisonnés, éventuellement exterminés, les paresseux, les libertins, les opposants, les déviationnistes, c'est se complaire dans la rêverie; c'est être aveugle aux liaisons internes des choses, qui font que la face agréable et la face désagréable d'une même situation ne se peuvent dissocier. La mise en condition et la discipline qui reposent sur l'obligation et la sanction — récompense ou châtiment — sont nécessaires à l'unanimité dans l'effort : on n'obtient pas ceci sans cela; mais ceci, dans une certaine mesure, justifie cela.

« Quand il s'agit d'apprécier notre travail, dit Mao, c'est faire preuve d'une vue unilatérale que de le louer entièrement comme de le condamner en bloc [6]. » N'est-ce-pas la moindre des choses que d'essayer d'appliquer à l'œuvre les critères recommandés par son principal auteur?

2. — L'hécatombe

Pour le passé, comment oublier l'envers du décor? Il a fallu un quart de siècle de guerre civile, et une terrible hécatombe avant, pendant et après la Libération, pour que triomphât le régime de Mao.

A combien peut-on évaluer ce sacrifice humain?

« Plusieurs dizaines de millions d'hommes », nous a-t-on répondu chaque fois que nous avons posé la question.

Deux des étrangers qui ont suivi la révolution au plus près, Rewi Alley et Edgar Snow, sont formels : ils évaluent le bilan de la guerre civile * à une cinquantaine de millions de morts; en incluant les pertes chinoises des deux côtés; mais en excluant les victimes des Japonais et celles des famines.

Rewi Alley a mené une expérience unique. Néo-Zélandais installé à Shanghai, en 1927, comme inspecteur de l'hygiène, il a eu l'idée de créer des coopératives de production industrielle. Cette tentative de décentralisation de l'économie chinoise lui permit de garder des amitiés dans les deux camps. Il se déplaçait à travers tout le territoire, organisant ses centres jusqu'en pleine zone de guérilla. Après 1949, il resta en Chine, à peu près le seul étranger qui eût la qualité de « résident permanent ». Il n'a pas quitté le pays pendant une quarantaine d'années.

« J'estime personnellement, dit-il, que les morts provenant d'exécutions capitales, du « nettoyage » fait par le Kuomintang dans le Kiangsi, le Fukien, etc. (au cours des cinq expéditions anticommunistes de 1930 à 1934), des blocus du Hunan, du Honan, etc., des « incidents » de frontière avant la réouverture des hostilités de la guerre civile en 1948, et de ceux qui ont suivi la rupture des négociations d'armistice entre le Kuomintang et le parti communiste, et puis en général de la guerre civile qui suivit, que ces morts représentent un total de l'ordre de cinquante millions de 1927 à 1949 [7]. »

Aujourd'hui, Rewi Alley semble estimer que tant de morts ne furent pas inutiles; cinquante millions de vies pour métamorphoser la Chine — alors qu'à peu près chaque année les famines, infanticides, épidémies et endémies supprimaient des millions de Chinois — « cela en valait la peine ».

Edgar Snow est arrivé à la même macabre comptabilité.

Naturellement, il faut accueillir ces chiffres avec quelque réserve. Puisqu'on ne connaît pas, à cent millions près, le nombre des Chinois vivant actuellement dans une Chine où tout est minutieusement réglé, comment pourrait-on établir avec précision le nombre de Chinois morts au cours d'une période, déjà éloignée, de totale désorganisation?

Cependant, on peut retenir cette approximation comme vraisemblable. Cinquante millions, sur une population de base qui était alors de l'ordre de cinq cents millions, c'est, au sens propre, une décimation.

* Ou plus exactement des deux guerres civiles, celle de 1927-1936 et celle de 1946-1949, ainsi que les escarmouches qui marquèrent la trêve de 1937-1946.

Il va de soi que Mao et son régime n'en sont pas, et de loin près, les vrais responsables. La sclérose de l'empire, l'intervention des puissances occidentales puis du Japon, les « Seigneurs de la guerre », les erreurs du Kuomintang, doivent être au moins autant incriminés. Et, pour tant d'hommes, la vie sous l'ancien régime ne méritait pas d'être vécue! Qui doit répondre de la tuerie? Au demeurant, dans l'histoire de la Chine, la chute de chaque dynastie était régulièrement causée ou suivie par une période d'anarchie meurtrière. Il serait injuste d'imputer au nouveau chef les victimes des troubles qui l'ont porté au pouvoir. Les soulèvements sont surtout provoqués par l'incapacité des autorités précédentes à résoudre les problèmes qui se posaient à elles; et souvent par leur cruauté.

Reste que Mao a triomphé au terme d'une guerre civile qui, en gros, semble avoir coûté à la Chine la population actuelle de la France.

Règlements de compte et liquidations

A cette première hécatombe s'ajoutent, dans les années qui ont suivi la défaite du régime de Chiang Kai-shek, des règlements de comptes qui ont mis hors d'état de nuire non seulement des collaborateurs de l'occupant, mais d'anciens féodaux, propriétaires fonciers, mandarins, représentants des anciennes classes dirigeantes.

Au moment même où l'Armée Rouge s'empara de l'ensemble du territoire de la Chine, c'est-à-dire au cours de l'année 1949, les Occidentaux qui se trouvaient encore là furent témoins de carnages, dans les rues mêmes des villes et villages. A toutes les « Libérations », des phénomènes du même ordre se produisent. A-t-on oublié les exécutions sommaires d'août et septembre 1944 en France, que l'autorité du gouvernement provisoire a réussi à limiter, mais non à empêcher tout à fait? Au Vietnam-Nord dans l'été 1954, en Algérie dans l'été 1962, au Biafra en janvier 1970, au Pakistan oriental en mars puis décembre 1971, on a assisté à des scènes révoltantes. De longues années de souffrance, les haines accumulées, le *resquillage d'héroïsme* de ceux qui donnent libre cours à leur brutalité pour faire oublier leur attentisme, tout cela provoque des explosions. Pour la Chine, les experts font varier leurs évaluations de un à trois millions de « collaborateurs » ou de « réactionnaires » liquidés après la *Libération*.

Une nouvelle phase a la réputation d'avoir été aussi meurtrière : celle qui a accompagné les premières transformations révolutionnaires de la société. Sur ce point, on dispose d'indications officielles.

Chou En-lai a déclaré [8] que 830 000 « ennemis du peuple » avaient été « liquidés » « entre 1950 et 1954 », pendant les « campagnes »

qui marquèrent la confiscation des terres, les procès des propriétaires par les masses et les arrestations massives de contre-révolutionnaires. Si ce chiffre n'est pas sous-évalué, il représente, sur une population d'environ 550 millions à cette époque, une proportion de seize personnes sur dix mille [9]. En dépit de son caractère officiel, ce chiffre, comme les précédents, reste hypothétique. Ce que l'on peut retenir cependant c'est que, si de nombreux Chinois sont morts en victimes du triomphe communiste, beaucoup plus, vingt-cinq fois plus peut-être, sont morts dans les longues convulsions qui l'ont préparé.

Une génération saignée à blanc

Un Chinois sur dix : s'il fallait, pour fixer les idées, transposer ces proportions en France, une pareille guerre civile y aurait tranché quelque cinq millions de vies humaines; le règlement de comptes au moment du changement de régime, cent mille; et les exécutions sommaires accompagnant, au cours des années suivantes, les transformations sociales, quatre-vingts autres mille. Rappelons que les Français morts dans la première guerre mondiale — qui a paru vider le pays de sa substance, au point qu'il lui fallut plus d'une génération pour s'en relever —, furent deux fois et demie moins nombreux : deux millions. La seconde guerre mondiale, sur tous les champs de bataille et en comprenant les actions de la résistance et de la déportation, a coûté à la France 500 000 vies humaines — dix fois moins, en proportion, que n'a coûté à la Chine la guerre civile.

Faut-il s'étonner de cette hécatombe? La guerre d'Indépendance américaine, la Révolution française, la guerre de Sécession, la Révolution russe, la guerre d'Espagne, ont provoqué des carnages proportionnellement comparables.

Un État s'abandonnerait-il à de pareilles commotions, si l'existence n'y était devenue intolérable pour une large partie de la population? Une guerre civile, par les réactions en chaîne qu'elle entraîne, est la plus sauvage des formes de conflit armé. Il est constant que ceux qui ont appuyé une révolution à ses débuts, bientôt dépassés, soient rejetés comme renégats, avant de tomber sous les coups de leurs compagnons. Attentats, vengeances, terreur rouge et terreur blanche, tribunaux militaires ou populaires siégeant à côté de la guillotine ou du peloton, la violence appelle d'autres violences, qui surgissent on ne sait d'où. Il faut au moins une génération pour que les blessures se cicatrisent.

Dans les jugements qu'on porte sur le peuple chinois, il ne faut pas oublier qu'il a été et demeure sous l'impression de cette lutte sanglante. Pas un village, pas un quartier de ville, qui n'ait perdu

des dizaines de ses enfants, comme soldats dans les deux camps, et qui n'ait connu ses exécutions sommaires en pleine rue; pas une famille qui n'ait été atteinte par un drame. Sans doute ne faut-il pas chercher plus loin les raisons de l'incroyable docilité, et de certains comportements d'allure hystérique, de masses qui ont longtemps vécu sous la terreur et vivent encore sous celle du souvenir.

Comme la Grande Muraille, la révolution chinoise est bâtie sur des cadavres — ceux des martyrs et des héros, ceux des propriétaires et des « féodaux », ceux des embrigadés de force, ceux des innocents. Tant d'immolations interdisent désormais la médiocrité.

3. — La recrudescence des violences : la Révolution culturelle

Si les révolutions naissent en s'arrachant violemment à l'Histoire, elles ne grandissent pas dans la douceur. A révolution permanente, violence permanente. Telle est, aussi, la leçon de la Révolution culturelle.

C'est justement parce que, les cadres du Parti perdant la ferveur de l'époque héroïque, une caste bureaucratique se reconstituait, que le sang a de nouveau coulé, dix-sept ans après la Libération, pour que la révolution retrouve sa flamme.

C'est avec un cortège d'excès, d'actes de vandalisme et de morts, que l'assaut fut mené contre les nouvelles classes dirigeantes. Cette agitation spasmodique a freiné ou perturbé, du printemps de 1966 à la fin de 1969, la vie du pays : universités, laboratoires, services publics, organes de commandement, sans parler de la production.

A mesure que notre voyage se déroulait, les confidences se précisaient. A Canton, la lutte avait pris l'intensité d'une guerre civile. Dans l'université de Pékin, on s'est battu au fusil et à la mitraillette; des étudiants et des professeurs ont trouvé la mort. A Wuhan, on s'est battu au canon; « pas de gros canons, des petits canons », nous précise-t-on. A Shanghai, les cadavres jonchaient la rue ou flottaient dans les eaux jaunes du Huang-pu.

Dans plusieurs villes, on nous signale que Chou En-lai était venu en catastrophe pendant que les combats faisaient rage, n'avait pu atterrir que de nuit, avait manqué plusieurs fois être fait prisonnier par l'une des factions en présence.

Au hasard d'une visite de monument, on nous fait une discrète allusion aux excès de tous ordres auxquels se sont livrés les gardes rouges. Un zèle iconoclaste dans les musées. Des pagodes saccagées. Les peintures du Palais d'Été recouvertes de chaux; de grands badigeons blancs subsistent encore, masquant des scènes idylliques

ou pastorales de l'époque impériale : elles donnaient une idée mensongère de l'ancien régime. Bientôt, les dirigeants avaient dû lancer des appels pour que les « biens du peuple » fussent respectés; ces appels n'ayant pas été entendus, tous les monuments et lieux historiques furent fermés et gardés militairement, comme la Cité interdite, qui a pleinement mérité son nom pendant cinq ans.

Au cruel, se mêlait le cocasse. On peut voir à Pékin, à Shanghai, des sculptures sur pierre ou sur bois qui ornaient les façades d'anciennes maisons bourgeoises, et qui ont été cassées à coups de marteaux, avec la même fureur que Polyeucte mettait à briser les idoles. Des enseignes au néon étaient arrachées, comme symboles du capitalisme; des vitrines de restaurants et de magasins de fleurs, brisées comme repaires du luxe; des poissons, pourtant rouges, exterminés dans les bassins, car ils détournaient les badauds de la révolution; des jeux d'échecs détruits, comme délassements bourgeois.

Des chasses ont été organisées dans la rue, pour mettre la main sur des garçons aux souliers pointus dont on coupait l'extrémité, non sans couper aussi l'orteil de temps à autre; ou sur des filles aux longues nattes qu'un coup de ciseaux avait vite fait de trancher. A Pékin et à Shanghai, des *ta-tzu-pao* et des pétitions réclamèrent l'inversion des signaux lumineux aux carrefours : il n'était pas possible d'admettre que le rouge, symbole de la marche en avant, signifiât l'immobilité.

Il y avait plus grave. Les gardes rouges se livraient à des visites domiciliaires pour briser tout meuble ancien ou objet d'art qui leur tombait sous la main. Ils promenaient dans la rue des cortèges de suspects, une pancarte au cou, un bonnet d'infamie sur la tête, les mains liées derrière le dos, leur cravachant l'échine à coups de ceinturons; la promenade se terminait parfois par un meurtre. Des particuliers, craignant qu'on ne vienne les surprendre, prenaient les devants et se livraient d'eux-mêmes à des autodafés; d'autres se suicidaient. Professeurs d'universités ou de lycées et collèges, hauts fonctionnaires, membres dirigeants du Parti, presque personne n'était sûr d'être épargné.

De cette époque, la plupart de nos interlocuteurs ont gardé le souvenir d'un cauchemar, dont l'angoisse se reflète encore dans le regard.

« Je me suis longtemps demandé, m'a dit à Nankin un membre du Comité de la ville, s'il était vraiment nécessaire, pour que le président Mao se débarrasse du traître Liu Shao-chi, de mettre le pays à feu et à sang. Je pensais qu'il devait y avoir beaucoup de moyens plus simples de l'éliminer. Maintenant que les violences ont pris fin, je pense que Mao a eu raison, comme toujours, mais que la Chine est passée à côté de grands dangers, qu'elle n'a évités que de peu. »

Un révolutionnaire fait confiance à la révolution

Tout se passe comme si Mao et la petite équipe qui lui est restée fidèle avaient démuselé les obscures puissances de la rue, au risque de les voir leur échapper. Quand Mao avait recommandé à ses partisans de « bombarder les états-majors », il ne souhaitait apparemment pas qu'on le prenne au mot. Dès le mois d'août 1966, des appels répétés par tous les haut-parleurs, imprimés par tous les journaux, recommandaient aux activistes d'user de persuasion plutôt que de recourir à la violence, et les exhortaient à éviter de « battre à mort » leurs victimes.

On n'a pas fini de s'interroger sur ce gigantesque pogrom de quatre ans. C'est la logique d'une révolution que d'accepter ce recours aux abîmes. Si elle a peur de tels risques, c'est qu'elle a peur d'elle-même. Être révolutionnaire, c'est faire confiance à la révolution, si imprévisibles qu'en soient les soubresauts.

Les textes les plus anciens de Mao laissent entrevoir cette condamnation radicale des pusillanimes qui reculent devant la révolution, parce qu'ils lui préfèrent la sécurité et l'argent : « Ceux qui, par leur travail manuel ou mental, possèdent un revenu annuel supérieur à ce que nécessite leur propre entretien... sont très désireux de s'enrichir et adorent dévotement le maréchal Tsao *... La vue de petits capitalistes qui se font respecter leur fait venir l'eau à la bouche. Ils sont effrayés par la révolution [10]. »

Près d'un an avant la Révolution culturelle, Mao, recevant André Malraux, avait déclaré tranquillement : « La grande tâche qui nous reste maintenant à accomplir, c'est d'abattre le révisionnisme qui nous menace de toutes parts **. » Le président Liu Shao-chi assistait à l'entretien en témoin muet — quoiqu'il fût président de la République et, à ce titre, destinataire d'une lettre du général de Gaulle qu'André Malraux venait de lui remettre —; il se garda de souffler mot devant cette affirmation, dont il allait être la principale victime.

Le mois suivant, Mao Tse-tung exhorte les communistes à relever les défis de la « bourgeoisie toujours menaçante » et critique âprement les milieux intellectuels, dont l'état d'esprit sans cesse renaissant est contraire à la révolution. Dans la déclaration en 16 points du 8 août 1966, qui clôture la onzième session du Comité central et va donner sa charte à la Révolution culturelle, Mao exalte « l'esprit

---

* Dieu de la richesse dans le folklore chinois.

** Conversation du président Mao et d'André Malraux du 4 août 1965. Curieusement, cette phrase authentique — et révélatrice — ne figure pas dans les *Antimémoires*.

prolétarien », auquel il faut « faire confiance ». Les masses, surtout les jeunes, seront « trempées par la lutte »; il faut les mobiliser, mais aussi « leur laisser les mains libres ».

Cet abandon d'un pays aux « larges masses populaires », a quelque chose d'admirable et de terrifiant. Admirable, parce qu'il révèle une foi profonde dans le peuple, et un refus obstiné de l'embourgeoisement dans lequel se terminent régulièrement les révolutions. Terrifiant, parce qu'il ne met à peu près personne à l'abri des surprises qu'une foule déchaînée réserve aux « ennemis de classe »; parce qu'il broie un pays dans l'engrenage de la violence; et parce qu'il substitue, à l'injustice institutionnelle, l'injustice insurrectionnelle.

La violence ne devra pas cesser

Le plus difficile a été, en 1970, de calmer les forces qu'on avait mises en mouvement; et, notamment, de réaccoutumer à travailler sans s'agiter, un peuple et surtout une jeunesse qui avaient pris l'habitude de s'agiter sans travailler.

Si quelqu'un est convaincu que la violence ne doit pas cesser, c'est Mao. Après les tueries de l'été 1966, il déclarait à une délégation militaire albanaise, en avril 1967 : « La construction du socialisme ne peut être accomplie en une, deux, trois ou quatre Révolutions culturelles. Il en faudra beaucoup d'autres. Mais cette fois-ci, nous aurons besoin de dix ans de consolidation au moins. Une pareille Révolution culturelle, on en monte deux ou trois par siècle. » A Shanghai, Hsu Ching-hsien nous a répété cette affirmation avec force.

L'État et la nation sont sortis vivants de cette épreuve : il est évident que le prestige de Mao y est pour beaucoup. Comment évolueront des Révolutions culturelles qu'il ne sera plus là pour guider : ses successeurs oseront-ils provoquer ces affrontements fratricides? S'ils l'osent, ne seront-ils pas débordés? S'ils ne l'osent pas, ne s'enliseront-ils pas?

On est au cœur du problème de la révolution : sans violence, elle se sclérose; mais la violence, sauf miracle, échappe à ceux qui l'ont déclenchée.

4. — « Pas de révolution sans terreur ni bain de sang »

Chez des intellectuels marxistes qui connaissent mal leurs auteurs, il existe une légende : Lénine aurait refusé de confier sa succession à Staline parce qu'il le trouvait trop violent. Trop « grossier », certes, avait-il dit en janvier 1922. Mais il a, en réalité, voulu écarter

Staline parce qu'il redoutait son irrésistible penchant à la centralisation bureaucratique. Comment lui aurait-il reproché sa violence? « Un révolutionnaire, disait Lénine, doit être violent. Pas de révolution sans bain de sang. » Une loi promulguée par Kerensky, et qui instituait la peine de mort pour les soldats, fut abrogée dans un mouvement de générosité sur l'initiative de Kamenev. Lénine explosa : « Sottises, sottises! Croyez-vous qu'on puisse faire une révolution sans fusiller? Pensez-vous vraiment venir à bout de tous les ennemis en vous désarmant? Quelles autres mesures de répression nous reste-t-il? L'emprisonnement? Qui s'en laissera intimider pendant une guerre civile, alors que chacun des adversaires a l'espoir de vaincre [11]? »

Il est illusoire de penser que si Lénine avait vécu, il aurait épargné à la Russie les purges staliniennes. Sans arrêt, il montrait que la révolution implique la terreur : « Vous imaginez-vous que nous sortirons vainqueurs de la lutte sans la plus impitoyable terreur? [12]... » Il mettait en garde contre la tentation de libéralisme : « Ces révolutionnaires-là s'imaginent que nous pourrons faire la révolution en bonnes gens, avec des gentillesses. Quelle est cette dictature de grands dadais [13]? » Il rappelait la nécessité de faire des exemples sanglants : « Si nous ne sommes pas capables de supprimer un saboteur de la « garde blanche », où la voyez-vous, cette grande révolution? [14] »

Trotsky avait admiré la lucidité de cet enseignement : « Lénine profitait de toute occasion pour implanter l'idée de terreur inévitable. Toutes les manifestations de débonnaireté lui prouvaient que l'élite même de la classe ouvrière voyait mal quels formidables problèmes devraient être résolus par des actes d'énergie également formidables [15]. »

Si Trotsky fut traité par Staline de contre-révolutionnaire, ce n'est nullement parce que Trotsky aurait réprouvé les tueries; c'est que, pour un révolutionnaire, est contre-révolutionnaire tout homme qui s'oppose à lui. Mais sur le chapitre de la violence, Lénine, Trotsky et Staline étaient en complète harmonie.

A cet égard, Mao ne s'est jamais écarté de Lénine et de Staline, alors qu'il s'est gardé de faire chorus avec Khrouchtchev dans la dénonciation de la cruauté stalinienne.

Voilà probablement le point de clivage. Un vrai révolutionnaire, comme Lénine et Staline, se doit d'être cruel, parce qu'il fait passer la révolution à tous risques avant la conservation des personnes et des biens. Si Lénine et Staline sont honorés comme les pères fondateurs du régime chinois, aux côtés des deux philosophes Marx et Engels, c'est qu'ils ont été tous deux de vrais révolutionnaires, n'hésitant pas un instant à fusiller. En revanche, Khrou-

chtchev et son successeur ont été rejetés comme « renégats » et « révisionnistes ». Parce qu'ils font passer les progrès de l'expansion économique avant les progrès de la révolution, ils préfèrent la conservation des personnes et des biens à la poursuite de la violence.

Mao tonne contre les naïfs qui croient que l'on peut faire une révolution en douceur. « La révolution n'est pas un dîner de gala; elle ne se fait pas comme une œuvre littéraire ou une broderie. La révolution, c'est un soulèvement, un acte de violence par lequel une classe en renverse une autre [16]. »

Qui veut essayer de comprendre le maoïsme, doit mesurer d'abord la somme des souffrances et des deuils que Mao et les siens ont endurés. Dans la salle d'honneur de l'Institut du Mouvement Paysan à Canton, on vous montre, en un respectueux silence, une demi-douzaine de grands portraits muraux. Ils rappellent que, si Mao a passé à travers balles et embuscades, sa famille a durement payé : Mao Tse-kien, sa petite sœur, tuée en 1929 par le Kuomintang; Mao Tse-tan, son frère cadet, tué en 1935 par le Kuomintang; Mao Tse-min, son autre frère cadet, tué à Urumchi en 1943 par le Kuomintang; Yang Kai-hui, sa femme, son « beau peuplier », morte garrottée par le Kuomintang, avec les communistes de Changsha, en 1930; Mao Chung-hsiung, son neveu, mort en 1946, à 19 ans, sous les balles du Kuomintang; Mao An-ying, son fils aîné, mort en Corée, en 1950, à 28 ans. Peut-on ne pas songer à Vladimir Oulianov, le futur Lénine, bouleversé par la pendaison de son frère aîné, Alexandre Ilitch, lequel avait refusé de demander sa grâce au tsar Alexandre III après un attentat manqué *? Un chef n'a-t-il pas le droit de demander beaucoup à son peuple, quand il lui a tant donné? Mao dut prendre sur soi pour trinquer avec Chiang Kai-shek à Chungking en 1945...

Cette auréole du martyre confère un pouvoir et un devoir. Des hommes ainsi trempés dans le malheur, se sentent soulevés par la certitude de la valeur de leur cause. Quelle force leur donne la conscience de s'être sortis victorieusement d'une situation désespérée! Quelle confiance en eux-mêmes et dans leur capacité d'assumer leur mission...

Toute sa vie, Mao a répété cette vérité de base : « Sans la révolution et la lutte armée, impossible de renverser la classe dominante et de permettre au peuple de prendre le pouvoir... Ce principe du marxisme-léninisme est valable partout, en Chine comme dans les autres pays [17]. »

---

* Rien ne prouve que Lénine, alors âgé de dix-sept ans, ait juré ce jour-là, comme le voudrait l'hagiographie bolchevique, de faire la révolution. Mais personne ne conteste que cet événement ait exercé sur lui une profonde influence.

Il élève un hymne à la juste révolution qui évoque celui de Péguy à la juste guerre : « Une guerre révolutionnaire agit comme un contrepoison, non seulement sur l'ennemi, qu'elle brisera, mais sur nos rangs, qu'elle débarrassera de ce qu'ils ont de malsain. Toute révolution juste est une force immense [18]. » La Chine nouvelle doit tout aux durs combats dont elle est issue : « En Chine, sans la lutte armée, il n'y aurait eu de place ni pour le prolétariat, ni pour le Parti, et pas de victoire pour la révolution [19]. »

Mao répond à ceux qui moquent son bellicisme, en se moquant des pacifistes : « Certains nous traitent de partisans de *l'omnipotence de la guerre*. Eh bien, oui ! nous sommes pour l'omnipotence de la guerre révolutionnaire. Les masses travailleuses ne peuvent vaincre la bourgeoisie que par la force des fusils [20]. »

Dans cette exhortation à se tenir prêt au sacrifice suprême, se situe la plus haute leçon de Mao : « Nous devons débarrasser complètement nos cadres de l'idée que nous pourrons remporter des victoires faciles grâce à des hasards heureux, sans avoir à les payer [21]. »

Le mythe de la révolution en douceur

Qui dissipera l'illusion lyrique selon laquelle une révolution qui se respecte peut éviter la guerre civile, et la guerre civile éviter le pire? Simone de Beauvoir, Claude Roy, Jean-Paul Sartre, Vercors, Maria Antonietta Macciocchi, K. S. Karol, *Tel Quel* ne semblent pas avoir entendu parler de procès arbitraires, de massacres, d'enterrements vivants. Certains intellectuels donnent volontiers dans le mythe selon lequel les communistes chinois se sont paisiblement contentés de réaliser un programme de réformateurs agraires. Qu'ils se détrompent : les communistes chinois sont de vrais révolutionnaires, animés par une conviction assez forte pour ne jamais reculer devant la mort — ni la leur, ni celle de leurs adversaires. Ils ont gagné parce qu'ils se sont farouchement battus.

Mao n'a pas de mots assez mordants pour ridiculiser les « intellectuels libéraux » qui s'imaginent qu'on peut être à la fois révolutionnaire et libéral : « Le libéralisme est un corrosif qui ronge l'unité, relâche les liens de solidarité, engendre la passivité et amène les divergences d'opinions. Il prive les rangs de la révolution d'une organisation solide et d'une discipline rigoureuse... C'est une tendance des plus pernicieuses [22]. » Les intellectuels libéraux ne peuvent être marxistes que du bout des lèvres : « Ils approuvent le marxisme, mais ne sont pas disposés à le mettre en pratique [23]. » Mao a consacré dès 1937 une de ses œuvres essentielles, « Contre le libéralisme », à stigmatiser cette tentation : « On n'obéit pas aux ordres... On veut

sauvegarder son indépendance d'esprit... On manque du sens des responsabilités [24] ».

Le premier devoir est de ne pas sous-estimer la difficulté : « Il ne faut pas s'imaginer qu'un beau matin tous les réactionnaires tomberont à genoux de leur propre mouvement [25]. »

Une révolution ne peut éviter d'affronter une contre-révolution. « Tant qu'on ne frappe pas tout ce qui s'oppose à la révolution, impossible de le faire tomber. C'est comme lorsqu'on balaie : là où le balai ne passe pas, la poussière ne s'en va pas d'elle-même [26]. » Il ne suffit pas d'attendre que les adversaires partent tout seuls : « L'ennemi ne périra pas de lui-même. Il ne se retirera pas spontanément de la scène de l'histoire [27]. »

C'est se mouvoir en plein paysage onirique que de se bercer de l'espoir qu'une révolution peut s'accomplir sans chocs en retour. Y aurait-il un pays où les propriétaires fonciers se laisseraient déposséder par les paysans pauvres, les patrons chasser par leurs ouvriers, les bourgeois emprisonner par leurs domestiques, sans avoir mis tout en œuvre pour briser la révolte? Croit-on que les possédants vont tendre le cou, comme des moutons devant le couteau du sacrificateur?

Inversement, quand un peuple accepte les souffrances aiguës d'une guerre civile, c'est qu'elles lui apparaissent comme la condition nécessaire pour échapper à des souffrances chroniques, plus lancinantes encore : la barbarie révolutionnaire n'a fait que répondre à celle dont les rebelles étaient les victimes. Avant 1949, dans les bastilles des propriétaires fonciers, dans les temples ancestraux, les punitions corporelles les plus cruelles, allant jusqu'à la peine capitale, étaient coutumières. On battait à mort, on noyait, on enterrait vivant. Ceux qui ont subi un pareil sort au cours de la guerre civile ou après la Libération furent souvent ceux qui l'avaient infligé à d'autres; et s'ils ne l'avaient pas infligé eux-mêmes, ils avaient toléré que leurs pareils, autour d'eux, le fissent. Les paysans ont exigé souvent le châtiment suprême, parce qu'ils avaient peur, s'il laissaient en vie un ancien tyran qui avait assassiné sur ses terres des dizaines de malheureux, d'être assassinés à leur tour.

Pas de changement radical sans holocauste; pas d'holocauste sans une motivation qui le justifie, c'est-à-dire sans que l'ancien régime ait dépassé les limites du tolérable. Marx avait ignoré cette manière de principe de Carnot de l'énergie révolutionnaire. Il n'avait pas senti la proportionnalité entre l'intensité des souffrances qui font jaillir une révolution, l'intensité des souffrances qu'elle provoque à son tour, et l'intensité de l'énergie qu'elle tire des souffrances subies et infligées. Les marxistes de Chine, après ceux de Russie, ont appris cette vérité en la payant du prix du sang.

Chapitre XXII

Le sacrifice des libertés

1. — L'usage de la contrainte

L'observateur se perd en conjectures devant l'ambiguïté du travail manuel (*hsia-fang*). Suivant les cas, les stages de travail manuel apparaissent comme une promotion enviable, ou une déportation redoutée. Retour à la terre, ou travaux forcés?

On dispose aujourd'hui de trop de témoignages sur les atteintes aux libertés individuelles en Chine, pour douter que la République populaire, comme tous les régimes totalitaires, s'appuie sur un appareil répressif puissant, allant du simple travail surveillé ou de la « rééducation » à la liquidation physique, en passant par toutes les nuances de la contrainte : camps de travail *ouverts* (mais un fugitif, à moins de parvenir à gagner Macao ou Hong Kong, a peu de chances d'échapper aux poursuites dès qu'il se met en situation irrégulière); camps de concentration entourés de barbelés; prisons sans ou avec cachots; exécutions capitales.

Deux sortes de tentations doivent être écartées : celle de voir dans les révolutionnaires chinois, des anges; celle d'en faire des démons.

Simone de Beauvoir, Curzio Malaparte, Maria-Antonietta Macciocchi ne tarissent pas d'éloges sur les conditions dignes et humaines dans lesquelles vivraient les prisonniers. Ils ont visité des prisons où « les portes des cellules demeurent ouvertes nuit et jour. Dans les cellules, on ne voit pas l'habituelle *tinette*, les prisonniers ont libre accès aux lavabos. Pas de grilles : ils vont et viennent librement dans l'enceinte de la prison, où il ne m'est jamais arrivé de voir, et j'ai de bons yeux, un gardien armé [1]. »

Sans doute existe-t-il en Chine quelques prisons modèles; mais enfin, ce sont encore des prisons. Malaparte s'émerveille naïvement des séances de travail et des repos : « Tous, hommes et femmes, condamnés politiques et criminels de droit commun, travaillent dans les ateliers de textiles ou dans les fabriques de bas. Après cinq heures de l'après-midi, ils jouent au football ou au basket, vont au cinéma ou au théâtre [2]. » Et si ces prisons sans barreaux étaient celles où s'exercent la pression la plus subtile, les châtiments les plus raffinés?

On peut, comme nous l'avons fait, parcourir des milliers de kilomètres sans repérer aucun de ces camps entourés de hauts murs et miradors, où est perché un soldat porteur de mitraillette, comme on en aperçoit quand on séjourne dans les pays communistes d'Europe de l'Est. En revanche, on observe des milliers d'hommes et de femmes affairés à construire des routes, des barrages, des voies de chemin de fer, des grands immeubles, sans que rien donne à supposer que leur liberté soit entravée. Il n'est pas très sérieux d'assurer, comme certains livres orientés, que la Chine n'est qu'un vaste camp de concentration.

Des informations inquiétantes

Pourtant, certains récits directs ne laissent pas d'inquiéter.

Un Italien qui avait longtemps vécu en Chine avant 1949 et qui y a séjourné depuis, revoyait régulièrement le fils d'une famille avec laquelle il s'était lié à la veille du changement de régime; il a voulu lui faire tenir un message par un membre de la colonie étrangère de Pékin; il a su que, quelques jours plus tard, le jeune homme avait été arrêté par la police, probablement déporté dans un camp; depuis lors, on est sans nouvelles de lui, soit qu'on le prive de tout moyen de communiquer avec l'extérieur, soit peut-être qu'il ait cessé de vivre.

De hautes personnalités chinoises, jusqu'à des membres du Comité central, ont vu disparaître leur femme, envoyée dans un camp de correction. Un Chinois de notre connaissance a été privé de la sienne dès le début de la Révolution culturelle; elle est en « redressement » et il demeure sans nouvelles d'elle depuis plusieurs années.

Au détour d'une conversation, grâce à divers recoupements, on sent une porte s'entrebâiller sur le mystère : de quoi frémir parfois.

Bien des familles sont séparées. Dans les usines ou dans les communes populaires, on nous a souvent dit qu'un mari et sa femme travaillaient à plusieurs centaines de kilomètres l'un de l'autre et ne pouvaient se retrouver qu'une fois par an. Quand nous demandions si les intéressés ne pouvaient pas se rapprocher, on nous répondait qu'il n'y avait rien à faire, soit sur un ton de verte conviction — « chacun doit rester à la place où la révolution l'a mis » —, soit avec une sorte de tristesse résignée.

En revenant d'une commune populaire aux environs de Shanghai, nous avons rencontré une colonne d'une quarantaine d'hommes, qui, au pas cadencé, partaient aux champs, la pelle sur l'épaule, encadrés par des militaires. Comme je demandais des éclaircissements, on m'a répondu — avec, m'a-t-il semblé, quelque gêne — qu'il s'agissait de prisonniers affectés à des travaux en plein air, ce qui

était plus sain, pour eux, que de rester en prison ; pourquoi ils étaient prisonniers, il fut impossible de le savoir.

Les « camps de réforme par le travail », où l'individu est obligé d'effectuer un travail non rémunéré qu'il n'aurait aucune envie de faire, font réfléchir utilement tout citoyen qui pourrait se laisser aller à des critiques déplaisantes à l'égard du régime.

La Révolution culturelle a eu pour effet de remplir les prisons et autres camps de redressement *. Mais aussi de soulever un coin de voile. Des mouvements d'extrême gauche, comme le *Cheng wu lien* du Hunan, qui n'avaient pas hésité à « voler massivement des armes » et à « exterminer les bureaucrates », ont protesté par tracts et *ta-tzu-pao* contre « l'odieuse oppression » qui était exercée sur eux, notamment par l'envoi de nombre de leurs participants dans le « système répressif » et les « prisons de cauchemar inchangées depuis le temps des empereurs [3] ».

Cependant, des déportations massives à la campagne, voire dans des « terres vierges », comme la Mongolie et surtout le Sinkiang, sont imposées aux citadins.

Des Chinois qui ont connu les temps d'avant 1949, ou des intellectuels capables de comparer avec le système qui prévaut dans d'autres pays, ne doivent pas toujours supporter sans impatience des conditions de vie ou de pensée aussi contraignantes.

Une tradition répressive

Faut-il, sur la foi de propos recueillis ici ou là, qualifier ce régime de satanique? S'il s'installait dans des pays occidentaux, il paraîtrait probablement tel à une large fraction de leur population. En Chine, il répond à la fois à une ancienne tradition pénale, et à l'ampleur des problèmes à résoudre. Un Occidental éprouve une sorte d'horreur devant un assujettissement lancinant, qui évoque une fiction de George Orwell. Les Chinois, dans leur majorité, sont assurément moins révoltés par des techniques dictatoriales, qu'ils doivent trouver inévitables, et peut-être même assez naturelles.

La tradition chinoise admettait une stricte discipline, assortie de lois impitoyablement détaillées, d'obligations et de sanctions, de peines sévères comprenant la torture, ou de récompenses éclatantes, comme d'être cité en exemple au peuple. « L'École des Lois », trois siècles avant notre ère, a fait l'éloge d'un code pénal terrible : plus les peines sont sévères, moins on doit y recourir. « Si les châti-

---

* Le principe de Saint-Just : « Pas de liberté pour les ennemis de la liberté » s'énoncerait plutôt en Chine, où la liberté n'est pas une valeur essentielle : « Pas de liberté pour les ennemis du peuple. »

ments sont lourds et appliqués rigoureusement, alors le peuple ne cherchera plus à savoir jusqu'où il peut aller. Ainsi, il n'y aura plus de châtiments. » C'est la théorie de la dissuasion. On ne saurait plaider plus éloquemment la force libératrice des techniques d'asservissement...

Que faut-il penser des relations soustraites aux rares rescapés de ce système répressif? Leurs confidences sont exploitées de la manière qui apitoie le plus vivement le public occidental. De l'aveu des éditeurs, il ne s'agit pas, en règle générale, d'une littérature spontanée, mais d'une transposition, rédigée à l'intention des lecteurs sensibles par des écrivains ou journalistes occidentaux. Car, même si ces rescapés ont souffert au point de courir les risques de l'évasion, ils ne voyaient pas eux-mêmes clairement ce que leur drame a d'intolérable aux yeux d'un étranger.

Ces récits plus ou moins « *récrits* » — *Les Prisons de Mao*, *Une femme dans l'Enfer Rouge*, *Mémoires d'un Garde Rouge*, etc. — reposent, à n'en pas douter, sur des expériences authentiques. Mais elles sont montées en épingle par de bons connaisseurs de la psychologie occidentale, en vue de susciter le chagrin et la pitié.

La plupart appartiennent à une catégorie de la population statistiquement très limitée : des bourgeois ou enfants de bourgeois, des intellectuels, des chrétiens. Ainsi, le récit de Lai Ying, recueilli par Edward Behr, relate avec émotion de lugubres aventures, dont la trame paraît réelle. Lai Ying est une intellectuelle catholique d'origine bourgeoise, peintre de talent et professeur; elle se rend souvent à Hong Kong, où vivent ses parents. Arrêtée pour espionnage, elle vit des années dans la désespérante promiscuité des cachots et des camps de travail forcé. Rappelons que les catholiques de Chine représentent moins de 0,5 pour 100 de la population, parmi lesquels beaucoup de paysans pauvres; ceux qui se trouvaient dans la catégorie sociale de Lai Ying devaient représenter une infime minorité. Or, un régime communiste qui exerce une dictature au nom du prolétariat, n'a jamais caché qu'il était dur pour les représentants isolés de minuscules catégories, dénoncées comme « privilégiées » et comme « détentrices abusives du pouvoir » ou comme suspectes de « menées contre-révolutionnaires ». Constatation cruelle pour les victimes, mais qui restreint la portée de leur cas*.

On ferait des observations voisines sur la plupart des témoignages orchestrés par la propagande du Kuomintang et de ses alliés américains. Il existe, cependant, quelques témoignages personnels qui n'ont pas été arrachés par des journalistes ou des écrivains orientés,

* Il est vrai que Lai Ying n'était pas seule en prison : elle y découvre un étrange échantillonnage d'humanité.

et dont la sincérité est indubitable. Le plus émouvant est sans doute celui d'un missionnaire belge, le père Van Coillie, qui, envoyé en Chine dès son ordination en 1939, y vécut jusqu'à son arrestation en juillet 1951 — non sans avoir passé deux ans dans les camps de concentration japonais. Pendant trois ans, il devait connaître le régime des prisons de Mao, entassé dans la même cellule avec huit captifs chinois : un général du type « seigneur de la guerre »; un jeune homme dont le père avait été le secrétaire d'un collaborateur intime de Sun Yat-sen; un homme d'une soixantaine d'années impliqué dans un attentat contre Chou En-lai, au temps de la guerre civile; un ancien tireur de pousse-pousse qui avait participé à des pillages de banques pour s'assurer des ressources supplémentaires; un ancien propriétaire terrien; un petit bourgeois bégayant; un catholique, qui, après avoir paru aider le père Van Coillie, finit par le trahir. Le chef de cellule enfin, homme jeune et intelligent, qui partageait exactement la vie de ses compagnons, et dont la cruauté fanatique masquait le rêve de retrouver le plus tôt possible sa maison, sa femme et ses enfants. Sous sa terrible surveillance, tous les prisonniers politiques ou de droit commun étaient soumis au même régime.

Épuisé par son premier interrogatoire, le père Van Coillie s'accrochait à l'espoir que ses compagnons ne seraient pas encore endormis et allaient l'entourer de leur compassion. Ils l'attendaient effectivement, mais pour prendre le relais du juge : « Pourquoi as-tu des menottes aux poignets?... Tu as refusé de reconnaître tes fautes?... A partir de maintenant, il t'est interdit de dormir, de te coucher, de t'asseoir », lui crie le chef de cellule, et se tournant vers les autres : « Vous procéderez à la garde à tour de rôle, chacun pendant une heure, auprès de ce réactionnaire endurci. A la fin de l'heure, vous réveillerez le suivant. »

Pendant des semaines, les prisonniers, jour et nuit, le harcelèrent de questions, sans lui laisser aucun repos. « Il n'y a rien de plus affreux que d'être ainsi hué, méprisé, maudit, par les hommes avec lesquels on est emprisonné. Mais sont-ils encore des hommes? Diaboliquement dressés, ils ne peuvent se comporter autrement. Le temps ne me transformerait-il pas également en furie, parmi d'autres furies, en bourreau plein d'invectives et de huées pour d'autres victimes? Ma faiblesse d'homme tiendra-t-elle? »

Cette faiblesse ne tiendra pas, quand le prisonnier rencontrera enfin — et non par hasard — un juge humain, cultivé, *plein d'égards*, devant lequel le malheureux se sent fondre de reconnaissance. A bout de forces, croyant enfin *trouver un ami*, il entame une longue série d'aveux.

« As-tu parfois envoyé des lettres à l'étranger? — Oui. — Même

après la prise du pouvoir par les communistes? — Oui. — Dans ces lettres, parlais-tu du communisme, de la situation nouvelle de la Chine? — Oui. — Explique-moi concrètement ce que tu as écrit, donne-moi un exemple. » Van Coillie se creuse la tête, non pour se rappeler ce qu'il a écrit, mais pour inventer quelque chose de plausible. « J'ai écrit qu'en février 1949, la 8e Armée communiste est entrée dans Pékin. » L'homme ne put cacher son contentement. « Parfait, nous allons maintenant analyser cette information. » D'une part, elle est militaire; d'autre part, Van Coillie l'a envoyée à des membres de sa famille, qui l'ont certainement transmise à d'autres personnes, à des amis, à des voisins. Il y a tout lieu de supposer que l'information est parvenue au gouvernement de Bruxelles. Or, celui-ci est réactionnaire. « Je résume : tu as envoyé des informations militaires à un gouvernement ennemi du peuple. Qui accomplit de tels actes, sinon un espion? Tu es donc un espion international. »

Sans drogue, sans « traitement », par la simple alternance de la fatigue dépressive et de l'illusoire réconfort créé par un témoignage de sympathie, le patient en vient à avoir honte de ce qui faisait la fierté de son existence : « En franchissant la prison, je m'étais fermement promis de ne capituler sur aucun point. Or je n'étais plus le même homme, je ressemblais à une bête domptée... Étais-je soudain devenu lâche? Cette question me bouleversa. Maintenant, ce n'est plus le juge qui m'accuse, c'est ma propre conscience. Je m'élève contre moi-même. »

Interrogé de temps à autre avec égard par un agent du juge — Louis, qui parlait français — le père Coillie sentait grandir en lui le *désir d'avoir un ami*. Jusqu'au jour où Louis laissa échapper l'expression de sa révolte personnelle.

« Comme j'aurais aimé parler en confiance! Mais j'avais appris à me méfier de tout le monde... Ici, les yeux — et les oreilles — sont partout. Peut-être dans un microphone caché dans la chambre. Peut être dans la tête de Louis, terrés dans son subconscient — ou dans le mien? Et un jour, notre *conscience populaire* ayant grandi, lui ou moi risquerions de parler... J'avais pitié de Louis, et Louis avait probablement pitié de moi. Mais entre ces compassions respectives, s'élevait un mur qui nous empêchait d'unir nos sentiments, un mur d'angoisse, de terreur, de méfiance, de sophismes accumulés : la *conscience populaire*. »

Au milieu des pires tortures physiques et morales, le père Van Coillie a gardé assez de lucidité pour démonter les techniques du lavage de cerveau et pour en observer les inéluctables résultats, tant chez ses compagnons qu'en lui-même — jusqu'au sentiment de la psychose.

La « transformation des oisifs »

L'intellectuel d'Occident s'émeut de voir des intellectuels chinois contraints au travail manuel : il imagine mal qu'il pourrait être traité lui-même comme un coolie. La République populaire est trop égalitaire pour admettre ces distinctions; tout Chinois, intellectuel ou manuel, est, on l'a vu, poussé à fournir des travaux manuels.

Comment tracer une frontière entre le travail librement consenti, qu'un professeur d'Université ou un étudiant prend l'initiative de faire chaque année à l'usine ou à la ferme, et ce que l'on peut appeler le « service du travail obligatoire »? Existe-t-il une distinction, ailleurs que dans l'état d'esprit de l'intéressé? S'il rechigne devant cette obligation, il la subira comme une contrainte. Il fait mieux de l'accepter avec le sourire, comme un volontariat.

Une loi « pour la transformation des oisifs », de 1957, dispose que tout « oisif » et tout individu en « situation irrégulière » doivent être assujettis à un « régime à plein temps de formation par le travail ». Elle s'applique également aux membres du Parti expulsés, aux « révisionnistes » ou « renégats », aux citoyens condamnés pour « faute politique ». Elle peut atteindre tous ceux qui ont été « expulsés des organismes, groupes, entreprises, écoles ou tout autre corps constitué auquel ils sont rattachés, et n'ont pas de moyens d'existence »; ou tous ceux qui « ne se conforment pas aux dispositions prises pour leur travail et pour leur affectation à un autre emploi... ou qui ne s'améliorent pas en dépit des efforts répétés qu'on a pu déployer pour les éduquer [4] ». Or la justice elle-même, en Chine, est soumise au principe de « centralisme démocratique », qui la met aux mains des « grands dirigeants » au même titre que le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif. Quel puissant moyen de pression aux mains des responsables! Quel effrayant destin que d'être exclu du groupe social auquel on appartient, rejeté comme une épave, poussé sous le laminoir du travail forcé...

Une circulaire pour la déportation du travail

Depuis la loi de 1957, de nouveaux textes ont aggravé les conditions du travail obligatoire. Les documents les plus officiels révèlent la réticence des intellectuels et des jeunes à obéir à la directive impérieuse du président Mao : « *Envoyez les intellectuels dans les villages et dans les mines.* » Des mesures impitoyables ont dû être prises pour contraindre les récalcitrants.

La campagne déclenchée en vue d'envoyer « d'innombrables citadins dans les montagnes et dans la steppe pour y travailler physiquement » n'avait pas atteint son objectif : ou bien de nombreux

citadins s'arrangeaient pour ne pas partir, ou bien ceux qui étaient partis saisissaient la première occasion pour s'échapper. Une circulaire de Pékin, du 8 août 1967, donne de fermes instructions en ce qui concerne plus particulièrement les lycéens des classes terminales et les étudiants, c'est-à-dire la couche sociale où se recrutaient les gardes rouges :

« *A tous les comités révolutionnaires des provinces, des villes et des districts, à toutes les commissions militaires de contrôle, à toutes les organisations de masse des villes et des campagnes.*

« S'assurer sans retard que les jeunes, intellectuels et autres, sont renvoyés au travail dans les villages et dans les mines... En effet, excités par une poignée de dirigeants procapitalistes, une partie d'entre eux ont quitté les campagnes et séjournent dans les villes depuis un certain temps. Tous doivent retourner rapidement à la campagne. Les organisations de masse urbaines et les familles des gens envoyés à la campagne doivent seconder activement cette action révolutionnaire. Les cadres révolutionnaires doivent donner l'exemple en envoyant leurs enfants dans les campagnes. Quiconque persistera à rester dans une ville perdra son permis de séjour... Les jeunes ne doivent pas quitter leur lieu de travail à leur guise pour échanger leurs idées révolutionnaires *. Ils peuvent exprimer leurs opinions sur leur travail dans les villages et les mines, en faisant passer par la voie hiérarchique des journaux muraux en écriture grande ou petite *. »

Cette « circulaire impérative du Comité central du Parti communiste chinois et du Conseil de l'État ** », ne fut pas publiée dans la presse, mais affichée dans le pays, sur les murs des écoles et des universités. De nombreux exemplaires en sont parvenus en Occident. Son authenticité ne peut être mise en doute. Elle ouvre des vues précises sur la part de spontanéité et la part de contrainte dans les grandes réalisations de la révolution chinoise.

Pour autant, on n'a rien démontré. Le peuple chinois n'avait jamais connu des libertés à l'occidentale. Il n'aurait probablement pu accomplir aucun redressement, si, au moment où précisément l'on exigeait de lui les plus grands sacrifices, on avait imaginé de supprimer les contraintes auxquelles il était accoutumé. La nature ne fait pas de sauts, fût-ce en période de « grands bonds en avant ». Tout comme Mao est prisonnier du culte dont étaient honorés les empereurs, les Chinois ne peuvent échapper à leur identité ethnique et culturelle, même si elle évolue lentement.

---

* Ce dernier ordre fait allusion aux allées et venues de millions de jeunes pendant la première année de la Révolution culturelle, d'un bout à l'autre de la Chine.

** C'est-à-dire du Conseil des ministres, présidé par Chou En-lai.

2. — Les conflits religieux

« Pourquoi, ai-je plusieurs fois demandé à mes interlocuteurs chinois, votre régime, comme tous les régimes communistes, n'aime-t-il pas la religion? Qu'a-t-il à en craindre? Vos succès sont tellement évidents : vous ne devriez pas redouter la concurrence d'un culte... »

D'ordinaire, ces questions recevaient des réponses stéréotypées :

« La liberté des cultes est garantie par la constitution. Ceux qui veulent pratiquer une religion sont libres de le faire. S'il n'y a pas davantage de fidèles aux différents cultes, c'est que la population ne le souhaite pas », etc...

Pourtant, un intellectuel de Shanghai nous a fait une réponse qui n'était pas une esquive.

« La révolution chinoise n'est pas une occupation d'amateurs. Elle ne s'adresse pas à une partie de l'individu ou à une partie de la population. Elle s'empare de l'être entier, des masses dans leur entier. Elle exige que l'on se livre sans réserve. Il n'est pas vraiment possible d'être à la fois révolutionnaire et religieux. Cela signifierait : croire à deux religions différentes. »

La révolution chinoise ne peut se contenter de prestations intermittentes ni d'adhésions du bout des lèvres. Elle exige un don du cœur. L'étude de la pensée-maotsetung est un culte où la ferveur affleure; un culte qui a son catéchisme, son missel, ses cantiques, ses prêtres, ses processions liturgiques. Comment donner son cœur à des divinités qui s'excluent?

Les sanctuaires désaffectés

Partout où nous sommes passés, nous avons demandé à visiter les pagodes, vieilles d'un ou de dix siècles. Ces lieux de culte en forme d'obus sont devenus des sanctuaires morts. Des grappes d'enfants nous attendaient sous les voûtes pour nous accompagner dans nos visites. Ils s'amusaient à nous gagner de vitesse dans la grimpée ou la descente des interminables escaliers. Ces troupes puériles avaient pris la place des bonzes.

« Que sont-ils devenus », demandions-nous?

Les réponses variaient, mais leur sens restait uniforme : « Les bonzes et les bonzesses étaient sans travail, parce que le peuple ne croit plus à ces superstitions. Alors on les a mis au travail. » « Ils sont en rééducation. » « Ils suivent des stages de redressement. »

On nous a assuré que certaines pagodes étaient encore en activité. Mais il ne nous a jamais été possible d'en voir; les Occidentaux en poste à Pékin n'en avaient pas vu d'avantage depuis 1966.

Pourtant, comme le bouddhisme a marqué la pensée et l'art de

la Chine! Traditionnellement, les monastères étaient florissants, se livraient au commerce, détenaient des terres cultivées par leurs propres paysans-serfs, prêtaient de l'argent à un taux élevé. De temps à autre, les empereurs, tentés par cette opulence et poussés par les lettrés confucéens qui redoutaient l'emprise de cette foi, sécularisaient les richesses des monastères et réduisaient les bonzes à l'état laïc. Puis le processus recommençait, comme pour les réformes agraires.

Avant 1949, beaucoup de pagodes étaient déjà désaffectées. Il subsistait cependant des communautés religieuses organisées, comme le grand monastère bouddhique de Chen-fou, la lamaserie de Pékin, les temples de Loyang. Jusqu'à la Révolution culturelle, les diplomates pouvaient venir voir les moines; c'était une de leurs distractions. Depuis, tout semble s'être éteint. Deux mille ans de religion, de civilisation et d'art qui s'effacent.

Dans la montagne du Fei Lai Feng (le « Pic venu en volant »), dans la province de Chekiang, nous avons eu un aperçu d'un des hauts lieux du bouddhisme. Les bâtiments du temple Ling Yin Si ont été restaurés à grand renfort de dorures et d'ocre. Trois bouddhas en bois doré, dont un de dix-neuf mètres, étalent leur monstrueuse bedaine et posent sur les visiteurs un regard bienveillant. Au contraire, quatre « gardiens du Ciel », au temple liminal, roulent des yeux menaçants. Le tout flambant neuf. De-ci de-là, une pagode ou une statue du xe siècle a échappé par bonheur aux destructions et restaurations. Le régime combat le bouddhisme, mais conserve les chefs-d'œuvre de l'art bouddhique et les incorpore aux « trésors populaires ».

La foule chinoise se répand dans ce monastère mort. Que vient-elle chercher, au milieu de ces peintures criardes? De ce sanctuaire sans âme, sans beauté, sans recueillement, qu'attend-elle? Quelle leçon d'histoire lui versent les haut-parleurs tonitruants, cachés dans les arbres et dans les cours du monastère? Sans doute la même que cette longue inscription qui précise que « *ces temples reflètent l'intelligence et l'esprit de création des peuples* », mais qu'ils furent « *conçus par les classes dominantes qui influençaient le peuple travailleur pour assurer la perpétuation de leurs privilèges* ». Quand la Chine s'éveillera, le bouddhisme s'endormira...

Les mosquées sont-elles mieux traitées que les pagodes? De ce qui se passe dans le Turkestan chinois, on ne sait à peu près rien. Le culte musulman y serait peu encouragé. Mais on ne dispose d'aucun témoignage direct, ces régions restant fermées aux étrangers.

Dans la partie de la Chine qui s'entrouvre aux visiteurs, la Chine des dix-huit provinces, on ne connaît que deux mosquées, l'une à Pékin, l'autre à Tientsin. Encore sont-elles destinées aux musulmans de la colonie étrangère de Pékin. Aucun Chinois n'y

avait, dit-on, pénétré depuis la Révolution culturelle. En janvier 1972, la presse annonça pourtant qu'un service religieux avait été célébré à la mosquée Tungzu de Pékin, à l'occasion de la fête de l'Aïd El Kébir, en présence de plusieurs représentants diplomatiques des pays musulmans, en poste à Pékin. « Des musulmans chinois » auraient également assisté à cette cérémonie. Avaient-ils effectué tout exprès le voyage du Sinkiang [6]?

Le christianisme : un viol de souveraineté

Cependant, aucune religion ne paraît avoir fait l'objet d'une élimination aussi méthodique que le christianisme. Non seulement il ne semble pas que des églises ou chapelles soient ouvertes en permanence au culte des chrétiens chinois; mais les chrétiens occidentaux n'ont pas été traités aussi bien que les musulmans de la colonie diplomatique; ils sont privés d'offices.

Jusqu'à la Révolution culturelle, telle ambassade occidentale s'arrangeait pour faire venir clandestinement à Pékin, une fois par an, comme invité personnel, un prêtre qui célébrait la messe de Noël ou de Pâques dans une atmosphère de catacombe. Les violences de la Révolution culturelle firent apparaître les périls de cette pratique, si discrète fût-elle. Le « touriste » jouait sa vie, en tout cas sa liberté.

A Pékin, à Sian, à Shanghai, à Canton, nous avons demandé à pouvoir assister à une messe. Ce souhait avait pris de court nos accompagnateurs. Ils déclarèrent avec embarras qu'ils se renseigneraient; aucune suite n'était donnée; après diverses relances, ils finissaient par nous apporter des réponses réticentes et compendieuses. Notre dimanche à Pékin était trop chargé pour permettre cette échappée; on verrait en province. L'église de Shanghai était en réparation. Les gardes rouges avaient saccagé la chapelle de Sian. A Canton, au moment de quitter la Chine : « Quel dommage que vous ne retourniez pas à Pékin, on aurait pu vous y organiser un service religieux. » Bref, il apparaissait qu'aucun prêtre n'était autorisé à célébrer la messe, fût-ce un dimanche d'exception; même pas dans les villes les moins fermées aux étrangers; à plus forte raison dans les autres *.

---

* Notre demande ne porta pas de fruit pour nous, mais pour d'autres visiteurs. Quelques semaines après nous, le député italien Colombo put assister à une messe dès qu'il l'eut demandé. De même, une délégation de la Commission des Affaires étrangères de l'Assemblée nationale, conduite par Jean de Broglie. Dans les deux cas, la messe était célébrée par un prêtre visiblement « jureur », en présence de quelques vieilles dévotes, réquisitionnées pour l'occasion selon toute apparence. A l'issue de l'office, le prêtre prononça quelques propos sévères sur la « politique réactionnaire » du Vatican, « allié du Kuomintang et des impérialistes ». La messe était dite en latin dans le rite d'avant Vatican II. Les nouvelles du Concile n'étaient sans doute pas parvenues à Pékin.

Si les autorités chinoises semblent redouter particulièrement le contact entre chrétiens chinois et étrangers, c'est qu'elles ont depuis longtemps vécu la religion chrétienne, particulièrement dans la confession catholique, comme un viol de souveraineté. Les empereurs refusaient, on l'a vu, qu'une catégorie de leurs sujets fût peu ou prou soustraite à leur autorité spirituelle, pour se placer sous celle d'un souverain étranger, le Pape. Au XVIe et au XVIIe siècles, ils avaient fait bon accueil aux premiers jésuites, dont ils appréciaient les connaissances scientifiques; mais ils furent scandalisés quand ils comprirent qu'un Chinois converti cesserait de ne relever que d'eux, pour obéir aux directives du Saint-Siège.

Dans les années 1960, une réaction nationaliste du même ordre devait se déclencher à l'égard des communistes de « la ligne Khrouchtchev », soupçonnés d'être d'obédience russe : eux aussi, puisqu'ils recevaient leur inspiration d'une capitale étrangère, étaient de mauvais Chinois. On ne pouvait pas plus admettre « ces valets de l'impérialisme soviétique », « ces renégats », « ces révisionnistes à la solde de Moscou », que les « valets du Vatican ».

Des religieuses couvertes de crachats

La Révolution culturelle a précipité l'évolution. Jusqu'en 1966, les prêtres chinois avaient pu se regrouper derrière des évêques. On semblait tolérer un christianisme chinois, à condition qu'il fût coupé du Vatican. Les missionnaires et religieuses de nationalité étrangère, à de très rares exceptions près, avaient été chassés ou emprisonnés. On pouvait penser que l'Église nationale chinoise, comme l'Église orthodoxe russe ou l'Église catholique polonaise, allait entrer dans une période d'isolement, où l'on ne s'attaquerait pas directement au culte, mais seulement à l'obédience extérieure de l'Église.

Mais les premières manifestations de masse de la Révolution culturelle ont développé brutalement, sous des prétextes xénophobes, une campagne antireligieuse. Les rares églises qui demeuraient ouvertes furent envahies et mises à sac; les ornements, croix, vases sacrés qui les distinguaient encore de vulgaires salles de réunions furent pillés ou détruits. Le seul couvent qui demeurât, celui des Sœurs Franciscaines de Marie, fut envahi. Les religieuses, jetées à la rue, furent publiquement humiliées, battues, couvertes de crachats; les sœurs étrangères — dont une Française — furent expulsées à Hong Kong; l'une mourut le jour de l'arrivée. Les trente-trois religieuses chinoises furent gardées en Chine; de ce qu'elles sont devenues, on ne sait rien.

L'escalade ne s'arrêtait pas là : le petit cimetière chrétien des étrangers fut violé; les tombes militaires détruites. On s'acharnait sur les croix, qui étaient réduites en gravats. Les murs de Pékin se couvrirent de photo-montages d'une inspiration comparable à celle des musées antireligieux d'Union soviétique. Les accusations contre l'Église romaine s'étalaient : orphelines « vendues comme maîtresses-servantes à des propriétaires fonciers »; religieuses « exerçant des sévices sur les orphelines dont elles avaient la garde »; missionnaires « donnant leur appui aux impérialistes européens »...

L'histoire des chrétiens en Chine ne se confond-elle pas avec la chronique des explosions de haine que suscite leur présence? Les foules déchaînées de la Révolution culturelle reprenaient une vieille tradition. Le massacre des missionnaires à Tsientsin en 1870, le soulèvement des Boxers de 1899, n'ont pas de cause plus essentielle qu'une réaction xénophobe. Les Chinois non chrétiens ne pouvaient supporter que les chrétiens chinois fussent protégés avec tant de soin par les missionnaires. Ils ne désapprouvaient pas le principe de la charité chrétienne, mais ressentaient comme une humiliation qu'elle fût en Chine le fait d'étrangers, et qu'elle s'appliquât de préférence à des coreligionnaires ainsi « annexés ». Certains refusaient de croire à la pratique chrétienne de la miséricorde. Macartney avait déjà observé qu'il était dangereux de vouloir maintenir en vie un blessé en l'emmenant chez soi : que le blessé trépassât malgré les soins prodigués, et le bon samaritain était aussitôt déclaré coupable. Les religieuses qui, après 1949, s'obstinaient à soigner les enfants atteints de la terrible maladie endémique des yeux, le trachome, ne pouvaient obéir qu'à des motifs inavouables. Les missionnaires, c'était évident, essayaient des remèdes étrangers sur les enfants chinois, ou leur arrachaient les yeux pour en fabriquer des médicaments. Et dans les années qui suivirent la victoire de Mao Tse-tung, les prisons se remplirent de missionnaires, de prêtres chinois, de religieuses, et même de pasteurs protestants. Ce fut une des raisons principales de la répugnance que mirent les pays occidentaux à reconnaître le nouveau régime.

Dans la logique révolutionnaire, le clergé catholique, et même les fidèles, peuvent-ils être considérés comme autre chose que comme des agents aux ordres d'une puissance adverse? Ils obéissent à des ordres qui ne tiennent pas plus compte des intérêts nationaux de la Chine, que des intérêts révolutionnaires du prolétariat. Ils ont leurs propres réseaux d'information. De quoi vivent-ils? Ou bien ils reçoivent leurs subsides de l'étranger, ce qui est une insulte à la nation chinoise; ou bien ils vivent de l'aumône des fidèles, appauvrissant encore une population déjà pauvre. Ils forment un État dans l'État. Ce n'est pas tolérable.

Les prêtres chinois sont-ils mieux lotis que les prêtres étrangers?

Combien de prêtres régulièrement ordonnés ont-ils échappé à l'emprisonnement ou à la déportation? Célèbrent-ils le culte clandestinement, comme les premiers chrétiens de Rome? Il est difficile de répondre à ces questions.

On dénombrait sur le continent chinois trois millions de catholiques baptisés. Sans doute cette Église survit-elle, refermée sur elle-même, mais s'éteint peu à peu, comme un feu de braises qui n'est plus parcouru que de quelques rougeoiements. Il serait étonnant que des fidèles n'éprouvent pas le besoin de pratiquer leur culte en dépit du danger couru; il serait plus étonnant encore qu'un clergé décapité, sans contact avec l'extérieur, en butte aux dénonciations, puisse rayonner beaucoup, ou même se maintenir longtemps.

Il est probable que beaucoup de catholiques chinois ont essayé de se conduire à la fois en bons chrétiens et en bons communistes. Dans les années qui ont suivi la Libération, un mouvement de ralliement des chrétiens à la Révolution s'était développé. Maintes confidences en témoignaient, comme celle de cette Mère Supérieure chinoise en 1956 : « Le peuple vit mieux qu'avant, c'est indéniable, et c'est si vrai que les aumônes ont augmenté : les fidèles ne sentent pas d'incompatibilité entre la Chine socialiste et la religion catholique [7]. » Beaucoup de catholiques chinois reconnaissaient les progrès de l'économie, et ne demandaient qu'à pouvoir y contribuer, tout en conservant leur foi.

Depuis lors, la situation s'est retournée. Le communisme n'a plus besoin du ralliement des chrétiens. Il est assez fort pour se passer de leur appoint et pour les décimer, punissant le clergé chinois et la masse des fidèles d'avoir, sur ordre des évêques et du cardinal Tien, soutenu Chiang Kai-shek jusqu'au bout — et au-delà...

Faut-il parler de persécution? Un prêtre chinois établi hors de Chine m'a supplié de ne pas employer ce mot : « Qui dit persécution, dit martyre. Il n'y a pas de martyr en Chine. Il y a un conflit entre l'Église et l'État. L'Église a milité, sur l'ordre de ses évêques, contre l'instauration de cet État-là, et cet État le lui fait payer cher. Non, non, ce n'est pas de la persécution... »

Au père Van Coillie, qu'il interrogeait sous la lumière aveuglante d'une lampe, le juge affirmait : « Le peuple souverain n'emprisonne pas les prêtres. Nous n'arrêtons que les espions et les ennemis du peuple. Mais quelqu'un comme toi, qui as travaillé contre le peuple et contre le gouvernement, nous ne le considérons plus comme un prêtre mais comme un réactionnaire. Compris? [8] »

Diplomatie vaticane

Cette Église, qu'un chrétien d'Occident, le cœur serré, voit s'étouffer sous ses propres cendres, aurait-elle mieux survécu, si le Saint-Siège en avait reconnu d'emblée le caractère national?

Il est permis de le supposer, sans qu'on puisse rien affirmer. La question religieuse en Chine, on le constate en toute occasion, était empoisonnée par le problème de l'obéissance à Rome et l'existence de congrégations ayant leur siège à Rome ou Paris. Depuis le XVIe siècle, l'Église chinoise, restée étroitement subordonnée au Pape, a gardé son caractère latin, le Saint-Siège n'admettant pas qu'elle se sinisât en imprégnant le rituel catholique de la culture, des coutumes, des chants chinois. Bien plus, elle ne s'est développée qu'au rythme de l'expansion coloniale.

Quand les évêques chinois, pour s'organiser en face de l'État communiste, se sont efforcés de créer une Église nationale chinoise, Jean XXIII, si ouvert qu'il fût, a prononcé le mot de schisme. Et la diplomatie du Vatican a paru, depuis 1949, emboîter le pas à celle de Washington*.

Les trois millions de chrétiens de Chine continentale ont-ils été les victimes de la prédilection du Vatican pour le régime de Taipeh? Certains le croient, comme l'abbé Louis Wei Tsing-sing *. Pour ce prêtre chinois, qui, sans être désavoué par le Vatican, a gardé des contacts avec la Chine communiste, les chrétiens de Chine pourraient être sauvés, si l'Église acceptait de renoncer à soutenir les émigrés de Taipeh et de reconnaître la représentativité du régime communiste. Les catholiques chinois cesseraient-ils alors d'être considérés par leur gouvernement comme des traîtres à leur patrie? Rien n'est moins sûr; mais enfin, ce serait donner à cette communauté chrétienne une chance d'échapper à l'étouffement.

La brebis perdue

Les chrétiens d'Occident n'ont-ils pas tendance à attacher au problème de la liberté religieuse en Chine, une importance démesurée?

Trois millions de *baptisés* sur 800 millions de Chinois; c'est-à-dire 0,4 pour 100, — alors qu'on en compte 80 pour 100 dans un pays aussi déchristianisé que la France, « pays de mission ». Sur ces baptisés, quelle proportion souffre de ne pas pratiquer librement son culte? Un problème qui n'existe guère que pour un Chinois sur mille est-il un problème pour la Chine? Compte-t-il, auprès de la

---

* Il est vrai que la diplomatie vaticane a pris depuis 1965 une attitude plus nuancée (discours de Paul VI aux Nations Unies, message à Mao en 1966).

révolution en marche? Nos interlocuteurs chinois, si fiers de pouvoir dire que l'on obtient deux récoltes de riz au lieu d'une et que l'on triple le rendement du blé, ne comprennent pas la préoccupation obsessionnelle que nous apportons au statut d'une infime minorité catholique. Un chrétien répondra qu'il ne s'agit pas du statut d'une minorité, mais de l'annonce de la venue du Christ dans le ciel vide de la Chine : une seule brebis perdue compte plus que les quatre-vingt-dix-neuf autres... Un Chinois maoïste répondra qu'il n'entend pas ce langage.

Le problème des libertés religieuses peut-il se poser dans les mêmes termes à un peuple avancé, où les libertés de pensée, d'expression et d'action font partie du paysage quotidien; et à un peuple qui sort à peine d'un âge féodal, où le libre choix d'un système de pensée n'avait aucun sens pour la quasi-totalité de ses membres? La liberté de pensée n'existait guère chez nous au temps des croisades. Elle ne prévalait pas aux yeux de Louis XIV sur l'unité du royaume. Peut-elle exister dans un pays qui doit encore résoudre des problèmes de vie ou de mort? Les chrétiens de Chine souffrent-ils plus que les camisards sous les dragonnades? La Révolution française et même le « Petit père » Combes étaient-ils si préoccupés de liberté religieuse? Et l'Église catholique, dans les régimes où elle se confond encore avec l'État, se préoccupe-t-elle de la liberté des autres cultes?

De toutes les religions, le catholicisme est peut-être la plus étrangère à la Chine, la moins adaptée à sa culture. Comment ce peuple qui se sent le plus ancien, le plus civilisé et le plus grand de la terre, aurait-il accepté de se rallier à une religion vers laquelle aucune tradition ne le porte? A moins d'une transformation, le christianisme chinois semble appelé à dépérir.

Pourrait-il résister à la terrible pression d'un système qui ne laisse pas d'autre choix que de se rallier totalement à lui? Il est vrai que non loin de là, à Nagasaki, des chrétiens japonais évangélisés du temps de saint François Xavier, et restés sans aucun contact avec l'extérieur, ont gardé en secret leur foi et se la sont transmise pendant plusieurs générations, du XVIIe au XIXe siècle...

3. — Le commencement de la sagesse

Un cycliste brûle un feu rouge

L'agent qui surveille le carrefour — un militaire en vert, la casquette enfoncée — donne un coup de sifflet. Un cycliste pékinois vient de brûler un feu rouge : il se retourne furtivement. puis pousse sur sa pédale. Second coup de sifflet. Avant que le cycliste ait pu

faire un mètre, des passants se jettent sur la chaussée à sa rencontre, l'obligent à mettre pied à terre, l'entourent d'un cercle hostile en attendant que l'agent arrive. Celui-ci dit un seul mot, sur un ton plus modéré que ne le laisserait supposer l'attitude menaçante de ses acolytes bénévoles. Il écarte lui-même la foule et invite le cycliste à repartir. Pas de procès-verbal, pas d'admonestation. La scène s'est dénouée comme par enchantement, aussi vite qu'elle avait surgi. Le militaire-policier reprend sa faction; à peine a-t-il relevé sur un calepin une brève indication.

Le lendemain matin, au moment de partir pour l'usine de tissage où il est manutentionnaire, le cycliste imprudent voit entrer dans son petit logement un membre du Comité révolutionnaire du bloc de maisons. Sur un ton sévère, ce responsable lui reproche son incartade de la veille et lui fait longuement la morale. C'est grave d'avoir brûlé un feu rouge. C'est grave de ne pas avoir obtempéré au premier coup de sifflet. C'est grave d'avoir déchaîné la colère des larges masses populaires, animées par le souffle révolutionnaire de la pensée-maotsetung. C'est encore plus grave de ne pas s'être rendu compte de la gravité de sa conduite.

Le cycliste est à la torture. Il va être en retard. Son retard s'aggrave et il en mesure les conséquences croissantes. Quand le responsable du Comité révolutionnaire du bloc lui permet enfin de partir, notre cycliste, de plus en plus penaud, comprend que la série des ennuis a commencé pour lui. Arrivé à son usine une demi-heure après l'heure de pointage, il se fait interpeller par son contremaître. Dès qu'il a décliné son explication, il est prié d'aller rendre compte de sa conduite devant les responsables du Comité révolutionnaire de l'usine : il est réprimandé pour son retard, pour la cause de ce retard, pour le préjudice qu'il apporte ainsi à la production de l'usine, pour l'ombre qu'il porte sur la bonne réputation de l'entreprise, etc.

Les jours suivants, le cauchemar s'amplifie : un membre du Comité révolutionnaire du quartier, un responsable du Parti, viennent lui adresser des avertissements à domicile. Devant ses camarades d'atelier, devant ses voisins d'immeuble, il doit se livrer à une autocritique, pour laquelle il est énergiquement « aidé ».

Cette histoire vraie, qui ressemble à un conte de Kafka, et qui s'est déroulée à Pékin en 1967, m'a été contée par un témoin direct. Des milliers de cas semblables ont probablement lieu chaque jour. Le pays est quadrillé. Tous les Chinois sont identifiés, encadrés, suivis de près. Les captifs, quand ils quittent leur camp, continuent d'être contrôlés aussi étroitement que lorsqu'ils étaient incarcérés. De la prison close à la prison ouverte, de la prison ouverte à la liberté surveillée, il n'y a que des nuances. Personne, en Chine, ne peut échapper au système.

L'obligation de mouchardage

Chaque fois que l'un de nous laissait paraître une moue sceptique en entendant d'une bouche officielle de surprenantes affirmations sur la vertu des Chinois, l'exemple du cycliste me revenait à l'esprit.

Personne ne fume plus l'opium? Il n'y a vraiment plus de prostituées en Chine? Jamais d'adultère? Les garçons s'abstiennent de toute relation sexuelle avant trente ans, les filles avant vingt-cinq, et ne s'y livrent alors que dans le mariage? Comment le croire?

« Ils n'ont aucun mal. Ils sont guidés par la conscience des masses. S'ils étaient sur le point de céder à la tentation, ils savent qu'ils seraient vite *aidés*.

— « Aidés » comment?

— Aidés par les voisins. Par les camarades de travail. Par les responsables du Comité révolutionnaire de l'entreprises ou du quartier.

— Et ceux qui réussissent à ne pas se faire prendre?

— Cela a pu se produire pendant les désordres de la Révolution culturelle, mais en temps ordinaire c'est tout à fait impossible.

— N'arrive-t-il pas que l'on obtienne des complicités? Chacun n'a-t-il pas intérêt à garder le silence pour en bénéficier à son tour?

— Cela peut se produire. Mais il y a toujours dans le nombre quelqu'un qui enfreindra ce silence. Et les larges masses populaires seront aussi sévères envers ceux qui se sont tus, qu'envers celui qu'ils ont couvert. »

Voilà la version officielle. Certes, en Chine comme partout, on doit parvenir à tourner les règles les plus rigides. Simplement, c'est plus difficile qu'ailleurs. Il est probable aussi qu'un étudiant qui a des rapports avec une étudiante, un homme qui trompe sa femme, un récidiviste de l'opium, une prostituée qui tente de reprendre ses activités, un foyer qui semble mener un train de vie au-dessus de la moyenne et de ses moyens, courent de graves dangers personnels. C'est le commencement de la sagesse. Et sans qu'il soit besoin de beaucoup de gendarmes, ni d'une police politique toute-puissante comme dans les autres pays communistes. Ici, la « conscience des masses » tient lieu de N.K.V.D.

La vertu et la délation ont-elles attendu la République populaire de Chine pour faire bon ménage? A Athènes, la pratique du mouchardage *, la *Ménusis*, faisait partie des fondements de la démocratie.

---

* La μήνυσις, dont Platon dans *Les Lois*, Thucydide et Démosthène décrivent le mécanisme en des termes qui pourraient se transposer dans la Chine de Mao.

Dans les communautés monastiques, chaque religieux est tenu de rapporter au supérieur tout manquement à la vertu dont il a pu être témoin, fût-ce par indiscrétion. Cette obligation n'a cessé d'être respectée depuis des siècles — particulièrement dans les couvents de femmes —; au cours des séances de *chapitre*, les religieux qui hésitent à s'accuser eux-mêmes des fautes qu'ils ont commises sont généreusement « aidés » par leurs frères.

Y a-t-il jamais eu de vertu spontanée? S'imagine-t-on que lorsque les contraintes sont levées et qu'on n'a plus à redouter aucune surveillance, on devienne naturellement bon? A-t-on déjà vu une société réelle justifier la béatitude des principes « rousseauistes »? Il est curieux que l'on se réclame précisément de Mao ou de Freud, pour justifier le « spontanéisme » des instincts. La société maoïste est vertueuse; mais c'est une vertu collectiviste, imposée par la pression sociale. Freud, que l'on voudrait rétrospectivement présenter comme un initiateur de la « société de tolérance », démontre amplement qu'il n'y a pas de civilisation sans répression : « La majorité des hommes n'obéissent aux interdictions qui limitent les désirs instinctifs que là où la contrainte extérieure peut se faire sentir et tant qu'elle est à redouter. Ils ne se refusent pas la satisfaction de leur cupidité, de leur agressivité, de leur convoitise sexuelle, ils n'hésitent pas à nuire à leur prochain par le mensonge et le vol, s'ils peuvent le faire avec impunité [10]. »

Les philosophes chinois de « l'École des Lois », contemporains d'Alexandre le Grand, ne disaient pas autre chose : « L'homme est mauvais de nature. Il faut le persuader si l'on peut; sinon, l'obliger d'agir correctement. » Il n'est pas capable d'adopter par lui-même la conduite qui convient à la société. Il doit se plier à la pression du groupe : « Les hommes *seront répartis en groupes mutuellement responsables les uns des autres et tenus à la dénonciation mutuelle de leurs crimes; faute de quoi ils seraient punis de la même peine que le criminel* [11]. »

De fait, dans la Chine classique, les Chinois des différentes catégories étaient déjà invités à se contrôler et à se dénoncer mutuellement, à la façon d'un écolier responsable de sa classe, qui serait chargé non de représenter ses camarades auprès du maître, mais de les « cafarder » pour leur bien *. Macartney avait déjà remarqué cette pratique : « Il y a en Chine une *institution* qui vaut d'être signalée... Chaque dixième marchand répond de la conduite de neuf familles voisines, dans les choses qu'il lui est possible de sur-

---

* Il est vrai que la famille-clan, qui servait d'écran à l'individu, réglait elle-même à peu près toutes les infractions, ce qui tempérait considérablement l'absolutisme du système politique.

veiller [12]. » Pourquoi les autorités chinoises abandonneraient-elles cette méthode traditionnelle, alors qu'elle est plus utile que jamais? Ne constitue-t-elle pas le moyen le plus efficace — et peut-être le moins hypocrite — pour faire tenir debout un empire de huit cents millions d'hommes en vertigineuse mutation?

La conscience reste muette devant le sort du vaincu livré à la cruauté. Car dans les déferlements d'agressivité destructive, on a recours à des arguments d'ordre religieux : les victimes sont démoniaques et n'ont que l'apparence de l'espèce humaine. Les révisionnistes sont traités de chiens. Or, les chiens ont disparu de Chine, sur ordre. Pourquoi éprouverait-on des scrupules à liquider aussi les « chiens de révisionnistes »? Tout se passe comme si la conscience morale des « fidèles » de Mao Tse-tung avait été inversée.

Comment les Chinois supportent ces pratiques

Mais qui pourrait soutenir que ce système fonctionne sans souffrance? A Wuhan, cette femme aux cheveux gris, au visage fin, qui nous regarde passer dans la rue en se penchant à sa fenêtre avec un regard désespéré. A Canton, cette jeune femme qui répond à ma question par le truchement d'un interprète et qui me regarde fixement, d'un air de prière muette; ses yeux semblent dire : « Je voudrais vous parler et vous voyez bien que je ne le peux pas, avec cet interprète et mes collègues qui m'écoutent. » Tant de détresse silencieuse — perçue, ou imaginée. Les mille cachotteries qui constellent une randonnée, malgré les portes qui s'entrouvrent, ou à cause d'elles. Des accompagnateurs d'où n'émane pas une parole qui ne puisse être répétée à leur chef. Mais de temps à autre, que de confidences semblent passer dans un regard, que d'aveux dans un silence...

Il ne s'ensuit pas que les masses soient hostiles au régime — un régime qui a transformé leur vie... Les siècles les avaient habituées à une soumission qui confinait à l'esclavage; l'inflexible rigueur du système doit leur paraître douce, par rapport à la féodalité sous laquelle elles peinaient. Mais les Chinois qui appartenaient aux classes privilégiées, ou ceux qui ont pu établir une comparaison avec des sociétés étrangères, doivent ronger leur frein sans mot dire. Et qui pourrait supporter aisément le représentant du Comité révolutionnaire de la rue, sorte de « concierge du Parti », surveillant les allées et venues, humant l'air à la recherche des effluves d'opium, traquant les amoureux, pénétrant partout, sous le moindre prétexte, notant que le portrait de Mao n'est pas suspendu au-dessus du lit, indiquant à la police des visites suspectes, apportant tour à tour le secours en cas de maladie, l'hygiène imposée pour prévenir le retour à une

pratique malsaine, le dépannage quand on est dans le besoin, la dénonciation, la culture, le fanatisme?

La notion de liberté a-t-elle un sens en Chine?

La liberté? Nombre d'intellectuels chinois se sont demandé si elle n'était pas une notion occidentale, dénuée de signification pour la Chine. Dans un admirable texte de 1924, Sun Yat-sen avait répondu à cette question. « Depuis que cette idée de liberté a fait son entrée en Chine, il n'y a que les savants qui, à force de recherches, sont arrivés à la comprendre. Si nous parlons de liberté au campagnard, à l'homme de la rue, ils n'y comprendront rien. La liberté n'a de sens que pour ceux qui ont étudié à l'étranger, ou encore ceux qui s'intéressent aux affaires politiques de l'Europe et de l'Amérique, et qui entendent continuellement ce mot ou le voient dans les livres. Mais eux non plus ne savent pas ce qu'est, au fond, la liberté [13]. »

On ne comprend que ce dont on a fait l'expérience : l'amour a-t-il un sens pour qui ne l'a jamais connu? Les Chinois ne ressentent pas la privation des libertés à l'occidentale, parce qu'ils ne les ont jamais vraiment pratiquées. Elles sont un luxe auquel seuls peuvent accéder ceux qui sont pourvus du minimum vital.

Cette dénonciation de la liberté ne va d'ailleurs pas sans ambiguïté. Vingt pages plus loin, le « Père de la Patrie » avance paradoxalement que la Chine ne manquait pas de liberté, mais en avait trop : « L'Europe a fait la révolution pour conquérir la liberté dont elle était privée. Nous autres, nous voulons la faire parce que nous sommes malades d'être trop libres [14]. »

Ces deux idées sont-elles contradictoires? Jusqu'à la révolution, la Chine, sans cohésion interne, incapable de résister aux pressions étrangères, vivait dans un laisser-aller aux limites de l'anarchie. Magma inorganique et incontrôlable, elle souffrait d'un excès de *liberté*. Même si l'exercice des *libertés individuelles* y était entravé par l'oppression impériale, féodale et bureaucratique. L'histoire nous montre en effet que la liberté, ce fut le plus souvent, non pas ce couloir étroit au sol bien nivelé, que quelques sociétés libérales et développées ont su aménager entre le despotisme et l'anarchie; mais plutôt une échappatoire précaire que les hommes se taillent dans le système politique le plus répandu sur la terre : le despotisme compensé par l'anarchie — un despotisme souvent d'autant plus brutal et cruel, qu'il reste artisanal. Pour les Chinois, les libertés ont paru, comme le christianisme ou le commerce, une idée de l'Occident, donc une idée réprouvée. Elles ont été emportées par le nationalisme chinois, un nationalisme qui sait devoir son succès à

une organisation collective sans faille. La Chine a renoncé aux libertés des individus pour recouvrer une liberté collective. Ici encore, Mao a fait ce que prêchait Sun Yat-sen : « Pour repousser l'oppression étrangère, il faudra battre en brèche la liberté de chacun. Si nous appliquions cette notion de *liberté* à l'individu, nous redeviendrions du *sable dispersé*. Il faut l'appliquer à la nation. L'individu doit sacrifier ses libertés, tandis que la nation doit acquérir une liberté complète [16]. »

Si les Chinois supportent un régime dont on n'oserait dire qu'ils ne souffrent pas, c'est à coup sûr par patriotisme. Leurs dirigeants sont convaincus qu'un relâchement de la discipline de fer qui règne en Chine augmenterait la dose de « libertés individuelles ». En affaiblissant la nation dans ses efforts pour le développement économique et la cohésion, ils lui feraient courir le risque de redevenir une semi-colonie, soumise à l'exploitation des pays riches. Dans le processus de paupérisation et d'aliénation qui s'ensuivrait, la Chine perdrait à nouveau sa « liberté collective ». Y gagnerait-elle les libertés individuelles?

Le raisonnement a sa force. Nous pouvons penser que le prix à payer est excessif. Et nous avons souvent l'impression que cette opposition entre libertés collective et individuelle est arbitrairement exagérée. Mais est-ce à nous de répondre pour la Chine?

Chapitre XXIII

Des esprits courbés

1. — La rectification des consciences

« Je me trompais. Je faisais du révisionnisme sans le savoir. Je m'étais laissé insidieusement gagner par les délices de l'esprit bourgeois. Les critiques des masses m'ont ouvert les yeux. J'ai subi une dure rééducation. Aujourd'hui, j'ai compris mon erreur. »

Ce refrain, que nous avons si souvent entendu, offre une variation sur une vieille doctrine qui, bien que minoritaire dans l'histoire de la pensée chinoise, renaît sans cesse : l'individu n'est pas capable de distinguer par lui-même ce qui convient à son cas. Il doit suivre la ligne qui lui est indiquée. Quand il choisit sa voie personnelle, il ne peut que se tromper. « S'il fallait attendre », disait au IIIe siècle avant Jésus Christ, Han Fei-tzu, un maître de l'École des Lois, « qu'on ait trouvé un bois naturellement droit, on ne ferait pas une flèche en cent générations. S'il fallait attendre qu'on ait trouvé un bois naturellement rond, on ne ferait pas une roue en cent générations. Et cependant, depuis des générations, on monte dans les chars et on chasse à l'arc. Comment cela? C'est que l'art de redresser et de courber le bois a été appliqué [1]. » L'art de redresser et courber les esprits vient en Chine du fond des âges.

« Il vaut mieux faire mourir les idées que les hommes » *, m'affirmait, devant une table bien garnie, un dirigeant du Comité révolutionnaire de la province du Kiangsu, l'air bon vivant. Nos voisins de table, Chinois ou Français, approuvèrent bruyamment. Comment ne pas se rallier à un principe aussi raisonnable?

Terrible phrase, dans sa bienveillance voulue. Et si les hommes vivaient de leurs idées? Si ces idées étaient enracinées dans la sensibilité, nourries de chair et de sang? Si en les tuant, on ôtait son sens à la vie?

On ne sait finalement ce qui domine dans cette attitude, du mépris des idées (mais c'est au profit de la vie) ou du mépris de

---

* Outre Han Fei-tzu et les légistes, il faudrait aussi évoquer Mö-tzu, dont tant de valeurs se retrouvent dans la pensée-maotsetung : ascétisme et théologie pratique, pacifisme théorique et militarisation à outrance, méfiance à l'égard des arts et des lettres, technique pour faire « mourir les idées ».

l'individu (mais c'est au bénéfice du groupe). Faut-il dire : de sa méconnaissance? Non : l'expérience chinoise démontre, une nouvelle fois, la malléabilité de notre espèce. La Chine est peut-être le premier régime social qui ait exigé de chacun non seulement l'obéissance, mais encore l'adhésion. Et qui même ait si bien su mettre au point des mécanismes d'adhésion, qu'il peut faire passer au second plan les obligations d'obéissance.

Quand la servitude est volontaire, est-ce encore une servitude? Mais où est ici la part de libre volonté? Nous connaissons, ou nous devinons, la pression énorme et continue qui s'exerce sur les consciences.

Depuis la fin de la « campagne d'élimination des anti-révolutionnaires », laquelle a duré de 1949 à 1954, le communisme chinois ne paraît pas avoir procédé à des liquidations systématiques, qui soient comparables à celles devant quoi Staline et les siens, longtemps après les premières années du régime, n'avaient pas reculé. Il épargne d'autant plus de vies humaines, qu'il est plus efficace à l'égard des pensées. Notamment, les intellectuels paraissent avoir échappé le plus souvent aux exécutions sommaires, qui ont essentiellement atteint les « propriétaires fonciers » et les « criminels de guerre ». Ils ont d'abord été amenés au régime par la séduction. C'est seulement plus tard qu'ils ont subi les dures vicissitudes des campagnes de rectification.

Une fois de plus, le régime maoïste pousse une tradition chinoise au bout de sa logique. Aujourd'hui, comme deux millénaires plus tôt, chacun est invité à « se retourner résolument contre l'ennemi tapi à l'intérieur de son crâne ». La séance d'autocritique peut, en période de crise, se transformer en séance d'accusation, suivie d'exclusion, d'arrestation, voire d'exécution — quand il le faut, mais, semble-t-il, très rarement. Depuis la rupture de 1960, les Russes, libérés de leur mauvaise conscience par la déstalinisation, n'ont pas hésité à accuser Mao de « cruauté intellectuelle » et ont comparé Hangchow, séjour préféré de Mao, sur les rives fleuries du Lac de l'Ouest, au Capri d'un autre Tibère.

En réalité, tout se passe comme si Mao avait pris, loin des servitudes quotidiennes du pouvoir, la succession de l'empereur, gardien de la doctrine, appuyé sur un vaste appareil inquisitorial pour en maintenir la pureté.

« *Plutôt la chambre à gaz* »

Aucun fonctionnaire, ouvrier, paysan, employé, intellectuel chinois ne doit ignorer qu'il se trouve en situation de redressement perpétuel.

Dans les unités de production, lors des séances rituelles, si quel-

qu'un oublie de s'accuser, d'autres le font à sa place. Les camarades qui ne diraient mot quand ils constatent une faute s'en feraient les complices. « Ils aident leur camarade à ouvrir les yeux sur ses défauts et, au besoin, à retrouver le droit chemin », m'a dit un de nos accompagnateurs. S'il persiste dans son erreur, ils le clouent au pilori jusqu'à ce qu'il finisse par déclarer :

« Je me rends compte de l'énormité de mes fautes. Grâce à vous, je suis devenu lucide. Je m'étais laissé entraîner sur la voie de la facilité et du retour au passé. Je mesure l'ampleur des préjudices que j'ai causés à notre communauté de travailleurs. J'ai compris quelle route je devais suivre. Je vais m'efforcer, sous le contrôle du Comité révolutionnaire, de purifier ma pensée, pour me montrer plus digne du président Mao. »

Plus haut, j'ai montré le rôle de psychothérapie collective que jouaient pareilles séances. Mais, après avoir admiré les prouesses de la rectification en douceur, il faut s'interroger sur la contrainte qu'elles font peser.

Est-ce afin de remodeler à grande échelle la conscience collective, est-ce parce qu'il croyait déjà ses compatriotes en assez bonne voie de rectification pour encourager leur spontanéité, ou est-ce en vue de leur tendre un piège, que Mao avait lancé le mot d'ordre des « Cent Fleurs », faisant appel aux « critiques constructives qui viendraient de toute part », et sur lesquelles fonder les réformes nécessaires? Les critiques proliférèrent. Mais au lieu d'attaquer les mauvais révolutionnaires, comme dans une séance d'autocritique bien tenue en mains, elles sapaient les fondements mêmes de la révolution. Il fallut vite retourner à la sévérité. Style d'épreuve : il devenait possible d'éliminer les intellectuels contestataires, ainsi que les membres du Parti qui avaient laissé la voie libre à cette contestation.

Parmi les critiques qui se sont fait jour à cette époque, beaucoup nous sont parvenues. Par exemple, cette lettre ouverte à Mao Tse-tung, publiée dans un journal de Hankow : « Des citoyens, dont le nombre a été passé sous silence, ont été détenus dans tout le pays par les unités dans lesquelles ils travaillaient (ce n'est pas mon cas). Nombre d'entre eux sont morts parce qu'ils n'ont pu supporter cette action de rectification. Je reconnais qu'au cours de ces sept années... les résultats positifs l'emportent. Néanmoins, les intellectuels qui ont choisi de mourir en sautant de hauts édifices, en se noyant dans les fleuves, en avalant du poison, en se tailladant la gorge, ou d'autres façons, ne se comptent pas [8]. » L'auteur de cette lettre conclut qu'il préfère le massacre physique « des chambres à gaz d'Hitler » ou l'« enterrement vivant des lettrés » du despote Chin Shih Huang-ti, à ce « massacre psychologique », à cette « destruction morale. »

Ce document émouvant et tant d'autres semblables, il a fallu le délire collectif des « Cents Fleurs », puis celui de la Révolution culturelle, pour qu'ils parviennent jusqu'à nous. Mais ils existent. Le temps ne les efface pas. Il faut les regarder en face, et se demander pourquoi, et sous quelles trop fortes pressions, des hommes ont choisi de mourir.

De cette destruction morale, nous avons quelques témoignages qui livrent en détail les savantes techniques du « lavage de cerveau ». Le plus inquiétant, peut-être, est de se rendre compte qu'il ne s'agit pas de procédures exceptionnelles, réservées à des « ennemis de classe » particulièrement virulents ou obstinés. Mais qu'il s'agit, sous une forme à coup sûr atténuée, d'un phénomène universel et quotidien.

Libéré, le père Van Coillie relit *Le Zéro et l'Infini*. Lors d'une première lecture, l'ouvrage lui avait paru « exagéré, systématique, écrit à des fins de propagande ». Cette fois, « lorsque je le fermai, écrit le père Van Coillie, je constatai qu'il restait en deçà de la réalité. Ce que j'avais découvert dans la prison de Pékin était pire que ce que Rubashow avait expérimenté en Union soviétique, exception faite de sa propre liquidation finale [3]. »

Les effets du lavage de cerveau se font sentir bien après qu'il ait été subi. Sur le bateau qui le conduisait vers Hong Kong, le père Van Coillie, bien qu'en route vers la liberté, demeurait dans un état de grande tension nerveuse. Il n'osait raconter à personne ce qu'il avait subi. Entendant un groupe de personnes parler russe, il se précipita, poussé par un réflexe, et leur dit :

« Vous êtes Soviétiques? Vous êtes nos frères! Sachez-le, je suis un criminel. Jadis, j'ai médit de vous, mais j'étais dans l'erreur, je parlais de chose que je ne connaissais pas. Mes yeux se sont ouverts depuis lors... » Ses interlocuteurs le laissèrent parler, un peu surpris, pour lui apprendre enfin qu'ils étaient des Russes blancs, qui avaient quitté leur pays depuis longtemps...

Allongé sur sa couchette, le Père se mit à analyser ce qu'il avait dit. Le pensait-il réellement? Aucunement : « Je parlais sous l'impulsion d'une psychose d'angoisse et par habitude de répéter ce que j'avais entendu affirmer des milliers de fois. Si l'on appuie sur le bouton *Union soviétique* du robot, toute la litanie se dévide automatiquement. Plus de six cents millions de Chinois eussent fait de même en semblable occurrence — les enfants de huit ans comme les vieillards de quatre-vingt-dix ans [4]. »

La grande souffrance des intellectuels

Il a fallu les deux périodes exceptionnelles des « Cent Fleurs » et de la Révolution culturelle, pour que jaillissent beaucoup de

témoignages sur les souffrances des intellectuels. La méthode suivie par le régime est relativement humaine, puisqu'elle cherche à convertir et non à tuer. Mais convertir ainsi, n'est-ce pas risquer de tuer l'esprit?

La pression du groupe est telle que la quasi-totalité des intellectuels qui la subissent se repentent publiquement de leurs erreurs, et s'efforcent de retrouver « l'union avec les masses » — incapables de résister à l'écrasante culpabilité de l'isolement.

Pour des intellectuels chinois de formation occidentale, il est humiliant de constater qu'auprès des militants communistes, ils passent pour des ignorants. Les propagandistes, enchérissant sur l'enseignement du Maître, tournent en dérision les prétentieuses « spécialités » des intellectuels. Ils font circuler des anecdotes comme celle de l'oto-rhino qui se refusait à soigner l'oreille droite parce qu'il était spécialiste de la gauche. Le « médecin aux pieds nus », formé en trois mois, guérit plus sûrement que le spécialiste à œillères. L'ingénieur formé en six ans d'université a moins d'intuition, pour inventer une nouvelle technique, que l'ouvrier armé de la pensée-mao. Etc... Il est vrai que Chou En-lai et quelques autres sont d'un avis différent : « être rouge », soit; mais « être expert » importe davantage.

Des intellectuels qui ne trouvent pas insignifiant d'avoir acquis dans leur discipline des connaissances de niveau international, se trouvent désemparés quand ils doivent se conduire en écoliers devant des cadres du Parti, dont le niveau intellectuel leur paraît inférieur au leur. Ils admettent difficilement que la ferveur révolutionnaire d'un jeune paysan ou d'un jeune ouvrier soit plus haut placée, dans la hiérarchie des valeurs maoïstes, que le savoir le plus rare dans la discipline la plus abstruse.

Mais le pire des châtiments, pour un intellectuel, est encore de rester sans affectation. Se voir refuser, souvent sans deviner pourquoi, ni par qui, l'accès d'une fonction, ne pouvoir jouer de rôle ni exercer d'influence, c'est la plus désespérante des frustrations. Dans la Chine classique, un fonctionnaire-lettré privé de poste perdait beaucoup de son prestige, puisqu'il était éliminé de la compétition sociale pour une faute qu'on supposait grave; dans la République populaire, l'intellectuel rejeté par le système se demande en outre avec angoisse si cette oisiveté n'est pas le prélude à des sanctions encore plus sévères — ne fût-ce que la sanction de l'oisiveté.

« L'acupuncture, m'a déclaré un médecin, est bien nécessaire pour soulager les tensions nerveuses. Nous ne pratiquons pas les cures psychanalytiques et nous n'enseignons pas les doctrines du docteur Freud; mais nous dénombrons beaucoup de névropathies, surtout parmi les intellectuels en conflit avec eux-mêmes. »

Notre civilisation occidentale n'a pas le monopole des délabrements nerveux...

Certaines méthodes employées témoignent dans leur rudesse, comme tant de choses en ce pays, de la pérennité chinoise. Le Kuomintang y faisait largement appel, pour rééduquer les communistes. Washington a autorisé la publication d'une correspondance officielle prouvant, qu'avant 1944, le Département d'État était parfaitement informé de « l'existence de camps de *redressement de la pensée* dans au moins neuf provinces de la Chine du Kuomintang ». Dans ces camps, on « pratiquait la torture » et ceux qui avaient la bonne fortune d'en réchapper, demeuraient « généralement brisés de corps et d'esprit [5] ».

Il est du reste remarquable que l'Occident ne se soit jamais formalisé de l'existence des travaux forcés sous le Kuomintang : de nombreux observateurs étrangers ont vu de leurs yeux dans la campagne, avant 1949, des paysans attelés les uns aux autres, comme des bêtes, par des cordes nouées autour du cou, marchant courbés sous le fouet de policiers ou de militaires, comme jadis les galériens ramaient sous la menace des gardes-chiourme. Nul ne s'émouvait de l'existence de ces millions de paysans-serfs, de condamnés aux travaux forcés, ou autres victimes de l'oppression, sous un régime qui était l'allié des démocraties occidentales.

Des paysans semblables, parce qu'ils ne se sont pas pliés à la dure mécanique du système maoïste, peuplent aujourd'hui les camps de travail. La plupart sont encore trop peu évolués pour s'échapper, voire pour s'étonner. Ils acceptent sans mot dire des châtiments équivalents à ceux que les générations précédentes ont subis des régimes antérieurs. De ce froid univers pénitentiaire, on ne peut sortir que par une porte : l'acceptation docile de la volonté collective, l'adhésion à la pensée-mao, une production accélérée. Alors, pourquoi ne pas passer par cette porte?

Ces pratiques — celles du Kuomintang comme celles des communistes — reflètent une conviction, répandue en Chine bien avant qu'Alexandre n'entreprît ses conquêtes asiatiques. Il n'y a pas d'autre moyen d'assurer la survie du peuple que de le faire obéir : « Si la tête n'est pas rasée, la gale reparaîtra; si le furoncle n'est pas incisé, il continuera de grossir. Mais pendant qu'on inflige à l'enfant ces traitements, bien que sa mère le maintienne avec amour et tente de le calmer, il crie et pleure. Il ne comprend pas que la petite douleur qu'on lui fait subir aura pour résultat un grand bien [6]. »

Confucius voulait convaincre, car il croyait bonne la nature humaine; Han Fei-tzu voulait contraindre, car il la croyait mauvaise. Mao a fondu les deux inspirations en un système unique :

comme Confucius, il fait appel à l'adhésion intime de la conscience; mais sa méthode sans échappatoires a la rudesse de Han Fei-tzu.

2. — La rage de convaincre

L'Occidental, déjà prêt à admirer les impressionnantes réalisations du régime, reçoit cette obsédante pluie comme une douche froide : pourquoi éprouverait-on le besoin de tuer si souvent le passé et de glorifier si fort le présent, si la conviction s'imposait d'elle-même?

Nos interlocuteurs ont réponse à tout : exercice d'élocution comparable à celui qui permet aux interprètes *simultanés* de transmettre aussitôt leur traduction, sans adhérer à la pensée qu'ils adaptent.

A Shanghai, un interprète avait été prêté en renfort à la cohorte de nos accompagnateurs — aussi brutal qu'ils étaient fins. Au cours des visites, il m'empoignait rudement le bras, de temps à autre, pour me faire avancer plus vite. Quand je posais, sur le fonctionnement d'une usine ou la mise au point d'une machine agricole, une question qui laissait entendre que je n'étais pas entièrement convaincu de l'éclatante supériorité du système, il me rabrouait : c'est donc que je ne connaissais pas telle citation du président Mao, ou que j'avais oublié les conclusions de tel congrès du Parti communiste chinois. Traduites de sa voix gutturale, les explications données par les contremaîtres revêtaient la morgue de l'infaillibité... Mais sur un cerveau rétif, le dogmatisme peut produire l'effet inverse de celui qu'il recherche.

Si nos interprètes habituels étaient dans l'ensemble beaucoup plus nuancés, les responsables des Comités révolutionnaires, et particulièrement ceux qui étaient chargés de la « propagande de la pensée-maotsetung », paraissaient animés de la rage de convaincre. A la question rituelle qui met fin à tout exposé introductif (« nous serions heureux que vous exprimiez franchement vos critiques et vos suggestions »), comment répondre? N'est-il pas évident que le peuple chinois vit de mieux en mieux, mais au prix d'une terrible contrainte qu'aucun peuple nanti ne voudrait supporter? Que critiquer? Quelle modification de détail suggérer? Tout est à prendre ou à laisser.

Quiconque n'est pas avec le régime est contre lui. Au cours de la guerre civile, les dirigeants ont acquis une raideur, faute de laquelle ils n'auraient pas eu l'intraitable courage de vaincre. Toute pensée différente de la leur est suspecte à leurs yeux. Ils ressentent trop, encore, la vulnérabilité et les retards de leur pays, pour ne pas s'en

tenir à une doctrine implacable. L'effet le plus constant d'un système sans nuances est de pousser à un jugement sans nuances.

Un encadrement serré

Il est difficile d'affirmer que tout membre du Parti est convaincu, ou que tous les convaincus sont membres du Parti; pourtant, le militantisme constitue, dans un régime totalitaire, une bonne base de référence.

A Yenan, près de la première maison de Mao, un tableau fait ressortir la rapide croissance des effectifs du Parti communiste chinois d'un congrès national à l'autre *. Interrogé à brûle-pourpoint, le guide nous affirme que le nombre des adhérents s'élève à dix-sept millions — chiffre qui était déjà annoncé avant la Révolution culturelle.

A ces effectifs du Parti, il convient d'additionner les membres des forces armées et les forces de police — quatre millions —; les membres des milices et des troupes de réserve — vingt-cinq millions —; les syndiqués de l'industrie — une vingtaine de millions —; les syndicats non industriels alignent des effectifs voisins. La jeunesse scolaire, à l'âge de la plus grande malléabilité, se trouve placée, grâce à l'enseignement primaire, secondaire et supérieur, dans un conditionnement fort efficace; elle doit rassembler entre 120 et 140 millions de jeunes. Si l'on ajoute les membres des Jeunesses communistes, les gardes rouges et pionniers, les adhérents de la Fédération des Femmes démocratiques, et même si l'on retranche un pourcentage de 30 pour 100 correspondant au cumul de ces activités, on aboutit à un total de l'ordre de deux cents millions. *Environ un Chinois sur quatre, un homme de quatorze à quarante ans sur deux, appartiennent à l'une des diverses organisations d'encadrement placées sous l'influence immédiate de la hiérarchie communiste, et sont quotidiennement mobilisés en faveur du régime.*

Même si le Parti et les syndicats ont été fortement secoués par la Révolution culturelle, tous les activistes des organisations de masse, entre lesquelles se ramifie l'action du Parti, se sentent requis pour bâtir le socialisme; ils se comportent comme des soldats de Mao. En outre, les candidats à l'entrée dans le Parti, placés en stage de « mise à l'épreuve », sont probablement très nombreux. Au total, il semble bien que Mao et son gouvernement puissent compter sur l'appui de la moitié des Chinois dans la force de l'âge, activistes hiérarchisés en plusieurs niveaux, chacun encadrant le suivant.

---

* En 1921, pour le créer, ils étaient 12, à Shanghai, au 1er Congrès. En 1922, au 2e Congrès, 195. En 1923, au 3e, 420. En 1925, au 4e, 950. En 1927, au 5e, 57 300. En 1928, au 6e, après les massacres, notamment de Shanghai, ils étaient tombés à 40 000. Mais au 7e, en 1945, l'effectif avait bondi à 1 210 000.

En outre, les jeunes pèsent lourd dans la balance démographique. Plus de trois cents millions de Chinois ont moins de vingt ans. C'est à eux d'abord que parle le régime. « Politique d'abord »; mais aussi, « jeunesse d'abord » : telles sont les pensées maîtresses. Ceux qui regrettent l'ancien régime sont trop peu nombreux, trop noyés dans la masse, trop entourés de suspicion et de menaces, pour constituer une force d'opposition.

Conditionneurs en même temps que conditionnés, les membres du Parti, de l'armée et des diverses organisations de masse répètent avec d'autant plus de conviction ce qu'on leur a appris, qu'on cultive en eux le conformisme. Ils n'ont jamais lu d'autres journaux que *Le Quotidien du Peuple*, le journal provincial ou le journal d'entreprise — à peu près aussi frondeurs que des bulletins paroissiaux. Ils n'ont jamais entendu d'exposé idéologique qui ne fût « contrôlé » par un commissaire politique, un membre d'une « équipe de propagande de la pensée-mao » ou autres anges gardiens, chargés de veiller à « la ligne ». Pas une information ne leur parvient qui n'ait été filtrée par *Chine Nouvelle*, Hsin Hua *. S'il leur arrive de capter à la radio des informations en chinois en provenance de Formose, de Hong Kong et de Tokyo, elles sont trop éloignées de leur univers pour ne pas se heurter en eux à un épais barrage d'incompréhension; ou à un réflexe de peur : ils sont contraints de *cacher* les informations ou idées qui leur parviennent de temps à autre, si elles ne sont pas orthodoxes.

Les gardes rouges de 14 à 20 ans, les petits gardes rouges de 8 à 14 ans, pourraient-ils échapper à cet envoûtement? Dans la générosité de leur âge, pourraient-ils résister, quand on leur enjoint de « livrer leur cœur », quand on leur fait prononcer des serments rituels, aux termes desquels « leur cœur ne bat que pour le président Mao, lumière de leur vie »?

Les adultes les plus dégourdis, qui seraient tentés de taxer d'infantilisme cette propagande, n'ignorent rien des risques qu'il courraient en la contrecarrant. Les intellectuels sont priés de se souvenir qu'ils doivent *apprendre* des ouvriers et des paysans et non leur *enseigner*.

Il arrive à un Occidental de sourire devant la puérilité des méthodes d'émulation : le tableau d'honneur affiché à l'entrée de l'usine, le billet de satisfaction qui sanctionne l'ardeur au travail, les photos des travailleurs les plus méritants apposées sur le journal mural, le foulard rouge autour du cou des plus zélés, le drapeau

* Les grands dirigeants, et même les couches intermédiaires dans le Parti, sont au contraire très informés de ce qui se passe en Chine et dans le monde. Ils lisent des bulletins secrets — à plusieurs niveaux — d'un contenu fort différent de la propagande officielle.

rouge que l'ouvrier d'élite a seul le droit d'arborer sur sa machine-outil.

Le système fait fonctionner tous les ressorts de la psychologie populaire. Huit cents millions d'hommes sont ainsi non pas dirigés, mais persuadés, non pas commandés mais façonnés. L'organisation de la Chine ressemble à un réseau téléphonique indéfiniment ramifié, où tout aboutirait à un central dominé par une même volonté. Enserré dans ce réseau, l'individu peut difficilement échapper aux incitations qu'il reçoit, puisqu'il ne s'offre guère à lui d'autres possibilités.

L'extinction apparente de l'esprit critique

L'esprit de comparaison et de critique ne va pas sans inconvénient. Il rend les individus vulnérables : sitôt que s'effondrent les certitudes apprises, ils ne savent plus à quoi s'accrocher.

Dès avant mai 1966, les ambassades de Chine dans les rares pays occidentaux avec lesquels Pékin entretenait des relations prenaient des mesures sévères pour empêcher les contacts entre les rares étudiants chinois et leur environnement étranger. Au premier signal de la Révolution culturelle, ils furent tous rappelés.

A l'intérieur du rideau de bambou encore plus qu'à celui du rideau de fer, la méconnaissance du monde est si complète qu'on peut faire accepter jusque dans les universités de surprenantes simplifications. En 1955, à Kiev, une étudiante ukrainienne m'avait déclaré, à propos du film *Papa, maman, la bonne et moi*, pour lequel des files d'attente se formaient dans la rue : « Nous sommes très attirés par ce film, qui présente une peinture de la société capitaliste décadente, telle qu'elle existe en France. » Après avoir assisté à la projection d'un film tiré d'*Oliver Twist*, les étudiants chinois de l'université Peita paraissaient croire que l'œuvre de Dickens offrait un tableau typique de la société anglaise d'aujourd'hui. Ils accueillirent avec hauteur — peut-être une hauteur de commande — les affirmations selon lesquelles les choses avaient quelque peu évolué outre-Manche.

Entre 1964 et 1966, des professeurs français à Pékin devaient expliquer à leurs étudiants, d'après un manuel imposé, des textes sans aucun caractère littéraire, qui se bornaient à un énoncé dogmatique : « le capitalisme asservit le peuple », « les impérialistes sont des tigres en papier ». Un certain nombre pouvaient rester en accord avec leur conscience en répétant ces formules qui correspondaient à leur *credo*. D'autres se rebiffèrent. Plusieurs maîtres refusèrent de faire expliquer à leurs étudiants des textes où il était affirmé qu'en France, les enfants des classes laborieuses mangeaient rare-

ment à leur faim, et qu'à Paris, beaucoup d'ouvriers, incapables de payer un loyer, couchaient sous les ponts. Dès le début de la Révolution culturelle, tous les professeurs et étudiants étrangers furent renvoyés de Chine. Depuis lors, le français est enseigné par des maîtres chinois, qui ne songent pas à s'élever contre des détails que des Occidentaux jugeraient tendancieux.

Quelle différence entre l'endoctrinement du peuple chinois par le régime maoïste, du peuple russe par le stalinisme, du peuple allemand par le nazisme? Il faut bien reconnaître que les techniques sont voisines : parti unique, jeunesse embrigadée, culte du chef providentiel, mise en condition de l'opinion, téléguidage généralisé. Qui a vu défiler la *Hitler Jügend*, les *Komsomol* et les gardes rouges, qui a entendu hurler les haut-parleurs nazis, soviétiques et chinois, ne peut honnêtement éviter le rapprochement. Dans les années 1934 à 1938, des Français distingués n'admiraient-ils pas Hitler d'avoir insufflé des raisons de vivre à une Allemagne mal gouvernée, rongée par le chômage et l'inflation? D'avoir su donner à tous le « plat unique »?

Il reste que, si les méthodes s'apparentent, les buts diffèrent. Du moins présentement. Les Chemises Brunes apprenaient que les Aryens devaient dominer les autres races, conquérir le monde, écraser les Juifs. Les dirigeants chinois se sont donné pour but de délivrer leur peuple de la misère, de l'asservissement féodal et de la domination étrangère. En attendant, diront les sceptiques, de conquérir le monde à la pensée-maotsetung et de revenir à l'univers sinocentriste, provisoirement suspendu depuis 1839?

3. — Les effets de l'embrigadement

Cette suggestion qui insensiblement devient sujétion, comment les Chinois s'en accommodent-ils?

Là encore, là plus qu'ailleurs, on ne peut se fier qu'à des apparences et formuler que des approximations. A en juger par les visages sereins des adultes et les mines réjouies des jeunes, on serait tenté de dire que les Chinois supportent, ou du moins paraissent supporter, aussi bien l'ablation de l'individualité, que l'organisme humain celle de l'appendice. Ouvriers ou paysans, employés de magasins ou laborantines, le Chinois et la Chinoise de moins de quarante ans sont des êtres sains et simples, monocordes et comme asexués, faisant à l'aube leur gymnastique dans la rue, pédalant par centaines, défilant par milliers et dépassant les normes, bien pensants, c'est-à-dire pensant selon la pensée-maotsetung. On dirait qu'ils n'en souffrent pas, mais goûtent les joies simples d'une vie austère.

Un valet de chambre de comédie

Mais à la longue, ne souffriront-ils pas d'être transformés en des êtres si dociles qu'à nos yeux d'individualistes, ils passeraient pour des robots? Cette austère vertu ne les étouffera-t-elle pas? L'entraînement à toujours dépendre des autres, l'habitude de ne pas prendre soi-même ses décisions, l'anxiété de ne pas paraître une copie conforme du modèle fourni n'entretiendront-ils pas un esprit de servilité et d'irresponsabilité?

Les illettrés apprennent à lire, mais à lire quoi? Et les lettrés? Depuis les premières années d'un régime auquel ils s'étaient souvent ralliés dans l'enthousiasme, ils se sont trouvés acculés à un choix : s'aligner sur la pensée du Parti, ou se résigner à l'écrasement. Dans la raréfaction des sources de pensée, jamais la Russie stalinienne ni l'Allemagne hitlérienne n'étaient arrivées à un tel degré.

Évolués ou non, les Chinois ne souffrent-ils pas d'entendre débiter à longueur de journée les disques qui se mettent à tourner dès qu'on presse le bouton approprié? S'habituent-ils à être eux-mêmes transformés en disques? N'est-il pas vraisemblable qu'ils ne se résignent à être ainsi traités que temporairement, par patriotisme, parce que les contraintes représentent un moindre mal? Mais qu'elles leur seront intolérables lorsque la patrie cessera d'être en danger?

En octobre 1966, en Union soviétique, au soir d'une journée passée avec des savants, un mathématicien qui avait fait des études en France me déclara dans un français irréprochable, après un toast, pourtant banal, que je venais de prononcer : « Quelle joie pour nous d'entendre un discours qui ne rabâche pas des formules toutes faites, comme ceux que nous entendons ici ! Vous citez les auteurs ou les souvenirs qu'il vous prend fantaisie d'évoquer. Vous ne craignez pas la surveillance ou les sanctions. Quelle joie... et en même temps, quelle tristesse pour nous, à qui est interdite la liberté de la culture et de l'expression ! » Il me serra la main avec effusion. A la fin de la soirée, quand nous nous quittâmes, il me retint à nouveau longuement la main, sans un mot, et me regarda avec des yeux embués de larmes. Ce sont des images qui ne s'effacent pas de la mémoire.

Ce goût de la liberté, aucun Chinois ne nous l'a formulé, après les allocutions qui ponctuaient chaque journée de notre voyage. Mais les regards de nos accompagnateurs, une gêne certaine qu'ils laissaient percer en constatant qu'un chef de délégation occidental avait le loisir de s'exprimer sans texte, alors que les toasts portés par les dirigeants des Comités révolutionnaires étaient soigneusement rédigés de la première à la dernière ligne, nous parurent parfois éloquents. Tandis qu'ils traduisaient des allocutions en forme de slogans ou des réponses *à côté*, nous crûmes percevoir des silences

qui ressemblaient à un trouble; peut-être, à un désaveu muet des déferlements de propagande auxquels ils étaient eux-mêmes contraints de contribuer. Mais le silence des Chinois est au moins aussi imperméable que leur rire.

Constater l'absence d'alternative incite à se résigner. Le Kuomintang? Trop méprisé pour que personne croie son retour possible. La démocratie à l'occidentale? Qui s'imagine qu'elle parviendrait à maîtriser cette immense population et à en surmonter l'inertie? *Aucune* autre solution n'est en vue, pour un Chinois aimant sa patrie, ou simplement souhaitant vivre le moins mal possible, que de s'accommoder du régime et d'y trouver son propre équilibre. Les Chinois qui réfléchissent ne sont peut-être pas enthousiastes; ils semblent pourtant plus portés à s'adapter sans illusion qu'à se révolter sans espoir.

Mais comment savoir? Il ne faut pas sous-estimer la capacité de dissimulation des Chinois. Leur goût de la comédie est proverbial. On ne peut jamais apprécier exactement la part de feinte ou de jeu dans leur comportement.

Les Occidentaux qui ont bénéficié des services d'un domestique chinois sont intarissables sur ses dons de metteur en scène et d'acteur. La femme d'un diplomate français m'a conté qu'à Pékin, quelque temps avant la Libération, son valet de chambre chinois avait un jour revêtu des haillons. C'était une semaine avant la fin du mois. La maîtresse de maison finit par comprendre qu'il avait besoin d'une avance; mais il ne se serait pour rien au monde humilié à la demander. Il prit ensuite l'habitude de cette sollicitation déguisée. Dès que l'avance lui était accordée, il remettait ses vêtements ordinaires; ainsi de suite chaque mois.

Pendant la Révolution culturelle, les domestiques chinois des diplomates occidentaux venaient manifester, en tendant le poing, devant l'ambassade au service de laquelle ils se trouvaient. Le lendemain, ils expliquaient gaiement qu'ils avaient eu des « obligations » à l'extérieur et qu'ils en auraient encore. Ces « obligations » variaient, mais étaient planifiées : un matin, l'ambassade de Yougoslavie, l'après-midi, l'ambassade de Grande-Bretagne. Bien entendu, la manifestation était un mouvement spontané des « larges masses populaires ».

Le plus génial des metteurs en scène n'est-il pas Mao lui-même? Il a su amener huit cents millions de Chinois à jouer leur propre rôle, jusqu'à ne plus se rendre compte qu'ils jouent.

Le devoir de méfiance

L'habitude inculquée aux Chinois de dénoncer mutuellement leurs fautes, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'ils l'appliquent à leurs

relations avec les étrangers. Tout citoyen chinois sait qu'une rencontre personnelle avec un étranger devient répréhensible si elle sort du cercle des relations officielles; et tout dialogue clandestin est passible des peines les plus sévères. Ce sont souvent de tels contacts, ou du moins leur soupçon, qui sont à l'origine des arrestations des Chinois.

Les difficultés des rapports humains ne doivent pas être seulement mises au compte des barrières de la langue ou de la race. Au-delà d'une amabilité souriante, qui reste souvent de commande, les Chinois sont mis en garde contre les confidences par l'ubiquité de la surveillance.

La méfiance envers l'étranger n'est-elle pas, somme toute, assez justifiée, alors que le peuple chinois, entouré d'adversaires, vit dans la hantise de l'espionnage? Qui peut nier que les avions-espions « U 2 » stationnés au Japon, récemment relayés par les satellites-espions, ont survolé le territoire chinois en tous sens et pris des millions de photos? Que la C.I.A. a installé un réseau d'espionnage à Hong Kong et Macao, avec de nombreux prolongements sur le territoire chinois? Que des espions du Kuomintang, à partir des petites îles situées le long des côtes chinoises, s'introduisent fréquemment en Chine méridionale, transportés par des bateaux nationalistes qui circulent sous la protection des unités navales américaines?

Un « long nez » ne peut passer inaperçu. Il est un espion en puissance. Dans une cohue de plusieurs milliers de Chinois, à la sortie d'un théâtre ou d'un stade, on le reconnaît aussitôt. L'attitude des passants à son égard reste toujours ambiguë : ils peuvent virer à tout instant aux vivats ou à la colère.

Accepter de recevoir un cadeau d'un étranger, ce serait reconnaître que les relations avec lui ont pris un tour personnel; ce serait en outre avouer qu'on désire s'approprier un objet, alors que le système enseigne à se désintéresser de toute propriété. « Ne m'offrez rien pour Noël », disait, suppliante, à une femme de diplomate occidental, à la veille de la Révolution culturelle, sa maîtresse de chinois; après 1966, il est même devenu tout à fait impossible qu'un particulier chinois reçoive un Occidental à son domicile.

La mission Bettencourt, arrivée en juillet 1970 avec des vases de Sèvres, les remporta sans les déballer : elle avait cru comprendre qu'ils ne seraient pas acceptés. Si nous obtînmes de pouvoir offrir des médailles d'argent ou de bronze gravées à l'effigie de l'Assemblée nationale, à Pékin comme présent d'arrivée, à Canton comme cadeau d'adieux, ce fut sous couvert de l'anonymat : on nous prévint qu'aucun de ceux à qui nous les remettions ne les garderait pour lui, mais qu'elles seraient remises à l'organisme dont ils dépendaient — Comité permanent de l'Assemblée populaire, service du

Protocole du ministère des Affaires étrangères. En va-t-il autrement dans les communautés religieuses de la chrétienté? Le seul moyen d'exprimer sa gratitude à la bonne sœur qui vous a soigné n'est-il pas d'offrir des fleurs pour la chapelle? Il est vrai que les religieux ont eux-mêmes choisi leur vocation : nul n'a fait en leur nom vœu de pauvreté...

Un Chinois qui s'est laissé aller à un mouvement de spontanéité se rétracte bien vite, à la suite d'une intervention qui reste presque toujours impossible à situer. Un universitaire chinois, avec qui un diplomate occidental avait eu plusieurs conversations instructives, fait semblant de ne plus le reconnaître. Un guide, auquel ses supérieurs ont sans doute reproché d'avoir trop sympathisé avec l'étranger qu'il accompagnait, reste impassible en le croisant sur un trottoir, et concentre dans son seul regard toute la sympathie qu'il est obligé de cacher sur sa figure; tel Legrandin qui, se promenant en compagnie de la duchesse de Guermantes, et ne voulant pas avoir l'air de reconnaître un passant rencontré, montrait « une prunelle énamourée dans un visage de glace ».

Mais, encore et toujours, aucun Occidental ne peut prétendre avoir sondé les reins et le cœur des Chinois. Derrière leur silence imperméable ou leur sourire ambigu, c'est la *terra incognita*. L'Occidental qui croit *savoir* me paraît suspect. Le conformisme des Chinois qui s'adressent à des visiteurs étrangers est confondant. Comment préjuger de ce que cette façade recouvre?

Au demeurant, existe-t-il un autre moyen que la claustration volontaire, pour se protéger contre les ravages que produit le heurt de civilisations trop différentes? Abritée du reste du monde, la Chine avait pris un retard dans son évolution économique et technologique; elle ne pouvait retrouver un équilibre qu'au prix d'une révolution; pour assurer le succès de cette révolution, elle devait accentuer son isolement; demeurant isolée, elle risque de voir son retard se recréer.

En Union soviétique, des théoriciens lucides comme Liberman, Trapeznikov ou Sakharov, ont compris le danger mortel couru par l'économie dans l'air raréfié où elle s'était confinée. Mais les remèdes qu'ils proposent — concurrence et profit — s'avèrent inapplicables dans un système fondé sur des principes radicalement contraires. La Chine parviendra-t-elle à échapper aux cercles vicieux dans lesquels toutes les autres nations communistes se sont enfermées, sans qu'aucune ait jamais pu vraiment en sortir?

Chapitre XXIV

Les fugitifs de Hong Kong et de Macao

Les « nageurs de la liberté »

Un saignement de nez ne fait peser sur l'organisme aucune menace immédiate; mais s'il se renouvelle souvent, il peut constituer un symptôme inquiétant. La Chine populaire souffre d'un phénomène de cet ordre, mal connu en Occident, insoupçonné même de la plupart de ceux qui font profession d'observer la vie des sociétés contemporaines.

Chaque mois, des milliers de travailleurs, d'intellectuels, de cadres, de techniciens franchissent clandestinement la frontière de Hong Kong * pour « choisir la liberté ». Dans la colonie britannique, ils trouveront, sous l'aile du « capitalisme », des situations cinq à dix fois plus lucratives que celles qui leur sont offertes en Chine populaire; ils y trouveront aussi une atmosphère de liberté, dont les intellectuels occidentaux négligent parfois l'attrait parce qu'ils en jouissent, à la manière de Sénèque qui méprisait les richesses mais en les possédant.

L'évolution des chiffres a de quoi préoccuper les autorités chinoises. La population de Hong Kong s'élevait à six cent mille habitants au lendemain de la seconde guerre mondiale; l'exode provoqué par la guerre civile l'avait fait passer à un million sept cent mille habitants au moment de la proclamation de la République populaire, en 1949. Elle est passée à plus de quatre millions en vingt-quatre ans. En dehors de l'accroissement naturel et de l'immigration en provenance de la « Chine d'Outre-Mer », par exemple d'Indonésie, cet accroissement provient de l'arrivée de réfugiés de Chine continentale.

Leur flux, qui s'établit sur une période de vingt-quatre ans à une moyenne de plus de cinquante mille par an, varie en fonction de la situation intérieure en Chine. Le courant, très fort dans les années qui ont suivi la Libération, s'était progressivement amenuisé jusqu'en 1960. Il reprit de l'ampleur en 1961 et surtout 1962, après les

---

* Je n'évoquerai ici que les fugitifs de Hong Kong, dont j'ai eu l'occasion d'étudier le cas de plus près. Mais on pourrait, semble-t-il, présenter des observations semblables à propos des Chinois qui s'évadent vers la colonie portugaise de Macao, ou vers les petites îles du littoral contrôlées par le gouvernement de Taipeh.

mauvaises récoltes qui coïncidèrent avec l'échec du « Grand Bond en avant ». Puis il diminua, pour s'enfler en 1966, avec les débuts sanglants de la Révolution culturelle. Ensuite, le flot s'était tari : 11 000 en 1967, 14 000 en 1968, 7 000 en 1969, 8 000 en 1970 *.

Soudain, en 1971, l'afflux a repris, passant de la moyenne de 650 par mois en 1970, à 1 500 en avril 1971, 3 000 en mai, 4 000 pendant chacun des mois de l'été 1971 à l'été 1973. C'est-à-dire les chiffres les plus élevés depuis 1962.

Certes, ces estimations sont approximatives; et elles demeurent faibles : elles représentent moins de 7 émigrants par an pour 100 000 Chinois, alors que 35 Italiens pour 100 000, 40 Anglais, 50 Allemands, émigrent chaque année vers les États-Unis. Mais elles ne sont pas négligeables; elles ont de quoi intriguer. Mal bénin, ou signe d'un mal profond?

Non des émigrés, mais des fugitifs

Edgar Snow s'est donné beaucoup de mal pour établir qu'il s'agissait là d'une vieille habitude [1]. Pour les habitants de la province du Kwangtung, qui compte 50 millions d'habitants — autant que la France —, le territoire de Hong Kong et la presqu'île de Kowloon ne seraient pas une terre étrangère, mais une simple extension du domaine cantonais, ce qu'ils étaient avant la guerre de l'Opium. Depuis des temps fort anciens, la population trop dense des villages des Trois Rivières [2] avait pris l'habitude de se répandre sur la presqu'île de Kowloon ou autour d'elle, dans des sampans. On y exportait des enfants, comme une sorte d'assurance, y compris des jeunes filles-esclaves, qui envoyaient encore de l'argent chez elles quand elles étaient devenues grand-mères. Le delta de Canton serait la Sicile de la Chine. Quand la province du Kwangtung est touchée par la sécheresse ou par les inondations, le réflexe naturel des populations est de rejoindre la colonie britannique, dont presque tous les habitants sont d'origine cantonaise, plutôt que de déménager vers le Nord, où leur dialecte n'est pas compris et où ils ont de la peine à s'acclimater au froid.

La démonstration un peu laborieuse de Snow est-elle tout à fait convaincante? Il ne s'agit pas d'une émigration, mais d'une fuite périlleuse. Pourquoi cet afflux permanent qui, au lieu de diminuer, s'est accru après que les derniers remous de la Révolution culturelle se furent apaisés? Les réfugiés, non seulement ne meurent

---

* D'après les autorités britanniques. La plupart des fugitifs se gardent bien de signaler leur arrivée. Les amis ou parents qu'ils ont déjà sur place les hébergent et leur trouvent du travail. L'évaluation est obtenue en quintuplant le nombre des réfugiés interceptés à leur arrivée par la police britannique.

plus de famine, mais, le plus souvent, *ne sont même pas sous-alimentés*. S'ils ont faim à leur arrivée, c'est qu'ils ont attendu au moins une journée le moment propice pour tenter le franchissement de la frontière. L'idéologie ne paraît pas plus jouer de rôle dans leur fuite que la malnutrition. Ils ne se réclament d'aucune autre doctrine que le communisme. Ils n'ont que rarement à la bouche des propos critiques à l'égard du président Mao. Aucun d'entre eux ne cherche à gagner Formose, ni ne s'intéresse à Chiang Kai-sek*. Le Kuomintang s'efforce par ses émissaires de les prendre en mains, mais ils résistent à ces tentatives. Alors?

Au péril de leur vie

Les candidats à la fuite paraissent beaucoup plus nombreux que ceux dont la tentative réussit. En mai 1962, les autorités communistes de la province du Kwangtung ouvrirent brusquement les portes à quiconque désirait se rendre à Hong Kong. La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. Des cohortes d'émigrants envahirent la colonie, piétinant les barbelés, submergeant les gardes-frontières anglais. En quelques jours, soixante-dix mille réfugiés environ avaient pénétré dans le territoire britannique, avant que les protestations de Londres auprès du gouvernement de Pékin eussent endigué le flot. La plupart d'entre eux furent refoulés quelques jours plus tard. Les gardes chinois les admirent de nouveau et les persuadèrent de rentrer chez eux. Pékin avait-il voulu faire un « test », pour mesurer la propension des Chinois au départ, ou l'hospitalité du monde occidental envers des pauvres, affamés et sans compétence? Ou ôter aux habitants de la région frontalière l'envie de partir clandestinement, en leur montrant, une bonne fois pour toutes, que « le capitalisme ne voulait pas d'eux »? Ou encore résoudre provisoirement les problèmes de ravitaillement, dus à la mauvaise récolte de 1961, qui faisait le plus cruellement sentir son effet à la veille de la soudure?

Cette brusque hémorragie constitue, sur le désir des Chinois de quitter leur pays, un premier indice préoccupant.

On peut en conclure que des millions de Chinois émigreraient s'ils le pouvaient.

Un second indice, plus significatif encore, est fourni par la politique inverse : depuis 1962, les autorités chinoises ont rendu le franchissement de la frontière presque impossible. Les fugitifs ne parviennent plus à Hong Kong qu'au péril de leur vie.

---

* Les fugitifs qui gagnent les îles côtières finissent en général par aboutir à Formose, dont dépendent ces îles; mais c'est simplement par commodité.

La ligne barbelée, étayée de miradors, que l'on voit quand on prend le train de Canton à Hong Kong, est gardée par un cordon militaire. Presque personne ne parvient à passer en fraude la frontière terrestre; de temps à autre, on entend claquer des coups de feu. On a signalé quelques cas de Chinois qui arrivaient dissimulés dans des wagons de choux ou de porcs; ils risquent fort de se faire prendre. Certains se glissent dans des bateaux de passeurs, les « *snake boats* ». Ce sont des cas isolés.

Presque tous les transfuges traversent la nuit, à la nage, l'une des deux baies qui flanquent la colonie britannique, *Deep Bay* aux confins Nord-Ouest, ou *Mir's Bay* aux confins Nord-Est. Le bras de mer le plus étroit mesure trois kilomètres. Les courants sont puissants. Des filets métalliques ont été tendus par la marine chinoise en travers des deux baies, qui sont surveillées par de nombreuses jonques armées. Au cours de l'hiver 1970-1971, le froid a fait périr plusieurs centaines de fugitifs. Un matin de novembre 1970, on découvrit une soixantaine de cadavres qui avaient été rejetés par la mer sur les plages de Hong Kong. Ceux-mêmes qui réussissent à forcer le barrage se tailladent souvent bras et jambes sur des bancs d'huîtres; le sang qui s'échappe de leurs blessures attire les requins. Pour arriver à franchir tant d'obstacles, il faut être un athlète. Aussi les fugitifs sont-ils le plus souvent des garçons ou des filles de dix-huit à vingt-cinq ans, qui ont passé des mois, sur les traces du président Mao, à s'entraîner dans les piscines ou les lacs, avant de tenter l'aventure. Le Grand Timonier n'avait probablement pas imaginé cette conséquence indirecte de sa célèbre performance.

Des contre-mesures insuffisantes

Depuis la Révolution culturelle, les autorités chinoises ont encore accru leurs efforts pour décourager toute tentative d'évasion. Une campagne est menée depuis 1970 dans les districts avoisinant Hong Kong et Macao, pour mettre en garde la population contre les dangereux miroirs aux alouettes de ces villes, sinistres exemples de pourriture capitaliste et de décadence colonialiste. Un large écho a été donné à la mort dramatique des fuyards de l'hiver 1970-1971. Des peines très sévères sont prononcées contre ceux qui échouent dans leur tentative d'évasion ou contre ceux qui les aident. Les paysans des environs subissent un entraînement pour aider les patrouilles à traquer les fugitifs.

On a su à Hong Kong que des groupes de jeunes gens, cachés derrière des rochers aux abords de la côte, avaient été ainsi découverts par les chiens policiers et fusillés sans autre forme de procès. Il est probable que les autorités chinoises font en sorte que le bruit

s'en répande aussi du côté continental. Ceux qui ne sont pas abattus sur place sont condamnés à l'emprisonnement ou au « redressement ». La tentative d'évasion est une des sources de recrutement des camps de travail forcé.

Pourtant, en dépit de dangers mortels et d'une forte probabilité de capture, le nombre des réfugiés, non seulement se maintient, mais *augmente*. Pourquoi? Alors que l'alimentation des Chinois est de plus en plus correctement assurée, que les conditions matérielles de leur vie se sont sensiblement améliorées, et qu'une détente s'est fait sentir dans le climat politique et social, après le délire de la Révolution culturelle?

Ceux des fugitifs qui se font officiellement reconnaître par les autorités de la Colonie *, sont aussitôt pris en charge par maints organismes privés ou publics, comme le *Service des réfugiés* de l'O.N.U., le *Social Welfare Department*, l'*International Social Service* ou l'*International Rescue Committee*. On les incite discrètement à raconter leur vie. Ces entrevues constituent une des meilleures sources d'information qui existent sur l'état d'esprit de la jeunesse chinoise. Si la majorité de ces jeunes gens sont des paysans et ouvriers, un certain nombre sont de jeunes intellectuels, étudiants, techniciens, anciens gardes rouges déçus.

De troublants témoignages

Le moral des jeunes citadins que l'on envoie effectuer un « retour à la terre » semble fréquemment mauvais. Après avoir acquis un bagage intellectuel, ils sont humiliés de se voir ravalés au rang de repiqueurs de riz. Ils ont le sentiment de perdre la face; ce qui est encore plus grave en Chine qu'ailleurs. Certains avouent qu'ils avaient espéré qu'au cours de leur stage rural, on leur donnerait un rôle de commandement, ou des responsabilités dans les rouages locaux du Parti; ce qui enrichirait leur dossier quand ils retourneraient en ville, surtout pour essayer d'entrer à l'Université. Or, ils ont constaté que les cadres paysans, se méfiant d'eux, les confinaient dans des besognes de simples manœuvres. Ils craignent de devoir rester paysans à perpétuité, pour ne jamais reprendre leurs études ni revenir dans leur ville. Ainsi sont-ils poussés à fuir un régime qui ne reconnaît pas leurs mérites. Encore ont-ils eu la chance d'être affectés à la province du Kwangtung. Car, pour rendre ces désertions plus difficiles, les autorités raréfient le nombre des

* Cette catégorie, rappelons-le, est considérée, d'après les sondages britanniques, comme formant en moyenne la cinquième partie de ceux qui parviennent à passer.

jeunes citadins envoyés en stage dans les régions côtières. Déjà, il est très difficile de s'enfuir, quand on vit à proximité de la frontière; c'est à peu près impossible, quand on en est éloigné : un individu en situation irrégulière est rapidement repéré, ne serait-ce que parce que son permis de séjour — réclamé en toute occasion — n'est pas en ordre.

Ingénument, certains techniciens s'avouent fascinés par les hauts salaires de Hong Kong. La plupart se contentent de dire qu'ils ont été attirés par la rumeur, répandue parmi les jeunes Chinois, qu'on est bien accueilli, qu'on trouve aisément du travail, qu'on vit mieux qu'en Chine, qu'on est délivré de la peur. De fait, les autorités britanniques, moins embarrassées par l'arrivée des réfugiés qu'elles ne le furent pendant les premières années de la République populaire, les accueillent actuellement avec faveur, puisqu'ils alimentent en jeunes techniciens et en ouvriers qualifiés une économie en pleine expansion. C'est tout bénéfice pour la Colonie, qui reçoit des jeunes puissamment *motivés* pour y bien travailler, alors que la Chine a entièrement assumé la charge de leur formation.

La situation des réfugiés de Hong Kong ne peut guère être comparée qu'à celle des réfugiés d'Allemagne de l'Est, de Pologne ou de Tchécoslovaquie, qui ont franchi les barbelés au péril de leur vie. Il ne paraît pas sérieux de les assimiler à des émigrés obéissant à une tradition de pays pauvres. Ce ne sont plus, comme après 1949, des bourgeois ou des intellectuels ayant perdu fortune ou rang. Ce ne sont pas non plus des exilés de la misère. Ce sont des jeunes gens d'origine le plus souvent modeste, pleins de force et de santé.

Bien qu'ils n'aient pas connu d'autre régime et qu'ils ne manquent pas du nécessaire, ils semblent ne pouvoir supporter la pression sociale, l'absence de perspectives de promotion individuelle, l'intolérance politique et religieuse. Ils devinent obscurément un autre type de société, où ils espèrent améliorer leur condition.

Le taux actuel — un Chinois qui s'enfuit chaque année pour quinze mille qui restent — est statistiquement négligeable; mais la part de vérité humaine qu'il représente est sûrement supérieure. N'attachons pas aux réfugiés l'importance démesurée que leur donnent les *China Watchers* qui les guettent à l'arrivée, le stylo à la main, pour *rewriter* leurs aventures à l'intention du public américain, japonais ou formosan. Reconnaissons qu'ils apportent un témoignage troublant, sur lequel il ne serait pas honnête de fermer les yeux.

Comme est troublante aussi la fuite de Lin Piao et de ses huit compagnons pour Moscou, c'est-à-dire pour la Mecque d'une idéologie « révisionniste », que le successeur désigné de Mao avait lui-même vilipendée avec tant de passion depuis les débuts de la Révolution culturelle...

Chapitre XXV

La fragilité du régime

Le jour du premier banquet offert en notre honneur — par l'Assemblée nationale populaire, dans le Palais du Peuple —, j'interrogeai le chef du protocole du ministère des Affaires étrangères chinois. A qui devais-je porter un toast : Mao? Lin Piao? Chou En-lai? Il me répondit : « Le président Mao et le premier ministre Chou En-lai, naturellement; et aussi le président Kuo Mo-jo, si vous voulez. Mais Lin Piao, non, ce n'est pas nécessaire*. » Je ne pris pas garde outre mesure à ce détail, tout en le notant le soir même. Il fallut exactement un an pour que les dirigeants actuels confirment l'élimination du « plus proche compagnon d'armes » de Mao. Et encore ce fut à des visiteurs étrangers** : les masses chinoises, elles, en étaient encore réduites à la simple constatation qu'on ne parlait plus du « successeur désigné » — comme s'il n'avait jamais existé. A moins que cette constatation ne fût doublée par la rumeur : ce qui est bien difficile à savoir, notre connaissance du comportement de l'opinion chinoise étant voisine de zéro.

Les révolutions de palais : permanence et secret des conflits

Cet épisode révèle deux caractéristiques fondamentales du régime politique chinois : la permanence des conflits entre les dirigeants, et le mystère dans lequel ces conflits se déroulent et se résolvent.

De la Chine, Marx disait qu'« empire oriental typique », elle était marquée par « l'immobilité de la structure sociale et l'incessante instabilité du personnel de la superstructure politique[1] ». A ce compte, la Chine est restée le plus typique des empires orientaux : si sa structure sociale cherche à atteindre, à force d'uniformité, un certain degré d'immobilité, le personnel politique est en mouvement perpétuel.

---

* C'était le 16 juillet 1971 : le soir même du jour où avait été annoncée la visite de Nixon à Pékin.

** Au ministre des Affaires étrangères français, Maurice Schumann, et au Premier ministre de Ceylan, Mme Bandaranaike. Mao regretta sans doute la parfaite discrétion de Maurice Schumann. Quelques semaines plus tard, une interprète révéla à des journalistes yougoslaves, en feignant de se demander si elle ne commettait pas une grave faute professionnelle, cette confidence de Mao à Maurice Schumann, lequel avait eu le tort de la garder pour lui...

C'est volontiers en présence de la Cour que l'empereur faisait jadis couper les têtes de ses ministres *. Après d'obscures intrigues de sérail, qui se déroulaient « derrière un rideau », chaque courtisan était alors transformé en témoin. Le jeu périlleux du pouvoir, bien que réservé à quelques-uns, débouchait sur une représentation publique. Aujourd'hui, la loi du silence est plus implacable encore : jusqu'au bout, les pires adversaires la respectent; même les vaincus, ou les victimes, n'en appellent pas au jugement du peuple, ou de l'histoire. Le silence retombe sur les révolutions de palais. A Pékin, la roche Tarpéienne est dans le Capitole.

Quel roman noir, et dissimulé sous quelle noire fumée, forme la chronique des éliminations successives! Comme dans tous les autres régimes communistes, la purge est un produit du système et une condition de sa survie. La règle qui s'impose à tous, à l'intérieur du Parti, c'est celle d'un règne idéologique : l'idéologie ne peut admettre des conflits qui seraient seulement personnels. Il faut traduire, dans le vocabulaire d'un univers rationnel, les luttes des dirigeants pour le pouvoir. On condamne des *tendances*, affublées de noms vagues — « déviationnisme », « gauchisme », « révisionnisme » — avant d'éliminer des *hommes*, et pour les éliminer. Si l'on y parvient, on peut aussi se dispenser de nommer les « criminels » : ils se sont effacés derrière leurs « crimes ». Quelques-uns seulement, échappant à l'élimination physique, sont devenus les symboles vivants ** de leur propre flétrissure : le maréchal Peng Teh-huai, le président de la république Liu Shao-chi. D'autres sont brusquement et inexplicablement relevés de leur disgrâce ***.

Le risque d'auto-destruction du régime

Cette confusion permanente de ce qui est conflit de personnes et conflit d'idées est-elle une force ou une faiblesse du système maoïste?

Une grande force : car on peut toujours donner aux masses, et même au grand nombre des semi-initiés (cadres, militants, propagandistes), l'illusion de l'unité et de la solidité — ce qui, à coup sûr, contribue à l'unité et à la solidité. A travers des termes imprécis

---

* A moins que les ministres ne fussent admis, dans le secret de leur résidence ou de leur prison, à « la grâce du suicide ».

** Au moins pour un temps, en tout cas on l'espère.

*** Mais ces revirements inattendus, comme le retour en grâce de Teng Hsiao-ping, limogé durant la Révolution culturelle avant de retrouver son poste de vice-premier ministre au printemps 1973, ne seraient-ils pas de nouveaux signes de la fragilité du régime? Des indices de révolutions de palais? Et peut-être des prodromes d'un désaveu du grand homme?

et interchangeables, on arrive toujours à donner l'impression que les chefs suivent la « ligne générale ». Peu importe que les dirigeants se déchirent et se mettent tour à tour sur la touche : le dogme reste intact. Le principe de l'infaillibilité du pouvoir est sauvegardé; il est même étendu — rétrospectivement, s'il le faut, par une reconstitution de l'histoire — à la totalité des actes et des propos de Mao Tse-tung. Au milieu de tant de bouleversements, quelle rassurante constatation! On peut se blottir à cette ombre tutélaire : on y est à l'abri de la menace.

Mais quelle faiblesse, en même temps! Derrière ce camouflage, et précisément parce qu'il est si efficace, les conflits personnels, les luttes de factions semblent s'exacerber. Les dirigeants sont probablement intoxiqués par l'ambiance idéologique dans laquelle ils vivent : toute divergence d'idées devient combat entre la vérité et l'hérésie. Rares sans doute sont les dirigeants assez maîtres de leur pensée, comme Chou En-lai, pour ne se laisser ni entraîner par leur propre langage, ni enfermer dans le dogmatisme qu'il sécrète.

On a appris que Lin Piao avait « conspiré » contre Mao Tse-tung et même « projeté de l'assassiner », soit en « bombardant la villa de Shanghai où résidait le Président », soit encore en « pilonnant au mortier le train dans lequel il voyageait ». S'il ne reculait pas devant ces méthodes dignes d'une cour féodale, c'est sans doute que, nouvel Oufkir, il pensait pouvoir, ou bien camoufler l'attentat, ou bien, en quelques mois d'endoctrinement, présenter cet accident de la révolution comme une nécessité de l'histoire; mieux, ne révéler l'accident qu'après l'avoir transformé en nécessité *.

C'est peut-être aussi parce que, tel encore Oufkir, il refusait de suivre plus loin un chef auquel il s'était identifié au point d'en devenir l'homme de confiance exclusif et le légataire universel. Fallait-il qu'un compagnon, jugé plus digne de foi qu'aucun autre, eût le sentiment d'une impasse, pour en venir à cette résolution extrême!

En tout cas, la machination a fait long feu; une année de propagande, par cercles concentriques, a suffi pour que la mort ignominieuse du « meilleur disciple » de Mao puisse enfin être révélée aux masses. Elle ne sera plus un événement, un choc; elle sera devenue une morale. Mais une année aura été nécessaire : cette morale, Mao lui-même l'aura tirée dès l'été 1971, en avertissant personnellement en grand secret le cercle le plus restreint; il parcourut

* Si Lin Piao voulait se rapprocher de Moscou, comment aurait-il cherché à soutenir les gauchistes et à pousser la Révolution culturelle jusqu'à ses conséquences extrêmes — elle qui était avant tout la lutte contre le « révisionnisme » du modèle soviétique? Il y a là une faille dans le raisonnement. Qui saura jamais le fin mot de ce massacre de sérail?

les provinces pour informer les hauts dirigeants du Parti du vertige déviationniste auquel avait succombé Lin Piao, et du complot qu'il avait tramé. Puis, de porte en porte, durant douze mois, l'information s'étendit précautionneusement du premier au dernier cercle.

Ainsi, la force de ce système, c'est qu'il absorbe ses conflits; sa faiblesse, c'est que, du coup, il les multiplie.

Et si la conjuration n'avait pas été éventée, et fût allée jusqu'au bout? Lin Piao fût monté sur le trône sans plus d'histoires qu'un prétendant succédait jadis, au terme d'obscures rivalités avec les autres princes de sang, à l'empereur défunt de la même dynastie. Le crime aurait pu être parfait. Et la politique de la Chine eût alors été différente. Point de normalisation avec les États-Unis, mais peut-être un rapprochement avec l'Union soviétique. Point de réaction thermidorienne, mais probablement une recrudescence de la Révolution culturelle. Point d'élimination des gauchistes, mais vraisemblablement leur triomphe. Point d'apaisement dans le monde, mais « le feu qui court à travers la prairie ».

Une brochette de vieillards menus

Le temps d'un été, nous avions l'impression que la Chine, calmée, était sortie de la crise de la Révolution culturelle. Pourtant, les dirigeants chinois se débattaient au cœur d'une nouvelle crise, que nous ignorions. Pourquoi celle-ci serait-elle la dernière?

Faute de combattants? Peut-être, en effet. La crise de liquidation du Grand Bond en avant, les crises successives de la Révolution culturelle, ont décimé le personnel politique surgi des luttes de la Libération, un personnel qui ne s'est pas renouvelé et qui a vieilli.

Chou En-lai, si étonnant soit l'air de jeunesse qu'a conservé ce septuagénaire aux cheveux de jais, nous a paru, à travers sa badinerie, préoccupé du problème de l'âge. Il avait laissé percer une pointe d'envie quand il avait souligné devant la délégation la « jeunesse » des députés qui la composaient (« Presque tous sont nés au cours des années vingt » : il consultait une liste qu'il avait dans les mains).

« Chez nous, parmi les membres du Comité permanent de l'Assemblée nationale populaire, remarque-t-il, deux ont dépassé 90 ans. Comme ils sont trop âgés, ils ne sont pas venus vous voir. L'une, la vice-présidente Ho Hsiang-ning, a fait autrefois partie de la *Tung Meng Hui* avec Sun Yat-sen. L'autre, Chang Shih-chao, à 91 ans, vient d'écrire un livre de plus d'un million de caractères. »

Vivaces, ces vieillards sont tout de même des vieillards. Né en 1898, Chou est l'un des plus jeunes des grands dirigeants chinois : la génération de la Longue Marche a été décimée par l'ennemi ou

s'est entre-déchirée; elle n'a pas été remplacée. Au cours de notre séjour, nous rencontrons aussi de nombreux responsables de quarante à quarante-cinq ans; mais on dirait qu'entre ceux-ci et ceux-là, vingt-cinq ou trente classes d'âge ont été fauchées.

Chou nous disait son regret de ne pas fêter le deuxième centenaire de la « Grande Révolution française » et nous enviait de pouvoir espérer le faire. Au-delà du sourire, une anxiété ne perçait-elle pas?

A mesure que nous nous enfoncions dans les provinces, nous étions frappés par le fossé d'années qui séparait les dignitaires du régime et les cadres locaux.

Les membres du Comité permanent de l'Assemblée populaire, mis à contribution pour notre séjour, formaient une brochette de vieillards menus, délicats et durs d'oreille. Avait-on voulu nous montrer, par ce chœur d'octogénaires, que la tradition lettrée et raffinée s'était ralliée au régime, ou que la Révolution culturelle, contre toute attente, avait respecté ces précieux vestiges? Ils donnaient un peu l'impression de flotter en état d'apesanteur, inadaptés, sourds aux rumeurs du présent. Nous les avions tous trouvés, à la queue leu leu, sous un soleil accablant, à notre arrivée sur l'aéroport de Pékin; nous les retrouvâmes tous, la semaine suivante, à la même place, dans le même alignement, imperturbables sous la pluie, à notre départ pour Sian et Yenan. Un d'entre eux, député de Hangchow et membre du Comité permanent, Pei Shih-chang, se détacha de l'alignement et monta derrière nous à bord de notre *Ilyouchine :* il allait nous accompagner de bout en bout dans notre voyage, amical, souriant, presque toujours muet.

En revanche, nous rencontrions partout, dans nos visites, à Pékin comme dans les étapes de province, des hommes jeunes à la poignée de main énergique, vivantes images de la génération productive, efficace, préoccupée de pratique. C'est à cette catégorie qu'appartenaient la plupart des militaires, des intellectuels, des chefs d'entreprises, des cadres, des responsables ouvriers et paysans*.

Entre ces deux générations, au niveau des responsables nationaux et provinciaux, rien **. La Révolution culturelle, en s'attaquant si violemment aux cadres, a mis en évidence leur absence : sans doute est-ce pourquoi, depuis qu'elle s'est apaisée, on en aura vu

---

* Des hommes d'à peine quarante ans, comme Wang Hong-wen (devenu au Xe Congrès d'août 1973 le numéro 3 du Parti, derrière Mao et Chou), Yao Wen-yuan et Hsu Ching-hsien, dirigeants du Parti à Shanghai, sont des exemples caractéristiques de cette génération.

** Ce serait un beau sujet d'investigation, à l'aide d'un ordinateur, que de chercher systématiquement l'âge des hommes cités dans les Congrès et les Comités centraux depuis 1949. Cette recherche ferait probablement apparaître, dans les années 70, la prédominance des quadragénaires et des octogénaires, et l'inquiétant évanouissement des âges intermédiaires.

reparaître un grand nombre. Mais qui peut prétendre que la relève est assurée?

Si les combattants sont moins nombreux, seront-ils moins âpres? Ce qu'a mis en évidence l'achèvement provisoire de la Révolution culturelle, c'est la coexistence de forces diverses. Les conflits de personnes recouvrent les oppositions des véritables puissances, qui s'appellent : armée, parti, administration. Ne nous aventurons pas à décrire leurs rapports passés, présents et à venir : il suffit de constater que cet échiquier est complexe et les pièces désormais mobiles.

Un colosse au crâne d'argile

Le système politique maoïste, comme tout système totalitaire, apparaît donc fragile en même temps que tout-puissant. Un corps d'athlète, un bon cerveau, et pourtant une tête vulnérable. Du colosse chinois, c'est le crâne qui est d'argile.

Comment la Chine passera-t-elle, sans courir de grands dangers, l'échéance de deux successions, dont l'une peut mettre en péril la révolution, l'autre l'État : celle de Mao, celle de Chou? On serait d'ailleurs tenté de dire : celle de Chou plus que celle de Mao (si elles se suivent dans l'ordre normal des générations, ce qui n'est pas garanti, puisque les deux hommes ne sont séparés que par cinq ans). Le vrai problème de succession qui se pose à la Chine n'est pas celui de Mao — à moitié résolu par le caractère intemporel de la pensée-maotsetung et par l'affirmation toujours plus évidente du Premier ministre — mais celui de Chou. Plus exactement, si tout allait bien, la succession de Mao ne s'ouvrirait qu'avec la disparition de Chou : le Premier ministre paraît capable de maintenir vivante la religion maoïste jusqu'à ce qu'il s'efface lui-même.

Mais après? Comment la génération des septuagénaires ou octogénaires de la Longue Marche sera-t-elle relayée par celle des quadragénaires, qui ont échappé aux massacres et aux purges de la révolution? Comment se comporteront les héritiers de la révolution, quand l'accession de la Chine au niveau de la société de consommation fera peser sur elle des tentations et des tensions, dont l'état de pénurie la protégeait en faisant le vide et en fondant les volontés? Il est vrai que ce n'est pas pour demain.

Chou En-lai est celui qui a toujours trouvé l'issue aux conflits qui empoisonnaient la révolution. Parce qu'il est un solitaire, il a su louvoyer entre toutes les puissances et toutes les factions, non seulement pour survivre lui-même, mais pour les neutraliser et les faire coopérer. Quand cet arrangeur souverain aura disparu — ou peut-être manqué sa dernière manœuvre —, comment les choses s'ar-

rangeront-elles? Comment les forces diverses seront-elles empêchées d'aller jusqu'au bout de leurs affrontements?

Quant à Mao, l'on peut supposer qu'exerçant déjà son pouvoir surtout par l'esprit, il prolongera son règne après sa mort : ses successeurs ne sauront sans doute, au moins un temps, gouverner qu'à travers lui, en apparaissant comme les disciples scrupuleux d'un maître toujours plus glorifié. Mao a légué aux Chinois une synthèse vivante entre le marxisme-léninisme, le confucianisme, le taoïsme, le sun-yatsénisme et les plus profondes traditions populaires. Pourquoi les Chinois ne continueraient-ils pas d'en nourrir leur pensée et leur action : « pendant deux mille ans », comme me disait Kuo Mo-jo, « aussi longtemps qu'ils ont nourri leur pensée de Confucius »?

Est-ce si sûr, pourtant? Actuellement, les Chinois, parce qu'ils participent tous de cet être idéal et divinisé qu'est Mao Tse-tung, se sentent valorisés. Mais lorsque celui-ci mourra, ne se sentiront-ils pas mourir avec lui? Lui disparu, ne vont-ils pas s'apercevoir qu'ils ne sont pas des dieux, mais de pauvres diables nus? On peut tout craindre de la mélancolie dépressive qui guetterait alors un peuple entier.

Doit-on exclure une *démaoïsation* intervenant, non pas le lendemain de sa mort, mais quelques années après? Et même si le maoïsme survit à Mao comme le marxisme à Marx, le défunt risque d'avoir des surprises. Les livres sacrés, à moins qu'ils ne racontent une histoire, comme ceux des Juifs et des chrétiens, divisent ou stérilisent, ou font les deux à la fois. La vulnérabilité de la pensée de Mao Tse-tung vient de son ambition doctrinaire. Quand Mao ne sera plus là pour s'interpréter lui-même, ses héritiers risquent fort de se jeter leurs interprétations à la figure. Si le gaullisme peut survivre à de Gaulle, c'est que de Gaulle n'a pas composé une doctrine, mais seulement défini quelques grands principes et montré l'exemple en les appliquant. Que l'on réduise le maoïsme à son inspiration fondamentale — un nationalisme, un populisme, un agrarianisme, une permanente tension révolutionnaire —, ses chances de survie seraient grandes, parce qu'on ne peut plus guère être chinois sans être, en ce sens, maoïste. Mais que de marge encore laissée aux divergences tactiques! Et dans l'ambiance dogmatique de tout régime communiste, ces divergences tendront à devenir oppositions farouches.

Ces conflits pourront-ils même rester confinés entre Chinois? Les Russes suivent d'aussi près que possible l'évolution du communisme chinois. On peut être sûr qu'ils attendent la mort de Mao, comme ils attendent la mort de Tito et d'Enver Hodja, pour tenter de rétablir l'unité du « camp socialiste ». Ils ont des moyens d'action. Ils ne cachent pas leur jeu. Fédoseiev, membre du Comité Central

du Parti communiste soviétique, écrivait dans la *Pravda* en décembre 1971 : « Une grande partie des communistes de Chine se tient sur les positions du socialisme. Les communistes authentiques ont essuyé un échec provisoire dans la lutte contre le maoïsme, mais ils n'ont pas déposé les armes. »

Supposons encore que, découvert, Lin Piao eût réussi à gagner Moscou, son avion *Trident* évitant de s'écraser, ou d'être écrasé, en Mongolie. On peut penser que, dans cette hypothèse, les Soviétiques auraient favorisé autour de Lin Piao la formation d'une sorte de gouvernement en exil, comparable à celui que le prince Norodom Sihanouk a pu reconstituer à Pékin en attendant de reconquérir le pouvoir au Cambodge. Le jour de la disparition de Mao, un simple renversement de majorité au Comité central, et l'équipe de Lin Piao serait venue se poser au-dessus du Parti communiste chinois et de l'Empire céleste comme un gâteau de mariage de rechange sur la table du festin des noces.

Rien n'est plus faible qu'un régime fort : il est à la merci d'un complot. Il ne repose pas sur la claire légitimité du suffrage des citoyens, mais sur l'obscur hasard d'une intrigue de sérail.

L'après-maoïsme

La Chine parcourue et interrogée un été, celle que j'ai tenté de décrire dans ce livre, représente un point d'équilibre extraordinaire et tout à fait instable entre l'ordre et le mouvement révolutionnaires : une organisation tentaculaire, mais compensée par une ardente intensité de l'esprit collectif. Un peu plus d'organisation, et c'est la bureaucratie; un peu plus d'intensité, et c'est l'activisme exacerbé des gardes rouges et des « rebelles-révolutionnaires ». Un peu plus d'autorité, et c'est tuer l'esprit qui la justifie; un peu plus de tensions révolutionnaires, et c'est l'anarchie dans la vie quotidienne.

Comme cet équilibre est difficile à tenir, et que l'anarchie ne peut être supportée longtemps, les meilleures chances sont du côté de la bureaucratie. Et peu importe qui l'assume : le Parti, l'armée, l'administration, ou une conjonction des trois, collectivement héritiers de la « bureaucratie céleste », le mandarinat millénaire.

L'évolution peut prendre d'autres dimensions aussi. L'expérience de la Révolution culturelle a montré que les troubles qui affectent l'équipe des dirigeants nationaux laissent beaucoup de liberté aux pouvoirs régionaux et locaux. L'immensité chinoise peut se laisser aller à la diversité naturelle, les tendances politiques trouver un compromis dans le partage des influences territoriales : dans les deux cas, le risque serait grave pour l'unité et l'indépendance de la Chine.

Mao lui-même ne semble pas avoir jamais montré beaucoup d'optimisme sur la possibilité de maintenir l'équilibre. « Je suis seul dans l'automne glacé », écrivait-il dans un de ses poèmes de jeunesse. L'illusion romantique est devenue la réalité du vieil âge. « Il pourrait arriver que les jeunes renient la révolution », disait-il à Snow en 1964 [2], à Lucien Paye en 1965. Il s'est montré préoccupé de la qualité et de la foi révolutionnaires des « continuateurs de la révolution ».

Ce que nous avons vu ne semble pas justifier ce pessimisme. Si les enfants juifs nés dans les *kibboutzim* se détournent de la vie austère de leurs parents, c'est aussi que d'autres modèles leur sont proposés par la société israélienne. En Chine, peut-on s'attendre que les jeunes renoncent de longtemps à l'enthousiasme?

En revanche, on a peine à croire que la masse des adultes pourra longtemps vivre sous tension. Certes, comparaisons et envies lui sont rigoureusement évitées. Mais le maoïsme n'a-t-il pas poussé vraiment très loin ce que Freud appelait « la méconnaissance idéaliste de la nature humaine »? Assisterons-nous, à terme plus ou moins lointain, à une explosion brutale des pulsions instinctives, trop longtemps et trop rigidement contenues?

Le « retour du refoulé »

La Chine se veut un couvent : servitude personnelle, dignité collective, pauvreté revendiquée. Et il nous a semblé qu'elle s'approchait assez souvent de ce modèle. Un faible glissement, résultant d'un nouveau compromis entre l'appétit de jouissance et la bureaucratie, lui-même consécutif à une baisse de la tension révolutionnaire, elle-même provoquée par la fin du pouvoir charismatique de Mao... et la recherche passionnée de la dignité collective serait aussitôt compromise. Il y aurait peut-être moins de privations, mais elles seraient plus vivement ressenties à mesure qu'elles s'allégeraient. Et la servitude personnelle demeurerait entière. Le seuil de la souffrance s'abaisserait brusquement. La magie du Grand Acupuncteur aurait cessé d'opérer.

Restent d'autres hypothèses. Si « le retour du refoulé », annoncé par Freud comme une issue probable après une période de contraintes trop brutales et trop prolongées, menaçait la Chine d'une catastrophe nationale, le danger même pourrait susciter un autre Mao. Car cette explosion nuirait fort à la santé et à l'indépendance de la Chine, encore longtemps condamnée au sous-développement et à la pauvreté. Tourner le dos au modèle « monastique » et revenir aux facilités de « la nature humaine » serait le bon moyen pour la Chine de ralentir son progrès et de redevenir la colonie, c'est-à-dire la proie exploitée, d'autrui. Un second Mao verrait les dangers; il les

voit déjà, s'il est né et adulte, ce qui est vraisemblable ; il prêcherait la croisade pour les conjurer. Comme le premier Mao, et comme les chrétiens, il dirait que la vraie nature humaine est celle de l'effort pour la fraternité et la justice, non celle du laisser-aller à l'égoïsme. Et il serait suivi par les Chinois clairvoyants qui, comme Chou En-lai aujourd'hui, mesurent la fragilité de la Chine surpeuplée dans un monde hostile : l'idéalisme et le réalisme géopolitique se conjugueraient pour ranimer la ferveur du sacrifice en vue de la dignité collective...

Comme dit le proverbe d'un anonyme Oscar Wilde chinois, « il est dangereux de faire des prophéties, surtout quand elles concernent l'avenir ». La fragilité même d'une direction politique aussi concentrée, aussi peu nombreuse, aussi vieillie, aussi tentée par le dogmatisme, aussi prompte à se déchirer à l'abri d'une immense capacité de secret, fait que presque tout est possible.

Sauf le retour en arrière. La révolution suivra l'une de ses pentes, ou successivement plusieurs, mais on ne voit pas comment elle serait effacée. Militarisée, bureaucratisée, sclérosée, décomposée, ou de nouveau jaillissante : ce sera, pour longtemps encore, la révolution.

Mao mort, disparaîtra avec lui l'incarnation du « moi idéal » des masses qu'il fascinait. Et le peuple, qu'enivrait la joie de s'être réveillé de sa léthargie millénaire, se réveillera de son ivresse. Mais alors, dans le temps où tout fait penser que la Chine s'éveille, ne serait-elle qu'une belle au bois dormant? Où est le rêve, où est l'éveil? Question ambiguë, question sans réponse.

Conclusion

L'éveil de la Chine : un « modèle » ou un « miracle »?

L'évolution de la Chine, dans la première moitié du XXe siècle, est celle d'un pays qui voit successivement échouer les diverses formules qu'il essaie, jusqu'au jour où les conditions sont réunies pour que réussisse la seule qui reste — la seule, apparemment, qui lui soit adaptée. Les dirigeants de l'Empire jusqu'en 1911, puis les chefs de la République, Yuan Shih-Kai, Sun Yat-sen, Chiang Kai-shek, Mao Tse-tung, communièrent sur un point essentiel : la Chine ne pouvait être gouvernée que par un régime dictatorial et nationaliste.

Rien ne pressait plus que de relever une Chine affaissée sous le poids des puissances occidentales. Le pays ne pouvait se passer d'un sévère encadrement de la population. Les Chinois qui avaient été formés au contact de l'Occident, ou qui seulement avaient étudié l'histoire européenne et américaine, ressentaient avec acuité le sous-développement dramatique de leur pays et la désintégration totale qui le menaçait. Le temps perdu depuis le XIXe siècle, notamment par rapport au Japon, éliminait des solutions plus graduelles.

Il est significatif que les trois gouvernements qui se sont partagé la Chine avant le triomphe final du maoïsme, le gouvernement communiste de Yenan, le gouvernement nationaliste de Chungking et le gouvernement « collaborationniste » de Nankin, aient été dirigés par trois continuateurs de Sun Yat-sen. Issus du même sérail cantonais, Mao Tse-tung, Chiang Kai-shek et Wang Ching-wei s'accordent sur le but : une révolution nationaliste. Ils ne divergent que sur les méthodes. Le système devait-il s'appuyer sur les Japonais, pour expulser les envahisseurs occidentaux, sur les Occidentaux, pour chasser les Japonais, ou sur les partisans cachés dans les montagnes, pour se débarrasser des uns et des autres?

Bien des observateurs occidentaux se sont étonnés que le peuple chinois se soit rallié massivement à un régime totalitaire, plutôt qu'à un régime capitaliste, fût-il taré. « Entre Chiang Kai-shek et Mao Tse-tung, c'était le choix entre la corruption et la tyrannie; l'inattendu est que tant de Chinois aient choisi le second [1]. » En

réalité, à la fin de la seconde guerre mondiale, les Chinois n'eurent pas le sentiment qu'ils pouvaient opter entre liberté et esclavage. De toute manière, ils ne pouvaient échapper à une forme de despotisme. Mais l'évidente collusion du Kuomintang avec une minorité jouisseuse de propriétaires terriens et de banquiers liés à l'étranger, contrastant avec l'austérité de l'Armée Rouge, leur laissait deux chemins, et seulement deux : la corruption généralisée, ou la lutte pour la pureté; accepter le pourrissement, par peur de la révolution, ou le refuser, en acceptant la révolution et ses violences.

« Comment pouvez-vous sans illogisme, me dira-t-on, affirmer qu'il n'existait pas d'autre solution pour la Chine que le communisme, et ne pas adhérer vous-même à cette doctrine? » Il s'agit là d'une constatation historique, non d'une croyance idéologique. N'affirmons pas dans l'abstrait et dans l'absolu, que le communisme de type maoïste est la seule voie praticable pour un pays féodal et sous-développé comme l'était la Chine. Constatons simplement qu'en 1949, après l'effondrement du Kuomintang, la seule équipe capable de prendre la Chine en main, de la rassembler, de la libérer de son passé, était le parti de la résistance aux Japonais, des francs-tireurs en guerre contre les féodaux, des pionniers qui avaient accompli en vraie grandeur l'expérience de la Libération dans la province du Shensi; le seul qui fût prêt à prendre la relève.

La notion des droits de l'individu, au nom de laquelle sont formulées toutes les condamnations de la Chine populaire, garde-t-elle un sens dans un pareil contexte historique? Et quel sens? Les critiques sont portées au nom des valeurs de base de la société occidentale, non à celui des valeurs chinoises. Comme la notion de bonheur, celle de liberté est relative. La révolution a donné aux Chinois, non seulement une liberté collective, dont ils étaient privés depuis que leurs pays avait été vassalisé et dépecé, mais quelques libertés individuelles que beaucoup ne soupçonnaient pas : elle a « libéré » les paysans pauvres des propriétaires fonciers; les affamés, de la disette; les endettés, des usuriers; les fils, du despotisme de leur père; les femmes, de la tyrannie de leur mari; les fonctionnaires, des prévarications de leurs chefs; le peuple, de la misère. La force irrésistible qui avait poussé les masses à se joindre à la croisade menée par l'Armée rouge, ce fut un espoir de libération : qui pourrait dire qu'il a été entièrement déçu?

Croit-on que beaucoup de Chinois n'aient pas conscience que leur nouveau destin collectif est meilleur que l'ancien? Quand ils évoquent la « Libération », il s'agit pour la majorité d'entre eux, en dépit de certaines apparences, d'une réalité. La Chine récapitule en quelques décennies l'évolution que les pays occidentaux ont connue en quelques siècles. Si surhumain que soit l'effort qu'on leur demande,

si cruel le rôle rédempteur de la souffrance, comment les Chinois n'auraient-ils pas l'impression d'évoluer des ténèbres vers la lumière? Ils savent que leurs sacrifices d'hier et d'aujourd'hui ouvrent à leur pays le plus court chemin entre le Moyen Age et les Temps Modernes.

Mao a eu le souci d'assurer à la Chine le maximum d'harmonie. Il a rétabli un équilibre interne de la société, en donnant aux travailleurs manuels sécurité et dignité; ce ne pouvait être qu'au détriment des intellectuels et des bourgeois, et aussi d'un très nombreux petit peuple d'artisans, de commerçants, d'employés, qui gravitait dans l'orbite des nantis : la Chine occidentalisée n'était qu'une frange — mais aux dimensions de ce pays, une frange devient une masse — de privilégiés, ceux qui avaient survécu à la chute de l'ancien régime, comme ceux qui s'étaient reformés sous le nouveau. En favorisant l'expansion des campagnes, Mao a rétabli un équilibre biologique dans une nation qui se désintégrait : ce fut au détriment des citadins. En ramenant tout le monde sur la ligne de départ, il a distribué des chances égales, infligeant un handicap à ceux qui auraient le mieux affronté la course.

On ne peut pas s'attendre à ce que les victimes d'un nivellement n'en ressentent pas la dureté et n'essaient pas d'y échapper. Est-ce une raison pour ne pas voir qu'une société nouvelle s'édifie, selon un plan d'ensemble qui est cohérent?

Question dénuée de sens, que de se demander si la croissance de l'économie chinoise n'aurait pas été aussi rapide, plus même, avec le régime de Chiang Kai-shek! Le progrès économique n'est qu'un aspect du problème. Les communistes chinois ont estimé que l'impératif de l'indépendance primait de beaucoup celui de la prospérité : mieux valait pour la Chine le sort du loup efflanqué, maître de ses mouvements, que celui du chien, gras mais portant collier; encore faudrait-il prouver que le chien se fût mieux engraissé.

Des changements qui ont bouleversé la Chine, le plus profond est celui qui a affecté son comportement par rapport aux autres pays. Elle s'est tirée d'affaire *elle-même*. Elle est devenue puissance thermo-nucléaire par ses propres moyens. Elle est entrée aux Nations-Unies malgré l'hostilité américaine et l'inimitié soviétique. C'est beaucoup plus important que si, pendant ce temps, elle avait accru son revenu annuel de quelques dizaines de dollars de plus par personne — à supposer que ce fût possible.

La convergence des événements

Certains idéalistes occidentaux rêveraient de concilier collectivisme et libéralisme. D'autres croient possible et souhaitable le mariage du marxisme et du christianisme.

Aurait-on trouvé le moyen de bénéficier des performances du communisme, sans en subir les contraintes? d'établir la dictature des exploités, sans la liquidation des exploitants? d'obtenir l'égalité absolue, sans la privation des libertés?

Sun Yat-sen avait déjà succombé à cette tentation de tout concilier. Il acceptait les vues de Marx sur l'évolution sociale, mais il rejetait les transformations violentes. Il voulait le socialisme d'État, tout en écartant la lutte des classes. Le combat qu'il fallait mener ne devait pas opposer les classes entre elles, mais « le peuple entier à la pauvreté[2] ». Le Kuomintang avait repris cette théorie à son compte : le marxisme, oui, mais sans dictature du prolétariat.

D'autres se demandent si, une fois établie la dictature du prolétariat et liquidées les anciennes classes dirigeantes, on ne pourrait pas revenir à un régime plus libéral. Malheureusement, l'expérience montre que vouloir introduire des libertés dans un système qui les exclut, c'est chercher la quadrature du cercle. Depuis 1917, toute tentative de libéralisation d'un régime communiste a été immanquablement suivie d'une période de reprise en main.

La Chine populaire en a fait l'expérience à trois reprises au moins, avec une inégale ampleur mais des résultats constants. En 1956-57, quand les « Cent Fleurs » ont délié les langues; en mai 1962, quand les frontaliers de Hong Kong ont été libres d'émigrer; entre 1966 et 1969, quand la Révolution culturelle a failli tout emporter. Chaque fois que le régime a lâché les rênes, la monture s'est emballée.

Ces évidences historiques ont été masquées par le marxisme diffus que distillent — le plus souvent sans s'en rendre compte — maints intellectuels, enseignants, journalistes et même prêtres. Leur générosité d'esprit leur fait oublier que « la lutte des classes n'est pas un bal costumé ».

Si une société marxiste acceptait le pluralisme politique, la liberté d'expression et la liberté de conscience, elle sombrerait dans d'insoutenables contradictions. Chaque type de société crée son univers, où tout se tient.

En 1927, à Hankow, devant Anna Louise Strong, Borodine avait assimilé les intellectuels de gauche, face au pouvoir militaire de Wuhan, à un « lapin face à un cobra, tremblant, sachant qu'il va être avalé, et pourtant fasciné ». Cette comparaison garde toute sa valeur. Face à un parti parfaitement organisé pour la conquête du pouvoir, le « grand cœur des intellectuels », selon l'expression de Borodine, n'a jamais cessé d'être voué « au sort du lapin[2 bis]. »

L'habitude de l'analyse intellectuelle tend à faire oublier quelques détails, de ces détails qui changent tout et que seule devine une vue globale, même si elle est plus floue.

La dictature du prolétariat est totalitaire par essence. Toute

« voie royale » est une voie étroite. En contrepartie de tout bien, il faut payer. La réussite chinoise a quelque chose de miraculeux. Mais c'est un miracle onéreux. Et un miracle pour la seule Chine.

Miracle? Les dirigeants chinois n'aiment pas qu'on emploie cette expression. Selon la doctrine marxiste, il n'y a pas de miracle. Tout est fatal. Aucune part n'est laissée à la liberté, même pas à celle des conducteurs de peuples, qui, si grands soient-ils, ne sont que des jouets aux mains de l'Histoire.

Cependant, plus on étudie le déroulement de la Révolution chinoise de 1911 à 1949, plus on est frappé de l'extraordinaire conjonction dont a bénéficié le régime. Que de rencontres fortuites il a fallu pour assurer son succès!

— Un Empire fier depuis des millénaires d'être le centre du monde, insupportablement blessé dans son orgueil par la domination étrangère.

— Un territoire immense, surpeuplé, plongé dans les ténèbres de l'analphabétisme et de la féodalité.

— Un prolétariat misérable, n'assurant plus sa subsistance, parvenu à un tel degré de désespoir qu'aucune violence ne lui faisait peur.

— La déroute de l'idéologie traditionnelle, qui jusque-là expliquait tout et n'avait jamais été remise en cause.

— Un homme de génie qui a su incarner les aspirations de son pays.

Modifiait-on un seul des facteurs de l'équation, elle eût changé complètement de sens. Que l'on imagine par exemple des Chinois massés sur un petit territoire, et le communisme cessait d'être la seule solution : ainsi de Formose, de Singapour et de Hong Kong. Ou un territoire d'une étendue et d'un peuplement comparables, mais habité par une race plus nonchalante ou plus religieuse : en Inde, l'espérance communiste n'a pas, jusqu'à maintenant, atteint une ampleur suffisante pour mobiliser la nation : l'État de Kerala est le seul dans le monde à avoir cessé d'être communiste, après l'avoir été plusieurs années.

Si *fatalité* il y eut, il faut admettre en tout cas qu'elle supposait la convergence de maintes séries causales. Dans les hasards de la lutte contre le Japon, la Chine exsangue a trouvé une solution nationale de ses problèmes nationaux — solution jaillie de la rencontre d'un peuple sans pareil, de circonstances extrêmes, d'un homme d'exception.

La nation exemplaire

En éduquant les masses chinoises, le « Grand Enseignant » a réussi à leur donner une plus haute idée d'elles-mêmes. Plus qu'à leur corps, qu'il a soustrait à la misère, il s'est adressé à leur énergie,

qu'il a soustraite au désœuvrement, à leur âme, qu'il a soustraite à l'humiliation. Il assure à la Chine son indépendance militaire, diplomatique et économique. Il permet la remise en valeur des idéaux traditionnels en les adaptant à un contexte contemporain. « Élever quelqu'un, disait Simone Weil, c'est d'abord l'élever à ses propres yeux. » Chose faite.

Sur ce fond de fierté reconquise, les Chinois peuvent se permettre d'être modestes, et d'affecter l'humilité des orgueilleux. A l'époque du Grand Bond en avant, la Chine avait encore l'arrogance des vanités blessées. L'optimisme lyrique n'était sans doute pas de trop pour galvaniser les masses : on lui annonçait qu'elle allait rattraper l'Angleterre en dix ans. Aujourd'hui, les succès sont si éclatants, qu'après avoir tiré trop court, on tire sans doute trop long. On insiste sur les retards, alors que, déjà, elle les rattrape.

Si après tant d'années de repli, la Chine s'entrouvre au monde, c'est sans doute qu'elle acquiert l'ouverture d'esprit de ceux qui réussissent. La confiance en soi retrouvée autorise une certaine confiance aux autres, même si cette double confiance est encore fragile et à tout instant révocable.

Intransposabilité des expériences

Il est difficile de ne pas croire aux réalités ethniques quand on voit vivre les Chinois et qu'on étudie leur passé. L'accélération qu'a subie leur histoire depuis un demi-siècle, l'organisation nouvelle dont la Révolution les a dotés, semblent avoir eu peu d'effets sur le contexte humain où ils se meuvent. Marx n'a pas effacé Montesquieu. *La race* — ou plutôt l'ethnie : le faisceau d'habitudes transmises de génération en génération, les mentalités collectives, la mémoire d'un peuple enfoncée dans l'inconscient commun, — bref, cette indestructible matrice culturelle, dont certaines particularités morphologiques ou anatomiques ne constituent que les signes extérieurs. *Le milieu :* l'environnement géographique, le degré de développement, la dimension, le climat physique et social. *Le moment :* les contingences, et les hommes qui savent en tirer parti. Ces trois facteurs pèsent toujours de tout leur poids.

Si les prétentions internationalistes du marxisme ont le plus souvent conduit l'idéologie maoïste à mettre une sourdine au thème de la singularité chinoise, tout, néanmoins, dans la pensée et surtout dans l'action de Mao, y fait écho : le peuple chinois n'est pas seulement celui qui a hérité « la plus brillante des civilisations », mais « celui qui est célèbre, dans le monde entier, pour son endurance dans le malheur et son acharnement au travail [3] ». Beaucoup de Chinois pensent, non sans de solides raisons, que leur peuple détient

une supériorité qualitative, tout simplement parce que l'homme chinois est efficace, discipliné, laborieux. « Nous avons construit le Palais de l'Assemblée nationale en neuf mois », « nous avons réalisé la bombe thermonucléaire », « nous avons construit le grand pont sur le Yang-tzu, ce que les Russes et les Américains déclaraient impossible ». Admirable peuple chinois, ardent et patient, ambitieux et modeste, fier et docile aux ordres qu'il reçoit des siens, dur à la peine et toujours prêt à rire; et d'une courtoisie raffinée, pour humble que soit son milieu social...

Si l'on admet cette singularité, imagine-t-on que le modèle créé par les Chinois pour la Chine, puisse être transposé tel quel chez un peuple déterminé par des impératifs géographiques et historiques différents? Seul un peuple présentant des caractères ethniques analogues, bénéficiant de circonstances semblables, pris en mains par un aussi grand caractère, pourrait tenter l'expérience. Quel est ce peuple, sinon le peuple chinois lui-même pendant un demi-siècle de révolution?

Un modèle pour les Chinois

Le modèle chinois est un modèle pour les Chinois. C'est déjà beaucoup. Un modèle vivant, qui rapproche les Chinois de toutes provinces et de toutes conditions, les brasse dans un creuset perpétuellement en fusion. Modèle qui respecte la tradition et en même temps la brise; modèle toujours remodelé, par lequel Mao s'attache à découvrir des solutions nouvelles à des problèmes qui n'ont pas de vrais précédents.

Si l'analyse de Marx comporte une omission, c'est celle des mentalités nationales. Pour lui, il n'y a pas de différence entre des agents économiques, engagés dans un même processus de production. Les théoriciens du marxisme se comportent à la façon de cette femme impérieuse qui désigne du doigt, chez son coiffeur, un modèle sur papier glacé : « Faites-moi la même coiffure »; impossible de la convaincre que la nature de ses cheveux et la forme de son visage ne s'y prêtent pas.

Ce type d'utopie n'a jamais cessé d'inspirer la réflexion révolutionnaire. Déjà, les « philosophes », l' « Encyclopédie », les « sociétés de pensée » du « siècle des lumières » français, étaient arrivés à se convaincre qu'il suffisait d'imiter la constitution anglaise, qui n'existait d'ailleurs pas, pour échapper à l'absolutisme et jouir de la liberté. Ils n'omettaient qu'un détail : c'est que le fonctionnement des institutions britanniques reposait sur le sens civique des Anglais, sur leur respect de la règle du jeu, sur leur discipline librement consentie, sur la décentralisation des pouvoirs, sur des progrès beaucoup plus rapides dans la voie de la civilisation industrielle de

marché, et probablement, en définitive, sur la religion réformée. Il aurait fallu remplir toutes ces conditions pour que l'adoption des mœurs parlementaires à l'anglaise eût quelque chance de réussir.

Les déboires de la Révolution française ne l'ont pas empêchée de répandre universellement la croyance que tous les hommes sont identiques et interchangeables. Que l'on proclame l'égalité de dignité, certes! Que l'on s'efforce d'égaliser graduellement les droits et les chances, bien sûr! Mais s'imaginer que tous les hommes reçoivent à la naissance les mêmes talents et que tous les peuples disposent des mêmes facultés, relève d'un désordre mental de l'espèce qu'on appelait autrefois vésanie. Les hommes sont différents; les peuples irremplaçables; les expériences intransposables. Le racisme prophétique d'un Gobineau, d'un Houston Stewart Chamberlain ou d'un Hitler d'une part, un certain anti-racisme primaire d'autre part, ont conduit soit à exagérer, soit à minimiser, les difficultés qui s'opposent au rapprochement des sociétés; mais en aucun cas, à les aplanir.

De-ci, de-là, quelques ethnologues essaient de secouer le conformisme selon lequel admettre la pluralité des races humaines, c'est approuver les fours crématoires. Claude Lévi-Strauss a fait scandale, dans une conférence où il a osé avouer qu'arrivé à la pleine maîtrise de sa science, il en venait à conclure que les races existent. « *Plus je vois l'Orient, plus je me défie de la démagogie en internationalisme* », expliquait un anthropologue célèbre [4], dans une lettre qu'il n'avait pas osé publier de son vivant.

Se savoir autre, admettre les différences, ne prétendre ni imposer sa façon d'être, ni copier celle des autres, c'est une sagesse à laquelle il est devenu audacieux d'aspirer.

Une interpellation

A raisonner dans l'abstrait, on laisse de côté les motivations profondes qui ont assuré les réussites de la révolution chinoise. Le système maoïste excelle à puiser son énergie dans les stimulants collectifs. Vouloir appliquer à d'autres sociétés les mêmes règles — ou encore retenir ce qui est séduisant et écarter ce qui est choquant dans le modèle chinois —, c'est transplanter un arbuste sans son terreau, et même sans ses racines.

Ceux qui aspirent au modèle chinois pour être délivrés de l'injustice et de l'angoisse, doivent savoir qu'ils ne se sauveront pas en appliquant des recettes importées. Le modèle chinois ne résout pas les difficultés des Chinois à leur place. Il n'a de vertu pour eux, que parce qu'ils en font une création continue et une exigence intérieure. Comme dirait la Supérieure des Carmélites de Bernanos, « ce n'est pas la règle qui nous garde, c'est nous qui gardons la règle ».

A ces réserves près, la révolution chinoise constitue l'expérience la plus extraordinaire, à coup sûr, du temps présent, — peut-être même de tous les temps —, et la plus captivante à observer. En sciences humaines, il est à peu près impossible de se livrer à des expériences de laboratoire *in vitro* ou *in vivo* : le laboratoire humain qu'est la Chine offre un champ inépuisable à l'investigation.

Au-delà de la Révolution culturelle et des réactions stupéfaites qu'elle a suscitées, au-delà des rencontres diplomatiques spectaculaires, au-delà des affrontements pour la conquête du pouvoir, la Chine est le pays qui s'est engagé dans l'aventure révolutionnaire la plus radicale qu'aucune société humaine ait jamais connue. Des transformations qui nous paraîtraient incroyables, là-bas deviennent possibles.

« J'ai pour la Chine une grande reconnaissance, disait Teilhard; par son immensité, par l'énormité de ses dimensions, elle a contribué à élargir ma pensée, à l'élever jusqu'à l'échelle planétaire [5]. » Peut-être aurait-il ajouté, s'il avait eu le loisir d'y retourner de nos jours : « par sa volonté passionnée de créer un univers plus juste et de changer l'homme même; par le courage avec lequel elle supporte des sacrifices qui nous sembleraient intolérables; par l'interpellation qu'elle nous adresse. »

Annexes

I. CHRONOLOGIE DE LA RÉPUBLIQUE ET DE LA RÉVOLUTION CHINOISES (1911-1965)

A. — La République bourgeoise (1911-1927)

10 octobre 1911

Révolution de Wuchang (ville jumelle de Hankow). Un gouvernement révolutionnaire est instauré.

La révolte s'étend rapidement : en 50 jours, 14 des 18 provinces se déclarent indépendantes des Mandchous.

1er janvier 1912

Instauration de la République chinoise à Nankin. Sun Yat-sen, de retour des États-Unis, est élu président de la République.

Adoption du calendrier grégorien.

Le prince régent Chun, inquiet, appelle en renfort le général Yuan Shih-kai qui réclame les pleins pouvoirs.

12 février 1912

Le général Yuan obtient l'abdication de l'empereur-enfant à son profit.

15 février 1912

Sun Yat-sen démissionne. Yuan est élu à sa place.

Sun Yat-sen, passé dans l'opposition, constitue son parti, le Kuomintang, le « parti national du peuple », avec pour programme « le gouvernement du peuple par le peuple, pour le peuple » et obtient la majorité aux élections législatives.

8 avril 1913

Réunion du Parlement à Pékin. Devant l'opposition qui s'y manifeste, Yuan Shih-kai dissout le Parlement et supprime le Kuomintang.

Sun Yat-sen se réfugie au Japon.

1914

Le Japon, profitant du conflit mondial, déclare la guerre à l'Allemagne et s'empare des concessions et propriétés allemandes en Chine, notamment dans le Shantung.

18 janvier 1915

Le Japon, en présentant ses 21 « demandes » à Pékin, cherche à faire de la Chine un protectorat nippon.

Yuan négocie en vain. Un mouvement anti-japonais se développe dans tout le pays.

1915-23 mars 1916

Yuan Shih-kai est plébiscité à l'unanimité comme empereur par une convention nationale qu'il a fait élire. L'opposition des républicains et la révolte des généraux le renverront après un règne qui aura duré moins de 100 jours. Il meurt en juin 1916, après l'échec de sa tentative.

1916

L'ère anarchique des Seigneurs de la Guerre s'ouvre. Au Nord, un gouvernement nominal existe à Pékin. Au Sud, Sun Yat-sen a établi une république à Canton. En réalité, des chefs d'armées se partagent le territoire; chacun règne sur son petit État et combat ses voisins.

1918-1919

175 000 ouvriers chinois sont envoyés en France pour aider les Alliés, ainsi que 400 étudiants-ouvriers (dont Chou En-lai et Chen Yi). Mao Tse-tung accompagne à Shanghai les étudiants en partance.

1919. — Mouvement du 4 mai

Première grande manifestation de nationalisme : les milieux universitaires de Pékin, puis d'autres villes réagissent violemment aux dispositions du Traité de Versailles qui transféraient au Japon les droits allemands dans la province de Shantung (grèves d'étudiants, d'ouvriers, de marchands).

Un certain nombre d'intellectuels, hostiles aux puissances occidentales, se tournent vers la Russie soviétique qui renonce aux avantages acquis en Chine proprement dite par le régime tsariste (mais non aux conquêtes territoriales de Sibérie et des provinces maritimes).

1921

Lors de la conférence de Washington, les Grandes Puissances demandent au Japon de quitter le Shantung.

1er juillet 1921

Fondation à Shanghai du *Parti communiste chinois* lors d'un premier congrès qui ne rassemble que 12 participants (dont 6 au moins devaient quitter plus tard le Parti) : Chang Kuo-tao, Chen Kung-po, Chen Tan-chiu, Chen Wang-tao, Chou Fo-hai, Ho Shu-heng, Li Han-chun, Li Ta, Liu Jen-ching, Mao Tse-tung, Pao Hui-sheng, Tung Pi-wu, Chen Tu-hsiu. Ce dernier, véritable fondateur du Parti et futur « renégat », est élu secrétaire général et Mao Tse-tung secrétaire du Parti communiste du Hunan.

1921-1922

Création de cellules communistes et d'une section du Parti communiste chinois en France (officiellement en juillet 1922), en Belgique et en Allemagne.

1923-1927

Premier front commun Kuomintang-Parti communiste : il résulte de l'accord entre Sun Yat-sen et le représentant de Lénine, Joffe, qui promet

l'aide soviétique (Déclaration commune du 26 janvier 1923). Les communistes sont admis comme membres du Kuomintang.

1923

Au IIIe Congrès du Parti communiste (Canton), Mao Tse-tung devient membre du Comité central et chef du bureau d'organisation.

1924

Proclamation de la République Soviétique de Mongolie (Extérieure).

1925

« Mouvement du 30 Mai » : vaste campagne d'agitation anti-étrangère et de grèves.

Mort de Sun Yat-sen.

Chiang Kai-shek, appuyé par les conseillers soviétiques, lui succède à la tête du Kuomintang.

Plus tard, Mao organise au Hunan l'encadrement des paysans. Il écrit *L'analyse des classes de la société chinoise.*

1925-1926. — « Coup du 20 Mars 1926 » :

L'incident de la « canonnière Chung Shan » près de Canton oppose déjà Chiang Kai-shek aux communistes.

De retour à Canton, Mao dirige, avec l'accord tacite du Kuomintang, l'Institut du mouvement des paysans à Canton.

Le Parti communiste chinois passe de 300 membres en 1924 à 57 900 en 1927.

B. — La première guerre civile (1927-1936)

1927

Mao, dans son « *Rapport d'enquête sur le mouvement paysan au Hunan* » proclame la paysannerie comme la « principale force de la révolution ». Sa thèse est rejetée par le Comité central du parti communiste. Il est exclu du bureau politique.

Avril

Chiang Kai-shek lance une offensive contre les communistes dans les grandes villes. Écrasement des communistes à Shanghai. Le Parti décapité entre dans la clandestinité.

1928

Entrée de Chiang Kai-shek à Pékin. Il exerce une dictature militaire sur toute la Chine.

Mao Tse-tung et Chu Teh, réfugiés dans le réduit montagneux aux confins du Hunan et du Kiangsi, forment la première « Armée Rouge » et créent un soviet local.

1929

La Grande-Bretagne rend à la Chine une partie de ses concessions.

Mao Tse-tung et Chu Teh proclament un « gouvernement soviétique » au Kiangsi.

1930

Accord franco-chinois (la Chine reconnaît les droits de la France en Indochine et récupère des concessions).

Mao, favorable au mouvement paysan, et le chef du Bureau politique, Li Li-san, favorable aux insurrections urbaines, entrent en conflit.

Nouvelle offensive de Chiang Kai-shek contre les communistes. La femme et la sœur de Mao sont exécutées.

Nouveaux échecs communistes dans leur offensive contre quelques villes de Chine centrale (Changsha, Wuhan, Nanchang).

1931

Le Japon envahit la Mandchourie et crée le Manchukuo.

Le 1er Congrès panchinois des Soviets, réuni à Juichin, désigne Mao comme président du 1er gouvernement de la république soviétique chinoise (au Kiangsi) — il sera réélu en 1934 — et Chu Teh comme commandant en chef.

1933

Les Japonais occupent une partie du Hopeh (province où se trouve Pékin).

D'octobre 1934 à octobre 1935

L'Armée Rouge du Kiangsi, menacée d'encerclement par les troupes de Chiang Kai-shek, entreprend, avec Mao Tse-tung et Chu Teh en tête, la « Longue Marche » pour aboutir par de longs détours dans la région de Paoan, au Nord du Shensi, ayant parcouru 12 000 kilomètres en un an.

1935-1936

D'autres armées rouges effectuent d'autres longues marches avant de rejoindre le groupe de Mao.

Décembre 1936

Installation à Yenan d'un gouvernement « soviétique anti-japonais » sous la présidence de Mao.

C. — Front commun Kuomintang-Parti communiste contre le Japon (1937-1947)

Décembre 1936

L'Incident de Sian : Chiang Kai-shek, prisonnier de son subordonné, le maréchal Chang Hsüeh-liang, est amené par Chou En-lai à promettre de ne plus combattre les communistes et de se tourner contre les Japonais.

1937

Les Japonais envahissent la Chine du Nord et la région de Shanghai.

1940

Chiang Kai-shek et son gouvernement, repliés dans le Szechwan, établissent le siège du gouvernement central dans son chef-lieu, Chungking.

1940-1941

Rupture de l'accord entre les communistes et Chiang Kai-shek.

1942

Un mouvement de « rectification » au sein du parti communiste atteint, entre autres, les prosoviétiques.

1943

Liu Shao-chi attribue à Mao le mérite d'avoir « créé une forme chinoise du marxisme ».

Selon Chou En-lai, le parti communiste compte 800 000 membres.

1945

Le VIIe Congrès du parti communiste annonce 1 200 000 membres.

Traité d'alliance entre les Russes et Chiang Kai-shek.

Après la défaite japonaise, l'Armée Rouge occupe la Chine du Nord et la Mandchourie, avant l'arrivée des troupes de Nankin soutenues par les États-Unis.

D. — Deuxième guerre civile entre communistes et nationalistes (1947-1949)

Les communistes ont continué de compléter leur action militaire par une active propagande auprès des masses paysannes (thèmes : nationalisme — réforme agraire). Les Russes maintiennent leur appui officiel à Chiang Kai-shek.

1948

Le maréchal Lin Piao écrase les troupes de Chiang Kai-shek en Mandchourie.

Janvier 1949

L'Armée Rouge occupe Pékin.

1949

Chiang Kai-shek, dont les troupes sont en déroute, se retire à Formose.

E. — Fondation de la République populaire de Chine (1949-1957)

1949-1952 : Mise en place des institutions : la « nouvelle démocratie »

Les communistes procèdent à l'élimination des opposants et à la transformation idéologique des masses.

1er octobre 1949

Proclamation officielle de la République. Mao élu président.

1950

— Traité d'alliance sino-soviétique.

— Guerre de Corée : les Chinois, cédant à la pression soviétique, envoyent des « volontaires ». Formose passe sous la protection militaire des États-Unis.

— Réforme agraire.

1953-1957 : Mise en route économique.

1953

— Armistice de Corée.

— Mort de Staline.

1954

Khrouchtchev fait une première visite à Pékin.

1956-1957. — La période des « Cent Fleurs »

Essai de ralliement des intellectuels, à qui le Parti promet un traitement plus libéral. Mao lance un mouvement de « rectification du Parti ». Il s'agit de se débarrasser par la critique et l'autocritique des défauts de « sectarisme, bureaucratisme, subjectivisme ». Le mouvement dégénère en quelques semaines en une explosion de mécontentement. Suit une période de sévère répression et de remise au pas. Des centaines de milliers d'intellectuels sont envoyés au travail forcé dans les campagnes.

F. — Phase d'accélération et d'incertitude économiques (1958-1965)

1958

— 2e plan quinquennal.

— Année du « *Grand Bond en Avant* », (qui se propose d'atteindre en 2 ans au lieu de 5 les objectifs du Plan).

— Création des *Communes Populaires.*

— Khrouchtchev retire à la Chine son appui nucléaire inconditionnel. La Chine refuse de se placer sous le commandement militaire soviétique.

1959-1962. — Période de graves difficultés économiques

1959

Mao Tse-tung abandonne la présidence de la République au profit de Liu Shao-chi.

Mao conserve toutefois la présidence du Parti.

Août 1959

8e Plenum du VIIIe Comité central, à Lushan.

Il est le lieu de durs affrontements entre « droitiers » et « gauchistes ». Disgrâce du maréchal Peng Teh-huai, ministre de la Défense nationale.

Juillet 1960

Rappel par Moscou de tous les conseillers et techniciens soviétiques. Les Chinois traitent ouvertement Khrouchtchev de « révisionniste ».

1961

Lors du XXIIe Congrès du Parti soviétique à Moscou, Chou En-lai quitte la salle lorsque Khrouchtchev s'en prend au parti albanais.

Les trois récoltes de 1959-60-61 ont été mauvaises. Scènes de disette aux limites de la famine.

Septembre 1962

10e Plenum du VIIIe Comité central à Lushan.

Durcissement idéologique :

— Le « mouvement d'éducation socialiste » est lancé pour relever l'esprit révolutionnaire des milieux intellectuels et paysans.

— Le culte de la pensée-maotsetung se développe.

— Réorientation idéologique de l'armée par Lin Piao.

1963-1965. — Phase de convalescence économique

1963

Pékin renforce sa campagne idéologique auprès des forces révolutionnaires du Tiers-Monde.

Chou En-lai rend visite aux pays africains.

Janvier 1964

Sur l'initiative du général de Gaulle, la France et la Chine populaire décident d'échanger des ambassadeurs.

La rupture sino-soviétique s'aggrave.

II. CHRONOLOGIE DE LA RÉVOLUTION CULTURELLE ET DE SA « RÉACTION THERMIDORIENNE » (1966-1973)

La complexité des événements qui ont marqué la Révolution culturelle — de novembre 1965 à avril 1969 — défie toute tentative de classification qui se voudrait un authentique reflet de la réalité. La présentation que l'on propose ici n'est pas moins arbitraire qu'une autre. Elle n'a pour objet que de fixer les idées, tout en essayant de faire ressortir, d'événements apparemment incohérents, une certaine logique.

1. — L'offensive préliminaire — Été 1964-août 1966

Été 1964: Festival de *l'Opéra de Pékin, « victoire de la révolution culturelle socialiste ».*

10 novembre 1965-avril 1966 — Réaction contre l'allégorie de Wu Han.

A l'instigation de Mao Tse-tung, la presse de Shanghai critique violemment l'écrivain Wu Han, historien, auteur dramatique et vice-maire de Pékin, à propos d'une pièce allégorique qui dénonçait les méfaits de l'autocratisme, *La destitution de Hai Jui :* transparente allusion à l'élimination du maréchal Peng Teh-huai, qui avait osé critiquer Mao au sujet du *Grand Bond en avant*, au Plenum de Lushan, en 1959. Peng Chen, maire de Pékin et membre du Bureau politique, s'efforce d'endiguer ce flot de critiques à l'égard de Wu Han : il publie, en février, un « rapport voulant servir de guide au débat académique actuel ».

Avril-mai 1966 — Mao provoque l'agitation universitaire

Les attaques atteignent Teng To, ancien rédacteur en chef du *Quotidien du Peuple*, et la presse de la ville de Pékin contrôlée par le maire Peng Chen.

16 mai : une *circulaire* du Comité central, attribuée à Mao, annonce l'annulation du « Rapport de Février » de Peng Chen, et donne aux discussions en cours une dimension nouvelle. Du domaine artistique et littéraire, la lutte prolétarienne doit s'étendre au domaine politique, et viser les représentants du révisionnisme bourgeois qui se sont infiltrés dans le parti, le gouvernement et l'armée.

25 mai : la contestation gagne dans les universités. Le « premier *ta-tzu-pao* marxiste-léniniste national », à l'université Peita, critique violemment les deux responsables des affaires universitaires à la municipalité de Pékin et Lu Ping, recteur de cette université, tous trois amis de Peng Chen.

Juin-juillet 1966 — Préparatifs de la grande offensive

Les dirigeants du parti visés par la circulaire du 16 mai, notamment Liu Shao-chi, président de la République, vice-président du Parti communiste chinois, et Teng Hsiao-ping, secrétaire général du Comité central, tentent de canaliser l'agitation intellectuelle, en particulier par la création des « groupes de travail ». L'université Peita passe sous le contrôle des futurs « gardes rouges ». Les cours universitaires sont partout suspendus.

Mao Tse-tung, revenu à Pékin après une absence volontaire de près de deux mois, destinée à laisser se démasquer les adversaires du mouvement en cours, reprend la direction effective du Comité central.

2. — Le démarrage difficile — Août 1966-décembre 1966

1er au 12 août 1966 — La « Déclaration en 16 points » donne le feu vert à la Révolution culturelle

11e Plenum du VIIIe Comité central : la « Déclaration en 16 points », dite Résolution du 8 Août, lance officiellement la Révolution culturelle. Les « groupes de travail » sont condamnés. Sont par contre créés des *groupes de la Révolution culturelle*, tandis que l'on jette les masses à l'assaut des éléments révisionnistes du Parti. Lin Piao devient vice-président du Parti, en remplacement de Liu Shao-chi, rétrogradé au huitième rang du Bureau politique. Chou En-lai reste au troisième rang.

Août-novembre 1966 — Les gardes rouges à l'assaut de la bureaucratie du Parti

Défilé de plusieurs centaines de milliers de *gardes rouges*, le 18 août, sur la place Tien An Men, en présence de Mao. Ils effectuent en masse de grands déplacements à travers le pays pour épurer les cadres du Parti dans les villes, et se mettent à détruire les vestiges du passé féodal (monuments et œuvres d'art).

Le mouvement commence à gagner les usines et les administrations, avant de s'étendre à la classe paysanne. Liu Shao-chi est contraint de procéder à son autocritique le 23 octobre. Mais des excès gauchistes et des divisions apparaissent au sein des gardes rouges, tandis que l'appareil du Parti est paralysé.

3. — La grande tribulation — Janvier 1967-septembre 1967

Janvier 1967-février 1967 — La classe ouvrière entre en jeu

Le mouvement s'étend à toute la classe ouvrière, plus particulièrement à Shanghai, où les luttes sont très violentes. Le 5 février est créée la *Commune de Shanghai*, de tendance gauchiste, qui prend pour modèle la Commune de Paris.

L'anarchie est combattue soit par intervention directe de l'armée, comme c'est le cas dans quelques villes; soit grâce à de « grandes alliances » regroupant les représentants des masses, des cadres et de l'armée.

Mars 1967-août 1967 — L'anarchie atteint son comble

Les affrontements sanglants se multiplient dans tout le pays. A Wuhan et Canton, on assiste à de véritables insurrections armées.

Les comités révolutionnaires ont du mal à se constituer, tandis que les gauchistes commencent à attaquer Chou En-lai. Des scissions se produisent à tous les niveaux.

Liu Shao-chi fait une nouvelle autocritique.

Septembre 1967 — L'heure de l'armée

Chou En-lai s'efforce de remettre de l'ordre, tandis que l'armée se voit confier des responsabilités très larges, tant pour le maintien des structures de production que pour le règlement des problèmes locaux.

4. — La victoire de Mao — Septembre 1967-fin 1968

Septembre 1967-janvier 1968 — La pensée-maotsetung devient l'instrument de la « lutte antibureaucratique »

De retour à Pékin après une tournée en province, Mao frappe simultanément à droite et à gauche. Il apporte son entier appui à Chou En-lai. Une accélération de la mise en place des comités révolutionnaires est tentée. Le 1er octobre, Lin Piao annonce la création des stages d'étude de la pensée-maotsetung.

Février 1968-juillet 1968 — Un instant de rémission pour l'opposition « bureaucratique »

La ligne Liu Shao-chi tente de se ressaisir, à la faveur des erreurs des gauchistes. Mao lance un appel pour la défense des comités révolutionnaires.

Juillet 1968-octobre 1968 — Chute de Liu Shao-chi

Les comités révolutionnaires s'installent dans tout le pays et forment un réseau de plus en plus serré.

13 au 31 octobre : le VIIIe Comité central tient sa 12e session plénière; il proclame la destitution de Liu Shao-chi et son exclusion du Parti. Mao Tse-tung a eu gain de cause, sans se laisser déborder par l'extrémisme gauchiste.

5. — La réaction thermidorienne — Le retour à l'ordre — Janvier 1969-automne 1973

Avril 1969 : IXe Congrès. Il élit un nouveau Comité central et adopte de nouveaux statuts. Un train de réformes vient toucher la vie économique, administrative et universitaire. Affrontements frontaliers sino-soviétiques.

1970 : la Chine panse ses plaies; le gauchisme conserve de nombreux points forts : parmi eux, le deuxième personnage de la hiérarchie, en la personne du maréchal Lin Piao.

Août-septembre 1970 : Plenum du Comité central à Lushan. La faille entre Lin Piao et Mao commence à apparaître.

Juillet 1971 : annonce de l'aboutissement des négociations secrètes concernant le voyage en Chine du président Nixon. Cette nouvelle orientation de la diplomatie chinoise entraîne des tensions intérieures, qui contribuent à provoquer l'élimination et la disparition de Lin Piao (13 septembre 1971).

25-26 octobre 1971. La Chine est admise à l'O.N.U.

Janvier 1972 : Éditorial du *Quotidien du Peuple* du 1er janvier, faisant le point sur la situation économique et sociale de la Chine. Mort du maréchal Chen Yi.

Février 1972 : visite privée du Président Nixon à Pékin.

Juillet 1972

Voyage de Maurice Schumann en Chine. Il sera suivi de MM. Scheel (octobre), Douglas-Home (novembre) et Medici (janvier 1973).

La Chine met l'accent sur la nécessité pour l'Europe de s'unir politiquement pour faire face aux visées de l'U.R.S.S.

Été 1972 : L'élimination de Lin Piao est officialisée.

Septembre 1972 : visite à Pékin du Premier ministre japonais Tanaka.

Février 1973

Voyage de Henry Kissinger à Pékin, qui aboutit à la création de « bureaux de liaison » dans les deux capitales, véritables ambassades sans le nom.

Février 1973

Conférence internationale sur le Vietnam à Paris. C'est la première grande conférence à laquelle la Chine participe depuis celle sur le Laos en 1961-1962.

Mars 1973

Après l'établissement de relations diplomatiques entre la Chine et l'Espagne, tous les pays européens, à l'exception de l'Irlande, du Portugal et du Vatican, ont des liens officiels avec Pékin, qui entretient des relations diplomatiques avec 88 pays.

Août 1973 : Xe Congrès du P.C. Chinois à Pékin. Le tournant pris entre l'été 1970 et l'été 1971 (élimination des gauchistes et de Lin Piao, reflux de la Révolution culturelle, invitation de Nixon, rapprochement avec l'Occident, encouragement à la construction européenne, hostilité accrue à l'égard de l'URSS, demi-retraite de Mao, prépondérance de Chou En lai) est confirmé avec éclat.

Septembre 1973

Voyage du Président Pompidou : première visite officielle d'un chef d'État occidental en Chine.

III. QUEL EST LE PRODUIT NATIONAL BRUT DE LA CHINE POPULAIRE ?

A) *La Banque Mondiale* a évalué le P.N.B. chinois à 58,6 milliards de dollars pour 1968 (*Trends in Developing Countries*, 1971) ; le P.N.B. par habitant, à 83 dollars sur la base d'une population estimée à 730 millions. A titre de comparaison, le P.N.B. français était la même année de 105 milliards de dollars, 2 406 dollars par habitant. De ces chiffres, il ressort que le Chinois serait vingt-neuf fois moins riche que le Français, quatorze fois moins que le Japonais, cinq fois moins que l'Uruguayen.

Plusieurs raisons amènent à contester la validité de ces chiffres et de ces comparaisons :

1) Ils ne reposent sur aucune information sûre et quantifiée. Au moment où ils ont été établis, les dernières statistiques établies par la Chine remontaient à plus de dix ans.

2) L'estimation en dollars est faite sur la base des taux de change. Or, ces taux sont naturellement fondés sur le commerce international, c'est-à-dire sur la valeur des produits et des services qui font l'objet de ce commerce. Ces prix sont nettement supérieurs aux prix réels pratiqués dans le pays : notamment en ce qui concerne les produits agricoles d'un pays sous-développé. Le coefficient correcteur qu'il faudrait appliquer est particulièrement fort pour la Chine, qui pratique systématiquement une politique de très bas prix pour tous les produits de consommation courante. Autrement dit, la comparaison de la valeur en dollars des productions n'est pas une comparaison des pouvoirs d'achat, donc des niveaux de vie. La Banque mondiale elle-même indique qu'une correction de ce type, faite en 1959, avait réduit la différence entres les P.N.B. par tête des États-Unis et de l'Inde de 30 pour 1 à 12 pour 1.

3) L'évaluation par tête dépend d'une évaluation démographique ; or on ne connaît pas, à 100 millions près, la population de la Chine : cela fait une marge d'erreur d'environ 14 %.

4) En outre, la comparaison « par tête » doit tenir compte du facteur

des moyennes. A produit par tête égal, il y aura beaucoup plus de pauvres dans un pays où la hiérarchie des revenus est très ouverte que dans un pays, comme la Chine, où elle ne l'est pas.

B) Depuis que ces calculs ont été établis, la Chine a donné quelques informations sur sa production. Chou En-lai a indiqué qu'en 1970, la production industrielle avait été de 90 milliards de dollars, la production agricole de 30 milliards. Total : 120 milliards. Soit le double (pour 1970) de l'évaluation de la Banque mondiale (pour 1968). L'agence *Chine nouvelle* a indiqué le 1er janvier 1972, en citant le Premier ministre, que la production de 1971 était de 10 % supérieure à celle de 1970 : soit 132 milliards (Japon en 1969 : 125 milliards).

Chou En-lai n'a pas précisé ses bases de calcul. En prenant 132 milliards pour le P.N.B. en 1971, le P.N.B. par habitant serait compris entre 170 et 193 dollars selon le nombre d'habitants; si l'on retient l'hypothèse de population de 750 000 000 en 1971, le P.N.B. par habitant serait alors de 180 dollars.

Ce chiffre paraît vraisemblable. Avec 180 dollars, le Chinois se trouverait, en 1971, au même niveau que le Formosan en 1961, ou que le Brésilien de 1953.

En outre, dans cette estimation, il reste tout un secteur économique qui n'est pas comptabilisé pour des raisons idéologiques : les services.

Or, pour comparer la Chine aux pays occidentaux, il faudrait essayer de déterminer la valeur ajoutée par l'administration et le commerce.

A défaut de chiffres, procédons par analogie. En Inde, le secteur des services représente 26 % du P.N.B., qui se décomposent ainsi :

Commerce	: 10,4 %
Autres services	: 15,5 %
dont administration	: 4,5 %

Si l'on tient compte de ces 26 %, le produit national chinois monterait alors à 170 milliards de dollars pour 1971. Encore ce chiffre ne tient-il pas compte d'un énorme secteur de travaux publics (irrigation, abris antiaériens) pris en charge bénévolement, en tout cas gratuitement, par la main-d'œuvre paysanne ou urbaine. Si l'on fait intervenir ce facteur, le P.N.B. par habitant serait alors de l'ordre de 225 dollars : égal à celui du Japonais en 1915, inférieur de moitié à celui de l'Italien en 1930, de l'Espagnol en 1955.

Avec 210 dollars, le Chinois communiste n'aurait que six ans de retard sur le Chinois de Formose. Il est vrai que celui-ci, en 1971, a grimpé à 329 dollars... Il reste que, sans aide économique — l'aide russe, qui a été financièrement coûteuse, n'a duré que dix ans et a été complètement interrompue en 1960 — et en dépit des soubresauts du Grand Bond et de la Révolution culturelle, la Chine populaire ne paraît pas si loin d'avoir rejoint le niveau de vie de Formose, pourtant puissamment aidée par le dollar américain.

En outre, la Chine populaire aurait de beaucoup dépassé le Pakistan, l'Inde et l'Indonésie, qui la précédaient en 1949 dans le classement du produit par habitant.

IV. Notes documentaires et références*

INTRODUCTION

[1] Professeur d'histoire des idées à l'Université Columbia. Il faisait partie d'une mission d'enquête de l'O.C.D.E. que je conduisais dans diverses universités allemandes.

[2] Selon la définition classique d'A. Vincent, dans son *Initiation à la conjoncture économique*, 1947.

[3] Mao Tse-tung, « La tactique de la lutte contre l'impérialisme japonais », déc. 1935, *Œuvres choisies*, tome I.

[4] Mao Tse-tung, « De la pratique », juillet 1937, *Œuvres choisies*, tome I.

[5] Le docteur Vieron, *in* Rivière, *En Chine avec Teilhard de Chardin*.

[6] A. de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, tome I, p. 13.

PREMIÈRE PARTIE. EXERGUE

[1] Cité par Bary, p. 718.

[1 bis] *Lettres d'Asie*, lettre du 3 janvier 1917, adressée de Pékin par Alexis Léger à Philippe Berthelot, in Saint-John Perse, *Œuvres complètes*, Pléiade, p. 810.

[2] Cité par Léon Wieger, *La Chine moderne*, tome VI, *Le feu aux poudres*, Hien-hien, 1925, p. 123, pièce n° 27.

[3] Mao Tse-tung, « Le rôle du parti communiste chinois », octobre 1938, *Œuvres choisies*, tome II.

[4] Mao Tse-tung, « Sur les négociations de Tchoung-king », 17 octobre 1945. *Œuvres choisies*, tome IV.

CHAPITRE I

[1] *Un barbare en Asie*.

[1 bis] Khrouchtchev, *Souvenirs*, p. 440.

[2] Mao Tse-tung, « Méthodes de travail des comités du Parti », 13 mars 1949, *Œuvres choisies*, tome IV.

[3] *Quotidien du Peuple*, 8 août 1966.

[4] *Revue de Pékin*, 10 septembre 1966.

[5] *China Pictorial*, octobre 1966.

[6] *Revue de Pékin*, 13 août 1966.

[7] *Quotidien du Peuple*, 8 août 1966.

[8] Haldane, *Tseu-Hsi*, p. 98.

[9] J. C. Chen, *Chinese sources for the Taiping Rebellion*, Londres, 1963.

[10] Séraphin Couvreur, *Entretiens de Confucius et de ses disciples*, Paris (s. d.), notice 51.

[11] *Id., ibid.*

[12] Snow, *La Chine en marche*, p. 242.

[13] *Id., ibid.*

[14] Snow, *Life*, 30 avril 1971.

[15] *Id., ibid.*

[16] *Id., ibid.*

[17] *Id., ibid.*

[18] *Id., ibid.*

[19] Mehnert, *Nouvelle Gauche*, p. 32.

CHAPITRE II

[1] *Documents du Parti communiste chinois sur la Grande Révolution culturelle prolétarienne, 1966-1967*, Institut de Recherche pour les questions chinoises de Kowloon, Kowloon, p. 602.

[2] Mao Tse-tung utilise le terme confucéen de *ta-tung*. Dans « la Dictature de la démocratie populaire » (1949), cité par Stuart Schram, *Mao Tse-tung* p. 278.

[3] Comme le Hsi-tzu (Hi-tseu).

[4] Mao Tse-tung, « De la contradiction », *Œuvres complètes*, tome I.

[5] Éditorial du *Quotidien du Peuple* du 2 juin 1966, cité dans *La Grande Révolution Culturelle socialiste en Chine*, Pékin, Éditions en langues étrangères, 1966, fascicule 3.

CHAPITRE III

[1] Khrouchtchev, *Souvenirs*, p. 398.

CHAPITRE IV

[1] Charlotte Haldane, *Tseu Hsi*, p. 132.

[2] Ainsi que le film de Bernard Volker et André Pavolini, qui a été projeté sur plusieurs chaînes de télévision françaises et occidentales, et les photographies de Marc Riboud, abondamment reprises dans la presse.

* On trouvera dans la bibliographie les précisions nécessaires sur certains ouvrages qui ne sont mentionnés ici que de manière succincte.

[3] Medicus dans *France-Soir* du 8 août 1971.

[4] Dr Maurice Mussat, dans *Le Quotidien du Médecin* cité par *Carrefour*, 8 septembre 1971.

[5] Dr Lebarbier, président de l'Organisation pour l'étude et le développement de l'acupuncture, dont le Dr Claude Le Prestre est le secrétaire général; après un voyage en Chine, en juin-juillet 1973, qui leur a permis de voir 45 interventions sous acupuncture, leur scepticisme a fondu.

[6] *Carrefour* du 8 septembre 1971.

[7] Alfred Max, qui a fait la même expérience, a publié un brillant article dans *Preuves*, 1er trimestre 1972.

DEUXIÈME PARTIE. EXERGUE

[1] *Lettres d'Asie*, op. cit.

CHAPITRE V

[1] Vocable habituel de la terminologie marxiste, qui désigne les intermédiaires autochtones par lesquels s'effectuait le commerce entre des compagnies étrangères de type colonial, et une population colonisée ou semi-colonisée.

CHAPITRE VI

[1] *Cf.* S. Yourkov : « La pol. de Pékin vis-à-vis des pays soc. » dans *La Vie intern.*, Moscou, novembre 1971.

[2] Snow, *Étoile rouge*, p. 111.

[3] *Ibid.*, p. 112.

[4] *Ibid.*

CHAPITRE VIII

[1] L'article est de Henri Eyraud : Organisation et développement de la science en République populaire de Chine, in La *Documentation Française*. Notes et Études documentaires, n° 3255, 18 janvier 1966. En 1972 est paru à Paris un intéressant opuscule de Tsien Tche-hao : l'Enseignement supérieur et la recherche scientifique en Chine populaire.

[2] C.E.C.L.E.S., plus couramment appelé ELDO (European Launchers Development Organization).

CHAPITRE IX

[1] Déclaration à Radio Pékin du 5 novembre 1960, citée dans *China Topics*, mars 1971.

[2] *Le Quotidien du Peuple*, 27 décembre 1960.

[2 bis] Lao-tzu, chap. 80 du Tao-tei-king (trad. Wieger).

[3] Slogan vu sur un panneau et portant la signature de Mao.

[4] Slogan vu sur un panneau et portant la signature de Lin Piao.

[5] Mao Tse-tung, *Œuvres choisies*, tome I, p. 59.

[6] *Le Quotidien du Peuple* du 30 août 1967.

[7] Snow, *Étoile rouge*, p. 131.

CHAPITRE X

[1] *Pékin-information* du 9 août 1966.

[2] Snow, *Étoile rouge*, p. 127; p. 119.

[3] Cité *in* C. Brandt, B. Schwartz, J. K. Fairbank, *A Documentary History of Chinese Communism*, 1952, p. 410.

[4] Le 14 octobre 1970.

[5] Programme du *Cheng wu lien* dans la brochure *Kuang-ying hung-chi* (imprimerie du Drapeau rouge), n° 5, Canton, mars 1968, publié par le Comité de l'Alliance révol. des travailleurs de Canton, Chi-san Hang, n° 99, mai 1968.

[6] *Le Quotidien du Peuple*, 5 et 9 janvier 1969 : cf. Mehnert, *op. cit.* pp. 57-59 et 180 à 203.

[7] Ville construite par les Russes sous le nom de Dalny, entre 1898 et 1905, dans un territoire à bail de Mandchourie méridionale, et cédée par le traité de Portsmouth aux Japonais, qui l'occupèrent, sous le nom de Dairen, jusqu'en 1945.

[8] Lai Ying, *Les Prisons de Mao*, p. 41.

[9] *Revue de Pékin*, 68-45, 12 novembre 1968, pp. 8-12, cité par Mehnert, p. 193.

CHAPITRE XI

[1] Mehnert, p. 81.

[2] Vercors, p. 109.

[3] Jean-François Kahn, *L'Express*, 20 août 1971.

[4] Causeries sur le travail littéraire et artistique dans les forces armées, février 1966.

[5] D'après une enquête menée par le ministère de la Culture (*China Topics*, décembre 1962).

CHAPITRE XII

[1] Snow, *La Chine en marche*, p. 60. Christian Cochini, dans la revue *Projet*, a consacré un excellent article au théâtre chinois.

TROISIÈME PARTIE. EXERGUE

[1] *Lettres d'Asie*, op. cit.

CHAPITRE XIII

[1] Macartney, tome IV, p. 139.

[8] Macartney, tome IV, p. 126.
[9] « A note on the population », *China Quarterly*, n° 38, 1969.
[10] Chow Tse-tung, *The May Fourth Movement*, Harvard University Press, 1960, p. 383.
[11] Déclarations de Mao Tse-tung à Edgar Snow, le 18 décembre 1970.

CHAPITRE XV

[1] Du Halde, tome II, pp. 79-80.
[2] Du Halde, *ibid.*, tome II, p. 7.
[3] Backhouse (E.), Bland (J.O.P.), *Les Empereurs mandchous, Mémoires de la Cour de Pékin*, Paris, 1934, pp. 120-123.
[4] Macartney, tome II, pp. 107-109.
[5] Elia, pp. 39-40.
[6] Pierre Teilhard de Chardin, *Nouvelles lettres de voyage*, p. 40.
[7] Voir R. H. Tawney, *Land and Labour in China*, qui décrit magistralement ce processus.
[7 bis] Charles de Gaulle. Conférence de presse du 31 janvier 1964.
[8] Liang Chi-chao, *Yin-ping-che-no-tchi*, Shanghai, 1936, I, pp. 5-6.
[9] Cité par Fairbank, *China's Response to the West*, Cambridge, Mass., p. 53.
[10] Bary, pp. 715, 716 et 718.
[11] Elia, pp. 117-118.
[12] Elia, pp. 209-211.
[13] Charles de Gaulle, *ibid.*

CHAPITRE XVI

[1] Pierre Teilhard de Chardin, *Nouvelles lettres de voyage*, p. 34.
[2] Macartney, tome I, p. 203.
[3] Macartney, tome VI, p. 133.
[4] *The North-western Provinces and their Possibilities of Development*, par le Dr A. Stampar (Nankin, juillet 1934).
[5] Cl. Rivière, *En Chine avec Teilhard de Chardin*, p. 119.
[6] Snow, *Étoile rouge*, p. 186.
[7] Cl. Rivière, *ibid.*
[8] Sun Yat-sen, dans Elia, p. 442.

CHAPITRE XVII

[1] Du Halde, tome II, p. 70.
[2] Haldane, p. 234.
[3] Elia, p. 446.
[4] *Hou Han-min*, « Le rapport du peuple », organe du Tung-meng-hui, de Sun Yat-sen (1906).
[5] Tang Liang-li, *The New Social Order in China*, Shanghai, 1936, p. 173.

CHAPITRE XVIII

[1] *Pékin-information*, 14 décembre 1970; cité par P. Laurent, « Principes idéologiques de la politique industrielle ». *Projet*, 1971.

CHAPITRE XIX

[1] *Lettres de voyage*, p. 74, t. I.

CHAPITRE XX

[1] Éditorial du 1er janvier 1972 du *Quotidien du Peuple*.

QUATRIÈME PARTIE. EXERGUE

[1] Mao Tse-tung, « Notre étude et la situation actuelle » (12 avril 1944), *Œuvres choisies*, tome III.
[2] *Id.*, « De la juste solution des contradictions au sein du peuple » (27 février 1957).
[3] *Id.*, « Intervention à la conférence nationale du parti communiste chinois sur le Travail de Propagande » (12 mars 1957).
[4] *Lettres d'Asie*, op. cit.

CHAPITRE XXI

[1] Citation de Mao dans le « Rapport sur les travaux du gouvernement présenté par le Premier ministre Chou En-lai à la première session de la IIIe Assemblée populaire nationale » (21-22 décembre 1964).
[2] « D'où viennent les idées justes? » (mai 1963).
[3] Mao Tse-tung, « De la pratique » (juillet 1937), *Œuvres choisies*, tome I.
[4] Mao Tse-tung, « Discours prononcé à une conférence des cadres de la région libérée du Chansi-Sueiyuan » (1er avril 1948), *Œuvres choisies*, tome IV.
[5] Note sur les « Documents à propos du groupe contre-révolutionnaire de Hu Feng » (mai 1955).
[6] Mao Tse-tung, « De la contradiction » (août 1937), *Œuvres choisies*, tome I.
[7] *La Chine en marche*, p. 259.
[8] Cité par le juge Wu Teh-fang, président de l'Association des sciences politiques et de droit, in *La Chine en marche*, p. 258.
[9] Et non de 14 personnes sur 1 million, comme le dit, par erreur, Edgar Snow *(ibidem)*.
[10] *Une analyse des classes sociales dans la société chinoise*, édition en langues étrangères, Pékin, 1956.
[11] Trotsky, *Lénine*, p. 130.
[12] *Id.*, *ibid.*, p. 134.
[13] *Id.*, *ibid.*, p. 135.

[14] *Id., ibid.*, p. 135.
[15] *Id., ibid.*, p. 134.
[16] Mao Tse-tung, « Rapport sur l'enquête menée dans le Hounan à propos du mouvement paysan » (mars 1927), *Œuvres choisies*, tome I.
[17] Mao Tse-tung, « De la contradiction » (août 1937), *Œuvres choisies*, tome I.
[18] Mao Tse-tung, « Problèmes de la guerre et de la stratégie » (6 novembre 1938), *Œuvres choisies*, tome II.
[19] Mao Tse-tung, « De la guerre prolongée » (mai 1938), *Œuvres choisies*, tome II.
[20] Mao Tse-tung, « Pour la parution de la revue *Le Communisme* » (4 octobre 1939), *Œuvres choisies*, tome II.
[21] Mao Tse-tung, « Établir de solides bases d'appui dans le Nord-Est » (28 décembre 1945), *Œuvres choisies*, tome IV.
[22] Mao Tse-tung, « Contre le libéralisme » (7 septembre 1937), *Œuvres choisies*, tome II.
[23] *Id., ibid.*
[24] *Id., ibid.*
[25] Mao Tse-tung, « Sur les négociations de Chungking » (17 octobre 1945), *Œuvres choisies*, tome IV.
[26] Mao Tse-tung, « La situation et notre politique après la victoire dans la Guerre de Résistance contre le Japon » (13 août 1945), *Œuvres choisies*, tome IV.
[27] Mao Tse-tung, « Mener la révolution jusqu'au bout » (30 décembre 1948), *Œuvres choisies*, tome IV.

CHAPITRE XXII

[1] Curzio Malaparte, *En Russie et en Chine*, p. 115.
[2] *Id., ibid.* Sur le sujet de ces prisons raffinées, voir les livres de Rickett (*Prisoners of Liberation*), du R. P. Rigney et les deux ouvrages de David Rousset sur le travail forcé.
[3] *Cf.* documents annexés à *Pékin et la nouvelle gauche* de Klaus Mehnert, p. 101 et la suite.
[4] *Le Quotidien du Peuple*, 4 août 1957.
[5] *Documents of the Great Proletarian Cultural Revolution 1966-1967*, Hong Kong, pp. 550-563 et 692.
[6] *Chine nouvelle*, 27 janvier 1972.
[7] Malaparte, ouvrage cité, p. 224.
[8] Van Coillie, *J'ai subi le lavage de cerveau*, p. 38.
[9] Voir *Le Saint-Siège et la Chine*, de Louis Wei Tsing-sing.
[10] Sigmund Freud, *L'Avenir d'une illusion*, traduction Marie Bonaparte, p. 17.
[11] Keim, p. 56.
[12] Macartney, tome VI, p. 139.
[13] Elia, p. 191.
[14] *Id., ibid.*, p. 209.
[15] *Id., ibid.*, p. 211.

CHAPITRE XXIII

[1] Keim, p. 57.
[2] *La Chine en marche*, p. 301.
[3] Van Coillie, *J'ai subi le lavage de cerveau*, p. 312.
[4] *Id., ibid.*
[5] *Foreign Relations of the United States, 1943, China*, Washington.
[6] Keim, p. 56.

CHAPITRE XXIV

[1] *La Chine en marche*, p. 386.
[2] Dont la confluence forme la Rivière des Perles.

CHAPITRE XXV

[1] D. Lowe, *The Function of « China » in Marx, Lénin and Mao*, Berkeley, 1966, p. 20.
[2] *The New Republic*, 20 janvier 1965.

CONCLUSION

[1] Pierre et Renée Gosset, *Chine rouge, an VII*.
[2] Elia, p. 404.
[2bis] Cité par Harold Isaacs, *La Tragédie de la Révolution chinoise*, p. 243 sq.
[3] Cité par Schram, *Mao Tse-tung*, p. 115.
[4] Teilhard de Chardin, *Lettres de voyage*, p. 187.
[5] Rivière, p. 133.

V. Bibliographie

(Anonyme), *La Chine* (Guides Nagel), Paris, 1967.

BACKHOUSE (E.), BLAND (J. O. P.), *Les Empereurs mandchous*. Mémoires de la cour de Pékin, préface de H. Maspero, Paris, 1934.

BALAZS (Étienne), *La Bureaucratie céleste*, Paris, 1968.

BARY (W. T. de), CHAN (W. T.), WATSON (B.), *Sources of Chinese Tradition*, New York, 1960.

BEAUVOIR (Simone de), *La Longue Marche*, Paris, 1957.

BERMANN (Dr Gregorio), *La Salud mental en China*, Buenos Aires 1970, (trad. fr., Paris, 1973).

BERNARD-MAITRE (le P. Henri), *Sagesse chinoise et Philosophie chrétienne*, Hienhien, 1935.

BETTELHEIM (Charles), « Chine et U.R.S.S. : deux modèles d'industrialisation », *Les Temps modernes*, août-septembre 1970. *Révolution culturelle et organisation industrielle en Chine*, Paris, 1973.

BETTELHEIM (Charles), CHARRIERE (Jacques), MARCHISIO (Hélène), *La Construction du socialisme en Chine*, Paris, 1965.

BIANCO (Lucien), *Les Origines de la Révolution chinoise*, Paris, 1967.

BODARD (Lucien), *Mao*, Paris, 1970.

BRINE (LINDSAY), *The Taiping Rebellion*, Londres, 1962.

BUCK (Pearl), *La Chine comme je la vois*, Paris, 1971.

CHANDRASEKHAR, *China's Population*, Hong Kong, 1960.

CHEN Po-ta, *Notes on Mao Tse-tung's « Report of an Investigation into the Peasant Movement in Hunan »*, Pékin, 1966.

CHESNEAUX (Jean), *Les Syndicats chinois*, Paris-La Haye, 1965.

CHIANG Kai-shek (Maréchal), *Destin de la Chine*, présenté et commenté par Ph. Jaffe, Paris, 1949.

CHOU En-lai, *A Great Decade*, Pékin, 1959 (édition en langues étrangères).

CHOW Tse-tung, *The May Fourth Movement, Intellectual Revolution in Modern China*, Cambridge, 1960.

CLAUDEL (Paul), *Connaissance de l'Est*, Paris 1900; *Sous le signe du Dragon*, Paris, 1948.

CREEL (H. G.), *La Pensée chinoise de Confucius à Mao Tse-toung*, Paris, 1962.

DAUBIER (Jean), *Histoire de la Révolution culturelle*, Paris, 1970.

DELEYNE (Jean), *L'Économie chinoise*, Paris, 1971.

DUFAY (le P. François), *L'Étoile contre la Croix*, Paris, 1955.

DU HALDE (le P. J.-B.) S. J., *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'Empire de Chine*, Paris, 1735.

DUMONT (René), *La Chine surpeuplée, Tiers Monde affamé*, Paris, 1965.

ELIA (Pascal M. d'), *Le Triple Démisme de Suen Wen*, Shanghai, 1929, traduit, annoté et apprécié par Pascal M. d'Elia.

ESMEIN (Jean), *La Révolution culturelle chinoise*, Paris, 1970.

ÉTIEMBLE, *Le Singe pèlerin*, Paris, 1959; *Connaissons-nous la Chine?*, Paris, 1964; *Jésuites en Chine*, 1966.

ÉTIENNE (Gilbert), *La Voie chinoise*, Paris, 1962.

FAIRBANK (John K.) et TENG Ssu-yu, *China's Response to the West*, (1838-1923), Cambridge, Mass., 1954.

FAURE (Edgar), *Le Serpent et la Tortue;* Paris, 1957.

FAURE (Lucie), *Journal d'un voyage en Chine*, Paris, 1958.

FEJTO (François) *Chine-URSS*, 2 vol., Paris, 1964-1966. (nouv. éd. 1973).

GERNET (Jacques), *La Vie quotidienne en Chine à la veille de l'invasion mongole*, Paris 1959; *La Chine ancienne*, Paris, 1964; *Le Monde chinois*, 1972.

GIGON (Fernand), *Et Mao prit le pouvoir*, Paris, 1970.

GITTINGS (John), *The Role of the Chinese Army*, Oxford, 1968.

GOSSET (Pierre et Renée), *Chine rouge, an VII*, Paris, 1958.

GRANET (Marcel), *La Civilisation chinoise*, Paris, 1948; *La Pensée chinoise*, Paris, 1950; *La Religion des Chinois*, Paris, 1951.

GROUSSET (René), *Histoire de la Chine*, Paris, 1962.

GROUSSET (René), DENIKER (George), *La Face de l'Asie*, Paris, 1962.

GUILLAIN (Robert), *Six cent millions de Chinois*, Paris, 1956; *Dans trente ans, la Chine*, Paris, 1965.

GUILLERMAZ (Jacques), *La Chine populaire*, Paris, 1959; *Histoire du Parti Communiste Chinois*, Paris, tome I, 1968, tome II, 1972.

HALDANE (Charlotte), *Tseu-Hsi, dernière grande Impératrice de Chine*, Paris, 1967.

HAN SUYIN, *L'an 2001*, Paris, 1968.

HUDELOT (Claude), *La Longue Marche*, Paris, 1971.

ISAACS (Harold), *La Tragédie de la Révolution chinoise 1925-1927*, Paris, 1967.

KAROL (K. S.), *La Chine de Mao*, Paris, 1966.

KAZANTSAKIS (Nikos), *Chine-Japon*, Paris, 1938-1971.

KEIM (Jean A.), *Petite Histoire de la grande Chine*, Paris, 1966.

KHROUCHTCHEV (Nikita), *Souvenirs* (traduction de Paul Chwat, Pierre Girard et Raymond Olcine), Paris, 1971.

LAI YING, *Les Prisons de Mao*, recueilli par Edward Behr, texte français de Jacky Le Corre, Paris, 1970.

LÉGER (Alexis), *Lettres d'Asie*, in *Œuvres Complètes* de Saint-John Perse, Paris, 1972.

LEVS (Simon), *Les Habits neufs du Président Mao*, Paris, 1971.

MACARTNEY (Lord), *Voyage en Chine et en Tartarie* (traduit par L. B. J. Breton), 12 tomes, Paris, 1804.

MACCIOCCHI (Maria-Antonietta), *De la Chine*, Paris, 1971.

MALAPARTE (Curzio), *En Russie et en Chine* (traduit de l'italien par M. Arnaud), Paris, 1959.

MAO Tse-tung, *Œuvres choisies* (en 4 tomes), Paris, 1959.

MAO Tse-tung, *Citations du Président Mao Tse-tung*, éditions en langues étrangères, Pékin, 1972.

MENDE (Tibor), *La Chine et son ombre*, Paris, 1960.

MENDÈS FRANCE (Pierre), *Dialogues avec l'Asie d'aujourd'hui*, Paris, 1972.

MEHNERT (Klaus), *Pékin-Moscou*, Paris, 1962; *Pékin et la nouvelle gauche*, Paris, 1971.

MERAY (Tibor), *La rupture Moscou-Pékin*, Paris, 1966.

MICHAUX (Henri), *Un Barbare en Asie*, Paris, 1945.

MORAVIA (Alberto), *La Révolution culturelle de Mao* (traduit de l'italien par Jean-Louis Faivre d'Arcier), Paris, 1968.

MYRDAL (Jan), *Un Village de la Chine populaire*, Paris, 1964.

PÉLISSIER (Roger), *De la Révolution chinoise*, Paris, 1967.

RIENCOURT (Amaury de), *The Soul of China* (trad. fr. Paris, 1960).

RIVIÈRE (Claude), *En Chine avec Teilhard 1938-1944*, Paris, 1968.

ROTHSCHILD (Robert), *La Chute de Chiang Kai-shek*, Paris, 1972.

SAUVY (Alfred), *De Malthus à Mao Tse-tung*, Paris, 1958.

SCHRAM (Stuart), *Mao Tse-tung*, Paris, 1963.

SCHRAM (Stuart), CARRÈRE D'ENCAUSSE (Hélène), *Le Marxisme et l'Asie*, Paris, 1965.

SEGALEN (Victor), *René Leys*, Paris, 1922; *Équipée de Pékin aux marches thibétaines*, Paris, 1929.

STAMPAR (Dr A.), *The North-Western Provinces and their Possibilities of Development*, Nankin, 1934.

SNOW (Edgar), *Étoile rouge sur la Chine (Red Star Over China)*, New York, 1938, Paris, 1965; *La Chine en marche (The Other Side of the River)*, New York, 1962, Paris, 1963; *La Longue Révolution*, Paris, 1973.

STRONG (Anna Louise), *China's Millions*, New York, 1935.

TAWNEY (R. H.), *Land and Labour in China*, Londres, 1932.

TEILHARD DE CHARDIN (Pierre), *Lettres de voyage* (1923-1939), Paris, 1956, et *Nouvelles Lettres de voyage* (1939-1955), Paris, 1957.

TROTSKY (Léon), *Lénine*, Paris, 1970.

VAN COILLIE (Dries), *J'ai subi le lavage de cerveau*, Paris, 1964.

VERCORS, *Les Pas dans le sable*, Paris, 1954.

WIEGER (R. P. Léon), *Le Feu aux poudres*, Hien-Hien, 1925.

WEI TSING-SING (Louis), *Le Saint-Siège et la Chine*, Paris, 1971.

VI. - Index des noms de personnes et de lieux chinois et table de concordances des transcriptions

Pour chaque nom, la première orthographe correspond à la transcription anglo-saxonne (Wade), la seconde à la transcription officielle chinoise (pinyin), la troisième à la transcription de l'Ecole française d'Extrême-Orient.

« Amitiés cubaines » (commune populaire), 136, 137, 144, 210.

CANTON, Kuang-chow, Guangzhou, Kuang-tcheou.

CHANG HSUEH-LIANG (maréchal de l'Armée nationaliste), 1898- Zhang Xueliang, Tchang Hiue-liang, 314.

CHANG KUO-T'AO (membre du Comité central du PC), 1898- . Zhang Guotao, Tchang Kouo-t'ao, 126.

CHANG SHIH-CHAO (membre du Comité permanent de l'Assemblée nationale populaire), 1881- . Zhang Shizhao, Tchang Che-tchao, 428.

CHAO HENG-T'I (« seigneur de la guerre » au Hunan), 1880- ? . Zhao Hengti, Tchao Heng-t'i, 213.

CH'EN P'ENG (sujet d'une opération sous acupuncture), Chen Peng, Tch'en P'eng, 85-86.

CH'EN PO-TA (membre du Comité central du PC), 1903- . Chen Boda, Tch'en Po-ta, 47, 156.

CH'EN TSAI-TAO (général, commandant la place de Wuhan pendant la Révolution culturelle), 1908- . Chen Zaidao, Tch'en Tsai-tao, 54.

CH'EN TSUNG-WEI (chirurgien), Chen Zongwei, Tch'en Tsong-wei, 98-100, 103, 108.

CH'EN TU-HSIU (fondateur et premier secrétaire du Parti communiste en 1921), 1879-1942. Chen Duxiu, Tch'en Tou-sieou, 11.

CH'EN WU-YEN (vice-président du Comité révolutionnaire de Meichiakou), Chen Wuyan, Tch'en Wou-yen, 336-337.

CH'EN YI (maréchal, ministre des Affaires étrangères) 1905-1971. Chen Yi, Tch'en Yi, XIII, 3, 53, 67, 301.

CHI P'ENG-FEI (ministre des Affaires étrangères), Ji Pengfei, Ki P'eng-fei, XIII, 55, 62.

CHIA FEN-LAN (sujet d'une opération sous acupuncture), Jia Fenlan, Chia Fen-lan, 83-84.

CHIA-CH'ING * (nom de règne de l'empereur Jen-tsung des Ch'ing), 1796-1821. Jiaqing, Kia-k'ing, 323.

CHIANG CH'ING (Madame Mao Tse-tung), 1910- . Jiang Qing, Kiang K'ing, 33, 42, 248, 259, 264.

CHIANG KAI-SHEK** (généralissime, président de la République), 1887- . Jiang Jieshi, Tsiang Kiai-che, 5, 8, 15-16, 20, 22-23, 37, 46, 52-53, 70, 214, 279-280, 286, 298, 314-316, 395, 421, 435, 437.

CHIANG KUEI (dirigeant du Comité révolutionnaire de la province du Kiangsu), Jiang Gui, Kiang Kuei, 233.

CH'IEN WEI-CH'ANG (professeur), 1910- . Qian Weichang, K'ien Wei-tch'ang, 223.

CH'IEN-LUNG* (nom de règne de l'empereur Kao-tsung des Ch'ing), 1736-1796. Qianlong, K'ien-long, 158, 192.

CH'IN SHIH HUANG-TI (empereur, 246 à 209 av. J.-C.), Qin Shi Huangdi, K'in-che Houang-ti, 4, 251, 330, 406.

CHOU CH'EN-TUNG (interprète attaché à la mission), Zhou Chendong, Tcheou Tch'en-toung, 137, 228, 244.

CHOU EN-LAI (Premier ministre), 1898- . Zhou Enlai, Tcheou Ngen-lai. XIII, XIX; * et Mao : 22, 53, 68, 77,

---

* Les règnes des empereurs chinois étaient divisés en ères, ayant chacune un nom (*nien-hao*). Les empereurs qui ont gardé le même *nien-hao* pendant tout leur règne sont souvent appelés par ce nom de règne.

** C'est sous cette transcription que le nom du généralissime est connu du public occidental. Sa transcription en Wade est CHIANG CHIEH-SHIH.

204, 211, 425, 430-432; * et Lin Piao : 53; * et Chiang Kai-shek : 53, 315; * et le général de Gaulle : 56, 58-60, 66, 70; * et le Président Nixon : 54, 67-70, 73; * et Talleyrand : 77; * et Edgar Snow : 349, 360; * et l'URSS : 71-73, 75; * et le Vietnam : 59, 70-71, 75, 153; * et la Corée : 74-75, 275; * et le Japon : 74-75; un souvenir de * : 255; portraits de * : 6, 8, 22, 239-240; * et la Belle Époque : 310; * et le théâtre : 260; attentat contre * : 386; * et la bombe : 73; * et la réforme de l'écriture chinoise : 153; * et la dictature bourgeoise : 227; * et les ennemis du peuple : 372; * et la Révolution culturelle : 127, 374; * et les intellectuels : 408; * et l'économie : 337, 350, 360; * et la démographie : 277, 280-284; * et le commerce avec la France : 58, 59, 65, 358; succession de * : 430-432.

CHOU KE-CHEN (vice-président de l'Académie des Sciences). Wade : Chou K'o-chen, 1889- . Zhou Kezhen, Tcheou K'o-tchen, 178, 182, 187, 189, 193.

CHOU P'EI-YUAN (Vice-président du Comité révolutionnaire de Peita), 1904- . Zhou Peiyuan, Tcheou P'ei-yuan, 119, 157, 160-164, 169.

CHU TEH (maréchal de l'Armée rouge), 1886- . Zhu De, Tchou Tö, 42.

CONFUCIUS (philosophe, VIe siècle av. J.-C.), transcription Wade : K'ung-tzu, Kongzi, K'ong-tseu, 6, 43-46, 243, 291, 298, 409.

« Deux Ponts » (commune populaire), 124, 141-143.

FENG KUEI-FEN (mandarin), 1809-1874. Feng Guifen, Fong Kouei-fen, 311.

FU SSU-NIEN (chef du mouvement de la Renaissance), 1896-1950. Fu Sinian, Fou Sseu-nien, 224.

HAI JUI (personnage d'une pièce de Wu Han), Hai Rui, Hai Jouei, 33, 250.

HAN FEI-TZU (philosophe), 280?-233 av. J.-C. Han Feizi, Han Fei-tseu, 404, 409.

HO HSIANG-NING (vice-président du Comité permanent de l'Assemblée nationale populaire), 1878- . He Xiangning, Ho Hiang-ning, 428.

HO TA-CHUNG (directeur de l'Institut de recherches radiophoniques), He Dazhong, Ho Ta-tchong, 199.

HONG (HSIU-CH'UAN) (« empereur » de la révolte des T'ai-p'ing, 1850-1864), 1814-1864. Hong Xiuquan, Hong Hieou-k'iuan, 30.

HONG CH'ANG-CH'ING (héros du *Détachement féminin rouge*), Hong Changqing, Hong Tch'ang-k'ing, 256, 269.

HSI-ERH (héroïne de *La Fille aux cheveux blancs*), Xi-er, Hi-eul, 253 ss., 267, 269.

HSIAO HAN (personnage du *Port*), Xiao Han, Hiao Han, 259.

HSIEN-FENG * (nom de règne de l'empereur Wen-tsung des Ch'ing), 1851-1862. Xianfeng, Hien-fong, 323.

HSU CHING-HSIEN (membre du Comité central du PC, dirigeant du Comité révolutionnaire de Shanghai), Xu Jingxian, Hiu King-hien, 118, 220-221, 226, 235-237, 263, 377.

HSUAN-TSUNG (empereur, dynastie des T'ang), 712-756. Xuanzong, Hiuan-tsong, 197.

HSUEH FU-CH'ENG (mandarin), 1838-1894. Xue Fucheng, Hiue Fou-tch'eng, 311.

HSUN-TZU (philosophe), ca. 298-238 av. J.-C. Xunzi, Hiun-tseu, 313.

HUANG CHEN (ambassadeur de la République populaire de Chine en France), 1909- . Huang Zhen, Houang Tchen, 18.

HUANG (SHIH-JEN) (personnage de *La Fille aux cheveux blancs*), Huang Shiren, Houang Che-jen, 254.

HUANG-HO (Le « Fleuve Jaune »), Huang-he, Houang-ho, 240, 320, 326, 328.

HUANG-P'U, Huangpu, Houang-p'ou, 53, 155, 207, 352, 374.

K'ANG-HSI * (nom de règne de l'empereur Sheng-tsung des Ch'ing), 1662-1723. Kangxi, K'ang-hi, 320.

K'ANG YU-WEI (homme politique), 1856-1928. Kang Youwei, K'ang Yeou-wei, 209.

KAO KANG (le « Staline de Mandchourie »), 1902-1954. Gao Gang, Kao Kang, 16, 213.

KUANG-HSU * (nom de règne de l'empereur Teh-tsung des ch'ing), 1875-1909. Guangxu, Kouang-hiu, 296.

---

* *Cf.* note * page précédente.
* *Cf.* note * page précédente.

Kuo Chien-kuang (héros de *She-chia pang*), Guo Jianguang, Kouo Kien-kouang, 259, 269.

Kuomintang (Parti nationaliste), Guo mindang, Kouo-min-tang, 7, 14, 20, 138, 143, 158, 205, 272, 290-291, 297, 317, 332-333, 354, 371-372, 379, 385, 392, 409, 416-417, 436, 438.

Kuo Mo-jo (écrivain, président de l'Académie des sciences, Vice-président du Comité permanent de l'Assemblée nationale), 1892- . Guo Moruo, Kouo Mo-jo, XIII, 41 ss., 60, 63, 125, 154, 179, 182-184, 215, 228, 252, 303, 313, 342, 425, 431.

Lao-tzu (philosophe, contemporain de Confucius), Laozi, Lao-tseu, 203.

Lei Feng (soldat de l'Armée rouge, héros de la pensée-maotsetung) Lei Feng, Lei Fong, 120.

Lei Ling (chirurgien), Lei Ling, Lei Ling, 85-86.

Lei Ting-mei (sujet d'une opération sous acupuncture), Lei Dingmei, Lei Ting-mei, 84.

Li Feng-chen (médecin, membre du Comité révolutionnaire de Pékin), Li Fengzhen, Li Fong-tchen, 79, 81-82.

Li (Nai-nai) (personnage du *Fanal rouge*), Li Nainai, Li Nai-nai, 253.

Li Ch'iang (vice-ministre du Commerce extérieur), Li Qiang, Li K'iang, XIII.

Li Fu-ch'un (président de la Commission du Plan; collaborateur de Chou En-lai), 1901- . Li Fuchun, Li Fou-tch'ouen, 212.

Li Yu-ho (héros du *Fanal rouge*), Li Yu-he, Li Yu-ho, 253, 257-258, 266, 269.

Liang Ch'i-ch'ao (homme politique), 1873-1929. Liang Qichao, Leang K'i-tch'ao, 209, 311.

Lieh-tzu (philosophe), ca. 450-370 av. J.-C. Liezi, Lie-tseu, 13.

Lin Kuan-cheng (chirurgien), Lin Guanzheng, Lin Kouan-tcheng, 84.

Lin Piao (ministre de la Défense, 1969; vice-président du Parti communiste, 1966), 1908-1971. Lin Biao, Lin Piao, 4, 6, 22, 37, 41, 47, 53, 56, 122, 196, 213, 218, 239, 250, 424, 425, 428.

Lin Yang-yang (maître de ballet de l'opéra de Shanghai), Lin Yangyang, Lin Yang-yang, 249, 262-263.

Liu Chih-tan, 1902-1937. Liu Zhidan, Lieou Tche-tan, 16.

Liu Shao-ch'i (président de la République, 1959; destitué en 1968), 1905- . Liu Shaoqi, Lieou Chao-k'i, 11, 38, 49, 53, 80, 124, 126, 145, 156, 158, 180-181, 212, 213, 225, 230-231, 265, 344-346, 348, 352, 354, 364, 376, 426.

Liu Tse-fang (opérée d'une greffe de la main), Liu Zefang, Lieou Tsö-fang, 100.

Lo Hsien-ying (chirurgien), Luo Xianying, Lo Hien-ying, 84.

Lo Chia-lun (chef du mouvement de la Renaissance), 1896- . Luo Jialun, Lo Kia-louen, 224.

Lu P'ing (recteur de Peita), Lu Ping, Lou P'ing, 158-159, 231.

Mach'iao (brigade d'une commune populaire), Maqiao, Ma-k'iao, 97, 112, 223, 283, 333-335, 337.

Mao Tse-tung (président du Parti communiste chinois), 1893- . Mao Zedong, Mao Tsö-tong. * et Chou En-lai : 22, 53, 77, 425, 430-432; * et Lin Piao : 22, 37, 218, 427, 432; * et Liu Shao-ch'i : 38, 126, 375-376; * et Chiang Kai-shek : 15, 46, 214, 379, 435; * et le général de Gaulle : 34, 60, 123, 176, 431; * et le président Nixon : 46, 61, 68, 214, 303, 425; * et Ho Chi-minh : 71; * et l'URSS : 12, 13, 316, 378, 405, 431; * à Canton : 7-8; * à Yenan : 8, 16, 22 ss., 280, 411; * et le mouvement paysan : 10 ss., 295, 333; * et la Longue Marche : 12, 14 ss.; * et la guerre civile : 372; * et la Révolution culturelle : 26 ss., 37-38, 143, 209, 218; jeunesse de * : 8 ss., 146, 148, 224, 290, 313, 330, 332; famille de *; 9, 33, 379; * et E. Snow : 3, 9 ss., 36, 121, 148, 224, 432; absences et santé de * : 3, 5, 31, 212; portraits et statues de * : 4-5, 22, 47, 131, 157, 178, 238, 239-241, 349, 401; culte de * : 28 ss., 33 ss., 38, 240 ss., 331, 389; infaillibilité de * : 32 ss., 36, 269, 426; critique de * : 32-33, 250, 405, 421; ligne de * : 137, 259, 337, 345, 348, 356; fidélité à et amour de * : 26, 31, 90, 231, 261, 271, 412; * et la démographie : 281, 283; * et la science : 193; * et la psychothérapie : 124, 130; * et l'art : 247 ss., 264; poèmes de * : 18, 137, 171, 432; œuvres de * : 6, 90, 121, 124, 222, 250, 316; * et les intellectuels : 37, 225 ss., 380-381, 388, 406, 408 ss.; * et l'enseignement : 146 ss., 156, 159, 162; * et la jeunesse : 139; * et la violence :

375 ss.; * et la répression : 205, 379, 400; directives de * : 38, 80, 88, 96, 97, 100, 132, 137, 160, 168, 198, 204, 213, 218, 222, 229, 233, 265, 269, 345, 347, 376, 388, 406; * et la logique : 50; * et la tradition : 14, 49, 52, 80, 148, 298, 409, 430, 440; * et le piano : 246; * et la natation : 5, 174, 195, 201, 240, 247, 422; succession de * : 430-432; pensées et citations de * : 19, 24, 29, 50, 81, 82, 91-93, 149, 165, 168-170, 210, 213-214, 217, 220, 230, 242, 245, 251, 267, 294, 298, 317, 367, 370, 376, 379-381, 410.

MAO HUEI-FANG (actrice), Mao Huifang, Mao Houei-fang, 256.

MEI TA-HSIEN (instituteur de Meichiakou), Mei Daxian, Mei Ta-hien, 133 ss., 140, 147.

MEICHIAKOU (« village montagnard de la famille Mei » : brigade d'une commune populaire), Meijiagou, Mei-kia-keou, 132, 132, 145, 150, 221, 335.

NANKIN (Pont de), 63, 124, 133, 198, 243, 351 ss, 449.

NIEH YUAN-TZU (professeur), Nie Yuanzi, Nie Yuan-tseu, 156.

PAI CHÜ-YI (mandarin, poète), 772-846. Bai Juyi, Pai Kiu-yi, 266.

PAI HSIANG-KUO (ministre du Commerce extérieur), Bai Xiangguo, Pai Hsiang-kouo, 4, 65.

PEI SHIH-CHANG (membre du Comité permanent de l'Assemblée nationale populaire), Bei Shizhang, Pei Che-tchang, 429.

PEI-TA (abréviation de Pei-ching Ta-hsüeh, université de Pékin), Beida, Pei-ta, 156 ss., 168-169, 171, 201, 209, 216, 222, 229, 251, 413.

PEKIN, Peiking, Beijing, Pei-king.

P'ENG, Mme (professeur de biologie à l'Institut médical de Wuhan), Peng, P'eng, 80 ss.

P'ENG CHEN (maire de Pékin), 1902- Peng Zhen, P'eng Tchen, 158.

P'ENG P'AI (chef d'un des premiers mouvements communistes paysans), 1895-1928. Peng Pai, P'eng P'ai, 8.

P'ENG TEH-HUAI (maréchal, ministre de la Défense, limogé en 1959), 1900- Peng Dehuai, P'eng Tö-houai, 33, 37, 250, 426.

SHANGHAI, Shanghai, Chang-hai.

SHENCHEN (poste frontière entre la Chine et Hong Kong), Shenzhen, Chen-tchen, 317.

SU CHI (professeur à Pei-ta), Su Ji, Sou Ki, 169-170.

SUN YAT-SEN* (premier président de la République), 1866-1925. Sun Zhongshan, Souen Tchong-chan, 7-8, 28, 209, 295, 298, 307, 311-314, 317, 324, 331-333, 386, 402, 428, 435, 438.

SUNG CH'ING-LING (Mme Sun Yat-sen, vice-présidente de la République), 1890- . Song Qingling, Song K'ing-ling, 331.

TA-CH'UN (voir Wang Ta-ch'un).

T'AIWAN (Formose), Taiwan, T'ai-wan, 69-70, 74, 279, 281, 298, 421.

T'ANG HAI-KUANG (chef des diplomates chinois accompagnant la mission), Tang Haiguang, T'ang Hai-kouang, 82, 123, 256.

T'ANG YUNG-YU (chef de l'équipe de propagande à Pei-ta), Tang Yongyou, T'ang Yong-yeou, 156.

T'IE-MEI (héroïne du *Fanal rouge*), Tiemei, T'ie-mei, 257, 266, 269.

TS'ING-HUA (université polytechnique de Pékin), Qinghua, K'ing-houa, 26, 158, 164, 169, 171, 186, 204, 216.

TUNG CHING-YANG (vice-président du Comité révolutionnaire de l'atelier d'artisanat), Dong Jingyang, Tong King-yang, 241.

T'UNG-MENG-HUI (organisation fondée par Sun Yat-sen en 1905, de laquelle est issu le Kuo-min-tang), Tongmenghui, T'ong-mong-houei, 428.

TZ'U-HSI (régente, 1881-1908), 1835-1908. Ci-xi, Tseu-hi, 30, 298, 303, 307, 318.

WANG, Mlle (professeur de français), Wang, Wang, 173-174, 176-177.

WANG AN-SHIH (premier ministre, dynastie des Song), 1021-1086. Wang Anshi, Wang Ngan-che, 330.

WANG CHING-WEI (chef du gouvernement pro-japonais de Nankin), 1883-1944. Wang Jingwei, Wang King-wei, 8, 280, 435.

WANG MANG (empereur), 9 à 23 ap. J.-C. Wang Mang, Wang Mang, 330.

* Transcription fondée sur la prononciation cantonaise; la transcription en Wade est SUN CHUNG-SHAN.

WANG TA-CH'UN (personnage de *La Fille aux cheveux blancs*), Wang Dachun, Wang Ta-tch'ouen, 254.

WANG T'AO (homme de lettres), 1828-?. Wang Tao, Wang T'ao, 1.

WEI CHENG (homme politique, dynastie des T'ang), 580-643, Wei Zheng, Wei Tcheng, 370.

WEN (empereur Wen des Han), 179-156 av. J.-C., Wen, Wen, 251.

WHAMPOA (Académie militaire), 8, 53.

WU CH'ING-HUA (héroïne du *Détachement féminin rouge*), Wu Qinghua, Wu K'ing-houa, 256, 267, 269.

WU HAN (écrivain, maire-adjoint de Pékin), Wu Han, Wou Han, 33, 250.

YANG (*Kuei-fei*) (favorite de l'empereur Hsuan-tsung des T'ang), ?-757. Yang guifei, Yang Kouei-fei, 315.

YANG (PAI-LAO) (personnage de *La Fille aux cheveux blancs*), 254.

YANG CHEN-FOU (compagnon de Mao Tse-tung à Yenan), Yang Shenfou, Yang Chen-fou, 24.

YANG HSIEN-CHEN (membre du Comité central du Parti communiste), 1899- Yang Xianzhen, Yang Hien-tchen, 225.

YANG TZU-JUNG (héros de *La Prise de la montagne du tigre*), Yang Zirong, Yang Tseu-Jong, 258.

YANG-TZU CHIANG (Le « Fleuve Bleu »), Yangzi Jiang, Yang-tseu Kiang.

YANG WEI-TS'AI (héros du *Raid sur le régiment du Tigre blanc*), Yang Weicai, Yang Wei-ts'ai, 259, 267.

YAO WEN-YUAN (dirigeant révolutionnaire de Shanghai), Yao Wenyuan, Yao Wen-yuan, 137.

YENAN, Yan'an, Yen-ngan, 6, 8, 13, 20-26, 28, 33, 80, 129, 140, 143, 153, 218, 225, 248, 280, 325, 411; esprit de* : 14, 29, 184, 236, 244, 264, 272.

YUAN SHIH-K'AI (général, deuxième président de la République, 1912; se proclame empereur en 1915), 1860-1916. Yuan Shikai, Yuan Che-k'ai, 435.

YU KUNG (Le « Vieux de la Montagne », héros d'une fable de Lieh-tzu reprise par Mao Tse-tung), Yu Gong, Yu Kong, 13, 29.

VII. - Table des illustrations

Carte 1. Itinéraire de la mission d'études dans la « Chine des dix-huit provinces » 8
Carte 2. Circuit des Longues Marches (1934-1936) 17
Carte 3. L'Empire-du-milieu démembré 308-309

Photos hors texte de Marc Riboud (Magnum) 236

1. La délégation pose avec le Premier ministre Chou En-lai et le Président Kuo Mo-jo.
2. Un des entretiens de l'auteur avec le Premier ministre Chou En-lai.
3. A Wuhan, sous un Mao nimbé de lumière, les dirigeants du Comité révolutionnaire de la province.
4. Dans les aérogares — ici, celle de Sian —, portrait et slogans accueillent le voyageur.
5. A Yenan, point d'aboutissement de la Longue Marche, une grotte où Mao habitait comme un paysan.
6. Intérieur d'une des quatre grottes de Yénan — maintenant lieux de pèlerinage — où Mao a vécu onze ans.
7. Paysans battant le blé au fléau dans la province du Shensi.
8. Une commune rurale dans le Hopeh : enfants, hommes, femmes au travail.
9. Jeune ouvrière à l'entrée d'une aciérie dans la banlieue de Wuhan.
10. Près du Palais d'Été aux environs de Pékin, une grand-mère promène ses petits-enfants.
11. La multitude : enfants et adultes d'une commune populaire se préparent à assister à un spectacle révolutionnaire en plein air.
12. Dans le port de Shanghai, les jonques traditionnelles côtoient les cargos chinois et étrangers.
13. Bicyclettes neuves, montres-bracelets, sandales, ceintures en plastique témoignent de l'élévation du niveau de vie.
14. L'école de ballets de Shanghai. L'art doit participer à la révolution.
15. Au complexe sidérurgique de Wuhan, un ouvrier travaille 6 jours par semaine, sans congé annuel, pour 60 yuans (135 francs) par mois.
16. Installations rudimentaires d'une fonderie.
17. Le poète, archéologue, historien Kuo Mo-jo, octogénaire, une gloire nationale.
18. Le Prince Sihanouk dit de Mao Tse-tung : « nous sommes des frères ».
19. La leçon de français à l'Université de Pékin. Les étudiants : des ouvriers, des soldats, des paysans. « Un révolutionnaire ose reconnaître ses fautes et les corrige rapidement ».
20. La leçon de pensée-mao : dans une commune populaire, lecture commentée du *Quotidien du Peuple*.
21. Loisirs du dimanche dans un parc de Shanghai.
22. Extraction d'un kyste ovarien sous insensibilisation par acupuncture.
23. La Cité Interdite; dans le fond, le Palais du Peuple et le musée de la Révolution.
24. Adolescents regardant, à travers les vitres, les salles interdites du Palais Impérial.
25. Amoureux dans un parc de Shanghai.
26. Journaux muraux écrits et peints à la main (*ta-tzu-pao*).
27. Dès qu'on passe la frontière, vers Hong Kong, un spectacle qui a disparu en Chine populaire : une vieille mendiante.

Table des matières

Introduction : Modèle, mode, méthode IX

PREMIÈRE PARTIE :

QUELQUES SECRETS DE LA VOIE CHINOISE

Chapitre I. — Le culte du sage, du héros, du saint 3

1. *L'absent omniprésent.* — La multiplication des portraits . . . 3

2. *Le sage paysan.* — De l'enfant de la terre au chef paysan. — « Est-ce ainsi que parle un marxiste? ». — Le vieux de la montagne 6

3. *Le héros de la Longue Marche.* — Une armée aux pieds nus. — Le château fort du Shensi. — Un vétéran rescapé. — La Longue Marche a ouvert la Voie chinoise 14

4. *Le saint de Yenan.* — Le pèlerinage en terre sainte. — Un panier de mangues. — Le culte de l'Empereur Rouge. — Deux anges emportent des montagnes. — Hymne au Grand Timonier 23

5. *Les dessous du culte de la personnalité.* — La tradition de l'infaillibilité du Chef. — Une nation en lutte incarnée par un homme. — Un mystérieux fluide. — Mao face à la maolâtrie. — Le lâcher d'enfants 31

Chapitre II. — La pensée-maotsetung : une « bombe atomique spirituelle » 40

Une révolution dans la révolution. — Les barrages volent en éclats. — Il n'y a pas de maoïsme. — Un incendie de forêt. — Mao a retourné la Chine comme un gant. — Les tribulations de Marx en Chine. — A la base de tout : le Yin et le Yang. — « Un se divise en deux ». — Logique occidentale et logique chinoise. — Génie ou niaiserie? — Une pensée unificatrice.

Chapitre III. — Chou En-lai 53

Talleyrand dans le rôle de Richelieu. — Un 14 Juillet à l'ambassade. — La Chine gaullienne. — La politique des petits pas. — Concélébration de l'amitié franco-chinoise. — La Chine et le monde. — « Ce n'est pas moi qui ai invité Nixon ». — Le cheval et le lasso. — Le paysan et le mandarin.

Chapitre IV. — Médecine du pauvre ou médecine de pointe ? 78

1. « *Une grande victoire de la pensée-maotsetung* ». — La « révolutionnarisation » de la médecine. — Le patrimoine de la médecine chinoise 78

2. *A l'annexe n° 2 de l'Institut de médecine de Wuhan.* — La danse des aiguilles. — Un visage rieur. — Un kyste de quatre kilos. — Le crâne béant, il ingurgite de l'ananas 89

3. *Les avantages de l'insensibilisation par acupuncture.* — 1) Contre l'abus des médicaments. — 2) Le cerveau participe à l'opération. — 3) Le malade aide le médecin. — 4) Un procédé simple et peu coûteux. — 5) La facilité d'apprentissage. — 6) La victoire sur soi. — 7) La fidélité à Mao 86

4. *Vers une théorie de l'acupuncture.* — « Soigner non la maladie, mais le malade » 90

5. *Une médecine pour les masses.* — La décentralisation sanitaire. — Bombardez les états-majors 96

6. *L'hôpital n° 6 de Shanghai* 100

7. *La médecine chinoise : une médecine pour les Chinois.* — Insurmontable méfiance occidentale. — Doute méthodique des médecins européens. — Incrédulité des malades occidentaux. — La médecine face à la diversité des races. — La préparation psychologique. — La foi qui guérit. — Une réussite spécifiquement chinoise. — Le Grand Acupuncteur 104

DEUXIÈME PARTIE

CHANGER L'HOMME

Chapitre V. — Le remodelage des esprits 117

1. *La révolution du regard* 117

2. *Les techniques d'imprégnation.* — Pensée automatique et récitation 120

3. *Une cure collective de l'âme.* — 1) Se dépasser par le travail. — 2) La rassurante certitude de groupe. — 3) La collectivité, maîtresse du blâme et de l'éloge. — 4) Comment se libérer du poids de la culpabilité. — 5) Comment la collectivité protège l'amour de soi. — 6) La fête 124

Chapitre VI. — Éducation ou mise en condition de l'enfance. . 131

Le premier âge. — Une école primaire de village. — Un instituteur aux pieds nus. — Des « jeunes gardes rouges ». — Un collège secondaire. — Au village montagnard de la famille Mei.

— L'école, mère de la société. — Pour être bon citoyen, il faut être bon soldat. — Penser avec les mains. — Enseigner dans et pour la vie. — Des paysans dirigent l'école. — Bon et mauvais élève en tandem. — Le corps enseignant après la Révolution culturelle. — Rapports nouveaux du maître et de l'élève. — Faut-il abandonner l'écriture chinoise? — La chasse aux « héritiers ».

Chapitre VII. — Des universités « prolétarisées » 157

L'université la plus célèbre. — Avant l'orage. — Après l'orage. — Une sélection rigoureuse. — Un révolutionnaire n'a pas le mal de l'air. — Des usines et des fermes sur le campus. — Seul compte l'utile. — Une classe de français.

Chapitre VIII. — « Révolutionnons la recherche scientifique et technologique » 177

Des questions longtemps sans réponse. — Des performances surprenantes. — Le passage de la tornade. — L'autocritique d'une génération de savants. — La régénération par le travail manuel. — Quelques sondages dans les profondeurs de la science chinoise. — Comment est organisée la recherche « révolutionnarisée ». — Les échanges scientifiques avec l'étranger. — Utilitaire et utilisée.

Chapitre IX. — Information et communication 195

1. *Former plus qu'informer.* — La presse de formation. — Mots d'ordres et slogans. — Radio et télévision. — Les haut-parleurs 195

2. *Mobiliser les masses.* — Obtenir l'adhésion du groupe. — Toujours disponibles pour une manifestation. — De la boule de neige à l'avalanche. — Brise légère et douce bruine 201

3. *L'obscure clarté qui monte des masses.* — L'information ascendante : les journaux muraux. — « Les masses doivent décider ». — Quand les volte-face du pouvoir expriment le respect des masses 206

Chapitre X. — Le concassage de la société 215

Une école du 7 mai. — « Tu seras paysan et ouvrier ». — Dans la fonderie de Wuhan. — L'intermède d'un « grand dirigeant » de Shanghai. — Un chantier de jeunesse aux dimensions d'un continent. — Honte à l'orgueil du bachelier. — Une tentation permanente : l'embourgeoisement. — La mise en quarantaine

des intellectuels. — La pulvérisation des classes. — Tout homme en vaut un autre. — Quinze filles aux champs et des cacahuètes. — Le *hsia-fang* : châtiment ou privilège? — Quelques prouesses de la rééducation en douceur. — Du frottement mutuel jaillit la lumière — Le lavage de cerveau périodique. — « Tire-au-flanc » et activistes.

Chapitre XI. — « Sur des pensers nouveaux... » *ou* Un art révolutionnaire conservateur 238

Du « pop'art » sur tous les murs. — Les « Gobelins » de Hangchow. — Des productions artistiques au kilo. — Un atelier d'art artisanal. — Motifs traditionnels et motifs révolutionnaires. — Des bouddhas de jade aux partisans en casquette. — Une musique composée par les masses. — Comment les acrobates de Wuhan font tomber le gros bâton. — Un répertoire en peau de chagrin. — Éliminer les germes dangereux. — « Brûler tous les livres ». — Vers la reprise d'une production artistique et littéraire.

Chapire XII. — Les figures exemplaires du répertoire . . . 253

1. *Effrayante ou admirable monotonie.* — La Fille aux cheveux blancs. — Le Détachement féminin rouge. — Le Fanal rouge. — La mitraillette dans les chansons de geste 253

2. *Les coulisses de l'exploit.* — Une paysanne-pauvre qui ne comprenait plus son fils 261

3. *La communion prolétarienne.* — Un héros du peuple. — La haine de classe. — Les boucs émissaires du répertoire. — Les thèmes-clés. — Où la Chine se crée elle-même. — Le paradoxe du comédien 266

TROISIÈME PARTIE

LES SUCCÈS DE LA VOIE CHINOISE

Chapitre XIII. — La multitude maîtrisée 275

1. *Le défi du gigantisme.* — Surpeuplée tous les jours. — L'immensité. — Angoisse et fierté du nombre 275

2. *Le défi de l'anarchie.* — Un grand empire voué à l'incohérence . 278

3. *Victoire de la multitude sur la multitude.* — Premier temps : encouragement à la natalité. — Deuxième temps : campagne

pour la limitation des naissances. — Troisième temps : mais la nature est là... — Quatrième temps : lents progrès de la limitation. — Marx contre Malthus. — Fourmis, cigales. — Un pays ingouvernable gouverné 281

Chapitre XIV. — La féodalité extirpée 288

La Cité interdite. — Les classes. — La bureaucratie céleste. — Clans et coutumes. — Les fléaux sociaux. — La grand-mère Shun. — La pauvreté égalitaire. — La mobilisation des énergies. — Des mauvaises cartes, Mao a fait des atouts. — Des paysans libérés tremblent devant leur maître abattu. — La domination des fléaux sociaux. — Du meurtre du passé au passé retrouvé.

Chapitre XV. — L'Empire-du-milieu restauré 300

1. *Le nombril du monde.* — Grande Muraille pour Chine seule. — L'Empire suzerain au milieu de ses vassaux. — Visites de « réparation » ou d' « hommage ». 300

2. *Cent dix ans d'humiliation : le partage du melon.* — La drogue, fer de lance de la civilisation occidentale. — La Chine dépecée et offensée. — « Cela se passait dans le siècle où nous sommes ». — Le heurt avec une civilisation plus efficace. — Ambivalence de la présence occidentale en Chine 304

3. *L'indépendance avant tout.* — Construction de la nation Chine. — Le mystérieux incident de Sian. — Le nationalisme intransigeant des prolétaires. — L'union sacrée. — La Chine chinoise 313

Chapitre XVI. — La misère vaincue 319

L'enchaînement du malheur. — Le pays le plus pauvre du monde. — Les divagations du Fleuve Jaune. — Les cercles vicieux. — Le cuisinier du *Canard de Pékin*. — La famine. — D'impuissantes parades. — Manger à sa faim. — Le fleuve dompté. — La fatalité secouée.

Chapitre XVII. — Une agriculture nourricière 328

Primauté de l'agriculture. — L'impossible réforme agraire. — L'impuissance de Sun Yat-sen et du Kuomintang. — Avec une brigade de production. — Dans une commune de riz. — Dans la commune du thé « Puits du Dragon ». — L'archaïsme toujours présent. — Eaux et forêts. — L'essor agricole.

Chapitre XVIII. — Industrie industrielle et industrie industrieuse 342

Des balles de ping-pong. — Une industrie disséminée. — Des fourmis et des hommes. — Le concours Lépine. — Hauts fourneaux et basse-cour. — « Marcher sur ses deux jambes ». — Une industrie nationaliste. — L'industrialisation est une guerre prolongée.

Chapitre XIX. — Entre l'économie de subsistance et l'économie d'échanges 351

Le règne de la bicyclette. — L'épopée d'un pont. — Des transports vétustes. — Un développement ferroviaire assez lent. — Produire et consommer sur place. — Un commerce extérieur à usage interne. — De la difficulté de pénétrer dans le marché chinois.

Chapitre XX. — Le décollage 360

L'arriération est mentale. — Une navigation serrée. — La spirale de la croissance.

QUATRIÈME PARTIE

LE COÛT DE LA RÉUSSITE

Chapitre XXI. — Le prix du sang 369

1. *Le revers de la médaille* 369

2. *L'hécatombe.* — Règlements de compte et liquidations. — Une génératon saignée à blanc 370

3. *La recrudescence des violences : La Révolution culturelle.* — Un révolutionnaire fait confiance à la révolution. — La violence ne devra pas cesser 374

4. « *Pas de révolution sans terreur ni bain de sang* ». — Le mythe de la révolution en douceur 377

Chapitre XXII. — Le sacrifice des libertés 382

1. *L'usage de la contrainte.* — Des informations inquiétantes. — Une tradition répressive. — La « transformation des oisifs ». — Une circulaire pour la déportation du travail 382

2. *Les conflits religieux.* — Les sanctuaires désaffectés. — Le christianisme : un viol de souveraineté. — Des religieuses

couvertes de crachats. — Les prêtres chinois sont-ils mieux lotis que les prêtres étrangers? — Diplomatie vaticane. — La brebis perdue 390

3. *Le commencement de la sagesse.* — Un cycliste brûle un feu rouge. — L'obligation de mouchardage. — Comment les Chinois supportent ces pratiques. — La notion de liberté a-t-elle un sens en Chine? 397

Chapitre XXIII. — Des esprits courbés 404

1. *La rectification des consciences.* — Plutôt la chambre à gaz! — La grande souffrance des intellectuels 404

2. *La rage de convaincre.* — Un encadrement serré. — L'extinction apparente de l'esprit critique 410

3. *Les effets de l'embrigadement.* — Un valet de chambre de comédie. — Le devoir de méfiance 414

Chapitre XXIV. — Les fugitifs de Hong Kong et de Macao . . . 419

Les « nageurs de la liberté ». — Non des émigrés, mais des fugitifs. — Au péril de leur vie. — Des contre-mesures insuffisantes. — De troublants témoignages.

Chapitre XXV. — La fragilité du régime 425

Les révolutions de palais : permanence et secret des conflits. — Le risque d'auto-destruction du régime. — Une brochette de vieillards menus. — Un colosse au crâne d'argile. — L'après-maoïsme. — Le « retour du refoulé ».

CONCLUSION

L'éveil de la Chine : un « modèle » ou un « miracle » ? 435

La convergence des événements. — La nation exemplaire. — Intransposabilité des expériences. — Un modèle pour les Chinois. — Une interpellation.

ANNEXES

1. Chronologie de la République et de la révolution chinoises (1911-1965) 445
2. Chronologie de la Révolution culturelle et de sa « réaction thermidorienne » (1966-1973) 451
3. Quel est le Produit National Brut de la Chine populaire? 455
4. Notes documentaires et références 457
5. Bibliographie 461
6. Index des noms chinois 463
7. Table des illustrations 468

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 8 MARS 1976
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE
BUSSIÈRE A SAINT-AMAND
POUR LE COMPTE DE FRANCE LOISIRS
30, RUE DE L'UNIVERSITÉ - PARIS

Dépôt légal : 1er trimestre 1976.
— N° d'édit. 2725. — N° d'imp. 457. —
Imprimé en France